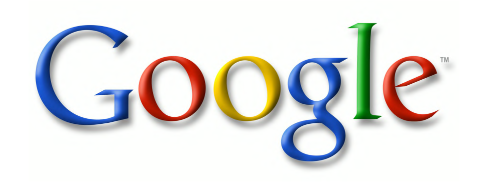
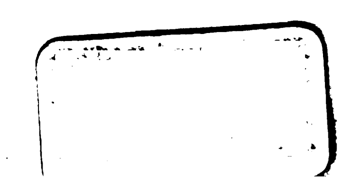



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME DIX-HUITIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56

1847.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

HISTOIRE ROMAINE.

VI.

ÉTUDES
HISTORIQUES.

HISTOIRE ROMAINE.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 221 ET 220 AVANT J. C.

Messieurs, le nom des Gaulois revient si souvent dans l'histoire romaine, que nous avons senti le besoin de le bien comprendre, d'acquérir des notions précises sur la nation entière et les races diverses qui l'ont porté. Pour y parvenir, il nous a paru convenable d'extraire d'abord des livres classiques, grecs et latins, et de disposer dans l'ordre chronologique les faits les plus constants et à la fois les plus mémorables qui concernent l'ancienne Gaule, ses habitants, leurs transmigrations et leurs établissements sur divers points du globe. Nous n'avons pas négligé les systèmes relatifs à leur origine, depuis celui qui attache le nom de Celtes à plusieurs contrées de l'Asie et à presque toutes les populations primitives de l'Europe, jusqu'à celui qui le concentre entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. S'il nous eût fallu choisir entre ces opinions plus ou moins hasardées, nous aurions préféré celle qui di-

vise les Scythes en Sarmates et Celtes, les Celtes en Gaulois et en Germains, et qui ne reconnaît d'autres Celtes hors de la Germanie et de la Gaule que des colons transportés, de ces contrées, en Espagne, en Angleterre, et en quelques pays septentrionaux, à des époques lointaines et inconnues; en Italie, en Grèce, dans l'Asie Mineure, depuis l'an 600 avant l'ère vulgaire. A vrai dire, l'histoire des Gaulois ne prend de consistance et ne se revêt de quelque éclat qu'à partir de cette époque; mais alors on distingue, en effet, leurs différentes races: la principale dans la Gaule proprement dite, ou la France actuelle et la Belgique; la seconde au delà du Rhin, autour de la forêt Hercynie et jusqu'en Pannonie; puis les Celtibères dans la péninsule espagnole, et particulièrement dans la Galice; les Gallois dans la Grande-Bretagne; les Cimbres dans le Jutland; les Scordisques vers l'Illyrie, la Bosnie, la Servie et la Mésie; en même temps, des Insubriens, des Cénomans, Boïens Lingones, Sénonais, qui occupent l'Italie septentrionale et moyenne, et y forment une Gaule Cisalpine; enfin des Galates et Gallo-Grecs, qui, de la Pannonie, s'élancent sur la Bithynie, et passent en Phrygie. Après avoir mis sous vos yeux les détails principaux de ce tableau général de toutes les familles bien reconnues pour celtiques, je vous ai entretenus de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses; de leurs druides et druidesses, de leurs institutions politiques; de leurs rois ou de leurs chefs; des classes que formaient, au-dessous des druides, les chevaliers, les clients, les soldurïens et les esclaves. Nous avons jeté aussi quelques regards sur leurs lois civiles et pénales, sur leurs mœurs publiques et privées, sur leur langue, leurs arts, et les

monuments qui en subsistent. La plupart de ces notions nous ont été fournies par Diodore de Sicile, par Jules César, par Tite-Live, et surtout par Tacite; mais elles se sont spécialement appliquées aux Gaulois proprement dits, aux Germains, et aux Cisalpins. Les historiens de l'antiquité se sont beaucoup moins occupés des autres peuples celtiques; et il s'en faut d'ailleurs qu'ils nous aient laissé des documents complets et toujours exacts sur ceux dont ils ont eu plus d'occasions de nous parler. Toujours pouvons-nous maintenant attacher des idées un peu plus précises à ce qu'ils nous ont dit, à ce qu'ils nous diront encore de la nation gauloise.

Nous allons reprendre aujourd'hui les annales romaines, que nous avons laissées au 27 avril de l'an 221 avant notre ère. Les fonctions consulaires venaient d'être exercées par Cornélius Scipion Calvus et par Claudius Marcellus, dont Plutarque a écrit la vie. Ces deux magistrats avaient refusé de consentir à la pacification proposée par les Gaulois Insubriens; ou du moins la suspension d'armes, dont Plutarque fait mention, avait été fort courte. Trente mille Gésates, ainsi nommés à cause de l'espèce particulière de traits ou flèches, *gæsa*, dont ils se servaient; ces Gésates, dis-je, sous la conduite de leur jeune roi Britomare ou Viridomare, étaient venus, des bords du Rhône ou de ceux du Rhin, renforcer les guerriers plus nombreux de l'Insubrie. Selon Polybe, les consuls prirent Acerres, délivrèrent Clastidium assiégée par les Gaulois, et s'emparèrent de Milan. Les Gésates repassèrent les Alpes; et les Romains achevèrent de subjuguer les Insubriens. Vous vous souvenez, Messieurs, que les récits de Plutarque et des

auteurs latins aboutissent, il est vrai, aux mêmes résultats, mais y joignent des circonstances plus merveilleuses, que Polybe a ignorées ou écartées, et surtout le récit d'un combat singulier où Marcellus tue Viridomare. Ces écrivains vous ont décrit le magnifique triomphe de Marcellus, qui offrit à Jupiter Férétrien les dépouilles opimes, ce qui n'était encore arrivé que deux fois. Scipion, le collègue de Marcellus, ne triompha point; mais il resta dans l'Insubrie en qualité de proconsul, et administra cette contrée, qui devenait alors, sous le nom de Gaule Cisalpine, une province de la république. Joyeux d'une si belle conquête, les Romains offrirent à leurs alliés, et particulièrement à Hiéron, roi de Syracuse, une partie du butin dont ils venaient de s'enrichir; et ils envoyèrent une coupe d'or massif au temple d'Apollon Pythien, à Delphes. En ce temps, Asdrubal périssait en Espagne, assassiné par un Gaulois; et le jeune Annibal prenait le commandement : c'est l'ouverture de ses fonctions publiques et de sa carrière si mémorable.

A Rome, les comices de centuries, présidés par Marcellus, avaient élu Marcus Minucius Rufus et Publius Cornélius Scipion Asina, qui prirent possession des faisceaux consulaires à la fin d'avril 221. La famille Cornélia vous est connue, Messieurs, par les magistrats qu'elle a déjà fournis. Le surnom de Scipion, qui distingue l'une de ses branches, s'est aussi présenté plus d'une fois, et se reproduira plus souvent dans la suite de cette histoire. Il vient, dit-on, d'un Cornélius, qui avait servi de conducteur et de bâton de vieillesse à son père aveugle. *Scipio* veut dire un bâton sur lequel on s'appuie, et semble dérivé du mot grec σκήπτω, s'ap-

puyer. On explique l'autre surnom ou sobriquet *Asina*, que nous avons pareillement déjà rencontré, en disant qu'un autre Cornélius ayant acheté un fonds de terre ou fiancé une de ses filles, et devant garantir la somme stipulée, conduisit devant le préteur un âne ou une ânesse chargée d'argent monnayé, et dit : « Voilà mon « répondant. » Ces origines sont énoncées par Macrobe : *Non aliter dicti Scipiones nisi quod Cornelius, qui cognominem patrem luminibus carentem pro baculo regebat, Scipio cognominatus.... Asinæ cognomentum Corneliis datum est, quoniam princeps Corneliæ gentis, empto fundo, seu filia data marito, quum sponsores ab eo solemniter poscerentur, asinam cum pecuniæ onere produxit in forum, quasi pro sponsoribus præsens pignus.*

Rome était en paix avec ses voisins, au moment de l'installation de ces deux nouveaux consuls; mais une guerre nouvelle éclata presque aussitôt dans l'Istrie. Nous avons déjà vu, Messieurs, les commencements de la guerre illyrienne; et, à cette occasion, je vous ai offert un tableau géographique de l'ancienne Illyrie ou *Illyricum*. L'Istrie, *Histria*, était une sorte de détachement ou de prolongement de l'Illyrie sur la côte orientale de la mer Adriatique, et non loin du fond de ce grand golfe, entre le petit golfe de *Tergestum*, aujourd'hui Trieste, et les îles Absyrtides. Une ville qui a pris le nom de Capo d'Istria s'appelait *Ægida*. *Parentium* se reconnaît dans Parenzo. La principale cité istrienne était Pola, qui a tout à fait conservé son nom. A l'Istrie confinait le pays des *Carni*, ou la Carniole : là se trouvaient, au pied des Alpes carniques, *Æmona* et *Nauportus*, qui sont maintenant Laybach et le haut Lay-

bach. Il n'est pas exact de dire que l'Istrie et l'ancienne Iapydie se correspondent : cela n'est vrai que de certains territoires particuliers de ces contrées. Justin veut que les Istriens soient originaires de la Colchide : il raconte qu'Æétès, père de Médée, fit courir après sa fille, enlevée par les Argonautes, des émissaires qui, s'étant rendus au Pont-Euxin, remontèrent le Danube, et transportèrent leurs vaisseaux à travers les montagnes jusqu'aux rivages de la mer Adriatique. Parvenus inutilement à ce terme, et perdant tout espoir d'accomplir leur mission, ils résolurent de ne plus retourner dans leur patrie, de peur d'y être maltraités par le roi, et s'établirent sur ces rivages, auxquels ils donnèrent le nom d'Istrie, emprunté de celui de l'Ister ou du Danube, sur lequel ils avaient fait une grande partie de leur voyage. Mais la plupart des géographes pensent qu'il y avait un tout autre Ister qui se jetait dans le golfe de Venise. La difficulté est de reconnaître ce fleuve parmi ceux qui ont là leur embouchure ou leur cours : jusqu'ici il n'a été proposé aucune solution assez plausible de ce problème, en sorte qu'on ne sait réellement pas pourquoi la contrée que nous envisageons en ce moment a été appelée Istrie.

Quoi qu'il en soit, les Istriens voyant leurs voisins, Illyriens et Gaulois, subjugués par Rome, redoutent le même sort pour eux-mêmes. Effrayés du voisinage d'un tel joug, ils invitent ceux qui l'ont subi à le secouer; en attendant, ils arment en course, et osent prendre des vaisseaux de la république dominatrice. Le sénat s'en indigne; ou plutôt il se réjouit de trouver cette occasion de réunir l'Istrie, comme l'Illyrie, aux domaines du peuple romain. Les consuls mettent leurs deux ar-

mées en campagne : ils vont camper sur les bords de ce fleuve Ister, dont nous ne pouvons plus assigner la position, mais qui ne saurait être confondu avec le Danube. Les détails de cette campagne ne nous ont pas été transmis. Orose dit qu'elle coûta beaucoup de sang aux vaincus et aux vainqueurs; mais elle se termina par l'assujettissement de l'Istrie, dont tous les habitants, de gré ou de force, reconnurent les Romains pour maîtres. Une lacune dans les Tables Capitolines, et le silence des historiens, nous laissent incertains si les consuls ont reçu l'honneur du triomphe; mais il reste des médailles ou deniers d'argent où la Victoire conduit un char triomphal, près duquel est inscrit le nom de Publius Scipion Asina. Vinandus Pighius, qui a examiné soigneusement l'une de ces pièces, en affirme l'authenticité; Goltzius et Vaillant l'ont insérée dans leurs recueils. A l'égard de l'autre consul, Minucius Rufus, nous n'avons point de semblable monument à citer. L'histoire de ce consulat est ainsi très-défectueuse.

On commençait à prévoir les conséquences de la mort d'Asdrubal. Annibal n'offrait point, à beaucoup près, les mêmes garanties de l'observation fidèle des traités. On le savait pénétré des implacables ressentiments de son père Amilcar, et impatient de venger Carthage des revers qu'elle avait essuyés à la fin de la première guerre punique. Revenu en Espagne trois ans avant la mort d'Asdrubal, il y avait commandé la cavalerie, pris part à plusieurs expéditions, et obtenu, par sa bravoure et par son affabilité, l'affection de tous les soldats. Il se sentait soutenu à Carthage par la faction Barcine, qui venait de lui faire décerner le commandement général, malgré les vives réclamations du parti d'Hannon. Quel-

ques auteurs ont supposé même qu'Annibal avait été alors élevé à l'éminente dignité de suffète. Vous savez, Messieurs, que l'on désigne par ce nom, et quelquefois par ceux de dictateurs et de rois, les deux premiers magistrats de la république carthaginoise; ils exerçaient une autorité à peu près pareille à celle des deux consuls de Rome; et ce qui donne lieu de prétendre qu'Annibal était revêtu de cette fonction ou de ce titre en 221, c'est un texte de Cornélius Népos ainsi conçu : *Hic, ut rediit, prætor factus est, postquam rex fuerat anno secundo et vigesimo.* « A son retour, il fut fait « préteur, la vingt-deuxième année après qu'il avait été « roi, c'est-à-dire suffète. » Mais l'examen que nous aurons à faire un jour des petites notices biographiques attribuées à Cornélius Népos vous prouvera, Messieurs, qu'elles fourmillent d'inexactitudes comme de puérilités, et qu'elles sont loin d'avoir le mérite et l'authenticité dont on leur a fait honneur en les inscrivant au nombre des livres classiques. Du reste, qu'Annibal fût alors à la tête des affaires civiles et militaires de sa république en Espagne, il n'y a pas moyen d'en douter. Il y attirait les regards de toute l'armée, qui croyait, dit Tite-Live, revoir en lui Amilcar tel qu'il avait brillé dans sa jeunesse : *Omnem exercitum in se convertit; Hamilcarem juvenem redditum sibi veteres milites credere* : même feu dans les yeux, même expression dans les traits, mêmes signes d'énergie et d'ardeur : *Eumdem vigorem in vultu, vimque in oculis, habitum oris lineamentaque intueri.* Mais bientôt il se montra si grand, que sa moindre recommandation était d'être né d'un tel père : *Dein brevi effecit ut pater in se minimum momentum ad favorem conciliandum esset.*

Un génie propre aux plus divers exercices, capable également d'obéir et de commander; l'audace qui affronte les périls, la prudence qui les conjure; un corps infatigable; une âme invincible; la plus héroïque patience; la plus austère sobriété; l'habitude de tous les travaux et de toutes les privations; le mépris des vains honneurs et de toutes les distinctions attachées au commandement, sinon d'être le premier des fantassins, le premier des cavaliers, et le dernier à sortir du champ de bataille : *Vestitus nihil inter æquales excellens.... equitum peditumque idem longe primus erat.... ultimus conserto prælio excedebat.* Tels sont les traits dont Tite-Live peint ce grand capitaine, en ajoutant que ses vices égalaient ses vertus : cruauté plus qu'homicide, perfidie plus que punique, nul respect pour la vérité ni pour la justice, nulle crainte des dieux vengeurs du parjure et de l'irréligieuse déloyauté : *Has tantas viri virtutes ingentia vitia æquabant : inhumana crudelitas, perfidia plus quam punica, nihil veri, nihil sancti, nullus deorum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.*

Disposé ainsi à rallumer la guerre entre Carthage et Rome, Annibal attaqua les Olcades, peuples voisins de ce fleuve de l'Èbre que les traités lui défendaient de passer. Où étaient situés les Olcades? les uns les placent à peu de distance de Carthage la Neuve; les autres, dans la partie de la Bétique où se trouvait Cartéia, aujourd'hui Tariffa. Cependant Polybe donne à la principale ville des Olcades le nom d'Althéa, qui semble avoir été voisine de l'endroit où est Ocagna, dans le royaume de Tolède. L'embarras est de comprendre comment ce pays des Olcades avoisinait l'Èbre ou l'Ibérus,

dont le cours est beaucoup plus septentrional. Tolède est sur le Tage : peut-être y avait-il quelque autre rivière qui s'appelait aussi Ibérus; mais, alors, cette expédition d'Annibal n'aurait point annoncé une disposition si prochaine à violer les conventions. Voilà, Messieurs, encore un exemple des obscurités que les anciens ont laissées dans l'histoire, surtout en ce qui concerne les positions géographiques. Ils nous apprennent du moins que le général carthaginois prit d'assaut la ville d'Althéa; que les villes voisines, frappées d'effroi, se soumirent à lui; que cette conquête le rendit maître de plusieurs mines d'argent, et agrandit sa réputation; qu'il alla passer l'hiver à Carthage la Neuve; qu'il y paya ses troupes avec les trésors qu'il venait d'enlever aux Olcades; et que ses largesses redoublèrent l'affection que les soldats lui avaient déjà vouée. Rome ne pouvait pas encore se plaindre : aucune des conditions expresses des traités n'était transgressée. Nous n'aurons pas, Messieurs, d'autres faits à placer sous le consulat de Scipion Asina et de Minucius Rufus, sinon pourtant ce que dit Orose, que Fabius Maximus, ancien censeur, usant de la puissance paternelle, mit à mort son fils Fabius Butéo, convaincu de vol. Le silence des autres historiens autorise à douter de ce fait, dont en effet la plupart des auteurs modernes n'ont fait aucune mention dans les recueils ou précis d'annales romaines.

Le 17 avril 220, deux nouveaux consuls s'installent, Lucius Véturius Philo et Caius Lutatius Catulus. Mais, avant d'entamer l'histoire de leur magistrature, deux questions se présentent à éclaircir : l'une, si l'on a créé en ces temps-là un dictateur; l'autre, si l'on a forcé les deux consuls d'abdiquer, et si on les a remplacés par

Marcus Æmilius Lépidus et Marcus Valérius Lévinus. Tite-Live dit que, lorsque Quintus Fabius fut investi de la dictature après la fatale bataille de Trasimène, c'était pour la seconde fois qu'il se voyait appelé à cette fonction. On lit d'ailleurs dans Valère-Maxime que, ce même dictateur ayant nommé Caius Flaminius général de la cavalerie, le cri d'une souris se fit entendre, et parut d'un si funeste augure, qu'à l'instant même on annula l'élection de ces deux officiers; et Plutarque raconte la même anecdote, sauf quelques changements dans les noms. Enfin une inscription, citée par Onofrio Panvini, relate deux dictatures parmi les dignités échues à Fabius. On conclut de là que ce personnage a dû être une première fois dictateur; et l'on ne voit pas de meilleure date à donner à ce prétendu fait que les premiers mois de 220. Si vous demandez pourquoi on l'investissait alors de cette puissance suprême, les savants vous répondront que les consuls Asina et Rufus ne devaient pas être revenus de l'Istrie au moment de l'élection de leurs successeurs, et qu'il fallut faire un dictateur pour présider les comices. Vous insisterez peut-être, en demandant ce qui advint lorsque le cri de la souris eut fait casser la nomination de Fabius et de son commandant de sa cavalerie. Si vous exigez absolument qu'on vous nomme le dictateur créé en remplacement de Fabius, les mêmes savants proclameront Æmilius Barbula, parce qu'une inscription trouvée sur un piédestal le qualifie dictateur, et que l'année 220 paraît la plus commode pour le mettre en exercice de ce pouvoir. Je persiste à penser, Messieurs, que l'histoire serait la dernière et la plus vaine des sciences, si elle pouvait se composer de divinations de cette espèce.

En vous parlant du dictateur de 223, Cécilius Métellus, je vous ai annoncé qu'il ne s'en rencontrerait plus jusqu'en 217; et la vérité est que ni les Fastes, ni les livres, ni les inscriptions mêmes, n'en désignent aucun pour 220. A la vérité, je ne sais point comment il convient d'expliquer ce qui est dit des deux dictatures de Fabius, du cri de la souris, et de la promotion de Barbula; mais l'ignorance invincible où nous sommes de ces choses-là et de bien d'autres n'autorise point, ce me semble, les historiens modernes à créer des dictateurs de convenance : c'est un droit que les lois romaines réservaient au sénat et aux consuls; nous ne devons pas l'usurper, mais dire, d'après des indications positives, quand et comment il a été exercé. D'anciens écrivains et des rédacteurs d'inscriptions ont fort bien pu se tromper dans le compte des dignités de Fabius et de Barbula; et la particularité de la souris criarde ne rend pas le résultat plus croyable. Ainsi nous ne nous arrêterons point à cette prétendue dictature, de laquelle nous n'aurions, au reste, rien de plus à raconter.

J'en dis autant du consulat de Marcus Æmilius Lépidus et de Valérius Lévinus, substitués, dit-on, à Véturius Philo et à Lutatius Catulus. C'est encore une conjecture imaginée par Sigonio, et suggérée par des lignes de Tite-Live, où il est dit que Lépidus et Lévinus ont été chacun deux fois consuls, quoique chacun de leurs noms ne se lise qu'une seule fois dans les Fastes Consulaires. Il faut de nécessité, dit-on, les faire quelque part consuls subrogés; mais de quel droit, pourtant, et à quel titre cassez-vous l'élection de Catulus et de Philo? Quel grief avez-vous contre eux? Lisez-vous dans quelque livre ou sur quelque marbre

qu'on les ait forcés d'abdiquer? Vous déclarez leur élection vicieuse. Y a-t-il un seul texte, un seul mot, dans les anciens monuments, qui insinue qu'elle ait été annulée ou même contestée? Qui que ce soit a-t-il parlé de ce qu'ont fait Lévinus et Lépidus, en qualité de consuls, dans les années 220 et 219? Non; mais Sigonio fait ici une hypothèse, et il faut bien qu'elle soit aussi plausible que savante, puisque Panvini, Pighius et Almeloveen y ont accédé. Cependant comment arrive-t-il qu'aucun auteur latin ou grec, qu'aucun abréviateur ou compilateur jusqu'au douzième siècle inclusivement, pas même Zonaras, n'ait fait la moindre mention de cette abdication forcée et de cette subrogation, qui auraient été les principaux faits de l'histoire intérieure de Rome en cette année? Comment les époques des élections consulaires ne seraient-elles pas dérangées? Est-ce d'ailleurs l'unique fois que Tite-Live s'est trompé dans le compte des consulats de certains personnages, et n'a-t-on pas reconnu chez lui plusieurs de ces méprises légères? J'écarte bien d'autres objections, parce que, en histoire, une simple dénégation doit suffire contre une hypothèse purement gratuite. J'ai dû néanmoins vous citer ces exemples d'une fausse et dangereuse méthode, parce qu'elle se renouvelle depuis quelque temps, et que, si elle pouvait prévaloir, elle replongerait l'étude de l'histoire ancienne dans les fictions et les erreurs d'où la saine critique du dernier siècle s'est efforcée de la retirer.

Nous allons donc laisser Lucius Véturius Philo et Caius Lutatius Catulus en pleine et paisible possession de leur consulat, sans leur imposer de dictateur, et sans les remplacer par personne jusqu'au 7 avril 219.

J'avouerai pourtant que ces deux consuls ne sont nommés que par Cassiodore et Zonaras, qui encore suppriment leurs surnoms de Catulus et de Philo. Mais ce dernier a été depuis censeur, et le second était fils de Lutatius, qui avait si heureusement terminé la première guerre punique. Tous deux partirent pour la Gaule Cisalpine, que de nouveaux mouvements agitaient; ils les apaisèrent, et achevèrent de soumettre au joug de Rome quelques peuplades alpines qui ne l'avaient point encore pleinement subi : c'est tout ce que Zonaras rapporte de leur expédition. Une guerre plus sérieuse allait recommencer en Illyrie. Ce Démétrius de Pharos, qui, en 229 et 228, avait livré son pays aux Romains, et qu'ils en avaient si libéralement récompensé, les trahissait à leur tour, selon l'habitude et le naturel de tous ses pareils. Ils l'avaient comblé de bienfaits, lui assignant de vastes domaines et de très-amples revenus, l'aidant à prendre la place de la régente Teuta, et à s'emparer du gouvernement de l'Illyrie en qualité de tuteur du jeune roi Pinée. Quand il les crut affaiblis par leurs victoires sur les Gaulois et récemment sur les Istriens, quand il les vit menacés du milieu de l'Espagne par les Carthaginois, il se persuada que le moment était venu de mépriser leurs ordres, et de tenter des conquêtes dans les divers pays qu'ils avaient assujettis à leur domination. Il força les Atintanes, qui s'étaient livrés à eux, de s'allier à son parti, et de l'aider à s'affranchir de leur surveillance incommode. Il fit plus : il osa prendre ouvertement le titre de roi, gouverner despotiquement l'Illyrie, et, contre les conditions des traités avec Rome, envoyer cinquante vaisseaux de guerre au delà de Lyssos, pour piller les îles

Cyclades, ou les mettre à contribution. Cet archipel a le nom de Cyclades, parce que les îles y forment un cercle (κύκλος) autour de Délos, berceau d'Apollon et de Diane. Ces deux divinités y avaient un temple magnifique, révéré de toute l'antiquité païenne, et où, chaque année, les habitants de toutes les autres îles envoyaient des troupes de vierges qui célébraient par des danses les deux enfants de Latone. Des personnages choisis dans les cités voisines venaient assister à cette solennité et y offrir des victimes. On compte quelquefois avec les Cyclades les Sporades, dont le nom signifie néanmoins qu'elles sont dispersées ou détachées; et, alors, le nombre de ces îles s'élève au delà de cinquante. Les plus célèbres, après Délos, sont Mélos, Paros, Naxos, Micone, Scyros, Sériphe, etc. Attaqués par les corsaires de Démétrius, les insulaires se plaignirent; et le sénat résolut de punir un traître, infracteur des plus saintes lois de l'humanité. Aucune campagne, pourtant, ne fut entreprise en cette année contre le tyran de l'Illyrie.

Annibal ouvrait sa seconde campagne; il envahissait le pays des Vaccéens. On suppose que ce peuple tirait son nom d'une ancienne ville appelée Vacca, et qu'il habitait certaines parties des royaumes de Léon et de la Vieille-Castille, sur l'une et l'autre rives du Duéro. Helmantica et Arbucala, deux cités opulentes, furent prises de vive force; mais la seconde avait été longtemps défendue par la valeur et la multitude de ses guerriers. Ceux d'Helmantica prirent la fuite, et, désertant leur patrie malheureuse, allèrent se joindre aux Olcades, qui, vaincus l'année précédente, s'étaient pareillement exilés. Tous ces fugitifs implorèrent le secours des Car-

pétans, situés entre le Tage et l'Anas. Il n'est pas aisé de retrouver dans le royaume de Léon la position précise des deux villes qui viennent d'être nommées. Quelques géographes les ont transportées dans la Castille, près d'Avila et d'Arevalo. Les Carpétans occupaient le centre de la péninsule espagnole : Tolède était leur capitale, selon Pline. A l'occident, ils s'étendaient jusqu'aux frontières du Portugal; du côté du nord, ils confinaient aux territoires de Valladolid et de Palencia. Ils atteignaient celui de Ségovie à l'est, et ne dépassaient point l'Anas, aujourd'hui Guadiana, au midi. Il se forma donc contre Annibal une ligue de Carpétans, de Vaccéens et d'Olcades, dans laquelle Polybe comprend particulièrement des réfugiés de *Salmantica*, Salamanque, ville dont le général carthaginois s'était aussi emparé : c'était en tout une armée d'environ cent mille hommes. Ils allèrent attendre le vainqueur sur les bords du Tage, pour lui livrer bataille. Ils l'attaquèrent en effet, et troublèrent sa marche par des escarmouches. Mais il s'abstint d'engager trop tôt une action générale. Il fit camper sur la rive droite du fleuve ses guerriers, fatigués d'une longue expédition et chargés de butin. Dès que la nuit eut forcé les confédérés de se retirer aussi dans leur camp, et les eut livrés au sommeil, il mit sur pied ses Carthaginois, leur ordonna de passer le Tage, en silence, dans un endroit qu'il avait trouvé guéable, et laissa d'ailleurs aux ennemis les moyens de le traverser librement. Ils n'y manquèrent point; on les vit, sitôt que le jour parut, se mettre en mouvement sans attendre l'ordre de leurs généraux, et tenter hardiment le passage, persuadés que la victoire les attendait au-delà. Ils se confiaient dans leur multi-

tude et dans leur bravoure. Annibal lui-même les encourageait par son apparente timidité; il est sûr qu'en pleine campagne, et sans désavantage de position, les Espagnols devaient espérer de le battre. Mais il avait fait entrer sa cavalerie dans l'eau : elle bordait le gué de part et d'autre, jusqu'à une certaine distance. Quarante éléphants défendaient le rivage; ils étaient placés de front à la première ligne; et l'infanterie carthaginoise s'était rangée derrière eux. Le combat commença dans le fleuve même; les Espagnols y marchaient sur une vase glissante, exposés aux coups d'une cavalerie qui les serrait en flanc. Le Tage se rougit de leur sang, et en submergea des milliers dans ses ondes. Ceux qui parvenaient à le traverser périssaient foulés sous les pieds des éléphants. Le surplus, renonçant à l'entreprise, regagna l'autre rive, et n'y trouva pas de moindres périls; car Annibal, profitant du désordre et de l'effroi de ses ennemis, passa lui-même le gué, et fondit avec ses troupes sur les restes de l'armée confédérée. Il la mit bientôt en déroute, envahit en peu de jours tout le pays des Carpétans, et soumit à sa puissance l'Espagne entière jusqu'à l'Èbre, excepté la ville de Sagonte, dit Tite-Live : *Et jam omnia, trans Iberum, præter Sagontinos, Carthaginiensium erant.*

Les Sagontins n'étaient pas encore attaqués; mais ils se sentaient assez menacés par les troubles et les combats qui déjà s'allumaient chez leurs voisins les Turdétans. Fidèle alliée de Rome, Sagonte envoya des députés au sénat, pour l'informer des progrès d'Annibal et demander de prompts secours. Les Romains ne négligèrent pas cet avis, quoiqu'ils fussent occupés de la guerre d'Illyrie, et que d'ailleurs ils se crussent assez

garantis par les traités qu'ils avaient conclus avec Carthage après l'avoir humiliée. Ils ne prirent pas encore les armes contre Annibal, mais ils lui dépêchèrent des ambassadeurs. Voici, à ce sujet, le récit de Polybe : « Annibal, ayant poussé ses conquêtes jusqu'au terme « qu'il s'était prescrit, revint prendre ses quartiers d'hi- « ver à Carthagène, capitale de l'Espagne carthagi- « noise. Il y trouva des ambassadeurs romains, et leur « donna audience : ils le sommèrent, en prenant les « dieux à témoin, de s'abstenir de toute entreprise « contre Sagonte, ville placée sous la protection immé- « diate de la république romaine, de s'interdire aussi « toute excursion au delà de l'Èbre, et d'observer à cet « égard les clauses du traité souscrit par Asdrubal. Le « jeune Annibal, passionné pour la guerre, heureux « dans ses expéditions, ennemi secret et irréconciliable « du nom romain, répondit en feignant de prendre la « cause de Sagonte : il disait qu'une sédition s'étant « depuis peu élevée dans cette cité, Rome, invoquée « comme arbitre, avait injustement condamné à mort « quelques-uns des magistrats; et qu'il ne convenait « point à Carthage, protectrice de tous les opprimés, « de laisser impunie une telle iniquité. En même temps « il adressa un message au sénat carthaginois, pour « demander comment il devait se conduire avec les « Sagontins, qui, fiers de leur titre d'alliés de Rome, « se comportaient mal, disait-il, envers plusieurs Afri- « cains. Il n'écoutait point la raison, continue Polybe, « mais la colère et l'emportement qui l'aveuglaient. « Dissimulant les véritables motifs de sa conduite, il « alléguait de vains prétextes; égarement ordinaire de « ceux qui, renonçant à l'équité, ne suivent que les

« mouvements de leurs passions fougueuses. Il eût bien « mieux fait de dire que les Romains devaient avant « tout restituer la Sardaigne, et décharger Carthage « d'un tribut odieux, extorqué en des circonstances « malheureuses; que la paix ne serait durable qu'à ces « conditions, réclamées par la justice. En taisant la vraie « cause de la guerre, et en la fondant sur de frivoles « chicanes, il a passé pour l'avoir commencée avec aussi « peu de loyauté que de sagesse. Les ambassadeurs ro- « mains le quittèrent, et se rendirent à Carthage, pour « y porter les mêmes réclamations. Mais, ajoute Polybe, « la guerre d'Illyrie pressait davantage; et les Romains, « revenant à leur premier plan, envoyèrent en ce pays « une armée conduite par le consul Lucius Æmilius, « vers le printemps de l'an premier de la cent quaran- « tième olympiade. »

Ainsi, Messieurs, ces premières ambassades de Rome à Annibal et à Carthage ont eu lieu avant le consulat de Lucius Æmilius Paulus et de Marcus Livius Salinator, c'est-à-dire, avant le 7 avril 219. Voilà pourquoi je les ai placées dans l'année consulaire de Véturius Philo et de Lutatius Catulus, quoique Tite-Live les retarde jusqu'au temps où Publius Cornélius Scipion et Titus Sempronius Longus étaient consuls, c'est-à-dire, jusqu'en 218. Je crois d'autant plus que c'est une erreur échappée à ce grand historien, que lui-même il semble convenir, dans l'un des chapitres suivants, de l'impossibilité de faire tenir en une seule et même année les négociations, l'hiver passé par Annibal à Carthagène, la reprise de ses hostilités, le nouveau cours de son expédition, le siége et la prise de Sagonte. Polybe, beaucoup plus voisin de ces événements, en a, ce me

semble, bien mieux établi les dates; et je n'ai point hésité à préférer ici sa chronologie. Si l'on trouve étonnant que les Romains aient attendu plus d'une année à s'armer contre Annibal, et à se venger de ses réponses hautaines à leurs envoyés, presque aussi mal accueillis ensuite par le sénat africain, il faut songer à la prudence extrême avec laquelle ils évitaient ordinairement de précipiter et de compliquer leurs entreprises. La seconde guerre punique était résolue sans doute dès la fin de l'an 220; et si l'on eût pris un véritable intérêt au sort des Sagontins, on l'aurait dès lors commencée; mais on s'était proposé auparavant de conquérir l'Illyrie sur Démétrius de Pharos, et l'on ne voulait pas non plus brusquer cette expédition, et en compromettre le succès. Quand elle serait glorieusement terminée, on se retrouverait plus en état de retomber sur les Carthaginois. Si ce n'était pas le plus loyal et le meilleur calcul possible, d'anciennes habitudes, presque toujours heureuses, entraînaient à le faire.

Maintenant, Messieurs, il ne nous reste à placer sous le consulat de Lutatius et de Véturius que les opérations des deux censeurs Caius Flaminius et Lucius Æmilius Papus. Ils célébrèrent le quarante-troisième lustre, et dénombrèrent deux cent soixante-dix mille deux cent treize citoyens en état de porter les armes. Nous ignorons, comme je vous l'ai dit, les résultats des trois recensements qui ont immédiatement précédé celui-ci. Le trente-neuvième, en l'an 241, n'avait donné qu'un total de deux cent soixante mille. La population militaire s'est donc accrue de dix mille deux cent treize en vingt et un ans; mais elle ne remonte point encore au terme qu'elle avait atteint en 265, car c'était alors

deux cent quatre-vingt-dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept, ou près de trois cent mille. Il subsiste, au bout de quarante-cinq ans, une différence en moins de vingt-sept mille cinq cent quatre-vingt-quatre, qui semble montrer que l'État n'avait point repris la prospérité ni la force intime et réelle dont il jouissait avant la première guerre punique. Les mêmes censeurs reléguèrent dans les quatre tribus urbaines, de toutes les moins considérées, les affranchis qu'on avait introduits dans les trente et une tribus rurales. Je vous ai parlé de cette opération, dans l'exposé que je vous ai offert de la classification des citoyens romains en tribus, curies et centuries. Les quatre tribus de la ville, où déjà s'étaient accumulés des hommes sans aveu et sans crédit, achevèrent ainsi de perdre tout honneur et presque toute influence. Les citoyens les plus recommandables, plébéiens et surtout patriciens, avaient été attachés à diverses tribus rustiques, quoiqu'ils fussent domiciliés dans l'enceinte de Rome. Il plut aussi aux censeurs de l'an 220 de publier des règlements somptuaires, proposés par un tribun du peuple nommé Métellus ou Métilius : ils défendirent aux foulons d'employer la craie et l'on ne sait trop quelles autres drogues, pour donner aux habits des candidats et aux vêtements des pauvres gens un trop vif éclat. Pline en fait mention : *Quum lex Metilia exstet fullonibus dicta, quam Caius Flaminius Lucius Æmilius censores dedere ad populum ferendam ;* et il ajoute, *adeo omnia majoribus curæ fuere!* « tant nos ancêtres ont apporté de soin à tous ces détails! » Comme si de telles minuties pouvaient jamais avoir d'autre effet que de gêner la liberté individuelle et d'entraver l'industrie!

Ce qui a le plus contribué à rendre cette censure mémorable, c'est qu'on a coutume d'y rapporter la construction du cirque Flaminien et de la voie Flaminienne. Cependant Plutarque, dans ses Questions romaines, assure que ce cirque tirait son nom d'un Flaminius beaucoup plus ancien, homme opulent, qui avait légué au peuple un champ très-vaste, à condition qu'on y célébrerait tous les ans des jeux équestres en l'honneur d'Apollon. Il avait de plus assigné des revenus considérables pour fournir aux frais du spectacle. Ce champ prit la forme d'un cirque; et, les fonds ayant excédé les frais de l'établissement et de l'entretien, on employa le surplus à faire aplanir et paver un grand chemin, appelé voie Flaminia. Tite-Live, dès son troisième livre, donne le nom de prés Flaminiens à une enceinte où les tribus et le sénat s'assemblaient quelquefois, dans le cours du cinquième siècle avant l'ère vulgaire : il en parle comme d'un quartier situé hors des murs, et dès lors qualifié cirque Apollinaire : *Consules, in prata Flaminia, circum jam tum Apollinarem appellabant, senatum avocavere.* D'un autre côté, Florus, Festus et d'autres anciens écrivains attribuent au Flaminius censeur de 220, depuis consul et tué dans la seconde guerre punique, tout l'honneur de ces constructions : *Flaminius circus et via Flaminia a Flaminio consule dicta, qui ab Annibale interfectus est ad lacum Thrasymenum.* Pour accorder ces différents textes, des auteurs modernes devinent que Flaminius censeur a réparé, embelli, agrandi, en 220, d'anciens ouvrages qui portaient le nom de sa famille. C'est justement ce qui n'est dit nulle part : il ne s'agit de restauration en aucun de ces textes; et je

ne puis m'empêcher de remarquer encore cette étrange manière de faire des articles d'histoire ancienne avec des moyens termes et des conciliations imaginaires. Par la nature même des choses, nous sommes condamnés à ignorer à jamais les faits et les détails que les monuments ne nous apprennent point; et quand les rapports se contredisent entre eux, nous restons dans l'ignorance encore, à moins que nous n'ayons des motifs raisonnables de préférer l'un à l'autre. Ce n'est point du tout s'éclairer, que d'aspirer à s'instruire soi-même par des fictions. La loi générale des études historiques est de tout recueillir, et de ne rien supposer; de juger, quand il y a lieu, les témoignages et les récits; de les écarter quelquefois, de ne les altérer jamais. Il y a dans l'histoire antique des lacunes qu'il n'est point en notre pouvoir de remplir, des nuages que nous ne saurions dissiper; mais il ne tient qu'à nous de n'y point ajouter d'erreurs; et c'est ce que fait la fausse science.

En laissant donc indécise la question de savoir quelle est ici l'origine de cette dénomination de Flaminien, nous nous bornerons à rassembler, sur la position du cirque et des prés ainsi nommés, les indications fournies par Tite-Live, par Cicéron, par d'autres écrivains classiques. Ce cirque et ces prés formaient la neuvième région ou le neuvième quartier de Rome, hors des murs, *extra pomœrium*, mais non loin du marché aux herbes. On y distribuait la paye aux soldats; on y tenait les nundines ou marchés; on y célébrait les jeux Apollinaires, qui, dans le cas d'un débordement du Tibre, se transféraient au mont Quirinal. Le milieu du cirque Flaminien servait ordinairement de point de départ aux marches triomphales. Les personnes

auxquelles l'entrée de la ville était interdite y établissaient leur demeure; et le sénat s'y rendait ordinairement lorsqu'il avait à traiter avec des ambassadeurs étrangers. Auguste décora plus magnifiquement cette vaste enceinte, l'orna d'une double galerie de colonnes corinthiennes, et la renferma dans les murs de la ville, *intra pomœrium*. On croit que le cirque Flaminien a été ruiné durant la guerre entre les Goths et l'empereur Justinien, mais qu'il en subsista des vestiges jusqu'à l'an 1500 de notre ère, vers le lieu où est aujourd'hui l'église de San-Nicollo alle calcare.

Les prés Flaminiens occupaient la partie la plus septentrionale de l'enceinte actuelle de Rome, entre le Tibre et le mont Pincius. Il n'est pas très-aisé de déterminer, dans cet espace, les points précis de la porte Flaminia et de la porte Flumentane, indiquées l'une et l'autre comme l'ouverture de la voie Flaminienne. Il y avait peu de distance entre ces portes : la Flumentane se rapprochait plus du Tibre; la Flaminia pouvait correspondre à la porte aujourd'hui nommée du Peuple, *porta del Popolo*, par laquelle on sort pour aller à Ponte-Molle, autrefois *Pons Milvius*. La voie Flaminienne se continuait par *Ocriculum* ou Otricoli, *Narnia* ou Narni, *Carsulæ*, *Mevania*, *Fulginium* ou Foligno, *Forum Flaminii*, *Helvillum*, *Forum Sempronii*, *Forum Fortunæ*, *Pisaurum* ou Pesaro, et aboutissait à *Ariminum* ou Rimini. De là, la voie Émilienne se dirigeait vers *Felsina* ou Bologne, et se prolongeait peut-être jusqu'à Aquilée. Ces deux voies sont quelquefois prises pour une seule, qui traversait ainsi, du midi au nord, une partie considérable de l'Italie, de même que la voie Appienne, qui partait aussi de Rome, con-

duisait du nord au midi jusqu'à Capoue, puis jusqu'à la mer Ionienne. Il subsiste encore des restes de ces anciennes routes, et même quelques-unes des pierres milliaires qui en mesuraient l'étendue. Nous ne devons point, en ce moment, entrer dans les détails de plusieurs autres voies romaines qui ont été l'objet des recherches de Bergier, de d'Anville et de Bouchaud. Il ne s'agit que de la Flaminienne, qu'on suppose commencée par Caius Flaminius, censeur avec Æmilius Papus, peu avant l'ouverture de la seconde guerre punique. Mais cette origine même est contestée : les uns la reportent à cet ancien Flaminius auquel ils attribuent la première construction du cirque; d'autres, au contraire, ne datent l'établissement de la voie que de l'an 188 avant J. C. Alors étaient consuls ensemble, et non censeurs, Marcus Æmilius Lépidus et Caius Flaminius Népos, fils du censeur de l'an 220. Ce sont ces consuls que Strabon indique comme ayant entrepris la voie Flaminienne; en quoi ce géographe peut fort bien avoir confondu soit les noms propres, soit les fonctions consulaires et censoriales. Ces difficultés, qui ne laissent pas d'être assez graves, viennent surtout de ce que nous n'avons conservé aucun ancien corps d'annales romaines pour l'espace de temps compris entre la fin de la guerre des Samnites et la guerre d'Annibal, 290 à 218 avant notre ère. Nous n'avons plus ce qu'en avaient écrit Tite-Live et Denys d'Halicarnasse : vous avez vu qu'il ne reste à peu près rien des histoires composées auparavant, et dans le siècle même que nous étudions, par Ennius en vers, par Fabius Pictor en prose.

Les livres de Lucius Cincius Alimentus, leur contemporain, sont également perdus, sauf environ six

pages de fragments recueillis çà et là dans Tite-Live, Aulu-Gelle, Tertullien, Arnobe, Fulgence Planciade, et le grammairien Festus. Cincius avait laissé plusieurs ouvrages, des Annales, des Fastes ou un Traité concernant les fastes, d'autres traités sur les comices, sur le consulat, sur la jurisprudence et la milice, sur la grammaire; de plus, une vie du rhéteur grec Gorgias. Cette vie était en latin. On croit que Cincius avait écrit en grec une partie de ses autres livres, et qu'ils ont été traduits en langue latine, soit par lui-même, soit par quelque autre. Nous sommes autorisés à supposer qu'il travaillait vers l'époque dont nous nous occupons; car on a lieu de croire qu'il est mort de douze à vingt ans après, savoir de 208 à 200. Il était tombé entre les mains des Carthaginois, tandis qu'il allait, porter au consul Crispinus la nouvelle de la mort de Marcellus. Quelques années auparavant, il avait été préteur en Sicile. Cependant, selon d'autres indications, cette préture n'aurait été exercée que par le fils de l'historien, et à une moins ancienne époque : tant il est difficile d'obtenir des résultats précis et constants sur les détails de toute cette partie de l'histoire de Rome! Le nom de Cincius Alimentus, ajouté à ceux de Livius Andronicus, de Nævius, d'Ennius et de Fabius Pictor, personnages dont je vous ai entretenus, complète la liste des auteurs romains du troisième siècle avant notre ère, à l'exception pourtant de Plaute, qui est beaucoup plus connu, et qui méritera de fixer notre attention dans l'une de nos séances prochaines.

Je terminerai celle-ci par les observations de Montesquieu sur l'état politique de Rome durant tout ce siècle; sur les guerres qu'elle y soutint contre Pyrrhus,

contre les Gaulois et contre Carthage : c'est l'un des meilleurs chapitres des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* ; il offre, d'ailleurs, une sorte de résumé des études que nous venons de faire ; et je n'aurai qu'un bien petit nombre de doutes à élever sur quelques-uns des aperçus qu'il présente.

« Les Romains, dit Montesquieu, eurent bien des « guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le « mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient « les mêmes dans les deux peuples ; mais les armes « étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, « et leur épée mauvaise : aussi furent-ils traités à peu « près comme, dans les derniers siècles, les Mexicains « l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surpre- « nant, c'est que ces peuples, que les Romains rencon- « trèrent dans presque tous les lieux et dans presque « tous les temps, se laissèrent détruire les uns après « les autres, sans jamais connoître, chercher ni préve- « nir la cause de leurs malheurs.

« Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans les « temps qu'ils étoient en état de lui résister, et de s'in- « struire par ses victoires : il leur apprit à se retrancher, « à choisir et à disposer un camp ; il les accoutuma aux « éléphants, et les prépara pour de plus grandes guerres. « La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses « qualités personnelles. Plutarque nous dit qu'il fut « obligé de faire la guerre de Macédoine pour entrete- « nir huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux « qu'il avoit. Ce prince, maître d'un petit État dont on « n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier « qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne

« pouvoit subsister qu'en entreprenant. Tarente, son « alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédé« moniens ses ancêtres. Il auroit pu faire de grandes « choses avec les Samnites; mais les Romains les avoient « presque détruits.

« Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avoit « aussi été plus tôt corrompue: ainsi, pendant qu'à Rome « les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, « et ne donnoient d'utilité que l'honneur et une préfé« rence aux fatigues, tout ce que le public peut donner « se vendoit à Carthage, et tout service rendu par les « particuliers y étoit payé par le public. La tyrannie « d'un prince ne met pas un État plus près de sa ruine « que l'indifférence pour le bien commun n'y met une « république. L'avantage d'un État libre est que les reve« nus y sont mieux administrés; mais lorsqu'ils le sont « plus mal, l'avantage d'un État libre est qu'il n'y a point « de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu « des amis et des parents du prince il faut faire la for« tune des amis et des parents de tous ceux qui ont « part au gouvernement, tout est perdu; les lois sont « éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées « par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen « de l'État, a le plus d'intérêt à sa conservation. Des « anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, « rendoient à Rome les fortunes à peu près égales » (je « doute, Messieurs, que cela soit assez exact); « mais, à « Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois. « De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une « (celle d'Hannon) vouloit toujours la paix, et l'autre « (la Barcine) toujours la guerre; de façon qu'il étoit « impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'au-

« tre. Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'a-
« bord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus
« à Carthage. Dans les États gouvernés par un prince,
« les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans
« ses mains une puissance coercitive qui ramène les
« deux partis ; mais, dans une république, elles sont plus
« durables, parce que le mal attaque ordinairement la
« puissance même qui pourroit le guérir. A Rome,
« gouvernée par les lois, le peuple souffroit que le sénat
« eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée
« par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.
« Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence con-
« tre la pauvreté romaine, avoit par cela même du dé-
« savantage. L'or et l'argent s'épuisent ; mais la vertu,
« la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent
« jamais. Les Romains étoient ambitieux par orgueil,
« et les Carthaginois par avarice. Les uns vouloient
« commander, les autres vouloient acquérir ; et ces der-
« niers, calculant sans cesse la recette et la dépense,
« firent toujours la guerre sans l'aimer. Des batailles
« perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement
« du commerce, l'épuisement du trésor public, le sou-
« lèvement des nations voisines, pouvoient faire accep-
« ter à Carthage les conditions de paix les plus dures ;
« mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment
« des biens et des maux, elle ne se déterminoit que par
« sa gloire ; et, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût
« être, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point
« d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une
« paix qu'elle n'auroit point imposée. Il n'y a rien de
« si puissant qu'une république où l'on observe les lois,
« non pas par crainte, non pas par raison, mais par

« passion, comme furent Rome et Lacédémone : car, « pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouverne« ment toute la force que pourroit avoir une faction. « Les Carthaginois se servoient de troupes étrangères; « et les Romains employoient les leurs. Comme ces der« niers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme « des instruments pour des triomphes futurs, ils rendi« rent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis; et « plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les « jugèrent propres à être incorporés dans leur républi« que. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent « subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir « les auxiliaires des Romains; et, quelque temps avant « la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux et de « leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui n'étoit guère « plus grand que les États du pape et de Naples » (il faudrait dire pas aussi grand), « sept cent mille hom« mes de pied et soixante-dix mille de cheval, pour « opposer aux Gaulois. Dans le fort de la seconde guerre « punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux « à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite« Live, que le cens n'étoit pour lors que d'envi« ron cent trente-sept mille citoyens. » En effet, Messieurs, on n'en dénombra que cent trente-sept mille cent huit en l'année 208; mais vous avez vu aujourd'hui même qu'il y en avait trente-deux mille cinq cent cinq de plus, douze ans auparavant. « Carthage em« ployoit plus de force pour attaquer, Rome pour se « défendre : celle-ci, comme on vient de le dire, arma « un nombre prodigieux d'hommes contre les Gaulois « et Annibal, qui l'attaquoient; et elle n'envoya que « deux légions contre les plus grands rois, ce qui ren-

« dit ses forces éternelles. L'établissement de Carthage « dans son pays étoit moins solide que celui de Rome « dans le sien : cette dernière avoit trente colonies au- « tour d'elle, qui en étoient comme les remparts. Avant « la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandon- « née; c'est que les Samnites et les autres peuples d'I- « talie étoient accoutumés à sa domination. La plupart « des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendoient « d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : « aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Ré- « gulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au déses- « poir. On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais « gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre « que leur fit le premier Scipion : leur ville et leurs armées « étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans « l'abondance de toutes choses. Chez les Carthaginois, « les armées qui avoient été battues devenoient plus inso- « lentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs gé- « néraux, et les punissoient de leur propre lâcheté. Chez « les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient « fui, et les ramenoit contre les ennemis. Le gouverne- « ment des Carthaginois étoit très-dur. Ils avoient si fort « tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les « Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des « libérateurs; et, si l'on fait attention aux sommes im- « menses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre « où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est « mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même « ses vues. La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup « diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers « temps, la superstition bannissoit en quelque sorte les « étrangers de l'Égypte; et, lorsque les Perses l'eurent

« conquise, ils n'avoient songé qu'à affaiblir leurs nou-
« veaux sujets; mais, sous les rois grecs, l'Égypte fit
« presque tout le commerce du monde; et celui de Car-
« thage commença à déchoir. Les puissances établies
« par le commerce peuvent subsister longtemps dans
« leur médiocrité, mais leur grandeur est de peu de du-
« rée. Elles s'élèvent peu à peu, et sans que personne s'en
« aperçoive, car elles ne font aucun acte qui fasse du
« bruit et signale leur puissance; mais, lorsque la chose
« est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de
« la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un
« avantage qu'elle n'a pris pour ainsi dire que par
« surprise. La cavalerie carthaginoise valoit mieux que
« la romaine par deux raisons : l'une, que les chevaux
« numides et espagnols étoient meilleurs que ceux
« d'Italie; et l'autre, que la cavalerie romaine étoit mal
« armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Ro-
« mains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière,
« comme nous l'apprenons de Polybe. Dans la première
« guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Cartha-
« ginois choisirent les plaines pour faire combattre leur
« cavalerie; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Nu-
« mides ses principales victoires. Scipion, ayant conquis
« l'Espagne et fait alliance avec Masinissa, ôta aux
« Carthaginois cette supériorité : ce fut la cavalerie nu-
« mide qui gagna la bataille de Zama et finit la guerre.
« Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer,
« et connoissoient mieux la manœuvre que les Romains;
« mais il me semble que cet avantage n'étoit pas pour lors
« si grand qu'il le seroit aujourd'hui. Les anciens n'ayant
« pas la boussole, ne pouvoient guère naviguer que
« sur les côtes : aussi ne se servoient-ils que de bâtiments

« à rames, petits et plats; presque toutes les rades « étoient pour eux des ports; la science des pilotes « étoit très-bornée, et leur manœuvre très-peu de chose. « Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un « corps de mariniers, et que les laboureurs suffisoient « pour cela. L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guère « avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec « cent. Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en « ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne « pouvoient pas faire les évolutions nécessaires... Les « vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers bri- « soient aisément celles des plus grands, qui pour lors « n'étoient plus que des machines immobiles, comme « sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés. Depuis l'in- « vention de la boussole, on a changé de manière : on « a abandonné les rames; on a fui les côtes; on a con- « struit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus « composée, et les pratiques se sont multipliées... Les « petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain, « et les soldats combattoient des deux parts : on met- « toit sur une flotte toute une armée de terre. Dans la « bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, « on vit combattre cent trente mille Romains contre « cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les « soldats étoient pour beaucoup, et les gens de l'art pour « peu; à présent, les soldats sont pour rien ou pour « peu, et les gens de l'art pour beaucoup. La victoire « du consul Duillius fait bien sentir cette différence. « Les Romains n'avaient aucune connaissance de la « navigation : une galère carthaginoise échoua sur « leurs côtes; ils se servirent de ce modèle pour en « bâtir; en trois mois de temps, leurs matelots furent

« dressés, leur flotte fut construite, équipée; elle mit « à la mer; elle trouva l'armée navale des Carthaginois, « et la battit... » Les réflexions suivantes de Montesquieu ne concernant plus que la seconde guerre punique, dont nous n'avons point entamé l'histoire, je ne vous les citerai point en cet instant; mais celles qui précèdent doivent éclairer les récits que vous avez entendus depuis quelques mois; et, sauf des erreurs bien rares et bien légères, elles tiennent si étroitement à la véritable science historique, politique et morale, que j'ai cru indispensable de vous les présenter.

Dans notre séance prochaine, je vous exposerai les faits arrivés sous le consulat de Marcus Livius Salinator et de Lucius Æmilius Paulus, depuis le 7 avril 219 jusqu'au 19 avril 218.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 219 AVANT J. C.

Messieurs, la seconde guerre punique ne va point encore s'ouvrir; mais vous en avez pu reconnaître les préludes dans les faits qui ont rempli les années 221 et 220 avant notre ère, et que je vous ai exposés dans notre dernière séance. Scipion Asina et Minucius Rufus, consuls installés à la fin d'avril 221, ont soumis l'Istrie à la domination romaine. C'était un pays situé au nord de l'Illyrie, et aboutissant, d'une part au fond du golfe Adriatique, de l'autre aux Alpes Carniques. En Espagne, Annibal, investi à vingt-cinq ans du commandement civil et militaire, s'annonçait par une première campagne, qui lui soumettait les Olcades, peuple dont nous avons recherché, autant qu'il se pouvait, la position. Au 7 avril 220, Véturius Philo et Lutatius Catulus ont pris possession du consulat. Nous n'avons point admis les hypothèses de quelques auteurs, dont les uns veulent que Quintus Fabius ait été dictateur à cette époque, les autres qu'on ait exigé l'abdication des deux consuls que je viens de nommer, et qu'on leur ait substitué Æmilius Lépidus et Valérius Lévinus. Alors l'Illyrien Démétrius trahissait les Romains, comme il avait trahi pour eux, ou plutôt pour ses propres intérêts, son pays et la reine ou régente Teuta. Il prenait le titre de roi, et envoyait des corsaires dévaster les Cyclades. Rome se disposait à réprimer de tels attentats; mais, pour mieux assurer sa vengeance, elle en suspendait

encore les mouvements. Ses regards se dirigeaient particulièrement sur Annibal, qui envahissait la province des Vaccéens et celle des Carpétans. Vous avez vu son audace et son habileté triompher, aux bords du Tage, d'une armée de cent mille hommes, mise sur pied par ces peuples confédérés. Il menaçait Sagonte; Rome lui envoya des ambassadeurs, qui n'obtinrent, ni de lui ni ensuite du sénat de Carthage, aucune réponse satisfaisante. J'ai expliqué les motifs qui m'induisent à penser que ces négociations inutiles ont eu lieu avant le 7 avril 219. J'ai dû placer aussi avant cette date les opérations des censeurs Æmilius Papus et Caius Flaminius; la célébration du quarante-troisième lustre, où l'on a compté deux cent soixante-dix mille deux cent treize citoyens capables du service militaire; la relégation des affranchis dans les quatre tribus urbaines, qui étaient les plus décréditées; l'ordre intimé aux foulons de ne plus donner tant d'éclat aux habits des candidats et aux vêtements du peuple; enfin ce qu'on rapporte de la construction du cirque Flaminien et de la voie Flaminienne : je n'ai point dissimulé les incertitudes qui subsistent sur la véritable date de ces établissements. Nous n'avons, pour cet âge, aucun ancien corps d'annales, ni les livres qui le concernaient dans les ouvrages de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, ni ce qu'avaient écrit, en ces temps-là mêmes, Fabius Pictor et Cincius Alimentus. J'ai terminé la dernière séance par les instructives et profondes observations de Montesquieu sur l'état politique de Rome et de Carthage au siècle où la seconde guerre punique éclata.

Les consuls Marcus Livius Salinator et Lucius Æmilius Paulus entrèrent en charge le 7 avril 219. Le se-

cond est le père du célèbre Paul Émile vainqueur de Persée. Tous deux s'embarquèrent au printemps (astronomique) de la première année de l'olympiade cent quarante, à ce qu'assure Polybe; et ils conduisirent les légions en Illyrie. Ceux qui ont prétendu que Salinator était resté dans Rome se sont abusés; nous aurons bientôt la preuve qu'il prit part à cette expédition. Démétrius de Pharos, personnage très-résolu et très-habile, s'était mis en état de défense. Il avait un allié puissant dans le roi de Macédoine, Philippe, qui ne pouvait lui refuser des secours, après ceux qu'il venait de recevoir de lui contre l'Achaïe confédérée. Il ne tenait qu'à Démétrius de trouver un sûr asile dans les États de Philippe; mais il se promettait d'user assez bien de ses autres ressources pour n'avoir pas besoin de celle-là. Il commença par fortifier Dimale, l'une des places les plus importantes de l'Illyrie; et, pour n'avoir rien à redouter au sein de l'empire qu'il régissait, il mit à mort tous les gouverneurs et officiers publics qui lui étaient suspects, les remplaça par des serviteurs affidés, vint ensuite établir sa cour dans l'île de Pharos, sa patrie, et y rassembla ses meilleures troupes. Le consul Æmilius se porta d'abord sur Dimale. Polybe ne détermine pas très-bien l'emplacement de cette ville: il la donne au moins pour voisine de la Macédoine. Quelques modernes la confondent avec celle qui porte le nom de Delminium chez les anciens géographes, et aujourd'hui celui de Dumno; mais cette situation est difficile à concilier avec un texte de Tite-Live, où Dimale est placée à peu de distance de Dyrrachium et d'Apollonie. Ce poste, quelle qu'en fût la position, semblait imprenable; du moins le tyran de l'Illyrie en jugeait

ainsi. Æmilius entreprit de l'enlever, persuadé qu'après ce succès plusieurs anciens alliés de Rome, que Démétrius avait entraînés dans son parti, se trouveraient heureux de rentrer sous la protection de la république. Tels furent les efforts et l'activité du consul, qu'après sept jours de siége il se rendit maître de la place; et, en effet, au premier bruit de sa victoire, les cités illyriennes lui envoyèrent à l'envi des députés chargés de lui offrir des témoignages de dévouement, de lui protester qu'elles aimaient mieux cent fois obéir à un sénat équitable qu'à un usurpateur avare et hautain; qu'au surplus, elles ne l'avaient accepté pour maître que parce que Rome elle-même le leur avait donné. Voilà, Messieurs, les résipiscences qui ne manquent jamais d'arriver après les événements qui ont déplacé le pouvoir. La veille encore, on jurait au dominateur du moment une fidélité à toute épreuve; on lui resterait inviolablement attaché, quand la fortune, la terre et le ciel viendraient à se déclarer contre sa cause. Le lendemain, on proclame qu'on l'a toujours abhorré; qu'on ne l'a servi que pour le tromper; et l'on se presse autour du vainqueur qui vient de l'ébranler ou de l'abattre. Faiblesse honteuse, lâcheté insigne, que les difficultés mêmes et la mobilité des circonstances ne sauraient jamais excuser; car il est toujours possible de se contenir dans les bornes des devoirs civils que des événements impérieux imposent, et de se résigner aux décrets du sort sans y applaudir avec ce bruyant éclat, à moins qu'en effet on ne s'en réjouisse au fond de sa conscience.

Disons pourtant que Démétrius avait trop mérité qu'on l'abandonnât, et que les Illyriens pouvaient for-

mer contre lui des vœux fort sincères, quand Æmilius courut l'attaquer dans l'île de Pharos. Cette entreprise exigeait des soins, et devait se tenter à la fois par mer et par terre. Mais les consuls avaient une flotte bien équipée et deux armées aguerries : une partie des troupes resta sur les vaisseaux, l'autre descendit à terre pendant la nuit, se cacha dans les bois et derrière des rochers, à l'insu de l'ennemi. Les officiers qui la commandaient avaient ordre de ne se montrer et de ne rejoindre le principal corps d'armée que lorsqu'ils en auraient été avertis par des signaux. Ces dispositions étant prises, un détachement de la flotte romaine se présenta devant Pharos, comme pour y débarquer; et soudain Démétrius, impatient d'y mettre obstacle, s'avança sur le rivage : les bataillons illyriens sortaient de la ville l'un après l'autre, et la laissaient sans défense. À l'instant même, les légionnaires, embusqués dans l'intérieur de l'île, marchèrent sans bruit sur une hauteur dont ils s'emparèrent, et qui était située entre la ville et le port. Investi ainsi des deux côtés, Démétrius dirigea ses soldats contre la troupe postée sur la hauteur. « On nous craint, s'écriait-il, puisqu'on a recours à l'artifice. Non, Rome n'a triomphé que de Teuta, de cette régente qui causa tous vos malheurs; et, sans moi encore, les Romains n'auraient pas vaincu une femme : avec moi, vous allez les exterminer eux-mêmes. » Il trouva bientôt plus de résistance qu'il n'avait feint de le croire. Les légionnaires soutinrent avec intrépidité le choc des Illyriens, et donnèrent ainsi aux consuls le temps d'achever la descente. Les troupes du régent, assaillies en front et en queue, s'échappèrent par les côtés, et s'enfuirent en pleine déroute. Démé-

trius se jeta dans une barque qu'il avait eu la précaution de tenir prête; et, en toute hâte, il se réfugia chez son ami le roi de Macédoine, que depuis il entraîna dans une guerre fatale. Appien et quelques autres disent au contraire que, vaincu par l'effet d'une trahison, il périt dès 219. Les consuls, maîtres de la ville de Pharos, la livrèrent au pillage, et la rasèrent ensuite. L'Illyrie rentrait au pouvoir des Romains, qui s'abstinrent toutefois de la réduire en province, par égard apparemment pour les malheurs du jeune roi Pinée, que ses tuteurs avaient entraîné dans de si mauvaises affaires. On lui rendit une partie de ses États, en le soumettant à des tributs et aux conditions d'un nouveau traité, plus dures, à ce que disent les historiens, que celles qui avaient été imposées à Teuta et à Démétrius, en 230 et 229. Nous manquons d'ailleurs de tout détail sur les clauses de cette convention nouvelle.

On touchait à la saison où la mer n'aurait plus été praticable à des vaisseaux romains. Les consuls revinrent pour recevoir les honneurs du triomphe. Cette cérémonie eut lieu à la fin de l'été; et, puisqu'il est dit qu'elle fut commune aux deux magistrats, nous avons lieu d'en conclure que Salinator avait coopéré aux succès de la campagne, quoique le nom d'Æmilius paraisse seul dans les récits que nous font, des combats de Dimale et de Pharos, Polybe, Appien et Zonaras. Dès les jours de ces triomphes, il s'éleva des plaintes assez graves contre les consuls, qui obtenaient de si grands hommages : on les accusait d'avoir détourné à leur profit une partie considérable des dépouilles enlevées aux Illyriens, et trop peu suivi les lois de l'équité dans la distribution du butin entre les soldats. Il fallut,

pour les mettre en jugement, attendre la fin de leur magistrature. Mais, pour ne pas couper le récit de cette affaire, je vais le continuer en empiétant de quelques mois sur l'ordre rigoureux des temps. Traduits devant les comices par tribus, Æmilius et Livius Salinator se défendirent assez mal, à ce qu'il paraît. Æmilius lui-même eut peine à obtenir une absolution peu honorable; on lui fit grâce en considération de ses services, qui avaient été plus actifs et plus glorieux que ceux de son collègue, et peut-être aussi parce qu'on le trouvait un peu moins coupable. Toutes les tribus, excepté la Mécia, condamnèrent Salinator, sans doute à une amende, dont la valeur ne nous est pas indiquée. Profondément blessé de cet affront, il se séquestra dans sa maison de campagne, laissant croître sa barbe et ses cheveux, et prenant des habitudes si sauvages, que ses amis autrefois les plus intimes n'osaient plus l'approcher. Dans la suite, il sortit de sa retraite, reprit les armes, combattit vaillamment pour sa patrie, devint censeur en 204, et abusa de cette fonction pour tirer des tribus une vengeance indigne d'un citoyen sage. Il osa les dégrader toutes, à l'exception de la Mécia; étrange attentat, sur lequel nous aurons occasion de revenir.

Il faut maintenant porter nos regards sur l'Espagne, où Annibal, poursuivant ses vastes desseins, venait de commencer sa troisième campagne. Il n'avait pas encore passé l'Èbre; mais il lui tardait d'occuper la ville de Sagonte, quoique l'accès lui en fût aussi interdit par les traités. C'était, dit Tite-Live, une cité fort opulente, à mille pas de la mer, originairement fondée par des colons partis de l'île de Zacynthe, et mêlés à des Rutules

venus d'Ardée. La population s'y était rapidement accrue; et l'on y jouissait d'une prospérité due à la fertilité du territoire, à la sagesse des lois, et à une fidélité constante aux conventions sociales. Annibal ne dissimula plus le projet d'en former le siége. Les Sagontins implorèrent de nouveau l'assistance de Rome, qui envoya en Espagne une seconde députation pour s'assurer sur les lieux de l'état des affaires, et pour réitérer les sommations déjà faites au général carthaginois. Ces députés ou commissaires étaient Publius Valerius Flaccus et Quintus Bæbius Tamphilus : il leur répondit que s'ils avaient des plaintes à former contre lui ils n'avaient qu'à les porter au sénat de Carthage. Pour lui, il continuait son entreprise avec une impétueuse ardeur : il assaillit Sagonte de trois côtés. La plus vive attaque eut lieu près d'un angle des murailles, où un vallon lui offrait les moyens de disposer ses troupes en bataille. Cette première tentative n'eut pas de succès : l'angle était dominé par une tour assez haute, d'où l'on accablait de traits les assaillants; et l'élite des jeunes guerriers du pays défendait les murs plus élevés en cet endroit. Les assiégés faisaient des sorties fréquentes et meurtrières : Annibal s'étant trop avancé, un javelot l'atteignit à la cuisse. Sa blessure causa un mouvement soudain autour de lui; et peu s'en fallut que ses soldats n'abandonnassent leurs batteries. Du moins fallut-il interrompre les attaques; et, tandis que le général africain se guérissait, les Sagontins eurent quelques jours de répit. Après ce court délai, les Carthaginois revinrent plus menaçants, avec de nouvelles forces et de meilleures machines. Ils étaient au nombre de cent cinquante mille guerriers, et accompa-

gnés d'une multitude non armée, qui partageait les fatigues des travaux. On avança les mantelets et le bélier; on dressa les galeries et les machines, aussi bien que le permettait un terrain peu favorable à ces opérations. Les forces des assiégés s'épuisaient; il ne leur restaít que leur courage. Ils virent tomber à la fois un pan de leurs murs et trois tours : cette large brèche donna lieu à des combats pareils à ceux qui se livrent en rase campagne, à de véritables batailles rangées, entre des murs démolis, des maisons et des ruines. Les Sagontins n'avaient plus, pour défendre leurs foyers, d'autres boulevarts que leurs propres corps : ils formaient des lignes extrêmement serrées; et, comme les Carthaginois en usaient de même, aucun trait ne tombait à terre; tous les coups portaient la mort ou répandaient le sang. Quelques historiens font mention d'une sorte de pertuisane sagontine appelée phalarique; mais ils ne la décrivent point uniformément. Tite-Live la dit longue de trois pieds, et Isidore de Séville d'une coudée seulement. La partie où le fer se joignait au manche se bourrait de filasse, qu'on enduisait de bitume et de poix résine. On y mettait le feu avant de lancer le javelot, qui, dardé avec roideur, perçait les boucliers et atteignait les corps. En répandant ainsi des flammes dans les lignes ennemies, les Sagontins les obligeaient à des mouvements irréguliers, et leur causaient, entre autres maux, un fatal désordre. Par ce moyen, ils retardèrent le moment de leur perte absolue. Ils forcèrent les Carthaginois à regagner la brèche, et à reculer de là jusqu'à leur camp.

Après avoir laissé quelques jours de repos à ses troupes, Annibal les rassembla, et leur annonça qu'il allait

prendre Sagonte, et leur en abandonner le pillage; c'était l'exhortation la plus éloquente qu'il pût leur faire. De leur côté, les assiégés avaient profité de ce loisir pour réparer leurs murs et fermer les brèches; mais ils n'étaient point assez nombreux pour repousser des escalades qui s'opéraient à la fois sur tous les points. Au milieu de ce mouvement universel de l'une et de l'autre armée, Annibal, monté sur l'une des tours mobiles, animait les siens par ses exemples encore plus que par ses discours. Cette tour était à plusieurs étages, à chacun desquels on avait disposé des balistes et des catapultes. Quand il ne resta plus qu'un petit nombre d'Espagnols sur les remparts, le général africain détacha quinze cents de ses soldats, qui, à coups de hache, abattirent le mur nouvellement rétabli. Cette démolition leur coûta fort peu de peine; car ce n'était qu'une maçonnerie légère, faite à la hâte, et sans autre mortier qu'une terre détrempée. Il se rouvrit donc une brèche, qui bientôt s'élargit à tel point que les assiégeants pénétrèrent jusqu'à l'entrée des rues, et de là jusqu'à une hauteur qui dominait la place publique. Pour se fortifier dans ce poste et en tirer plus de parti, ils l'entourèrent de murailles comme une citadelle, et y amassèrent des catapultes et des balistes. La ressource des Sagontins fut de resserrer l'enceinte de leur ville par un nouveau retranchement; triste expédient qui devait d'autant moins leur suffire que les provisions commençaient à leur manquer, et qu'ils n'avaient à espérer de personne aucun secours efficace. Les Romains, leurs prétendus protecteurs, les abandonnaient à leur destinée malheureuse, et se réservaient seulement le droit de s'en plaindre. Il est certain que, du moment

où Sagonte était menacée et attaquée contre la foi des traités, Rome pouvait et devait prendre les armes pour la défendre; mais Rome ne consultait que son intérêt propre, et il lui convenait plus de se venger de l'attentat d'Annibal que d'en prévenir l'éclat et le succès. Cette expérience, et bien d'autres du même genre, prouvent que les petits États font un bien faux calcul quand ils se confient à la protection d'une grande puissance. A l'égard des peuples voisins de Sagonte, Annibal les tenait assujettis, et privés de tout moyen de coalition et de résistance.

Cependant les Carpétans et les Orétans, fatigués des énormes levées d'hommes qu'il faisait dans leur pays, donnèrent des signes de rébellion. Les Orétans habitaient les bords de l'Anas ou Guadiana : leur capitale Orétum correspond à Notre-Dame d'Oret selon Samson, à Calatrava selon Moralès. Ils faisaient partie de la province Tarraconaise, et confinaient à la Lusitanie et à la Bétique. On suppose qu'ils occupaient la partie méridionale de la Nouvelle-Castille, où sont aujourd'hui Campo de Montiel, Campo de Calatrava, Ciudad Real, et qu'ils s'étendaient jusque vers Malaga et Consuegra. Des rochers, des montagnes et d'épaisses forêts couvraient leurs pays. Leur émeute et leur ligue avec les Carpétans parurent assez sérieuses au général carthaginois pour qu'il se précipitât sur eux, avant de leur donner le temps de redevenir formidables. En peu de jours il eut réprimé leurs tumultueux mouvements, et il reparut devant la malheureuse ville dont il avait juré la perte. Le siége n'avait pas été entièrement interrompu durant son absence. Son lieutenant Maharbal avait livré des combats, et détruit une partie

des nouveaux remparts. Annibal, à son retour, assiégea la haute ville, et y emporta des postes. Dans cette détresse extrême, un Sagontin, nommé Alcon, sortit sans en rien dire à ses infortunés concitoyens, et vint se jeter aux pieds d'Annibal, en lui proposant une capitulation; mais le fils d'Amilcar répondit par des propositions si dures, qu'Alcon n'osa point les rapporter aux habitants. Elles leur prescrivaient de livrer tout leur or et leur argent et de sortir de leur ville, en n'emportant que les habits dont ils se trouvaient revêtus. Un autre Espagnol, Alorcus, soldat dans l'armée carthaginoise, mais qui se prétendait encore attaché à ses compatriotes, s'introduisit dans le quartier de la ville qui restait à prendre : conduit au commandant, il le pria d'assembler les notables ou magistrats, et leur tint un discours, que Tite-Live rapporte ou compose en ces termes : « Si votre concitoyen Alcon, qui « est allé demander la paix, était revenu vous exposer « les conditions prescrites par Annibal, vous ne me « verriez point arriver au milieu de vous comme ora- « teur ou comme transfuge. Alcon, par votre faute ou « par la sienne, est resté chez vos ennemis; par sa faute, « s'il a feint une fausse crainte; par la vôtre, s'il avait « en effet des périls à courir en vous disant la vérité. « Me voici pour vous la dire, et ne pas vous laisser « ignorer qu'il y a pour vous des conditions de paix « et de salut : d'anciens liens d'hospitalité m'amènent « auprès de vous. Votre intérêt seul (et non celui d'un « autre) m'inspire le langage que j'ai à vous tenir : la « preuve en est que, tant qu'il vous a été possible de « résister par vos propres forces, ou d'espérer l'assis- « tance des Romains, je ne suis pas venu vous parler

« de paix. Maintenant qu'il ne vous reste d'espoir ni « dans Rome ni dans vos armes et vos efforts pour « vous sauver, vous ou vos murs, je vous apporte « une pacification qui vous est nécessaire si elle n'est « pas très-équitable, et à laquelle des vaincus doivent « consentir, quand le vainqueur y veut bien accéder. « Songez que ce que vous allez perdre n'est plus dom- « mage, puisque Annibal en est déjà maître; ce qu'il « vous laisse est un bienfait. Cette ville, déjà détruite « et prise presque tout entière, il vous l'ôte sans doute; « mais il vous renvoie dans vos campagnes, et vous as- « signera un lieu où vous pourrez bâtir de nouveaux « remparts. S'il vous ordonne de lui livrer vos trésors « publics et privés, il vous rend vos femmes et vos en- « fants, à condition de sortir de Sagonte, désarmés, « avec deux habits chacun. Tels sont les ordres d'un « ennemi victorieux : qu'ils soient rigoureux, qu'ils « soient acerbes, *quamquam sint gravia atque acerba*, « votre fortune vous conseille d'y obéir. Je ne désespère « pas d'ailleurs qu'il ne condescende à des tempéra- « ments, si vous ne résistez pas à sa puissance. Encore « vaut-il mieux essuyer ces pertes que de vous laisser « égorger, après avoir vu ravir et entraîner vos fem- « mes et vos enfants, selon le droit de la guerre. »

Pendant qu'Alorcus parlait ainsi au sénat sagontin, le peuple s'était attroupé pour l'entendre, et pour savoir ce que résoudraient ses chefs. Les magistrats, sans annoncer leur dessein, firent apporter l'argent du trésor public et celui des particuliers, et allumer un grand feu au milieu de la place publique. On y jeta tous ces trésors qui tentaient la cupidité d'Annibal; ils furent tous réduits en cendres. Ce sont là, Messieurs, des dé-

tails que je n'entends point garantir, car il n'est pas facile d'anéantir en une heure des monceaux d'argent et d'or. Mais on fit mieux : pour montrer que la vie n'est plus un bien quand on n'a plus de patrie, les principaux Sagontins s'élancèrent dans les flammes, et y trouvèrent la seule délivrance qu'ils pussent espérer encore. C'est un des traits les plus héroïques de l'histoire ancienne. Les assiégés qui survivaient prodiguèrent leur sang, en défendant jusqu'aux derniers moments leurs murailles et leurs foyers. Une tour de la haute ville, depuis longtemps battue, s'écroula enfin avec un fracas épouvantable ; et la place entière, après six ou huit mois de siége (Florus dit neuf), tomba au pouvoir d'Annibal. Il ordonna de la saccager, et de n'épargner aucun habitant ayant atteint l'âge de puberté. C'était une barbarie superflue : aucun ne voulait survivre au désastre de la patrie ; tous s'enfermaient dans leurs maisons, y mettaient le feu, s'y consumaient avec leurs familles et leurs effets, pour ne rien laisser aux mains d'un si farouche ennemi. On dit néanmoins qu'Annibal sut y recueillir encore des richesses, et qu'après avoir fait sa part, il envoya de magnifiques présents aux Carthaginois, surtout à ceux de la faction barcine, dont il lui importait de conserver l'affection et d'entretenir le zèle. Il alla passer l'hiver à Carthagène, réservant à l'année suivante de plus vastes entreprises.

Le siége de Sagonte durait encore, lorsque les ambassadeurs romains, Valérius Flaccus et Bæbius Tamphilus, qu'Annibal avait renvoyés, arrivèrent à Carthage. Ils demandèrent qu'on leur livrât un jeune général enflé de sa précoce puissance et de ses succès éphémères, infracteur des plus saints traités, et armé

contre une cité, alliée fidèle du peuple romain; ils signifièrent que maintenir un jour de plus ce jeune homme à la tête de l'armée carthaginoise en Espagne serait avoir rompu la paix avec Rome. Cette proposition trouva des défenseurs dans une partie du sénat africain, c'est-à-dire, dans la faction d'Hannon, composée des plus vieux et des plus sages citoyens, ennemis de la guerre et de toutes les résolutions qui pouvaient compromettre la paix conclue en 241. Hannon prit la parole; Tite-Live du moins lui prête ce discours : « Je vous avais « conjurés au nom des dieux, arbitres et témoins des « traités, de ne point envoyer à la tête d'une armée « un rejeton de cet Amilcar, dont les mânes ni la race « ne se tiendront jamais en repos. Non, tant que nous « aurons des restes du sang et du nom de Barca, ja-« mais nos conventions avec Rome ne seront assurées. « Un jeune homme qui brûle du désir de régner, et qui « ne voit de moyen d'arriver au pouvoir suprême qu'en « vivant sous les armes, au sein des légions, et qu'en « faisant éclore de chaque guerre la semence d'une « guerre nouvelle, a été investi par vous de comman-« dements militaires; vous avez nourri l'incendie qui « maintenant vous dévore. Vos soldats assiégent Sa-« gonte; bientôt les Romains envelopperont Carthage, « sous les auspices de ces mêmes dieux qui se sont déjà « montrés les vengeurs de l'infraction des anciens trai-« tés. Est-ce donc que vous ne connaissez ni votre en-« nemi, ni votre patrie, ni la fortune de l'un et de « l'autre peuple? Des ambassadeurs se présentaient « envoyés par vos alliés et pour vos alliés; votre grand « général ne les a point admis : il s'est moqué du « droit des gens. Repoussés par lui, lorsque les dépu-

« tés mêmes d'un ennemi n'auraient pas dû l'être, ils « viennent devant vous, et réclament le maintien des « engagements. Ce n'est point Carthage qu'ils accusent : « ils vous demandent de leur livrer l'auteur d'un atten- « tat criminel. Ah! plus je vois de douceur dans leurs « démarches, de lenteur dans leurs débuts, plus je re- « doute leur rigueur persévérante, lorsqu'une fois ils « vous auront entrepris. Retracez à vos yeux les îles Éga- « tes, le mont Éryx, tous les désastres que vous avez es- « suyés sur terre et sur mer pendant vingt-quatre an- « nées : ce n'était point alors un novice qui conduisait « vos armées; c'était son père Amilcar, un autre Mars, « comme on se plaît tant à le dire. Mais, infidèles aux « traités, nous avions attenté à Tarente, c'est-à-dire à « l'Italie, comme aujourd'hui nous attentons à Sa- « gonte. Les dieux et les hommes nous ont vaincus. « On disputait sur la question de savoir laquelle des « deux nations avait rompu l'alliance : l'événement, « juge équitable, a donné la victoire au parti qui avait « pour lui le bon droit. Oui, ce sont les murs de « Carthage qu'Annibal menace de ses mantelets et de « ses tours, les murs de Carthage qu'il frappe et qu'il « ébranle par son bélier. Les ruines de Sagonte (que « ne puis-je être un faux devin!) retomberont sur « nos têtes; et eette guerre que nous déclarons aux « Sagontins, il la faudra soutenir contre Rome. Quoi! « dit quelqu'un, livrer Annibal! Je sais que, sur un « tel sujet, mon avis est d'un faible poids, à cause de « mes inimitiés avec son père. Mais je me suis réjoui « de la mort d'Amilcar, parce que, s'il vivait encore, « nous aurions déjà la guerre avec les Romains; et je « hais ce jeune homme, je l'abhorre comme la furie et

« la torche qui la doivent rallumer. Le livrer n'est pas « expier assez le crime d'avoir rompu l'alliance : il faut, « quoique personne ne vous le demande, le déporter « à l'extrémité des terres et des mers, le reléguer en « un lieu d'où son renom ne revienne plus troubler le « repos de notre cité. Je suis d'avis que, sur l'heure, on « envoie des députés à Rome pour donner pleine satis- « faction au sénat; d'autres vers Annibal, pour lui en- « joindre d'éloigner son armée de Sagonte, et pour le « livrer lui-même aux Romains, conformément aux « traités; et une troisième légation aux Sagontins, pour « les rétablir dans leurs droits. »

Il y aurait sans doute des observations à proposer sur cette harangue; mais elle appartient probablement à Tite-Live; et, sous ce point de vue, on peut s'étonner seulement que cet écrivain y établisse, comme une maxime incontestable, que le sort des combats se déclare toujours pour la meilleure cause. C'est une théorie étrange, que l'on a pourtant reproduite depuis peu. Si l'on veut supposer que c'est Hannon lui-même qui parle, on peut lui reprocher de laisser éclater beaucoup trop ses ressentiments personnels et passionnés contre la famille et le parti d'Amilcar. Des affaires sérieuses, où il s'agit du salut des peuples, doivent être traitées avec plus de modération et de sagesse : l'emportement compromet et déshonore les opinions les plus saines. Aussi le plus grand nombre des sénateurs carthaginois se récria vivement contre ce discours, plus violent, disaient-ils, que celui de l'ambassadeur romain Valérius. La faction barcine dominait dans cette assemblée; elle s'y composait de jeunes patriciens, dont l'effervescence prévalut sur celle du vieux Hannon; les

riches présents qu'Annibal envoyait à ses partisans lui assuraient la pluralité des suffrages. On nomma un commissaire ou rapporteur, qu'on chargea d'examiner la proposition des légats romains. Il discuta d'abord le traité conclu entre Asdrubal et Rome, et destiné à garantir l'indépendance de Sagonte. Il soutint que le sénat de Carthage n'avait jamais autorisé ce général à signer cette convention; qu'ainsi ce n'était tout au plus qu'un engagement personnel d'Asdrubal; et que, puisqu'il ne l'avait point violé de son vivant, les Romains n'étaient plus en droit de se plaindre; que les promesses d'Asdrubal ne pouvaient obliger son successeur; qu'il n'y avait eu transgression d'aucun pacte souscrit soit par Annibal, soit par le sénat africain. Le rapporteur ajoutait que, le consul Lutatius ayant de son chef négocié avec les Carthaginois en Sicile, plusieurs clauses de la transaction avaient été annulées, comme non acceptées par le peuple et le sénat de Rome. Il parlait aussi de l'occupation de la Corse et de la Sardaigne, consommée par les Romains au mépris des conventions les plus solennelles. Il citait enfin un dernier traité entre les deux républiques, dans lequel il n'était rien stipulé concernant l'Espagne. A la vérité, disait-il, un des articles porte qu'on s'abstiendra de part et d'autre de toute hostilité contre les alliés de chaque État réciproquement. Mais il prétendait que cette disposition ne s'appliquait qu'aux alliances déjà établies avant l'époque de ce traité, et point du tout, par conséquent, à l'alliance qui s'était formée depuis entre Sagonte et Rome. C'était, Messieurs, avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'art des sophismes politiques; et, quoique cet art n'ait jamais été difficile, on peut admirer l'habileté du commissaire à

dénaturer les faits et les maximes. Lutatius, en Sicile, n'avait traité que sous la réserve expresse de la ratification par le sénat et le peuple de sa république : Asdrubal, en Espagne, avait usé des pleins pouvoirs dont il était réellement investi; et, comme depuis neuf ans Carthage ne s'était jamais avisée de désavouer les engagements pris par ce général, Rome avait le droit de les tenir pour contractés par la république africaine. Du reste, je ne veux pas dire que Rome eût plus fidèlement gardé les siens, lorsqu'elle s'était permis d'envahir la Sardaigne et la Corse : il est trop vrai que l'équité n'enchaîne presque jamais les États qui se sentent ou se croient assez forts pour être injustes. Quoi qu'il en soit, le sénat carthaginois approuve la conduite d'Annibal, et applaudit avec transport au rapport lumineux qu'il vient d'entendre. Les deux légats romains rentrent dans l'assemblée; ils reproduisent leur demande; on leur répond par les arguments du rapporteur; Valérius réplique en faisant deux plis à sa toge, et en disant : « Voici de ce côté la paix, et de celui-là la guerre; c'est « à vous de choisir. » Le président lui riposte : « Choisissez « vous-même. » L'ambassadeur laisse retomber les plis de sa robe, et termine le débat par ces mots : « Vous accep« tez donc la guerre. » Aussitôt les sénateurs barcins, ne contenant plus les mouvements de leur allégresse, se lèvent et s'écrient : « La guerre! vive la guerre! »

Je ne dois pas vous dissimuler, Messieurs, que les auteurs ne s'accordent point sur les époques et sur les circonstances, peut-être un peu romanesques, de cette altercation. Tite-Live la retarde jusqu'à l'an 218, sous le consulat de Cornélius Scipion et de Sempronius Longus; il nomme cinq ambassadeurs romains, Bæbius,

Licinius, Æmilius, Livius et Quintus Fabius; et c'est à celui-ci, chef de la députation, qu'il attribue l'action et les paroles qui viennent de vous être rapportées. J'ai suivi les récits de Polybe, et l'ordre qui m'a paru établir le plus de liaison entre les faits. Nous serons obligés de revenir sur ce sujet, dans notre prochaine séance; car la seconde guerre punique ne s'ouvrira qu'en vertu des délibérations qui se prendront à Rome en 218. Mais Annibal, par le siége et le saccagement de Sagonte, l'avait rendue inévitable : c'est ce qui résulte de la partie la plus avérée des détails où je viens d'entrer. L'histoire ne déplore point assez le sort des nations, si légèrement compromis par les caprices et l'ambition des guerriers : elle a le tort bien plus grave de prodiguer aux conquérants des éloges, qui, de siècle en siècle, leur suscitent des imitateurs. Ce jeune Annibal, qui dévaste l'Espagne, qui rompt les traités, qui ordonne d'égorger tout ce qui reste des malheureux et braves Sagontins, est célébré, immortalisé comme un demi-dieu dans tous nos livres; il y jouit d'une gloire éclatante, refusée le plus souvent aux talents utiles et laborieux, aux vertus paisibles et bienfaisantes. Cependant, si l'on se dégage de ce fatal enthousiasme, et si, par une étude attentive des faits, on recherche ce qu'ont voulu, ce qu'ont accompli ces grands capitaines, il me paraît difficile de ne pas reconnaître en eux les plus cruels fléaux qui aient affligé l'espèce humaine. Quelles sont, après tout, les relations authentiques et fidèles où l'on découvre qu'un Alexandre, un Annibal, un César, se sont proposé des plans de civilisation, des vues d'intérêt social, des réformes et des institutions salutaires? A quel succès ont-ils aspiré, sinon de s'enrichir et de

s'agrandir eux-mêmes, d'usurper des pouvoirs, d'enchaîner aux chars de leurs triomphes les peuples vaincus et les vainqueurs mêmes? A quoi ont abouti leurs entreprises? finalement à leur ruine personnelle; et il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre : c'est une justice que le cours naturel des choses doit amener. Mais ils ont auparavant exterminé des millions d'hommes, moissonné les générations dont ils étaient contemporains, et rouvert pour les suivantes les abîmes de l'ignorance, du désordre et de la servitude. L'apparition de chacun de ces conquérants que nous appelons des héros commence dans son pays, et quelquefois en bien d'autres, une ère nouvelle de calamités publiques, où les lumières s'affaiblissent, si elles ne s'éteignent, où se flétrissent les caractères, où les mœurs se dépravent, où l'état social, s'il ne rétrograde, interrompt au moins ses progrès, et perd en partie les fruits des travaux de plusieurs siècles. Je sais que l'histoire, écho trop ordinaire des adulations, ne fait pas remarquer tous les désastreux effets de ces guerres prolongées et de ces violentes conquêtes; ils n'en seront pas moins sensibles à quiconque pénétrera dans ses récits et en saura embrasser l'ensemble. Sans doute on doit d'éclatants hommages à la valeur guerrière, quand elle se dévoue à la défense de la patrie, de la liberté, des lois, et des pouvoirs légitimes; mais offrir ces tributs à l'égoïsme, à l'ambition insatiable et féroce, n'est-ce pas un égarement toujours pernicieux, toujours honteux, et tellement insensé, qu'il n'est concevable qu'en des mercenaires et des flatteurs de profession?

Pour achever l'histoire du consulat de Livius Salinator et d'Æmilius Paulus, j'ai encore à vous entretenir

d'un projet de loi proposé par le tribun du peuple Claudius, de l'abolition du culte d'Isis, d'Osiris, et des autres divinités étrangères; d'un prodige arrivé, dit-on, au préteur Pætus Tubéro; de l'introduction de la chirurgie dans Rome, et de l'établissement de colonies à Crémone et à Plaisance.

Le tribun Claudius demanda qu'aucun sénateur, qu'aucun père de sénateur ne pût avoir un navire d'une contenance supérieure à trois cents amphores, ou, selon les évaluations modernes, à huit tonneaux : il prétendait que cela suffisait pour le transport des denrées provenues de leur campagne, et que les pères conscrits devaient s'interdire tout trafic. Cette folle proposition ne fut appuyée que par un seul sénateur, Caius Flaminius, qui se rendit par là de plus en plus agréable au peuple. Il est triste que ce peuple soit encore si peu éclairé. Les patriciens l'étaient davantage sur ce point, ou plutôt ils étaient dirigés par leurs intérêts propres, qui, en cette circonstance, s'accordaient parfaitement avec l'intérêt public et avec la raison.

Déjà Rome, si elle eût été plus industrieuse et mieux instruite, aurait pu étendre ses relations commerciales; car elle voyait arriver dans ses murs beaucoup de voyageurs et de marchands étrangers, principalement orientaux, attirés par la splendeur naissante de la république. Les Égyptiens y avaient apporté le culte de leurs divinités Isis et Osiris, à qui l'on s'était pressé d'ériger plusieurs autels. Tout à coup les Romains se prirent d'une forte aversion pour les dieux exotiques; et ils prétendirent qu'elle leur était recommandée par la pratique de leurs ancêtres, quoique, à vrai dire, Rome n'eût pas été toujours si scrupuleuse. On invoqua un

article de la loi des Douze Tables, extrait, disait-on, de celles de Numa, et interdisant les nouveaux cultes. Cet article ne se retrouve point parmi les fragments du code décemviral. Mais, enfin, le sénat ordonna la démolition des oratoires d'Osiris et d'Isis. Les ouvriers refusèrent d'y travailler, craignant de commettre un sacrilége : tant le peuple s'était promptement accommodé de ces superstitions égyptiennes! Le consul Æmilius exécuta lui-même le sénatus-consulte. Déposant sa prétexte, il mit la main à l'œuvre, et, à coups redoublés de hache et de marteau, il renversa tout seul ces sanctuaires. *L. Æmilius Paulus consul, quum senatus Isidis et Serapis fana diruenda censuisset, eaque nemo opificum attingere auderet, posita prætexta, securim arripuit, templique ejus foribus inflixit,* dit Valère-Maxime, qui substitue ici Sérapis à Osiris. Aux noms près, et sauf quelques variétés dans les légendes, ces dieux d'Égypte ressemblaient fort à ceux que Rome avait empruntés de la Grèce. Les attributs d'Isis répondaient à ceux de Junon, de Cérès, de Proserpine, de Diane, Hécate ou la Lune, de Minerve, de Thétis, de Cybèle, de Bellone et de Vénus. Aussi la qualifiait-on Myrionyme, c'est-à-dire la déesse aux mille noms. Apulée a remarqué la confusion ou plutôt la réunion de tous ces personnages en un seul, qui était, selon lui, la Nature même, arbitre des éléments, principe de l'univers, origine des siècles, souveraine des dieux et reine des mânes. En conséquence, il lui décerne la prééminence sur tous les êtres célestes, range sous son empire les vents, la mer et les enfers, et plonge dans son immensité tous les dieux et toutes les déesses que révèrent les différentes nations du monde. Plutarque

reconnaît Isis dans une inscription gravée sur le pavé d'un temple de Minerve; on y lisait : « Je suis tout ce « qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera; nul mor- « tel n'a percé le voile qui me dérobe à la vue. » Une inscription latine, recueillie par Gruter, porte : *Tibi, una quæ es omnia, dea Isis;* « à toi, qui seule es toutes « choses, déesse Isis. » Osiris, époux d'Isis, était le Soleil, comme elle la Lune; mais il a subi des métamorphoses, qui ont fait de lui Jupiter, Bacchus, et le dieu tutélaire du Nil. Sérapis a beaucoup de rapports avec Saturne. Il n'y avait donc pas lieu de se scandaliser si fort de l'admission de ces dieux, ou plutôt de ces noms étrangers, dans la théologie romaine; et le consul Æmilius aurait pu réserver pour de meilleures occasions son zèle religieux et son habileté à démolir des édifices. Depuis que l'imposture et l'ignorance avaient effacé ou altéré, dans l'esprit des peuples, l'idée primitive d'un seul Dieu maître de l'univers, ses attributs, ses actes, tous les éléments, toutes les lois et tous les phénomènes de son immense empire avaient été distribués à un nombre indéfini de dieux imaginaires; et, dans la suite, pour donner plus de consistance et de corps à ces diverses notions métaphysiques, physiques et morales, on y avait attaché les noms de quelques personnages célèbres, assez anciens pour qu'il fût possible de composer de fictions merveilleuses l'histoire traditionnelle de chacun d'eux. Les dieux, personnifiés ainsi, se diversifièrent et se multiplièrent de toutes parts, selon le vocabulaire de chaque langue et la nomenclature historique de chaque peuple. Cependant les emprunts que les nations se faisaient l'une à l'autre de plusieurs de leurs doctrines et de leurs fables, et, d'un autre côté, la tendance

naturelle de l'esprit humain à simplifier ses idées, ramenèrent tous ces dieux, non pas à l'unité parfaite, mais à des systèmes beaucoup moins compliqués. Il y a eu, de cette manière, un maximum et un minimum de déifications, entre lesquels sont comprises, contiguës et vacillantes, toutes les mythologies de l'antiquité. Au lieu d'entrer, sur les légendes d'Isis, d'Osiris et d'Horus, dans des détails qui seraient ici déplacés, j'ai cru plus utile de vous soumettre, Messieurs, ces observations générales, desquelles vous pourrez conclure que la grande colère du sénat romain contre ces dieux d'Égypte était fort aveugle, et qu'il n'y avait alors rien de plus sage, rien de plus convenable à l'état des croyances religieuses, que la tolérance de tous les cultes. Les interdictions, les exclusions, les maximes et les lois prohibitives en cette matière ne pouvaient être que des symboles d'ignorance et des manifestes de tyrannie.

La superstition grossière où les Romains croupissaient encore se manifeste dans le récit d'une aventure arrivée à Ælius Pætus Tubéro. Ce n'est qu'une tradition fabuleuse; mais elle contribue à caractériser les idées du peuple et du siècle qu'elle concerne. Pætus remplissait l'une des plus hautes magistratures; il était préteur de la ville. Un jour qu'il prononçait des jugements en plein air, au milieu de la place publique, un pivert vint se percher sur sa tête. Un si timide habitant des forêts entrer dans une ville, voler autour d'un tribunal, ne pas s'effaroucher des cris de tant de plaideurs ni du bruyant babil des avocats, oser se reposer sur le vénérable front du grand juge, se laisser même prendre et caresser par lui, c'était un prodige. Rome entière en fut saisie d'admiration et d'effroi. On se souvint,

pourtant que les piverts tenaient un rang parmi les oiseaux révérés, et que leurs auspices faisaient foi, plus même que ceux des vautours. Picus, fils de Saturne et antique roi aborigène du Latium, n'avait-il pas, dans son palais, un pivert apprivoisé, qui lui servait à prévoir l'avenir? Le nom de Picus n'avait-il point passé ou du monarque à l'oiseau, ou de l'oiseau au monarque? L'apparition du pivert méritait donc une attention sérieuse : on consulta les augures sur la question de savoir si le préteur devait lui donner la liberté ou la mort. Dans leur sagesse, ils répondirent que si Pætus le laissait envoler, il s'assurerait par là, à lui-même et à sa famille, une constante prospérité; et que s'il l'étranglait, ce serait la république qui arriverait au plus haut degré de gloire et de puissance, tandis que Pætus et sa race périraient misérablement. Le préteur ne délibéra point. Un si grand citoyen pouvait-il hésiter à préférer le bonheur de sa patrie au sien propre? Il saisit cette occasion d'un sacrifice héroïque de sa personne et de ses enfants, qu'il chérissait néanmoins avec toute la tendresse d'un père. Il porta la main sur ce pivert qu'il avait si doucement caressé, l'étrangla, et se mit à le déchirer à belles dents en présence des pères conscrits : « Sauvons Rome, disait-il, « et laissons faire aux dieux. » Il s'écoula trois ans sans qu'on aperçût aucun effet de ce dévouement magnanime. Mais dès qu'un oracle est prononcé, dans les annales de Rome, par des piverts ou des augures, il faut bien qu'il s'accomplisse. Vint la bataille de Cannes, le 5 septembre 216. Ælius Pætus Tubéro et seize ou dix-sept autres Ælius, tous braves guerriers, y finirent leurs jours. Il est vrai que Valère-Maxime, l'un des au-

teurs qui nous ont conservé ce grand trait d'histoire, ne dit point expressément que l'ex-préteur y ait perdu la vie; il nous apprend seulement qu'il y perdit dix-sept valeureux soldats de sa famille : *Decem et septem milites suæ familiæ, eximiæ fortitudinis viros, Cannensi prælio amisit;* expression dont on ne ferait guère usage à l'égard d'un homme qui aurait péri lui-même. Il est vrai, encore, qu'en des manuscrits et des éditions de Pline et de Frontin, qui racontent aussi cette aventure, on lit Cælius et Lælius, au lieu d'Ælius. Il est vrai, enfin, que la journée de Cannes ne tournait point à l'avantage et à la plus grande gloire du peuple romain. Mais les sages maîtres de ce peuple ne s'arrêtaient point à ces considérations : de leur temps sans doute le nom d'Ælius était uniformément écrit. Pline dit que le prodige et l'oracle s'accomplirent dans la personne même d'Ælius Pætus Tubéro : *Et ille avem protinus concerpsit, nec multo post implevit prodigium.* Enfin la république a triomphé, sinon à Cannes, du moins plus tard; et elle est devenue la maîtresse du monde. Cependant, Messieurs, en des temps de troubles et d'incrédulité, Sylla, Marius et Cinna se sont moqués de ce récit comme d'un tissu de sottises; c'est Valère-Maxime qui nous en informe : *Hæc... Sulla et Marius et Cinna tanquam stulta riserunt.* Et nous serions bien tentés d'en faire autant, s'il ne fallait plutôt s'indigner de ces viles impostures par lesquelles on dégradait et abrutissait l'intelligence des dernières classes de la société.

Pline, d'après l'historien Cassius Hémina, nous apprend qu'un Grec nommé Archagathus, fils de Lysanias, vint du Péloponnèse s'établir à Rome, et y exercer

la chirurgie; qu'il y obtint les droits de cité ; et qu'on acheta pour lui une boutique dans le carrefour Acilius, qui était fort fréquenté. L'art chirurgical ne s'était donc point encore introduit au sein de cette ville, et la médecine n'y avait fait aucune irruption durable. Archagathus ne traitait que les maladies externes, et, dans les premiers temps de sa pratique, sa méthode simple et douce lui avait attiré la confiance du public : on le surnommait le Vulnéraire, *Vulnerarius*, le guérisseur des plaies. Mais, peu à peu, il prit goût aux incisions et aux amputations; il se mit à trancher, couper et brûler la chair humaine; on ne l'appela plus que *Carnifex*, le bourreau. Selon toute apparence, on finit par le bannir de la ville, où il avait été si bien accueilli; et le souvenir de ses opérations cruelles fit prendre pour longtemps en aversion les chirurgiens. Caton, qui n'avait alors que quinze ans, étendit cette haine à tous les médecins grecs. « Les barbares, s'écriait-il! ils ont juré entre eux « de tuer le monde: *Jurarunt inter se barbaros necare* « *omnes medecina.* » Cabanis ne pardonne point à Caton cette exclamation injurieuse. « Les médecins, dit-il, fu- « rent longtemps repoussés de Rome par les magistrats. « Il nous reste, à ce sujet, une lettre de Caton, curieuse « par la stupide férocité qu'elle respire. Cet esprit vio- « lent et borné voulait gouverner les possesseurs des « trésors du monde comme un couvent de moines, ou « comme il gouvernait sa propre maison. Avare, cruel, « capricieux, on sait qu'il y faisait tout ployer sous le « joug le plus tyrannique. Pour réunir tous les genres « de despotismes, c'était lui-même qui traitait sa famille « et ses esclaves malades. Les moyens dont il faisait « usage supposaient la plus dégoûtante ignorance et

« la plus visible superstition. » Ce jugement, Messieurs, est, à certains égards, beaucoup trop rigoureux; mais il entrait en effet dans les recettes de Caton plus de superstition que de science médicale. On croyait alors à la vertu des paroles, des nombres, des enchantements. Silius Italicus, qui parle d'un Synhalus chirurgien et médecin d'Annibal, lui attribue l'art d'attirer par des chants le fer hors des plaies, et d'endormir les serpents par de légers attouchements :

... Ferrumque e corpore cantu
Exigere, et somnum tacto misisse chelydro,
Anteibat cunctos...

En vain l'on suppose que ce sont là des expressions poétiques, qui signifient seulement que Synhalus opérait avec une rare dextérité; cet officieux commentaire, cette interprétation complaisante ne s'accordent assez ni avec le texte ni avec ce que nous savons des pratiques médicales de ce temps-là. Du reste, Synhalus employait aussi les sucs des herbes :

...Unguere vulnus
Herbarum hic succis...

Il guérissait de la morsure des bêtes féroces et des blessures reçues dans les combats :

...Morsusque ferarum
Telorumque graves ictus sedare medendo.

Il tenait de son père Hammon ces rares secrets, ces dons célestes, qui se transmirent dans cette famille :

Scire pater dederat Synhalo,...
Atque is deinde suo moriens cœlestia dona
Monstravit nato...
Tramisit patrias artes...

M. Portal, dans son *Histoire de l'anatomie et de la*

chirurgie, nomme, après Archagathus et Synhalus, Marus de Pérouse, qui a été aussi célébré par Silius Italicus, le chantre des guerres puniques. Marus avait servi comme soldat dans la première, et acquis par l'expérience l'art de panser les plaies. Il sut guérir celles de Serranus, après la bataille de Trasymène. Serranus se fit porter à Pérouse, chez Marus, qui le reçut dans son modeste logis, lui adressa un discours pathétique, procéda ensuite au traitement, et entremêla aux médicaments de longs récits des anciennes campagnes. Cette fois, il n'est question d'aucun autre enchantement, mais des lotions de sucs d'herbes, de ligatures, de potions somnifères :

...Nunc purgat vulnera lympha,
Nunc mulcet succis ; ligat inde, ac vellera molli
Circumdat tactu, et torpentes mitigat artus.
... Sopor sua munera tandem
Applicat, et mitem fundit per membra quietem.

Tels étaient chez les Romains et chez les Carthaginois les commencements de la chirurgie militaire.

Depuis quelques années, les Romains songeaient à établir des colonies à Plaisance et à Crémone : diverses conjonctures, et peut-être la crainte de trop inquiéter les Boïens et les Insubriens, avaient fait ajourner ce projet ; il fut définitivement adopté vers la fin du consulat d'Æmilius Paulus et de Livius Salinator ; et néanmoins il ne s'exécuta que sous les consuls de l'année suivante. On sentait le besoin de contenir les Gaulois, avec lesquels Annibal, du fond de l'Espagne, pratiquait déjà des intelligences. Il attendait des députés qu'ils devaient lui envoyer. Déjà il avait recueilli des renseignements sur l'état et les ressources des con-

trées voisines des Alpes et du Pô, sur le nombre des habitants, sur leurs habitudes guerrières, et ce qui était le point capital, καὶ τὸ μέγιστον, dit Polybe, sur leurs dispositions toujours hostiles à l'égard de Rome. Pour entretenir ces sentiments, il prodiguait les promesses, et adressait de fréquents messages aux chefs des peuplades situées en deçà des Alpes et dans l'intérieur de ces montagnes. Il espérait de grands succès en Italie, s'il pouvait surmonter les difficultés de la route, et trouver des auxiliaires dans les Gaulois. Arrivèrent enfin les députés de ces peuplades : ils l'assurèrent de leur bonne volonté, et de l'impatience avec laquelle il était attendu. Sans lui dissimuler les obstacles qu'il rencontrerait dans le passage des Alpes, ils lui persuadèrent qu'il serait possible d'en triompher. Il pressentait aussi que, descendu sur les rives du Pô, il pourrait engager dans son parti les Insubriens et les Boïens.

Voilà, Messieurs, quelle était la disposition des affaires et des esprits au mois d'avril de l'an 218, quand Tibérius Sempronius Longus et Publius Cornélius Scipion prirent possession du consulat. Dans la prochaine séance, j'exposerai les événements qui, à partir de ce terme, ont précédé et amené la déclaration et l'ouverture de la seconde guerre punique.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 218 AVANT J. C. — CAUSES ET PRÉPARATIFS DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, nous nous sommes approchés, dans notre dernière séance, fort près du terme où la seconde guerre punique doit éclater. Les Romains ont terminé celle qu'ils avaient à soutenir en Illyrie contre Démétrius de Pharos; ils l'ont vaincu, d'abord à Dimale, puis à Pharos même, et l'ont forcé de se réfugier auprès de son ami Philippe, roi de Macédoine. En restituant au jeune roi Pinnée une partie de ses États illyriens, ils l'ont assujetti à des tributs, et lui ont imposé des conditions plus dures encore. L'honneur de cette campagne appartient principalement au consul Æmilius Paulus; mais il faut bien que son collègue Livius Salinator y ait eu aussi quelque part, puisque le triomphe leur a été décerné à tous deux. On les accusait l'un et l'autre d'avoir détourné à leur profit une partie considérable des dépouilles enlevées aux Illyriens; ce qui, depuis, a donné lieu à un jugement où l'on a fait grâce à Æmilius et condamné Salinator, qui s'en est vengé, dans la suite, par un étrange abus de l'autorité censoriale. Pendant que Rome soumettait l'Illyrie, Annibal a formé en Espagne le siége de Sagonte; des députés romains sont venus le sommer d'abandonner cette entreprise, interdite d'avance par les traités : il a continué d'investir et d'assaillir les Sagontins. Les détails du siége de

six à huit mois qu'ils ont souffert ont été mis sous vos yeux. Alcon, l'un d'eux, implora vainement la pitié du général carthaginois; ils apprirent par Alorcus qu'Annibal avait résolu de les chasser de leur ville, de s'emparer de tous leurs biens, de ne leur laisser que leurs habits. Pour ne pas tomber sous sa puissance, ils moururent en hommes libres, dans leurs maisons incendiées de leurs propres mains. Cependant les ambassadeurs romains, Valérius Flaccus et Bæbius Tamphilus, se sont rendus à Carthage : ils ont demandé vengeance de l'infraction des traités; et le parti d'Hannon, appuyant leurs réclamations, a proposé de livrer Annibal : c'est la conclusion d'un discours que Tite-Live fait prononcer par Hannon lui-même, et que je vous ai rapporté. Mais la faction Barcine s'y est opposée; un commissaire nommé par elle a épuisé l'art des sophismes pour montrer qu'on avait eu droit d'assiéger Sagonte. Valérius a répondu en laissant l'option entre la guerre et la punition d'Annibal; et les Carthaginois ont accepté la guerre. Je vous ai rendu compte des motifs qui me font croire que cette altercation a eu lieu avant la fin du consulat de Salinator et d'Æmilius; et j'ai achevé l'histoire de ce consulat, en recueillant ce que les historiens racontent d'une loi proposée par le tribun du peuple Claudius, pour empêcher les sénateurs d'avoir des navires d'une contenance supérieure à trois cents amphores; puis de l'abolition du culte d'Isis, d'Osiris, et des autres divinités étrangères; en troisième lieu, d'un pivert miraculeusement perché sur la tête d'Ælius Pætus Tubero, tandis qu'il remplissait sur la place publique les fonctions de préteur urbain; ensuite de l'introduction de la chirurgie à Rome, et de

la manière dont Archagathus l'exerça; enfin, de l'établissement des colonies de Plaisance et de Crémone, du mécontentement des Gaulois, et de leurs intelligences avec Annibal. Nous devons aujourd'hui rechercher comment se déclara et s'ouvrit la seconde guerre entre Rome et Carthage.

Rome pouvait se reprocher les malheurs irréparables des Sagontins : elle ne les avait secourus que par des ambassades; mais il lui convenait de les venger; et c'était là, depuis qu'elle avait terminé si avantageusement les affaires illyriennes, la pensée qui occupait le plus les esprits. On prévoyait que les nouveaux consuls, Publius Cornélius Scipion et Tibérius Sempronius Longus, installés le 19 avril 218, n'achèveraient point leur magistrature sans qu'on eût repris les armes contre les Carthaginois. De son côté, Annibal s'apprêtait à faire éclater la haine que dès son enfance il avait vouée au nom romain. Il établissait dans l'administration de l'Espagne autant de régularité qu'il était nécessaire pour que ce pays pût bientôt supporter son absence. Il venait d'y découvrir plusieurs mines d'or et d'argent, et les faisait exploiter avec une telle activité, qu'on en tirait par jour une valeur de plus de trois cents livres pesant d'argent raffiné. On appela ces mines les puits d'Annibal. Les trésors qu'il y puisait servirent aux préparatifs de la vaste expédition dont il avait conçu le plan; et il en sut employer une partie à se concilier d'avance les peuples qui auraient pu la traverser. Son principal soin était de s'assurer de la fidélité des Espagnols, et de gagner leur affection après les avoir si maltraités. Il épousa une de leurs princesses, nommée Imilcé, née à Castulon (Cazlona) sur les frontières de la Bétique,

partie méridionale de la Péninsule. Imilcé comptait des rois parmi ses aïeux, et apportait en dot d'immenses richesses. Ce mariage, qui s'était célébré à Carthagène nous ne savons pas à quelle époque, attachait au général carthaginois les plus nobles familles ibériennes. Il ne voulait pas conduire sa princesse en Italie : les uns disent qu'il l'envoya en Afrique, elle et les enfants qu'elle lui avait déjà donnés ; les autres, qu'elle choisit pour demeure Castulon, sa ville natale. L'Espagne devait être, pendant l'expédition, gouvernée par un lieutenant : Annibal, qui usait de pleins pouvoirs, imposa aux Espagnols Asdrubal son propre frère, en lui laissant des instructions précises, et pour moyens de défense une flotte et des troupes de terre : d'une part, cinquante quinquérèmes, deux quadrirèmes, et cinq trirèmes ; de l'autre, une armée composée d'Espagnols et d'Africains. Malgré les soins qu'il avait pris pour s'attacher les habitants de l'Espagne, il ne jugea point à propos d'abandonner son lieutenant à leur merci : il fit venir d'Afrique quatorze ou quinze mille soldats, qui amenaient quatorze éléphants. En même temps il transportait en Afrique quinze mille cinquante Espagnols : savoir, douze cents cavaliers et treize mille huit cent cinquante fantassins, tous levés parmi les Thersites, les Mastiens, les Olcades, et d'autres montagnards : je vous ai dit ce qu'on sait de la position des Olcades. On place assez près du détroit de Gibraltar les Mastiens, dont la ville capitale était Mastia ; et l'on manque de renseignements sur la situation des Thersites, à moins pourtant qu'en rectifiant le texte de Polybe, on ne lise les Tarséiens, peuple de la même région. Tite-Live dit qu'Annibal envoya de plus en Afrique huit cent soixante-

dix frondeurs, tirés des îles Baléares. Ces îles sont aujourd'hui Majorque et Minorque. Les Grecs leur avaient jadis appliqué le nom de Gymnésies, à cause de la nudité des habitants pendant l'été. Celui de Baléares a depuis exprimé leur habileté à se servir de la fronde. Aux troupes espagnoles transférées ainsi sur le territoire africain, se joignit, selon Tite-Live, un corps de quatre mille Numides soigneusement choisis. Polybe dit seulement trois mille Métagonites, peuplade voisine du cap Métagonium, aujourd'hui Capo de tres Forcas, en Mauritanie, au royaume de Maroc.

Cependant Valérius Flaccus et Bæbius Tamphilus étaient revenus à Rome, et y rendaient compte de la mission qu'ils avaient remplie auprès d'Annibal et du sénat de Carthage. Leur rapport et la nouvelle du désastre de Sagonte causèrent une impression vive et profonde. D'un avis unanime, les pères conscrits résolurent de commencer la guerre; et l'on ne différa point de tirer au sort les expéditions dont seraient chargés les deux consuls; l'Afrique échut à Sempronius, et l'Espagne à Publius Cornélius Scipion. Le premier reçut l'ordre de passer d'abord en Sicile, d'y lever des troupes, de se porter ensuite sur les côtes africaines, et d'y entreprendre une campagne. Scipion devait entrer dans la péninsule espagnole, mais en chemin arrêter Annibal s'il le rencontrait, et l'empêcher de pénétrer en Italie. Des levées extraordinaires mirent sur pied six légions; c'étaient en tout vingt-quatre mille hommes d'infanterie et dix-huit cents de cavalerie, outre les soldats que les consuls pourraient, à leur gré, demander aux alliés de la république. En effet, ils tirèrent des peuples d'Italie quatre mille cavaliers et quarante-

quatre mille fantassins. Rome équipa en même temps, dans ses ports, deux cent vingt quinquérèmes et vingt bâtiments légers. Elle sentait qu'elle avait affaire cette fois à un ennemi redoutable, et qu'il n'était plus possible d'espérer le maintien de la paix. Aussi Polybe écarte-t-il les récits de certains historiens concernant une prétendue discussion au sein du sénat romain, sur la question de savoir si l'on prendrait ou non les armes contre Carthage. Ces historiens racontaient que les sénateurs, quoique plongés ce jour-là dans une tristesse profonde, avaient délibéré en présence de leurs enfants âgés de plus de douze ans, et que ces jeunes citoyens s'étaient abstenus de rien dire, même à leurs proches, de ce qu'ils avaient vu et entendu. « Ces contes, débités « par un Chéréas, par un Sosilus, semblent sortis, dit « Polybe, de la boutique de quelque barbier; c'est pur « bavardage populaire, κουρεακῆς καὶ πανδήμου λαλιᾶς. » Toutefois, si nous en croyons cet écrivain, une députation nouvelle fut envoyée à Carthage pour lui déclarer la guerre, si elle ne livrait point Annibal et les conseillers de ce général. C'est à propos de cette ambassade, et de la réponse hostile des Carthaginois, que Polybe rapporte les anciens traités conclus entre les deux républiques en 508, 348, 306 et 279; je vous les ai tous exposés, Messieurs. Polybe s'étonne, non que Philinus les ait ignorés, mais qu'il en ait supposé un contenant de tout autres clauses; il retrace ensuite celui de 241, à la fin de la première guerre punique, et les conventions arrêtées depuis avec Asdrubal; il conclut de cet exposé qu'Annibal a seul rallumé la discorde. Pour excuser ces réflexions, il en ajoute de plus générales sur la matière et le but des

livres historiques. Il prévoit que des lecteurs légers lui reprocheront d'avoir trop étendu l'examen des causes de cette guerre, et voici ce qu'il leur répond : « J'avoue-« rai que, si l'homme trouvait en lui-même des ressour-« ces contre tous les accidents de la vie, la connaissance « des choses passées ne serait pas nécessaire ; elle satis-« ferait seulement une curiosité encore louable. Mais « il n'est point de mortel qui puisse avoir une telle « confiance dans ses propres forces, ni même dans celles « d'une république. Quelque prospère, quelque paisi-« ble que soit le temps présent, la prudence conseille « de ne pas se flatter d'un aussi doux avenir. Il n'est « donc pas seulement honorable, il est indispensable « de savoir ce qui est arrivé avant nous. Car si nous « ignorons ce que nos prédécesseurs ont fait, comment « pourrons-nous, lorsque nous serons, nous ou notre « patrie, atteints ou menacés d'une injustice, trouver « des secours et des alliés ? Si nous avons en vue quelque « acquisition, quelque entreprise, comment aurons-nous « l'art de nous associer des auxiliaires ? et si nous som-« mes contents de notre sort, comment saurons-nous en-« gager les étrangers à nous le garantir, et à ne pas per-« mettre qu'on trouble notre possession ? D'ordinaire, « ceux avec qui nous vivons s'accommodent aux circon-« stances : ils agissent et parlent avec une telle dissimu-« lation, qu'il nous est difficile de pénétrer leurs vues, et « de saisir la vérité cachée sous ces épaisses ténèbres. « Mais le passé se dévoile par ses résultats : on découvre « les volontés, les véritables pensées de chaque person-« nage ; et l'expérience enseigne de qui l'on peut atten-« dre des bienfaits ou de l'assistance ; de qui l'on doit « craindre des desseins hostiles ; qui aura compassion de

« vos malheurs ; qui prendra part aux injures que vous « aurez endurées, qui en voudra être le vengeur. Ce « sont là de grands avantages pour la conduite de la « vie privée et pour le soin des intérêts publics. Ceux « donc qui écrivent ou lisent l'histoire doivent, en étu« diant chaque fait, donner encore plus d'attention aux « faits qui l'ont précédé, accompagné et suivi. Si vous « retranchez de l'histoire la recherche des causes, des « moyens, des conseils, des succès, il ne reste qu'un « vain spectacle, qui n'a plus rien d'instructif; c'est un « passe-temps sans profit. Ainsi l'on s'abuse, si l'on « se figure qu'un ouvrage tel que le mien, conti« nue Polybe, composé d'nne longue suite de volu« mes, coûtera trop à acheter et surtout à lire. Car « n'est-il pas plus aisé d'acquérir et d'étudier qua« rante livres qui, d'un fil continu, vous exposent « méthodiquement ce qui s'est accompli en Italie, en « Sicile, en Afrique, depuis l'époque où finit l'histoire « de Pyrrhus écrite par Timée jusqu'à la prise de Car« thage, et, dans les autres parties du monde, depuis « la fuite de Cléomène, roi de Sparte, jusqu'à la bataille « entre les Romains et les Achéens, à la pointe du « Péloponnèse, que de rassembler et de parcourir tou« tes les relations particulières où les mêmes faits « sont épars? Car, sans compter que, pris ensemble, « ces mémoires forment une masse plus volumi« neuse que celle de mes livres, il faut songer que ces « auteurs ne donnent à leurs lecteurs aucune notion « exacte et constante : d'abord, parce qu'en traitant les « mêmes sujets ils les présentent sous des aspects fort « divers ; ensuite, parce qu'ils ne disent rien des cho« ses contemporaines de celles qu'ils racontent. Lors-

« qu'on les confronte entre eux, on finit par prendre « de chaque détail des idées fort différentes de celles « que les lectures isolées avaient suggérées. Ajoutons « qu'ils omettent les observations les plus importantes : « ils ne peuvent pas même les aborder. Rien sur les « parties les plus essentielles de l'histoire, c'est-à-dire « sur les effets des événements, ni sur leurs coïncidences, ni enfin sur les causes qui les ont amenés. Pour « concevoir comment la guerre d'Antiochus est née de « celle de Philippe, celle-ci de la guerre d'Annibal, « préparée elle-même par celle de Sicile; pour saisir « l'enchaînement et la tendance des faits intermédiaires d'une de ces guerres à l'autre; on a besoin d'une « histoire universelle; des mémoires séparés sur la « guerre Persique ou la guerre Philippique n'y sauraient « suffire, à moins qu'on ne prétende acquérir par de pures descriptions de combats la connaissance de toute « l'administration d'un long cours d'entreprises militaires; ce qui serait un espoir bien mal fondé. Je conclus « que mon ouvrage est préférable à ces narrations détachées, comme la science des faits à la simple audition « des nouvelles. Ὅσῳ διαφέρει τὸ μαθεῖν τοῦ μόνον ἀκοῦσαι. »

Ces réflexions de Polybe sont un peu diffuses, et peuvent ne pas sembler assez désintéressées. Mais j'ai cru devoir vous les rapporter, Messieurs, parce qu'elles donnent une idée de sa méthode et de son travail. Comme ses livres, quoique nous en ayons perdu une si grande partie, sont encore ceux qui nous font le mieux connaître les guerres puniques, il nous importe de savoir comment il a étudié, conçu, disposé sa matière. Fabius Pictor avait assigné deux causes à la rupture de la paix entre Rome et Carthage : le siége de

Sagonte par les Carthaginois, et l'infraction du traité par lequel ils s'étaient engagés à ne point s'étendre au delà de l'Èbre. « Pour moi, dit Polybe, j'accorderai bien que « ce furent là les commencements de la guerre; mais je « ne puis convenir que telles en aient été les causes. C'est « comme si l'on disait que l'irruption d'Alexandre en Asie « a été la cause de la guerre contre les Perses, et que la « guerre des Romains contre Antiochus est venue de la « descente que ce roi fit à Démétriade. Assurément l'ir- « ruption d'Alexandre n'est pas la cause des desseins « auparavant formés par ce prince et par son père Phi- « lippe contre les Perses. Les Étoliens aussi s'étaient pré- « parés à combattre les Romains bien avant que Démé- « triade fût menacée par Antiochus. Ceux qui s'arrêtent « à de si défectueux aperçus n'ont jamais compris la « différence qui existe entre le commencement, le pré- « texte et la cause; ils ne savent pas que, de ces trois « choses, le commencement est la dernière : ἡ δὲ ἀρχὴ « τελευταῖον. J'appelle commencement les premières dé- « marches, les premiers mouvements que l'on se donne « pour exécuter ce qu'on a jugé devoir faire; j'appelle « cause les pensées et les dispositions qui précèdent toute « entreprise. » Polybe éclaircit cette théorie par les deux exemples qu'il vient de citer. La guerre contre les Perses a, selon lui, deux causes : premièrement, le retour des Grecs, qui, revenant, sous la conduite de Xénophon, des satrapies de l'Asie supérieure, n'avaient trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite; secondement, le passage d'Agésilas en Asie, où ce roi de Sparte ne rencontra non plus rien qui mît obstacle à ses desseins. Il les eût accomplis s'il n'eût été rappelé dans la Grèce par les troubles dont elle était alors agitée. Dans la

suite, Philippe, considérant d'une part la mollesse et la lâcheté des Perses, de l'autre sa propre aptitude et celle de ses concitoyens aux expéditions militaires, excité d'ailleurs par l'éclat et la grandeur des conquêtes dont il concevait l'espoir, soutenu par les Grecs dont il s'était concilié la faveur, résolut enfin de porter la guerre au sein de l'Asie, en prenant pour prétexte les injures que les Grecs y avaient reçues, et dont il fallait tirer vengeance. Quant à la guerre de Rome contre Antiochus, Polybe en découvre les premiers germes dans les ressentiments des Étoliens, qui, impatients d'humilier les Romains, dont ils se croyaient méprisés, s'allièrent au roi de Syrie. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'était le but qu'ils proposaient sans raison et faussement, ἀλόγως καὶ ψευδῶς, à toutes les villes qu'ils parcouraient avec Antiochus. Ce monarque descendit enfin à Démétriade; et ce fut le commencement, l'ouverture, et non la cause de la guerre. « Je me « suis arrêté longtemps à cette distinction, dit Polybe, « non pour censurer les historiens, mais parce que l'in« struction des lecteurs l'exigeait. Car de quelle utilité « sera pour les malades un médecin qui ne sait pas les « causes des maladies? Qu'attendre d'un administrateur « qui ne connaît ni les motifs ni les origines des affaires « d'un État? Rien ne mérite d'être recherché avec autant « de soin que les causes des événements, puisque souvent « les plus grandes choses viennent des plus faibles ger« mes, et qu'il serait presque toujours facile d'amortir « les premiers mouvements d'où proviennent les catas« trophes. »

Venant aux causes de la seconde guerre punique, Polybe rappelle encore ce qu'en a dit Fabius Pictor

Selon celui-ci, Asdrubal, ayant acquis une puissance énorme en Espagne, se mit en tête, à son retour en Afrique, d'abolir à Carthage le gouvernement républicain, et d'y fonder une monarchie. Les principaux magistrats s'opposèrent à ce projet. Asdrubal repartit pour l'Espagne, qu'il administra dès lors à sa guise, sans avoir égard aux ordres du sénat carthaginois. Annibal, qui dès l'enfance était entré dans ces vues, tint la même conduite quand l'Espagne lui fut confiée, et fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont la plupart et surtout les plus distingués désapprouvèrent le siége de Sagonte. Après la prise de cette ville, les Romains descendirent en Afrique, déterminés à déclarer la guerre à Carthage, si elle ne leur livrait Annibal. Voilà le récit, ou plutôt le système de Fabius. Mais Polybe demande pourquoi, si l'entreprise d'Annibal déplaisait aux Carthaginois, ils ne s'empressaient pas de prévenir une guerre périlleuse, en livrant celui qui seul l'avait provoquée, celui dont l'ambition menaçait la liberté de Carthage autant que la puissance romaine. Tout au contraire, ces Carthaginois combattent durant dix-sept ans sous les ordres d'Annibal, et ne posent les armes que lorsqu'il ne reste plus d'espoir, et que leur patrie est sur le point de succomber. C'est pourtant un contemporain, c'est un sénateur de Rome que ce Fabius Pictor qui explique ainsi l'origine de cette guerre; et l'on pourrait être tenté de s'en rapporter à un historien qui semble n'avoir manqué d'aucun moyen d'être bien instruit. Polybe expose un tout autre système : « Je crois, dit-il, qu'entre les causes qui ont « armé les deux républiques l'une contre l'autre, la « première est le ressentiment d'Amilcar surnommé

« Bacca, père d'Annibal. Amilcar avait été défait en « Sicile; mais, loin que son courage en fût abattu, il « comptait sur le dévouement des troupes qu'il avait « commandées à Éryx, et qui étaient encore entiè« res. S'il cédait aux circonstances, si, après la bataille « perdue sur mer par les Carthaginois, il signait un « traité de paix, son indignation demeurait profonde, « et n'attendait que le moment d'éclater. Il n'aurait « point tardé à reprendre les armes, sans la guerre que « Carthage eut à soutenir contre les soldats mercenai« res. Cette révolte une fois apaisée, les Carthaginois « songèrent aussitôt à se mettre en défense, persuadés « qu'ils devaient triompher en soutenant des droits, à « leur avis, incontestables. Le sort des combats en dé« cida autrement. Accablés et sans ressources, ils con« sentirent, pour vivre en repos, à évacuer la Sardai« gne, et à joindre au tribut qu'ils payaient déjà une « somme de douze cents talents. Cette exaction fut « une seconde cause de la guerre. En effet, Amilcar, « animé par son propre ressentiment et par celui de « ses concitoyens, tourna toutes ses pensées vers l'Es« pagne, espérant qu'elle serait bientôt pour lui d'un « très-grand secours dans l'expédition qu'il méditait « contre les Romains. » Les progrès qu'il fit chez les Espagnols sont, aux yeux de Polybe, la troisième cause de la seconde guerre punique. « Elle ne com« mença, il est vrai, que dix ans après la mort « d'Amilcar; mais ce général n'en est pas moins le « principal et le véritable auteur : il l'avait léguée à « ses compatriotes, et particulièrement à son fils Anni« bal, ainsi que ce dernier l'a depuis déclaré lui-même « à Antiochus. Mon père, disait-il, m'a fait jurer sur

« les victimes que je serais, comme lui, l'irréconcilia-« ble ennemi de Rome. C'est la haine d'Amilcar, ce « sont les projets qu'elle lui dicta qui armèrent Asdru-« bal son gendre, Annibal son fils, tous les citoyens de « Carthage. » De là Polybe conclut, encore une fois, que ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il importe de pénétrer les motifs qui portent les puissances à signer des traités de paix ou d'alliance. Si ce n'est que pour céder aux temps, on doit se tenir sur la réserve, et s'attendre à quelque explosion prochaine des ressentiments qui ne sont pas éteints. Cet exemple nous montre, Messieurs, que les véritables causes des événements sont souvent à rechercher à une assez longue distance avant l'époque où ils éclatent. Les traités surtout ont recélé les germes de plusieurs guerres : l'état et les sentiments où ces transactions laissent les parties contractantes préparent de loin les ruptures; et presque toujours on a puisé les motifs de reprendre les armes dans les conditions qu'il a fallu subir en les déposant. Il peut y avoir un peu de rédondance et même d'appareil dans toutes ces réflexions de Polybe; mais le fond en est judicieux. Les ressentiments d'Amilcar, de sa famille et de sa faction n'ont pas cessé, depuis l'an 241 jusqu'en 218, de préparer la rupture des traités; et, quoiqu'il importât à la république africaine de les maintenir, quoique plusieurs sénateurs carthaginois parussent sentir vivement cet intérêt national qui s'accordait avec leur animosité contre les fils, les parents et les partisans d'Amilcar Barca, nous ne devons pas nous étonner qu'il ait été méconnu par le plus grand nombre des hommes puissants et des citoyens vulgaires, que l'as-

cendant et les largesses d'Annibal entraînaient à servir son ambition. De leur côté, les Romains, depuis qu'ils avaient envahi la Corse et la Sardaigne, ne laissaient échapper aucune occasion d'humilier Carthage et de l'appauvrir. Ils prévoyaient, dans le lointain, le moment où ils pourraient l'attaquer et la détruire. Cette entreprise devait entrer dans le plan général de domination illimitée qu'ils avaient déjà conçu. Mais ils attendaient avec plus de patience des circonstances favorables à une expédition encore difficile; et, selon toute apparence, ils n'étaient pas pressés de la commencer en 218 : ils l'auraient volontiers retardée, car ils ne s'y sentaient point assez préparés; et l'on vit bien, dans les trois premières campagnes, qu'ils n'avaient point achevé de rassembler toutes les forces et toutes les ressources qui leur étaient nécessaires contre un ennemi tel qu'Annibal. Mais, par la prise de Sagonte, ce général rendit la guerre tout à fait inévitable; il ne laissait pas aux Romains le pouvoir de la différer. Peut-être Polybe a-t-il un peu trop insisté sur la distinction entre l'occasion et la cause. Si l'on met au nombre des causes d'un événement une condition sans laquelle il ne serait pas arrivé, au moins sitôt, la seconde guerre punique devra être considérée comme l'effet immédiat du désastre des Sagontins; sauf à convenir que les sentiments et les desseins de la famille Barca, son crédit, sa faction, sa puissance, et, à certains égards, aussi les dispositions des Romains, auraient amené tôt ou tard une lutte nouvelle entre les deux nations rivales.

Appien a parlé à trois reprises de l'origine de cette guerre : savoir, au commencement de ses livres VI, VII

et VIII, qui traitent, l'un des affaires d'Espagne, l'autre des exploits d'Annibal, le dernier des affaires de Carthage; division qui, pour le dire en passant, laisse voir que cet écrivain a trop morcelé sa matière, s'est exposé à des redites, et, ce qui est un inconvénient plus grave, à n'offrir nulle part des tableaux assez complets. Du reste, il est, après Polybe et Tite-Live, celui des anciens auteurs qui fournit le plus de documents relatifs à cette partie des annales romaines. Il nous montre aussi, dans les passions vindicatives et ambitieuses d'Amilcar et de son fils Annibal, les causes éloignées et prochaines des sanglants débats qui vont se rouvrir. On apprend de lui que, pour avoir un prétexte d'attaquer Sagonte, Annibal avait suborné les Turbulètes, et obtenu d'eux qu'ils vinssent deux fois se plaindre d'agressions ou vexations par eux essuyées de la part des Sagontins. Ces Turbulètes étaient compris dans la nation appelée Édétane; et Turbula, leur cité, paraît correspondre à la ville actuelle de Terruel, sur les confins des royaumes d'Aragon et de Valence. Du reste, il n'est fait aucune mention de ces Turbulètes dans les discussions qui ont eu lieu entre les ambassadeurs romains et Annibal, ou les sénateurs de Carthage. Nous avons seulement appris de Polybe qu'Annibal, dans ses dépêches au sénat de sa république, accusait les Sagontins d'abuser de la protection de Rome pour tourmenter les peuplades voisines. Ce qu'il y a de plus difficile est de fixer le nombre et les époques des ambassades romaines auprès des Carthaginois. Nous en avons supposé une première en 220 ou au commencement de 219, pendant qu'Annibal était en quartiers d'hiver à Carthagène avant d'avoir formé le siége de Sagonte : elle est expressément

indiquée par Polybe aux chapitres XV et XVI de son premier livre. Cet historien, au chapitre XX du même livre, en fait connaître une seconde, dont il reparle en son livre IV, chapitre LXVI, et qui est d'ailleurs racontée par Tite-Live. C'est celle que remplirent Valérius Flaccus et Bæbius Tamphilus, tandis qu'Annibal achevait la ruine des Sagontins, vers le mois de novembre 219. A cette occasion, Tite-Live a fait prononcer par Hannon, dans le sénat africain, un violent discours contre la famille et la faction d'Amilcar Barca : vous avez entendu cette harangue dans notre dernière séance. Maintenant la question est de savoir si, en 218, les Romains, après avoir décidé, au sein de leur sénat et dans une assemblée du peuple, qu'ils prendraient les armes contre Carthage, après avoir adressé aux dieux des supplications solennelles pour obtenir des succès dans cette guerre nouvelle, ont envoyé une troisième députation à la république africaine. C'est ce qu'assure Tite-Live; c'est ce qu'on pourrait trouver confirmé par les premières lignes du chapitre XXXIII du troisième livre de Polybe; et, quoique ce texte de l'historien grec ne soit peut-être que le complément de ce qu'il a dit au chapitre XX, puisqu'il emploie la formule « revenons « au point d'où nous sommes partis, τὴν γὰρ παρέκβασιν « ἐντεῦθεν ἐποιησάμεθα; » quoique en effet ces légations répétées coup sur coup puissent paraître assez peu probables, et que la dernière surtout eût été à peu près superflue; quoique enfin certains auteurs modernes n'en aient admis que deux, je ne crois pas pouvoir omettre le récit fort détaillé que Tite-Live a fait de celle qu'il place sous le consulat de Publius Scipion et de Sempronius Longus.

Il y avait, selon l'auteur latin, cinq députés : Quintus Fabius, Livius, Æmilius, Licinius et Bæbius. Ils étaient chargés de demander si Annibal avait assiégé Sagonte de l'aveu du gouvernement carthaginois, et, en ce cas, de déclarer la guerre. Lorsque Fabius eut, en ce peu de mots, exposé le sujet de sa mission, l'un des sénateurs africains répondit : « Par sa première et « hâtive ambassade, Rome demandait qu'on lui livrât « Annibal, comme ayant attaqué Sagonte de son propre « mouvement. La seconde aujourd'hui, plus modérée « en apparence, est au fond plus violente. Vous n'ac-« cusiez qu'Annibal, vous ne poursuiviez que lui : « maintenant vous exigez de nous l'aveu d'une faute ; « et, comme si elle était déjà confessée, vous annoncez « que vous n'en voulez point attendre plus longtemps « la réparation. Pour moi, je pense que la question « n'est pas de savoir si Annibal a, de lui-même ou par « nos ordres, assiégé cette ville, mais si son entreprise « était juste ou injuste. C'est à nous seuls qu'il appar-« tient d'examiner si notre concitoyen a suivi nos in-« structions ou ses propres desseins : avec vous, nous « n'avons qu'à discuter si le traité permettait ce siége. « Or, puisqu'il vous plaît de distinguer entre les réso-« lutions publiques et les mouvements spontanés des « généraux, je dirai qu'il existe pour Carthage et Rome « un traité conclu par le consul Lutatius, et que l'une « des clauses garantit de toute atteinte les alliés des « deux nations, mais nullement les Sagontins, avec les-« quels vous n'aviez point alors d'alliance. Il est vrai « qu'ils sont compris dans la convention que vous avez « passée depuis avec Asdrubal ; et à cela je n'ai pas « d'autre réponse à faire que celle que vous m'avez ap-

« prise vous-même. Vous avez déclaré que vous n'étiez « point tenus de maintenir le traité de Lutatius, parce « qu'il n'avait point été ratifié par les pères conscrits « et par le peuple; et en conséquence on en a fait un « second qui a été confirmé par les deux ordres. Si vos « traités ne vous obligent que lorsque vous les avez « ainsi ordonnés ou approuvés, nous ne sommes pas « plus liés par celui qu'Asdrubal a souscrit à notre insu. « Cessez donc de parler de Sagonte et de l'Èbre; et « mettez franchement au jour le projet que vous por-« tez depuis longtemps dans votre sein. » Vous reconnaissez, Messieurs, dans ce discours de Tite-Live, les sophismes que Polybe attribue au rapporteur nommé en 219 pour répondre à Valérius. Tite-Live les réfute par les observations qui vous ont été déjà présentées : savoir, que le traité de Lutatius ne se donnait que pour provisoire, et contenait formellement la réserve d'une ratification par le sénat et les comices de Rome ; qu'il n'en était pas de même de celui d'Asdrubal; et qu'au surplus les garanties assurées aux alliés en général s'étendent aux alliés futurs, à moins qu'elles ne soient expressément restreintes à ceux de l'époque où l'on contracte. Le récit de l'historien latin continue par les paroles que prononce Fabius en faisant et défaisant des plis à sa toge.

Ce qu'il importe davantage de remarquer, c'est que Tite-Live conduit les ambassadeurs romains de Carthage en Espagne et en Gaule. Ils vont d'abord solliciter des villes espagnoles de se détacher des Africains et de s'associer à l'Italie. Les Bargusiens accueillirent favorablement leurs propositions : ce peuple, mécontent du gouvernement carthaginois, excitait ses voisins,

entre l'Èbre et les Pyrénées, à changer de maîtres. Bargusium, Bergusium, ou Bergusia, est, aux yeux des géographes Sanson et d'Anville, représentée par Balaguer, sur la Sègre, dans la Catalogne. D'autres placent cette ancienne ville près de Jaca ou de Puycerda. On ne connaît pas mieux la position précise des Volciens, qui, loin de se laisser entraîner par l'exemple des Bargusiens, répondirent aux députés romains en ces termes : « N'avez-vous pas honte de nous inviter à préférer vo« tre alliance à celle de Carthage? Qu'est-il arrivé aux « Sagontins, qui ont cru à vos promesses? l'armée car« thaginoise les a exterminés, et vous les avez trahis. « Allez chercher des alliés en un pays où l'on n'ait point « entendu parler du désastre de Sagonte : les ruines de « cette malheureuse ville font foi en Espagne de ce « que vaut l'amitié ou la protection de Rome. » Cette réponse servit de modèle et de règle à toutes les autres cités de cette région. Éconduits partout, et sommés de vider les lieux au plus vite, les honorables ambassadeurs passèrent dans la Gaule. Là, ils furent étonnés de voir que les habitants, convoqués en chaque endroit pour les entendre, se présentaient tout armés aux assemblées : c'était la coutume du pays; mais ce fut un spectacle nouveau et terrible aux regards des nobles Romains : *Nova terribilisque species visa est.* Ils employèrent le genre d'éloquence qui leur était familier, et qui consistait à vanter la grandeur, les vertus et la gloire de leur république. Ils concluaient immédiatement de ce lieu commun, qu'il fallait refuser le passage aux troupes d'Annibal, ne leur permettre l'accès ni des villes ni des campagnes. Mais tant de huées et de si bruyants éclats de rire couvraient ces beaux discours,

que les magistrats et les vieillards gaulois ne parvenaient point à rappeler les assistants, surtout les plus jeunes, à l'ordre et au silence. Quand le tumulte s'apaisait, on répondait aux graves députés qu'on n'avait ni assez d'obligations aux Romains, ni assez de motifs de se plaindre des Carthaginois, pour s'armer en faveur des premiers contre les seconds; qu'on savait à merveille comment les Gaulois étaient traités en Italie, à quelle servitude, à quelles indignités cette Rome si juste et si magnanime les avait condamnés. Voilà quel langage on adressait à Fabius et à ses quatre collègues, dans tous les cantons de la Gaule méridionale. Depuis Ruscino (Perpignan dans le Roussillon) jusqu'aux Alpes, ils ne trouvèrent de bienveillance et d'hospitalité qu'à Marseille. Ils apprirent des Marseillais, qui ne se confondaient point avec les Gaulois, que ceux-ci s'étaient déjà vendus à Annibal, mais qu'il ne les retiendrait à sa disposition et ne se préserverait de leurs fureurs qu'autant qu'il satisferait par de continuelles largesses l'avarice insatiable de leurs chefs. Ce renseignement était l'unique fruit que les cinq députés rapportaient à Rome de leur mission en Afrique, en Espagne et en Gaule.

Aussi la lutte qui s'engageait inspirait-elle un effroi général sur les bords du Tibre. Jamais, disait-on, Rome n'avait eu affaire à un ennemi si actif et si belliqueux; et jamais elle-même elle ne s'était montrée si peu aguerrie. Elle venait de harceler plutôt que de combattre les Corses, les Sardes, les Istriens et les Illyriens : ses dernières campagnes contre les Gaulois avaient été des mouvements tumultueux plutôt que de véritables guerres : *Cum Gallis tumultuatum verius quam belli-*

geratum. Maintenant se présentait une armée ennemie, composée de vétérans accoutumés, depuis vingt-trois années en Espagne, à la milice et à la victoire, d'abord sous Amilcar, puis sous Asdrubal, enfin sous un chef plus entreprenant et plus formidable. Annibal, fier de son récent triomphe sur une cité opulente, allait s'avancer au delà de l'Èbre, entraînant à sa suite tout ce que l'Espagne produisait de vaillants guerriers, et muni de tous les moyens de s'adjoindre les belliqueuses nations de la Gaule. Il s'agirait bientôt de tenir tête à tous les peuples du monde au sein de l'Italie, et de combattre enfin pour la défense des murs de Rome. Vous avez vu, Messieurs, que Rome n'avait levé qu'environ soixante-quatorze mille soldats, y compris les alliés; c'était bien peu pour repousser Annibal, et pour contenir en même temps d'anciens ennemis, particulièrement les Gaulois Cisalpins. On les irritait en ce moment même, en exécutant le décret rendu sous le consulat précédent pour l'établissement des colonies de Crémone et de Plaisance : elles devaient être chacune de six mille hommes, qui avaient ordre de s'y rendre en un délai de trente jours. L'ancien consul Lutatius et deux autres commissaires, sénateurs et anciens préteurs, étaient chargés de conduire les colons et de distribuer les territoires. Les deux adjoints de Lutatius ne sont pas très-bien connus : les uns disent Caius Servilius et Titus Annius; les autres, Quintus Acilius et Caius Hérennius; quelques-uns, Cornélius Asina et Papirius Maso; c'est Tite-Live qui nous avertit de ces variantes. Quoi qu'il en soit, les Boïens prennent la résolution de ne point laisser arriver les deux colonies aux lieux déterminés, de les en éloigner à main armée. Deux

faibles troupes, qui marchaient avec des femmes et des enfants, avec un attirail de meubles, d'effets et d'ustensiles, n'étaient pas bien difficiles à repousser et à mettre en fuite. Arrêtés et déroutés par les Gaulois, ces colons se réfugient à Mutina ou Modène, plus ancienne colonie de Rome. Les Boïens les y poursuivent; ils se préparent à faire le siége de cette ville, et, n'étant pas très-habiles à prendre des places fortes, ils ont recours à la perfidie : ils attirent Lutatius et ses deux collègues à une conférence, et se saisissent de leurs personnes, dans l'espoir de les échanger avantageusement contre des otages qu'ils ont à Rome. C'est un piége employé déjà tant de fois, qu'il est étonnant qu'il ait pu réussir encore. Ce succès des Boïens renforça leur parti. Les Insubriens se liguèrent avec eux; et cette révolte préparait les voies au général africain. Cependant le consul Cornélius Scipion, qui s'avançait vers les Alpes, avait laissé deux légions au préteur Manlius, en le chargeant de veiller sur la Gaule Cisalpine. Ce préteur avait aussi sous ses ordres onze mille alliés : savoir, dix mille à pied, et mille à cheval. Il s'éleva dans son camp une émeute, à l'occasion de laquelle il voua un temple à la Concorde; après quoi il conduisit une légion contre les Boïens et les Insubriens qui continuaient le siége de Modène. Ne connaissant point assez les routes de ce pays, alors couvert de forêts, il tomba dans une embuscade de Gaulois, perdit un grand nombre de ses légionnaires, s'échappa non sans peine, et se rengagea dans un défilé, où les ennemis lui tuèrent encore huit cents soldats et lui enlevèrent six étendards. Il put enfin se réfugier à Tanétum, petite ville qui n'est plus qu'un bourg entre Modène et Parme.

Les Gaulois l'y assiégeaient : à la nouvelle de ces malheurs de la quatrième légion et des périls qui en menaçaient les restes, Rome fit partir le second préteur, Atilius Séranus, à la tête d'une légion et de cinq mille alliés subitement levés. L'approche de cette nouvelle troupe intimida les Boïens, qui levèrent les siéges de Tanétum et de Modène, et se cantonnèrent dans leur pays, joyeux de ces premiers avantages, et impatients de voir arriver Annibal. Quoique les habitants du territoire de Brescia se fussent, dans ces dernières conjonctures, déclarés pour les Romains, tout annonçait que le général carthaginois trouverait beaucoup d'auxiliaires dans l'Italie septentrionale, s'il parvenait à y descendre. Atilius reçut l'ordre de faire un vœu au dieu Mars, pour que la république n'éprouvât de dix ans aucun accident ou changement funeste.

Il n'était question, durant toute cette année et la suivante, que de prodiges, que de présages sinistres, que de cérémonies expiatoires. Un loup était entré dans un camp, y avait fait une horrible boucherie, et en était sorti sans recevoir la moindre atteinte. Un essaim d'abeilles s'était reposé sur un arbre près du prétoire. Ensuite un enfant de six mois poussa un cri de triomphe au milieu du marché aux légumes, où la foudre frappa en même temps un temple consacré à l'Espérance. Au marché aux bœufs, un de ces animaux monta de lui-même au troisième étage d'un édifice, et s'en précipita, effrayé de l'épouvante qu'il inspirait aux habitants. On aperçut dans le ciel le simulacre d'une flotte. A Lanuvium, une lance s'ébranla ; un corbeau s'abattit sur le temple de Junon, et vint se placer sur le lit de la déesse. Dans la campagne d'Amiterne, on

vit de loin des hommes blancs, qui ne parlaient à personne. Il plut des pierres dans le Picénum. A Céré, les réponses prophétiques se raccourcirent, *sortes extenuatæ;* et dans la Gaule un loup tira du fourreau l'épée d'une sentinelle, et l'emporta. Plus tard, un javelot prit feu en Sicile, ainsi que le bâton (*scipio*) d'un officier en Sardaigne. Les rivages étincelèrent de fréquents éclairs; deux boucliers suèrent du sang; la foudre frappa des soldats; le disque du soleil se rétrécit; des pierres enflammées tombèrent du ciel à Préneste; la ville d'Arpi vit des boucliers dans les nues, et le soleil se battre avec la lune. Deux lunes se levèrent en un même jour à Capène. Les eaux de Céré s'ensanglantèrent. La fontaine d'Hercule se couvrit de taches sanguinolentes. Les épis qu'on moissonnait tombèrent sanglants aux yeux de tout Antium. A Falériès, le ciel se fendit en deux, et de la fente jaillit une vaste et resplendissante lumière. Un bulletin, sorti spontanément de l'urne des sorts, portait : « Mars secoue son « trait : » *Mars telum suum concutit.* La statue de ce dieu suait dans la voie Appienne. La lune tombait en pluie à Capoue. Les moindres prodiges étaient de voir les chèvres se couvrir d'une laine épaisse, les coqs et les poules changer mutuellement de sexe. Toutes ces merveilles sont extraites de trois chapitres de Tite-Live, auquel nous devons savoir gré de nous en avoir transmis le souvenir, car de pareils contes représentent l'état des idées et de l'esprit d'un peuple au sein duquel ils circulent et s'accréditent; et je crois qu'en effet ils annoncent toujours des malheurs, puisqu'ils supposent une crédulité superstitieuse qui ôte aux hommes l'usage de leur raison, et par conséquent les

moyens de conduire sagement leurs affaires. Les pontifes, les généraux et les magistrats de Rome, loin de dissiper ces erreurs grossières, les entretinrent au contraire, en y opposant de prétendus remèdes ou préservatifs non moins insensés. On consulta les livres sibyllins; on ordonna une neuvaine sacrée, *sacrum novendiale*, à cause des pluies de pierres dans le Picénum; on purifia la ville; on immola de grandes victimes aux dieux, et cinq au génie : *Genio majores hostiæ cæsæ quinque*. Quarante livres d'or furent portées à Lanuvium, au temple de Junon, déesse à laquelle on dédia de plus une statue d'airain sur le mont Aventin. Un lectisterne eut lieu à Céré; un autre à Rome, en l'honneur de la déesse de la Jeunesse. On fit une supplication à la Fortune sur le mont Algide, une supplication à Hercule, des supplications universelles. Ces pratiques n'ayant point arrêté le cours des prodiges, les suivants valurent à Jupiter un foudre d'or du poids de cinquante livres; à Junon et à Minerve, des offrandes d'argent; à Junon encore, en ses diverses qualités de reine, de salvatrice, etc., *Junoni reginæ, sospitæ*, etc., des hommages de toute espèce, conformément aux instructions que les prêtres sibyllins puisaient dans leurs livres. Les décemvirs d'Ardée se piquèrent d'émulation : ils réclamèrent aussi les grands sacrifices et un lectisterne à Saturne. Je sais, Messieurs, que des écrivains politiques, fort désabusés de ces superstitions, les ont recommandées comme des moyens de gouverner les peuples et de calmer leurs alarmes, de leur rendre l'espoir et le courage même, quand ils les ont perdus. Mais l'histoire romaine nous apprend d'une manière plus directe qu'on ne fortifie

point les hommes en affaiblissant de plus en plus leur intelligence; et que c'est au contraire ainsi qu'on perd les batailles du Tésin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes.

Pour rassembler tous les faits de cette nature, j'ai tant soit peu empiété sur l'ordre des temps, qu'il est au surplus fort difficile de bien reconnaître dans les récits de Polybe, de Tite-Live et d'Appien, et qu'on ne réussirait point à établir jour par jour, ni même mois par mois, depuis le 19 avril 218 jusqu'au 8 avril 217; espace où se succèdent rapidement, mais en divers lieux, beaucoup de faits mémorables. Je crois que les dispositions prises par Annibal pour assurer, durant son absence, la défense de l'Afrique et de l'Espagne Carthaginoise, la levée des troupes romaines, le partage des expéditions entre les deux consuls, le retour à Rome des cinq ambassadeurs envoyés à Carthage, en Espagne et dans la Gaule, si toutes ces missions vous semblent réelles, les mouvements des Boïens et des Insubriens pour empêcher l'établissement des colonies de Plaisance et de Crémone, les échecs essuyés par Manlius, les faibles succès d'Atilius, son vœu, et l'annonce des premiers prodiges ont précédé la fin de l'été de l'an 218. Il me paraît qu'on en peut dire autant de l'expédition plus heureuse de Marcus Æmilius, préteur en Sicile. Le roi de Syracuse Hiéron, toujours fidèle ami des Romains, s'étant emparé, près de Messine, de quelques vaisseaux carthaginois dispersés par une tempête, avait appris des prisonniers qu'une autre escadre africaine se disposait à surprendre Lilybée. Il en avertit aussitôt Æmilius, en lui recommandant de ne rien négliger pour défendre cette place. A l'instant

on expédie l'ordre de garder soigneusement toutes les côtes siciliennes. Une ordonnance particulière, publiée à Lilybée, enjoint aux officiers, soldats et matelots de la flotte romaine, de se munir de provisions pour dix jours, de se tenir prêts à s'embarquer au premier signal, et d'explorer avec une exactitude rigoureuse les mouvements de l'ennemi, ses tentatives de débarquement. Les vaisseaux carthaginois parurent, en effet, à la hauteur de Lilybée, espérant entrer dans le port à la faveur de la nuit. Mais la lune brillait de tout son éclat; et il fut d'autant plus facile d'apercevoir la flotte africaine, qu'elle avait arboré tous ses pavillons. Voyant elle-même la contenance des Romains, elle jugea qu'ils étaient sur leurs gardes, ne tenta point de descente, et alla se ranger à quelque distance en ordre de bataille. Æmilius accepta le défi; la bataille s'engagea. Le principal soin du préteur et du roi Hiéron était d'accrocher, à la manière de Duillius, les galères carthaginoises, et de venir ainsi à l'abordage; ce que les chefs africains évitaient avec une extrême attention, redoutant par-dessus tout les combats d'homme à homme, et ayant plus de confiance dans leurs rameurs que dans leurs soldats. A force d'audace, les Romains parvinrent à investir sept vaisseaux ennemis, et les enlevèrent. Le reste de l'escadre carthaginoise prit la fuite; et les vainqueurs rentrèrent au port sans aucune perte. Une seule de leurs galères avait été percée, et non submergée : ils amenaient dix-sept cents prisonniers, parmi lesquels on distinguait trois personnages d'un haut rang.

Hiéron, qui partageait l'honneur de cette victoire, puisqu'il avait combattu en personne à la tête de douze

de ses vaisseaux syracusains, les ramena lui-même a Messine, où il trouva le consul Sempronius, qui abordait en Sicile, d'où il devait, comme nous l'avons dit, passer en Afrique. Le monarque instruisit le consul de l'avantage qu'on venait d'obtenir. Il lui donnait de nouveaux gages de son ancien dévouement à la république romaine; dévouement inaltérable, où l'on admirait à la fois la constance d'un vieillard et toute l'ardeur d'un jeune guerrier. Il voulut rhabiller à ses frais les légionnaires, leur fournit des blés, et reconduisit leur chef jusqu'à Lilybée. Là, Sempronius conçut l'idée d'aller reprendre l'île Mélita, aujourd'hui Malte, entre la Sicile et l'Afrique, poste important au commencement d'une guerre. Le commandant de Mélita, quoiqu'il portât un nom fameux à Carthage, Amilcar fils de Giscon, n'eut besoin que de voir les Romains pour leur livrer l'île, la ville et la garnison. C'était pour le consul un moyen de défendre un côté de la Sicile; mais les vaisseaux carthaginois se portaient sur les côtes de l'Italie méridionale; ils ravageaient les cantons maritimes de la Calabre. Sempronius se promettait de les en chasser, lorsqu'il apprit qu'Annibal s'était mis en marche, et avait fait déjà de grands progrès. Un ordre du sénat prescrivait à Sempronius de s'avancer vers le Pô, et de joindre ses forces à celles de son collègue. Il laissa en Sicile le préteur Æmilius avec un nombre suffisant de galères et de soldats. Il donna d'autres troupes et une escadre à un lieutenant général, auquel il confiait la garde des côtes italiennes; remontant, avec le gros de sa flotte, la mer Adriatique, il vint débarquer à Ariminum.

Il était parti, environ deux mois auparavant, pour la

Sicile et l'Afrique, à la tête d'une flotte de cent soixante galères outre douze bâtiments légers, et d'une armée de vingt-six mille quatre cents hommes : savoir, deux légions qui comprenaient huit mille fantassins et six cents cavaliers, et, en troupes alliées, seize mille hommes d'infanterie et dix-huit cents de cavalerie. Le succès de son expédition se réduisait à peu près à la prise de Malte; car il n'avait eu aucune part à la bataille navale gagnée près de Lilybée par Æmilius et Hiéron. L'autre consul, Publius Cornélius Scipion, avait encore moins réussi : les forces mises à sa disposition étaient un peu inférieures; mille cavaliers et quatorze mille fantassins alliés, huit mille six cents légionnaires, dont six cents à cheval, en tout vingt-trois mille six cents hommes, avec huit bâtiments légers et soixante-douze quinquérèmes. On avait réservé dans l'intérieur de l'Italie, pour contenir les Gaulois Cisalpins, deux légions et quinze mille trois cents alliés. C'était à la tête de ce troisième corps d'armée que le préteur Manlius avait marché contre les Boïens et les Insubriens. Pour Publius Cornélius Scipion, parti de Pise sur la flotte, il avait côtoyé la Ligurie, et débarqué près de la bouche du Rhône la plus voisine de Marseille. Les Marseillais avaient entraîné les Salyens dans le parti de Rome : comptant sur le concours des uns et des autres, le consul se proposait d'attendre sur cette frontière les Carthaginois, qu'il croyait encore fort éloignés. Lorsqu'il sut qu'ils entraient en Italie par un autre chemin, il se rembarqua, et regagna Pise sur la mer Tyrrhénienne, en même temps que son collègue Sempronius se rendait à Rimini par l'Adriatique. Publius Scipion avait lui-même affaibli son armée, en confiant la meilleure partie de

ses troupes et de ses vaisseaux à son frère Cnéius, qu'il envoyait en Espagne combattre Asdrubal, le frère d'Annibal. Publius se hâta de joindre au peu de forces qu'il avait conservées ce qui restait de ce troisième corps que le préteur Manlius avait si déplorablement commandé. A la tête de ces troupes, il passa le Pô, et vint camper aux bords du Tésin. Nous nous arrêterons aujourd'hui à ce point. J'aurai à vous exposer, dans notre prochaine séance, comment Annibal y était aussi parvenu, ce qui exigera d'assez longs détails. Dès ce moment, il est trop aisé de prévoir quel sera le résultat des premières batailles. Les forces étaient inégales : vous verrez qu'Annibal amenait d'Espagne et recrutait sur sa route une armée, sinon beaucoup plus nombreuse, du moins plus aguerrie et plus formidable. Les Romains n'avaient point levé assez de soldats; encore en disséminaient-ils diverses parties en Sicile, en Espagne, au midi et au nord de l'Italie. Mais leur infériorité devient plus sensible encore, si l'on compare leurs généraux et leurs magistrats au chef de leurs ennemis. Ils opposaient au plus entreprenant et au plus habile guerrier de cette époque deux consuls qui jusqu'alors n'avaient fait preuve ni d'activité ni de talents militaires. Sempronius a commis depuis d'énormes fautes, qu'il n'a réparées que par de bien médiocres succès; Publius Scipion et son frère Cnéius sont devenus peu à peu de grands capitaines; mais l'apprentissage de Publius a coûté cher à sa république.

Dans notre prochaine séance, nous suivrons Annibal depuis Cadix jusqu'au Tésin.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 218. — COMMENCEMENT DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE. — MARCHE D'ANNIBAL A TRAVERS LES PYRÉNÉES ET LES ALPES.

Messieurs, je vous ai rendu compte des raisonnements de Polybe sur les causes de la seconde guerre punique. Elles ne sont peut-être pas aussi difficiles à reconnaître qu'il se l'est figuré. Les ressentiments d'Amilcar, l'ambition de son fils Annibal, et l'ascendant de la faction barcine, devaient tôt ou tard entraîner les Carthaginois à rompre la paix; et, de leur côté, les Romains, qui ne laissaient échapper aucune occasion d'humilier et d'appauvrir Carthage, se promettaient bien de la détruire un jour. Mais, si l'on demande pourquoi la guerre s'est allumée dès 218, il est certain que le siége et le saccagement de Sagonte, en 219, en ont été la cause immédiate. C'était, de la part des Carthaginois, une manifeste violation des traités, que d'ailleurs Rome n'avait guère plus respectés elle-même, lorsqu'elle envahissait la Sardaigne et la Corse. « Tout peuple, dit « Condillac, qui, par la constitution de son gouvernement, se déclare à perpétuité l'ennemi de ses voisins, « donne à ses voisins le droit de l'exterminer, s'ils en « ont la puissance; car lorsqu'un pareil peuple menace « tous les autres, la sûreté, qui est la première règle « des nations, semble faire à chacune une loi d'exterminer, pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles « circonstances, on commence la guerre, parce qu'on

« croit la pouvoir faire avec avantage. Si l'on n'a pas « des raisons pour y être autorisé légitimement, on s'en « passe : on ne cherche que des prétextes; et l'on se « croit justifié, si on a des succès. Il serait donc bien « inutile d'entreprendre la justification des Romains « ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendait « qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle avait perdu, « Rome n'attendait aussi qu'une occasion pour enva- « hir encore; et ces deux républiques devaient être « dans cet état de guerre jusqu'à ce que l'une des deux « ne fût plus. Ces dispositions les préparaient à repren- « dre les armes : le moment favorable parut s'offrir aux « Carthaginois, et Annibal le saisit. Telle fut la cause « de la guerre. » Ces réflexions, Messieurs, ne sont pas destinées à établir des maximes de droit, mais à observer des faits; et, sous cet aspect, elles sont fort justes. Condillac finit en effet par convenir que, cette fois, c'étaient les Carthaginois qui provoquaient et hâtaient la guerre : les Romains l'auraient volontiers retardée de quelques années. Vous avez entendu comment Annibal, après avoir trouvé des mines, pris une épouse, et gagné la faveur publique en Espagne, mit ce pays en état de supporter son absence; comment il en confia l'administration à son frère Asdrubal, en lui laissant une armée et une flotte; avec quelle prudence astucieuse il transféra des Espagnols en Afrique et des Africains dans la péninsule. En ce même temps, les Romains mettaient sur pied six légions, composées en tout de vingt-cinq mille huit cents hommes, et levaient quarante-huit mille hommes de troupes alliées. Ils envoyaient leurs deux consuls, Sempronius et Scipion, le premier en Sicile et en Afrique, le second en Espagne,

ou à la rencontre d'Annibal. Le sénat et le peuple ordonnaient de commencer les hostilités; et il est probable que cette résolution, que dictaient les événements, n'a souffert aucune discussion. On a même quelque peine à concevoir, après les deux ambassades qu'ils avaient envoyées à Annibal et à Carthage, en 220 et 219, pourquoi ils en expédiaient une troisième, en 218, au sénat africain. Mais Tite-Live la donne pour avérée; il vous a nommé les cinq nouveaux députés, dont le chef était Fabius, et vous a rapporté la réponse que leur adressa un sénateur carthaginois. Il vous a montré ensuite ces cinq ambassadeurs parcourant les villes de l'Espagne septentrionale et de la Gaule méridionale, repoussés et même hués presque partout, ne trouvant d'amis qu'à Marseille. Leurs rapports inspirèrent de vives alarmes : Rome sentit les périls qui la menaçaient. Elle osa néanmoins les affronter, par l'exécution du décret rendu l'année précédente pour l'établissement des colonies de Plaisance et de Crémone. Tandis que trois commissaires, dont un seul, l'ex-consul Lutatius, est bien connu, conduisaient les deux troupes de colons, elles furent arrêtées et assiégées dans Modène par les Boïens, qui s'emparèrent, en usant de surprise, de la personne de Lutatius, et qui, aidés par les Insubriens, recommencèrent leurs anciens ravages. Le préteur Manlius marcha contre eux; ils le vainquirent. Atilius, autre préteur, fut moins malheureux : son approche les intimida; ils retournèrent dans leurs foyers pour y attendre Annibal. Ces revers, et le bruit des mouvements de ce général, réveillèrent dans Rome les superstitions depuis quelque temps assoupies : Tite-Live nous a transmis le souvenir d'environ trente pro-

diges arrivés; c'est-à-dire racontés, en 218 et 217, et des cérémonies pratiquées, d'après les instructions des prêtres sibyllins, pour désarmer le courroux des dieux. Vers le huitième ou neuvième mois de la première de ces années, Æmilius, préteur en Sicile, secondé par le roi de Syracuse Hiéron, remporta sur les Carthaginois une victoire navale. Le consul Sempronius, qui abordait alors dans cette île, alla prendre Malte, revint défendre les côtes de la Calabre, et se rendit par la mer Adriatique à Rimini, où les progrès d'Annibal et les ordres du sénat le rappelaient. Ce consul avait eu à sa disposition soixante-douze vaisseaux et vingt-six mille quatre cents soldats; il en laissait une partie au lieutenant qu'il chargeait de veiller à la sûreté des côtes italiennes. Son collègue Scipion n'était parti qu'avec quatre-vingts bâtiments et vingt-trois mille six cents hommes. Il s'était inutilement promené, par la mer Tyrrhénienne, de Pise à Marseille et de Marseille à Pise. Là, cédant une partie de ses forces à son frère Cnéius, qu'il envoyait en Espagne, il joignit à celles qu'il conservait ce qui restait d'un troisième corps d'environ vingt-quatre mille hommes, qui, retenu dans l'intérieur de l'Italie, y venait d'être employé contre les Boïens. Scipion passa le Pô, et vint camper près des rives du Tésin, vers lesquelles s'avançait aussi Annibal. Je dois vous exposer aujourd'hui comment ce général carthaginois y était parvenu.

Durant l'hiver de 219 à 218, en même temps qu'il prenait pour la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne les mesures que je viens de rappeler, il annonçait à ses guerriers l'expédition qu'il allait bientôt entreprendre avec eux. « Camarades (*socii*), leur disait-il, vous com-

« prenez assez qu'après avoir pacifié l'Espagne il nous « faut, si nous ne voulons pas quitter les armes et con« gédier nos armées, porter la guerre en d'autres climats, « *in aliam terram transferendum bellum.* » Je vous prie, Messieurs, de remarquer ce début. Voilà des gens dont l'unique profession est de se battre : quand tout est en paix autour d'eux, ils ont besoin, pour éviter l'oisiveté, d'aller exercer ailleurs leur industrie meurtrière; ils exterminent les peuples, pour ne pas rester les bras croisés. Annibal ajoute néanmoins une autre raison : c'est qu'il convient de procurer aux Espagnols les avantages de la paix et de la victoire, lesquels sont le butin et la renommée. Or cette gloire et cette proie, qu'on ne peut plus trouver au sein de l'Espagne, il faut bien les acquérir aux dépens des nations étrangères : *Ex aliis gentibus prædam et gloriam quæremus.* Voilà bien, dans toute sa naïveté, la théorie des conquêtes. Il n'est point question des griefs réels ou prétendus qu'on peut avoir contre Rome; il s'agit de faire du bruit et d'amasser des trésors. Et comme le grand général prévoit que ce nouveau cours de massacres et de pillages sera d'une assez longue durée, que, de plusieurs mois, de plusieurs années peut-être, ses braves compagnons d'armes ne reverront leurs foyers et leurs familles, il les invite à y passer quelques jours avant le départ de l'armée; il a l'extrême bonté de leur en accorder la permission, *commeatum do.* Il leur ordonne seulement, *edico*, de se retrouver au printemps sous leurs étendards, et de n'y faire faute, afin de commencer, avec l'aide des dieux, une guerre qui les comblera d'honneurs et de richesses : *Ut, diis bene adjuvantibus, bellum ingentis gloriæ prædæque futurum inci-*

piamus. Si c'est Tite-Live qui a imaginé ce discours, on doit lui savoir gré d'avoir si fidèlement exprimé les pensées et les sentiments d'un entrepreneur de vastes brigandages : aucune expression n'y est négligée. Annibal profita lui-même des derniers jours de ce loisir pour faire un pèlerinage à Cadix, où Hercule avait un temple : il s'acquitta des vœux qu'il avait offerts jadis à ce dieu, et s'obligea, si l'expédition tournait à bien, à consacrer au fils d'Alcmène une part du butin qu'on enlèverait aux malheureux habitants de la Gaule et de l'Italie. Après avoir rempli ces pieux devoirs, il rassembla ses troupes, et leur adressa une harangue nouvelle, qui n'est plus de la façon de Tite-Live, mais dont Polybe fournit, en fort peu de lignes, les principales idées : fondre sur les Romains, qui ont osé demander qu'on leur livrât le chef d'une si belle et si brave armée; envahir de fertiles et délicieux territoires; s'associer aux Gaulois, sur la bienveillance desquels on peut compter. Le père Catrou, persuadé que le simple énoncé de ces trois idées ne suffisait point, les a délayées en une page, qui n'en contient pas une seule de plus; véritable modèle d'amplification, c'est-à-dire, du plus mauvais genre d'écrire auquel on puisse exercer la jeunesse studieuse. En faisant le dénombrement de ses soldats, le général carthaginois en compta quatre-vingt-dix mille d'infanterie et douze mille de cavalerie; c'est le nombre marqué par Polybe, puis par Appien, qui ajoute trente-sept éléphants. Eutrope dit cent cinquante mille fantassins et vingt mille cavaliers.

De Carthagène, d'où partait cette armée, Polybe calcule qu'elle avait à parcourir deux mille six cents stades jusqu'à l'Èbre; puis seize cents jusqu'à Empo-

rium (Ampurias en Catalogne); de là jusqu'au Rhône, seize cents encore, et quatorze cents autres jusqu'aux Alpes; enfin jusqu'aux plaines de l'Italie douze cents; en tout, huit mille quatre cents. Polybe dit, en nombre rond, neuf mille stades : ce serait quatre cent cinquante lieues, à raison de vingt stades pour une lieue; mais on ne peut faire aucun fond sur ces mesures, qui seront éternellement un objet de controverse entre les savants; et il ne servirait de rien d'évaluer les distances actuelles, puisqu'il faudrait savoir quels détours Annibal a pu être forcé de prendré à travers les montagnes et près des fleuves. Il n'existe point d'itinéraires antiques de cette expédition, et ceux que les modernes ont tracés ne reposent que sur des conjectures plus ou moins plausibles. Toujours peut-on dire, approximativement, que la distance était de quatre cents lieues entre Carthagène et les bords du Tésin. Nous ignorons où était située une ville nommée Étovisse, où Annibal s'arrêta, à ce que dit Tite-Live. Mais cet historien, qui attache au nom d'Étovisse une aventure merveilleuse, semble rapprocher cette ville de l'Èbre et de la mer, ce qui contredirait un peu l'opinion des géographes, qui la prennent pour Bufiel dans le royaume de Valence. D'autres indiquent le bourg de Caspé en Aragon, sur les bords de l'Èbre, mais assez loin de la mer; on a proposé aussi Miravet ou Binaros en Catalogne. Quoi qu'il en soit, l'historien latin attache à ce nom d'Étovisse une aventure merveilleuse. Le général, pendant le séjour qu'il fit en ce lieu, eut un songe, disons même une vision; car les grands capitaines en ont quelquefois. Un jeune homme lui apparut, qui avait le port et les traits d'un immortel. Le spectre se disait envoyé

par Jupiter pour frayer au héros la route de l'Italie, et lui enjoignait de le suivre, et de tenir les regards attachés sur lui, sans les détourner à droite ni à gauche. Annibal obéit avec un religieux respect : cependant la curiosité ayant imprimé un léger mouvement à ses yeux, ne voilà-t-il pas qu'à l'instant il n'aperçoit plus qu'un monstrueux serpent qui, derrière ses replis tortueux, traîne un amas confus, un horrible mélange d'arbres déracinés, d'arbrisseaux renversés et d'énormes ruines, le tout surmonté d'un nuage épais, où la foudre éclate! Le général voulait savoir ce que ce prodige annonçait : « Le ravage de l'Italie, répondit le messager « céleste. N'en demandez pas davantage : le reste est un « mystère; c'est le secret des destins : *Nec ultra inqui-* « *reret, sineretque fata in occulto esse.* »

Après cette vision, qui réjouit fort le cœur du héros, *hoc visu lætus*, car il y avait été parlé de ravage, *vastitatem Italiæ*, il passa l'Èbre. Selon toute apparence, il n'avait jamais encore franchi cette limite, quoique les Romains eussent semblé l'en accuser. Sagonte était à une assez longue distance au sud de ce fleuve, dont jusqu'ici Annibal ne s'est approché dans aucun des récits que nous avons recueillis. Il le traversa vers le milieu de l'été 218, et soumit les peuplades établies depuis là jusqu'aux Pyrénées, Ilergètes, Ausétans, Lacétaniens et Bargusiens. Nous avons déjà reconnu, autant qu'il est possible, la situation de ces derniers : les Lacétaniens ou Lucétans, avec lesquels on peut confondre les Laétans, Λαιητανοί, dont parlent Strabon et Ptolémée, habitaient, dans la Catalogne, les territoires de Barcelone, de Solsona, d'Urgel, d'Hostalric, entre le Llobregat et le Ter. Les Ausétans avaient pour

capitale Ausa, depuis Ausona, maintenant Vic d'Osona; et Pline les appelle *Aquicaldenses*, à cause de leurs eaux chaudes : ils ne sont probablement pas distincts des Authétans, que l'on place aux environs de Girone. Les Ilergètes occupaient la partie de l'Aragon qui est au nord de l'Èbre, et s'étendaient jusqu'à Lérida. On a lieu de croire que ces conquêtes d'Annibal n'atteignirent point la Navarre et la Biscaye. Pour contenir dans l'obéissance les peuples qui viennent d'être indiqués, et surtout les Bargusiens, qui s'étaient montrés disposés en faveur des Romains, il leur imposa un gouverneur, nommé Hannon, sous les ordres duquel il laissa dix mille hommes de pied et mille chevaux. Il congédia d'ailleurs sept mille soldats, qu'il voyait effrayés d'avance des fatigues d'une si laborieuse expédition, et qui auraient pu communiquer leur découragement à leurs camarades : il se réservait de réclamer leurs services lorsqu'il en aurait besoin. Trois mille Carpétans désertèrent : il fit semblant de les avoir aussi renvoyés. Au moment de franchir les Pyrénées, il n'avait, selon Polybe, conservé que cinquante mille hommes d'infanterie et neuf mille de cavalerie. Cependant, si l'on retranche, des cent deux mille avec lesquels il était parti de Carthagène, les onze mille laissés sous le commandement de Hannon, les trois mille Carpétans et les sept mille autres congédiés, le reste est encore de quatre-vingt-un mille; en sorte qu'il en disparaît ici vingt-deux mille, dont les historiens ne nous rendent pas raison. Réduite à cinquante-neuf mille hommes, l'armée carthaginoise aurait été plus faible en nombre que les trois corps de légionnaires et d'alliés romains qui étaient ensemble d'environ soixante-quatorze mille. Mais il faut penser qu'Annibal s'était as-

suré les moyens d'en reprendre au moins vingt-cinq mille en Espagne, outre les quinze mille ou plus qu'il avait mis sous les ordres de son frère Asdrubal, et l'armée égale ou supérieure envoyée par lui en Afrique. Il n'y a point d'exagération à dire qu'il pouvait, selon qu'il le jugerait convenable, employer cent vingt mille hommes à son entreprise, sans parler des auxiliaires qu'il trouverait chez les Gaulois de l'un et de l'autre côté des Alpes. Il détacha de ses neuf mille cavaliers deux troupes, dont l'une devait pénétrer dans la Gaule, négocier avec les habitants, et préparer un libre accès à l'armée; l'autre, visiter les Pyrénées et y reconnaître les passages praticables (1).

Ces montagnes furent traversées sur plusieurs lignes sans obstacle et sans encombre : le rendez-vous commun était à Illibéris, depuis Caucolibéris et enfin Collioure. D'Anville, toutefois, fait correspondre Illibéris à la ville qui a pris dans la suite le nom d'Hélène, et par syncope Elne; c'était au moyen âge un siége épiscopal, qui a été depuis transféré à Perpignan. Près de cette dernière ville, on voit les débris d'une tour de Ruscinon, ancienne cité, où se rassemblèrent, au moment de l'arrivée d'Annibal, les peuplades voisines, épouvantées de ce débordement de soldats étrangers. Le général africain dépêcha des messagers ou des orateurs, comme dit Tite-Live, à leurs chefs ou roitelets, *oratores ad regulos misit*. Il les invitait à une conférence, offrait de les rece-

(1) M. Daunou a déjà eu occasion de parler de la marche d'Annibal à travers les Pyrénées, la Gaule méridionale et les Alpes, dans la partie de son cours relative à Polybe (t. XII, p. 133 et suiv.); mais il consacre ici plus de détails à cette importante expédition, qui tient essentiellement à l'histoire romaine. Nous n'avons pu dès lors nous croire autorisé à supprimer le nouveau récit, dans le but d'éviter un double emploi.

voir à Illibéris, ou de se rendre lui-même auprès d'eux à Ruscinon. Ils devaient voir en lui non un ennemi, mais un hôte, qui ne tirerait l'épée qu'en Italie, si les Gaulois ne le forçaient point à se défendre. Les roitelets vinrent à Illibéris, reçurent des présents, se réjouirent d'une si bonne aventure, et laissèrent passer en paix la formidable et généreuse armée. Elle s'avança jusqu'aux bords du Rhône; et, comme elle n'éprouva dans ce voyage ni obstacle ni retard, les historiens n'ont pas d'occasion de nous tracer en détail la route qu'elle suivit. Des Volces, distingués de ceux des environs de Toulouse par le surnom d'Arécomiques, occupaient les deux rives du Rhône entre Nîmes et Carpentras : ils ne tentèrent point d'empêcher Annibal d'arriver à la rive droite; ils se portèrent tous sur la gauche, se flattant de lui opposer une barrière insurmontable, et de préserver leur pays de ses ravages. Ils y auraient réussi peut-être, s'ils avaient été secondés par le consul Scipion, qui était alors campé dans l'île du Rhône appelée depuis *Castra Mariana*, parce que Marius s'y retrancha, et par contraction ou corruption *Camaria* et *Camargue*. Mais Scipion hésita, différa, se rembarqua peu de temps après, comme nous l'avons dit dans notre dernière séance, et regagna Pise. C'était, ce me semble, une faute extrêmement grave. Annibal, qui ne pouvait soupçonner cette inaction, et qui, sachant qu'une armée romaine campait à quelques lieues de distance, supposait qu'elle ferait ce qu'elle aurait dû faire, résolut de ne la point attendre, et de traverser au plus tôt le fleuve. Il fit partir de nuit un détachement considérable, qui, sous la conduite d'Hannon, fils de Bomilcar, remonta par terre la rive droite, disparut de la

vue des Gaulois, parcourut en un jour un espace de vingt-cinq milles, et, dans une des nuits prochaines, s'arrêta près d'un endroit où le Rhône, moins resserré, roule moins rapidement ses eaux dans un lit plus large, moins profond, et partagé par une petite île. Hannon trouva dans une forêt voisine assez de bois pour construire des radeaux et des nacelles : il n'avait pas besoin d'en fabriquer un grand nombre; car le détachement était en partie composé d'Espagnols, excellents nageurs, qui disposèrent leurs bôucliers sur des outres enflées, se soutinrent parfaitement sur l'eau, et gagnèrent la rive gauche, où les bateaux portaient en même temps les Carthaginois de cette troupe. Dès que les uns et les autres eurent pris terre, Hannon les conduisit par un long circuit jusque vis-à-vis le lieu où il avait laissé Annibal, et les embusqua derrière le camp des Volces, qui n'avaient encore aucune connaissance de ces mouvements. Le général carthaginois, qui en était informé par des feux et des signaux convenus, ne différa pas d'un instant le passage du gros de son armée. Ses discours et ses largesses avaient gagné les Volces restés sur la rive droite, et auxquels d'ailleurs il tardait de se voir délivrés de tant d'étrangers incommodes. Laissant à leurs concitoyens de la rive gauche le soin de se tirer d'affaire comme ils pourraient, ils fournirent toutes leurs barques aux Carthaginois. Annibal y fit monter ses cavaliers, et rangea ces bateaux sur une longue file, afin de rompre le courant des ondes. Les chevaux nageaient à la queue de chaque barque, attachés quatre à quatre, et conduits à la main. A l'abri de ces barques, l'infanterie passa sur de simples canots, formés chacun d'un arbre creusé. A ce spec-

tacle, les Gaulois accoururent en faisant retentir le rivage de leurs cris barbares, de leurs chansons bruyantes, et des coups redoublés qu'ils frappaient sur leurs boucliers. La flotte, composée d'une multitude de petites embarcations, répondait par les clameurs des soldats et des matelots; elle s'avançait en bon ordre, et sa contenance inspirait déjà la terreur. Le débarquement commençait à peine, quand les Volces apprirent qu'ils avaient derrière eux le détachement d'Hannon; ils se crurent enveloppés de toutes parts : ils voyaient les Carthaginois et les Espagnols se ranger en bataille à mesure qu'ils sortaient du fleuve, et engager aussitôt l'action avec autant de régularité que d'ardeur. Les Gaulois ne tardèrent point à se débander; ils s'enfuirent à toutes jambes dans leurs villages.

Annibal avait encore à faire passer ses éléphants; et, pour y réussir, il inventa, dit-on, un stratagème: il fit faire un traîneau long de deux cents pieds et large de cinquante, qui, couvert de claies et de gazon, imitait la rive du fleuve : on y attacha des bacs. Les femelles entrèrent sur le traîneau, et y attirèrent les mâles; du traîneau les uns et les autres passaient dans les bacs, qui les transportaient à l'autre rive. Néanmoins quelques-uns de ces animaux s'agitèrent tellement qu'ils tombèrent : heureusement ils respirèrent par leurs trompes, qui s'élevaient au-dessus de l'eau; et ils gagnèrent le rivage. Tite-Live s'en tient à ce récit, et rejette celui de certains auteurs, suivant lesquels les éléphants ayant été rassemblés au bord du Rhône, un de leurs conducteurs irrita exprès le plus farouche, et se jeta aussitôt à la nage : l'animal en fureur l'y poursuivit, et y fut suivi de tous les autres, jusqu'à ce qu'entraînés

tous par le courant, ils atteignirent l'autre bord. Ni l'une ni l'autre version ne sont à l'abri de la critique. Mais enfin tout le passage étant opéré, Annibal, bien informé qu'il y avait un corps de troupes romaines vers l'embouchure du Rhône, dépêcha cinq cents cavaliers numides, qu'il chargeait seulement d'observer la situation et la force de l'ennemi. Ce détachement fut rencontré par trois cents cavaliers que le consul avait envoyés aussi à la découverte. Un combat se livra, où périrent, dit-on, deux cents Numides et fort peu de Romains : secondés par des Gaulois, les Romains remportèrent ainsi l'avantage. Annibal eut quelque tentation de fondre soudainement sur l'armée consulaire; mais, lorsqu'il eut reçu une députation de Boïens, il résolut de commencer par le passage des Alpes. Le chef de ces envoyés gaulois s'appelait Magalus, et, dans Polybe, Magile : il offrit au général africain de lui servir de guide à travers les montagnes, et lui conseilla de les franchir; de ne s'exposer à aucun échec avant de descendre en Italie; d'y arriver avec une armée intacte, et dont nul revers n'eût affaibli ni le courage ni la réputation. Si ce conseil était sage, comme on ne peut en douter, Scipion en suivait de bien mauvais, en ne saisissant pas les occasions d'attaquer des ennemis qui l'évitaient : or c'était à cette époque que le consul se disposait à redescendre dans la mer Tyrrhénienne. Pour Annibal, déterminé à monter au sommet des Alpes, il s'efforça de dissiper l'effroi qu'inspiraient à ses soldats le souvenir de la première guerre punique, l'aspect de ces monts escarpés, et les horribles relations qu'on leur en faisait. Dans Tite-Live, il leur adresse une harangue : il s'étonne de cette terreur

soudaine en des cœurs toujours intrépides, en des guerriers toujours vainqueurs, qui n'ont quitté l'Espagne qu'après l'avoir soumise tout entière à la domination de Carthage, qui n'ont passé l'Èbre que pour abolir le nom romain et délivrer l'univers, qui jusqu'ici n'ont trouvé aucune journée de marche trop longue, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher. N'ont-ils pas achevé la plus grande partie de leur route, franchi les Pyrénées au milieu de peuples sauvages, traversé le Rhône, et triomphé à la fois de l'impétuosité de ses ondes et de la fureur des Gaulois, qui en gardaient les bords? Quoi! ils voudraient s'arrêter maintenant, et se prétendraient fatigués quand ils touchent aux murs et aux portes de l'Italie! Quelle idée se sont-ils donc formée des Alpes? et se figurent-ils, après tout, qu'elles soient autre chose que de hautes montagnes? Qu'importe qu'elles surpassent en hauteur les Pyrénées? Y a-t-il donc des terres qui touchent au ciel, et qui soient inaccessibles aux humains? Habitées, cultivées, fertiles en productions qui nourrissent des animaux, pourquoi les Alpes refuseraient-elles des passages à des voyageurs, et même à des armées? Ne suffit-il pas de jeter les yeux sur ces députés boïens qui viennent de les traverser, et qui sans doute ne sont pas venus à tire-d'aile par les airs? Combien n'a-t-on pas vu de Gaulois, à diverses époques, les franchir avec leurs enfants et leurs femmes, et descendre, en pleine sûreté, dans les campagnes italiennes? Qu'aurait ce passage de si difficile à des soldats qui ne portent pour tout bagage que leurs armes? Non, certes, il ne s'agit point de travaux pénibles, comparables à ceux qu'a exigés pendant huit mois le siége de Sagonte. L'armée se souviendra qu'elle marche sur Rome, la sou-

veraine de l'univers, et saura que les fatigues sont légères, qui doivent être payées d'un tel prix. Cette Rome que des Gaulois ont prise, des Carthaginois ne désespéreront pas de la conquérir; et ceux qui viennent de vaincre des Gaulois aux bords du Rhône ne craindront pas de s'élancer aux bords du Tibre.

J'ai voulu, Messieurs, vous rapporter cet éloquent discours de Tite-Live, en compensation des discussions arides dans lesquelles nous allons être obligés d'entrer. On convient aujourd'hui qu'Annibal a passé le Rhône entre Montfaucon et Roquemaure : ce point est déterminé par les documents qui concernent les Volces Arécomiques, et par l'observation du cours, du lit et des îles du fleuve. On convient aussi que l'armée carthaginoise descendit à Turin, *civitas Taurinorum*. Mais, de Roquemaure à Turin, on lui fait suivre de très-différents chemins. Les uns la conduisent le long de la rive gauche du Rhône à Montélimart, à Valence, à Vienne, à Lyon, puis à Saint-Sorlin, à Yenne, à Seyssel, à Genève; lui font côtoyer les bords méridionaux du lac, d'où elle descend à Saint-Maurice et passe le grand Saint-Bernard, pour gagner ensuite Aoste, Bard, Ivrée, et aboutir à Turin. Ce premier système, suggéré par Pline, est celui qu'ont professé Cluvier, le père Menestrier, le père Catrou, Bourrit, Witaker, M. de Rivaz. D'autres, après avoir mené Annibal le long du Rhône jusqu'à Vienne, le dirigent par Bourgoin jusqu'à Yenne, d'où il se porte à Montmeillan, puis remonte les rives de l'Isère jusqu'au delà de Moutiers, et passe le petit Saint-Bernard, pour se rendre, par Aoste et Ivrée, à Turin encore. Ferguson a préféré ce second système, qui a été aussi soutenu en Angleterre par le

général Melville, comme à Genève par M. Deluc, et en France par M. la Renaudière, dans un *Excursus* du Tite-Live de la collection latine de M. Lemaire. Suivant une troisième opinion, Annibal quitte les bords du Rhône près de Valence, au confluent de ce fleuve et de l'Isère; de là il suit la rive gauche de l'Isère jusqu'à Grenoble et Montmeillan, pour côtoyer ensuite la petite rivière d'Arc jusqu'à Saint-Jean de Maurienne et au mont Cénis, d'où il descend à Suse, et toujours à Turin. C'est la route qu'indiquent Simler, Grosley, Mann, Saussure, Stolberg, M. Albanis de Beaumont, et feu M. Larauza, dont l'ouvrage sur cette matière a été publié en 1826, peu après sa mort. Ce ne serait pas une autorité de plus que la décision prononcée, dit-on, en faveur de ce système par un personage moderne très-fameux qui n'avait aucune des connaissances historiques, géographiques et littéraires, nécessaires pour examiner une telle question. Un quatrième itinéraire, conforme au précédent jusqu'à Grenoble, se continue le long de la rivière de Drac, se prolonge par Gap, Embrun et Briançon, jusqu'au mont Genèvre, pour venir par Oulx et Suse à la *civitas Taurinorum*. Ainsi procèdent Honoré Bouche, Folard, Dutens, d'Anville, Gibbon, le général Guillaume de Vaudoncourt, M. Fortia d'Urban, et M. Letronne dans deux articles du *Journal des savants*. Un cinquième et dernier système, qui n'a guère eu d'autres partisans que le marquis de Saint-Simon en 1770, et l'abbé Denina en 1790, 1792 et 1805, se confond à peu près avec le quatrième jusqu'à Embrun; mais de là il mène Annibal par Barcelonnette et Hubayette au mont Viso, pour descendre à Pignerol et à Turin. Je réduis ces systèmes à cinq, parce que je ne tiens compte que des

cinq monts que l'on fait gravir par l'armée d'Annibal, le grand Saint-Bernard, le petit Saint-Bernard, le Cénis, le Genèvre et le Viso; mais, soit pour parvenir à l'un de ces monts, soit pour en descendre jusqu'à Turin, il existe, entre les partisans d'un même système, des différences dont il serait inutile et fastidieux de vous entretenir. L'ancien nom d'Alpes Pennines s'applique au grand Saint-Bernard, le plus septentrional des cinq; celui d'Alpes Grecques, au petit Saint-Bernard: la dénomination d'Alpes Cottiennes est commune au Cénis, au Genèvre et au Viso, qui sont les trois plus méridionaux.

Vous conclurez sans doute, de cette multitude et de cette divergence des hypothèses modernes, que la question est fort difficile, et que les anciens textes ou monuments ne suffiront jamais pour l'éclaircir. C'est de quoi l'on demeure convaincu par une lecture attentive des meilleurs écrits publiés sur ce sujet, tels que ceux de M. de Rivaz pour le grand Saint-Bernard, de MM. Deluc et la Renaudière pour le petit, de Grosley et de M. Larauza pour le Cénis, de M. Letronne pour le Genèvre. Cependant, à n'entendre qu'un seul de ces auteurs, les opinions de ses adversaires sont *insoutenables, absurdes* même; la sienne repose sur les plus solides fondements. L'un des articles du livre de M. Larauza est intitulé *La question est susceptible d'une démonstration rigoureuse*; et nous lisons, à l'avant-dernière page: *L'ensemble de ces considérations et de tant de preuves n'équivaut-il pas à la démonstration la plus rigoureuse?* On a mêlé, d'ailleurs, à ces controverses des intérêts ou des vanités de localités: on a parlé de l'*honneur* accordé ou refusé au grand ou au petit

Saint-Bernard; on a longtemps montré sur le grand le rocher qu'Annibal s'ouvrit avec du vinaigre, et de prétendus restes d'une inscription punique, par laquelle il voulut assurer pour jamais à ce mont la gloire de l'avoir vu passer. Les deux principales pièces de ce procès interminable sont deux textes de Polybe et de Tite-Live, que je vais mettre sous vos yeux, et qui vous offriront d'ailleurs de plus importants détails de ce mémorable voyage.

Après avoir écarté les fictions de certains auteurs, qui racontaient qu'un demi-dieu avait apparu aux Carthaginois et leur avait montré leur chemin, Polybe s'exprime ainsi : « Au bout de quatre jours de marche, « Annibal parvint à un canton fertile et populeux, « nommé l'Ile, parce que deux rivières y ont leur con- « fluent, le Rhône et le Σκόρας, ou Σκώρας en certains « manuscrits, Ἰσάρας (l'Isère) ailleurs, et Ἄραρος (la Saône) « selon Casaubon. Cette Ile ressemble assez, pour la « grandeur et pour la forme, au Delta d'Égypte; avec « cette différence néanmoins que, en Égypte, la mer est « l'un des côtés du triangle, dont les deux autres côtés « sont des branches du Nil, au lieu qu'ici le troisième « côté consiste en une chaîne de montagnes escarpées. « Annibal trouva dans cette Ile deux frères, qui, armés « l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. L'aîné « mit dans ses intérêts le général carthaginois, qui prit « les armes pour sa cause; et le prince, victorieux par ce « secours, en récompensa amplement son défenseur : « il lui fournit des vivres et des munitions en abon- « dance, renouvela les armes des soldats qui étaient « vieilles et usées, y joignit des vêtements et des chaus- « sures, tout ce qu'il fallait pour franchir aisément les

« Alpes. Ce roi fit plus : il mit ses propres troupes à la « queue des troupes carthaginoises, qui n'entraient « pas sans alarmes dans les terres des Allobroges, et « les escorta jusqu'aux premiers monts. Annibal avait « déjà marché pendant huit jours, et parcouru environ « huit cents stades le long du fleuve; il se disposait à « pénétrer dans les Alpes, lorsqu'il se vit exposé au « plus grand péril. Tant qu'il était resté dans le plat « pays, les Allobroges n'avaient point troublé sa mar- « che, soit qu'ils redoutassent sa cavalerie, soit que « les Gaulois qui l'accompagnaient les tinssent en res- « pect; mais lorsque, après la retraite de ceux-ci, il « commença de s'engager dans les défilés, les Allobro- « ges se hâtèrent d'occuper les hauteurs qui dominaient « le chemin où les Carthaginois devaient nécessaire- « ment passer. C'en était fait de l'expédition, si les « barbares eussent mieux couvert leurs piéges; mais « comme ils ne savaient rien cacher, ils essuyèrent « eux-mêmes un dommage égal à celui qu'ils causèrent. « Averti de leur stratagème, Annibal campa au pied « des montagnes, et envoya quelques-uns de ses guides « gaulois reconnaître les dispositions des ennemis : il « apprit ainsi que les Allobroges se retiraient pendant « les nuits dans une ville voisine. Il forme son plan « d'après le rapport, fait en plein jour avancer son « armée près des défilés, et campe le plus près qu'il « peut des barbares. La nuit venue, il ordonne d'al- « lumer des feux, laisse la plus grande partie de ses « troupes dans son camp, et, avec un corps d'élite « fort nombreux, va s'emparer des postes élevés que « les Allobroges avaient abandonnés. Au point du jour, « ils reconnaissent leur mésaventure, et conçoivent

« d'autres desseins. Comme la cavalerie carthaginoise « et les bêtes de charge, serrées dans les défilés, n'y sui- « vaient l'infanterie que de loin, ils fondirent de plu- « sieurs côtés sur cette arrière-garde : là périrent beau- « coup d'Africains, moins sous les coups des barbares « que par la difficulté de la route. Les chevaux et les « bêtes, se soutenant à peine dans ces sentiers aussi « étroits qu'escarpés, tombaient au premier choc; les « chevaux entraînaient dans leur chute tout ce qui se « rencontrait derrière eux. Le général, pour remé- « dier à ce désordre, qui l'exposait à perdre ses muni- « tions et à ne plus trouver de salut même dans la « fuite, se mit à la tête de ceux qui pendant la nuit « s'étaient emparés des hauteurs; et, fondant sur les « Allobroges, il en extermina une multitude, mais non « sans perdre lui-même bien des soldats au milieu d'un « tumulte confus. Toujours la plupart de ses ennemis « étaient-ils anéantis, et le reste en fuite. Il fit, quoi- « que avec peine, passer les défilés à ce qu'il conser- « vait de bêtes et de chevaux; et, se faisant suivre de « ses guerriers les moins fatigués, il attaqua la ville « d'où les ennemis étaient sortis contre lui. Il la trouva « presque déserte; et cette conquête facile lui valut de « grands avantages. Il y fit des prisonniers, en tira des « chevaux et d'autres animaux utiles, du blé et de la « viande pour trois jours. La terreur dont il frappa ces « montagnards leur ôta l'envie d'interrompre de nou- « veau sa marche. Il campa dans ce lieu, et s'y rafraî- « chit un jour entier. Le lendemain, on reprit la mar- « che, qui fut tranquille pendant trois journées. A la « quatrième, nouveau péril : les habitants de l'un de « ces cantons se présentent, portant à la main des ra-

« meaux d'olivier et sur la tête des couronnes, signes « de paix et d'amitié chez ces peuples, comme le ca- « ducée chez les Grecs. Annibal soupçonna quelque « ruse : il voulut savoir quel motif les amenait. Ils « répondirent que, étant informés de la prise et des « malheurs d'une ville voisine, ils venaient supplier « qu'on ne leur fît aucun mal, et promettre de n'en « faire aucun; ils offraient de livrer des otages. Le « général ayant fait semblant de les recevoir pour al- « liés, ils lui amenèrent en effet leurs otages, lui four- « nirent des bestiaux, et, durant deux jours, marchèrent « comme guides à la tête de l'armée. On arriva dans « un vallon que fermaient de tous côtés des rochers in- « accessibles, et qui pouvait devenir le tombeau des « Carthaginois. Leur arrière-garde s'y vit attaquée su- « bitement par les perfides montagnards. Heureuse- « ment Annibal, éclairé par une trop juste défiance, « avait pris les précautions de placer à la tête de la mar- « che la cavalerie et les bagages, à la queue les trou- « pes pesamment armées. Cette infanterie soutint l'at- « taque des barbares; sans elle, on se serait fort mal tiré « de ce pas. On perdit néanmoins encore beaucoup de « bêtes de charge, de chevaux et de guerriers; car les « Allobroges, avançant sur les hauteurs à mesure qu'on « descendait dans les fonds, roulaient et jetaient d'énor- « mes pierres, qui causaient un grand dommage et « une plus grande terreur. Annibal, avec une moitié « de son armée, passa toute une nuit sur un rocher dé- « couvert et fort, λευκόπετρον ὀχυρόν, d'où il protégea « le passage de la cavalerie et des bêtes de somme : « cette nuit suffit à peine pour que tout pût défiler. Le « lendemain, plus d'ennemis : on s'avança vers la

« cime des Alpes sans rencontrer aucun corps d'a-
« gresseurs. Seulement quelques pelotons de monta-
« gnards voltigeaient çà et là, tantôt à la queue, tan-
« tôt à la tête, et enlevaient des bagages. Les éléphants
« servirent alors à effrayer ces barbares, et à les mettre
« en fuite. Après neuf jours de marche, on parvint
« au sommet; on y séjourna deux jours, pour donner
« à ceux qui l'avaient gravi heureusement le temps de
« reprendre haleine, et aux traîneurs le temps de re-
« joindre. Pendant ces deux jours, on vit arriver, contre
« toute espérance, les chevaux et les bêtes qui, abattus
« sur la route, s'étaient relevés, et avaient suivi la
« trace de l'armée jusqu'au camp. L'automne finissait,
« et déjà la neige couvrait le sommet des montagnes.
« Les soldats ressentaient vivement les maux qu'ils
« avaient endurés, et n'envisageaient qu'avec effroi
« ceux qui les attendaient encore. Annibal les rassem-
« ble; et, de ce sommet des Alpes, citadelle de l'Italie,
« d'où se découvrent les vastes plaines qu'arrose le Pô
« et que des Gaulois habitent, il leur fait admirer ce ma-
« gnifique spectacle; c'est l'unique moyen qui lui reste de
« ranimer leur ardeur qui s'éteint. Il leur montre du
« doigt le lieu où est Rome, τὸν τῆς Ῥώμης αὐτῆς τόπον ὑπο-
« δεικνύων, et leur garantit la bienveillance des peu-
« ples situés dans l'intervalle. Le lendemain, il lève le
« camp; on commence à descendre. Hormis quelques
« voleurs embusqués, nul ennemi ne se présente; mais
« l'âpreté des lieux, les frimas, les glaces, occasion-
« nent des pertes presque égales à celles qu'on a souf-
« fertes en montant. La descente est étroite, roide, et
« couverte de neige. Pour peu qu'on manque le vrai
« chemin, on tombe en d'affreux précipices. Le soldat

« endurci résiste encore à ces fatigues; mais on arrive « à un défilé de cent quatre-vingt-dix pas de longueur: « ni les éléphants ni les bêtes de charge ne peuvent « le franchir. Le sentier est trop resserré; et le penchant, « naturellement rapide, l'est devenu davantage par un « récent éboulement de terres. A cet aspect, le décou- « ragement saisit toutes les âmes. Le général conçoit « d'abord l'idée d'éviter le défilé par un détour; la « neige ne le lui permet pas : une circonstance parti- « culière l'arrête. Sur la neige de l'hiver précédent « il vient d'en tomber une nouvelle, molle et peu pro- « fonde, facile à ouvrir; mais, quand elle est foulée, « celle qui est dessous, ferme et glissante, ne laisse « aucun moyen d'assurer la marche : on chancelle, « on fait presque autant de chutes que de pas, comme « sur un terrain couvert de glace. Ce n'est pas tout : « les soldats, en tombant, en essayant de s'aider de « leurs genoux, ou de s'accrocher à quelque objet afin « de se relever, entraînent avec eux ce qu'ils ont saisi « pour se retenir. Les bêtes de charge, en se relevant, « fendent ces neiges glacées, et y restent pour ainsi « dire congelées elles-mêmes dans les trous qu'elles « ont creusés; et, immobiles sous les fardeaux qu'elles « portent, elles ne parviennent pas à vaincre la du- « reté d'une glace âgée de plusieurs hivers. Il faut re- « courir à d'autres expédients. Annibal prend le parti « de camper à l'entrée du défilé; il fait enlever la neige, « et creuser un chemin dans le roc même: ce travail se « pousse avec tant de vigueur, qu'à la fin du jour où « il a été entrepris, les chevaux et les autres animaux « descendent sans trop de peine. On les envoie dans « des pâturages; et le camp s'établit dans une plaine

« où il n'y a point de neige. Il ne reste plus qu'à élar-
« gir assez le chemin pour que les éléphants y puissent
« passer. Les Numides, chargés de cette tâche, se parta-
« gèrent en plusieurs bandes qui se succédaient les unes
« aux autres, et qui ne la purent achever qu'en trois
« jours. Enfin les éléphants descendent, exténués par
« la faim, et se soutenant à peine. En effet, quoique sur
« le penchant des Alpes, des deux côtés il se trouve
« des arbres, des forêts, des terres à cultiver; il n'en
« est pas de même de la cime et de ce qui l'avoisine :
« comment un sol encombré de neiges en toute saison
« deviendrait-il productif? L'armée entière, rassemblée
« par son chef, descendit; et le troisième jour elle entra
« dans la plaine, mais ayant perdu une multitude de
« guerriers, et bien plus encore de chevaux et de bêtes,
« dans les combats, dans les rochers, aux passages des
« rivières et des défilés. On comptait cinq mois et
« demi, y compris quinze journées dans les Alpes, de-
« puis le jour où Annibal était parti de Carthagène,
« jusqu'à celui où il planta ses étendards sur les rives
« du Pô et au milieu des Insubriens. La diminution de
« ses troupes n'avait point affaibli son audace. Il n'a-
« vait plus que douze mille Africains, avec huit mille
« fantassins et six mille cavaliers espagnols : c'est de
« lui-même qu'on tient ce calcul, qu'il fit graver sur
« une colonne près du promontoire Lacinien, » non
loin de Tarente.

Telle est, Messieurs, la relation de Polybe : il y joint, selon sa coutume, des réflexions sur la méthode qu'il a suivie pour en rassembler et en choisir les éléments; et il finit par déclarer que, afin de la rendre exacte, de la préserver des erreurs dont les autres écri-

vains ont parsemé leurs descriptions, il ne s'est épargné aucune fatigue, aucun péril; qu'il a voyagé sur mer et sur terre, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules; qu'il a recherché, reconnu tous les lieux dont il avait à parler. Je ne sais pourtant, Messieurs, si le récit que vous venez d'entendre vous paraîtra suffisant pour décider par lequel des cinq monts, grand et petit Saint-Bernard, Cénis, Genèvre et Viso, Annibal a passé; quels chemins il a suivis pour y arriver, pour en descendre. Vous allez voir si la narration de Tite-Live éclaircit mieux ces questions.

L'historien latin dit qu'Annibal, ayant passé le Rhône, s'avança au milieu des terres de la Gaule, *mediterranea Galliæ petit :* non que ce chemin le conduisît plus directement aux Alpes, mais parce qu'il s'éloignait de la mer et des Romains, avec lesquels il ne voulait se mesurer qu'en Italie. Après quatre jours de marche, il parvint au lieu où le Rhône mêle ses eaux à celles de la Saône, lieu qui est nommé Ile, à cause du terrain embrassé par la seconde rivière. *Quartis castris ad Insulam pervenit : ibi Arar Rhodanusque amnes, diversis ex Alpibus decurrentes* (la Saône et le Rhône venant de différentes Alpes), *agri aliquantum* (quelque peu de terrain) *amplexi, in unum confluunt; inde mediis campis Insulæ nomen inditum.* Non loin sont les Allobroges, chez qui deux frères s'entredisputaient le pouvoir. Ici mêmes détails à peu près que dans Polybe; seulement l'aîné de ces princes est appelé Brancus, et Annibal ne livre pas de combats pour lui, mais, pris pour arbitre, *arbiter regni factus*, il décide en sa faveur. De là, Tite-Live fait tourner Annibal à gauche, du côté des Tricastins, *ad lævam in Tricastinos*

flexit, et gagner par les frontières du pays des Vocontiens celui des Tricoriens, *inde per extremam oram Vocontiorum agri tetendit in Tricorios.* Point d'obstacles jusqu'à ce qu'on arrive à la Durance, *ad Druentiam*, autre fleuve alpin, le plus difficile à traverser qui soit dans la Gaule. Quoique profond, il n'est point navigable, parce que, n'étant pas contenu par des rives, il change souvent de lit, forme des bancs et des gouffres, roule des roches, et s'enfle par des pluies. Ce dernier accident venait d'arriver, quand les Carthaginois le traversèrent, non sans confusion et sans alarmes. Vous remarquez sans doute, Messieurs, que Polybe n'a point parlé de la Durance, qui descend du mont Genèvre jusqu'auprès des murs d'Avignon, non plus que des Tricastins, des Vocontiens et des Tricoriens, peuples que les uns placent dans les territoires de St-Paul-Trois-Châteaux, de Die et de Gap; les autres, dans ceux de Saint-Marcellin, de Grenoble et de Saint-Jean-de-Maurienne. Des bords de la Durance, Tite-Live fait entrer les Carthaginois dans les Alpes. La renommée, dit-il, qui exagère tout, leur avait inspiré une effrayante idée de ces montagnes : l'aspect en fut plus horrible. Ces sommets escarpés, ces neiges confondues avec un ciel nébuleux, des toits informes suspendus aux rochers, des hommes hideux et sauvages, des troupeaux brûlés de froid, *torrida frigore*, la gelée roidissant les êtres animés comme ceux qui ne le sont pas, tout est affreux à dire, plus affreux à voir. On commençait à peine à monter, lorsqu'on aperçut des barbares postés sur des hauteurs. La manière dont Annibal vint à bout de s'emparer de ces lieux élevés, et de dissiper l'attroupement des montagnards, est ici exposée comme dans

Polybe, mais avec un peu moins de précision. En revanche, l'auteur latin peint plus vivement certains détails, par exemple l'épouvante des chevaux, qui, aux cris guerriers des montagnards, aux clameurs dissonantes que les bois et les vallées répercutent, saisis, frappés ou blessés, tombent avec les hommes, les armes, et les autres fardeaux qu'ils portent : c'est une ruine immense qui déroule des défilés dans les précipices. En ce qui concerne la ville ou forteresse, *castellum*, dont les Carthaginois se rendirent maîtres, les bestiaux qu'ils y prirent et qui suffirent à leur nourriture pendant trois journées de marche, les piéges qu'à la quatrième leur tendirent de nouveaux montagnards plus perfides, le chemin parcouru jusqu'à la neuvième, et les deux jours de station sur un sommet des Alpes, la narration latine n'est guère qu'une élégante version de la grecque, qui n'est pourtant jamais citée. Il fallut, continue Tite-Live, descendre plus périlleusement qu'on n'était monté : il ne se présentait que des sentiers étroits, rapides et glissants, où il suffisait de chanceler pour tomber, et de tomber pour entraîner dans sa chute tout ce qu'on rencontrait d'hommes et d'animaux. Il nous peint les mouvements des uns et des autres à travers ces neiges, qui recouvrent une glace unie où aucun pas ne peut se fixer : les efforts des genoux, des mains, des ongles, n'aboutissent qu'à presser et fondre la neige, qu'à mettre à nu des glaces épaisses, qu'à y ouvrir des fentes où l'on demeure pris comme dans des piéges. Les moyens employés pour pratiquer un chemin dans le roc n'ont pas été décrits par Polybe : voici ce qu'en dit l'auteur latin, sans indiquer non plus la source où il puise ces particularités : *Quum cædendum esset saxum, arboribus circa immanibus*

dejectis detruncatisque, struem ingentem lignorum faciunt: eamque, quum et vis ventorum apta faciendo igni coorta esset, succendunt, ardentiaque saxa infuso aceto putrefaciunt. Ita torridam incendio rupem ferro pandunt, molliuntque anfractibus modicis clivos, ut non jumenta solum, sed elephanti etiam, deduci possent. « Comme il fallait creuser le rocher, on « abattit autour de ce lieu de gros arbres; de leurs troncs « on fit sur le roc un grand bûcher; on y mit le feu; le « vent qui soufflait avec force étendit la flamme. La pierre « s'échauffe, on y répand du vinaigre qui la pulvérise; « dès lors le fer y eut prise. On adoucit les pentes par de « légères sinuosités, en sorte que tous les animaux jus- « qu'aux éléphants purent y passer. » Vous savez, Messieurs, que la critique a rejeté ce détail, en observant surtout qu'Annibal ne pouvait avoir, au milieu des Alpes, assez de vinaigre pour une telle opération. Nous reviendrons bientôt sur cet article. Voilà, poursuit Tite-Live, comment Annibal parvint en Italie le cinquième mois depuis son départ de Carthagène, ayant achevé de passer les Alpes le quinzième jour, *quinto mense, decimo quinto die Alpibus superatis;* expressions qui permettraient de prendre pour terme final le quinze du cinquième mois, et qui ne donnerait que quatre mois et demi, tandis que l'écrivain grec semble plutôt ajouter aux cinq mois quinze jours du sixième. Combien le général carthaginois avait-il de troupes après toute cette traversée, *quantæ copiæ transgresso in Italiam Annibali fuerint?* les auteurs ne sont pas du tout d'accord sur ce point, *nequaquam inter auctores constat.* Le plus haut calcul est de cent mille fantassins et vingt mille cavaliers; le plus

faible, de vingt mille hommes à pied et six mille à cheval. Remarquez, je vous prie, Messieurs, cette énorme différence de quatre-vingt-quatorze mille. Cincius Alimentus est cité ici comme ayant appris d'Annibal, dont il a été le prisonnier, que l'infanterie était de quatre-vingt mille hommes, et la cavalerie de dix mille, avant qu'on en eût perdu trente-six mille auprès de Turin : mais Tite-Live croit que Cincius fait entrer dans ce compte les Gaulois et les Liguriens qui s'associèrent à l'entreprise carthaginoise. Nous lisons ensuite que, du temps même de Tite-Live, il y avait différentes opinions sur le col ou sommet qui avait servi de passage : plusieurs désignaient les Alpes Pennines, le grand Saint-Bernard ; et Cœlius Antipater le *jugum Cremonis* ou autrement *Centronis*, le mont des Centrons, qui serait le petit Saint-Bernard ou les Alpes Grecques. Tite-Live rejette ces deux hypothèses, parce que, dit-il, de tels chemins auraient conduit par le pays des Salasses à celui des Libuens ou Libyciens, c'est-à-dire par Aoste à Verceil, et non pas à la *civitas Taurinorum* ; il ajoute que le nom des Alpes Pennines ou Penines leur vient d'un dieu qui avait là un temple, et point du tout du passage d'une armée punique.

Il suit de là, Messieurs, que si l'on s'en rapportait à Tite-Live, la question se resserrerait entre le Cénis, le Genèvre et le Viso, ou, en un seul mot, les Alpes Cottiennes ; aussi les auteurs modernes qui tiennent pour le grand ou le petit Saint-Bernard invoquent-ils l'autorité de Polybe, en refusant tout crédit à l'auteur latin. D'un autre côté, certains défenseurs des systèmes qui fixent le passage au Genèvre ou au Cénis ont prétendu concilier ces deux historiens. Il est certain qu'ils ont

tous deux raconté les mêmes faits, sauf un petit nombre de circonstances assez indifférentes; mais que les lieux de ces scènes historiques soient les mêmes dans l'un et dans l'autre, on est fort tenté d'en douter lorsqu'on voit que Polybe ne nomme que les Allobroges, tandis que Tite-Live nous promène chez les Tricastins, les Vocontiens, les Tricoriens, et nous fait descendre au midi jusqu'à la Durance. Pour rencontrer les quatre peuples que je viens de nommer sur une route qui conduise des bords du Rhône à ceux de la Durance, et qui aboutisse au Cénis, ou au Genèvre, ou au Viso, on a besoin de déplacer fort diversement ces peuples eux-mêmes; et l'on se donne cette liberté, sous prétexte qu'ils étaient nomades, et changeaient souvent d'habitations. C'est ainsi que les Allobroges se trouveront tantôt entre Lyon et l'Isère, tantôt entre l'Isère et la Drôme; les Tricastins remonteront de Saint-Paul-Trois-Châteaux jusque vers Grenoble; les Tricoriens se transporteront des environs de Gap à ceux de Saint-Jean-de-Maurienne. Quoique cette théorie puisse paraître suspecte par sa commodité même, ces transmigrations ne sont point inadmissibles, même depuis l'an 218 avant notre ère, malgré l'absence de tout document positif. Mais la Durance n'est pas aussi mobile, bien qu'elle change de lit; et il a fallu d'incroyables efforts pour la transporter de la relation de Tite-Live dans celle de Polybe. Deux ou trois de nos séances suffiraient à peine à l'examen de tous les détails de cet épineux sujet; mais, en prolongeant celle-ci de quelques minutes, nous pourrons prendre du moins une connaissance suffisante de l'état de la question et des principales difficultés.

D'abord jusqu'où Annibal a-t-il remonté la rive droite

du Rhône, après avoir traversé le fleuve entre Roquemaure et Montfaucon? Il faut répondre jusqu'au confluent du Rhône et de la Saône, si l'on prend à la lettre le mot *Arar* qui est dans Tite-Live, et Ἄραρος qu'Isaac Casaubon lit dans Polybe : c'est ce que font les modernes qui veulent aboutir au grand Saint-Bernard. Mais la plupart des manuscrits grecs portent Σκάρας, Σκώρας, Σκόρας, quelques-uns même, dit-on, Ἰσάρας, ce qui a été contesté. Comme on ne connaît point de rivière Scoras ou Scaras, il a été tout simple d'accuser les copistes de Polybe d'avoir ainsi défiguré le mot Ἰσάρας, l'Isère, et ceux de Tite-Live d'avoir écrit *Arar* au lieu d'*Isara*, l'Isère encore. En effet, l'auteur latin dit que ces deux rivières découlent de différents points de la chaîne des Alpes, *amnes diversis ex Alpibus decurrentes;* ce qui est vrai du Rhône et de l'Isère, et non de la Saône, qui vient des Vosges. Sur quoi pourtant il y aurait lieu d'observer que le mot *Alpes* est quelquefois pris dans le sens générique de hautes montagnes; qu'il a été ainsi appliqué aux Pyrénées; que Tite-Live a pu l'étendre aux Vosges; ou bien que, n'étant point un géographe très-expert en ce qui ne concernait pas l'Italie, il a pu croire que la Saône avait sa source dans les Alpes proprement dites. Quoi qu'il en soit, en écrivant Ἰσάρας dans l'auteur grec, *Isara* dans le latin, les voilà d'accord à conduire Annibal le long du Rhône jusqu'au confluent de ce fleuve avec l'Isère, un peu au nord de Valence. De là il se dirigera soit le long de l'Isère et de l'Arc jusqu'au Cénis, soit le long de l'Isère et du Drac jusqu'au Genèvre. Il y a néanmoins deux systèmes, ceux du petit Saint-Bernard et du Viso, auxquels n'a convenu ni le confluent du Rhône et de l'Isère,

ni celui du Rhône et de la Saône. M. Deluc, après avoir mené les Carthaginois de Montfaucon à Vienne, les dirige vers Bourgoin; et quelquefois, au contraire, on les a forcés de quitter le Rhône à fort peu de distance de Montfaucon, et de suivre les bords de l'Aigues, afin d'arriver plus vite au Viso.

Les deux historiens parlent d'une île que Polybe fait triangulaire comme le Delta d'Égypte. Ce devrait être un point de reconnaissance. Mais ici les variations et les difficultés recommencent : les uns embrassent dans cette île tout l'espace compris entre la Saône, le cours du Rhône de Lyon à Genève, et les montagnes du Jura et des Vosges; les autres la placent entre le Rhône, l'Isère, et les monts qui s'étendent de Grenoble à Saint-Genis. Quoique cette seconde hypothèse soit plus plausible, il me semble qu'en l'admettant on est obligé de convenir que Polybe s'est assez mal exprimé : il a fait un triangle de ce qui est réellement un quadrilatère; car le Rhône, qu'il ne prend que pour un côté, en forme ici deux fort distincts : l'un, de l'est à l'ouest, sauf des sinuosités, depuis Saint-Genis jusqu'à Lyon; l'autre, plus direct du nord au midi, depuis Lyon jusqu'au confluent avec l'Isère. On peut imaginer une troisième île, mais quadrangulaire encore, entre l'Isère, le Rhône, l'Aigues et les montagnes. Enfin, M. Fortia d'Urban veut qu'on reconnaisse cet espace insulaire dans une petite île de deux lieues de largeur sur trois un quart de long, formée près d'Orange par deux bras de la rivière d'Aigues.

Selon les deux historiens, Annibal n'a rencontré l'Ile qu'après quatre journées de marche depuis le passage du Rhône; et Tite-Live vous a dit de plus que

ce général voulait s'éloigner de la mer et des Romains; qu'en conséquence il s'enfonça dans le milieu des terres gauloises, *mediterranea Galliæ petit*; d'où il serait permis de conclure qu'il ne s'est pas tenu très-longtemps près des bords du Rhône. Les mots *ad lævam flexit*, «il fléchit à gauche,» après avoir rendu le pouvoir à Brancus, ne me paraissent explicables qu'en supposant Annibal en un lieu où il avait besoin de se détourner à l'ouest, pour gagner des vallées qui l'introduisissent dans les Alpes; car je ne crois pas qu'on puisse dire ici, comme on l'a dit pourtant, qu'il s'agit de la gauche de l'historien. Les Tricastins auraient eu cette position par rapport au général, *ad lævam in Tricastinos*, s'il eût été déjà à quelque distance du Rhône; mais j'avoue que le territoire actuel de Saint-Paul-Trois-Châteaux est plus méridional qu'on ne voudrait pour expliquer ce détour d'Annibal. Son passage au milieu des Vocontiens et des Tricoriens ne présente pas moins d'embarras; et quant à la Durance, ce qu'on a imaginé de plus ingénieux est de prétendre que Tite-Live ou ses copistes auront, par erreur, appliqué le nom de *Druentia* au Drac, qui n'avait point encore de nom qui lui fût propre, sinon peut-être celui de *Druentius*. De cette manière, les Carthaginois ne passent plus que le Drac fort peu au-dessous de Grenoble : mais, en ce cas, l'historien aurait aussi transporté au Drac la turbulence de la Durance, et par cette méprise exagéré peut-être les périls du passage d'une petite rivière. Pour rencontrer la Durance elle-même, il faut, ainsi que le fait M. Letronne, remonter le Drac depuis Grenoble jusqu'à Saint-Bennet, de là gagner Embrun et le mont Genèvre, qui est, en effet, le point où tendrait le mieux

le récit de Tite-Live, si on le prenait littéralement, sans chercher à l'accorder avec celui de Polybe. Il n'est pas non plus très-aisé de reconnaître la ville des Allobroges prise par Annibal; cependant Polybe a fort bien pu employer ce nom d'Allobroges dans une sorte d'acception commune, et l'étendre à presque tous ces montagnards, à peu près comme celui de barbares dans Tite-Live. Cette ville pouvait donc être située entre Aigues-Belles et Saint-Jean-de-Maurienne, aussi bien qu'ailleurs.

Vous avez remarqué dans le récit de Polybe les mots Λευκόπετρον ὀχυρόν, la roche où Annibal passa une nuit pour protéger sa cavalerie contre des montagnards perfides. Le général Melville décompose λευκόπετρον en λευκὸν πέτρον, *blanche pierre;* et M. Larauza croit reconnaître ce lieu dans le rocher du Plan de la Barmette, que les gens du pays appellent le Rocher-Blanc ou le Plan de Roche-Blanche, entre Termignon et Lans-le-Bourg. Mais M. Letronne ne voit dans λευκόπετρον qu'un synonyme de λεώπετρα, qui ne signifie (comme λεῖος λίθος) que *roc nu :* il ajoute qu'il existe, dans tous les passages des Alpes, des rocs escarpés et même aussi des roches blanches, puisqu'il se rencontre du gypse blanchâtre sur tous les cols de la chaîne. Ainsi nul parti à tirer de ces circonstances.

On a cru aussi retrouver en certaines descentes, et particulièrement dans celle du grand Saint-Bernard, le rocher creusé par l'emploi du feu et du vinaigre. Mais, outre que Polybe ne dit rien de cette opération, et ne parle que d'un simple éboulement de terres, « il se « présente ici une difficulté, dit M. Deluc : c'est de savoir « dans quelle partie de l'escarpement on put placer cet

« énorme bûcher, qui devait former un carré de cin-
« quante pieds au moins ; car ces arbres monstrueux,
« ne pouvant être que des sapins, devaient avoir cette
« longueur ; et, en les rangeant en tas pour y mettre le
« feu, il fallut les croiser les uns sur les autres pour
« laisser entre eux des jours suffisants. Où trouver un
« espace horizontal de cette grandeur contre une face
« de rochers à pic? Ce bûcher ne put donc s'entasser
« que sur le sommet du précipice, ou à son pied. Dans
« le premier cas, le sommet seul sur lequel aurait re-
« posé le brasier aurait pu être rougi ou rendu ardent
« à une profondeur de quelques pouces, ou, si l'on
« veut, d'un pied. Dans le second cas, il n'y aurait eu
« que les colonnes de flammes qui auraient pu toucher
« l'escarpement ; et comme cet escarpement ne peut pas
« se considérer comme un mur vertical, les flammes
« auraient à peine touché la face du rocher.... Quant
« au vinaigre, je demande, continue M. Deluc, à ceux
« qui ont visité les montagnes, s'il fallait tracer un
« chemin avec plusieurs tournants contre la face escar-
« pée d'un rocher de mille pieds de hauteur, je leur
« demande, dis-je, si tout le vinaigre que l'on pourrait
« rassembler à plusieurs lieues à la ronde dans un pays
« très-peuplé, suffirait pour mouiller une surface de ro-
« chers aussi étendue, et pour la pénétrer à une pro-
« fondeur de plusieurs pieds, de manière à pouvoir y
« faire un chemin assez large pour que les éléphants
« pussent y descendre. Or, une armée qui avait perdu
« presque tous ses bagages par deux attaques différen-
« tes des habitants, pouvait-elle avoir une quantité
« de vinaigre bien considérable, en supposant que ce
« fût la boisson ordinaire du soldat, ce qu'on ignore?

« D'ailleurs, quand l'armée entière aurait été chargée de « vinaigre, ce vinaigre aurait été parfaitement inutile, « parce que le brasier ou les flammes ne pouvaient « atteindre l'escarpement, et que le vinaigre ou l'eau « n'a d'effet sur la pierre, pour la rendre friable, que « lorsque celle-ci est incandescente. » Telles sont, sur cet article, les observations judicieuses de M. Deluc.

Plusieurs autres écrivains, et assez récemment M. Mongez, ont réfuté ce conte d'une manière si péremptoire, qu'il serait superflu de nous y arrêter.

Je supprime les évaluations laborieuses que l'on a faites des marches de chaque journée, et de toutes les distances en pas, en stades, en milles, en lieues. Ces mesures sont si peu déterminées, qu'elles ont également fourni des preuves à chacun des cinq systèmes, quoiqu'ils fassent parcourir à l'armée carthaginoise depuis Roquemaure des espaces très-inégaux, plus de cent soixante de nos lieues moyennes de vingt-cinq au degré pour aboutir au grand Saint-Bernard, plus de cent quarante pour arriver au petit; plus de cent trente pour le Genèvre, de cent vingt pour le Cénis, et moins pour le Viso. Aucune de ces cinq hypothèses n'est, à mon avis, insoutenable, pas même celle du grand Saint-Bernard, qui est aujourd'hui la plus abandonnée : elle a pour elle une tradition presque universelle depuis Jules César jusqu'à la fin du moyen âge, et l'autorité de Pline, sans parler des médailles, des inscriptions, et autres prétendus monuments allégués en sa faveur. Aucune non plus n'est à l'abri d'objections fort difficiles à bien résoudre, ainsi que vous venez de le voir. S'il fallait choisir un de ces systèmes, je préférerais celui du Cénis, non certes comme démontré, mais comme le plus pro-

bable. Les motifs de cette préférence ont été exposés en peu de pages, avec beaucoup de précision et de clarté, par Grosley, dans le tome Ier de ses *Observations sur l'Italie*. Le Cénis est le seul de ces monts dont le plateau ait pu suffire, durant deux jours, au campement d'une armée; la montée et la descente s'y prêtent à toutes les circonstances des récits de Polybe et de Tite-Live. On concilie de même avec ces deux relations toute la marche qu'aurait tenue Annibal le long de l'Isère et de l'Arc, depuis Montmeillan, ou même depuis Grenoble jusqu'à Lans-le-Boürg. Il est moins aisé de reconnaître le chemin suivi depuis le Rhône jusqu'aux premières vallées des Alpes; mais cette difficulté est commune à toutes les cinq hypothèses. Elle provient, ainsi que tous les autres embarras, de l'imperfection trop réelle et trop irrémédiable des deux anciens récits, qui ne nomment point assez de lieux, et qui indiquent obscurément ou décrivent mal ceux qu'ils nomment. Simler, dès le seizième siècle, s'est décidé pour le Cénis; et M. Larauza, qui a le dernier soutenu cette opinion en 1826, a joint aux observations de ses prédécesseurs celles qu'il avait faites lui-même en traversant plusieurs fois les Alpes, en les parcourant à pied sur tous les points où l'on a fait passer Annibal. Il règne dans son ouvrage, le plus étendu qui existe sur cette matière, un ton de persuasion et même d'enthousiasme qui, en attirant peut-être la confiance de quelques lecteurs, repousserait plutôt celle de plusieurs autres. Car, en de pareilles discussions, on peut compromettre une opinion probable en la donnant pour certaine, et en attribuant aux indices qui tendent à l'établir un caractère péremptoire qu'ils ne sauraient avoir. Gardons-nous

aussi de nous exagérer l'importance des controverses de cette nature : ce n'est point là qu'est la véritable science historique. Sans doute si les anciens livres nous enseignaient positivement la route suivie par les Carthaginois à travers les Alpes, il conviendrait d'en acquérir la connaissance. Dans l'incertitude où ils nous ont laissés, il est encore à propos de nous mettre au fait de l'état et des difficultés de la question; et voilà pourquoi j'ai cru devoir, Messieurs, vous en occuper aujourd'hui : mais ce qui appartient à l'histoire est de montrer quels ont été les desseins d'Annibal, par quels moyens il en a tenté l'accomplissement, et quelle influence ses entreprises ont exercée sur le sort des peuples. Nous sommes obligés de renvoyer à notre prochaine séance la suite de sa route depuis la descente des Alpes jusqu'au Tésin.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 218 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — BATAILLES DU TÉSIN ET DE LA TRÉBIE.

Messieurs, avant de commencer son expédition, Annibal permit à ses soldats de passer quelques jours dans leurs familles, et profita lui-même de ce loisir pour visiter à Cadix le temple d'Hercule, s'y acquitter des vœux qu'il avait jadis faits à ce dieu, et lui promettre une part de la proie qu'on allait enlever aux habitants paisibles de la Gaule et de l'Italie. L'armée rassemblée à Carthagène en partit vers la fin de mai 218, après avoir été haranguée par son général, et entreprit un voyage qui devait être de quatre cents lieues au moins jusqu'au Tésin. Nous ignorons quelle route elle suivit pour gagner les Pyrénées : elle passa par une ville nommée Étovisse, dont la position est inconnue, et où son chef eut, dit-on, une vision nocturne que je vous ai rapportée d'après Tite-Live. Nous savons du moins qu'Annibal traversa la Catalogne : il en soumit les habitants, alors nommés Ilergètes, Ausitans, Lacétaniens, Bargusiens; il leur imposa un gouverneur nommé Hannon, sous les ordres duquel il laissa onze mille soldats. Il en congédia sept mille autres, et n'empêcha point la désertion de trois mille Carpétans. Ainsi, des cent deux mille hommes avec lesquels on le suppose parti de Carthagène, il ne pouvait lui en rester que quatre-vingt-un mille; et les historiens disent même qu'il n'en avait plus que cinquante-neuf mille

au pied des Pyrénées. Mais il aurait pu en rappeler un égal nombre de l'Espagne et de l'Afrique. Après avoir envoyé deux détachements de cavalerie, l'un pour reconnaître les passages, l'autre pour négocier avec les Gaulois, il traversa les monts, et vint à Illibéris, Collioure ou Elne, près de Ruscino ou Perpignan. Là il eut une conférence amicale avec les habitants, qui, désarmés par ses largesses, n'arrêtèrent point sa marche. Il la continua sans péril et sans retard jusqu'aux bords du Rhône. Les Volces Arécomiques, situés entre Nîmes et Carpentras, prirent en vain les armes contre lui. Vous avez vu comment ses présents, ses stratagèmes, ses dispositions militaires, et les mouvements de son lieutenant Hannon, fils de Bomilcar, triomphèrent de tous les obstacles. Toute l'armée passa le Rhône entre Roquemaure et Montfaucon. Cinq cents cavaliers numides, détachés pour aller observer la situation et les forces de l'armée consulaire entre Marseille et Arles, ayant été rencontrés et battus par trois cents cavaliers romains, Annibal fut tenté de marcher contre le consul Scipion; mais, sur les représentations de Magale ou Magile, chef d'une députation boïenne, il résolut de commencer par traverser les Alpes, et de ne se battre qu'en Italie. Il n'eût tenu qu'à Scipion de déranger ce plan. Scipion se rembarqua, et regagna Pise. Les troupes espagnoles et carthaginoises d'Annibal avaient conçu d'assez vives alarmes; leur général eut besoin de ranimer leur courage par des exhortations pressantes : vous avez entendu la harangue que lui prête Tite-Live. Par quelle route se dirigea-t-il ensuite de Montfaucon à Turin? Je vous ai exposé cinq différents systèmes, qui le font passer ou par les Alpes Penni-

nes, le grand Saint-Bernard; ou par les Alpes Grecques, le petit Saint-Bernard; ou par les Alpes Cottiennes, qui sont le Cénis, le Genèvre, et le Viso, le plus méridional de ces cinq monts. Il s'agit de savoir laquelle de ces hypothèses s'accorde le mieux avec les récits de Polybe et de Tite-Live. Ces deux historiens vous ont raconté les mêmes faits : une station après quatre jours de marche en un lieu appelé Ile, où Annibal trouve deux frères qui s'entre-disputent le pouvoir, et fait prévaloir l'aîné, qui l'en récompense en lui fournissant des vivres, des armes, une escorte et des guides; aux huitième et neuvième journées, un attroupement d'Allobroges ou de barbares que l'on parvient à repousser, en leur prenant une ville où l'on trouve des chevaux, des bestiaux, des subsistances; peu de jours après, la rencontre d'une troupe de montagnards plus perfides, qui promettent la paix et font la guerre, mais aux embûches desquels on a le bonheur ou l'art d'échapper; deux jours de station sur la cime de la montagne, et de nouveaux périls dans la descente, à cause des neiges, des glaces, de l'escarpement des rocs, du resserrement des défilés, et de la pente étroite et glissante des sentiers. Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'entrée dans les vallées des Alpes jusqu'au moment où l'on descendit en Italie, et il y avait quatre mois et demi, et plus probablement cinq mois et demi, qu'on était parti de Carthagène. Les pertes essuyées dans ce trajet avaient réduit l'armée à vingt-six mille hommes, selon Polybe; Tite-Live avertit que certains auteurs élèvent ce nombre. Sauf ces dernières différences, et quelques autres plus légères, l'historien grec et l'historien latin se sont accordés sur le fond des événements : la question

est de savoir s'ils les ont placés dans les mêmes lieux; et, quoiqu'on ait fait des efforts pour les concilier à cet égard, il s'en faut que toutes les difficultés soient dissipées; car le récit de Polybe pourrait aboutir au grand ou au petit Saint-Bernard, tandis que ces deux monts sont formellement exclus par Tite-Live, qui parle d'ailleurs et d'un détour à gauche, et des Tricastins, des Vocontiens, des Tricoriens, et enfin de la Durance, lieux qui ne sont ni nommés ni indiqués par l'auteur grec. Quel est le confluent où Annibal a quitté le Rhône? Ce serait celui de ce fleuve avec la Saône, si on lisait *Arar* dans le texte latin, Ἄραρος dans le grec : en y substituant *Isara*, Ἰσάρας, on a supposé qu'il s'agissait du confluent du Rhône et de l'Isère. Quelle est ensuite l'Ile, où deux frères se disputaient la puissance? Nous avons cherché en vain depuis la Durance jusqu'à la Saône un espace auquel pût convenir la forme triangulaire que Polybe attribue à cette Ile. Les mots de Tite-Live, *ad lævam flexit*, ceux qui concernent et trois peuples de ces contrées et surtout la Durance, n'ont pu s'expliquer que par les plus pénibles commentaires. Ni le Λευκόπετρον de Polybe, ni le roc creusé, dans Tite-Live, à l'aide du feu et du vinaigre, n'ont pu nous servir de points de reconnaissance. C'est donc seulement comme la plus probable, et nullement comme démontrée, que nous avons préféré l'opinion de Simler, de Grosley et de M. Larauza, selon lesquels Annibal remonte la rive gauche du Rhône depuis Montfaucon jusqu'au confluent avec l'Isère, suit cette seconde rivière jusqu'à Montmeillan, puis l'Arc jusqu'au Cénis. Je crois que cette opinion demeure susceptible d'objections graves; qu'aucun des quatre autres systèmes n'est plei-

nement insoutenable ; et que cependant ils ont moins de vraisemblance, considérés soit en eux-mêmes, soit relativement aux récits trop incomplets des deux historiens antiques. J'ajouterai, Messieurs, que, bien avant l'année 218, les Ombriens, puis Bellovèse, Élitovius, des Cénomans, des Boïens, des Insubriens, des Sénonais, des Lingones, des Gésates, avaient passé les Alpes, ainsi que nous avons eu plusieurs occasions de le remarquer dans le cours des annales romaines. On a quelque peine à comprendre comment Annibal, parcourant des routes si souvent frayées, et ayant avec lui Magale et d'autres Gaulois pour guides, a pu rencontrer un si grand nombre d'embarras et d'obstacles. Ne serait-il pas possible qu'il y eût quelque exagération, quelque ornement dans ce qui nous en est raconté, et qu'on ait accumulé tant de détails sans trop prendre la peine de les accorder, afin de jeter plus d'éclat sur l'ouverture de la seconde guerre punique? Ce qui nous importe, au surplus, est bien moins de savoir de quel sommet Annibal descendait en Italie, que de suivre dans cette contrée le cours de ses exploits guerriers.

C'était vers le milieu du mois de novembre qu'il marchait sur Turin. J'ai dit quelle route il aurait suivie en venant du grand ou du petit Saint-Bernard, ou du Genèvre, ou du Viso. Dans les deux premières de ces hypothèses, il aurait eu trente ou quarante lieues à parcourir, mais seulement quinze dans celle que nous avons adoptée, c'est-à-dire en descendant du Cénis à Suse, au *saltus Taurinus*, et à Rivoli. Il fit reposer ses soldats probablement vers Suse : ils en avaient grand besoin : épuisés, décolorés, hâves et hideux, ils ressemblaient à des sauvages ou à des cadavres, *squalida et*

prope efferata corpora varie movebant. Aussitôt qu'ils eurent commencé de reprendre quelques forces, il les remit en mouvement, pressé de profiter des démêlés qui venaient de s'élever, peut-être par son influence, entre les Piémontais et les Insubriens. Les premiers tenaient pour les Romains, auxquels les seconds gardaient une vieille rancune. Annibal essaya d'engager les Taurins dans son parti; il leur offrit paix et alliance. N'obtenant d'eux aucune réponse bienveillante, il assiégea leur ville forte et opulente, selon Polybe, et la prit en trois jours. Il serait parvenu, par terreur ou par séduction, à s'associer beaucoup d'habitants des rives du Pô, s'ils n'avaient été retenus par l'approche d'une armée consulaire. En effet, Scipion venait de débarquer à Pise, et s'avançait rapidement vers le Tésin. Cette promptitude étonnait Annibal, qui avait cru plus longue et plus difficile la navigation de Marseille aux côtes de l'Étrurie. Sempronius, l'autre consul, rentrait de Sicile en Italie; il allait se porter à Rimini, et de là sur les rives du Pô : ainsi les Gaulois cisalpins, quoique impatients presque tous de seconder les Carthaginois, se voyaient environnés de troupes romaines, et même obligés de fournir des contingents de soldats à ces consuls, auxquels ils ne souhaitaient que des revers. Annibal traversait une partie de l'Insubrie, sans recruter les auxiliaires sur lesquels il avait compté; et si son armée était réellement réduite à vingt-six mille hommes, comme nous l'a dit Polybe, les chances n'étaient plus en sa faveur. Scipion vint camper au bord du Tésin, *Ticinum*, non loin de la ville alors du même nom, aujourd'hui Pavie; et il ne restait que la largeur de cette rivière entre les Romains et les Carthaginois.

Le Tésin a sa source en Suisse, au mont Adule ou Saint-Gothard, et vient se jeter dans le Pô, un peu au midi de Pavie. Les deux généraux ennemis avaient conçu une très-haute idée l'un de l'autre. Annibal se persuadait que les Romains lui avaient fait l'honneur de lui opposer le plus habile de leurs capitaines; et d'ailleurs il admirait la diligence dont Scipion venait d'user. Celui-ci de son côté et, plus que lui encore, son armée croyaient devoir des hommages au vainqueur de Sagonte, au conquérant de l'Espagne entière, devant qui les Pyrénées et les Alpes s'étaient récemment abaissées. Dans Tite-Live, Scipion adresse à ses soldats un discours un peu long, et que je vais néanmoins traduire, parce qu'un des objets de nos études est d'apprécier la méthode et le talent de cet historien. Voici donc comment Scipion dissimule les alarmes que l'approche d'Annibal lui inspire : « Si j'avais à conduire aux « combats l'armée qui m'accompagnait dans la Gaule, « je m'abstiendrais de tout discours; car une exhorta- « tion serait superflue, qui s'adresserait ou à cette ca- « valerie qui a si honorablement vaincu celle des enne- « mis au bord du Rhône, ou à ces légions dont la seule « approche a forcé le général carthaginois à s'éloi- « gner d'elles, et à faire, par le refus de se mesurer « avec nous, l'aveu de notre victoire. Mais cette armée, « destinée à l'Espagne, y sert maintenant la république; « mon frère Cnéius l'y commande sous mes auspices, « selon la volonté du sénat et du peuple romain; et, « pour que vous eussiez un consul à votre tête, en « marchant contre Annibal et ses Africains, je me suis « chargé volontairement de vous conduire à cette ba- « taille. Vous êtes pour moi de nouveaux soldats, je

« suis pour vous un nouveau général, et voilà pourquoi « j'ai quelques paroles à vous adresser. Il faut que vous « sachiez quelle est cette guerre, quel est cet ennemi : « vous combattrez des hommes que vous avez vain- « cus sur terre et sur mer, dans notre première guerre « avec eux; de qui vous avez exigé des tributs pendant « vingt ans; qui vous ont cédé la Sicile et la Sardai- « gne, honorables fruits de vos campagnes. On va donc « retrouver en vous et en eux les sentiments qui con- « viennent, d'une part aux vainqueurs, de l'autre aux « vaincus. S'ils en viennent aux mains aujourd'hui, « ce n'est point audace, c'est nécessité : quand leur « troupe était intacte, ils ont refusé le combat; les « croirez-vous animés de plus d'espoir, après qu'ils ont « perdu, dans le passage des Alpes, les deux tiers de leur « infanterie et de leur cavalerie? car il en a péri plus « qu'il n'en reste. Dira-t-on qu'ils conservent, dans « leur petit nombre, des âmes vigoureuses, des corps « robustes, des forces supérieures à toute autre? Ce sont « au contraire des simulacres, des ombres d'hommes, « que la faim, le froid, la saleté, la misère, ont énervés, « brisés, tués au milieu des roches. Leurs membres « sont paralysés, leurs nerfs engourdis par les neiges, « leurs corps brûlés par la gelée, leurs armes rompues « et fracassées, leurs chevaux boiteux et chancelants. « Voilà la cavalerie, voilà l'infanterie que vous avez à « écraser, derniers restes d'une armée ennemie, plutôt « qu'une armée véritable. Savez-vous ce que je crains? « C'est qu'on ne dise qu'Annibal, quand vous l'aurez « défait, l'avait été auparavant par les Alpes. Apparem- « ment il convenait que les dieux commençassent eux- « mêmes, sans l'intervention des hommes, l'attaque et

« la ruine d'un général et d'un peuple infracteurs des « plus saints traités, et ne vous laissassent, à vous qui « n'avez été outragés qu'après eux, que la gloire de « porter les derniers coups. Non, personne ne m'accu-« sera de vous parler ici un langage emphatique, dé-« menti par mes sentiments intimes. Il n'a tenu qu'à « moi d'aller, avec mon armée, dans ma province d'Espa-« gne, pour laquelle j'étais parti. J'aurais eu mon frère « pour associé à mes conseils et à mes périls; au lieu « d'Annibal, je n'aurais eu qu'un Asdrubal pour ad-« versaire; et je me serais ainsi réservé une expédition « certainement moins laborieuse. Cependant, ma flotte « m'ayant porté sur les côtes de la Gaule, la renommée « de cet Annibal m'inspira l'idée de descendre à terre, « et de camper au bord du Rhône. J'envoyai en avant « ma cavalerie, et la fortune lui offrit l'occasion d'en-« gager un combat, où, avec une partie de mes troupes, « j'ai dérouté l'ennemi. Poursuivre son infanterie par « terre, je ne le pouvais pas; car elle s'enfuyait trop « vite. Il m'a fallu remonter sur mes vaisseaux, pour « venir, le plus rapidement que j'ai pu, dans un long « circuit de mers et de terres, le rencontrer au pied « des Alpes. Est-ce là éviter un ennemi redoutable? « Est-ce tomber sous sa main par imprévoyance? N'est-« ce pas plutôt accourir à sa rencontre, l'attaquer, et le « forcer à combattre? Je veux éprouver si, depuis vingt « ans, la terre africaine a tout à coup enfanté d'autres « guerriers, ou si ce sont les mêmes encore qui se sont « montrés aux îles Égates, et que vous avez renvoyés « d'Éryx, en les estimant à dix-huit deniers chacun; si « cet Annibal est un émule d'Hercule, comme il s'en « vante, ou un tributaire, un captif délaissé par son

« père au peuple romain. Ah ! s'il n'était pas égaré par « l'image de ses attentats sur Sagonte, il se souviendrait, « sinon de sa patrie vaincue, du moins de sa famille, « de son père, de ces traités signés par Amilcar, qui, « obéissant aux ordres de notre consul, a évacué Éryx, « subi en frémissant les douloureuses conditions im- « posées à Carthage, et pris pour ses concitoyens l'en- « gagement de sortir de la Sicile, et de payer à Rome « d'humiliants tributs. Non, soldats, les sentiments « que je veux exciter en vous ne sont pas ceux qui « vous animent ordinairement contre vos autres enne- « mis; c'est aujourd'hui l'indignation, c'est une colère « pareille à celle qui vous transporterait à la vue de « vos esclaves subitement armés contre vous. Ces pri- « sonniers enfermés dans Éryx, il ne tenait qu'à nous « de les faire périr par la famine, dernier supplice des « humains, de lancer sur l'Afrique notre flotte victo- « rieuse, et d'anéantir Carthage en peu de jours et « sans combat. Et voilà qu'après l'indulgence dont « nous avons usé à leur égard, ils viennent, à la suite « d'un jeune écervelé, attaquer notre patrie! Plût à « Dieu qu'il ne s'agît que de l'honneur de Rome, et « non de son salut! Il n'était question jadis que de la « possession de la Sicile et de la Sardaigne : main- « tenant il faut défendre l'Italie; et nous n'avons « pas derrière nous une autre armée prête à résister « à l'ennemi que nous n'aurions pas vaincu, ni d'au- « tres Alpes qui puissent l'arrêter assez pour nous don- « ner le temps de rassembler de nouvelles forces. C'est « ici qu'il le faut repousser, comme si c'était sous les « murs de Rome. Soldats, que chacun de vous se con- « sidère comme le défenseur non de sa propre per-

« sonne, mais de sa femme et de ses enfants; et qu'au « delà de ces intérêts domestiques, il se représente « encore le sénat et le peuple de Rome ayant les yeux « attachés sur nos armes et nos bras. De notre force, « de notre valeur, va dépendre la fortune de la ville « et de l'empire des Romains. »

Cette harangue, Messieurs, se retrouve dans Polybe, plus succincte, il est vrai, et sous la forme indirecte, mais offrant le même fonds d'idées : les Carthaginois déjà vaincus et subjugués, esclaves depuis longtemps et tributaires de Rome; la cavalerie africaine battue par celle du consul auprès du Rhône; le reste de l'armée d'Annibal fuyant avec lui-même à travers les Alpes, afin d'éviter l'approche des Romains; les pertes énormes que l'ennemi a essuyées; l'épuisement de ses forces; les considérations enfin et les espérances qui ont déterminé le consul à se réserver cette campagne en Italie au lieu d'aller en Espagne. Polybe dit de plus que Scipion s'étendit sur la dignité de Rome et sur ses hauts faits dans les âges précédents. Tite-Live n'a donc point inventé la matière de ce discours; seulement il l'a mise en œuvre avec autant d'art que de complaisance. La critique n'a pas moins le droit d'y remarquer de vaines déclamations, une forfanterie déplacée, même à la veille d'une victoire, et sans excuse à la veille d'une défaite. Le mince avantage qu'avaient remporté près du Rhône trois cents cavaliers romains sur cinq cents Numides est ridiculement exagéré. Scipion, qui ne se trouvait point à cette rencontre, a l'air de s'en attribuer personnellement l'honneur : *Equestri prælio hostem fudi.* Il y parle fort longuement de sa conduite, dont il eût bien mieux fait de ne pas rappeler le souvenir;

car ses soldats pouvaient lui répondre : « Vous étiez « près d'Arles quand Annibal traversait le Rhône au-« dessus d'Avignon ; les défilés et les rochers des Alpes « l'ont arrêté quinze jours ; deux fois il y a été atta-« qué par les montagnards : que faisiez-vous alors ? « Pourquoi négligiez-vous ces occasions de vous join-« dre à ses agresseurs, et de rendre insurmontables « les difficultés et les périls qui l'environnaient ? » Ces réflexions, Messieurs, viennent à l'appui de ce que nous avons dit des harangues au commencement de cette année. Si le consul Scipion a prononcé en effet cet étrange discours, l'historien grec a dû en faire mention, et l'historien latin a pu en recomposer le tissu ; si ce n'était qu'une pure fiction, elle aurait beau être élégante, elle n'en serait pas plus convenable.

Les deux auteurs prêtent aussi une harangue au général carthaginois ; mais, avant de pérorer, il offre un singulier spectacle aux regards de ses guerriers. Il avait fait prisonniers beaucoup de ces montagnards qui, dans les Alpes, s'étaient opposés à sa marche. Il les traînait à sa suite, accablés sous le poids des fers : la faim, la soif, les coups, tous les genres de tourments leur rendaient la vie odieuse. Il les rassemble aux bords du Tésin, et leur propose de se battre les uns contre les autres, à la manière des gladiateurs. Il promet aux vainqueurs d'insignes récompenses, des chevaux, des habits magnifiques, et la liberté, le premier des biens. Il offre aux vaincus l'espérance d'une mort prochaine, qui seule peut les délivrer de tous les maux qu'ils doivent endurer. Pas un seul ne refusa d'entrer en lice ; et, comme ils étaient trop nombreux, il fallut tirer au sort. Tous levaient les mains au ciel pour implorer la faveur

d'être inscrits sur la liste des combattants. Des larmes, de profonds soupirs exprimaient le désespoir de ceux qui n'obtenaient pas ce bonheur; et ceux au contraire que la fortune appelait à vaincre ou à périr laissaient éclater leur bruyante allégresse. On leur fournit des armes, on les appareilla par couples; et, dans chacune de ces luttes, la joyeuse ardeur du vaincu égala celle du vainqueur. Sortir libre était un triomphe, et mourir était encore une félicité. De tous les historiens anciens et modernes qui racontent cette aventure, aucun ne se récrie contre l'inhumanité d'Annibal, qui, par d'indignes traitements, avait réduit tant de prisonniers à ce désespoir extrême. Il semble que, sous le nom de droit de la guerre, il y ait un droit de brigandages et de forfaits supérieur aux plus saintes lois de la nature, et qu'après les batailles les prisonniers demeurent des victimes légitimement vouées aux caprices sanguinaires des conquérants. Cet horrible jeu étant achevé, le grand Annibal prend la parole, et s'exprime en ces termes dans Tite-Live : « Si vous savez juger de votre « destinée comme ces étrangers viennent d'apprécier « la leur sous vos yeux, soldats, nous avons déjà vaincu; « car ce spectacle était une image fidèle de votre po« sition. Je ne sais pas même si la fortune ne vous a « pas imposé des chaînes et des nécessités plus dures « qu'à vos captifs. A droite, à gauche, deux mers vous « enferment, et vous n'avez pas un seul vaisseau pour « vous échapper. Autour de vous, le Pô, fleuve plus « large et plus violent que le Rhône; derrière vous, ces « Alpes que vous avez eu tant de peine à passer, quand « vous étiez intacts et pleins de vigueur. Il vous faut, « soldats, vaincre ou mourir en ce lieu, où vous rencon-

« trez pour la première fois l'ennemi; et la fortune, « en même temps qu'elle vous force à combattre, vous « offre, si vous triomphez, les plus riches récompenses « que les hommes puissent demander aux dieux im- « mortels. S'il ne s'agissait que de recouvrer, par notre « bravoure, la Sicile et la Sardaigne ravies à nos pè- « res, le prix serait encore assez magnifique; il s'agit « de tous les domaines que Rome a conquis et accumu- « lés. Ils vont être à vous, avec les hommes qui les pos- « sèdent. Prenez les armes pour vous emparer, par le « secours des dieux, de cette proie immense. Assez « longtemps, sur les monts déserts de la Lusitanie et « de la Celtibérie, vous avez poursuivi des troupeaux, « et n'avez retiré aucun profit de tant de travaux et « de périls; il est temps que vos services vous enrichis- « sent, et que l'opulence soit enfin le fruit de vos lon- « gues fatigues à travers tant de montagnes, de fleu- « ves et de nations armées. C'est ici que la fortune a « marqué le terme de vos labeurs, et posé votre récom- « pense. Ne jugez point par le nom de vos ennemis de « la difficulté de la victoire : plus d'une fois des armées « que l'on dédaignait se sont distinguées par de san- « glants exploits, et il n'a fallu qu'un moment pour « abattre des peuples et des rois célèbres. Otez aux « Romains ce vain éclat de leur nom, que leur reste-t-il « qui puisse vous être comparé? Pour ne rien dire de « vos vingt campagnes, de la valeur et des succès qui « vous y ont illustrés depuis les colonnes d'Hercule, « depuis l'Océan et les extrémités des terres jusqu'au « lieu où vous êtes parvenus, vainqueurs des redouta- « bles peuples de l'Espagne et de la Gaule, que vois-je « aujourd'hui devant vous? Une armée novice, en-

« veloppée, battue, vaincue en cette année même par « des Gaulois, inconnue à son chef, qu'elle ne con« naît pas davantage. Voudrais-je, étant né, pour « ainsi dire, et du moins élevé sous la tente de mon « père, le premier des capitaines de notre âge, vou« drais-je, après avoir dompté, conquis l'Espagne, « la Gaule et, ce qui est plus, les Alpes mêmes, me « comparer à un général de six mois, déserteur de « ses propres légions? Montrez-lui aujourd'hui les « Carthaginois et les Romains, en écartant les éten« dards et les autres signes; il ne saura pas, j'en suis « sûr, de laquelle des deux armées il est le consul. « Pour moi, soldats, et ce n'est point à mes yeux un « faible avantage, je ne vois aucun guerrier parmi vous « qui n'ait été le témoin et le juge de quelqu'une de « mes tentatives militaires; aucun non plus qui ne m'ait « eu pour spectateur de sa vaillance, et dont je ne puisse « raconter les glorieux faits d'armes, en désignant les « temps et les lieux. Votre élève avant d'être votre « général, je marche, à la tête des braves auxquels « j'ai mille fois offert des hommages et des récompen« ses, contre des troupes inconnues, et qui ne se con« naissent point entre elles. Chez vous, de quelque « côté que se tournent mes regards, je n'aperçois « que force et courage, une infanterie de vétérans, « des cavaliers de nations diverses, et dont la généreuse « ardeur sait également user et ne pas user du frein, « des alliés fidèles et valeureux; et vous, Carthaginois, « impatients de venger votre patrie et de satisfaire vos « justes ressentiments. Nous portons la guerre en Ita« lie, nous y descendons sous le plus formidable appa« reil; et le gage de notre audace, de notre vigueur,

« est dans cet espoir qui anime toujours ceux qui at-
« taquent, bien plus que ceux qui se défendent. Nous
« avons encore, pour nous enflammer et nous aiguil-
« lonner sans cesse, nos chagrins, les injures, les indi-
« gnités qu'il nous a fallu souffrir. Ils ont demandé
« qu'on leur livrât votre chef, et, après mon supplice,
« le vôtre, de vous tous qui avez assiégé Sagonte :
« peuple aussi cruel que superbe, qui veut tout possé-
« der, tout soumettre à ses caprices, nous dicter les
« conditions de la guerre et de la paix, nous circon-
« scrire dans une enceinte de monts et de fleuves, nous
« enjoindre de n'en pas dépasser les limites, et se ré-
« server le droit de franchir celles qu'il s'est données.
« Ne passez pas l'Èbre; n'attaquez pas les Sagontins.
« Sagonte conduit à l'Èbre; gardez-vous de faire un
« seul pas hors de la ligne qui vous est tracée. Hé
« quoi! Romains, c'est peu de nous enlever nos pro-
« vinces, la Sicile et la Sardaigne : il vous faut aussi
« les Espagnes; et, si nous vous les abandonnons, vous
« passerez en Afrique. Que dis-je, vous y passerez?
« Déjà ils ont envoyé leurs deux consuls de cette année,
« l'un en Afrique, l'autre en Espagne. Ils ne nous lais-
« sent nulle part que ce qui sera revendiqué par nos
« armes. Ah! il leur est permis d'être timides et lâches;
« car ils ont une retraite, des champs, des terres, où
« ils peuvent se réfugier par de sûrs et paisibles che-
« mins, tandis que vous avez besoin d'un courage in-
« trépide. Point de ressource à votre désespoir entre
« le triomphe et la mort : il vous est nécessaire de
« vaincre, ou, si votre fortune chancelle, de périr sur
« le champ de bataille, et non dans la fuite. Si ces
« idées sont bien fixées dans vos esprits, je le répète,

« vous avez déjà vaincu. Jamais les dieux immortels « n'ont offert à des hommes une plus pressante occa- « sion de terrasser des ennemis. »

Dans Polybe, Messieurs, le discours d'Annibal se réduit à peu près à un parallèle entre la situation des Carthaginois et celle des prisonniers allobroges qui viennent de combattre pour obtenir la liberté ou la mort. Celui que Tite-Live a écrit est probablement imaginaire, au moins en partie; mais, comme composition littéraire, il me paraît mériter de grands éloges; je le croirais fort supérieur à celui de Scipion. Il s'y glisse bien aussi quelques mensonges, comme dans toutes les harangues militaires; mais j'y trouve moins de forfanterie et plus de mouvement, beaucoup plus de convenance, de modestie et d'adresse. Je ne sais pourquoi Catrou et Rollin ont jugé à propos de le mutiler et de l'énerver : c'est, à mon avis, l'un des plus beaux qui soient dans Tite-Live; et l'on regrette, en lisant de pareils morceaux au milieu d'un corps d'annales, d'être obligé d'adopter la théorie sévère qui les condamne. Annibal, avant la bataille, rassembla encore une fois ses troupes, et leur renouvela ses promesses. Il promettait à chacun d'eux un champ en Italie, en Afrique, ou en Espagne, au gré de chaque donataire; il en garantissait la pleine et franche jouissance au futur possesseur et à ses enfants; ceux qui aimeraient mieux de l'argent qu'un terrain seraient récompensés selon leurs désirs, et à leur entière satisfaction; les alliés qui voudraient devenir citoyens de Carthage en auraient la faculté; ceux qui retourneraient dans leurs foyers y rapporteraient une telle fortune, qu'ils ne consentiraient à l'échanger contre celle d'aucun de leurs compatrio-

tes; les esclaves qui allaient combattre à côté de leurs maîtres seraient mis en liberté, et chaque maître en serait dédommagé par le don de deux autres esclaves. Pour sanctionner ces engagements, Annibal saisit de sa main droite un agneau, et un caillou tranchant de la gauche; et, priant Jupiter et tous les dieux de l'immoler lui-même, s'il ne tenait pas ses promesses comme il allait égorger la victime, il fit tomber la tête de l'agneau. Cette cérémonie religieuse ayant achevé de dissiper les doutes et de confirmer les espérances, tous les vœux et tous les cris demandaient le combat, et en pressaient l'heure.

On en faisait de part et d'autre les préparatifs. Annibal, qui avait envoyé Maharbal avec cinq cents Numides pour ravager les campagnes des Romains, mais en lui recommandant d'épargner celles des Gaulois et de disposer leurs chefs à une prochaine défection, se hâta de rappeler ce lieutenant et sa troupe, afin de les employer dans le combat qui allait se livrer. De son côté, le consul Scipion avait fait jeter un pont sur le Tésin, à plus d'une journée de distance du lieu où les deux armées s'étaient trouvées en présence l'une de l'autre, des deux côtés du fleuve. Les Romains passèrent ce pont, et s'avancèrent dans le territoire insubrien jusqu'à cinq mille pas du lieu appelé ou *Tumulus* ou *Victumviæ;* car les manuscrits de Tite-Live présentent ces deux leçons, et Gronovius préfère la seconde. On ne saurait fixer la position de *Tumulus :* peut-être n'était-ce qu'un simple tombeau; peut-être aussi ce lieu est-il aujourd'hui représenté par Dimoli, situé entre le Tésin et Novare. Quant à *Victumviæ*, Tite-Live parle ailleurs de ce bourg, et le place sur la rive droite du Pô, près

de Plaisance; position qui ne convient aucunement aux faits qui nous occupent en ce moment. L'historien latin et l'historien grec s'accordent à dire que les deux armées étaient sur la même rive du Tésin; que les Romains avaient cette rivière à leur gauche, et les Carthaginois à leur droite. Ils campèrent les uns et les autres sur ses bords, mais en laissant encore entre eux assez d'intervalle. Des fourrageurs ayant averti le consul que les ennemis s'approchaient, il résolut de ne pas les attendre, et n'eut, dit-on, aucun égard à des présages funestes qui effrayaient les soldats. Tite-Live rapporte ici deux des trente prodiges dont je vous ai fait l'énumération dans l'avant-dernière de nos séances : le loup qui se glisse au milieu du camp des Romains, et, après y avoir fait de cruels ravages, en sort intact; et l'essaim d'abeilles perché sur un arbre qui couvrait la tente prétoriale. On s'avançait de part et d'autre, en expédiant des courriers à la découverte. Après deux ou trois campements successifs sur le rivage, et tandis que les deux armées continuaient de côtoyer le fleuve, un nuage de poussière qui s'éleva entre elles leur annonça le moment de se ranger en bataille. Il est fort difficile de déterminer avec précision le lieu de l'action entre Novare et Pavie.

Scipion mit en première ligne ses hommes de trait, et ce qu'il avait de cavaliers gaulois; dans les rangs suivants, les Romains et les alliés. Placé lui-même à la tête de son infanterie, il était accompagné de son jeune fils, depuis surnommé l'Africain. La cavalerie d'Annibal, fort supérieure à celle des Romains, formait un grand front : les Espagnols au milieu, les Numides aux deux ailes. Les chevaux numides, si agiles et si dociles qu'on

les conduisait sans frein, eurent bientôt mis en déroute les gens de traits, qui se replièrent dans les lignes formées derrière eux. Les cavaliers gaulois de Scipion soutinrent mieux le choc des escadrons espagnols; l'action devenait meurtrière et douteuse, lorsque les Numides enveloppèrent les Romains, et décidèrent la victoire d'Annibal. Scipion sortit blessé de ce combat, et y aurait péri peut-être, si un gros de cavalerie romaine, amené par son fils, ne l'eût vaillamment secouru. D'autres disent, avec l'historien Cœlius, que le consul dut son salut à un esclave ligurien : toujours fut-il ramené dans son camp par des guerriers intrépides, qui le couvraient de leurs armes et de leurs corps. Le reste de ses troupes l'y suivit. Cette affaire du Tésin était une rencontre plutôt qu'une bataille; et cependant elle ouvrait le cours des succès du général carthaginois; elle apprenait aux Romains qu'ils devaient éviter d'exposer leur faible cavalerie dans des plaines spacieuses et découvertes, telles que celles qui se rencontrent entre les Alpes et le Pô. Aussi le consul repassa-t-il ce fleuve dès la nuit suivante, pour se mettre plus à l'abri, et prendre le temps de guérir sa blessure. Il était près de Plaisance, avant qu'Annibal le sût décampé des bords du Tésin. Le Carthaginois se mit à sa poursuite; mais il trouva le pont du Tésin rompu : seulement il fit prisonniers six cents hommes qui ne s'étaient pas retirés assez tôt d'un fort voisin. Ayant appris d'eux que Scipion devait être déjà loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, cherchant un endroit où il pût jeter un pont; et, en effet, le surlendemain il en fit faire un de bateaux, sur lequel, par ses ordres, son lieutenant Asdrubal selon Polybe,

Magon selon Cœlius, fit passer l'armée. Annibal y passa lui-même, à ce que dit Polybe, et, au lieu de remonter le Pô, en suivit le cours, afin d'atteindre plus tôt l'ennemi. Il y a ici, Messieurs, quelque désaccord entre les relations : Cœlius, cité par Tite-Live, disait que les éléphants, en résistant à l'impétuosité du fleuve, avaient favorisé le passage immédiat et soudain de l'infanterie et de la cavalerie des Carthaginois. Tite-Live écarte cette circonstance, comme inadmissible par ceux qui ont une parfaite connaissance des lieux. Il croit qu'il a fallu un pont et au moins deux jours pour rendre cette traversée possible; qu'une seule journée n'a pu suffire qu'à Magon et aux cavaliers, qui, dans la suivante, se seront approchés de Plaisance, tandis qu'Annibal s'arrêtait pour recevoir des députations gauloises.

Le fruit de sa victoire du Tésin était de disposer en sa faveur les Gaulois cisalpins, dont l'alliance ou du moins la neutralité lui devenait nécessaire, si loin de l'Espagne et de l'Afrique. Il fit à leurs députés la plus gracieuse réception : ils s'engagèrent à ne jamais le laisser manquer d'armes, ni de provisions, ni de soldats. On se promit de part et d'autre une inviolable amitié. L'effet de ces intelligences s'étendit bientôt jusqu'à ceux des Gaulois qui servaient dans l'armée romaine. Parmi eux, deux mille fantassins et deux cents cavaliers signalèrent leur défection par un audacieux attentat. Ils s'étaient, après le souper commun, retirés dans leurs tentes, et y semblaient livrés au sommeil, lorsqu'à la quatrième veille de la nuit, c'est-à-dire vers trois heures du matin, ils se précipitèrent sur les Romains endormis près d'eux, en égorgèrent un grand nombre,

en blessèrent davantage, forcèrent la garde de l'une des portes du camp, et accoururent auprès d'Annibal, lui apportant les têtes de leurs victimes. Ils le trouvèrent à cinquante stades ou à six milles de Plaisance. Il les remercia de leurs présents, leur en fit d'une autre espèce, et leur en promit de plus magnifiques, s'ils persévéraient dans leur dévouement, s'ils allaient à l'instant même solliciter leurs compatriotes de se déclarer pour lui. Ils se répandirent à cet effet dans leurs bourgades, où déjà les esprits n'étaient que trop disposés à suivre le parti du vainqueur. Les Boïens surtout, anciens ennemis des Romains, saisirent avidement cette occasion de s'affranchir ou de se venger. Ils arrivent au camp d'Annibal; ils lui livrent les trois commissaires que Rome a chargés de partager des terres et d'établir deux colonies. L'Africain sentit tout le prix d'un tel gage, et s'en montra reconnaissant; néanmoins il ne crut pas à propos de l'accepter : il invita les Boïens à retenir entre leurs mains ces trois captifs, afin de s'en servir, ainsi qu'ils l'avaient d'abord projeté, à recouvrer leurs propres otages.

Scipion s'était campé à Plaisance : il ne s'attendait pas à s'y voir atteint sitôt par l'ennemi. La défection des Gaulois rendant sa position de plus en plus périlleuse, il comprit qu'il était temps d'en chercher une plus sûre, où ses retranchements seraient mieux couverts par les inégalités du terrain, et ses approvisionnements garantis par un voisinage moins malveillant. Quoique malade encore de sa blessure, il décampa, résolu de passer la Trébie, rivière qui a sa source dans l'Apennin, et qui se jette dans le Pô non loin de Plaisance. Annibal, informé tout aussitôt de ce mouvement,

mit à la poursuite des Romains, pour les harceler dans leur retraite, sa cavalerie numide, après laquelle s'avançaient d'abord l'espagnole, puis l'armée carthaginoise entière. Les Numides entrèrent dans le camp de Scipion, et, le trouvant abandonné, le pillèrent, et y mirent le feu. S'ils avaient, dit Polybe, poursuivi, sans perdre de temps, les troupes et les bagages du consul, s'ils les avaient atteints lorsqu'on était encore en plaine, ils auraient causé à Rome un bien plus grand dommage. Mais les Romains, quand ils les joignirent, avaient presque tous passé la Trébie : il ne restait que l'arrière-garde, dont une partie fut taillée en pièces, et l'autre demeura prisonnière. Scipion, après avoir traversé la rivière, campa près des collines, s'y fortifia d'un fossé et d'un retranchement, prit soin de sa plaie afin d'être en état de combattre dès qu'il faudrait, et attendit son collègue Sempronius, qui revenait de Sicile. Quand Sempronius et ses légions passèrent dans Rome, on espéra qu'une si forte infanterie, jointe à celle de Scipion, qui n'était presque pas entamée encore, réparerait bientôt les pertes d'ailleurs affligeantes que la cavalerie venait d'essuyer, et arrêterait le cours des malheurs que la perfidie des Gaulois avait seule rendus possibles. Cependant Annibal établissait son camp à cinq milles ou quarante stades de celui des Romains. Chaque jour, les habitants des plaines voisines venaient lui fournir des munitions et grossir son armée ; mais, quoiqu'ils lui apportassent aussi des vivres, le concours même de tant de nouveaux soldats pouvait amener la disette. Le général carthaginois tourna ses regards sur Clastidium, ville de la Ligurie, dit Tite-Live; bourgade de la Gaule cisalpine, dit Plutarque : les

Romains y avaient des magasins d'armes et de subsistances, et y entretenaient une assez forte garnison, sous le commandement d'un officier brundusien ou né à Brindes, nommé Dasius par Tite-Live, Publius par Polybe. Annibal, avant d'attaquer les murs de la place, commença par livrer un assaut à la fidélité du gouverneur : il fit luire à ses yeux quatre cents pièces d'or. C'était peu; mais Rome n'en aurait pu offrir autant : elle n'a frappé de monnaie d'or que dix ans plus tard. Dasius vendit à ce prix Clastidium. L'acquéreur ménagea la garnison; il l'incorpora dans ses troupes. Du reste, il exigeait des traîtres qui se livraient à lui une fidélité inviolable : ayant découvert les liaisons que certains Gaulois, entre le Pô et la Trébie, conservaient avec les Romains, pour avoir des chances dans toutes les vicissitudes de la fortune, il fit dévaster leurs terres par deux mille fantassins et mille cavaliers, qui rapportèrent de cette petite expédition un butin considérable.

Les propriétaires de ces domaines ravagés venaient implorer le secours des Romains, au moment où Sempronius arrivait aux bords de la Trébie, et délibérait avec son collègue, malade encore, sur la situation des affaires, et sur la manière de terminer la campagne. Scipion ne voulait pas qu'on se compromît pour des Gaulois inconstants, par lesquels on serait trahi au premier jour. Sempronius prétendit au contraire que l'honneur et la prudence commandaient à Rome d'accorder sa protection aux premiers Gaulois qui la réclamaient; et, sur l'heure, se mettant lui-même à la tête de la cavalerie et de mille hommes armés à la légère, il fondit sur les pillards, dont on venait de se

plaindre : il les trouva chargés de leur proie, et si peu préparés au combat, qu'il les mit en fuite et les poursuivit jusqu'au camp des Carthaginois. Il s'avança tellement, que, repoussé à son tour, il perdit presque autant de monde qu'il en avait tué à l'ennemi. Tout fier d'un si médiocre succès, il se permit sur le compte de son collègue les plus indécents propos. « Scipion, « disait-il, était encore plus malade d'esprit que de corps; « il avait pris en aversion les batailles et les blessures. « Fallait-il, pour cela, que sa langueur se communiquât « à deux armées, et que Rome en péril vît trembler ses « deux consuls au cœur de l'Italie, cette Rome qui « jadis avait porté ses armes jusque sous les murs de « Carthage ? » Sempronius tenait ces discours dans toutes les tentes, même dans celle de Scipion et au pied de son lit. Impatient de s'illustrer par des exploits dont un collègue ne partagerait point la gloire, il craignait de la réserver à un successeur; car l'année consulaire allait bientôt finir, et le jour des élections approchait. Il annonça donc une action, et ordonna aux deux armées de se tenir prêtes. En vain Scipion le conjurait de laisser aux jeunes soldats romains le temps de s'aguerrir, et aux Gaulois celui de se dégoûter des Africains : l'ambition de Sempronius n'était que trop bien secondée par l'empressement plus raisonnable et non moins vif du général carthaginois. Celui-ci n'avait rien à gagner aux lenteurs : il sentait le besoin de frapper l'imagination des peuples par l'éclat et la rapidité des entreprises; il savait que ses moyens allaient s'épuiser, et ses alliés se détacher de jour en jour, s'il s'ensevelissait dans un camp. Des Gaulois, secrètement envoyés par lui, se mêlèrent sans être reconnus à leurs compa-

triotes enrôlés dans l'armée romaine, et revinrent lui rendre compte des mouvements qu'ils y avaient observés. Il apprit avec une joie extrême qu'on s'y préparait à une bataille. Elle devait se donner dans une plaine, où nulle embuscade ne semblait possible : c'était pour lui une raison d'en préparer une. Il avait remarqué dans ce terrain si uni en apparence, non-seulement des cavités et des buissons, mais un ruisseau qui y serpentait, et dont les deux rives assez élevées étaient couvertes de roseaux. Ce fut l'endroit destiné à ses artifices : les Romains ne se défiaient que des lieux couverts. Jamais les Gaulois, quoique très-insidieux, ne leur avaient tendu de piéges qu'à l'ombre des forêts.

Annibal, à la suite d'un long conseil de guerre, où il ne découvrit pas son projet, retint près de lui son frère Magon, et lui ordonna de choisir sur l'armée entière cent fantassins et cent cavaliers, et de les lui amener vers six heures du soir, c'est-à-dire à la nuit close; car on était au solstice d'hiver. Il fut satisfait du choix, et laissa à chacun de ces deux cents guerriers le soin de se donner neuf adjoints. Ainsi se formait un corps de deux mille hommes, moitié infanterie, moitié cavalerie, tous sous la conduite de Magon. Annibal indiqua le lieu où il fallait s'embarquer, décrivit les détours du ruisseau, et désigna le moment où l'on devait se montrer. Il eut un soin particulier de faire prendre à cette troupe un repas qui la pût soutenir jusqu'à la fin de l'entreprise. Il répondait du succès; « car, disait-il, les « Romains n'entendent rien à ces stratagèmes; ils ne sa- « vent ni en dresser ni s'en défendre; et sur cet article « leur éducation sera encore longue à faire. » En effet, Messieurs, jusqu'alors ils avaient dû leurs victoires à la

force et au courage, bien plutôt qu'à la ruse et même qu'à la prudence. Cependant il fallait encore attirer sans délai Sempronius sur un champ de bataille; ce point n'était pas le plus difficile. Annibal appelle ses Numides, cavaliers endurcis à la fatigue; et, après qu'il leur a fait prendre aussi de la nourriture, il leur ordonne de traverser la Trébie, d'insulter les ennemis dans leur camp, de se laisser repousser, et de se retirer avec assez de lenteur pour que le consul s'emporte à les poursuivre, passe la rivière, et entre dans la plaine. Le général africain fut obéi ponctuellement par ses soldats et par Sempronius. Celui-ci, au seul aspect d'une cavalerie ennemie, lâche sur elle d'abord la sienne, puis ses gens de traits, enfin toutes ses légions. Tous ces guerriers romains sont à jeun. Ils partent dès le matin, par un temps de neige et de frimas; ils s'élancent sur une plaine où tout contribue à rendre l'hiver extrêmement rigoureux, le cours de plusieurs rivières, le voisinage des Alpes et de l'Apennin; ils n'ont pris aucune précaution contre la faim ni contre le froid. A mesure qu'ils avancent, le vent devient plus rude, la neige plus incommode, et leurs forces s'affaiblissent. Il ne leur restait que ce qu'il fallait d'ardeur pour ne point apercevoir le danger. L'infanterie romaine, pressée d'atteindre les Numides qui venaient de repasser la Trébie, se mit à l'eau; elle en eut jusqu'à la ceinture, Polybe dit jusqu'aux aisselles; car, durant la nuit, la pluie, la neige, les torrents avaient grossi cette rivière. Parvenus à l'autre bord, ces malheureux fantassins, mouillés, transis, glacés, affamés, pouvaient à peine soutenir leurs armes. Annibal se tenait encore en repos; il avait fait allumer, à l'entrée de toutes les

tentes, de grands feux, devant lesquels les soldats se frottaient d'huile, s'armaient et mangeaient. Pour entretenir leur chaleur et profiter de leurs forces, il donna, quand il en fut temps, le signal d'une marche vive contre l'ennemi morfondu dans la plaine, et y disposa ses troupes en cet ordre. Huit mille Espagnols, surtout ceux des îles Baléares, guerriers armés de frondes, formaient l'avant-garde, et devaient commencer l'attaque. Suivait une infanterie de vingt mille hommes, tant Espagnols que Gaulois et Africains : elle allait se placer sur une ligne, et présenter un grand front. Dix mille cavaliers se répandaient sur les ailes, et aux deux extrémités se rangeaient les éléphants, partagés en deux bandes.

Sempronius n'avait aussi que quarante mille hommes, selon Polybe : savoir, seize mille Romains, vingt mille alliés et quatre mille cavaliers. Tite-Live porte le nombre des légionnaires à dix-huit mille, et ajoute aux alliés un renfort de Cénomans, *auxilia Cenomanorum*, qui seuls, de tant de peuples gaulois, demeuraient fidèles aux Romains. Vous voyez, Messieurs, que les forces étaient numériquement à peu près égales de part et d'autre, puisque nous venons de compter trente-huit mille soldats sous les ordres immédiats d'Annibal, et qu'il y faut joindre les deux mille embusqués sous la conduite de Magon, peut-être aussi les cavaliers numides envoyés pour attirer l'ennemi au combat. Le consul disposa son armée conformément à l'usage établi chez ses compatriotes : des intervalles entre les lignes, entre les manipules, les triaires pour corps de réserve. Sa cavalerie était encore aux prises avec les Numides, qui l'amusaient par des fuites simulées, trans-

formées tout à coup en attaques. Sempronius la rappela pour ne pas laisser ses flancs dégarnis, et la plaça sur les ailes. Tout étant ainsi disposé, les Romains font entendre leurs cris de guerre, la trompette sonne, et l'action commence. Les Baléares lancent leurs pierres; les troupes légères de Rome y répondent par des javelots que lancent des mains engourdies par le froid. Dès ce prélude, qui ne dura pas longtemps, on put voir de quel côté serait la vigueur, de quel côté l'épuisement. Les gens de traits du consul se hâtèrent de rentrer dans les intervalles des lignes, et les frondeurs d'Annibal se portèrent sur les ailes de son armée. Des deux parts et d'un pas égal s'avança l'infanterie pesante; la cavalerie suivit le mouvement des lignes qu'elle flanquait. Mais que pouvaient des soldats à jeun et des chevaux harassés, contre des troupes qui jouissaient pleinement de leurs forces? Les cavaliers romains ne soutinrent pas même le choc des escadrons gaulois d'Annibal, et laissèrent à découvert les flancs de l'armée consulaire. A l'instant les Numides attaquent ces ailes dégarnies, qui, pressées à la fois de front et par les côtés, ne tardent pas à se rompre. Les éléphants pénètrent à droite et à gauche dans les bataillons ouverts; ils foulent aux pieds ou dissipent les fantassins de chaque manipule. L'infanterie légère parvint pourtant à écarter plusieurs de ces animaux, par des aiguillons dardés sous la queue, endroit où leur peau est le plus vulnérable, dit Tite-Live : *Sub caudis, qua maxime molli cute vulnera accipiunt.* Les légionnaires du centre se maintenaient encore sans trop de désavantage sur le champ de bataille : c'était le moment où Annibal s'était préparé à les envelopper par les deux mille hommes que

Magon tenait en embuscade. Ces nouveaux ennemis s'élancent des bords du ruisseau : à leurs cris, à leur attaque soudaine, les Romains sont avertis de tous les périls qui les menacent; mais le désespoir ranima leur courage : ils se font jour à travers les bataillons gaulois et africains; ils pressent, ils étendent le carnage autant qu'il le faut pour mettre en sûreté ceux d'entre eux qui peuvent y échapper. Ceux-là n'avaient d'autre ressource que de se réfugier en bon ordre à Plaisance; car le retour dans leur camp leur était fermé par la Trébie, et par la cavalerie victorieuse, qui se répandait sur la campagne. Il ne leur restait aucun moyen de secourir leurs alliés, plus maltraités qu'eux aux deux ailes, et qui tentèrent en vain, par un froid si rigoureux et par des chemins impraticables, de regagner leurs tentes. La plupart périrent, soit engloutis dans la rivière, soit sous les coups de l'ennemi avant de la repasser, soit sous les pieds des chevaux et des éléphants. Scipion, toujours malade dans sa tente, y reçut la nouvelle de ce désastre, et se fit sur l'heure transporter à Plaisance, où il trouva son collègue, avec dix mille légionnaires sauvés par les derniers efforts de leur bravoure encore romaine. La nuit, une pluie abondante, et peut-être la lassitude de l'ennemi, avaient favorisé leur retraite. La seule consolation de Scipion était de n'avoir point à se reprocher ces nouveaux malheurs, qu'il avait trop bien prévus; il n'était responsable que de la journée, déjà funeste, du Tésin. Sempronius, frustré de ses glorieuses espérances, faisait aussi bonne contenance qu'il pouvait. Il se hâta d'expédier à Rome des messages, pour assurer que si l'on n'avait pas obtenu une victoire complète, il fallait s'en

prendre à la violence du froid, aux rigueurs de la saison. Cependant ces circonstances auraient dû, comme Florus le remarque, incommoder bien plus les Africains : « Chose horrible à dire! s'écrie cet auteur; des « hommes venus d'un ardent climat du midi nous ont « vaincus par notre hiver même : *Horribile dictu! Ho-« mines a meridie et sole venientes nostra nos hieme « vicerunt.* » On sut bientôt dans Rome à quoi s'en tenir. On apprit qu'Annibal était maître du camp des consuls; que toutes les peuplades gauloises se déclaraient en sa faveur; que les troupes de la république se réfugiaient dans les colonies voisines; que Scipion, après un court séjour à Plaisance, avait craint qu'un si grand nombre de gens de guerre ne devînt trop à charge à cette ville, et qu'il venait de se retirer à Crémone. On savait, de plus, que l'armée ne recevait de provisions que celles qu'elle tirait de la mer par des barques qui remontaient le Pô. Le sénat, le peuple, épouvantés, se croyaient à la veille d'un siége de leurs propres murs. « Oui, di-« saient-ils, le vainqueur est à nos portes; et quelles « sont nos ressources, quand l'un de nos consuls a été « battu au Tésin, quand l'autre a fui des bords de la « Trébie, quand le torrent descendu des Alpes se répand « sur toute l'Italie? » On ignorait les pertes, au surplus assez modiques, par lesquelles Annibal avait acheté sa victoire : quelques Africains, quelques Espagnols, un peu plus de Gaulois, des chevaux, et tous ses éléphants, hors un seul, dit Polybe. Ces dommages provenaient en partie des difficultés de la saison, qui continua d'être fort dure après la bataille.

Les Romains, durant cette année, n'avaient eu de bonheur qu'en Espagne, où Cnéius Scipion, frère du con-

sul Publius Scipion, commandait l'armée navale. Cnéius, parti des bouches du Rhône à la tête de cette flotte, vint débarquer à Empories, aujourd'hui Empurias, capitale du Lampourdan. Plusieurs villes maritimes se soumirent à lui de plein gré : il traita les habitants avec une douce bienveillance, qui lui concilia de plus en plus les esprits. Fidèles à leur ancienne alliance avec Rome, ces peuples n'attendaient, pour se déclarer contre Carthage, que l'arrivée des vaisseaux romains. Quelques places néanmoins refusèrent d'ouvrir leurs portes ; il les assiégea, les réduisit par les armes, et y laissa de bonnes garnisons. Il en usa de même lorsqu'il pénétra par les montagnes dans les terres. Son armée, à mesure qu'elle avançait, se grossissait d'un grand nombre d'Espagnols. Il s'emparait de toutes les villes qu'il rencontrait sur sa route, traitant avec la plupart, et prenant les autres par force. Son plus sûr moyen de succès était de ne jamais souffrir qu'il fût fait aucun tort à ceux qui s'étaient soumis, soit de bonne volonté, soit à contre-cœur, à sa puissance. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, qu'Annibal, en quittant l'Espagne, y avait laissé Hannon, en le chargeant de gouverner les pays situés en deçà de l'Èbre, et de contenir les peuples qui avoisinaient les Pyrénées. Hannon vint camper devant lui près de Cissa, ou, comme écrit Tite-Live, Scissis. Cette ville n'est nommée par aucun des anciens géographes; car il y a peu d'apparence que ce soit Setelsis, que Ptolémée place dans le canton des Lacétans. Est-ce Lyssa, aujourd'hui Camarasa sur les bords de la Sègre? Était-ce un lieu voisin de celui qu'occupe maintenant Oliana? nous n'entamerons pas l'examen de cette question. Cnéius résolut de livrer bataille avant que les troupes d'Hannon pussent être rejointes par celles d'As-

drubal, frère d'Annibal, et, en l'absence de celui-ci, commandant général, en Espagne, au nom des Carthaginois. Hannon est battu, perd six mille hommes, et tombe lui-même, comme prisonnier de guerre, au pouvoir des vainqueurs. Andobale ou Indibilis a le même sort : c'est un roitelet espagnol, qui a toujours pris parti contre Rome. Cnéius enchaîne deux mille autres captifs ; il est maître de Cissa ou Scissis ; ses soldats pillent le camp ennemi : ils s'enrichissent bien moins du butin d'une misérable bourgade que des bagages et des meubles précieux qu'Annibal et ses officiers y ont déposés avant de partir pour l'Italie. Cette victoire assurait le crédit de Cnéius : le vaste pays qui s'étend de l'Èbre aux Pyrénées lui appartint presque tout entier. Asdrubal ignorait encore cet événement lorsqu'il passait l'Èbre, dans le dessein de s'opposer le premier au débarquement des Romains ou à leurs entreprises. Son armée, composée de huit mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie, vint tomber à l'improviste sur une faible troupe que Cnéius avait laissée au port pour garder sa flotte, et qui, se croyant en pleine sûreté, se répandait librement dans les campagnes, soldats, matelots et rameurs. Asdrubal les trouva ainsi épars et sans défense non loin de Tarragone, en tua une partie, contraignit l'autre à se retirer sur les vaisseaux, repassa l'Èbre de peur d'avoir trop tôt Cnéius sur les bras, et vint prendre ses quartiers d'hiver à Carthagène, où il prépara une nouvelle campagne, en veillant d'ailleurs à la garde du pays en deçà du fleuve. Cnéius, de retour à sa flotte, punit sévèrement les officiers qui en avaient négligé le service, réunit ses deux armées de terre et de mer, et alla passer l'hiver à Tarragone. Là, dit Polybe, partageant avec équité le butin à ses soldats, il

gagna leur amitié, et leur inspira un ardent désir de continuer une guerre si lucrative. Asdrubal, cependant, n'attendit pas la fin des frimas pour se porter une seconde fois au delà de l'Èbre; il détacha du parti romain les Ilergètes, et ravagea les terres des alliés de Cnéius. Ce capitaine en tira vengeance: laissant une garnison à Tarragone, il regagna Empories, et de là se porta sur les Ilergètes. Il livra leurs campagnes en proie à ses avides guerriers, et fit le siége d'Athanagie; c'était la capitale de la contrée: on ne sait trop à laquelle des cinq villes actuelles, Manresa, Tarrega, Sanhuian, Cardona et Lerida, il la faut faire correspondre. Le général romain, dès qu'il l'eut prise, et qu'il eut forcé les Ilergètes à lui livrer des otages et à lui payer un tribut, entra sur le territoire des Ausétans, amis de Carthage, et assiégea leur principale cité. Leurs voisins, les Lacétans et autres, accoururent en vain de nuit à leur secours. Cnéius leur dressa des embûches, qui les empêchèrent d'entrer dans la place; il battit ces bandes d'auxiliaires mal disciplinées, tua douze mille barbares, dispersa le surplus, dont l'hiver favorisait la fuite, et continua le siége, que la rigueur de la saison prolongea durant trente jours. Quatre pieds de neige couvraient la terre, mais préservaient aussi les machines des assiégeants du feu des assiégés. Enfin Amusitus, l'un des chefs ausétans, s'étant évadé et retiré auprès d'Asdrubal, la place se rendit, et se racheta du pillage par une contribution de vingt talents d'argent. Cnéius revint passer le reste de l'hiver à Tarragone.

Nous ne pouvons achever aujourd'hui l'histoire du consulat de Publius Scipion et de Sempronius : je vous en exposerai les derniers faits dans notre prochaine séance.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 218 ET 217 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — CINCIUS ALIMENTUS ET ENNIUS.

Messieurs, il est, dans les fastes de Rome, des années qui fournissent beaucoup plus de faits que les autres : telle est surtout la deux cent dix-huitième avant l'ère vulgaire : elle a rempli nos trois dernières séances. Au mois de novembre de cette année-là, Annibal s'emparait de Turin, et s'approchait de la rivière du Tésin, vers laquelle s'avançait aussi le consul romain Scipion. Ces deux adversaires, avant de mesurer leurs forces, prononcent dans Tite-Live et dans Polybe des harangues militaires, que je vous ai traduites sans vous en garantir la réalité historique. Celle d'Annibal est précédée d'un spectacle qu'il expose aux regards de ses guerriers. Il amène devant eux des captifs gaulois qui se livrent les uns aux autres des combats mortels, dans l'espoir ou de mettre un terme à leurs malheurs s'ils expirent, ou d'obtenir par la victoire des récompenses et la liberté. Le général s'applique à persuader aux Carthaginois transportés en Italie que leur position et leurs intérêts sont les mêmes que ceux de ces prisonniers, et qu'ils doivent aspirer, comme eux, à vaincre ou à mourir. Les deux armées se rencontrent vers la fin de novembre, et la bataille du Tésin se livre : les Romains la perdent. Leur consul se retire blessé : il aurait péri s'il n'eût été sauvé par son jeune fils, qui croissait,

dit Florus, pour la ruine de l'Afrique, et à qui les malheurs de cette contrée devaient un jour valoir un glorieux surnom : *Hic erit Scipio, qui in exitium Africæ crescit, nomen ex malis ejus habiturus* : ce sera Scipion l'Africain. Annibal vainqueur se vit bientôt recherché par les Insubriens et les Boïens, empressés de s'allier à lui, et de reprendre les armes contre les Romains avec plus de chance de succès. Deux mille deux cents de ces Gaulois, enrôlés dans l'armée du consul, signalèrent leur défection par le massacre d'un grand nombre de légionnaires. Le consul alla camper à Plaisance, et, se voyant près d'y être atteint par l'ennemi, il résolut de passer la Trébie pour chercher une position plus sûre. Il évitait avec soin d'engager un nouveau combat, lorsque son collègue Sempronius, revenant de Sicile, changea le plan de campagne. Annibal venait d'acheter à prix d'or du gouverneur Dasius la place de Clastidium, qui renfermait les magasins de l'armée romaine; il continuait de s'attacher par des bienfaits les Gaulois qui se livraient à lui, et ravageait les domaines de ceux qui conservaient des intelligences avec Rome. Sempronius écouta les plaintes de ces derniers, prit leur défense, et remporta sur quelques détachements carthaginois un assez médiocre avantage. Fier de ce succès, et impatient de s'illustrer par de plus glorieux exploits avant la fin, déjà prochaine, de son consulat, il fit, malgré Scipion, les préparatifs d'une bataille aux bords de la Trébie. Je vous ai exposé, Messieurs, d'après Polybe, Appien et Tite-Live, tous les détails de cette action mémorable. Ce fut un désastre pour les Romains : ils y perdirent environ trente mille hommes. Dix mille autres se réfugièrent à Plaisance, où Scipion, toujours

malade, se fit transporter, pour se retirer ensuite à Crémone. Rome, en apprenant une défaite si lamentable, se crut menacée d'être sous peu de jours assiégée et asservie. Elle recevait néanmoins d'Espagne des nouvelles consolantes : Cnéius Scipion, frère du consul Publius Scipion, y avait soumis des villes maritimes. Pénétrant dans les terres, il avait remporté, près de Scissis ou Cissa, une victoire sur Hannon, qu'il retenait prisonnier. Il se montrait formidable même au frère d'Annibal, Asdrubal, chargé du commandement général en Espagne au nom de Carthage. Cnéius réprimait les Ilergètes, les Lacétans, les Ausétans, prenait Athanagie et d'autres places : voilà, Messieurs, en quel état nous avons, à la fin de notre dernière séance, laissé les affaires des Romains et des Carthaginois tant en Espagne qu'en Italie. On était avancé dans le mois de janvier 217; mais le consulat de Publius Scipion et de Sempronius devait durer jusqu'au 8 avril : je vais vous entretenir aujourd'hui de ce qui s'est passé dans cet intervalle.

A Rome on s'occupa des élections, qui se faisaient ordinairement quelques semaines avant l'expiration des fonctions des deux consuls installés en l'année précédente. Les comices devaient être présidés par l'un de ces consuls, ou par un dictateur. Scipion et Sempronius étaient absents : le premier trop malade encore pour se mettre en route, le second ne pouvant se rendre de Plaisance à Rome qu'à travers les bandes d'Africains et de Gaulois, qui infestaient les chemins et désolaient toutes les campagnes par leurs brigandages. Sempronius arrive néanmoins au jour marqué, lorsqu'on s'apprêtait à se passer de lui au moyen d'une dictature. Il était venu sans se déguiser, sans prendre d'escorte, et

pourtant sans encombre. Le peuple lui sut gré de cette témérité et de ce bonheur. Il tint les comices, qui se passèrent paisiblement. On élut consul Caius Flaminius, personnage populaire, que les patriciens n'osèrent pas écarter en des conjonctures si critiques, malgré la haine qu'ils lui portaient. Tribun du peuple en 232, il avait proposé une loi agraire; consul pour la première fois en 223, il avait désobéi au sénat, qui lui ordonnait d'abdiquer. Depuis, il avait secondé le tribun Claudius, auteur d'une loi qui défendait aux pères conscrits d'avoir des navires d'une contenance supérieure à trois cents amphores; sorte de loi somptuaire, insensée comme toutes celles du même genre, mais que le tribun et ses adhérents motivaient en soutenant qu'un sénateur devait s'interdire tout négoce lucratif, comme inconciliable avec sa dignité; et que, pour transporter les fruits de ses champs, il ne lui fallait pas de vaisseaux d'une plus forte mesure. Au grief contre Sempronius, l'aristocratie joignait l'accusation qu'elle emploie partout le plus volontiers et avec le plus de succès pour perdre ses ennemis : elle le réprouvait comme un homme irreligieux, qui ne révérait pas les devins, qui méprisait les auspices, qui n'avait pas foi aux poulets sacrés ni au vol des oiseaux. On ne voit pas cependant qu'elle ait fait valoir ces reproches pour l'empêcher d'être élu; ils n'éclatèrent qu'après son installation, ainsi que je le dirai quand nous en serons à ce terme. Les comices lui donnèrent pour collègue Publius Servilius Géminus, citoyen recommandable, et guerrier d'une médiocre habileté. Le sort assigna l'armée qui devait marcher contre Annibal à Flaminius; et à Servilius, celle qu'on destinait à contenir les Gaulois cisalpins. On élut en même

temps les quatre préteurs : Æmilius Régillus pour la ville, Pomponius Matho pour les étrangers, Otacilius pour la Sicile, Aulus Cornélius pour la Sardaigne et la Corse. Les deux consuls encore en exercice devaient, en quittant leurs fonctions, prendre le titre de proconsuls; et l'un d'eux, Publius Scipion, partir en cette qualité pour l'Espagne, aussitôt qu'il serait guéri de sa blessure. Sempronius, jaloux de mettre à profit les dernières semaines de son consulat, repartit aussitôt pour Plaisance.

Après son départ, les sénateurs s'occupèrent avec une active sollicitude des préparatifs de la prochaine campagne. Tels sont les Romains, dit Polybe : les revers redoublent leurs efforts, et jamais on ne les voit plus menaçants que lorsqu'ils ont conçu de vives alarmes. Ils envoyèrent des troupes en Sardaigne et en Sicile, mirent des garnisons dans les places les plus exposées, particulièrement à Tarente, où ils craignaient un débarquement. Ils demandèrent des secours au roi de Syracuse Hiéron ; et cet allié fidèle, dont l'assistance n'était jamais réclamée en vain, leur fournit cinq cents Crétois et mille cavaliers armés de boucliers. Rome équippa soixante galères à cinq rangs de rames, pour garder les côtes : elle amassa des provisions de tout genre; et, comme on présumait qu'Ariminum et l'Étrurie allaient devenir les théâtres de la guerre, on dirigea vers ces pays les plus forts convois de munitions. Tous ces soins se prirent durant les mois de février et mars 217, jusqu'à l'ouverture du printemps.

Sempronius était de retour à Plaisance. Il retrouvait dans le voisinage Annibal, dont rien n'avait pu ralentir l'activité : ni les difficultés locales, ni les glaces de l'hiver, ni les autres incommodités de cette saison. Ses

Numides pillaient le plat pays; ses Espagnols, tant Lusitaniens que Celtibériens, dit Tite-Live, accoutumés à gravir les roches, saccageaient les bourgs et les hameaux des montagnards. Par Lusitanie, on entendait alors non le seul Portugal actuel, mais de plus l'Estramadure et une partie de la Vieille-Castille. La Celtibérie correspondait à des portions du royaume de Valence, de la Nouvelle-Castille et de l'Aragon. Ces Espagnols, répandus sur des cantons italiens dont ils ignoraient également le langage et les limites, ruinaient indifféremment les ennemis et les alliés de leur maître : il est étonnant qu'il n'eût pas songé à prévenir ces méprises, car elles contribuèrent à détacher de son parti plusieurs peuplades gauloises. Il s'en aperçut un peu tard, et ordonna de ne plus faire d'incursions que sur les territoires des Romains. Une bourgade, voisine de Plaisance et située sur les bords du Pô, avait été fortifiée pour servir de magasin de blé aux légions consulaires. Les provisions y étaient apportées sur des barques, et reçues par la garnison. Annibal jugea que la prise de ce fort lui vaudrait mieux que le pillage d'une cité gauloise. Selon son usage, il tint ce dessein fort secret; et tout à coup, au milieu d'une nuit, il vint en personne, à la tête d'une troupe d'infanterie et d'une cavalerie légère, pour surprendre le magasin. Les sentinelles découvrirent sa marche, prévinrent son approche, éveillèrent la garnison, qui jeta des cris si bruyants, dit-on, qu'on les entendit à Plaisance. Sempronius, qui avait du goût et même du talent pour les expéditions brusques, ne délibéra pas un seul instant : il sortit à la tête de ses légions formées en bataillon carré, et de sa cavalerie, à laquelle il ordonna d'engager le combat.

Le général carthaginois y reçut une blessure, qui l'obligea de donner le signal de la retraite. C'était la première tentative qui ne lui réussissait point en Italie. Piqué de cet échec, il se promit de s'en dédommager, et n'en attendit pas longtemps l'occasion. Après quelques jours de repos, et avant que sa plaie soit fermée, il part pour *Victumviæ* ou *Vicumviæ*, petite ville de l'Insubrie, que les Romains avaient jadis fortifiée pour servir, soit aussi de magasin, soit de place d'armes, durant leur guerre contre les Gaulois. Elle était maintenant un lieu de refuge, où se rassemblaient des Insubriens fidèles à Rome, et des Gaulois mécontents du brigandage des Espagnols et des Africains. Excités par le glorieux exemple que venait d'offrir la garnison du fort voisin de Plaisance, les réfugiés de Victumvies s'arment, et courent au-devant de l'ennemi. Ils sont nombreux et courageux, mais sans chef, sans art, sans expérience, incapables de garder un ordre de bataille. Annibal remporte sur eux une victoire trop facile; quelques détachements lui suffisent pour mettre en déroute trente-cinq mille téméraires. Le lendemain, la place se rend : le vainqueur enjoint aux habitans de mettre bas les armes; ils obéissent, et n'en sont pas moins traités avec une iniquité jusqu'alors inouïe dans ces contrées : pillage, massacre, infamies de toute nature, rien ne leur est épargné. Voilà de quelles fureurs Annibal se montrait capable, malgré sa prudence; tels étaient ses exercices d'hiver.

La Gaule cisalpine, qu'il avait si peu ménagée, commençait à lui devenir suspecte : il pressentait la haine qui devait éclater bientôt contre lui. Il s'en prenait à l'inconstance des Gaulois, et pouvait se reprocher de

n'avoir point assez suivi lui-même son premier plan de conduite. Persuadé qu'il était temps de changer de scène et de s'approcher de Rome, il résolut de ne pas attendre le printemps pour pénétrer en Étrurie. Les Gaulois lui vantaient la fertilité, l'opulence de cette contrée : ils trouvaient à l'y entraîner deux avantages, l'un de délivrer leurs habitations de ses ravages, l'autre d'obtenir une part de ses rapines, en se mettant à sa suite. Pour lui, il se flattait de venir à bout des Toscans comme des Liguriens, des Insubriens et des Boïens, soit par un doucereux abord, soit à force ouverte. Et d'ailleurs, ayant franchi les Alpes, il ne croyait avoir à redouter aucun obstacle sur l'Apennin. On peut douter qu'il eût pris, concernant cette route, assez de renseignements ; car il s'étonna fort du violent orage qui l'assaillit quand il s'y fut engagé : il n'avait, disait-il, rien vu de si affreux sur les Alpes. Un vent horrible mêlé de pluie frappait ses soldats au visage, et les forçait d'abandonner leurs armes. S'ils voulaient se roidir contre l'ouragan, il les renversait. Il fallut s'arrêter et tourner le dos au vent, pour ne pas perdre la respiration. Cette halte leur valût quelques instants de demi-tranquillité. Mais bientôt le fracas du tonnerre et la continuité des éclairs suspendirent à la fois chez eux l'usage des oreilles et des yeux : foudroyés par la peur, ils restaient immobiles, incapables de chercher un abri, qu'au surplus ils n'auraient pas trouvé. La pluie cessa, le vent redoubla ; c'est ce qui arrive d'ordinaire sur cette chaîne de montagnes. Nul moyen d'avancer ; on voulut camper en ce lieu même. Nouvelle fatigue plus infructueuse ; le vent ne permit pas de dresser les tentes ; il enlevait les toiles, il arrachait les pieux. L'air se refroi-

dissait de plus en plus; l'eau s'épaississait et se glaçait sur les sommets des rochers, et il en tomba de tels amas de neige et de grêle, que les malheureux compagnons du héros se virent réduits à se prosterner sur un sol humide, et à y demeurer accablés plutôt que couverts de leurs vêtements, de leurs bagages, et de leurs tentes. Le froid, pendant ce supplice, devint si âpre et si pénétrant, que les chevaux et les hommes firent longtemps d'inutiles efforts pour se relever : leurs nerfs s'étaient roidis; leurs membres avaient perdu le mouvement et la flexibilité. A force de s'agiter, ils recouvrèrent peu à peu l'usage de leurs organes. Annibal resta deux jours assiégé en ce lieu par la tempête, qui se renouvelait sans cesse; il y laissa un très-grand nombre de soldats et de chevaux, et, dit Tite-Live, sept des éléphants échappés à la bataille de la Trébie : *Elephanti, ex his qui prælio ad Trebiam facto superfuerant, septem absumpti.* Polybe nous a dit que les éléphants avaient alors tous péri, hors un seul, πλὴν ἑνός. J'en croirais plus volontiers Polybe, écrivain ordinairement plus exact, et d'ailleurs plus voisin de ces événements; mais cette variation sur l'une des circonstances d'un récit dont le fond mérite une croyance parfaite n'est point inutile à remarquer.

Il y aurait ici matière à des observations bien plus graves; car l'historien latin vient de nous tracer de vives peintures des maux affreux auxquels l'ambition des conquérants condamne la triste humanité, de l'énorme surcroît de souffrances que la guerre ajoute à celles que ne nous épargne pas la nature. Pourquoi trente à quarante mille hommes, restes d'une bien plus déplorable multitude, sont-ils traînés des champs de bataille au sommet des monts, pour y subir toutes les ri-

gueurs d'une saison pénible et d'un climat orageux, pour y périr de froid, de faim et de fatigues? S'agit-il d'un véritable intérêt de la société, du salut d'un peuple, du maintien des droits communs et des institutions sages? Non, c'est afin que le fils d'Amilcar accomplisse les vains projets de vengeance que lui a inspirés son père; c'est afin qu'il soit dit et répété, dans le cours des siècles, qu'Annibal a vaincu, c'est-à-dire exterminé des milliers d'hommes au Tésin, à la Trébie, et depuis au lac de Trasimène et à Cannes. Voilà pourquoi il faut que l'Espagne, la Gaule, l'Italie, la Sicile et l'Afrique soient couvertes d'ossements et de cendres, arrosées de larmes et de sang. Il n'en résultera, pour Carthage, que servitude et destruction; pour Rome, qu'une puissance monstrueuse qui l'accablera elle-même; pour les nations compromises dans cette lutte sanglante, que de longues et innombrables calamités. Tels sont, Messieurs, les effets des guerres injustes ou insensées, c'est-à-dire, à bien peu d'exceptions près, de toutes les guerres : on pourrait dire sans exception; car il y a toujours, de la part de l'une au moins des parties belligérantes, iniquité ou folie.

Annibal renonça, pour le moment, à franchir l'Apennin; il en descendit, et revint camper à trois milles de Plaisance. Dès le lendemain, il s'avance à la tête de douze mille fantassins et de cinq mille cavaliers; déjà il n'est plus qu'à une lieue de l'armée romaine. Sempronius, revenu de Rome, accepta le défi, et rangea ses troupes dans la plaine. La bataille se livra dès le jour suivant. Au premier choc, les Romains eurent l'avantage : ils mirent l'ennemi en fuite, le poursuivirent jusqu'à son camp, et entreprirent même de l'y

forcer. Sempronius se laissa emporter par l'ivresse d'un succès apparent; Annibal s'en aperçut et en profita, selon sa coutume. Il avait placé aux portes du camp ce qu'il fallait de soldats pour en défendre l'entrée; il retenait les autres serrés dans l'intérieur, jusqu'à l'instant où il leur donnerait le signal de fondre sur les Romains. Vers trois heures après midi, le consul, désespérant de pénétrer jusqu'aux Carthaginois, et ne voulant plus fatiguer inutilement ses légionnaires, fit sonner la retraite. Ce fut le moment que saisit Annibal pour ordonner à sa cavalerie de sortir à droite et à gauche, pendant qu'il s'élancerait lui-même avec l'élite de son infanterie par la porte du milieu. L'action recommença ainsi de trois côtés à la fois : elle fut très-vive, et aurait été fort meurtrière si le jour n'avait manqué. La nuit sépara les combattants, cruellement acharnés les uns sur les autres. Le nombre des morts ne fut pourtant pas excessif : de chaque côté environ six cents fantassins et trois cents cavaliers. Mais l'avantage de la journée sembla rester aux Carthaginois : les Romains perdaient des guerriers plus distingués, plusieurs chevaliers, cinq tribuns légionnaires, trois commandants de troupes alliées. Cette bataille, qui n'est pas comptée parmi les événements mémorables de la seconde guerre punique, coûtait la vie à dix-huit cents hommes.

Le séjour de courte durée qu'Annibal continua de faire près de Plaisance, il l'employa tout entier à prendre des informations sur l'Étrurie, où il se proposait toujours d'entrer. On lui enseigna deux routes, l'une plus facile et plus longue, l'autre directe et laborieuse, sur un terrain marécageux, où il faudrait souvent marcher

dans l'eau ou à travers la fange, s'arrêter devant des lacs ou des fleuves débordés. Il préféra ce second chemin, comme plus digne d'un capitaine aventureux, dont l'audace devait exciter l'enthousiasme de ses partisans, et porter l'effroi au cœur de ses ennemis. Son armée n'en jugeait pas tout à fait de même; elle eût préféré moins de gloire et plus de sûreté; elle appréhendait de rester engloutie sous les eaux, ou ensevelie sous des sables mouvants. Mais Annibal tenait pour certain que le fond de tous ces sentiers était solide; que la surface seule de la terre était détrempée. Il adopta donc définitivement cet itinéraire, que les historiens ne nous font point assez connaître. Tite-Live fait passer Annibal d'abord par la Ligurie, où on lui livre les deux questeurs Caius Fulvius et Lucius Lucrétius, des tribuns de légions, des chevaliers fils de sénateurs : les Liguriens lui offraient ces gages de leur fidélité, de leur dévouement à la cause de Carthage.

Sempronius quittait Plaisance; il conduisait l'armée romaine à Lucques, ville désignée tantôt comme ligurienne, tantôt comme étrusque, et située en effet aux frontières de ces deux contrées; il allait céder le commandement au nouveau consul Flaminius, qui n'attendait point, pour partir de Rome, le jour où il devait y prendre possession des faisceaux. Flaminius publiait et adressait à Sempronius un édit portant qu'aux ides de mars, c'est-à-dire le 15 de ce mois, les légions devaient se réunir près d'Ariminum. Cet acte prématuré, insolite, irrégulier, offensait les sénateurs, déjà si mal disposés à l'égard de ce magistrat. Prévoyant qu'ils s'efforceraient de le retenir à Rome par des cérémonies d'auspices, par la célébration des féries latines, par d'autres em-

barras consulaires, il feignit d'entreprendre un court voyage pour ses affaires privées, et se rendit secrètement dans sa province. A cette nouvelle, les pères conscrits s'indignèrent : ils disaient que non content de faire la guerre au sénat il la déclarait aux dieux mêmes; qu'il outrageait Jupiter Latiaris; que, sorti de Rome à la dérobée, comme le dernier des valets de son armée, sans faisceaux, sans licteurs, il semblait s'exiler de sa patrie plutôt que la servir, et osait préférer au Capitole une auberge d'Ariminum. La résolution de le rappeler ayant été prise unanimement, on lui députa Quintus Térentius et Marcus Antistius; mais il ne tint pas plus de compte de leurs paroles que des lettres qui les avaient précédés, et n'en procéda pas moins à la cérémonie de son installation, dans cette ville d'Ariminum, le 15 mars romain, qui correspondait au 8 avril julien 217. Un veau qu'on devait immoler en cette solennité s'échappa des mains des sacrificateurs : arrosés du sang de cet animal, les spectateurs s'enfuirent éperdus; et ceux qui étaient placés trop loin pour rien voir, d'autant plus épouvantés qu'ils ignoraient la cause de l'effroi général, décampèrent avec plus de vitesse et de désordre. Un présage si funeste n'empêcha point le consul Flaminius de se mettre à la tête des deux légions que Sempronius avait commandées, et des deux qui venaient d'être sous les ordres du préteur Atilius; il les conduisit en Étrurie par les sentiers de l'Apennin : *In Etruriam per Apennini tramites exercitus duci est cœptus* : ce sont les derniers mots du vingt et unième livre de Tite-Live, et le fait qui termine l'histoire du consulat de Sempronius et de Publius Scipion.

Celui de Flaminius et de Servilius, mémorable sur-

tout par la défaite des Romains auprès du lac de Trasimène, va se remplir aussi d'un très-grand nombre de faits et de détails militaires, que je n'aurai pas le temps de vous exposer aujourd'hui. Notre attention vient d'être, dans cette séance et dans les quatre précédentes, fixée sur une assez longue suite de marches, de campements, de stratagèmes, de combats et de massacres. Nous interromprons utilement cette affligeante étude; et nous nous consolerons, s'il se peut, de tant de lamentables récits, en reprenant les annales littéraires de l'ancienne Rome. Nous les avons commencées par un tableau de tout ce qui subsiste des monuments de la langue osque, depuis les vers des prêtres saliens jusqu'aux inscriptions de Duilius et de Scipion fils de Barbatus, rédigées pendant la première guerre punique; et, pour les continuer, nous avons jeté les yeux sur les débris des poésies dramatiques, épiques, lyriques, satiriques, de Livius Andronicus et de Nævius. Trois écrivains leur succèdent, qui tous trois ont écrit l'histoire des guerres de Rome et de Carthage : Fabius Pictor et Cincius Alimentus, en prose; Ennius, en vers. Je vais examiner avec vous, Messieurs, ce qu'on peut savoir de leur vie et retrouver de leurs ouvrages (1).

Les livres de Lucius Cincius Alimentus ou Alimentius, historien de ce temps, sont perdus, sauf environ six pages de fragments recueillis çà et là dans Tite-Live, Aulu-Gelle, Tertullien, Arnobe, Festus et Fulgence Planciade. Cincius avait laissé plusieurs ouvrages : des annales, des fastes ou un traité concernant les fastes, d'autres traités sur les comices, sur le consulat, sur

(1) M. Daunou reproduisait ici ce qu'il a déjà dit sur Fabius Pictor (t. XVII, p. 373 et suivantes); nous y renvoyons le lecteur.

la jurisprudence, la milice et la grammaire; de plus, une vie du rhéteur grec Gorgias. Cette vie était en latin : on croit qu'il avait écrit en grec une partie de ses autres livres, et qu'ils ont été traduits en langue latine, soit par lui-même, soit par quelque autre. Nous sommes autorisés à supposer qu'il travaillait vers l'époque dont nous nous occupons; car on a lieu de croire qu'il est mort neuf à dix-huit ans après, savoir, de 208 à 200. Il était tombé, en 208, entre les mains des Carthaginois, lorsqu'il allait porter au consul Crispinus la nouvelle de la mort de Marcellus. Quelques années auparavant, il avait été préteur en Sicile. Cependant, selon d'autres indications, cette préture n'aurait été exercée que par le fils de l'historien, et à une moins ancienne époque : tant il est difficile d'obtenir des résultats précis et constants sur les détails de toute cette partie de l'histoire de Rome!

Le poëte Quintus Ennius est aussi un historien de Rome; car il avait mis en vers les annales de cette cité. Il était né en 239 à Rudies en Calabre. Quelle était l'exacte position de Rudies, C'est un sujet de controverse entre les littérateurs italiens : cette insoluble et inutile question est agitée dans plusieurs articles du Recueil de Calogera. Ennius a été fort célébré par Silius Italicus, qui fait de lui un descendant de l'antique roi Messapus,

> Ennius antiqua Messapi ab origine regis.

Servius, en commentant le vers six cent quatre-vingt-onze du septième livre de l'Énéide,

> At Messapus, equum domitor, Neptunia proles,

dit qu'Ennius s'attribuait à lui-même cette origine. Elle

contrasterait un peu, et ne serait pourtant pas inconciliable, avec la pauvreté dans laquelle il a vécu. Il paraît avoir été le capitaine d'une troupe auxiliaire que les Calabrois envoyaient aux Romains en Sardaigne :

... Hispida tellus,
Miserunt Calabri.

C'est apparemment comme au chef de ces volontaires que Silius lui donne la branche de vigne, marque distinctive des centurions :

... Latiæque superbum
Vitis adornabat dextram decus.

Cette guerre de Sardaigne, où succombèrent, comme nous le verrons, les insulaires, leur jeune commandant Hostus, et leurs alliés les Carthaginois, est de l'an 215 : Ennius avait vingt-quatre ans. A cette occasion, sa gloire poétique est prédite par Apollon dans Silius Italicus, qui s'arrête volontiers à des épisodes de cette espèce :

Hic canet illustri primus bella Itala versu,
Attolletque duces cœlo; resonare docebit
Hic latiis Helicona modis, nec cedet honore
Ascræo famave seni.

« Ce jeune guerrier chantera le premier les guerres d'I-
« talie, célébrera les héros de Rome; et, faisant retentir
« l'Hélicon d'accents latins, il atteindra la renommée du
« vieux Hésiode. » L'auteur des notices déplorables qui portent le nom d'Aurélius Victor dit que Caton, préteur en Sardaigne, subjugua cette île, et y apprit d'Ennius la langue grecque; c'est ce que répètent les dictionnaires modernes, y compris la *Biographie universelle*. Mais, outre que Caton n'a point subjugué cette île et en a seulement chassé les usuriers, Cicéron, Quintilien et

Plutarque s'accordent à dire qu'il n'étudia le grec que dans ses vieux jours. Or, sa préture en Sardaigne est de l'an 197 ; il n'avait alors que trente-sept ans. D'ailleurs, on a quelque peine à concevoir comment Ennius aurait fait en Sardaigne un séjour de dix-huit années, de 215 à 197. Si vous ouvrez les vies attribuées à Cornélius Népos, autre recueil d'inepties puériles, sur lequel on disserte encore aujourd'hui fort respectueusement au delà du Rhin, quoiqu'on en ait depuis longtemps reconnu en France la supposition et l'insignifiance, vous y lirez que Caton, avant d'être préteur en Sardaigne, y avait été questeur; et qu'y ayant trouvé le poëte Ennius, il l'en avait ramené à Rome, en se glorifiant de cette conquête plus que de tous ses triomphes sur les insulaires. Ce sont encore là des anecdotes que Tite-Live, Plutarque et tous les anciens auteurs d'écrits authentiques ont ignorées, et que la saine critique ne permet point d'admettre sur la foi d'un opuscule apocryphe, parsemé d'erreurs plus ou moins graves. Caton a été questeur en 204 ; il s'est embarqué en cette qualité pour l'Afrique; on ne voit nulle part qu'il ait triomphé des Sardes. S'est-il arrêté chez eux à son retour? cela est possible sans doute; mais ce n'est point avec de telles conjectures, avec de pareilles divinations qu'on doit composer l'histoire des peuples ni celle des lettres.

Cependant, Messieurs, d'après ces lignes du prétendu Cornélius Népos, les modernes posent en fait qu'Ennius est arrivé à Rome en 204, et qu'il jouissait déjà d'une honorable renommée. Je crois qu'en effet il l'avait dès lors acquise par douze ans de travaux et de succès : il me semble même assez probable qu'il n'a point

attendu si tard pour venir habiter cette ville. Il y plut au peuple, même à des patriciens, et s'y vit entouré de disciples. Pour n'alléguer que des faits positifs et attestés, nous dirons qu'en 189 il suivit le consul M. Fulvius Nobilior à la guerre d'Étolie. C'est ce que nous apprend Cicéron, qui ajoute que Caton trouva fort mauvais qu'un consul se fît accompagner d'un poëte. Voilà un nouvel argument contre ce qui nous a été dit par Aurélius Victor, par Cornélius Népos, de la haute estime et de la tendre amitié de Caton pour Ennius. Ce poëte a été cher à Scipion l'Africain, qui, si nous en croyons Claudien, le voulait toujours avoir à ses côtés dans ses expéditions guerrières :

Hærebat doctus lateri, castrisque solebat
Omnibus in medias Ennius ire tubas.

Un récit de Cicéron nous offre la preuve des relations très-familières d'Ennius avec Scipion Nasica. Le patricien va chez le poëte, qui fait dire par sa servante qu'il n'y est pas. Nasica n'est pas dupe de cette réponse; et, peu de jours après, quand Ennius se présente chez lui, il répond lui-même qu'il est sorti. « Est-ce que je ne re« connais pas votre voix? » s'écrie Ennius. Et Scipion réplique : « Vous êtes bien étrange : j'ai cru, sur la parole « de votre servante, que vous étiez absent, et vous ne « voulez pas m'en croire sur la mienne! » C'est encore Cicéron qui assure que Quintus Nobilior le fils, héritier du goût de son père Marcus pour les belles-lettres, traita honorablement le poëte calabrois, et lui fit obtenir dans Rome les droits de cité. Ces sociétés, et bien plus encore les études littéraires, avaient imprimé aux mœurs d'Ennius de la grâce et de la dignité : son amabilité attirait le respect. On trouvait, dit Aulu-Gelle,

qu'il s'était peint lui-même dans les vers où il trace le portrait d'un homme vertueux :

Mensam, sermonesque suos, rerumque suarum
Comiter impertit...
...Doctu', fidelis,
Suavis homo, facundu', suo contentu', beatus,
Scitu', secunda loquens in tempore, commodu', verbum
Paucum...

« Partageant avec ses amis sa table, ses pensées, tout ce « qu'il possède ; savant, judicieux, doux, loyal, éloquent, « content et heureux de son sort, parlant à propos et « avec réserve, etc. » On lit toutefois dans Horace que le père Ennius aimait le vin, et qu'il ne se mettait à chanter les combats qu'après avoir vidé quelques coupes :

Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma
Prosiluit dicenda.

Horace pouvait avoir ses raisons de citer un tel exemple ; mais Sérénus Sammonicus, médecin poëte, attribue à cette habitude les douleurs de goutte que ressentit le Calabrois :

Ennius ipse pater, dum pocula siccat iniqua,
Hoc vitio tales fertur meruisse dolores.

Ennius se résigna de bon cœur à des souffrances dont la cause lui semblait si douce : il endura même avec tant de gaieté deux autres maux réputés plus tristes, la pauvreté et la vieillesse, qu'il paraissait presque jouir de l'une et de l'autre, à ce qu'écrit Cicéron, *ut eis pæne delectari videretur.*

D'autres paroles du même Cicéron, *in sepulchro Scipionum putatur is esse constitutus e marmore,* ont fait penser qu'Ennius avait été enseveli dans le tombeau des Scipions. Sur quoi l'on peut remarquer, avec

Tiraboschi, que le mot *constitutus* se rapporte à *e marmore* plutôt qu'à *in sepulchro*. Il ne s'agit que d'une statue de marbre élevée au poëte près de ce tombeau. Il serait permis de révoquer en doute l'érection de cette statue; car Tite-Live la comprend au nombre des circonstances fort incertaines qu'on a débitées en racontant la mort de Scipion l'Africain soit à Rome, soit à Literne, où l'on suppose aussi qu'Ennius s'était relégué avec ce grand capitaine. Pline l'Ancien et Solin ont depuis parlé de la statue du poëte comme d'un fait avéré; et il en est fait mention dans les mêmes termes au livre VIII du recueil qui porte le nom de Valère-Maxime; mais nous ne saurions avoir sur ce point une assurance que n'avaient pas Cicéron et Tite-Live, moins éloignés des temps où vivaient les Scipions. Je dois avouer pourtant qu'Ovide adopte la tradition qui ensevelit Ennius à côté de Scipion l'Africain :

Ennius emeruit, Calabris in montibus ortus,
Contiguus poni, Scipio magne, tibi.

Saint Jérôme le fait mourir plus que septuagénaire, en la première année de la cent cinquante-troisième olympiade; ce serait l'an 168 avant notre ère; et il rapporte que ses restes furent, selon les uns, transférés du mont Janicule à Rudies en Calabre, et, selon les autres, déposés dans le tombeau des Scipions, à la première pierre de la voie Appienne. Cicéron avait fixé la mort d'Ennius au consulat de Marcius Philippus et de Servilius Cæpio; c'est l'an 169. Son épitaphe, composée par lui-même, est transcrite dans les livres de Cicéron :

Adspicite, o ceiveis, senis Ennii imagini' formam :
Heic vostrum panxit maxuma facta patrum.

Nemo me lacrumeis decoret, nec funera fletu
Faxit : quur? volito vivo' per ora virum.

Ces deux distiques ont été traduits assez peu élégamment par d'Olivet :

Ici sur Ennius, Romains, jetez les yeux :
Par lui furent chantés vos célèbres aïeux.
Qu'on ne me rende point de funèbres hommages ;
Je deviens immortel par mes doctes ouvrages.

« Contemplez, ô citoyens, l'image du vieux Ennius : il a « chanté les exploits de vos pères. Que personne ne verse « de larmes sur mes cendres : pourquoi des pleurs? je « vis en tout lieu dans les souvenirs et les discours des « hommes. »

Savant dans les trois langues, la grecque, l'osque et la latine, Ennius enseigna la première, fit oublier la seconde, et enrichit la troisième. Vous savez quelle estime avaient conçue pour sa personne et pour ses écrits Cicéron, Horace, Tite-Live, Silius Italicus, Claudien et d'autres auteurs classiques. Lucrèce a dit de lui :

Qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.

« Il est le premier qui, du riant Hélicon, ait apporté la « couronne immortelle qui devait fleurir et briller en Ita- « lie. » Virgile lui a fait plus d'honneur encore : il l'a imité et même assez souvent copié, ainsi que l'a prouvé Macrobe par une longue suite d'extraits : sans ce qu'on veut nommer le fumier d'Ennius, il y aurait moins d'or dans l'Énéide. Ovide, qui l'accuse un peu légèrement de manquer d'art, admire la hauteur de son génie :

Ingenio maximus, arte rudis.

Son image, dit Vitruve, doit être gravée avec celles des

dieux, dans l'âme de tout ami des lettres. Quintilien veut qu'on la révère comme les vieux chênes des bois sacrés.

Son principal poëme offrait un corps d'annales romaines, dont il faisait à certains jours des lectures publiques, à ce que rapporte Suétone, et qui a été depuis divisé en dix-huit livres par le grammairien Varguntéius : il n'en subsiste qu'environ sept cents vers, entiers ou défectueux. Les deux cent quarante-trois premiers appartenaient aux cinq premiers livres, et concernent les temps qui ont précédé la guerre de Pyrrhus. Après avoir annoncé son sujet,

Horrida Romuleum certamina pango duellum

après avoir imploré les Muses, le poëte évoquait l'ombre d'Homère :

Veisus Homerus adesse poeta :
Hei mihi qualis erat! Quantum mutatus ab illo!

Vous reconnaissez déjà, Messieurs, l'un des nombreux emprunts que Virgile a faits à l'auteur calabrois. Ensuite Ennius parlait d'Anchise, d'Énée, d'Amulius, de Romulus, du combat des Horaces, d'Ancus Martius, de Tarquin, d'Horatius Coclès; mais de si modiques fragments, qui n'ajoutent aucun fait, aucun détail à ce que nous apprenons ailleurs, montrent seulement que les traditions attachées aux noms que je viens de rappeler étaient établies déjà chez les Romains au troisième siècle avant l'ère vulgaire. Les livres suivants embrassaient la guerre de Pyrrhus, la première et la seconde guerre punique, et s'étendaient au delà de l'expédition de Fulvius Nobilior en Étolie, puisqu'un des vers du quinzième chant portait :

Fulviu' Nobilior stravit certamine crebro
Aitolos.

Auparavant, le temporiseur Fabius avait été mis en scène :

Unus homo nobis cunctando restituit rem,

vers transcrit, à quelques syllabes près, par Virgile. Les grandes pensées, les expressions fortes, les vers harmonieux qui se rencontrent dans ces fragments, justifient les éloges que l'ouvrage a reçus jadis de ceux qui en ont pu juger l'ensemble. On en peut dire autant de ce qui reste des tragédies du même auteur : elles avaient pour sujets Achille, Ajax, Alceste, Alcméon, Andromaque, Andromède, Antiope, Cresphonte, les Euménides, Médée, Thyeste, etc. Quelques-unes, comme l'Hécube et l'Iphigénie, n'étaient que des traductions libres d'Euripide. Un morceau contre les devins, dans la pièce de Télamon, contient des vers d'une précision très-énergique :

Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam;
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam ipsei petunt.

« Ils ne trouvent pas un sentier pour eux-mêmes, et ils « vous montrent votre route; en vous promettant un « trésor, ils vous demandent une drachme. » Ennius avait exposé, sur la scène tragique, un héros romain du nom de Scipion, et composé d'ailleurs quelques comédies, des satires, des épigrammes, un poëme sur les poissons ou sur les aliments, *Phagetica*, des exhortations et des préceptes en vers, *protrepticus*, *præcepta*. De tant de productions, il ne s'est guère conservé en tout que douze cents vers, y compris les sept cents qui proviennent des annales. Ils ont été recueillis d'abord par Jérôme Colonne en 1590, puis par Paul Mérula, par Hessel, et publiés à diverses reprises avec les notes de

ces littérateurs et celles de Gérard Vossius. Ceux de ces textes qui proviennent des tragédies et des comédies sont accompagnés de versions françaises, quelquefois versifiées dans le théâtre latin de MM. Amaury et Alexandre Duval. On a donné en 1807, à Hanovre, une édition particulière de ce qui subsiste de la Médée ou plutôt des deux Médées d'Ennius. Ce poëte avait traduit en prose latine un traité d'Evhémère sur les divinités antiques; traité dont on ne saurait assez regretter la perte, qui n'est réparée en aucune manière, ni par une centaine de lignes de la version latine, ni par les citations d'Apulée et de Lactance.

L'étude des douze cents vers d'Ennius est une tâche peu pénible et malheureusement fort courte, que doivent, à mon avis, s'imposer tous ceux qui aspirent à bien connaître l'histoire de la langue des Romains et le génie de leur littérature. Les progrès du goût, de la versification et du langage, y sont très-sensibles, malgré la vétusté de plusieurs formes. Ennius supprime, quand cela lui convient, l'*s* final, pour laisser brève la dernière syllabe, *me somnu' reliquit* pour *somnus.* Il écrit *ai, oi,* pour *æ, œ; ei* pour *i* ou bien pour *e;* il fait un fréquent usage de la terminaison *ier* dans les infinitifs passifs ou déponents (*omneis mortaleis sese laudarier optant*); d'*endo* au lieu d'*in* (*endoperator, endovolant*). Enfin il emploie quelques termes qui ne sont pas restés dans la langue classique, par exemple, *duellum* pour *bellum* ou *bellorum*, mais dont l'intelligence n'est jamais fort difficile. On pourrait dire qu'il tient à peu près dans l'histoire de la poésie latine la même place que Clément Marot dans les annales de la poésie française, s'il n'avait un génie

beaucoup plus vaste, plus noble et plus élevé. Il est un très-digne précurseur de Lucrèce, comme un très-heureux successeur de Nævius, plus ancien que lui, plus inculte, et avec lequel on l'a souvent confondu.

Dans notre prochaine séance, nous reprendrons l'histoire des batailles, à l'ouverture du consulat de Servilius et de Flaminius, 8 avril 217.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 217 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — BATAILLE DE TRASIMÈNE.

Messieurs, nous avons employé une partie de notre dernière séance à continuer l'histoire littéraire de Rome, en recueillant et en discutant les notions relatives à la vie et aux ouvrages de Cincius Alimentus et d'Ennius. Tous deux vivaient durant la seconde guerre punique; tous deux ont écrit les annales des Romains, Cincius Alimentus en prose, Ennius en vers. On a peu de renseignements sur le premier; mais les traditions qui concernent le second se sont assez multipliées pour qu'il s'y soit glissé beaucoup d'inexactitudes que nous avons essayé de rectifier par des témoignages positifs. Je vous ai néanmoins entretenus aussi des événements politiques et militaires qui ont eu lieu dans les derniers mois du consulat de Publius Scipion et de Sempronius, premiers mois de l'an 217 avant notre ère. Sempronius est venu tenir les comices d'élections : les comices ont élu consuls Servilius Géminus et ce Flaminius qui jadis, étant tribun du peuple, avait peu ménagé les patriciens, qui depuis, dans un premier consulat, avait méprisé les ordres des sénateurs, qui, en 219 encore, soutenait une loi somptuaire désagréable aux nobles. Sempronius rentra dans Plaisance, et empêcha Annibal de surprendre un magasin de l'armée romaine. Le général carthaginois s'en dédommagea par la prise de Victumvies; il résolut de

franchir l'Apennin; et, repoussé par une tempête violente, il revint livrer à Sempronius une bataille où les Romains n'eurent pas l'avantage. Tandis qu'Annibal reprenait le chemin de l'Étrurie, en choisissant de préférence la route la plus difficile, Flaminius, sans attendre le jour fixé pour l'ouverture de ses fonctions consulaires, sans égard pour des cérémonies religieuses qu'il devait accomplir à Rome, gagnait secrètement Ariminum, et y prenait le commandement des légions. Il y prit même possession des faisceaux le 15 mars de l'an romain 537, journée qui était réellement le 8 avril de l'an julien 217 avant J. C. On dit que, dans le sacrifice qui précéda cette installation irrégulière, une victime échappée frappa d'effroi tous les assistants.

Tite-Live, en commençant son vingt-deuxième livre, porte ses regards sur Annibal, qui se pressait de quitter son quartier d'hiver : il redoutait les embûches des Gaulois; et, pour s'y soustraire, il lui fallait fort souvent changer d'habits et de coiffure. Polybe dit qu'il se servait de cheveux postiches ou de perruques, dont il variait les teintes plusieurs fois par jour, et qui déguisaient ses traits et son âge au point de le rendre tout à fait méconnaissable. A Rome, Servilius, installé en bonne forme aux ides de mars, était proclamé l'unique consul. On continuait de faire grand bruit des irrégularités de l'avénement de son collègue; et l'on reparlait plus que jamais de prodiges. C'étaient à peu près les mêmes fables ou les mêmes illusions qu'en l'année précédente. Je n'en reproduis pas le détail; c'est bien assez qu'il vous ait été présenté dans l'une de nos dernières séances. Il vous a donné la mesure de l'ignorance et de la crédulité du peuple romain. Au surplus,

Messieurs, on a bien de la peine à découvrir dans l'antiquité profane un peuple assez sage pour qu'il ne s'opère point de prodiges dans son sein. Les pères conscrits, sur le rapport du consul Servilius, avisèrent aux moyens de conjurer ces fléaux : ils reconnurent, dans leur sagesse, qu'il fallait immoler deux sortes de victimes, les unes adultes, les autres à la mamelle, et, durant trois jours, offrir aux dieux, dans tous les temples, des prières et des présents. Les dames en firent aux déesses, surtout à Junon; et l'émulation fut telle, que les affranchies elles-mêmes se cotisèrent pour apporter leur offrande à la divine Féronia. Nous ne sommes qu'en avril; ces pieuses cérémonies vont se prolonger jusqu'en décembre. Saturne y aura aussi sa part; les sénateurs lui dresseront, de leurs nobles mains, un lectisterne; un festin public rassemblera les citoyens; et tous les quartiers de Rome retentiront nuit et jour des cris de Saturnales : *Ac per urbem Saturnalia diem ac noctem clamatum*.

Tite-Live, que ce récit vient d'entraîner fort au delà de l'ouverture de la campagne, se hâte d'y revenir : il retrouve Annibal dans les marais où le débordement de l'Arno l'a forcé de s'engager. Là, ce général fait marcher en avant les Espagnols et les Africains; les Gaulois forment le milieu de son armée, et sont suivis de la cavalerie. Magon, à la tête de ses alertes Numides, presse et contient cette inconstante et paresseuse troupe de Gaulois, qui ne savait ni se relever de ses chutes, ni ressortir des gouffres où elle se plongeait : les uns se traînaient à peine; les autres succombaient au milieu des cadavres de leurs chevaux. Ces fatigues durèrent quatre jours et trois nuits. Il ne restait de passage à

travers les eaux que sur les bagages et les corps qui s'y étaient engloutis et en avaient comblé les profondeurs: pas d'autres lits que les ballots qui dépassaient tant soit peu l'onde. Annibal n'avait conservé qu'un seul éléphant, qui lui servait de monture; mais les veilles, mais l'humidité des nuits, l'inégale température du printemps, les alternatives de froid et de chaud, altérèrent la santé du général; ses yeux surtout en souffrirent, et il en perdit un. Dégagé enfin de ces marais, il campa sur un terrain sec, et apprit de ses espions que l'armée romaine était près d'Arrétium. Il n'omit aucun soin pour s'instruire des desseins du consul, de la situation des lieux, de l'état des chemins, des moyens d'approvisionnement. La campagne étrusque entre Fésule et Arrétium est l'une des plus fertiles de l'Italie, des plus riches en grains, en bestiaux, en productions de tout genre; et, ce qui n'était pas moins heureux pour Annibal, il avait affaire à un consul présomptueux, qui ne consultait pas plus les hommes que les dieux, qui n'aurait pas su se tenir en repos, même en présence d'un ennemi stationnaire: il fut trop facile à l'expert Carthaginois de provoquer la témérité de Flaminius. Les ravages exercés par l'armée carthaginoise, les incursions et les mouvements divers par lesquels elle semblait menacer jusqu'aux murs de Rome, eurent bientôt décidé l'impatient consul à tenter le sort d'une bataille. En vain les plus sages de ses officiers lui conseillaient d'attendre son collègue, de réunir les forces ou de combiner les entreprises; il répondit en donnant le signal de la marche, et en s'élançant lui-même sur son cheval. Ne voilà-t-il pas que le coursier s'abat, et jette à terre le cavalier? Nouveau prodige, fatal présage, qui frappe les esprits de terreur!

Ce n'est pas tout : les étendards ne se laissent point arracher, les aigles ne consentent pas à s'envoler, elles résistent aux plus violents efforts. N'importe : le consul ordonne d'employer la bêche, si les bras ne suffisent pas. « Vient-on, s'écrie-t-il, me présenter encore des let- « tres du sénat pour me condamner à l'inaction ? » Il se rit de l'effroi des chefs, et parvient à inspirer aux soldats le vain espoir qui l'égare lui-même : il met toute l'armée en mouvement. Parmi ces derniers détails, vous en remarquez sans doute dont il est fort permis de se défier.

Entre Crotone et le lac de Trasimène, s'élèvent des montagnes au pied desquelles s'étend un vallon assez spacieux, mais qui n'est accessible que par un étroit chemin : la nature semble avoir destiné ces lieux à des embuscades. Annibal passa le défilé, et vint camper en pleine campagne avec son infanterie espagnole et africaine. Des Baléares, armés de frondes, composaient en grande partie son infanterie légère, qu'il plaça en longue file au pied des monts, à droite de la vallée. A gauche paraissaient les Gaulois et la cavalerie qui bordait les collines, et dont la tête demeurait cachée dans les bois jusqu'à l'entrée de ce défilé, qu'il fallait franchir pour gagner le vallon. Flaminius arrive le soir, et campe sur le bord du lac. Le lendemain, il n'aperçoit que le camp ennemi, et n'y voit rien de redoutable. Il ne sait pas que toutes les hauteurs sont occupées, toutes les issues fermées, que son armée est enveloppée de toutes parts. Il s'avançait plein de confiance, quand Annibal fit aussitôt sonner la charge, en ordonnant aux troupes embusquées de prendre part à l'action. Un brouillard s'était, dès le matin, élevé sur le lac, et s'étendait jus-

qu'aux montagnes voisines; les Romains, avant d'avoir aperçu leurs agresseurs, se sentirent attaqués au même instant en face, en queue et sur les flancs : de tous les coteaux fondaient sur eux des ennemis exterminateurs, dont ils n'avaient pas soupçonné les approches; et lorsque, du centre de leur armée, on entendait le bruit des armes et les cris des mourants, on n'en devinait pas la cause. Il faut dire à l'honneur de Flaminius qu'il montra toute l'activité, tout le courage possible dans une position si désespérée. Ses soldats imploraient le secours des dieux : « Ce sont vos armes, leur disait-il, qui vous donneront la victoire, qui vous ouvriront des chemins; « le péril n'existe que dans l'effroi; moins on s'alarme, « mieux on triomphe. » Mais, au milieu d'un tumulte si confus, on n'entendait ni conseil ni commandement; on ne pouvait ni se rallier aux enseignes, ni reconnaître les lieux, ni garder les rangs : les yeux n'étaient plus d'aucun usage, et les sons déchirants qui frappaient les oreilles ne portaient dans les âmes que la terreur et le désespoir. Les uns fuyaient, et rencontraient une mêlée qui arrêtait leur course; les autres revenaient au combat, et en trouvaient l'accès fermé par de nouvelles troupes de fuyards. Plusieurs néanmoins, comprenant que les monts, le lac, et les postes ennemis qui gardaient les défilés, ne leur laissaient aucun refuge, essayèrent un nouveau combat, sans plan, sans ordre, sans distinction de lignes, mais avec un tel acharnement, qu'ils ne sentirent point, dit-on, un tremblement de terre qui, en ce moment, ébranlait une partie considérable de l'Italie, renversait des villes, troublait le cours des fleuves, y introduisait les eaux de la mer, et faisait écrouler des montagnes. La bataille dura trois

heures, partout sanglante, mais nulle part plus meurtrière qu'autour du consul. Il s'y comporta en brave, affrontant la mort, et secourant tous ceux de ses compagnons d'armes qu'il voyait en péril. Un cavalier insubrien, nommé Ducarius, qui servait dans l'armée d'Annibal, reconnut Flaminius, s'élança sur lui, se fit jour à travers les Romains, tua l'écuyer du consul, et perça de sa lance le magistrat lui-même. Il se disposait à le dépouiller; les triaires couvrirent le cadavre de leurs boucliers. Cette mort, cependant, découragea les guerriers de Rome : sans plus songer au lac, aux montagnes, aux autres obstacles, ils prirent tous la fuite, se précipitant l'un sur l'autre, et cherchant aveuglément un asile qu'ils ne savaient trouver nulle part. Plusieurs se noyaient dans les eaux du Trasimène; ceux qui regagnaient la rive périssaient sous les coups des cavaliers ennemis. Quelques-uns se frayaient des routes nouvelles sur les collines : une troupe assez nombreuse pénétra dans les défilés, exterminant tout ce qui s'opposait à son passage. Six mille Romains gagnèrent ainsi une hauteur, d'où ils contemplèrent l'affreux désastre de leur armée : le soleil avait dissipé les brouillards, et la vallée offrait le spectacle du carnage qui venait de s'accomplir. Il ne restait de salut que dans la plus prompte retraite; mais, dès le lendemain, les vivres manquèrent. Maharbal, qui, à la tête de la cavalerie carthaginoise, poursuivit durant la nuit cette troupe fugitive et affamée, l'atteignit, et profita de sa détresse pour la tromper et la désarmer : il assura qu'il laisserait la vie, la liberté, les vêtements, les bagages, à tous ceux qui rendraient leurs armes. Annibal les fit tous jeter dans les fers.

C'est ainsi, Messieurs, que Tite-Live raconte l'une des plus insignes défaites qu'aient essuyées les Romains. Ils avaient perdu quinze mille guerriers : dix mille autres en déroute revenaient à Rome en traversant l'Étrurie par divers chemins. Quinze cents soldats d'Annibal étaient sur le champ de bataille, outre ceux qui mouraient de leurs blessures. Tite-Live avertit qu'on varie sur ces nombres; il s'en tient à ceux que donne Fabius, historien contemporain. Le général carthaginois renvoya sans rançon les prisonniers latins, simples alliés de Rome; il fit chercher le corps de Flaminius; on ne le retrouva point. A la nouvelle de ce désastre, Rome s'émut tout entière. Les citoyens s'attroupaient au Forum; les femmes parcouraient les rues, jetant des cris lamentables, et voulant savoir les détails d'un si funeste événement. Le préteur Pomponius ne satisfit à cette curiosité que par les quatre mots *Pugna magna victi sumus*, « Nous avons perdu une grande bataille, » qu'il prononça, le soir, au milieu de la place publique. Ceux qui répétèrent ces paroles y ajoutèrent qu'il ne s'était échappé qu'un très-petit nombre de soldats, maintenant dispersés dans les routes de l'Étrurie, ou déjà retombés au pouvoir des vainqueurs. Chaque famille voulait connaître les pertes qu'elle avait faites. Les femmes surtout, se tenant aux portes de la ville, accablaient de questions tous ceux qui en approchaient. L'une d'elles expira de joie en revoyant son fils : une autre, à laquelle on avait annoncé la mort du sien, succomba aussi au vif sentiment d'un bonheur inespéré, lorsqu'il rentra soudainement dans ses foyers. Les préteurs assemblaient chaque jour le sénat, et le retenaient, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, à délibérer sur

les moyens de réparer un si grand malheur et d'en prévenir de plus tristes.

Polybe, en exposant les mêmes faits, y ajoute quelques circonstances. Il fait remarquer, par exemple, qu'Annibal, pour attirer les Gaulois cisalpins dans son parti et les détacher de Rome, s'était empressé de mettre en liberté ceux qu'il avait faits prisonniers dans les journées du Tésin et de la Trébie. Il prétendait n'avoir passé les Alpes que pour affranchir les Italiens, et les rétablir dans les possessions que les Romains leur avaient ravies. Redoutant néanmoins l'inconstance de ces Gaulois et voulant se prémunir contre leurs infidélités, il avait fait provisions d'habits et de chevelures de formes diverses, qui déguisaient si bien ses traits et son âge, que ses amis eux-mêmes avaient peine à le reconnaître. Malgré tant de précautions, il ne se crut pas en sûreté dans la Gaule cisalpine; et, dès les premiers jours du printemps, il passa en Étrurie, par le chemin le plus court et à la fois le plus difficile : Flaminius ne l'attendait point par là. Ce consul nous est dépeint par Polybe comme un orateur populaire et un fort mauvais général, habile à séduire une multitude oisive, et incapable de conduire une armée; si jaloux pourtant d'acquérir une réputation militaire, qu'il ne se pressa si fort de livrer une bataille qu'afin de prévenir l'arrivée de son collègue, et de ne partager avec personne l'honneur du triomphe. Il se tint pour offensé par les dégâts que les ennemis osaient commettre sous ses yeux, et crut sa gloire compromise, s'il différait de s'en venger. C'était précisément le but que se proposait Annibal. En décrivant le lieu du combat, l'historien grec dit qu'un vallon fort uni était bordé dans sa longueur par deux chaînes de montagnes, et fermé

au fond par une colline escarpée; qu'à l'entrée était un lac, entre lequel et le pied des monts un étroit défilé conduisait à ce vallon; qu'Annibal fila par ce sentier jusqu'à la colline, s'y logea avec ses Africains et ses Espagnols, plaça les Baléares et les autres gens de traits derrière les hauteurs, et les étendit tellement que les derniers touchaient au défilé; qu'ayant employé toute une nuit à faire ces dispositions, il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer. Polybe fait aussi mention du brouillard, et raconte le combat presque dans les mêmes termes que Tite-Live. Seulement il dit que les six mille Romains échappés au carnage renversèrent le corps ennemi qui les combattait de front; que, marchant toujours en avant, dans l'espoir de rencontrer d'autres Carthaginois, ils se trouvèrent amenés jusque sur les hauteurs; qu'apercevant de là le champ de bataille couvert des cadavres de leurs concitoyens, ils prirent le parti de se retirer en bon ordre dans une bourgade de la Tyrrhénie; que Maharbal les poursuivit à la tête d'un corps espagnol (Tite-Live a dit d'une cavalerie carthaginoise); qu'il les réduisit à se rendre, sous la seule condition d'avoir la vie sauve; qu'Annibal déclara que, ce traité ayant été conclu sans son ordre et sans qu'il eût été consulté, il ne se croyait pas tenu d'en observer les conditions; qu'il se fit amener ces six mille prisonniers et neuf mille autres pris dans le vallon, et ne renvoya que les Italiens ou Latins qu'il croyait à propos de ménager.

Presque tous les anciens auteurs parlent des prodiges qui avaient annoncé la défaite des Romains. Si les mots de Tite-Live, *solis orbem minui visum*, doivent s'entendre d'une éclipse de soleil, c'est apparemment celle

que les tables astronomiques fixent au 11 février de l'an 217 avant notre ère. Les prétendus prodiges continuèrent dans les mois suivants, jusqu'à l'époque où Annibal traversait les marais de Clusium, aujourd'hui Chiusi. Ce général présumait que le consul Servilius était à Ariminum, et Flaminius près d'Arrétium ; que le sénat romain, accoutumé à diriger de loin les opérations des campagnes, habitude fort imprudente, ainsi que l'observe Condillac, ne permettrait point aux deux magistrats de prendre des dispositions contraires à ses premiers ordres ; qu'il faudrait envoyer des courriers à Rome, entamer des délibérations nouvelles ; et que ces délais lui laisseraient le temps et les moyens de réussir. Il me semble, Messieurs, qu'Annibal devait compter bien davantage sur l'inexpérience et l'étourderie de Flaminius. Vous avez vu ce consul impatient de s'illustrer par une victoire qu'il croyait immanquable. On dit même qu'il se faisait suivre par des valets d'armée, porteurs des chaînes dont il devait charger les Africains. Il ne s'épouvantait pas des présages estimés les plus sinistres par la superstition vulgaire. Florus compte, au nombre des prodiges qui recommencèrent au jour même de la bataille, des essaims d'abeilles qui vinrent se poster sur les enseignes ; il cite aussi le tremblement de terre, mais en ajoutant que ce n'était peut-être que l'ébranlement occasionné par le choc violent des armes, par les mouvements des hommes et des chevaux : toutefois on nous a parlé de villes renversées et de montagnes écroulées par cette commotion. Silius Italicus, qui a consacré à la journée de Trasimène le cinquième chant de son poëme des Guerres puniques, n'a garde d'omettre cette secousse désastreuse de tout le sol de

l'Étrurie, non plus que le brouillard qui contribua si à propos au succès des ruses d'Annibal :

Tum super ipse lacus, densam caligine cæca
Exhalans nebulam, late corruperat omnem
Prospectum miseris, atque atræ noctis amictu
Squalebat pressum picea inter nebula cælum.

Entre beaucoup d'autres merveilles, Silius fait mention de l'obstination funeste avec laquelle les poulets sacrés refusèrent toute nourriture; et ce détail n'est point une fiction qui n'appartienne qu'au poëte, c'était une tradition qu'avant lui Cicéron avait recueillie au second livre de son traité de la Divination. Voici tout le chapitre de ce livre qui concerne Flaminius : « Ce « consul, après avoir fait la revue de ses troupes, mar« chait vers Arrétium à la tête des légions, pour aller « combattre Annibal : tout à coup il tomba, lui et son che« val, devant la statue de Jupiter Stator » (cette circonstance, Messieurs, n'est pas énoncée par Tite-Live). « Il « tomba, sans qu'il en parût aucune cause; et quoique « cet accident, au jugement des gens habiles, l'avertît « de ne point livrer de combat, il n'y eut aucun égard. « Ensuite, lorsqu'il fut question de consulter les aus« pices des poulets sacrés, la réponse de celui qui pre« nait soin de ces animaux fut de retarder la bataille. « Eh bien donc, s'écria Flaminius, s'ils ne veulent pas « manger, que faudra-t-il faire? — Se tenir en repos, « repartit le pouletier. — Les beaux auspices que voilà! « reprit le consul; attendre que des poulets aient faim, « et demeurer les bras croisés jusqu'à ce que l'appétit leur « vienne! Il ordonna de lever les enseignes : on ne put « les arracher de leurs places; et Flaminius ne voulut « pas non plus tenir compte de cet avis. Qu'arriva-t-il?

« en trois heures, l'armée fut taillée en pièces et le « consul tué. » Ce qu'il faut conclure, Messieurs, de ces étranges récits de Cicéron, c'est qu'ils s'étaient transmis et accrédités de son temps. Il existait, sur le nombre des combattants, quelques variantes dont vous avez été avertis par Tite-Live. Appien donne à Flaminius trente mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers, et ne compte néanmoins, près du lac de Trasimène, que trente mille guerriers romains, dont vingt mille périssent et dix mille prennent la fuite. Eutrope en fait mourir vingt-cinq mille, Polybe et Tite-Live seulement quinze mille. Les prisonniers qui tombent ce jour-là au pouvoir d'Annibal sont au nombre de quinze mille aussi dans Polybe, et de dix mille dans Plutarque, de six mille dans Tite-Live. Aucun de ces auteurs ne dit combien de soldats Annibal avait conduits à cette bataille : il en perdit quinze cents, la plupart gaulois, selon Polybe; Orose dit deux mille. Quatre vers d'Ovide fixent au 22 juin romain la date précise de cet événement :

Sint tibi Flaminius, Trasimenaque littora, testes,
 Per volucres æquos multa monere deos.
Tempora si veteris quæris temeraria damni :
 Quartus ab extremo mense bis ille dies.

Quartus bis ab extremo mense est le huitième jour avant la fin du mois; mais le 22 juin du calendrier de Rome était réellement le 15 juillet d'une année plus régulière. Maintenant, Messieurs, nous allons reprendre dans Tite-Live la suite de l'histoire de ce consulat.

Rome était à peine informée de toutes les pertes qu'elle venait d'essuyer au lac de Trasimène, lorsqu'elle reçut la nouvelle d'un autre malheur. Quatre mille ca-

valiers envoyés par Servilius à Flaminius, et conduits par le propréteur Centenius, avaient été enveloppés par Annibal. Cet échec, quoiqu'il pût sembler léger en comparaison du désastre qui l'avait précédé, l'aggravait réellement. On sentit le besoin de recourir à un remède qu'on n'avait pas employé depuis six ans : on voulut un dictateur; et, comme le consul survivant n'était point à Rome, comme on ne pouvait même lui adresser ni messager ni lettres à travers l'Italie envahie par les troupes carthaginoises, le peuple, qui jamais jusqu'alors n'avait conféré la dictature à personne, nomma prodictateur Quintus Fabius Maximus, qui prit Marcus Minucius Rufus pour commandant de la cavalerie. Le sénat les chargea de fortifier les murs et les tours de la ville, de l'environner de garnison, de couper les ponts qui conduisaient à son territoire, de protéger en un mot les foyers des Romains, si leurs possessions en Italie devaient rester sans défense. Annibal vint directement par l'Ombrie jusqu'à Spolète, attaqua cette ville après en avoir ravagé les environs; et, se voyant repoussé avec perte, il comprit quelles difficultés il rencontrerait sous les remparts de Rome, puisqu'il échouait devant une simple colonie. Il se replia donc sur le Picénum, qui lui offrait une riche proie et des vivres en abondance. En y séjournant quelques jours, les soldats réparèrent leurs forces affaiblies par leurs marches d'hiver et par la traversée du marais. Il ne leur fallut qu'un très-court repos; le pillage leur plaisait et les rafraîchissait davantage. Leur général les conduisit chez les Prétutiens et sur le territoire d'Adria; de là chez les Marses, les Marrucins, les Péligniens; autour d'Arpi et de Lucérie, qui confinaient à l'Apulie. Cependant le consul Servilius,

après de légers combats contre les Gaulois et la prise d'une place peu importante, apprenait le désastre et la mort de son collègue : il craignit pour les murs de Rome, et se mit en route pour venir partager les derniers périls de la république. Fabius, qui était encore au sein de cette capitale, est ici qualifié par Tite-Live *dictator iterum*, dictateur pour la seconde fois, quoiqu'il n'eût jamais rempli cette fonction avant l'an 217. Faut-il dire que de prodictateur il devenait dictateur, en vertu d'une nomination légale faite par le consul? Cette explication me paraît fort peu plausible; et je croirais plutôt que le mot *iterum* a été ajouté ici par quelque copiste. Quoi qu'il en soit, Fabius convoque le sénat : il déclare que la défaite de Flaminius vient moins de son impéritie et de sa témérité, que de l'oubli des cérémonies et des auspices; qu'en conséquence la première mesure à prendre est d'apaiser les dieux, de les consulter, d'ordonner aux décemvirs sibyllins d'interroger leurs livres sacrés. On employa ce dernier moyen, qui n'était usité pourtant qu'à l'occasion de prodiges. Les saints livres enseignèrent que la guerre avait pour cause la négligence apportée dans l'accomplissement d'un vœu fait au dieu Mars; qu'il fallait réparer cette faute, vouer de plus de grands jeux à Jupiter, des temples à Vénus Érycine et à la Raison, *Menti;* y joindre des supplications et un lectisterne, s'engager à offrir un *ver sacrum*, c'est-à-dire les prémices du printemps prochain, si la campagne devenait plus heureuse et si la république rétablissait ses affaires. L'historien nous a déjà parlé de pratiques de la même espèce, ordonnées par le consul Servilius aussitôt après son installation, et destinées à détourner les mauvais effets des

prodiges ; mais ce n'est probablement pas une répétition du même fait : les Romains étaient fort susceptibles d'éprouver, dans le cours d'une même année, plusieurs accès de cette fièvre superstitieuse. Comme le dictateur Fabius allait être occupé d'opérations militaires, le préteur Æmilius fut, d'après l'avis du collége des pontifes, chargé d'exécuter les résolutions relatives à des actes religieux.

Æmilius commença par consulter le collége pontifical ; et il lui fut répondu, par le grand pontife Lucius Cornélius Lentulus, qu'on avait besoin du consentement et des ordres du peuple pour accomplir un *ver sacrum*. On fit donc aux comices une proposition dont Tite-Live rapporte le texte : « Veuillez et ordonnez que, si la répu« blique termine heureusement en cinq années sa dou« ble guerre contre les Carthaginois et contre les Gaulois « cisalpins, il soit fait, au nom du peuple romain des « Quirites, offrande à Jupiter des animaux qui naîtront « au printemps, truies, brebis, chèvres et vaches, le « tout à partir du jour que le sénat et le peuple auront « fixé ; pourvu toutefois que ces animaux soient encore « profanes, c'est-à-dire qu'ils n'aient pas été consacrés à « quelque autre divinité. Du reste, ces victimes seront « égorgées quand et comment il plaira à chaque sacrifica« teur, sans qu'il y ait lieu d'y trouver à redire. Si l'une « d'elles vient à mourir avant d'être immolée, qu'elle soit « réputée profane, et qu'on n'impute sa mort à personne. « Si quelqu'un en blesse ou en tue une par mégarde, qu'on « ne lui en fasse pas un crime. Si l'on en dérobe une, que « la faute n'en retombe ni sur le peuple, ni sur celui à « qui elle aura été volée : *Si quis clepsit, ne populo « scelus esto, neque cui cleptum erit*. Si, par mégarde

«encore, le sacrifice se fait en un jour funeste, qu'il «soit tenu pour bon, accompli de jour ou de nuit, par «un esclave ou par un homme libre. Et si le sénat et le «peuple ordonnent ou consomment ces sacrifices avant «que les particuliers y aient procédé, que le peuple de«meure déchargé de toute obligation et libre de tout «lien.» Telles étaient, Messieurs, les clauses assez puériles de la proposition que les comices s'empressèrent d'adopter. En même temps on vota, pour les grands jeux, une somme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois as et un tiers, *trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribus triente*; de plus, trois cents bœufs à Jupiter, des bœufs blancs et diverses victimes à beaucoup d'autres divinités. Suivirent des prières et processions publiques, auxquelles prirent part les habitants de la ville et des campagnes, avec leurs femmes et leurs enfants. Un lectisterne dura trois jours, par les soins des décemvirs. On jouissait du spectacle de six autels ou lits de parade : un à Jupiter et Junon; le second à Neptune et Minerve; le troisième à Mars et Vénus; le quatrième à Apollon et Diane; le cinquième à Vulcain et Vesta; le sixième à Mercure et Cérès. Des temples furent voués à Vénus Érycine par le dictateur Fabius, à la Raison ou la déesse de bon conseil, *Menti*, par Otacilius, l'un des préteurs.

Quand on eut terminé ces cérémonies, le dictateur fit un rapport sur la guerre et sur l'état des affaires publiques : il invita les pères conscrits à déterminer le nombre des légions qui marcheraient au-devant de l'ennemi vainqueur. On décréta que Fabius se mettrait à la tête de l'armée du consul Servilius; qu'il lèverait, parmi les citoyens et les alliés, autant de fantassins et

de cavaliers qu'il jugerait à propos; qu'il prendrait d'ailleurs toutes les mesures que les intérêts du pays lui conseilleraient. Il ordonna de former deux légions nouvelles; et le maître de la cavalerie annonça le jour où les enrôlements se feraient à Tibur ou Tivoli. Un édit prescrivit, à ceux dont les villes ou les forteresses étaient sans défense, de se transporter en des lieux plus sûrs; aux habitants des campagnes par lesquelles Annibal devait passer, de s'enfuir après avoir brûlé leurs maisons et leurs provisions. Fabius se dirigea, par la voie Flaminienne, à la rencontre de l'armée consulaire; et, la voyant s'approcher de lui, vers les bords du Tibre et les murs d'Ocriculum ou Otricoli, il expédia un viateur à Servilius pour lui enjoindre de se rendre, sans licteurs, auprès du premier magistrat de la république. Servilius obéit, et la dictature parut ce jour-là dans tout son éclat. Cependant des lettres de Rome annoncèrent que des navires partis d'Ostie pour porter des vivres en Espagne, avaient été pris près du port de Cossa par la flotte carthaginoise. A cette nouvelle, le consul reçut l'ordre d'aller à Ostie, d'y équiper des vaisseaux, de poursuivre la flotte ennemie, et de pourvoir à la défense des côtes italiennes. Rome se remplissait d'enrôlés; les affranchis même qui étaient en âge de porter les armes prêtaient le serment militaire. La ville fournit ainsi une armée, qui se partagea en deux corps : ceux qui avaient moins de trente-cinq ans s'embarquèrent; les autres restèrent dans l'enceinte des remparts pour les défendre. Le lieutenant Fulvius Flaccus remit l'armée consulaire au dictateur, qui, par le territoire sabin, se rendit à Tibur, où il avait donné rendez-vous aux nouveaux soldats : de là, reprenant la voie Latine, il re-

vint à Préneste, s'assurant avec un soin extrême de l'état des lieux, et résolu à ne tenter le sort d'un combat que lorsqu'il s'y verrait forcé. Dès qu'il fut aperçu des Carthaginois non loin d'Arpi, Annibal lui présenta la bataille, et, ne lui voyant faire aucun mouvement, rentra dans son camp, en déclarant qu'enfin les Romains s'avouaient vaincus, et que ces ennemis, jadis si fiers de leur esprit martial, n'aspiraient plus à disputer la gloire des triomphes. Il dissimulait par ces bravades l'inquiétude secrète qui l'agitait : il prévoyait qu'il n'aurait plus affaire à un Sempronius, à un Flaminius : instruits par leurs revers, les Romains lui avaient opposé un général digne de se mesurer avec lui, et dont il devait redouter la prudence. Il essaya néanmoins de la provoquer par de fréquents mouvements, par d'audacieux ravages exercés à la vue de l'armée romaine sur les terres de ses alliés, par des décampements soudains, par des marches tortueuses à demi-cachées. Fabius conduisait ses troupes sur des hauteurs, à une telle distance des Carthaginois qu'il ne s'exposait ni à les perdre de vue, ni à engager une action; il retenait ses soldats dans le camp toutes les fois qu'il n'était pas nécessaire d'en sortir; et, s'ils allaient chercher du bois ou des fourrages, ce n'était ni à l'aventure, ni par trop faibles détachements. Tout était disposé pour la sûreté des légions, pour le succès des incursions subites de la cavalerie et des troupes légères, aussi bien que pour mettre à profit toutes les témérités de l'ennemi. Le salut de l'armée entière ne se risquait jamais; les combats légers ne se tentaient qu'à coup sûr; la retraite était toujours assurée; et, en obtenant ainsi de faibles avantages, les soldats s'accoutumaient à reprendre quelque confiance

dans leur propre valeur et dans la fortune de la république. Mais le sage dictateur avait un adversaire plus redoutable qu'Annibal; c'était Minucius, le maître de la cavalerie romaine. Minucius se lassait d'un commandement subalterne : impatient d'exercer un pouvoir plus réel, il s'efforçait de le conquérir par des calomnies, d'abord clandestines, puis éclatantes : il donnait le nom de nonchalance à la lenteur, de lâcheté à la prudence, d'un vice à chaque vertu; et, selon l'usage de ses pareils, il rabaissait ses supérieurs, afin de s'élever lui-même.

Du pays des Hirpins, *ex Hirpinis*, ou, selon d'autres éditions, *ex Arpinis* ou *ex Arpis*, du territoire d'Arpi, Annibal se transporte dans le Samnium, dévaste les environs de Bénévent, prend la ville de Télésia; il espère encore que tant d'injures, tant de pertes essuyées par les alliés de Rome, irriteront le dictateur et l'entraîneront à une bataille. Parmi les Italiens pris au lac de Trasimène et renvoyés dans leurs foyers, se trouvaient trois cavaliers campaniens : à force de présents et de promesses, Annibal se les attacha, et se servit d'eux pour se concilier les esprits de leurs compatriotes. Ils lui annoncèrent qu'il n'avait qu'à s'approcher de Capoue avec son armée, pour se rendre maître de cette place. Leur autorité ne lui semblait pas d'un assez grand poids pour une si grave entreprise; il hésitait, croyait et se défiait tour à tour. Ils parvinrent pourtant à le décider à se diriger vers la Campanie, sous l'engagement qu'ils prirent de revenir auprès de lui avec plusieurs habitants et quelques-uns des chefs de leur ville. Il ordonna qu'on le conduisît dans le territoire de Casinum, ayant été informé, par ceux qui connaissaient bien le pays, que, s'il

s'emparait de ce défilé, il fermerait aux Romains toute communication avec les alliés qu'ils auraient à secourir. Mais la différence de langage entre les Africains et les Latins fit que les premiers entendirent *Casilinum*, au lieu de *Casinum* : le général carthaginois fut détourné de sa route, et emmené par les campagnes d'Allifes, de Calatia et de Calès (actuellement Calvi), jusqu'aux environs de Stella. Ne voyant là autour de lui qu'un pays fermé par des monts et des fleuves, il appela le chef de ses conducteurs, et lui demanda en quel lieu il l'avait amené. Ce chef répondit qu'on arriverait en ce jour même à Casilinum. L'erreur ne se découvrit qu'alors : on était fort loin de Casinum. Annibal fit battre de verges et crucifier le malheureux conducteur, fortifia son camp, et envoya Maharbal à la tête d'une forte cavalerie, pour ravager les champs de Falerne. Le dégât s'étendit jusqu'aux eaux de Sinuessa. Beaucoup d'habitants périrent dans ce désastre; un plus grand nombre prit la fuite; et les Numides inspirèrent une terreur qui s'étendit au loin, et qui néanmoins, au milieu de cet embrasement général, n'ébranla point la fidélité des alliés : ils sentaient le prix d'un gouvernement juste et modéré; et, puisqu'il fallait qu'ils eussent des maîtres, ils préféraient les meilleurs. Tandis que l'incendie dévastait l'une des plus délicieuses contrées de l'Italie, Fabius, en suivant les mouvements d'Annibal, s'était avancé jusqu'au mont Massique ou Falerne; et, de là, son armée contemplait les attentats de l'ennemi, les flammes qui dévoraient les habitations de Sinuessa. Le dictateur avait accéléré la marche; on s'était persuadé qu'il allait mettre fin aux ravages des ennemis : cependant il ne parlait point encore de se préparer à un combat; et Minucius saisit

cette occasion d'agiter les esprits par une harangue séditieuse. « Est-ce donc, disait-il, pour nous donner le « spectacle de cet incendie et de ce carnage, qu'on « nous a conduits en ce lieu ? N'aurons-nous pas honte « de tant d'outrages, et ne rougirons-nous pas de voir « que nos pères n'ont fondé ces belles colonies que pour « être la proie des Africains ? Ils les ont défendues con« tre les Samnites, et nous les livrons par nos délais, « par notre inertie, à des barbares venus de l'extrémité « du monde. Avons-nous donc dégénéré à ce point des « vertus de nos ancêtres ? Ils tenaient à déshonneur de « souffrir des flottes carthaginoises sur les côtes de l'Ita« lie, et nous laissons inonder ses provinces par des flots « de Numides et de Maures. Naguère encore, nos cœurs « s'indignaient de la prise de Sagonte ; aujourd'hui nous « voyons tranquillement Annibal s'approcher des murs « de Rome. En vain nos yeux sont atteints de la fumée « qui s'élève des toits et des champs, et nos oreilles des « cris déchirants de nos alliés qui implorent le secours « des dieux et encore plus les nôtres : nous ressemblons « à des troupeaux qu'on mène par des défilés et des sen« tiers détournés, sous l'ombre des nuages et des forêts. » Minutius rappelait les exemples de Camille, de Papirius Cursor, de Lutatius, dont l'activité avait sauvé Rome de moins imminents périls. Il concluait qu'il n'appartenait qu'à des insensés de croire à l'efficacité d'une attitude sédentaire et expectante ; qu'il fallait descendre au champ de bataille, et attaquer corps à corps ces brigands féroces ; que Rome n'avait dû et ne devrait ses prospérités qu'à son audace entreprenante, et non pas aux lâches conseils décorés du nom de prudence par des hommes pusillanimes. L'orateur était environné

de tribuns militaires et d'une multitude de cavaliers : ses paroles véhémentes parvenaient aux oreilles des soldats, qui, s'ils avaient eu à nommer leur général par voie de suffrages, auraient indubitablement préféré Minucius à Fabius.

Voilà, Messieurs, comment Tite-Live expose les suites les plus immédiates de la bataille de Trasimène, depuis le 15 juillet jusqu'à la fin d'août. Polybe donne le nom de Centronius, au lieu de Centénius, au propréteur envoyé avec quatre mille cavaliers par Servilius, et vaincus par les Carthaginois, c'est-à-dire, selon l'historien grec, par un détachement que Maharbal commandait. En parlant de la marche d'Annibal à travers le Picénum et l'Ombrie jusqu'à Adria, Polybe dit qu'elle s'exécuta en dix jours; que les vainqueurs y ramassaient un tel butin, qu'ils ne pouvaient ni le porter ni le traîner; qu'ils passaient des milliers d'hommes au fil de l'épée; qu'ils égorgeaient tous ceux qu'ils trouvaient capables d'un service militaire, sans plus de quartier que dans les villes prises d'assaut; que les guerriers de Carthage se guérirent, près d'Adria, des maladies qu'ils avaient contractées dans la Cisalpine et dans les marais de l'Étrurie, particulièrement d'une sorte de gale occasionnée par la faim qu'ils avaient soufferte; que ce fut d'Adria qu'Annibal expédia par mer le premier message qui annonçait ses succès à ses concitoyens; et qu'enchantés de ces nouvelles, ils s'occupèrent des moyens de fortifier leur armée d'Espagne. Nous lisons ensuite dans le même auteur que le général carthaginois changeait de temps en temps de quartiers, sans s'éloigner de la mer Adriatique; qu'il faisait laver avec du vin vieux les chevaux atteints aussi de la gale; qu'il n'o-

mettait aucun soin pour achever la guérison des soldats blessés ; qu'il attendit leur parfait rétablissement, avant de se remettre en campagne; qu'en traversant les terres d'Adria (aujourd'hui Atri) et de Prétutia, le pays des Marrucins et des Frentans, il pillait, massacrait, incendiait tout ce qui se rencontrait sur son passage; que l'Apulie, où il entra, était divisée en trois parties, dont l'une appartenait aux Dauniens, une autre aux Messapiens; qu'entrant dans la première, il commença par ravager Lucérie, colonie romaine, campa ensuite à Hippone, et parcourut sans obstacle le pays des Argyripiens et la Daunie entière. Polybe donne au dictateur Fabius quatre légions levées exprès pour lui, et que rejoignirent sur les frontières de la Daunie les troupes venues d'Ariminum. Campé à cinquante stades des Carthaginois, en un lieu nommé Aigues, *Ægæ* ou *Æcæ* (Tite-Live dit *Arpi* et en quelques éditions *Arcæ*), Fabius ne se laissa point ébranler par les mouvements de l'ennemi : tout son art fut d'éviter une bataille qu'il aurait infailliblement perdue, et de s'assurer les moyens de recevoir, par les derrières de son armée, tous les vivres, les munitions et les renforts dont elle aurait besoin. Au nombre des places prises et pillées par Annibal, Polybe compte Vénuse, que Tite-Live n'a point nommée, et fait connaître les avantages que ce général devait retirer de l'occupation de Capoue, de Sinuessa, Cumes, Pouzoles, Naples, Lucérie, Calénum, Téano et Nole. Ce pays est couvert par la mer et fermé par de hautes montagnes, où l'on ne pénètre, en venant des terres, que par trois gorges étroites et presque inaccessibles, l'une du côté du Samnium, la seconde du côté de l'Ériban, et la troisième du côté des Hirpins.

Sorti du Samnium, Annibal passa le défilé du mont Éribau, vint camper sur le Vulturne, qui divise la Campanie en deux parties à peu près égales, et se posta dans celle qui est tournée vers Rome; mais, pour ne point consumer ni trop exposer les provisions qu'il avait amassées, il reprit peu après l'étroit sentier par lequel il s'était avancé. Fabius envoya quatre mille hommes pour lui couper le passage, et vint se placer lui-même, avec le principal corps de son armée, sur la colline qui commandait les défilés : il avait conçu quelque espoir d'emporter d'emblée le butin des Carthaginois, et s'appliquait à bien observer les postes qu'ils avaient occupés.

Plutarque a écrit une vie de Fabius Maximus, où il remonte à l'origine de la famille Fabia, issue, disait-on, d'un fils d'Hercule, et, selon quelques-uns, appelée d'abord Fodienne, des mots latins *fossæ*, fosses, *fodere,* fossoyer, parce que les premiers de cette maison creusaient des fosses pour prendre des bêtes sauvages. Depuis, par le changement de deux lettres, de Fodiens on fit Fabiens. Celui qui nous occupe en ce moment portait le surnom de Verrucosus, à cause d'une petite verrue qu'il avait sur la lèvre. Nous l'avons vu consul pour la première fois en 233, pour la seconde en 228; et, à ces occasions, je vous ai présenté, Messieurs, les détails fournis par son biographe sur son caractère et sur sa conduite avant sa dictature. Investi de cette dignité suprême, il demanda la permission de monter à cheval, chose défendue au dictateur par une ancienne ordonnance, soit, dit Plutarque, parce que les Romains, faisant consister leur principale force militaire dans leur infanterie, voulaient que ce premier magistrat restât toujours au milieu d'elle, soit parce qu'ils crai-

gnaient de laisser trop d'essor au pouvoir absolu et presque tyrannique dont il était dépositaire. Fabius, affranchi de cette restriction, se montra dans toute la splendeur de son éminente autorité : il sortit, précédé de vingt-quatre licteurs portant les faisceaux et les haches. Il prescrivit ensuite des cérémonies religieuses, dont la dépense est ici évaluée en des termes qu'Amyot traduit par ceux-ci : « Jusques à y despendre la somme « de trois cents trente-trois sesterces et trois cents « trente-trois deniers romains et un tiers de denier da- « vantage. Ceste somme, réduitte à la monnoye grecque, « monte à la valeur de quatre-vingt-trois mille cinq « cents quatre-vingt-trois drachmes d'argent et deux « oboles. Or, seroit-il bien malaisé de rendre la raison « pour laquelle il spécifia nomméement ceste somme « ainsi précise, et pourquoy il la distribua par trois, si « ce n'est que l'on vueille exalter la puissance du nom- « bre ternaire, pource que c'est un nombre de sa nature « parfaict, et le premier des nompers, qui est le com- « mencement de multitude, et qui comprend en soy les « premieres différences et les premiers éléments et prin- « cipes de tous les nombres uniz et joincts ensemble. » Nous avons à remarquer ici, Messieurs, que cette somme de quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-trois drachmes et deux oboles a été évaluée, par des modernes, à soixante-cinq mille quarante francs. Ce serait un peu plus de soixante-seize mille huit cent quatre-vingt-seize francs, selon les tables de M. Letronne, tandis que les trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois as et un tiers énoncés par Tite-Live n'équivaudraient guère qu'à vingt-six mille francs. Catron et Rollin disent seize mille six cent soixante-sept. Budée

a fait de vains efforts pour concilier les deux textes. On croit aujourd'hui que, sur ce point, Plutarque a eu de meilleurs renseignements. Cet écrivain, en continuant son récit, dit que, lorsque les amis du dictateur lui conseillaient de livrer une bataille afin d'imposer silence à ses détracteurs, il répondait : « Si je faisois ce que vous « me conseillez, je serois encore plus couard qu'ilz ne « cuident que je le sois maintenant, en sortant hors de « ma délibération, pour crainte de leurs paroles piquan-« tes et traicts de moquerie. Car ce n'est point honte « que d'avoir crainte pour le bien et le salut de son pays ; « ains, au contraire, s'estonner pour le bruit et l'estime « d'une commune, ou pour les improperes et calumnies « des hommes, n'est point acte de personnage digne « d'une si grande charge, ains plus tost d'homme ser-« vant et obéissant à ceux à qui il doibt commander, et « qu'il doist gouverner pour ce qu'ilz ne sont pas sages. » Plutarque explique à peu près comme Tite-Live par quelle méprise Annibal, qui voulait gagner la plaine de Casinum, fut mené par ses guides près de Casilinum, sur les bords dangereux du Vulturne, au milieu des monts escarpés. Il fit pendre ceux qui l'avaient ainsi égaré par erreur, et non pas seulement leur chef : mais Fabius le serrait de près, harcelait la queue de l'armée carthaginoise, et y tuait un nombre de soldats que Plutarque estime à huit cents.

Appien, racontant sommairement les mêmes faits, donne à Centénius huit mille hommes au lieu de quatre mille, en fait périr trois mille, en compte huit cents autres pris par Maharbal, et met le surplus en fuite. Il dirige Annibal vers la mer Ionienne, Servilius vers Ariminum, puis vers Rome, où le dictateur le renvoie. Au-

rélius Victor, ou l'auteur quelconque de l'opuscule *de Viris illustribus*, dit que Fabius portait, outre le surnom de Verrucosus, celui d'Ovicula, à cause de sa douceur d'agneau; et que les délais par lesquels il sut affaiblir la force et le courage des ennemis lui valurent le titre de *Cunctator*, temporiseur.

Le septième livre du poëme de Silius Italicus est principalement consacré à la dictature de Fabius; mais nous aurions peu de particularités historiques à y recueillir. C'est une amplification en sept cent cinquante vers, dans laquelle je ne remarque non plus aucun grand trait de poésie. Quant aux auteurs modernes, ils n'ont fait que reproduire, abréger ou amplifier ces mêmes narrations, en y ajoutant quelquefois des commentaires assez peu instructifs ou même erronés. Millot, par exemple, dit que Fabius fut nommé dictateur par le sénat, et Minucius maître de la cavalerie par le peuple. Vous avez vu, Messieurs, que, dans les anciens textes, c'est le peuple qui confère extraordinairement à Fabius la fonction de prodictateur, et Fabius qui choisit, selon l'usage, un commandant des cavaliers. Rollin fait observer que, depuis trente-trois ans, il n'y avait point eu de dictateur créé pour se mettre à la tête des armées; mais il convient dans une note que, durant cet intervalle, il en avait été nommé plusieurs pour remplir des fonctions religieuses ou purement civiles, particulièrement pour présider des comices; et il ajoute que Fabius lui-même avait déjà exercé une dictature de cette espèce : c'est ce que nous ne lisons ni dans les historiens ni sur les Tables. Depuis trente-trois ans, les dictateurs ont été Claudius Glicia et Atilius Calatinus en 249, Tibérius Coruncanius en 246, Caius Duilius en 231, Cécilius Métellus en 223. Con-

dillac, qui répète après Rollin que trente-trois ans s'étaient écoulés sans dictateur militaire, fait d'ailleurs des observations fort sages sur la conduite de Fabius et sur celle d'Annibal. Ce dernier ne s'était rendu maître d'aucune place forte, du moins avant qu'il eût pris Télésia. Il errait dans un pays ennemi, dévastant les campagnes; et, s'il lui arrivait un seul échec, il restait presque sans ressources : c'était un torrent qui se répandait de côté et d'autre, et qui n'avait de lit nulle part. « Il se serait conduit avec plus de prudence, « poursuit Condillac, s'il se fût établi dans le nord de « l'Italie, c'est-à-dire dans le Picénum, dans l'Ombrie, « et surtout dans l'Étrurie. Ces provinces le mettaient « à portée de tirer de nouveaux secours des Gaules et « de l'Espagne : elles suffisaient pour lui fournir tou- « tes les subsistances nécessaires; et, en marchant à « Rome, il les laissait derrière lui, et il s'assurait une « retraite. Peut-être pensait-il qu'à force de vaincre, il « se rendrait maître de Rome même. Mais pourquoi « supposer qu'on ne lui opposerait jamais que des gé- « néraux tels que Sempronius et Flaminius? et pour- « quoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnaîtraient « enfin qu'ils devaient éviter les actions générales et dé- « cisives? Or, s'ils les évitent, Annibal est perdu. J'ima- « gine que ce général, s'il ne détruisait pas Rome, « regardait tout établissement en Italie comme un suc- « cès peu digne de ses armes. » La justesse de ces réflexions va nous être prouvée, Messieurs, par les événements dont nous allons reprendre le fil dans le vingt-deuxième livre de Tite-Live.

Fabius, aussi attentif à ce qui se passait dans sa propre armée qu'aux mouvements de l'ennemi, persista dans

son système de temporisation, quoiqu'il le sût calomnié à Rome comme dans son camp. Les rapports de ses espions lui apprirent qu'Annibal, désespérant d'obtenir une grande bataille, songeait à prendre ses quartiers d'hiver, et à quitter un pays plus agréable que fertile, et qui ne suffirait pas longtemps aux besoins d'une armée étrangère. Pour l'empêcher de sortir de la campagne de Falerne par les défilés qui l'y avaient conduit, le dictateur occupa et fortifia de garnisons, pourtant modiques, le mont Callicule et cette ville de Casilinum qui, aux bords du Vulturne, séparait le territoire de Falerne de la Campanie. Ramenant ses légions sur les hauteurs, il envoie à la découverte quatre cents cavaliers, et à leur tête Lucius Hostilius Mancinus, l'un des jeunes auditeurs des harangues fougueuses de Minucius. Mancinus s'avance; il voit les Numides dispersés dans les villages, il saisit l'occasion d'en tuer quelques-uns; et, oubliant bientôt les ordres du dictateur, qui lui avait recommandé la retraite à chaque approche de l'ennemi, il conçoit l'idée d'un combat. Les Numides, par leurs courses et leurs fuites, l'attirèrent jusqu'à leur camp, après avoir fatigué ses chevaux et ses cavaliers. Carthalon, qui commandait la cavalerie africaine, la mit en mouvement, s'avança jusqu'à la vue des Romains, et les suivit sans relâche dans un espace de cinq mille pas. Mancinus, quoique effrayé de cette poursuite obstinée, crut n'avoir aucun moyen de fuir, et, par de vives exhortations, entraîna sa troupe à un engagement qu'elle était trop peu capable de soutenir. Il y périt avec l'élite de ses cavaliers; les autres, mis en déroute, regagnèrent Calès, et de là, par des chemins presque impraticables, le camp du dictateur. Ce

jour-là, Fabius et Minucius s'étaient rapprochés : Minucius partait pour fortifier d'une garnison le défilé qui domine Terracine et la mer; ils voulaient fermer aux Carthaginois l'entrée de la voie Appienne, qui les aurait conduits sous les murs de Rome. Le maître de la cavalerie et le dictateur réunirent leurs forces; ils campèrent sur le chemin où devait passer Annibal, qui n'était qu'à deux milles de distance de leurs légions. Le lendemain, l'intervalle entre les deux camps se remplit d'Africains; mais les Romains occupaient un poste plus avantageux; et, malgré les attaques et les fuites simulées de leurs ennemis, ils n'en délogèrent pas. Le combat fut lent, tel que le voulut, non Annibal, mais Fabius, et coûta la vie à deux cents guerriers de Rome, à huit cents Carthaginois. Se voyant renfermé, empêché même de retourner à Casilinum, condamné à hiverner entre les rochers de Formies et les sables de Literne, au milieu d'horribles marais, tandis que l'armée romaine serait approvisionnée par Capoue, par le Samnium, par les riches alliés qu'elle avait derrière elle, Annibal reconnut qu'on employait contre lui ses propres artifices : *Nec Annibalem fefellit suis se artibus peti.* Comment regagner le pied des monts et le sommet du Callicule? Il imagina un stratagème : il profita de la nuit pour faire illusion à ses ennemis, et se rouvrir le passage qu'ils lui fermaient. Il fit ramasser dans les champs des faisceaux de sarments desséchés, qu'on attacha aux cornes d'environ deux mille bœufs forts et agiles, tant sauvages que domestiques, choisis parmi ceux qu'il avait pillés et qu'il traînait à sa suite. Asdrubal reçut l'ordre de faire allumer, dès que la nuit serait close, le bois qui enveloppait les cornes de ces animaux, que l'on con-

duirait vers les montagnes, et surtout vers les défilés où des Romains étaient embusqués. En effet, dès que les ténèbres s'annoncent, l'armée carthaginoise se met en marche, précédée du troupeau de bœufs : elle a bientôt gagné le pied des monts, l'entrée des sentiers étroits. A l'instant un signal se donne, les sarments sont allumés autour des cornes, et les bœufs poussés vers les collines qu'ils ont en face. Déjà la flamme qui reluit sur leurs têtes les épouvante; mais ils ne tardent point à ressentir une chaleur qui des cornes gagne peu à peu les chairs; une fureur soudaine les agite, et les disperse de toutes parts : on croirait que les monts, les bois, les taillis sont tous enflammés. En secouant leurs têtes, ils étendent l'incendie; et de loin on les prend pour des hommes qui, des torches à la main, parcourent les montagnes. Ceux des Romains qui gardent les défilés se déconcertent à la vue de ces flammes, qui les dominent et qui brillent sur les sommités; ils se croient enveloppés, quittent leurs postes, et se figurent qu'ils seront plus en sûreté dans les chemins ou sur les hauteurs qui jettent le moins de lumière. Leur illusion ne se dissipe que lorsqu'ils rencontrent enfin quelques-uns de ces bœufs qui s'étaient plus écartés de la troupe. Le feu qui semblait jaillir de leurs gueules produisit d'abord l'effet d'un prodige : on s'arrêta devant eux; et, lors même qu'on eut découvert l'artifice, la crainte de quelques embûches nouvelles entraîna encore à s'enfuir; on tomba dans un parti ennemi armé à la légère. Il faisait nuit; on eut des deux parts une égale peur; et, jusqu'à l'aurore, aucun engagement ne commença. Mais Annibal avait profité de ce trouble pour passer le défilé; et, après avoir tué le petit nombre de Romains qui

restaient à le garder, il mena son armée camper dans les terres d'Allifes. Fabius, attentif à toute cette marche, avait retenu ses soldats dans les retranchements; il appréhendait trop les piéges de son adversaire pour hasarder un combat nocturne. Au point du jour, il fallut bien se battre au bas de la montagne, contre le détachement ennemi légèrement armé. Les Romains, un peu plus nombreux, l'allaient écraser, quand survint une cohorte espagnole, envoyée exprès par Annibal. Elle était accoutumée aux terrains montueux, exercée à courir au milieu des pierres et des roches : son agilité naturelle et la légèreté de ses armes la mettaient en état d'échapper à une troupe stationnaire et pesante. Presque tous les Espagnols sortirent sains et saufs de ce combat inégal; les Romains y perdirent quelques guerriers, et retournèrent à leur camp. Le dictateur ne les y laissa pas longtemps; il passa le défilé, et s'établit près d'Allifes, sur une hauteur bien défendue. De son côté le général carthaginois faisait semblant de se diriger sur Rome; et, ravageant le pays, il se détourna vers le canton des Péligniens, tandis que Fabius se portait toujours sur des hauteurs entre Rome et l'armée ennemie, sans lâcher pied et sans risquer de bataille. En s'éloignant des Péligniens, Annibal revint par un nouveau détour dans l'Apulie, et se rendit à Géronium, ville que ses habitants venaient d'abandonner, effrayés de la chute d'une partie des murs. Le dictateur alla camper près de Larinum, et s'y fortifia soigneusement. Une cérémonie sacrée le rappelant à Rome, il joignit les conseils et presque les prières aux injonctions, pour engager son maître de la cavalerie à se moins confier à la fortune qu'à la prudence, à le prendre lui-même pour modèle

plutôt que Sempronius ou Flaminius, à ne pas croire perdu le temps qu'on venait d'employer à déjouer les projets d'Annibal jusqu'à la fin de l'été. En médecine, le repos est souvent plus utile que le mouvement et l'action : à la guerre, ce n'est pas un faible avantage que de mettre un terme aux victoires de l'ennemi, et de respirer après de sanglantes défaites. Après avoir donné ces avis à Minucius, qui devait en profiter si mal, Fabius partit pour Rome. Tite-Live interrompt ici l'exposé de la campagne d'Italie, pour attirer les regards du lecteur sur celle qui se poursuivait en même temps en Espagne, et dont je ne pourrai vous entretenir, Messieurs, que dans notre prochaine séance. Je vais terminer celle-ci en recueillant ce que Polybe, Plutarque et d'autres écrivains racontent du stratagème d'Annibal pour se tirer du mauvais pas où il s'était laissé attirer.

On lit dans Polybe qu'Annibal, ayant appelé Asdrubal, qui avait les pionniers sous ses ordres, lui ordonna de ramasser le plus possible de morceaux de bois secs et d'autres matières combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, et de choisir dans le butin deux mille des plus forts bœufs pour les conduire à la tête du camp. Vers la troisième veille de la nuit, les pionniers sortent des tentes, attachent les torches aux cornes des bœufs, les allument, et, à grands coups, poussent ces animaux au sommet d'une montagne qui s'élevait entre le camp des Carthaginois et les défilés : des troupes légères suivaient, qui devaient se répandre à droite et à gauche, gagner les hauteurs, s'emparer du sommet, et charger les ennemis s'ils en rencontraient. En même temps le général s'avançait vers les défilés, ayant à son avant-garde une infanterie pesamment armée,

au centre la cavalerie suivie du butin, à l'arrière-garde les Espagnols et les Gaulois. Les Romains qui gardent ces défilés quittent leur poste ; et, lorsqu'ils commencent à se mettre aux prises avec les Carthaginois, les bœufs se jettent entre les deux partis, qui, ne pouvant plus se joindre, demeurent en repos jusqu'au jour. L'armée d'Annibal passe les défilés sans obstacle; et les troupes légères, exposées sur les hauteurs, sont soutenues par des Espagnols, qui tuent mille Romains, et descendent sans encombre avec ceux qu'ils ont secourus. Les légions, consternées de cet événement, s'en prenaient à Fabius, qui, en ce moment, recevait l'ordre de se rendre à Rome pour des sacrifices.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a là quelques détails qui ne sont pas dans Tite-Live. Plutarque porte aussi le nombre des bœufs à deux mille; et il ajoute (dans la traduction d'Amyot): « Or les bœufs, tant que le feu « qui brusloit ce qu'ilz avoyent attaché aux cornes fut « petit, cheminerent tout bellement contremont le « pied des montagnes..., dont les bergers et bouviers qui « estoyent sur les cymes des coustaux s'esmerveillerent « fort; mais quand les cornes vindrent à estre bruslées « jusqu'à la racine, et que le sentiment du feu fut passé « jusques à la chair vifve, adonc commencerent les bœufs « à se débattre et à secouer leurs testes, et en ce fai- « sant se couvrirent de feu les uns les autres de plus « en plus. Si ne cheminerent plus bellement ny en « ordre, ains se prirent à courir, portans de la « flamme... dont ilz mettoyent le feu ès bois et buis- « sons... Les Romains, qui gardoyent les pas des mon- « tagnes, cuidoyent que ce fussent hommes qui cou- « russent ainsi çà et là, avec des torches aux mains ;

« tellement qu'abandonnans les destroits, (ils) se mei-
« rent à fouir vers leur grand camp. » Cependant Annibal avait rangé son armée en bataille ; il la fit, dès que la nuit vint, marcher au petit pas ; elle traversa à son aise les défilés.

Ce stratagème d'Annibal n'est point du nombre de ceux que Frontin et Polyen ont recueillis ; quelques-uns des historiens modernes de l'ancienne Rome l'ont omis ; mais Condillac, qui n'est pas crédule, l'a rapporté sans élever le plus léger doute. En effet, ce récit, qui ne présente, quelque merveilleux qu'il puisse paraître, aucune circonstance impossible ni même invraisemblable, semble suffisamment établi dans l'histoire par le témoignage de Polybe, auteur presque contemporain de l'événement, et par l'autorité de Tite-Live et de Plutarque.

Dans notre séance prochaine, nous continuerons l'étude des faits arrivés sous la dictature de Fabius et le consulat de Servilis

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 217 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, des deux consuls installés le 8 avril de l'an 217 avant notre ère, Servilius et Flaminius, il ne reste que le premier : vous avez vu le second périr à la bataille de Trasimène gagnée par Annibal. Rome, vaincue et consternée, a nommé un dictateur, Fabius Maximus Verrucosus ou Ovicula : c'est celui dont Ennius, cité par Cicéron, a dit :

Unus homo nobis cunctando restituit rem :
Non ponebat enim rumores ante salutem ;
Ergo magisque magisque viri nunc gloria claret.

Et Virgile :

Tu maximus ille es,
Unus qui nobis cunctando restituis rem.

Nous avons suivi le temporiseur Fabius dans ses campements et ses contre-marches, depuis la fin de juillet jusqu'au commencement de septembre. Il a persisté dans ce sage plan de campagne, malgré les calomnies et les intrigues du maître de la cavalerie Minucius ; il a évité les combats, fatigué l'ennemi, et commencé de réparer les désastres que Rome avait essuyés. Cependant Annibal a réussi par un stratagème à se dégager d'une position périlleuse ; et le dictateur a été rappelé au sein de Rome pour accomplir on ne sait trop quelle cérémonie religieuse : il eût bien mieux servi les inté-

rêts publics à la tête des légions. En nous racontant les détails de ces événements, Polybe, Tite-Live, Plutarque et d'autres anciens écrivains nous ont retracé quelques-unes des superstitions du peuple romain, toujours disposé à croire aux prodiges, aux présages, aux révélations des pontifes et des prêtres sibyllins. Mais d'autres scènes de la seconde guerre punique se passaient en Espagne; et c'est sur cette contrée que se reportent les regards de Tite-Live, au dix-neuvième chapitre de son vingt-deuxième livre.

Dès l'ouverture de l'été, la guerre se ralluma en Espagne sur terre et sur mer. Asdrubal ajouta dix vaisseaux à ceux que lui avait laissés son frère Annibal. A la tête d'une flotte de quarante voiles, Himilcon partit de Carthagène, et côtoya les rivages, prêt à combattre en quelque lieu qu'il rencontrât l'ennemi. Cnéius Scipion, informé que les Carthaginois avaient quitté leurs quartiers d'hiver, résolut d'en faire autant; mais, craignant d'avoir trop de désavantage sur terre à cause des renforts qu'Asdrubal venait de recevoir, et qui passaient pour considérables, il embarqua ses meilleures troupes, et courut, avec trente-cinq navires, à la rencontre des Africains. Après deux journées de navigation depuis Tarragone, il n'était qu'à dix mille pas, ou environ trois lieues, de l'embouchure de l'Èbre: s'étant arrêté là, il envoya deux frégates marseillaises à la découverte. Elles lui rapportèrent que les ennemis avaient leur flotte à l'entrée du fleuve, et leur camp sur la rive. Dans l'espoir de les surprendre et de les frapper d'une terreur soudaine, il leva l'ancre et s'approcha d'eux. Il existait en Espagne beaucoup de tours qui, bâties sur des lieux élevés, servaient à la fois d'observatoires et de défenses

contre les brigands. De ces tours, on découvrit les vaisseaux romains, et aussitôt Asdrubal en reçut le signal. Cette nouvelle excita d'abord plus de mouvement sur terre que sur mer, dans le camp que sur la flotte de Carthage; car on n'entendait point encore le bruit des rames ni des équipages de celle de Scipion; les promontoires la cachaient; rien n'annonçait son approche. Les Carthaginois, tranquilles dans leurs tentes ou répandus sur le rivage, ne s'attendaient ce jour-là à aucune bataille, quand des cavaliers, envoyés coup sur coup par Asdrubal, ordonnèrent de s'embarquer, et de s'armer pour repousser les Romains, qui n'étaient pas loin du port. Tandis que ces ordres se distribuaient, Asdrubal arrivait lui-même avec son corps d'armée. On s'émeut, on s'agite; les rameurs et les soldats se précipitent pêle-mêle sur les bâtiments; ils semblent fuir la terre plutôt que se disposer à un combat naval. Les uns s'accrochent aux câbles, les autres les coupent pour se débarrasser plus vite; et, dans ce tumulte, les matelots et les guerriers embarrassent réciproquement toutes leurs manœuvres. Cependant les Romains rangeaient déjà leurs vaisseaux en ordre de bataille. Vaincus d'avance par leur propre tumulte, les Carthaginois soutinrent à peine le premier choc: ils s'enfuirent; et, l'entrée du fleuve ne suffisant point à leur multitude, ils gagnèrent confusément le rivage ou des bancs de sable, avec ou sans armes, tous trop heureux de rejoindre les troupes qui n'avaient point quitté la terre. Deux de leurs galères étaient prises, et quatre autres coulées bas. Les Romains, quoiqu'en pays ennemi et en face d'une armée formidable qui bordait la côte, n'en poursuivirent pas moins vivement la flotte qu'ils venaient

de vaincre : ils saisirent tous les vaisseaux qui avaient évité de se briser et de s'engraver, et en emmenèrent vingt-cinq attachés à la poupe des leurs. Une seule victoire, qui leur coûtait si peu, les rendait maîtres de toute cette mer : ils débarquent à Honosca (aujourd'hui Huesca), prennent cette place et la pillent, se portent sur Carthagène, en dévastent les alentours, mettent le feu aux portes et aux maisons voisines des remparts. Leur flotte, chargée de butin, se dirige vers Longuntica, qui n'est plus actuellement qu'un village nommé Oliva, près de Valence. Asdrubal y avait laissé une énorme provision d'une espèce de genêts servant à faire des câbles : les Romains en prirent autant qu'il leur en fallait, et brûlèrent le surplus. Ils ne s'en tinrent pas aux côtes continentales; ils abordèrent l'île d'Ébuse (depuis Iviça), en assiégèrent la capitale, et, après deux jours d'attaques inutiles, se répandirent dans les campagnes, qu'ils ravagèrent, dépouillant et incendiant les villages. Ils en rapportèrent à leurs vaisseaux plus de butin que du continent. Scipion reçut près d'Ébuse les députés des îles Baléares; ils lui demandaient la paix; et, lorsque la flotte eut regagné les côtes de la Péninsule, il vit accourir, pour exprimer le même vœu, les envoyés de tous les riverains de l'Èbre, et même de plusieurs peuples des extrémités de l'Espagne. Plus de cent vingt cités se soumettaient réellement à la domination romaine, et livraient des otages. Comptant alors sur ses troupes de terre, Scipion s'avança jusqu'à la ville de Castulon, qui a peut-être donné son nom aux deux Castilles, et qui n'est plus maintenant que le bourg appelé Cazlona la Vieja. Asdrubal se retirait en Lusitanie et sur les bords de l'Océan.

Le reste de la campagne devait être tranquille; les Africains ne semblaient plus redoutables; mais les esprits espagnols sont naturellement inquiets et avides de nouveautés : un Mandonius, un Indibilis, ancien roitelet des Ilergètes, voyant les Romains se rapprocher de la Méditerranée, soulevèrent les habitants des provinces intérieures, et vinrent dévaster les terres des alliés de Rome. Un tribun militaire, à la tête de quelques auxiliaires envoyés par Scipion, eut bientôt mis en déroute cette troupe de mutins; on en tua quelques uns, on en prit d'autres, on en désarma un grand nombre. La nouvelle de cette insurrection rappela Asdrubal de l'Océan aux bords de l'Èbre; il vint au secours des rebelles. Les Carthaginois campaient chez les Ilercaons, les Romains près de leur flotte: bientôt la guerre changea de théâtre. Les Celtibériens (qui occupaient une partie de l'Arágon) étaient du nombre de ceux qui avaient envoyé leurs chefs et livré des otages à Scipion : sur l'avis que leur donna ce général des nouveaux mouvements d'Asdrubal, ils s'armèrent, envahirent une province carthaginoise, s'emparèrent de trois places fortes, engagèrent deux combats contre Asdrubal lui-même, lui tuèrent quinze mille hommes, lui en prirent quatre mille avec les enseignes. Voilà, Messieurs, en quel état Cnéius Scipion avait mis les affaires de Rome en Espagne, lorsque son frère Publius y arriva, envoyé par le sénat avec trente galères, huit mille soldats et un grand convoi. Publius venait d'être consul en 218; et l'Espagne était la province qu'il avait à gouverner. On aperçut de loin sa flotte et ses nombreux vaisseaux de transport : cet aspect inspira une vive allégresse aux citoyens et aux alliés; il aborda la

rade de Tarragone, débarqua ses troupes, et rejoignit son frère. Ils concertèrent et conduisirent les expéditions avec un parfait accord; et, tandis que la guerre des Celtibériens occupait les Carthaginois, ils passèrent l'Èbre sans délai, pour se rendre à Sagonte, où l'on disait que les otages donnés à Annibal par les cités espagnoles n'étaient pas assez bien gardés. C'était le seul gage qui retenait ces peuples dans l'alliance qu'ils avaient contractée avec Carthage. Ils savaient que le sang de leurs enfants expierait leur défection. Un homme se rencontra, qui sut les dégager des liens de cette fidélité : il s'appelait Abélux, demeurant alors à Sagonte, qualifié noble, jadis attaché aux Carthaginois, mais ayant, selon le caractère de presque tous les barbares, changé avec la fortune, et, comme elle, épousé un autre parti; du reste, sachant bien qu'un transfuge qui ne vient pas livrer des intérêts d'un très-haut prix, qui n'apporte que sa personne, n'est réputé qu'un individu sans nom et sans valeur. Il songeait donc à procurer de grands avantages à ses nouveaux alliés; et, après avoir examiné ce que sa fortune et sa position lui permettaient de faire pour eux, tout considéré, il résolut de leur livrer les otages qu'Annibal s'était réservés. Cependant il n'ignore point que les gardiens de ces otages ne les lui remettront pas sans un ordre du gouverneur Bostar : c'est cet officier qu'il faut surprendre le premier par quelque artifice. Bostar avait, hors de la ville, sur le rivage, un camp qui devait fermer aux Romains l'entrée du port. Abélux va l'y trouver, le tire à l'écart, fait semblant de croire que ce commandant ignore l'état des affaires, et prétend l'en instruire. Il lui représente que, jusqu'à ce moment, les

Espagnols ont été contenus par la crainte, parce que l'armée romaine était loin; qu'elle est maintenant en deçà de l'Èbre; que son camp est un asile, une forteresse pour les mécontents; qu'il est temps de s'attacher par un bienfait, par la reconnaissance, ceux que la crainte seule ne retiendrait plus. Bostar s'étonne; il demande quel sera ce bienfait inattendu. « Les otages, « répond Abélux, renvoyez-les dans leurs cités; vous ne « pouvez rien faire de plus agréable, soit à leurs familles « qui sont très-considérées dans le pays, soit à la popu« lation entière : car chacun aime qu'on lui témoigne de « la confiance; et la foi qu'on lui garde est le gage de « celle qu'on veut obtenir de lui. Je viens vous demander « que vous me chargiez d'opérer cette restitution : je « mettrai tous mes soins à l'accomplissement du projet « que je vous propose, et j'ajouterai au prix naturel de « cette faveur celui qu'elle peut recevoir des manières « gracieuses de l'accorder. » Pour un Carthaginois, Bostar avait peu de finesse : il se laissa persuader. La nuit venue, Abélux s'évade secrètement, s'avance vers les postes ennemis, s'abouche avec des Espagnols auxiliaires des Romains, et se fait conduire à Scipion, auquel il expose son dessein. Les paroles étant données de part et d'autre, le temps et le lieu de la remise des otages étant bien convenus, il retourne à Sagonte, passe la journée suivante avec Bostar, reçoit ses ordres, s'engage, en le quittant, à partir durant la nuit, pour mieux tromper la vigilance de l'ennemi. A l'heure fixée, il réveille les gardiens des otages, et fait semblant de ne pas se douter du piége que sa perfidie a préparé, et dans lequel il les entraîne : il les conduit au camp des Romains. Amenés par lui, ces otages sont ensuite ren-

dus à leurs familles, dans les mêmes formes que si c'eût été au nom de Carthage. Cette restitution parut plus précieuse, lorsqu'on sut qu'elle était un bienfait de Rome. Car les Carthaginois s'étaient montrés durs et superbes dans leur prospérité : on les aurait crus seulement adoucis par leurs revers et leurs alarmes, au lieu que les Romains signalaient leur avénement par un acte de clémence et de générosité. On connaissait d'ailleurs la prudence d'Abélux; il n'avait pas changé de parti sans de bonnes raisons; son exemple donna le signal d'une défection générale; et l'on allait à l'instant prendre les armes, si l'hiver n'eût forcé les deux armées à se retirer dans leurs cantonnements.

Polybe donne le nom d'Amilcar et non d'Himilcon à l'amiral qu'Asdrubal charge du commandement des trente vaisseaux laissés par Annibal, et des dix qu'on y a joints. A propos de deux frégates marseillaises envoyées par Cnéius Scipion à la découverte, l'historien grec fait l'éloge de l'intrépidité des Marseillais, et de leur inaltérable attachement à la cause de Rome. Après avoir raconté l'avantage obtenu par les Romains à l'embouchure de l'Èbre, Polybe ajoute : « Quand on « reçut cette nouvelle à Carthage, on équipa soixante- « dix vaisseaux qui cinglèrent vers la Sardaigne, et de là « se dirigèrent sur Pise en Italie, mais qui retournèrent « à Carthage dès qu'on sut que cent vingt galères ro- « maines à cinq rangs de rames venaient à leur rencon- « tre. » Le consul Servilius les poursuivit, aborda Lilybée, passa en Afrique, mit à contribution l'île de Cercine, revint par celle de Cossyre, regagna Lilybée, y laissa ses bâtiments en sûreté, et regagna l'armée de terre. Polybe ne compte que vingt vaisseaux au lieu de trente,

sous les ordres de Publius Scipion partant pour l'Espagne, et place près d'un temple de Vénus le camp de ce général, à cinq milles de Sagonte. Il rapporte la trahison d'Abélux à peu près avec les mêmes détails que dans Tite-Live. Il dit que les otages furent livrés aux deux Scipions, et que Publius fit le plus honorable accueil au traître qui les mettait en son pouvoir.

L'historien latin nous ramène en Italie, où Fabius, par ses délais, pour ne pas dire, comme le traducteur Dureau de la Malle, par sa *cunctation*, réparait si habilement les désastres du Tésin, de la Trébie et de Trasimène. Mais, en même temps que la sagesse du dictateur inquiétait Annibal et obtenait ses hommages, elle était calomniée à la ville comme à l'armée. Le général carthaginois, à qui des transfuges avaient désigné une terre possédée par Fabius, eut l'astuce de l'excepter toute seule des ravages auxquels il condamnait toutes les autres : il voulait qu'on soupçonnât le dictateur de quelque intelligence avec lui. Ils avaient traité de l'échange des prisonniers; et, conformément à ce qui s'était pratiqué dans la première guerre punique, on était convenu que celui qui en aurait plus à recouvrer qu'à rendre payerait cinq marcs d'argent par chaque soldat excédant. Il se trouva que les Romains avaient à payer cette rançon pour deux cent quarante-sept prisonniers; c'était douze cent trente-cinq marcs. Le sénat, offensé de n'avoir point été consulté, ne fournissait point cette somme; Fabius chargea son fils Quintus d'aller vendre cette même terre que l'ennemi avait épargnée, et en fit servir le prix, c'est-à-dire ses propres deniers, à l'acquittement de la dette publique. Les difficultés des conjonctures tournaient ainsi

à sa gloire, et couvraient sa vertu d'un nouvel éclat. Annibal, campé sous les murs de la ville de Géronium qu'il avait prise et brûlée, mais où il avait conservé quelques maisons qui lui servaient de magasins, envoyait les deux tiers de son armée ramasser des grains dans la campagne, et retenait près de lui l'autre tiers, toujours prêt à défendre soit le camp, soit les fourrageurs, en cas d'attaque. Les légions romaines occupaient le territoire de Larinum; et le maître de la cavalerie les commandait, depuis que le dictateur était allé accomplir à Rome d'inutiles cérémonies. D'une hauteur parfaitement fortifiée, le camp avait été transféré dans la plaine : le fougueux Minucius et ses partisans ne parlaient que de surprendre le camp de l'ennemi, ou ses fourrageurs dispersés. Annibal s'aperçut de ce changement de système, où l'audace remplaçait la circonspection; et lui-même, ce qui est à peine croyable, *quod minime quis crederet*, employa, malgré la proximité des troupes romaines, un tiers de ses soldats à continuer les approvisionnements, et fit camper les deux autres sur une éminence, à deux milles de Géronium, et en vue des ennemis. De là, il en découvrit une encore plus voisine d'eux, et de laquelle ses regards plongeraient dans l'intérieur de leur camp; mais ils auraient eu moins de chemin à faire pour y arriver avant lui, s'il eût tenté de s'en rendre maître en plein jour : il attendit la nuit pour y envoyer un corps de Numides, qui s'y établit, mais qui ne put s'y maintenir. Il était trop peu nombreux : les Romains l'en délogèrent dès le lendemain, et y transportèrent leurs tentes. Il ne restait qu'un petit espace entre les deux armées. Minucius offrait la bataille; Annibal ne l'accepta point:

à peine avait-il assez de monde pour défendre son propre camp; une partie de ses troupes était absente. Usant à son tour des pratiques de Fabius, il se tint presque dans l'inaction, et revint sous les murs de Géronium. Quelques historiens assurent qu'il se livra un combat; que les Carthaginois furent d'abord repoussés jusqu'à leur camp; qu'ils en ressortirent, et reportèrent l'effroi au cœur des Romains; que néanmoins l'équilibre s'est rétabli par l'arrivée d'un renfort de Samnites qu'amenait Numérius Décimus, personnage qui, par sa naissance et ses richesses, tenait le premier rang dans le Bovianum, son pays natal, ou même dans tout le Samnium, et que le dictateur avait chargé de conduire un corps de huit mille hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers. Annibal pouvait croire que c'était Fabius lui-même qui revenait de Rome à la tête de ce renfort : il craignit une embuscade, et fit sonner la retraite. Les Samnites le poursuivirent; il perdit six mille hommes, et tua près de cinq mille Romains : c'était presque autant de part et d'autre; mais une lettre de Minucius annonça une victoire éclatante. Au milieu des transports de joie que cette nouvelle excitait dans Rome, au sein des assemblées du sénat et du peuple, le dictateur seul osa la révoquer en doute, en ajoutant qu'au surplus des succès obtenus par Minucius seraient plus à craindre que des revers. Les tribuns du peuple étaient alors Marcus Métilius Népos, Caius Térentius Varron, Publius Sempronius Tuditanus, Nævius Crispus, Cnéius Sicinius Népos, Caius Numicius Népos, Cnéius Fulvius Centumalus, Caius Calpurnius Centumalus, Marcus Ménius Népos, Q. Bæbius Hérennius et Caius Licinius Stolon. Le premiers de

membres de ce collége, Métilius, prit la parole contre Fabius : il déclara qu'il n'y avait plus moyen de supporter un dictateur qui, présent à l'armée, l'empêchait de vaincre, et, absent, ne voulait pas qu'elle eût vaincu; qui ne traînait la guerre en longueur que pour perpétuer sa magistrature, et demeurer l'unique maître, l'un des consuls étant mort, l'autre relégué loin de l'Italie, et les deux préteurs retenus sans besoin en Sicile et en Sardaigne. Resté seul, le général de la cavalerie n'avait pas la permission de voir l'ennemi : on le tenait aux arrêts. Voilà pourquoi le Samnium était cédé aux Carthaginois, comme l'Espagne au delà de l'Èbre; voilà pourquoi la Campanie, le Calénum, les champs de Falerne avaient été dévastés, tandis que le dictateur, oisif à Casilinum, n'occupait les légions romaines qu'à protéger son domaine personnel. Le tribun concluait en proposant non la destitution de Fabius (c'est ce qu'il eût demandé en d'autres temps, quand le peuple romain avait le sentiment de sa puissance), mais le partage égal du commandement militaire entre le général de la cavalerie et le dictateur, à condition que celui-ci ne retournerait à l'armée qu'après avoir donné un successeur au consul Flaminius. Fabius ne répondit rien devant le peuple. Il déclara aux sénateurs qu'il aurait un compte à demander au maître de la cavalerie, qui avait combattu sans ses ordres; et qu'en ce qui le concernait lui-même, s'il conservait l'autorité suprême et la direction de la campagne, les effets bientôt feraient foi qui sert le mieux la patrie, de celui qui maîtrise la fortune par de sages combinaisons, ou de celui qui hasarde des batailles sanglantes. S'apercevant trop qu'on ne l'écoutait point avec faveur, il n'attendit pas

le jour où l'on devait limiter sa puissance : il partit de nuit pour l'armée, après avoir présidé les comices où Marcus Atilius fut élu consul subrogé à Flaminius.

Polybe ne révoque point en doute l'avantage remporté par Minucius sur Annibal ; et Folard estime que le maître de la cavalerie, en livrant ce combat, se conduisit avec autant d'habileté que de bravoure, mais qu'il ne sut point profiter assez de son succès. Ce sont là, Messieurs, des points sur lesquels chacun raisonne à sa guise : il s'en faut, ce me semble, que l'histoire nous fournisse toutes les données nécessaires pour porter de tels jugements. Selon Plutarque, on exagéra beaucoup le fait d'armes de Minucius ; il en devint plus arrogant, et ses soldats plus téméraires. Le tribun appelé ici Métellus accusa Fabius de trahison ; à quoi le dictateur ne répondit rien, sinon qu'il fallait achever le plus tôt possible les sacrifices et cérémonies du service divin, afin qu'il pût retourner au camp pour y châtier la désobéissance du maître de la cavalerie. Plutarque fait d'ailleurs mention de la terre de Fabius épargnée par Annibal, et vendue pour payer la rançon de deux cent quarante prisonniers romains (Tite-Live a dit deux cent quarante-sept), à raison de deux cent cinquante drachmes par tête (nous avons lu cinq marcs d'argent dans l'auteur latin). On suppose que la somme équivalait à près de deux cents francs de notre monnaie actuelle, et le total des deux cent quarante rançons à quarante-huit mille francs. Plusieurs des rachetés offrirent depuis à Fabius un remboursement qu'il refusa persévéramment. Machiavel, en louant la circonspection et les lenteurs salutaires du dictateur, observe qu'elles ont été quelquefois mal comprises et imitées à

contre-temps. Vouloir qu'un général ne hasarde jamais de batailles, c'est l'exposer à y être forcé dans les circonstances les plus favorables aux ennemis. Car, s'il s'obstine à tenir la campagne en évitant toujours d'en venir aux mains, il faut de deux choses l'une, ou qu'il laisse entre lui et l'ennemi une distance d'environ cinquante milles, et qu'il se tienne assez bien informé de ses mouvements pour prévenir son approche et s'éloigner à propos, ou bien qu'il s'enferme dans une ville. S'il prend le premier parti, il abandonne au pillage un vaste territoire, qu'il devait défendre. S'il préfère le second, sa perte est inévitable, puisque infailliblement il sera bientôt assiégé dans une place où il ne tardera point à manquer de vivres. Fabius fit sagement d'occuper des positions naturellement fortes, parce qu'il avait une armée courageuse, qu'on n'aurait point attaquée impunément. A vrai dire, il n'évitait point les combats; seulement il ne les voulait engager qu'avec avantage. Si Annibal était allé le trouver, il eût bien fallu se mesurer avec lui; mais Annibal n'osa jamais se risquer sur des terrains choisis par le dictateur. On n'y regardait pas de si près à Rome; et l'on n'hésitait point à taxer cette prudence d'impéritie, de pusillanimité, ou même de perfidie.

Cependant personne n'avait encore la hardiesse d'appuyer la proposition du tribun. A la fin, Caius Térentius Varron s'y détermina. Il avait été préteur l'année précédente, étant parvenu à cet honneur d'un rang obscur ou même ignoble, *loco non humili solum, sed etiam sordido ortus*. Son père avait été garçon boucher; et lui-même il avait colporté de la viande pour le compte d'un maître. L'argent amassé par ce trafic lui inspira

de la confiance; il porta ses vœux plus haut, se mêla d'affaires publiques, se fit le défenseur de ses pareils, et l'antagoniste des riches et des citoyens honorables. Il devint questeur, édile plébéien, édile curule, préteur enfin : maintenant il aspirait au consulat, et gagnait de plus en plus la faveur populaire, en s'associant aux ennemis du dictateur. Ce fut lui qui fit décréter que l'autorité serait partagée entre Fabius et Minucius. Le premier apprit cette nouvelle en route, et ne s'en émut point; il savait qu'il resterait entre eux assez d'autres inégalités. La présomption de Minucius, déjà excessive, s'exalta jusqu'à l'enivrement. Il triomphait du dictateur, dont il se voyait le collègue, en remerciait son propre mérite, et se promettait bien de ne point s'assujettir à ce système de temporisation, si hautement condamné par les hommes et par les dieux. Il prétendait que le commandement devait alterner soit par jour, soit pour plus longtemps; Fabius n'y consentit point : il proposa et obtint le partage des légions. La seconde et la troisième lui échurent, la première et la quatrième à Minucius. On divisa de même par moitié la cavalerie et les auxiliaires; Minucius eut son camp à part. Annibal, que des transfuges et des espions instruisaient régulièrement de tout ce qui se passait chez les Romains, apprit avec une double joie que, d'une part, Minucius, abandonné à toute sa témérité, allait se jeter dans les piéges qu'on saurait lui tendre; que, de l'autre, l'habileté de Fabius perdait la moitié de ses forces. Une hauteur séparait le camp de Minucius de celui des Carthaginois : c'était un poste avantageux à qui l'occuperait le premier. Cependant Annibal se souciait peu de le prendre sans coup férir; il préfé-

rait la chance d'une bataille, et comptait, à cet égard, sur l'empressement de Minucius. L'aspect du terrain entre les deux armées rassurait contre toute surprise. Point de bois, point de buissons, rien de couvert : les embuscades masquées n'en devaient que mieux réussir, par cela même qu'on les craignait moins en une vallée toute nue. Les ravins recelaient des roches creuses, dont quelques-unes pouvaient contenir deux ou trois centaines d'hommes armés. Annibal en distribua cinq mille, tant fantassins que cavaliers, dans ces cavités; et, de peur que la ruse ne se découvrît trop tôt, soit par des mouvements imprudents, soit par l'éclat des armes, il envoya, dès le point du jour, un détachement pour s'emparer de la hauteur, et fixer sur ce seul point les regards des ennemis. En effet, ils se persuadèrent qu'ils auraient bientôt débusqué une si faible troupe. Minucius se met à la tête des plus étourdis; il ordonne de s'armer; il insulte et menace les Carthaginois. Il détache d'abord des troupes légères, puis il fait marcher sa cavalerie par gros pelotons; et, voyant que les Africains se renforcent, il finit par ranger en bataille ses deux légions. Annibal, à mesure que l'action s'échauffe, y envoie successivement de nouveaux corps d'infanterie et de cavalerie : ce sont enfin les deux armées entières qui se trouvent mises sur pied. Les Romains auraient conservé longtemps de l'assurance, s'ils n'avaient eu d'ennemis qu'en face; mais, lorsqu'ils se sentirent attaqués aussi sur les flancs et en queue par les détachements qui sortaient des embuscades, la confusion se mit dans leurs rangs, l'épouvante les saisit, ils perdirent à la fois le courage de combattre et presque celui de fuir.

Les premiers cris d'effroi frappèrent les oreilles de Fabius, et bientôt il aperçut la déroute des deux légions. « Voilà donc, s'écria-t-il, la témérité trompée par la for-« tune, plus vite que je ne l'avais craint. Mais le temps « des reproches viendra : il s'agit en ce moment d'arra-« cher à nos ennemis la victoire, à nos concitoyens l'a-« veu de leur erreur. » Les troupes de Minucius étaient en grande partie taillées en pièces, et le reste ne songeait qu'à prendre la fuite, quand l'armée de Fabius parut tout à coup comme envoyée du ciel, *velut cælo dimissa.* Avant d'être à la portée du trait, elle avait arrêté déjà la déroute des Romains, et ralenti les mouvements des ennemis ; elle reçoit dans son sein les compagnies rompues ou dispersées. Ceux des fuyards qui forment encore des pelotons font volte-face, et se rangent en cercle, reculant, avançant, tenant ferme, selon que les besoins du combat l'exigent. Les légions que le dictateur amène et celles qu'il vient secourir ne sont plus qu'un même corps, qui s'élance sur les Africains. Annibal fait sonner la retraite. Il déclare que, vainqueur de Minucius, il est vaincu par Fabius. Les vicissitudes de la bataille avaient rempli plus de la moitié du jour. Le maître de la cavalerie eut encore le temps de rassembler ses soldats, et leur tint un discours que Tite-Live rapporte ou compose en ces termes : « J'ai sou-« vent ouï dire que le premier mérite est de prendre « de soi-même les mesures les plus salutaires, et le « second de suivre les bons conseils ; le dernier degré « de l'ineptie est de ne savoir ni se conduire ni obéir. « Puisque le sort nous a refusé le premier avantage, « saisissons du moins le second ; et, jusqu'à ce que « nous ayons appris à commander, obéissons à ceux

« qui le savent. Joignons notre camp à celui de Fabius : « quand nous aurons porté nos enseignes dans sa tente, « je le saluerai du nom de père ; ce titre est dû à ses « bienfaits comme à sa dignité. Vous, soldats, vous « prendrez pour vos patrons les guerriers dont les ar- « mes et les bras vous ont protégés : à défaut d'une « autre gloire, ayons celle de nous montrer reconnais- « sants. » Minucius arrive en effet, suivi de sa troupe, à la tente du dictateur : il l'appelle son père, et lui adresse ces paroles : *Parentibus meis, dictator, quibus te modo nomine, quo fando possum, æquavi, vitam tantum debeo ; tibi quum meam salutem, tum omnium horum.* M. Dureau de la Malle traduit : « Agréez le titre que je « vous donne, bien que ce nom sacré reste encore si fort « au-dessous de vos bienfaits. Je ne dois aux auteurs « de mes jours que la vie seulement : je vous dois de « plus et mon existence tout entière, et celle de ces « braves soldats. » C'est, Messieurs, une paraphrase peu élégante et peu fidèle ; Minucius dit littéralement : « Je viens de vous assimiler, autant que je le puis par « le langage, à mes parents, auxquels je ne dois que la « vie ; je vous dois mon salut et celui de tous ces guer- « riers. » Il ajoute qu'il annule et abroge d'avance le plébiscite par lequel il a été moins honoré qu'accablé ; il s'empresse, pour son propre bonheur et pour celui des deux armées, de rentrer sous l'empire et les auspices du dictateur. Il rend les enseignes et les légions, en priant qu'on oublie ses torts, qu'on lui conserve le commandement de la cavalerie, et qu'on maintienne tous les autres guerriers dans leurs grades. La soirée se passa en serrements de mains, en témoignages de la plus cordiale amitié ; et ce jour, qui s'était annoncé comme

désastreux, se termina comme une fête. Quand on apprit à Rome cet événement, le nom du grand Fabius fut porté aux nues. Annibal lui rendait encore plus d'hommages, et reconnaissait enfin que Carthage avait des adversaires dignes d'elle. « La voilà, s'écriait-il, la voilà qui « vient de crever enfin sur nous, cette nuée que nous avons « vue si longtemps sur la cime des montagnes! » Le même récit se retrouve abrégé dans Polybe, un peu plus étendu dans Plutarque, mais sans aucune variante essentielle. Toutefois Rollin a cru devoir traduire la harangue que Plutarque fait adresser au dictateur Minucius. Le tour en est, en effet, plus vif chez le biographe grec, qui la fait commencer ainsi, selon la version d'Amyot : « Seigneur dictateur, tu as ce jourd'huy gaigné deux vic« toires, l'une sur Annibal que tu as vaincu par prouesse, « et l'autre sur moy, ton compagnon, que tu as vaincu « par prudence et bonté : et par l'une tu nous as sau« vez, par l'autre tu nous as enseignez. Ainsi nous « avons esté semblablement vaincus en deux sortes, l'une « par luy à nostre honte, et l'autre par toy à nostre hon« neur et salut. » Quelque opinion que vous preniez, Messieurs, de l'authenticité de ces discours, toujours est-il vrai que Fabius et Minucius ont acquis ce jour-là un honneur pur et légitime; le second par la franchise de son repentir et de sa reconnaissance, le premier en triomphant à la fois d'Annibal, de Minucius et de ses propres ressentiments. Car, dès qu'il vit les périls qui menaçaient le rival téméraire contre lequel il se croyait irrité, il ne songea plus qu'à le secourir et à lui pardonner. C'est ici l'un des beaux moments de ces vertus romaines qui ont subjugué le monde, et qui l'auraient sagement gouverné, si elles avaient toujours été aussi généreuses.

Le consul Servilius était alors occupé de l'expédition dont nous a déjà parlé Polybe; il venait de faire le tour de la Sardaigne et de la Corse; il y avait pris des otages, et il s'approchait de l'Afrique. Avant d'en aborder le continent, il attaqua les îles, saccagea celle de Méninx, contraignit celle de Cercine à se racheter par un tribut de dix talents d'argent, et débarqua enfin ses troupes sur le rivage africain. Ses soldats, mêlés aux équipages de ses vingt vaisseaux, ravagèrent les campagnes avec aussi peu de précautions qu'en des îles désertes: aussi tombèrent-ils bientôt dans des embuscades. Épars en petits pelotons et ne connaissant pas les lieux, ils marchaient investis à leur insu par de fortes troupes bien au fait du terrain, qui les maltraitèrent, les mirent en fuite, et les ramenèrent à leurs vaisseaux. Le consul perdit environ mille hommes, y compris le questeur Sempronius Blæsus. La flotte quitta précipitamment cette côte, et cingla vers la Sicile. A Lilybée, elle fut remise au préteur Titus Otacilius, qui la fit ramener à l'embouchure du Tibre par son lieutenant Publius Sura. Servilius revint par terre, et repassa le détroit : il était rappelé par Fabius, qui touchait au sixième mois de sa dictature, et qui mandait les deux consuls pour leur remettre les légions. Tite-Live revient ici sur le titre de prodictateur donné par le peuple à Fabius, et non de dictateur, quoi qu'en disent Cœlius et d'autres historiens. C'est la famille des Fabius qui depuis, pour rehausser l'un de ses aïeux, a transformé cette prodictature en dictature proprement dite; et cette dénomination a facilement prévalu.

Atilius prit l'armée de Fabius, Servilius celle de Minucius. On était à la fin de l'automne, c'est-à-dire

au mois de décembre. Les deux consuls s'appliquèrent à fortifier leurs quartiers d'hiver, et suivirent avec un parfait accord le plan qui avait si bien réussi au dictateur : surveiller et prévenir les excursions d'Annibal, harceler ses fourrageurs, écraser ceux qui s'écartaient, éviter les grandes batailles, quelque artifice qu'il employât pour les provoquer. Ils le réduisirent ainsi à une telle détresse, que, s'il n'avait craint d'avoir l'air de fuir, il aurait regagné la Gaule Cisalpine; car il désespérait de nourrir ses troupes dans le midi de l'Italie, si l'on persistait à lui opposer les mêmes obstacles. L'hiver suspendait les hostilités, et l'on ne s'éloignait pas de Géronium : ce fut alors que des députés de Naples vinrent à Rome, et offrirent au sénat quarante coupes d'or d'un grand poids. Ils savaient que la république avait épuisé son trésor pour défendre, non pas seulement sa propre puissance, mais les territoires de ses alliés, et les intérêts communs de l'Italie. En conséquence, ils mettaient à sa disposition l'or amassé par leurs ancêtres pour la décoration des temples et pour des besoins imprévus. Ils offriraient aussi leurs bras, s'ils pensaient que ce secours pût être utile. Il serait honorable à leur cité que le sénat et le peuple romain voulussent bien se croire maîtres de tout ce qui leur appartenait, et accepter un don qui, s'il avait en lui-même peu de valeur, pouvait tirer au moins quelque prix des intentions et des sentiments de ceux qui le présentaient. On remercia les députés de tant de zèle et de générosité; mais on n'accepta qu'une seule coupe, la moins riche des quarante. Depuis deux ans, un espion carthaginois se tenait caché dans les murs de Rome : on le découvrit et on le chassa, après lui avoir coupé les mains. Vingt-

cinq esclaves, accusés d'une conspiration tramée dans le champ de Mars, subirent le supplice de la croix. Rome envoya, durant cette année, plusieurs ambassades : l'une au roi de Macédoine Philippe, pour réclamer Démétrius de Pharos, réfugié auprès de lui; une autre aux Liguriens, pour se plaindre du secours qu'ils avaient fourni à Carthage, et en même temps pour examiner de près la conduite des Boïens et des Insubriens; une troisième à Pinnée, roi d'Illyrie, pour réclamer le tribut qu'il devait, ou des otages, s'il ne pouvait s'acquitter. Rien au dehors ni au dedans n'échappait à l'attention des Romains. On n'avait point encore entrepris la construction du temple voué deux ans auparavant à la Concorde par le préteur Lucius Manlius, à l'occasion d'une sédition militaire. On eut scrupule de cette négligence; et, sans plus de retard, Æmilius, préteur urbain, nomma des duumvirs, Cnéius Pupius et Cæso Quintius Flamininus, qui réglèrent avec les entrepreneurs comment ce temple serait bâti dans la citadelle. En exécution d'un sénatus-consulte, ce même Æmilius écrivit aux deux consuls, afin que l'un d'eux revînt présider les comices d'élection, dont il se chargeait d'indiquer le jour, conformément à ce qu'ils auraient décidé. Les cousuls répondirentqu'ils ne pourraient, ni l'un ni l'autre, quitter l'armée sans compromettre les intérêts publics; qu'il valait mieux que les comices fussent tenus par un entre-roi. Le sénat préféra un dictateur, que nommerait à cet effet l'un des consuls : le choix tomba sur Lucius Véturius Philo, qui prit Manius Pomponius Matho pour commandant de la cavalerie; mais on trouva des irrégularités dans leur nomination : ils abdiquèrent au bout de quatorze jours;

et le sénat créa des entre-rois, d'abord Caius Claudius Centho, puis Cornélius Asina. Les comices se tinrent sous ce dernier; et de violents débats y éclatèrent entre les patriciens et les plébéiens. Ceux-ci portaient au consulat ce Caius Térentius Varron, que Tite-Live nous a déjà représenté comme abusant d'une dangereuse popularité. Les grands, contre lesquels il se déchaînait, traversaient vivement sa brigue, ne voulant pas qu'on s'accoutumât à s'élever jusqu'à leur niveau en déclamant contre eux. L'un de leurs ennemis les plus acharnés était Bæbius Hérennius, tribun et parent de Varron : il incriminait et le sénat et les augures, qui avaient empêché le dictateur Philo de présider les élections. Il accusait les nobles d'avoir attiré Annibal en Italie, et de traîner perfidement la guerre en longueur. Suivant lui, il était prouvé, par le premier succès de Minucius, qu'on aurait pu livrer une bataille avec les quatre légions réunies : au contraire, on en a sacrifié deux; on les a exposées à un carnage qu'on s'est donné l'honneur d'arrêter. Après les avoir empêchées de vaincre, on les a préservées d'être vaincues, afin d'obtenir d'elles les noms de patron et de père. Les deux consuls ont perpétué le système du dictateur; il se maintiendra, pour l'opprobre et le malheur de la république, jusqu'à ce qu'elle ait à sa tête un plébéien, un homme nouveau. Le peuple, à qui l'un des deux consuls doit appartenir, saura donner enfin ses suffrages à un citoyen fidèle, qui préférera une victoire franche et décisive à l'ambition de prolonger son commandement. Ces propos échauffèrent à tel point les esprits, que Varron l'emporta sur trois concurrents patriciens, Publius Cornélius Mérenda, Lucius Manlius Vulso, Marcus Æmi-

lius Lépidus, et sur deux plébéiens issus d'aïeux illustres, Caius Atilius Serranus et Quintus Ælius Pætus, l'un pontife et l'autre augure. L'élection de Varron fut seule consommée le premier jour des comices; ce qui lui donnait le droit de les présider le lendemain, et le moyen d'influer sur la nomination de son collègue. Comme il restait peu de chances aux cinq candidats qui viennent d'être indiqués, les nobles se hâtèrent d'en mettre un autre sur les rangs, Lucius Æmilius Paulus, qui avait été déjà consul en 218 avec Marcus Livius Salinator. Il était peu disposé à cette candidature, se souvenant de la condamnation qui l'avait menacé lui-même en frappant Livius. Il y consentit néanmoins; et, les autres compétiteurs s'étant désistés, on le donna moins pour collègue que pour antagoniste à Térentius Varron. Ensuite on élut deux préteurs, Manius Pomponius Matho et Publius Furius Philus : le sort assigna au premier la préture de la ville, au second celle des étrangers. Deux autres préteurs furent nommés, Marcus Claudius Marcellus pour la Sicile, Lucius Posthumius Albinus pour la Gaule. Tous ces magistrats, à l'exception de Varron, avaient déjà exercé les fonctions auxquelles on les appelait. On écarta quelques hommes de mérite, mais non encore éprouvés : les circonstances étaient assez graves pour conseiller cette précaution : il semblait à propos de n'accorder une pleine confiance qu'à ceux qui l'avaient déjà justifiée. Les deux ex-consuls, Servilius et Marcus Atilius, restaient, en qualité de proconsuls, à la tête des légions.

Philippe de Macédoine, à qui les Romains viennent d'envoyer une députation, aura dans la suite de plus sérieux démêlés avec eux. Il régnait depuis 220, at-

tentif à tout ce qui se passait dans les États de l'Europe, et particulièrement en Italie. La nouvelle de la bataille de Trasimène lui parvint pendant qu'il assistait aux jeux néméens, lesquels se célébraient au mois corinthien panémus, correspondant à l'hécatombéon d'Athènes, et en cette année au mois de juin romain, au mois de juillet julien. C'était le 21 de ce véritable juillet que Philippe apprenait un événement arrivé six jours auparavant, savoir le 15, comme nous l'avons dit. Dans le cours de la quinzaine suivante, on conféra la dictature à Fabius, et l'on fit partir Publius Scipion pour l'Espagne, où il rejoignait son frère Cnéius. Annibal, vainqueur à Trasimène, eut à traverser l'Ombrie, le Picenum, l'Apulie, avant de passer dans le Samnium et d'entrer en Campanie : ce fut en août julien qu'il campa près de Falerne. Le dictateur temporisa jusqu'à la fin de l'été, selon Tite-Live, c'est-à-dire jusque vers le 21 septembre. La moisson des millets et des autres grains d'automne commençait à la fin de septembre, et durait tout le mois d'octobre, à ce que nous apprennent Columelle et Palladius. C'était pendant ces moissons qu'un détachement carthaginois enlevait les grains des campagnes. C'est en octobre qu'éclate la dissension entre Minucius et Fabius, qui, vers le milieu de ce mois, tient les comices où Atilius est élu consul subrogé à Flaminius. Ce ne fut qu'en décembre que Fabius remit les légions aux deux consuls : sa dictature avait duré cinq mois entiers depuis juillet. Suivirent les trois mois d'hiver et le mois d'avril 216, qui fournissent peu d'événements à l'histoire de Rome. L'élection qui se fit alors d'Æmilius Paulus, et qui le rappelait, en 216, aux fonctions consulaires qu'il avait exercées en 218, contrevenait à

la loi, qui ne permettait pas de les décerner deux fois en dix ans à un même personnage. Mais on dérogea expressément à cette loi; et peut-être l'avait-on déjà infirmée, en 217, par la nomination d'Atilius, qui remplissait aussi pour la seconde fois cette magistrature en moins de dix années. Tite-Live ne dit rien de cette dérogation dans son livre XXII; mais il en parle incidemment au livre XXVII, sous l'an 210, en ces termes: *Namque, Cneio Servilio consule, quum Caius Flaminius alter consul ad Trasimenum cecidisset, ex auctoritate patrum ad plebem latum, plebemque scivisse, ut, quoad bellum in Italia esset, ex iis qui consules fuissent, quos et quoties vellent, reficiendi consules populo jus esse.* Voilà qu'il est reconnu que, sous le consulat de Servilius, le sénat et le peuple ont statué que, tant que la guerre continuera au sein de l'Italie, les réélections de consuls seront affranchies de toute restriction. Polybe nous apprend que la préture de Lucius Posthumius dans la Gaule Cisalpine avait pour but d'obliger les Gaulois, qui s'étaient ligués avec Annibal, à se détacher de lui, et à pourvoir à leur propre sûreté. Le même historien grec rapporte qu'après qu'on eut fait revenir de Lilybée la flotte commandée par Servilius en 217, on embarqua en 216, pour l'Espagne, toutes les provisions nécessaires aux deux Scipions.

L'altération du système monétaire, qui eut lieu sous le consulat de Servilius ou même sous la dictature de Fabius, ne nous est connue que par quelques lignes de Pline l'Ancien et de Zonaras. Le premier de ces auteurs écrit : *Annibale urgente Marcum, Q. Fabio Maximo dictatore, asses unciales facti; placuitque denarium sedecim assibus permutari, quinarium octonis, ses-*

tertium quaternis. Ita respublica dimidium lucrata est. In militari tamen stipendio semper denarius pro decem assibus datus. « Dans le temps des succès d'An-« nibal contre Marcus Minucius, sous la dictature de Fa-« bius, on fit des as d'une once. Le denier valut seize « as, le quinaire huit, et le sesterce quatre. La républi-« que gagna moitié. Toutefois, dans la paye des soldats, « le denier fut toujours donné pour dix as. » C'est la traduction de M. Gueroult. On lit seulement dans Zonaras que la monnaie fut alors altérée; que la pièce d'argent, jusqu'alors pure et sans mélange, reçut un fort alliage d'airain. Ces textes ne sont pas très-instructifs; et le premier, qui serait le plus précieux, n'est peut-être pas exempt lui-même d'altération. Le père Hardouin en a retranché le mot *Marcum;* et, en effet, ce n'est point contre Marcus Minucius qu'Annibal a obtenu ses principaux succès. Quoi qu'il en soit, Rollin dit, d'après Pline, que, dans la seconde guerre punique, sous la dictature de Fabius, l'an de Rome 535 (c'est plutôt 537), le poids de l'as diminua de moitié, et fut réduit à une seule once; que sa proportion avec l'argent fut alors changée, et que le denier valut seize as; que le denier ne fut compté dans la paye des gens de guerre que sur le pied de dix as; c'est-à-dire qu'en employant toujours le nom de denier pour exprimer la paye du soldat, on ne lui donnait pourtant que dix as et non seize; qu'aussi les séditieux demandèrent-ils le denier pour leur paye. Entre les commentaires très-divers que l'on a composés, dans les trois derniers siècles, sur ces paroles de Pline, je ne vous citerai que celui de Montesquieu : « Ce que les Romains firent dans la seconde guerre « punique marque une sagesse admirable. La répu-

« blique ne se trouvoit point en état de payer ses dettes. L'as pesoit deux onces de cuivre; et le denier, « valant dix as, valoit vingt onces de cuivre. La république fit des as d'une once de cuivre; elle gagna « moitié sur ses créanciers; elle paya un denier avec « ces dix onces de cuivre. Cette opération donna une « grande secousse à l'État, il falloit la donner la moindre qu'il étoit possible : elle contenoit une injustice, « il falloit qu'elle fût la moindre qu'il étoit possible : « elle avoit pour objet la libération de la république « envers les citoyens, il ne falloit donc pas qu'elle eût « celui de la libération des citoyens entre eux. Cela fit « faire une seconde opération; et l'on ordonna que le « denier, qui n'avoit été jusque-là que de dix as, « en contiendroit seize : il résulta de cette double opération que, pendant que les créanciers de la république perdoient la moitié (recevant dix onces de « cuivre pour vingt), ceux des particuliers ne perdoient qu'un cinquième (recevant seize onces de cuivre « pour vingt) : les marchandises n'augmentoient que « d'un cinquième; le changement réel dans la monnoie « n'étoit que d'un cinquième : on voit les autres conséquences. Les Romains se conduisirent donc mieux « que nous, qui, dans nos opérations, avons enveloppé et « les fortunes publiques et les fortunes particulières. »
Dans des mémoires imprimés en 1817, et dans une *Histoire de la monnaie*, publiée en 1819, Germain Garnier a contredit ces observations de Montesquieu, et donné une explication fort différente du texte de Pline. Il expose que les Romains avaient d'abord attribué à l'argent une valeur cent soixante fois plus grande que celle du cuivre; que le commerce, qui, lorsqu'il est

libre, ramène toutes les valeurs à leurs véritables proportions, montra que l'argent ne valait que cent vingt-huit fois le cuivre; qu'en conséquence les négociants s'empressaient de porter de l'argent dans un pays où ce métal était surévalué, et d'en retirer du cuivre, qu'ils y achetaient au-dessous de son prix; qu'ainsi le cuivre devint de plus en plus rare dans Rome, et n'y suffisait plus à l'achat des menues denrées; qu'on sentit alors le besoin de lui rendre sa véritable valeur; que tel fut l'un des motifs de la réforme opérée en l'an 217; qu'un débiteur, qui, auparavant, n'aurait pu se libérer d'une obligation de mille as qu'en donnant cent deniers d'argent, en fut quitte pour soixante-deux et demi, ce qui lui faisait gagner trente-sept et demi pour cent; que, d'un autre côté, le huitième de l'once d'argent, poids du denier, valant seize onces de cuivre, la proportion entre l'argent et le cuivre se trouva rétablie dans les monnaies romaines au rapport de vingt-huit à un; que ce règlement n'était dicté par aucune vue fiscale; et que le trésor public devait, au contraire, en éprouver quelque dommage, puisqu'il possédait probablement une plus grande valeur en argent qu'en cuivre. La plus forte dépense de l'État consistait dans la solde militaire, qui ne se payait depuis longtemps qu'à des époques fixes et en argent. D'ailleurs, puisque, dans cette solde, on continuait de ne compter le denier que pour dix as, de peur de mécontenter les légions, il s'ensuivait que le trésor donnait pour dix as ce même denier qu'il recevait pour seize de ses tributaires, fermiers ou débiteurs quelconques. Germain Garnier conclut de là que Pline lui-même se trompe, lorsqu'il assure que la république y gagna moitié, *respublica dimidium*

lucrata est. Montesquieu a partagé cette erreur : toujours prévenu de l'idée que la république avait, en 217, des dettes dont elle ne pouvait se libérer qu'en surhaussant la valeur nominale de sa monnaie, il s'est figuré qu'elle avait usé de cette ressource. Garnier n'admet point cette hypothèse de dettes énormes contractées par un gouvernement qui aurait pris l'habitude de les acquitter si mal. Il remarque d'ailleurs que Montesquieu raisonne comme si ce gouvernement avait eu alors une grande abondance de cuivre. Il paraît tout au contraire fort vraisemblable à Germain Garnier que la rareté du cuivre se faisait sentir dans la circulation avant cette réforme; que le denier d'argent était fréquemment offert au prix de huit as ou seize onces de cuivre, selon le cours du commerce; et que le nouveau règlement ne fit que confirmer ce qui avait été opéré d'avance par la force des choses, et remettre les métaux monétaires dans leurs rapports naturels ou effectifs. Il est vrai qu'on eût pu parvenir à ce but en diminuant simplement le poids de l'as, sans toucher à la valeur nominale du denier d'argent; mais il aurait fallu diminuer le poids de l'as de deux cinquièmes d'once, le réduire à une once trois cinquièmes, nombre fractionnaire qui en eût entraîné d'autres, et qui ne pouvait convenir à un peuple accoutumé aux nombres ronds et aux méthodes les plus commodes. Du reste, cet as du poids d'une once ne subsista guère que durant quinze ans; il fut changé par la loi Papiria, dans la fin de la seconde guerre punique. Plusieurs de ces idées de Germain Garnier avaient été conçues longtemps auparavant par Dupré de Saint-Maur : elles ont été suggérées à l'un et à l'autre par des études d'économie politique, plutôt que par

un examen approfondi des textes anciens et des monuments. Aussi ont-elles provoqué, en 1817 et 1818, au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de nouvelles discussions sur les monnaies anciennes, et ont-elles été vivement et savamment combattues par M. Letronne. Nous reviendrons sur cette matière à l'occasion de la loi Papiria; mais vous ne devez pas, Messieurs, vous attendre à la trouver beaucoup mieux éclaircie. Vous pouvez juger à coup sûr de son extrême difficulté par la divergence des opinions, et par la complication des controverses qui se sont perpétuées depuis le quinzième siècle. Le problème est de démêler, parmi les monnaies antiques aujourd'hui subsistantes, celles auxquelles doivent s'appliquer les dénominations employées par les anciens auteurs, et de déterminer ainsi les valeurs qu'ils ont voulu exprimer. Or, il s'en faut que leurs textes soient assez nombreux, assez clairs, assez uniformes, assez conciliables, pour nous conduire à des connaissances si précises. Il n'y a que la préoccupation ou l'imagination des érudits de profession qui ait pu attribuer quelque certitude à de si hasardeux systèmes. De tous les genres de particularités historiques, c'est, je crois, celui à l'égard duquel les recherches sont le plus infructueuses, et le scepticisme le plus raisonnable.

Les deux nouveaux consuls, Caius Térentius Varron et Lucius Æmilius Paulus (qu'on appelle aussi Paul Émile), entrèrent en fonctions le 25 mars romain de l'an de Rome 538, 30 avril de l'an julien 216 avant l'ère vulgaire. Leur premier soin fut de renforcer les armées. Combien de fantassins et de cavaliers y ajoutèrent-ils? Quel nombre, quelle espèce de troupes levèrent-ils? Les auteurs que Tite-Live consulte varient tellement sur ce point,

qu'il n'ose rien affirmer lui-même. Les uns parlent d'un supplément de dix mille soldats; les autres, de quatre légions nouvelles ajoutées aux quatre anciennes, et de plus d'une addition de onze cents hommes en chacune des huit légions, savoir mille d'infanterie et cent de cavalerie; en sorte que chacun de ces corps comprenait cinq mille fantassins et trois cents chevaux. Ce serait en tout quarante-deux mille quatre cents; et si, comme on l'assure, les alliés devaient fournir un égal nombre de piétons et le double de cavaliers, on devait avoir quatre-vingt mille hommes de pied et sept mille deux cents à cheval; total, quatre-vingt-sept mille deux cents. Il est du moins reconnu généralement qu'on mit dans les enrôlements plus de zèle et d'activité qu'aux années précédentes : les succès du dictateur avaient inspiré l'espoir, montré la possibilité de vaincre Annibal. Mais on prit en même temps d'autres soins : les décemvirs eurent ordre d'interroger les livres sibyllins; car il y avait eu encore des prodiges, des pluies de pierres sur le mont Aventin et sur la ville d'Aricie; des eaux chaudes et ensanglantées jaillissaient du sol de la Sabine; des coups de tonnerre à Rome dans la rue *Fornicata* ou voûtée, qui mène au champ de Mars, et plusieurs personnes frappées de la foudre. Tandis qu'on accomplissait bien scrupuleusement toutes les expiations prescrites par les saints livres, des députés de Pæstum apportaient des coupes d'or : on leur rendit grâce comme aux Napolitains, sans accepter leurs présents. Le roi de Sicile, Hiéron, vivait encore, toujours fidèle allié des Romains; il leur envoya des secours apportés par une flotte qui entra dans le port d'Ostie; et ses ambassadeurs, introduits dans le sénat, déclarèrent que la mort de Fla-

minius et le désastre de Trasimène l'avaient affligé aussi vivement qu'il l'eût été de ses propres pertes et des malheurs de son royaume; qu'il savait bien que la puissance romaine, plus admirable encore dans les revers qu'au sein de la prospérité, ne manquait jamais de ressources; que, néanmoins, il suppliait les pères conscrits de ne pas refuser les offrandes d'une vieille et inviolable amitié. Ses députés étaient chargés de présenter d'abord en forme de présage une Victoire d'or, du poids de trois cent vingt livres. Les vaisseaux siciliens contenaient trois cent mille boisseaux de froment et deux cent mille d'orge; et, s'il fallait des provisions nouvelles, Hiéron était prêt à les faire transporter aux lieux qui lui seraient indiqués. Il n'ignorait pas que les Romains ne prenaient leur infanterie et leur cavalerie que dans Rome et dans le Latium; mais ayant vu jadis des étrangers parmi leurs troupes légères, il leur envoyait mille archers et frondeurs, qu'ils opposeraient avantageusement aux Baléares, aux Maures, aux autres gens de trait. Il ajoutait à ces présents le conseil de mettre le préteur de la Sicile à la tête d'une flotte qui partirait pour l'Afrique, afin que Carthage, occupée à défendre son propre territoire, conservât peu de moyens de renforcer l'armée d'Annibal. Le sénat répondit par des protestations de sa vive reconnaissance pour les généreux services du plus fidèle de ses alliés. Rome acceptait la Victoire et le présage : la déesse allait être placée au Capitole, au temple du très-bon et très-grand Jupiter : une fois établie et consacrée dans cette citadelle de la ville, elle n'abandonnerait plus le peuple romain. Les frondeurs, les archers et le blé furent remis aux consuls; et vingt-cinq quinquérèmes ajoutées à la flotte du pro-

préteur en Sicile, Otacilius, qu'on laissait maître de passer en Afrique, si l'intérêt de l'État le lui conseillait.

Après l'enrôlement achevé, les consuls attendirent durant quelques jours les troupes du Latium. Pour la première fois, les tribuns légionnaires exigèrent des soldats le serment de se rassembler au premier ordre des consuls, et de ne point s'éloigner sans leur permission. Ce qui s'était pratiqué jusqu'alors consistait en ce qu'au moment où ils entraient dans leur décurie ou centurie, ils juraient entre eux, et de leur propre mouvement, que jamais la peur ne les entraînerait à fuir; qu'ils ne sortiraient de leurs rangs que pour ramasser un javelot, frapper un ennemi ou sauver un citoyen. On convertit cet engagement volontaire en un serment solennel, prêté entre les mains des tribuns de l'armée. Cependant Varron, avant de partir de Rome, prononçait chaque jour des harangues de plus en plus arrogantes. Il disait que cette guerre, attirée en Italie par les nobles, ne cesserait de ronger les entrailles de la république, si l'on continuait d'avoir des Fabius pour généraux; mais qu'il saurait la terminer dès le jour où il verrait l'ennemi. Son collègue Æmilius ne harangua qu'une seule fois; c'était la veille du départ. Il ne dit rien contre Varron, sinon pourtant qu'on devait s'étonner qu'un général, avant de connaître ses troupes, celles de l'ennemi, le terrain sur lequel il faudrait combattre, pût annoncer, d'avance et de loin, le jour, les mouvements et le succès de la bataille. Pour lui, il ne prendra point prématurément des directions que les circonstances doivent imprimer aux hommes, plutôt que les hommes aux circonstances. La circonspection et la sagesse lui paraissent les seuls gages de la réussite : la témérité n'est pas seulement

une folie, l'expérience a prouvé qu'elle est aussi un malheur. On voyait donc assez qu'Æmilius préférerait la prudence aux résolutions précipitées; et, pour le confirmer dans cette disposition, Fabius vint le voir au moment de son départ, et eut avec lui un entretien, dont nous renverrons l'exposé à notre prochaine séance. Je terminerai celle-ci par quelques remarques sur les derniers récits que je viens d'extraire de Tite-Live. Fabius n'y est point nommé parmi les officiers civils et militaires que la république employait en l'an 216, quoiqu'elle remît en activité presque tous ceux qui avaient servi en 217, y compris Cornélius Mammula, qui demeurait gouverneur de la Sardaigne, avec la qualité de propréteur. Les tribuns du peuple étaient Quintus Bæbius Hérennius, Minucius Augurinus, Lucius Scribonius Libo, Lucius Villius Tappulus, Marcus Ogulnius Gallus, Publius Décius Mus, Marcus Claudius Glicia, Publius Pupius Népos, Duilius Népos, Marcus Domitius Calvinus, Caius Icilius Ruga. Quant au nombre d'hommes que les Romains mettaient sur pied, et que Tite-Live porte à quatre-vingt-sept mille deux cents, Plutarque dit quatre-vingt-huit mille, nombre rond qui n'en diffère pas beaucoup; et on l'élèverait à quatre-vingt-neuf mille six cents, si l'on s'en rapportait à l'exposé de Polybe : car, après avoir compté huit légions romaines, chacune de cinq mille fantassins et de trois cents cavaliers, en tout quarante-deux mille quatre cents hommes, il dit que les alliés fournirent une infanterie égale, savoir de quarante mille combattants, et une cavalerie triple, c'est-à-dire de sept mille deux cents; par conséquent quarante-sept mille deux cents à joindre aux quarante-deux mille quatre cents, total quatre-vingt-neuf

mille six cents. Le supplément de mille archers, selon Tite-Live, envoyé par Hiéron, est porté à trois mille par le poëte Silius Italicus :

> Addiderat ter mille viros, in Marte sagittæ
> Expertos, fidus Sicula regnator ab Ætna.

Tels sont donc les guerriers destinés à défendre la cause de Rome à la bataille de Cannes, qui sera le principal fait dont nous aurons à nous occuper dans notre prochaine séance.

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 216 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — BATAILLE DE CANNES.

Messieurs, après avoir, dans notre dernière séance, achevé l'histoire de la dictature de Fabius, ainsi que du consulat de Servilius et d'Atilius, rassemblé tous les récits relatifs aux événements militaires arrivés, durant ces magistratures, en Espagne et en Italie, ceux aussi qui concernent l'état intérieur de Rome à la même époque, et particulièrement l'altération du système monétaire, nous avons recueilli ce que Tite-Live et d'autres écrivains racontent de l'élection des consuls Térentius Varron et Lucius Æmilius, de leur installation le 30 avril de l'an julien 216, de la nomination de plusieurs autres officiers publics, de l'enrôlement d'environ quatre-vingt-huit mille guerriers, des secours envoyés au peuple romain par son allié fidèle le roi de Sicile Hiéron, et des harangues prononcées par les deux consuls avant leur départ.

Au moment où Æmilius allait sortir de Rome, Fabius vint le trouver, et, selon Tite-Live, lui tint ce discours : « Si vous aviez, ce que j'aimerais bien mieux, un col-« lègue qui vous ressemblât, ou si vous ressembliez « vous-même à votre collègue, je n'aurais rien à vous « dire : deux consuls tels que vous serviraient fidèlement « la république, sans que j'eusse besoin de m'en mê-« ler; deux consuls tels que lui n'écouteraient ni ne « comprendraient mes conseils. Mais quand je vous

« vois si différents l'un de l'autre, c'est à Æmilius que « je dois m'adresser, parce que je crains que son pa- « triotisme et sa probité ne soient inutiles, si l'autre « soutien de l'État chancelle. L'inconsidération et la « sagesse vont avoir les mêmes droits, la même puis- « sance. Vous êtes dans l'erreur si vous croyez avoir « moins de combats à livrer contre Varron que contre « Annibal. Je ne sais trop même si vous ne serez pas « plus harcelé par votre antagoniste que par votre « ennemi. Vous n'aurez affaire au général carthaginois « que sur le champ de bataille; vous rencontrerez le « consul romain en tout lieu et à toute heure. Vos lé- « gions, votre infanterie, votre cavalerie seront à vos « ordres pour repousser Annibal ; elles pourront bien « servir Varron contre vous. A Dieu ne plaise que je « vous retrace le souvenir de Flaminius, ce serait un « trop sinistre présage : cependant ses extravagances « n'ont commencé qu'avec son consulat et son comman- « dement; celles de Varron ont précédé et accompa- « gné sa candidature, et continuent d'éclater depuis « qu'il a obtenu les faisceaux, sans qu'il ait encore vu « seulement ni ses soldats ni les ennemis. Celui qui, à la « ville, parle déjà d'armée et de bataille avec tant de « fureur et de jactance, que pensez-vous qu'il doive « faire, au milieu de jeunes guerriers, en des lieux où « l'action suit immédiatement la parole? S'il se hâte, « comme il l'annonce, d'engager un combat, ou je n'en- « tends rien au métier des armes, rien à cette guerre, « rien à la tactique de notre ennemi, ou nous allons « trouver un autre champ de Trasimène, que notre dé- « faite rendra plus fameux que le premier. Je ne viens « pas me vanter ici en présence d'un seul homme; j'ai

« plutôt passé la mesure en méprisant la gloire qu'en « la recherchant; mais il est de fait que la seule ma- « nière de faire la guerre à Annibal est celle que j'ai « employée; et, sur ce point, je n'allègue pas seulement « la preuve que me fournirait l'événement, c'est l'au- « torité des sots; j'invoque surtout la raison, dont les « conseils ont été et seront immuables tant que les « circonstances resteront les mêmes. Nous faisons la « guerre en Italie, dans nos propres demeures, sur no- « tre territoire, environnés de citoyens et d'alliés, des- « quels nous obtenons et obtiendrons toujours des « secours d'armes, d'hommes, de chevaux, de subsis- « tances : ils nous ont donné ces marques de fidélité « au sein de nos infortunes. Nous-mêmes enfin, chaque « jour nous rend plus experts et plus aguerris. Anni- « bal, au contraire, marche sur un sol étranger, où tout « s'arme et conjure contre lui; il est loin de ses foyers, « loin de ses compatriotes. Point de paix pour lui ni « sur terre ni sur mer. Point de villes pour le recevoir, « point de murs pour le protéger : il ne voit nulle part « rien qui lui appartienne; il vit de rapines au jour le « jour. A peine lui reste-t-il un tiers de l'armée avec « laquelle il a traversé l'Èbre. Il a perdu plus de sol- « dats par la faim que par le fer; et le petit nombre « qui le suit encore ne trouve déjà plus de vivres. Dou- « tez-vous donc qu'en nous tenant tranquilles, nous « ne finissions par triompher d'un ennemi que chaque « journée affaiblit et consume, qui ne reçoit ni convoi, « ni renfort, ni argent? Que de temps il passe sous les « murs de Géronium, misérable bourgade apulienne, « comme s'il s'agissait de Carthage elle-même! Encore « une fois, je n'ai pas la vanité de me proposer pour

« modèle; mais Servilius, mais Atilius, les derniers « consuls, voyez comme ils se sont joués du Carthagi- « nois! Oui, Æmilius, c'est là votre unique moyen de « salut, celui qui malheureusement sera rendu plus « difficile par vos concitoyens que par les Africains. « Vos soldats voudront ce que veulent ceux de Car- « thage; Varron formera les mêmes vœux qu'Annibal. « Il vous faut résister à l'un et à l'autre; et vous en « viendrez à bout, si vous bravez avec fermeté les ju- « gements et les rumeurs vulgaires, si vous n'êtes « ému ni de la vaine renommée de votre collègue, ni « du chimérique déshonneur que l'on voudra verser « sur vous. Trop souvent, dit-on, la vérité s'éclipse; « elle ne s'éteint jamais. Qui sait mépriser la gloire, « acquiert la plus véritable. Laissez traiter de timidité « vos précautions, de lenteur votre prudence, de fai- « blesse votre habileté. J'aime mieux vous voir redouté « d'un sage ennemi que loué par des citoyens insensés. « Si vous hasardez tout, Annibal vous méprisera; ne « faites rien de téméraire, il va vous craindre. Je ne « vous engage point à ne rien entreprendre, mais à « choisir pour guide la raison et non la fortune, à de- « meurer toujours le maître des événements, à tout « retenir à votre disposition. Soyez armé, soyez vigi- « lant, pour ne laisser échapper aucune occasion favo- « rable, et n'en fournir aucune à l'ennemi. Quand on « ne brusque rien, tout s'éclaircit et s'assure; la préci- « pitation est imprévoyante et aveugle. » Ce discours, très-sensé assurément, mais un peu long et grossi de maximes assez communes, a été réduit à quelques lignes par Plutarque.

La réponse d'Æmilius ne fut pas très-rassurante : il

avouait que ces avis étaient fort sages, et ne les trouvait pas aussi faciles à suivre. Si un dictateur n'a pu contenir dans le devoir un maître de la cavalerie, quelles seront les forces et l'autorité d'un consul contre un collègue séditieux; d'un consul surtout qui, dans une première magistrature, n'est sorti qu'à demi-brûlé d'un incendie populaire, *se populare incendium, priore consulatu, semiustum effugisse?* Il souhaitait que tout réussît; mais, s'il arrivait un revers, il aimait mieux exposer sa tête aux traits des Carthaginois qu'aux jugements des Romains irrités. Après cet entretien, Æmilius partit, accompagné, dit-on, jusqu'aux portes par les patriciens les plus distingués. Le consul plébéien fut suivi de la multitude de ses partisans, cortége plus nombreux que magnifique. Dès qu'ils furent arrivés au camp, ils s'occupèrent à fondre ensemble l'ancienne et la nouvelle armée, et firent deux camps séparés, l'un nouveau, plus petit, plus rapproché d'Annibal, l'autre où restèrent les meilleures troupes et la plus grande partie des légions. L'ex-consul Servilius fut préposé au premier, qui ne renfermait qu'une seule légion, avec deux mille alliés tant cavaliers que fantassins. Atilius aurait gouverné l'autre; mais il s'excusa sur son âge, et fut renvoyé à Rome. Annibal, quoiqu'il vît les troupes romaines accrues de moitié, ne s'en réjouissait pas moins de l'arrivée des nouveaux consuls; car les provisions qu'il avait journellement enlevées étaient épuisées, et il n'en restait plus à ravir, tous les grains ayant été transportés dans les places fortes, pour y être plus sûrement gardés que dans les campagnes : on a su depuis qu'il avait à peine du blé pour dix jours; et la disette allait entraîner les Espagnols à déserter, si l'on avait su atten-

dre le moment de leur défection. Mais la témérité de Varron et son caractère impatient reçurent de la fortune un encouragement fatal : un combat tumultueux s'engagea pour repousser les fourrageurs d'Annibal; c'était un élan des soldats de Rome, plutôt qu'un dessein concerté par leurs généraux. Les Carthaginois y eurent du désavantage; ils y perdirent environ dix-sept cents hommes, et les Romains cent au plus, y compris des alliés. Les vainqueurs, emportés à poursuivre l'ennemi, pouvaient tomber dans quelque embuscade : Æmilius, qui les commandait ce jour-là, réprima leur ardeur, au grand dépit de Varron, qui s'écriait que c'était leur arracher l'ennemi des mains; que la guerre, si l'on ne se fût arrêté, pouvait se terminer à l'instant même. Annibal s'affligea peu de cet échec, qui amorçait la témérité d'un consul présomptueux et d'une armée novice en très-grande partie; car il la connaissait comme la sienne propre : il savait que les deux généraux ne se ressemblaient ni ne s'accordaient, et que des recrues formaient les deux tiers des légions. Persuadé que le temps et le lieu favorisent ses insidieux desseins, il emmène dès la nuit tous ses soldats, chargés seulement de leurs armes : il laisse au camp tout le butin commun ou privé; et, s'embusquant derrière les montagnes voisines, il cache à gauche son infanterie bien rangée, à droite sa cavalerie. Il veut que les bagages défilent par le vallon. L'ennemi croira le camp abandonné par les Carthaginois fugitifs; il viendra le piller; et, pendant qu'il sera occupé, embarrassé de cette proie, il suffira de fondre inopinément sur lui pour l'écraser. Beaucoup de feux sont laissés dans le camp, afin que les Romains soupçonnent Annibal de vouloir

dissimuler sa fuite, et prennent une idée plus désavantageuse de sa position, en le voyant recourir à ce stratagème.

Au point du jour, les Romains s'étonnent de la disparition des postes ennemis, et, en s'approchant de plus près, du profond silence qui règne dans ce camp : ils reconnaissent qu'il n'y a plus personne. Tout s'émeut alors dans le leur : on court aux tentes des consuls ; on annonce que les Africains ont fui si précipitamment, qu'ils ont laissé leurs tentes dressées. Si tant de feux y demeurent allumés, c'est pour cacher le départ. Un cri général s'élève ; on demande le signal de la marche, la poursuite de l'ennemi ou le pillage de son camp. L'un des consuls figurait dans cette troupe effervescente ; l'autre recommandait la prévoyance, et reparlait de précautions. Ne pouvant plus tenir enfin contre les séditieux et leur chef, Æmilius envoie à la découverte le préfet Statilius, à la tête d'un détachement de cavaliers lucaniens. Aux portes du camp, cet officier ordonne à sa troupe de rester en dehors ; et, ne prenant avec lui que deux hommes, il entre dans l'enceinte. Après avoir tout examiné soigneusement, il revient déclarer que c'est bien certainement un piége ; que les tentes sont ouvertes, et les objets les plus précieux délaissés à la portée du premier ravisseur ; qu'il a vu en quelques endroits de l'argent semé çà et là comme amorce par les chemins. Ce rapport, qui tendait à réprimer la soif du butin, la redoubla. Nouvelles clâmeurs : qu'on donne le signal, sinon l'on va partir sans chefs. Il y en avait un qui ne devait pas manquer, Varron, qui à l'instant donna ce signal si ardemment désiré. Æmilius, disposé de lui-même à temporiser, apprend que les auspices des poulets sacrés

condamnent cette entreprise; il en instruit son collègue au moment où celui-ci fait déjà sortir du camp les enseignes. Varron, quoique mécontent de cet avis, conçoit pourtant des scrupules, lorsqu'on rappelle à sa mémoire le désastre récent de Flaminius et celui de la flotte du consul Claudius dans la première guerre punique. On dirait que les dieux voulaient différer au moins, sinon empêcher, la calamité qui menaçait Rome. Il arriva par hasard que, le consul ayant ordonné de reporter au camp les enseignes, et les soldats n'obéissant point à cet ordre, deux esclaves, jadis enlevés par des Numides, échappèrent des mains de leurs gardiens, accoururent près de leurs anciens maîtres dans l'armée romaine, et annoncèrent que toute celle d'Annibal était embusquée derrière les montagnes voisines. Cet avis arrivait à propos pour rétablir l'autorité des consuls, compromise par l'ambition de l'un d'eux et par sa coupable condescendance. Annibal, voyant que l'imprudence ne les avait entraînés qu'à un premier mouvement, et non encore à leur perte, n'espéra plus rien d'une ruse découverte, et rentra dans son camp. Il n'y pouvait rester plusieurs jours, privé comme il l'était de moyens de subsistance; et chaque journée inspirait de nouvelles résolutions, non-seulement à ses soldats, ramas confus de tant de races, mais au général lui-même. Le mécontentement éclatait. Aux murmures succédaient les vociférations, les menaces : on demandait la solde arriérée; on se plaignait de la pénurie, de la famine; le bruit courait que les mercenaires, surtout les Espagnols, songeaient à passer à l'ennemi. Si nous en croyons certains rapports, Annibal lui-même s'arrêtait de temps à autre à l'idée de laisser là toute son infanterie, et

de se réfugier avec ses cavaliers dans la Gaule. Il prit le parti de se retirer dans l'Apulie, pays plus chaud, où les moissons seraient plus hâtives : c'était d'ailleurs s'éloigner des Romains, et mettre plus d'obstacles aux désertions. Il partit la nuit, et ayant de même allumé les feux et laissé un petit nombre de tentes, afin de tromper les yeux, et de retenir les Romains en leur inspirant la crainte d'une embuscade. Mais le Lucanien Statilius, après avoir fouillé le terrain au delà du camp et sur les montagnes, rapporta qu'il avait aperçu l'ennemi déjà éloigné. On discuta s'il fallait se mettre à sa poursuite. Varron, qui le proposait, entraîna presque tous les avis ; Æmilius n'eut guère pour lui que Servilius, le consul de l'année précédente ; et l'on courut vers cette bourgade de Cannes, qu'allait rendre si fameuse le désastre où la destinée poussait les Romains. Annibal s'était campé près de ce lieu, et y avait à dos le vent Vulturne, qui couvre de poussière des plaines desséchées par la chaleur ; position favorable au campement, incommode à des agresseurs qui venaient à la rencontre de ce tourbillon au risque d'en être aveuglés.

Les consuls, après avoir fait visiter les chemins, suivent les traces d'Annibal, arrivent à Cannes, y forment deux camps retranchés, séparés par le même intervalle, et remplis, l'un et l'autre, des mêmes troupes qu'à Géronium. La rivière d'Aufide, voisine de ces deux camps, leur fournissait de l'eau, non pourtant sans quelque péril pour ceux qui l'allaient chercher. L'accès de l'Aufide n'était bien facile qu'à celui des deux camps qui se trouvait au delà du fleuve, sur une rive où l'ennemi n'avait point de postes. Annibal, en des lieux disposés tout exprès pour sa cavalerie jusqu'alors in-

vincible, espère que les consuls vont lui offrir l'occasion d'une bataille; il s'y prépare, et fait insulter les Romains par ses Numides. Il provoque ainsi la mutinerie des soldats de Rome et la mésintelligence de leurs chefs. Æmilius reproche à Varron une témérité pareille à celle de Sempronius et de Flaminius; Varron accuse Æmilius de chercher dans l'exemple de Fabius une excuse à la poltronnerie et à la nonchalance : il prend les dieux et les hommes à témoin que ce n'est pas sa faute si Annibal se met en possession de l'Italie; qu'il est enchaîné par son collègue; qu'on refuse des armes à des guerriers impatients de combattre. L'autre consul déclare que, si les légions sont livrées aux hasards d'une bataille imprudente, il ne sera pas responsable de leurs malheurs; qu'il ne prendra part qu'à leurs dangers; et qu'on verra si ceux dont la langue est audacieuse ont la même vigueur dans leurs bras. Pendant que le temps se perd ainsi en altercations plutôt qu'en délibérations, Annibal, qui a tenu ses troupes sur pied une grande partie du jour, les fait rentrer au camp, excepté les Numides, qu'il envoie au delà de l'Aufide attaquer les Romains, qui viennent y puiser de l'eau. Les cavaliers africains sont à peine descendus sur cette autre rive, que leurs clameurs et leur marche impétueuse mettent en fuite une troupe mal préparée à cette alerte : ils poussent jusqu'aux premiers postes, jusqu'aux palissades, jusqu'aux portes mêmes du camp consulaire. On s'indigne de voir la majesté romaine bravée de si près par une poignée de bandits; et déjà l'on traverserait le fleuve, on engagerait un combat, si Æmilius n'était pas le commandant de ce jour-là. Le lendemain, c'est le tour de Varron, qui, sans consulter son collègue,

donne le signal, et fait passer l'Aufide à l'armée. Æmilius est forcé de le suivre, et de seconder une entreprise qu'il n'approuve pas. Quand le fleuve est traversé par les troupes de l'un des deux camps, celles de l'autre vont les rejoindre, et toutes se rangent en bataille : à l'aile droite, plus près de la rivière, la cavalerie et l'infanterie de Rome; à la gauche, la cavalerie des alliés, et leur infanterie au centre; des gens de trait et des troupes légères en première ligne; à la tête de l'aile gauche, Varron; de l'aile droite, Æmilius; du centre, Géminus Servilius. Dès l'aube du jour, Annibal avait mis en marche ses Baléares, ses soldats légèrement armés; suivaient tous les autres corps, auxquels il assignait leurs rangs à mesure qu'ils passaient l'eau : la cavalerie gauloise et espagnole à l'aile gauche vis-à-vis la romaine, et la numide à droite; entre ces deux ailes, l'infanterie, dont les Africains formaient les deux extrémités; au milieu, les fantassins espagnols et gaulois. Au premier coup d'œil, on prendrait l'infanterie africaine pour la romaine, tant elle lui ressemble par les armes; ce sont, en effet, celles qu'elle lui a enlevées à Trasimène et auparavant à la Trébie. Les boucliers des Gaulois ont presque la même forme que ceux des Espagnols; mais leurs épées diffèrent : celles des Gaulois sont longues et sans pointes; celles des Espagnols, courtes et maniables, avec des pointes qui servent plus que les tranchants. Nul aspect n'est plus terrible que celui des guerriers de ces deux nations; leur taille est gigantesque, leur physionomie féroce. Les Gaulois sont nus depuis la tête jusqu'au nombril; les Espagnols portent des tuniques de lin d'une blancheur éclatante, bordées de pourpre. Annibal a ainsi quarante mille fantassins et

dix mille cavaliers ; il se place lui-même au centre avec son frère Magon, et confie l'aile gauche à Asdrubal, la droite à Maharbal. Les deux armées, soit à dessein, soit par hasard, s'étaient tellement situées, que le soleil, à son lever, donnant obliquement sur elles, ne les incommodait ni l'une ni l'autre : les Romains regardaient le midi, les Africains le nord. Mais le vent Vulturne, qui règne en ce pays, soufflait sur les premiers, couvrait leurs visages de poussière et en remplissait leurs yeux.

Avant d'entamer avec Tite-Live le récit de cette bataille célèbre, il est à propos, Messieurs, de recueillir dans les autres écrivains quelques détails sur les mouvements et les dispositions qui l'ont précédée. Polybe dit qu'Annibal, pour obliger les Romains à combattre, s'empara de la citadelle de Cannes, où ils avaient apporté de Canusium leurs vivres et leurs munitions : la ville de Cannes avait été détruite l'année précédente. Les proconsuls, effrayés de la nouvelle position du général carthaginois, dépêchèrent au sénat courriers sur courriers, pour l'avertir qu'il devenait impossible d'approcher de l'ennemi sans risquer un combat; que le pays était ruiné, la fidélité des alliés chancelante, et les dangers imminents. Le sénat écrivit à Servilius qu'il fallait suspendre encore la bataille, et envoya pour la livrer le consul Æmilius, qui s'était distingué dans la guerre d'Illyrie. Le nombre des légions, porté de quatre à huit, et des soldats en chaque légion de quatre mille à cinq mille, montrait assez à quel point les circonstances paraissaient graves et alarmantes. Æmilius adresse, dans Polybe, une harangue à ses guerriers : il s'applique à dissiper l'effroi que le souvenir de leurs revers leur inspire; il déclare qu'ils n'en sont pas responsables,

mais qu'ils le seraient de se montrer timides et faibles dans une action décisive, pour le succès de laquelle rien n'a été négligé. Je supprime les détails de ce long discours, qui n'est, à vrai dire, qu'un verbiage inutile, et probablement imaginaire. Le consul partit de Rome le lendemain, et, le second jour, établit son camp à six milles de celui des Carthaginois. Comme c'était une plaine unie et découverte, où la cavalerie ennemie, supérieure à la romaine, devait avoir trop d'avantage, Æmilius voulait prendre le temps de choisir un terrain où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron ne fut pas de cet avis, et profita de l'un de ses jours de commandement pour s'approcher d'Annibal. Celui-ci accourut à la rencontre des Romains avec ses troupes légères et sa cavalerie, et, par une charge violente, mit bientôt le désordre dans les légions. Cependant le consul soutint vaillamment ce premier choc à l'aide d'un corps pesamment armé, et en associant à la cavalerie comme aux gens de trait quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution et la nuit qui survint sauvèrent cette fois Varron, et frustrèrent Annibal du grand succès qu'il s'était promis. Æmilius commanda le lendemain : il fit camper les deux tiers de son armée le long de l'Aufide, fleuve qui, comme plusieurs autres, traverse l'Apennin. L'Aufide a sa source non loin de la mer de Toscane, et son embouchure dans l'Adriatique. L'autre tiers des légions passa ce fleuve, et se retrancha en un lieu distant de plus de treize cents pas des Carthaginois et un peu moins des Romains, dans la position la plus convenable pour harceler les fourrageurs des premiers et protéger ceux des seconds. Annibal, prévoyant que ces manœuvres aboutiraient à une grande

affaire, exhorta ses troupes à s'y bien comporter ; et ici l'historien grec débite une harangue nouvelle, que je m'abstiendrai aussi, Messieurs, de vous rapporter. Le général carthaginois alla camper près de l'Aufide, sur la même rive que le principal corps de l'armée romaine, et rangea la sienne en bataille ; mais, voyant qu'Æmilius ne se pressait point encore, il donna ordre de rentrer dans les retranchements, en détachant toutefois une cavalerie numide, ainsi que nous l'a raconté Tite-Live. La nouvelle de ces escarmouches parvenait à Rome, et tant d'avant-coureurs d'un événement décisif alarmaient tous les esprits : on ne parlait que de prodiges, que d'apparitions merveilleuses arrivées dans les temples et dans les habitations privées ; les prières et les sacrifices ne discontinuaient pas, et l'on ne négligeait aucune des cérémonies pieuses auxquelles est attribuée, par la crédulité des peuples, la vertu de calmer le courroux des dieux, de changer le cours des événements, et de fixer le sort des combats. Le commandement revint à Varron, qui, ayant fait passer l'Aufide aux troupes du grand camp, y joignit celles du petit, et les mit toutes sur la même ligne, le visage tourné vers le midi : à l'aile droite la cavalerie romaine appuyée sur la rivière, l'infanterie en intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire, les cohortes en plus grand nombre sur le front, pour lui donner plus de hauteur ; à l'aile gauche, la cavalerie auxiliaire, et au-devant d'elle les troupes légères ; en tout, quatre-vingt mille fantassins et un peu plus de six mille cavaliers. Les frondeurs d'Annibal et ses soldats légèrement armés traversèrent l'Aufide, et se postèrent en face des Romains. Le reste de l'armée carthaginoise passa la rivière sur deux points ; la cavalerie

espagnole et gauloise prit place sur le bord, à l'aile gauche, et fit face à la romaine; la ligne se continuait par l'infanterie africaine pesamment armée, par celle d'Espagne et de Gaule, et finissait par la cavalerie numide, ainsi que l'a exposé Tite-Live. Toute cette ligne s'ébranla, et marcha au-devant de l'ennemi; mais l'infanterie espagnole et gauloise présentait au centre le côté convexe d'un croissant, ce qui diminuait la profondeur de ce centre : l'intention d'Annibal était de commencer l'action par cette infanterie, qu'il ferait soutenir par l'africaine. Celle-ci portait les armes légères qu'on avait prises sur les Romains à la journée de Géronium. Les cohortes espagnoles et gauloises entremêlées se succédaient alternativement. Annibal se plaça au centre avec son frère Magon; Asdrubal commandait l'aile gauche, et Hannon la droite. Au lieu d'Hannon, Tite-Live dit Maharbal. Comme Tite-Live, Polybe met Æmilius à l'aile droite des Romains, Varron à la gauche, Servilius au centre; mais il adjoint à cet ex-consul son collègue Atilius, qui, suivant l'historien latin, avait obtenu d'être renvoyé à Rome à cause de son grand âge.

Appien place Varron à droite, Æmilius au centre, Servilius à gauche; et, chez les Carthaginois, Hannon à gauche, Magon à droite, et Maharbal à la tête d'une cavalerie d'élite, sans aucune mention d'Asdrubal. Je suis loin d'attacher une grande importance à ces variantes; mais elles sont dignes d'être remarquées, lorsqu'il s'agit d'un événement si mémorable. Le même Appien dit que les Celtibériens, outre leurs longues épées, portaient des poignards cachés sous leurs tuniques. Il dit aussi que, de part et d'autre, les généraux prononcèrent des harangues militaires, dont il ne fait d'ail-

leurs qu'une mention fort succincte. Nous lisons dans Plutarque que Varron, dès l'aurore, exposa le signe du combat, consistant en une cotte d'armes teinte en écarlate, que l'on étendait sur la tente du général; qu'Annibal monta sur une petite butte, de laquelle on découvrait tout le camp des Romains et tout leur ordre de bataille; qu'un noble carthaginois, nommé Giscon, s'étant étonné de cette multitude d'ennemis, Annibal lui dit, en fronçant le sourcil : « Tu ne remar- « ques pas ce qu'il y a de plus merveilleux. — Quoi donc? « demanda Giscon. — C'est, dit le général, que dans ces « milliers d'hommes il n'y en a pas un seul qui s'ap- « pelle Giscon comme toi. » Ce mot circulant dans toute l'armée carthaginoise y répandit la gaieté et la confiance. Cannes, village obscur de l'Apulie, dit Florus, s'est ennobli par un désastre : *Cannæ, ignobilis Apuliæ vicus, sed magnitudine cladis emersit nobilitas.* Annibal, étudiant la situation des lieux, avait observé comment s'y étendait une vaste plaine, brûlée de tous les feux du soleil, couverte d'une poussière sablonneuse, où le vent d'est soufflait à des heures fixes : il y rangea tellement son armée, que les Romains avaient en face tous leurs ennemis à la fois, les Africains, les vents, la poussière, le soleil, le ciel même, qui semblait ce jour-là l'allié de Carthage. Polybe assurait cependant, comme Tite-Live, que le soleil n'incommodait ni l'une ni l'autre armée; et il nous a donné à entendre qu'autrefois Cannes avait été une ville assez importante. Silius Italicus dit dans le même sens :

Ut ventum ad Cannas, urbis vestigia priscæ,

et il entame ensuite une longue énumération des sinis-

tres présages qui menaçaient Rome : des javelots qui s'enflammaient, l'Aufide qui mugissait, des ténèbres subites, de fréquentes comètes, des cris de hiboux, l'irruption des bêtes farouches dans les camps, le tremblement de la roche Tarpéienne, les pleurs de la statue de Quirinus, les Alpes ébranlées, la chaîne de l'Apennin brisée : mais ce ne sont là sans doute que des fictions poétiques; et vous n'ajouterez guère plus de foi aux paroles de Zonaras, lorsqu'il dit que cette fatale journée avait été prophétisée par les oracles sibyllins et par un devin nommé Marcus. Les auteurs modernes ont recherché la situation précise de Cannes; on sait par Pline qu'elle était dans l'Apulie : *Inter alios Apuliæ oppidanos referuntur et nobiles clade romana Cannenses.* Quelques-uns ont confondu cette ville avec Canusium, aujourd'hui Canosa ; elle n'en était probablement pas très-éloignée ; et l'on peut la reconnaître dans un lieu de la terre de Bari, que les gens du pays nomment encore Cannes, à peu de distance de l'Adriatique. L'Aufide s'appelle aujourd'hui l'Ofanto, et le vent Vulturne paraît être l'Ostro verso Sirocco des Italiens. Mais il est temps, Messieurs, de reprendre les récits de Tite-Live, et de suivre avec lui les mouvements des deux armées.

Au premier cri, les auxiliaires et les troupes légères se portent de part et d'autre en avant, et engagent le combat. Bientôt l'aile gauche d'Annibal, composée de cavaliers gaulois et d'Espagnols, attaque la droite des Romains : ce n'est point du tout une charge ordinaire de cavalerie, il faut se battre front contre front, car il ne reste point d'espace pour s'étendre : on est enfermé d'un côté par la rivière, de l'autre par la ligne d'infanterie. Les

chevaux demeurent immobiles et serrés; chaque soldat saisit son adversaire par le milieu du corps, et s'efforce de le renverser. C'est presque un combat d'infanterie, mais trop vif pour être long; les cavaliers romains ont déjà tourné le dos, et déjà aussi les vrais fantassins sont aux prises. La ligne des Espagnols et des Gaulois tient ferme, et garde ses rangs partout avec la même vigueur et le même courage. Les Romains pourtant, par des efforts persévérants et redoublés, les font reculer, en opposant une ligne épaisse et serrée à celle qu'éclaircit et affaiblit la saillie qu'elle a prise; ils fondent sur un ennemi qui lâche pied avec l'apparence de l'effroi, et se laissent emporter d'un même élan au milieu d'un corps qui fuit à toutes jambes. Rien ne leur résiste; ils arrivent jusqu'à l'infanterie africaine, qui s'était tenue en réserve, et qui, masquée par la saillie, avait pu étendre ses extrémités. Quand les Gaulois et les Espagnols, en se laissant repousser, ont regagné leur premier front; quand, cédant à de nouvelles poursuites, ils ont formé un enfoncement au centre de la bataille, les Africains, qui se sont développés en forme de croissant, replient leurs ailes autour des imprudents Romains, et leur ferment toute issue, même par derrière. Ces Romains, après un premier combat inutile, sont forcés d'abandonner les Espagnols et les Gaulois auxquels ils l'ont livré, et d'en recommencer un autre contre une troupe fraîche et vigoureuse, fatigués eux-mêmes, affaiblis et enveloppés de toutes parts.

A l'autre aile, où la cavalerie romaine faisait face aux Africains, le combat avait commencé avec mollesse et par des ruses carthaginoises. Près de cinq cents Numides, qui, outre leurs armes et leurs javelots ordinaires,

portaient des épées cachées sous leurs cuirasses, se détachent de l'armée d'Annibal, et arrivent comme des transfuges à celle des consuls. Ils ont leurs boucliers sur le dos; ils sautent de cheval, et jettent aux pieds des Romains ces boucliers et les javelots : on les reçoit au milieu des rangs; on les conduit aux derniers, on leur ordonne d'y rester. Ils y demeurèrent tranquilles jusqu'à ce qu'on fût aux prises sur tous les points; mais, lorsqu'enfin la bataille occupe tous les esprits et fixe tous les regards, ils s'emparent des boucliers qu'ils trouvent çà et là entre des monceaux de cadavres, tombent sur les Romains qui ont le dos tourné, les percent par derrière, leur coupent les jarrets, en font un grand carnage, et nuisent encore plus par l'alarme et la confusion qu'ils répandent. Ailleurs, on voyait encore Æmilius au fort de la mêlée, quoiqu'il eût été grièvement blessé dès les premiers instants par un coup de fronde : plus d'une fois, il se présenta en face d'Annibal; sur plusieurs points il rétablit l'équilibre, ayant pour soutien les cavaliers romains, qui finirent par mettre pied à terre, quand il ne resta plus assez de force au consul pour gouverner son cheval. Quelqu'un étant venu dire au général carthaginois qu'Æmilius avait ordonné à ses cavaliers de descendre à terre, on prétend qu'Annibal répondit : « J'aimerais bien mieux qu'il me « les livrât enchaînés. » Ils se battirent à pied, autant qu'ils le pouvaient faire contre un ennemi dont la victoire n'était déjà plus douteuse. Les vaincus voulaient mourir sur la place plutôt que de fuir; et les vainqueurs, irrités du retard qu'on apportait à leur triomphe, égorgeaient ceux qu'ils ne pouvaient forcer à reculer. Ils n'en mirent en déroute qu'un petit nombre, épuisés par

la fatigue et les blessures. Bientôt néanmoins tous ces Romains se virent hors de combat; et ceux qui purent retrouver leurs chevaux les reprirent pour se sauver. Cnéius Lentulus, tribun militaire, en passant à cheval près du consul, l'aperçut assis sur une pierre et couvert de sang : « O Æmilius! s'écria-t-il, toi qui seul « es innocent du désastre de cette journée, et qu'à ce « titre les regards des dieux devraient protéger, prends « du moins mon cheval, tandis qu'il te reste quelque « force; je t'accompagnerai, et serai là pour te défendre. « N'ajoute point la mort d'un consul à une si funeste ba- « taille : nous avons, sans toi, bien assez de guerriers « à regretter et à pleurer. » Æmilius répondit : « Cou- « rage, Lentulus! garde ta bravoure; mais ne va point, « par une pitié inutile, perdre le peu de temps dont tu « peux profiter pour échapper aux ennemis. Cours an- « noncer publiquement aux pères conscrits qu'il s'agit « de fortifier Rome, d'armer des corps de troupes pour « sa défense, avant que l'Africain victorieux arrive sous « ses murs. Dis en particulier à Fabius qu'Æmilius a « vécu et meurt fidèle à ses leçons. Laisse-moi expirer « au milieu de ce carnage de mes soldats, afin qu'on « ne puisse ni m'accuser après mon consulat, ni me « rendre l'accusateur de mon collègue, ni me forcer « à prouver mon innocence aux dépens de son hon- « neur. » Ce court entretien durait encore, quand des Romains en fuite, quand des ennemis acharnés à les poursuivre y mirent fin : les Carthaginois percèrent de mille traits le consul, sans le reconnaître. Lentulus, au milieu du tumulte, fut emporté par son coursier. Les autres Romains se sauvèrent comme ils purent, et sans ordre. Sept mille se jetèrent dans le petit camp,

dix mille dans le grand, deux mille à peu près dans le village de Cannes, où Carthalon et ses cavaliers les enveloppèrent aussitôt, et les trouvèrent sans défense. L'autre consul, soit hasard, soit adresse, fut plus heureux : il gagna Vénouse avec environ soixante-dix cavaliers. Rome perdit ce jour-là, si nous en croyons certains rapports, quarante-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille sept cents de cavalerie, citoyens et alliés, presque autant des uns que des autres. Parmi ces morts on comptait Lucius Atilius et Furius Bibaculus, questeurs des consuls, vingt et un tribuns militaires, des personnages consulaires, d'anciens préteurs, d'anciens édiles, entre autres Cnéius Servilius Géminus et Marcus Minucius, qui avait été autrefois consul, puis maître de la cavalerie (sous Fabius), en l'année précédente; de plus, quatre-vingts sénateurs ou anciens magistrats curules qui pouvaient être admis dans le sénat, et qui s'étaient volontairement enrôlés, comme simples soldats, dans les légions. On porte le nombre des prisonniers que l'armée romaine laissa sur le champ de bataille à trois mille fantassins et trois cents cavaliers.

Voilà, Messieurs, comment Tite-Live raconte la bataille de Cannes : je n'ai retranché de son récit qu'une phrase obscure et probablement altérée, qui eût exigé de trop fastidieux commentaires. Il nous importe davantage d'extraire de Polybe les particularités omises ou modifiées par l'auteur latin. Suivant Polybe, le premier choc entre les troupes légères ne fut avantageux ni à l'un ni à l'autre parti; mais, quand s'avança la cavalerie espagnole et gauloise, les Romains se battirent avec toute la fureur des barbares, non pas en reculant et en revenant à la charge, selon les lois de leur milice,

mais en sautant de cheval pour saisir l'ennemi corps à corps; ils furent vaincus cependant : les uns restèrent sur la place, les autres sur les bords du fleuve, où le vainqueur les poursuivit. Dans le combat de l'infanterie pesamment armée, les Espagnols et les Gaulois, après avoir d'abord tenu ferme, ouvrirent leur croissant, et s'enfuirent. Acharnés à les poursuivre, les Romains entrèrent dans l'enfoncement opéré au centre, et s'y laissèrent envelopper par les Africains; c'est ce que nous a dit Tite-Live. Polybe ajoute que, ne pouvant plus rester en phalange, les guerriers de Rome ne se défendirent plus que par pelotons. Æmilius, qui avait échappé au carnage de l'aile droite, et qui voulait accomplir la promesse par lui faite de se trouver partout, voyant que l'infanterie légionnaire allait porter ou recevoir les coups décisifs, pousse son cheval au travers de la mêlée, écarte ou extermine tout ce qui s'oppose à son passage, et par son exemple, par ses discours, ranime le courage des soldats romains. Annibal en faisait autant au milieu des siens. Les cavaliers numides de l'aile droite, sans beaucoup agir ni souffrir, harcelaient néanmoins les ennemis qui leur étaient opposés, et les occupaient assez pour qu'ils n'eussent pas le loisir ni la pensée de secourir leurs compagnons d'armes. Mais quand l'aile gauche, commandée par Asdrubal, eut mis en déroute la droite des Romains, elle revint se rejoindre aux Numides; et, à l'aspect de tant d'ennemis, la cavalerie auxiliaire des consuls lâcha pied, sans attendre qu'on fondît sur elle. On dit qu'alors Asdrubal donna une preuve insigne de son habileté : les Numides étaient nombreux, et il savait qu'ils ne montraient jamais plus d'ardeur que lors-

qu'ils avaient à poursuivre des fuyards : il les chargea de ce soin, leur abandonna les auxiliaires en déroute, et mena la cavalerie espagnole et gauloise au secours de l'infanterie africaine. Tombant ainsi sur les derniers rangs des Romains, et faisant pénétrer des troupes de cavaliers dans la mêlée sur plusieurs points, il seconda si heureusement les Africains, que le succès de la journée pourrait être attribué à cette manœuvre. Ce fut en ces moments qu'Æmilius, couvert de plaies mortelles, succomba enfin, et perdit pour sa patrie une vie qu'il lui avait consacrée tout entière. Vous voyez, Messieurs, qu'en ce point comme en plusieurs autres, le récit de Polybe diffère de celui de Tite-Live. Polybe ne fait point périr Æmilius hors du champ de carnage; il ne dit rien d'un entretien de ce consul expirant avec Lentulus; et ce silence autorise la critique à considérer comme fabuleux les discours, d'ailleurs pathétiques ou même sublimes, que l'historien latin prête à l'un et à l'autre, et auxquels Horace fait sans doute allusion, lorsqu'il dit qu'Æmilius prodigua sa grande âme quand il vit que les Carthaginois triomphaient :

... Animæque magnæ
Prodigum Paulum, superante Pœno.

Selon l'auteur grec, tous les Romains, quoique enveloppés, se défendirent avec une constance héroïque, jusqu'à ce que, éclaircis de plus en plus et pressés de toutes parts, ils furent tous passés au fil de l'épée, y compris les deux anciens consuls, Servilius et Atilius. Cependant les Numides continuaient de poursuivre les fuyards de l'aile gauche : ils en taillèrent en pièces le plus grand nombre; le reste gagna Venouse. Varron

se réfugia dans cette place avec soixante-dix cavaliers; trois mille autres vaincus se jetèrent en différentes villes; dix mille furent faits prisonniers : c'étaient des hommes de pied, qui, laissés dans le camp, y avaient été enveloppés et forcés par les Numides. Soixante-dix mille guerriers, citoyens ou alliés de Rome, avaient péri au champ d'honneur. Les Carthaginois devaient la victoire à leur cavalerie; et Polybe en conclut qu'en temps de guerre il vaut mieux avoir moitié moins d'infanterie et une cavalerie formidable; résultat contre lequel Machiavel, Folard et d'autres tacticiens modernes se sont vivement récriés. Annibal n'avait perdu que quatre mille Gaulois, quinze cents Espagnols et Africains, et douze cents chevaux.

Plutarque évalue la perte des Romains à cinquante mille hommes tués, quatre mille prisonniers saisis dans la bataille, et dix mille pris après l'action dans les deux camps. Il raconte de la même manière que Tite-Live la mort d'Æmilius et l'entretien avec Lentulus; mais voici comment il expose ce qui était arrivé auparavant au consul dans la mêlée : « Son cheval ayant esté blecé le « porta par terre (c'est la traduction d'Amyot); à l'oc« casion de quoy ceulx qui estoyent les plus prochains « de luy meirent incontinent pied à terre pour le secou« rir : ce que voyans les autres qui en estoyent plus « loing, imaginerent incontinent que ce fust un com« mandement fait à tous généralement : à l'occasion de « quoy ilz descendirent de cheval, et combattirent à pied. « Quoy voyant, Hannibal dit : Je les aime mieulx ainsi « que s'ilz m'estoyent livrez piedz et poings liez. » Tite-Live lui fait dire au contraire : *Quam mallem vinctos mihi traderet!* « Que j'aimerais mieux qu'il me les livrât

« enchaînés ! » Et, sur cet article, je préférerais la version de Plutarque ; elle a plus de sens que celle de l'auteur latin : mais Polybe ne daigne rapporter ni l'une ni l'autre. Il ne parle pas, non plus que Plutarque, des cinq cents Numides admis comme transfuges à la suite des légions romaines : ce détail se retrouve dans Appien, mais, au lieu de Numides, ce sont cinq cents Celtibériens. Servilius les désarme, et les place derrière les lignes, contre lesquelles ils dirigent bientôt les poignards cachés sous leurs tuniques. Appien fait commencer le combat à la deuxième heure du jour, pour finir à la dixième : c'est à peu près de sept heures du matin à trois après midi, selon notre manière de compter. Durant cet espace de temps furent tués cinquante mille Romains, ce qui complétait le nombre de deux cent mille, tant citoyens qu'alliés, depuis le commencement de la guerre avec Annibal. Ce général en prit de plus quinze mille dans les deux camps consulaires de Cannes ; et deux mille réfugiés dans le village de ce nom se livrèrent à lui : il ne lui en échappa qu'un petit nombre, qui gagna Venouse ou se dispersa dans les forêts. Selon Denys d'Halicarnasse, de quatre-vingt-six mille hommes, dont quatre-vingt mille d'infanterie et six mille de cavalerie, que les consuls avaient sous leurs ordres, il n'en resta que trois cent soixante-dix de cavalerie et trois mille d'infanterie. Florus dit qu'Annibal conjurait ses soldats d'épargner les vaincus, et que néanmoins l'Aufide resta quelque temps ensanglanté ; qu'on éleva un pont de cadavres sur le torrent de Vergelle. Dans Eutrope, les pertes de Rome sont énoncées en cette forme : Le consul Æmilius tué, vingt consulaires ou anciens préteurs, trente sénateurs tués ou pris, trois cents nobles,

quarante mille soldats, trois mille cinq cents cavaliers. Dans Orose, il n'y a qu'un total de quarante-quatre mille. Vous remarquez, Messieurs, des variations dans ces nombres et dans quelques autres détails : mais les principales circonstances et surtout le résultat général demeurent les mêmes dans toutes les relations. Silius Italicus a peint de son mieux la bravoure d'Æmilius; il n'a point manqué de s'emparer de l'aventure de Lentulus, qui lui appartenait de plein droit, et il a orné, ou surchargé de plusieurs autres fictions, le tableau d'une journée si mémorable.

Maintenant, Messieurs, si nous voulons saisir et rassembler ce qu'il y a de plus précis et de plus constant dans toutes ces anciennes narrations, voici à quels termes Condillac les a réduites : « Varron fit passer « l'Aufide aux troupes du grand camp, et rangea son ar« mée en bataille. Il appuya sa droite sur le fleuve; « et, quoique la plaine lui permît de s'étendre pour dé« border les ailes des ennemis, il préféra de donner « plus de profondeur à ses lignes. Annibal passe aussi « l'Aufide, et marche à l'ennemi à la tête de l'infan« terie espagnole et gauloise, qui occupait le centre, et « qui, doublant le pas, se détachait des ailes, et présen« tait aux Romains le convexe d'un croissant. Il y avait « deux raisons de ce mouvement : l'une de tendre un « piége à l'ennemi, l'autre d'éviter que le combat fût « général dès le premier choc. Dans la crainte que son « armée, de moitié plus faible, ne pût pas soutenir le « poids des Romains, Annibal voulait attirer au centre « l'effort des combattants. Ce fut aussi par là que l'action « commença; les Espagnols et les Gaulois tiennent d'a« bord ferme; bientôt ils cèdent, se replient, reculent au

« delà de l'alignement de leurs ailes, et présentent à « l'ennemi le concave d'un croissant. Si Varron, au « lieu de vouloir charger ces troupes qui reculaient, eût « engagé le combat aux deux ailes et arrêté son centre « sur l'alignement des ailes, la ruse d'Annibal tour- « nait contre lui-même. Mais au contraire, pendant « que son centre s'engage, il jette de nouvelles troupes « dans le piége qu'on lui tend, et il y pousse insensible- « ment toute son infanterie. Alors les Africains, dont « Annibal avait formé ses deux ailes, se replient, et « l'infanterie romaine, attaquée par ses flancs, s'em- « barrasse d'autant plus qu'elle est plus nombreuse, et « qu'il lui reste moins de terrain pour se former. Ce- « pendant la cavalerie romaine est mise en déroute. « Tandis que les Numides la poursuivent, la cavalerie « espagnole et gauloise prend en queue les légions, et « les taille en pièces. Æmilius et le proconsul Servi- « lius périrent; soixante-dix mille Romains ou alliés « restèrent sur la place; dix mille furent faits prison- « niers, et Varron s'enfuit à Venouse. »

Tite-Live, après avoir observé que la bataille de Cannes, moins funeste que celle d'Allia parce que l'ennemi tarda d'en tirer parti, était beaucoup plus sanglante, reporte ses regards sur les deux camps, où s'étaient retirés quelques-uns des vaincus, désarmés et sans chefs. Ceux du grand appelèrent auprès d'eux ceux du petit; l'ennemi leur laissait le temps de se réunir; et, pendant que, pour se remettre des fatigues du combat et de celles des réjouissances et des festins, il se livrait au repos de la nuit, il ne tenait qu'à eux de se réfugier ensemble à Canusium. Cette proposition déplut à une partie du camp: « Pourquoi, disaient-ils,

« ceux du grand ne viennent-ils pas nous rejoindre? Ne « serait-ce point parce que, l'intervalle étant rempli d'en-« nemis, ils aiment mieux nous en réserver les périls? D'autres soutenaient l'avis contraire : « Quoi! » s'écriait Sempronius Tuditanus, tribun légionnaire, « il vous « convient mieux de tomber aux mains d'un ennemi avare « et cruel, qui mettra vos têtes à prix, qui vous deman-« dera si vous êtes citoyens romains ou alliés latins, afin « de vous accabler d'opprobre et de misère, en prodi-« guant les distinctions à vos associés! Vous me répondez « que vous saurez mourir plutôt que survivre à l'hon-« neur, que vous suivrez l'exemple d'Æmilius et de vos « concitoyens étendus par monceaux autour de lui : mais « ne pouvons-nous donc pas, avant que le jour nous sur-« prenne, avant que des détachements plus nombreux « nous ferment les passages, nous faire jour à travers « une troupe en désordre, qui ne songe, si près de vous, « qu'à prolonger ses orgies bruyantes? Avec du fer, avec « de l'audace, on s'ouvre un chemin au milieu des plus « épais bataillons : combien plus facilement nous passe-« rons en colonne serrée par les vides de ces cohortes « désunies et décomposées! Marchez donc avec moi, si « vous désirez votre salut et celui de la république. » Il dit, tire son épée, forme une colonne, et pénètre au milieu des Africains. Comme le flanc de ces guerriers de Rome restait découvert, exposé aux javelots des Numides, ils passèrent leurs boucliers au bras droit, et parvinrent au grand camp, au nombre de six cents environ; réunis aussitôt à une troupe plus nombreuse, ils arrivèrent sans dommage à Canusium. Que faisait cependant le victorieux Annibal? Ses officiers le félicitaient; ils lui représentaient qu'après un si grand

coup, il devait consacrer au repos le reste du jour et la nuit suivante, s'accorder à lui-même et donner à ses soldats un délassement si bien mérité. Le seul Maharbal, commandant de la cavalerie, pensait que les moments étaient trop précieux pour les perdre ainsi. « Oui, « s'écriait-il, pour que tu saches ce que vaut cette ba- « taille, il faut que, toujours vainqueur, tu fasses, dans « ces cinq jours, un festin au Capitole. Suis-moi, je te « précéderai ; je veux que les Romains apprennent mon « arrivée avant de savoir que je suis en route. » Annibal trouva ce projet trop beau pour être si promptement tenté : il louait le zèle de Maharbal, et demandait le temps de la réflexion. « Eh bien ! reprit Maharbal, je « vois trop que les dieux n'ont pas donné à un seul homme « tous les talents : tu sais vaincre, Annibal, tu ne sais « pas user de la victoire. » En effet, ajoute l'historien, on croit assez généralement que ce jour d'inaction a sauvé la ville et l'État. Le lendemain, dès l'aurore, les Africains vont dépouiller les morts, et visiter ce champ de carnage, horrible même aux yeux des vainqueurs : des milliers de Romains étendus par terre, fantassins et cavaliers pêle-mêle, selon que le hasard les avait rapprochés dans le combat ou dans la fuite ; des malheureux réveillés par leurs blessures qu'aigrissait le froid du matin, et qui se soulevaient tout sanglants du milieu de ces monceaux de cadavres jusqu'à ce qu'on les y replongeât en les tuant une seconde fois ; quelques-uns qui palpitaient encore ayant les cuisses et les jarrets coupés, et qui, découvrant leur gorge, suppliaient qu'on épuisât le reste de leur sang ; d'autres dont la tête était enfouie dans la poussière, et qui avaient eux-mêmes creusé, recouvert leurs fosses, pour s'étouffer

la respiration. Les regards se fixèrent particulièrement sur un Numide qu'on trouva expirant sous un Romain mort; il avait le nez et les oreilles en lambeaux, parce que son ennemi, à défaut de mains et d'armes, l'avait déchiré de ses dents avec une rage homicide.

Après qu'une grande partie du jour eut été employée à ramasser les dépouilles, Annibal conduisit ses troupes à l'attaque du petit camp, et commença par tirer un fossé qui coupait toute communication entre ce camp et la rivière. Mais les assiégés, qu'avaient épuisés les fatigues, les veilles, les blessures, se rendirent beaucoup plus tôt qu'il ne l'espérait : on convint qu'ils livreraient leurs armes et leurs chevaux, qu'ils payeraient une rançon de trois cents pièces de monnaies à quadriges par tête de Romain, deux cents pour chaque allié, cent pour chaque esclave : dès que ces sommes seraient payées, ils pourraient s'en aller avec leurs tuniques. Les Carthaginois, introduits dans le camp, mirent sous une garde sûre tous les soldats qu'ils y trouvèrent, en séparant les Romains des alliés. On a, Messieurs, quelque peine à concilier ces derniers détails avec ce que Tite-Live a dit plus haut du discours de Sempronius Tuditanus, et de la résolution prise dans ce petit camp de l'évacuer, pour se réunir à l'autre. Apparemment quelques compagnies avaient refusé de sortir du premier. Quoi qu'il en soit, l'historien nous rapporte ensuite que, durant le temps qu'exigea la capitulation, les Romains du grand camp, ou du moins ceux qui avaient conservé assez de force et de courage, s'étaient réfugiés à Canusium, au nombre de quatre mille hommes de pied et deux cents cavaliers, les uns en corps, les autres dispersés dans les champs, ce qui n'était pas le

moins sûr parti. Ce camp fut livré aux mêmes conditions à l'ennemi par les blessés et les peureux qui y restaient; les Carthaginois y trouvèrent un butin immense, que le général abandonna tout entier au pillage de ses soldats, à l'exception toutefois des chevaux, des hommes, et de l'argent qui ornait les harnais. Les Romains ne faisaient guère alors, surtout à la guerre, d'autre usage de ce métal; ils ne s'en servaient presque point sur leurs tables. Annibal fit ensuite rassembler tous ses morts en un seul monceau, pour les ensevelir : on en compta environ huit mille, tous des plus braves. Certains auteurs disent qu'ayant fait chercher aussi le corps du consul, il lui donna la sépulture. Les habitants de Canusium n'offraient aux Romains fugitifs que des logements dans leur ville; une riche et noble Apulienne, appelée Busa, leur fournit du blé, des habits, de l'argent, pour leur route. Elle fut récompensée de cette munificence par les honneurs que lui décerna le sénat à la fin de la guerre. Il y avait, dans ce reste de l'armée romaine, quatre tribuns légionnaires, Fabius Maximus, fils du dictateur et tribun de la première légion; Publicius Bibulus et Publius Cornélius Scipion, tribuns de la deuxième; Appius Claudius Pulcher, qui venait d'être édile, tribun de la troisième. D'un consentement unanime, on déféra le commandement général au jeune Scipion et à Claudius Appius. Pendant qu'ils délibéraient sur les moyens de salut, Furius Philus, fils d'un consulaire, vint leur annoncer qu'il ne restait plus d'espoir; qu'ils cherchaient en vain des remèdes au mal; que c'en était fait de la république, qu'il n'y avait plus qu'à pleurer sur elle; que déjà de nobles patriciens, ayant à leur tête Cécilius Métellus, tournaient leurs

regards vers la mer et les vaisseaux, résolus de déserter l'Italie et de chercher un asile auprès de quelque roi. Ce dessein, affreux en lui-même, était de plus sans exemple, quoique Rome eût essuyé bien d'autres désastres. Une proposition si monstrueuse frappa de stupeur ceux qui l'entendirent; quelques-uns pourtant la jugeaient digne d'être examinée dans un conseil convoqué exprès. Scipion s'y opposa, Scipion que le destin réservait pour terminer un jour cette guerre : il soutint qu'il fallait oser et agir, et non délibérer, en de telles extrémités : ceux qui voulaient sauver la république n'avaient qu'à s'armer aussitôt et à le suivre, loin d'un camp véritablement ennemi, puisqu'on y concevait de pareilles pensées. Il marche; quelques Romains le suivent jusqu'au logis de Métellus : là sont rassemblés les jeunes gens qui tramaient ce complot. Scipion tire son épée, et, la tenant levée sur leurs têtes : « Non, s'é-
« crie-t-il, je n'abandonnerai jamais la république, et
« je ne souffrirai pas qu'aucun citoyen l'abandonne. Si
« je manque à ce serment, ô grand Jupiter, venge-toi
« sur ma famille et sur moi-même. Tu vas, Métellus,
« en jurer autant, toi et tous ceux qui t'environnent;
« je l'exige, et j'avertis celui qui s'y refuserait que ce
« fer est prêt à lui percer le sein. » Non moins effrayés que s'ils voyaient Annibal, tous jurent, et se mettent sous la garde de Scipion.

Tandis que ces choses se passaient à Canusium, quatre mille hommes, tant à pied qu'à cheval, qui s'étaient dispersés en fuyant à travers les campagnes, rejoignaient le consul Varron à Venouse. Les habitants les distribuèrent dans les maisons, pour y être reçus et soigneusement traités : ils donnèrent aux cavaliers des toges,

des tuniques, et vingt-cinq pièces de monnaies à quadriges par tête; à chaque fantassin dix, et des armes à ceux qui en manquaient : ils ne négligèrent aucun devoir de l'hospitalité publique et privée, ne voulant pas qu'une femme de Canusium effaçât le peuple de Venouse en générosité. Mais la charge devenait bien plus pesante pour Busa, par la multitude des guerriers qu'elle avait entrepris de soutenir : ils étaient près de dix mille. Appius et Scipion apprirent que le consul s'était mis en sûreté : ils lui dépêchèrent à l'instant un message pour l'informer de ce qu'ils avaient auprès d'eux d'infanterie et de cavalerie, et pour lui demander s'il ordonnait de conduire cette armée à Venouse, ou de la garder à Canusium. Varron mena lui-même ses troupes dans cette dernière ville, où déjà s'offrait ainsi quelque apparence d'une armée consulaire, capable au moins de se défendre derrière des remparts. Rome ignorait l'existence de ces débris de légions et d'alliés : on lui avait annoncé la mort de ses deux consuls, l'extermination de toutes ses troupes. La ville était intacte; mais jamais, lors même qu'elle se voyait attaquée, jamais tant d'effroi, tant de consternation n'avait régné dans ses murs. Ici, Messieurs, Tite-Live déclare qu'il succombe sous le poids de son sujet, et qu'il n'entreprend point de raconter ce qu'affaibliraient ses paroles; un désastre plus lamentable que celui de Trasimène, non pas seulement une blessure nouvelle, mais une double et triple défaite. En un jour deux grandes armées anéanties, disait-on, avec les deux consuls; plus de camp, plus de général, plus de soldats; Annibal, maître de l'Apulie, du Samnium, de l'Italie presque entière. Quelle autre nation eût survécu à une si accablante ca-

lamité? Qu'était-ce, en comparaison, que ce combat naval des îles Égates, qui abattit les Carthaginois à tel point qu'ils cédèrent la Sicile et la Sardaigne, et se reconnurent tributaires? Qu'était-ce encore que ce revers essuyé par Annibal en Afrique, et qui le découragea lui-même?

J'aurai, Messieurs, des observations à faire sur ce que Tite-Live vient de nous dire des deux camps romains; de la retraite d'une partie des vaincus à Venouse, de l'autre à Canusium; de la réunion de ces deux corps, et de la fermeté du jeune Scipion : mais il faudrait rouvrir les livres de Polybe, de Plutarque, d'Appien, de quelques autres écrivains; nous ne pouvons nous engager aujourd'hui dans ces nouveaux détails. Je vous les exposerai au commencement de notre première séance, où nous poursuivrons l'histoire du consulat de Varron.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 216 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — SUITES DE LA BATAILLE DE CANNES.

Messieurs, nous avons, dans notre dernière séance, recueilli toutes les relations, tous les documents qui concernent les préparatifs, les circonstances et les suites les plus prochaines de la bataille de Cannes. Des Romains échappés, en bien petit nombre, au carnage, les uns se sont dispersés dans les villages et les bois, les autres se sont retirés dans leurs deux camps : quelques-uns ont suivi Varron à Venouse. Les deux camps tombèrent au pouvoir d'Annibal; mais il n'y trouva que des poignées de blessés ou de soldats découragés, auxquels il imposa des conditions fort dures. Tout le surplus s'évada, et se réunit à Canusium, où se rendit aussi Varron avec d'autres fugitifs rassemblés autour de lui. C'était encore une armée romaine d'environ dix mille hommes, reste des quatre-vingt-six ou quatre-vingt-huit mille vaincus à Cannes par quarante mille Carthaginois. Le consul commandait cette armée, dans laquelle on distinguait le jeune Scipion, dont les talents et la bravoure venaient de s'annoncer par une résistance victorieuse au projet d'abandonner Rome, et de chercher des asiles auprès des rois.

Les chapitres de Tite-Live où se lisent ces derniers détails ont été fort maltraités par les copistes, et présentent, dans les divers manuscrits, d'assez nombreuses variantes, que Duker a recueillies, et auxquelles je ne

me suis point arrêté, parce que la plupart sont minutieuses. Les plus importantes seraient celles qui affectent les nombres de soldats romains retirés dans le grand camp, dans le petit, puis à Canusium et à Venouse, comme aussi de ceux qu'Annibal fit prisonniers lorsqu'il s'empara de l'un et de l'autre de ces camps. Polybe ne nous fournit aucun renseignement sur ces articles; il dit seulement qu'Æmilius laissa dix mille fantassins en réserve; qu'au commencement de la bataille, ils eurent ordre d'aller assiéger le camp des Carthaginois; qu'ils échouèrent dans cette entreprise, où deux mille d'entre eux furent tués, et les autres pris; que néanmoins deux mille cavaliers romains prirent la fuite et se retirèrent dans des forts. Il faut apparemment distinguer des dix mille hommes dont Polybe vient de parler les dix-sept mille que, selon certains auteurs, les deux camps reçurent après la bataille, savoir le premier dix mille, et le second sept. Ceux qui gagnent Canusium sont au nombre tantôt de six mille, tantôt de quatre mille; et l'on en compte auprès de Varron quatre mille ou quatre mille deux cents. Nous lisons de plus que tous ces guerriers, quand ils parvinrent à se réunir, formaient une armée de douze mille hommes ou bien de dix mille. C'est ce dernier terme que j'ai énoncé. On devrait préférer le premier, si, d'une part, les deux camps renfermaient dix-sept mille soldats, et si, de l'autre, Annibal n'en a fait prisonniers que cinq mille, comme le dit Appien; mais des manuscrits de Tite-Live ne placent dans le grand camp que trois mille six cents guerriers, que trois mille, même que six cents. Vous voyez, Messieurs, combien il est difficile de se former des idées précises sur de pareils points;

et vous n'en devez pas être surpris, d'abord parce qu'au milieu des grands désastres il est assez rare qu'on ait une connaissance parfaite du nombre des vainqueurs, des vaincus, des morts, des blessés, des prisonniers, des fugitifs; et, en second lieu, parceque la transcription des anciennes notations ou abréviations numériques est sujette à beaucoup d'erreurs.

Le nom de *quadrigati* désignait les deniers romains qui portaient l'empreinte d'un char à quatre chevaux, et dont la valeur est estimée à cinquante centimes ou dix sols par Rollin et par les commentateurs. Annibal exigeait ainsi pour la rançon de chaque esclave cinquante francs; de chaque allié, cent; de chaque Romain, cent cinquante. Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* élèvent cette dernière somme à neuf livres sterling, sept schellings et neuf deniers, ou environ deux cent trente-six francs. La généreuse Canusienne Busa, à laquelle on donne quelquefois le prénom de Paula, aurait fourni, outre les habits et les vivres, douze francs cinquante centimes à chaque cavalier romain, et cinq francs à chaque fantassin, un peu davantage selon le calcul anglais. Ce sont encore des points sur lesquels je crois qu'il est difficile, sinon impossible, d'arriver à des résultats constants. Le Carthaginois qui s'écria, *Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis*, et que Tite-Live appelle Maharbal, a le nom de Barca dans Plutarque, d'Adherbal dans Florus, qui pour son propre compte affirme que le général carthaginois, s'il eût su profiter de ses succès, pouvait en cinq jours souper au Capitole, et anéantir Rome : *Dubium non erat quin ultimum diem habitura fuerit Roma, quintumque intra diem epulari Annibal in Capitolio potuerit.* Tite-Live professe la

même opinion; et Zonaras assure qu'Annibal regrettait amèrement d'avoir manqué à sa fortune; qu'il répétait souvent le nom de Cannes, ὦ Κάνναι, Κάνναι, avec l'accent du repentir. C'est ainsi qu'en jugent plusieurs écrivains modernes, Vertot, Laurent Échard, Condillac; Lévesque, dans les termes les plus formels; Mably, avec quelques restrictions; Rollin, en avouant qu'il est possible de concevoir des doutes sur la réussite d'une tentative soudaine contre la capitale de la république. Montesquieu, Catrou, les auteurs anglais de l'*Histoire universelle,* Ferguson, Goldsmith, pensent qu'elle aurait échoué; et voici comment s'en explique le plus célèbre de ces auteurs dans son traité de la *Grandeur des Romains* : « Il y a des choses que tout le monde « dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit « qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été « assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai « que, d'abord, la frayeur y fut extrême; mais il n'en « est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, « qui se tourne presque toujours en courage, comme « de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa foi- « blesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, « c'est que les Romains se trouvèrent encore en état « d'envoyer partout du secours. » Ces observations de Montesquieu, et son autorité, n'ayant point empêché Condillac et Lévesque d'embrasser le sentiment de Maharbal, de Tite-Live, de Florus, et en général de l'antiquité, un jeune auteur s'est proposé de le réfuter dans un ouvrage publié en 1825 : il entame cette question difficile par ces mots : « Il est une erreur qu'il faut bien « combattre, puisqu'on ose la reproduire. » Une formule si décisive, si magistrale, si prohibitive et presque

si intolérante, demanderait au moins d'être soutenue par des preuves péremptoires; or je doute que les deux arguments qui la suivent soient sans réplique. L'un est pris du silence de Polybe, qui, après avoir dit que les Carthaginois conçurent l'espoir d'emporter la ville d'emblée, s'abstient d'ajouter que cette espérance était bien fondée, mais qui ne déclare pas non plus que ce projet eût été impraticable. L'autre argument consiste en des calculs qui tendent à ne laisser au général carthaginois, après la journée de Cannes, que vingt-six mille hommes, et à porter les forces de Rome à cinquante-cinq mille, tant à Canusium qu'aux bords du Tibre; à cent sept mille six cents, en y réunissant ce qu'elle avait de guerriers en Sicile, en Sardaigne, dans la Gaule cisalpine et en Espagne; mais, outre l'extrême incertitude de tous les calculs de cette espèce, on peut remarquer particulièrement dans ceux-ci des hypothèses très-hasardées. Les Carthaginois blessés à Cannes y sont portés à seize mille, et tenus tous pour morts ou incapables de service. D'une autre part, tous les Romains armés ou en état de l'être, depuis Canusium jusqu'en Espagne, sont mis sur pied et rassemblés pour défendre les murs de Rome contre une agression soudaine. Je crois, Messieurs, qu'on peut *oser* dire encore que, si Annibal s'était à l'instant même élancé sur cette ville, il aurait eu beaucoup de chances de succès. Ce n'est là qu'une conjecture; mais voici comment Lévesque en a, dans cette chaire même, exposé les motifs : « Polybe dit « qu'à la nouvelle de la funeste journée de Cannes, les « Romains croyaient eux-mêmes leur domination dé « truite, et que, dans leur consternation, ils attendaient « à tout moment Annibal. S'il était donc arrivé en même

« temps que cette affreuse nouvelle, avant que le sé-
« nat eût le temps de délibérer, dans le temps que les
« citoyens voulaient fuir, et qu'on fut obligé de mettre
« des gardes aux portes pour les empêcher de sortir;
« s'il se fût montré aux portes de Rome quand elle
« apprenait qu'elle n'avait plus d'armée, qui croira que
« ces portes lui eussent été fermées? Qui l'aurait em-
« pêché d'entrer? Aurait-ce été les vieillards qui com-
« posaient le sénat, et qui n'auraient pas eu le temps de
« se concerter, de se réunir à aucune opinion? Aurait-
« ce été le peuple, sans chefs, sans armes, plongé dans
« l'abattement? Et si une fois Annibal eût été maître
« de Rome, qui aurait pu l'en chasser, quand il aurait
« eu dispersé les sénateurs, quand des piquets auraient
« investi le Forum et empêché les assemblées du peuple;
« quand le moindre projet de soulèvement aurait été
« puni de mort; quand les alliés se seraient déclarés
« pour le vainqueur; quand la plupart, connaissant par
« expérience la pesanteur du joug de Rome et ne con-
« naissant pas encore celle du joug de Carthage, au-
« raient cru qu'ils venaient de recouvrer la liberté?
« L'étonnement aurait commencé l'ouvrage, les caresses
« politiques d'Annibal l'auraient terminé; le temps, si
« la conduite des vainqueurs avait été sage, l'aurait con-
« solidé. On peut donc croire que Maharbal avait rai-
« son, et qu'Annibal ne sut pas profiter de la victoire.
« On a beaucoup vanté le grand caractère des Romains:
« partout le peuple est le même, les conjonctures seules
« font la différence. Il est fier quand les circonstances
« lui donnent une grande idée de sa force et lui ins-
« pirent de l'enthousiasme; il est lâche quand elles ne
« lui laissent que le sentiment de sa faiblesse. Florus

« n'a peut-être fait que nous transmettre la pensée des « Romains les plus judicieux, quand il n'a pas craint « d'affirmer sans aucun doute que la journée de Can- « nes devait être la dernière de Rome, si, comme An- « nibal avait su vaincre, il avait su mettre à profit la « victoire. Tite-Live avait dit aussi qu'on croyait que « le délai d'un seul jour avait sauvé la république. « Qu'on juge de ce qui serait arrivé si Annibal eût été « établi dans Rome, quand on apprit qu'au couchant « de l'Italie l'armée du préteur Posthumius venait d'ê- « tre défaite par les Gaulois, et que les villes se dé- « claraient en faveur de Carthage; et qu'au levant, les « villes soumises par la force, et toujours amies de l'in- « dépendance, ne respiraient que la liberté! quand par- « tout régna la discorde et l'esprit d'insurrection; quand « on reconnut pour des ennemis longtemps cachés ceux « qu'on appelait les alliés des Romains; quand le suc- « cesseur d'Hiéron abjura leur pesante amitié; quand « la Grèce applaudit aux succès d'Annibal; quand Phi- « lippe de Macédoine offrit son alliance au vainqueur! « Le nom romain eût peut-être cessé d'exister. L'Italie, « divisée en petits États, n'eût point été une puissance; « ou, réunie sous la domination punique, elle serait « devenue une puissance carthaginoise, et l'histoire de « l'Europe entière, depuis cette époque jusqu'à nos « jours, aurait été fort différente de ce qu'elle est. Peut- « être cette partie du monde ne serait-elle pas encore « civilisée; peut-être sa civilisation, ses sciences, ses « arts, seraient-ils autres qu'ils ne sont; car elle a pri- « mitivement tout reçu des Romains, qui avaient tout « reçu des Grecs. »

Je dois dire, Messieurs, que je n'adopterais pas sans

restriction toutes ces idées de Lévesque; je crois surtout qu'il ne tient point assez compte du caractère national des Romains; et je conviens d'ailleurs que, lorsqu'il s'agit de savoir quel aurait été le succès d'une entreprise qui n'a pas été tentée, on ne saurait s'exprimer avec trop de réserve. J'ajouterai même, à l'appui de l'opinion que je n'embrasse pas, un document dont ses défenseurs ont négligé de faire usage: c'est un texte d'Appien où il est dit qu'Annibal, lorsqu'on le félicitait à Cannes de cette récente victoire, répondit qu'il ne désirait pas du tout d'en remporter jamais de pareilles. Pyrrhus avait tenu le même langage après un triomphe chèrement acheté; et l'on peut en conclure que celui de Cannes avait été aussi fort coûteux, et ne laissait pas au vainqueur toutes ses forces. Mais enfin, s'il fallait absolument avoir un avis sur le parti qu'il aurait dû prendre, j'oserais croire qu'on peut, sans mériter le reproche de témérité ou d'indocilité, penser à cet égard comme Maharbal, Tite-Live, Florus, presque tous les anciens, et plusieurs modernes recommandables.

Le jeune Scipion, que nous avons vu résister avec tant d'énergie aux projets inciviques de Métellus et de quelques autres Romains, est celui qui méritera par de plus éclatants succès le surnom d'Africain. Il n'était alors âgé que de dix-huit à dix-neuf ans, ainsi qu'on le conclut des autres circonstances de sa vie. Le serment mémorable qu'il prononce dans Tite-Live a été versifié par Silius Italicus avec une prolixité qui en affaiblit le grand caractère. Fabretti en a retrouvé la formule dans une inscription relative à un fait d'une époque moins ancienne, et ainsi conçue : *Si sciens fallo fefellerove*,

tum me, liberosque meos Jupiter optimus maximus (ac divus Augustus) cæterique omnes di immortales [expert]*em patria, incolumitate fortunisque omnibus, faxint.*

Il nous reste, Messieurs, à rechercher la date précise de la bataille de Cannes: elle nous est donnée par Aulu-Gelle, d'après Claudius Quadrigarius : *Quintus* Claudius *Annalium quinto cladem illam pugnæ cannensis vastissimam factam dicit ante diem quartum nonas sextiles;* et par Macrobe dans les mêmes termes : mais ce quatrième jour avant les nones du mois sextilis, c'est-à-dire le 2 août de l'an de Rome 538, correspond réellement au 5 septembre julien de l'an 216 avant l'ère vulgaire. C'était le cinquième mois du consulat de Térentius Varron, consulat dont Tite-Live continue l'histoire dans les six derniers chapitres de son vingt-deuxième livre.

Les préteurs Furius Philus et Manius Pomponius convoquèrent les sénateurs dans la cour Hostilia, pour aviser aux moyens de défendre la ville; car on ne doutait point qu'après la destruction des armées romaines l'ennemi ne la vînt attaquer, dernier coup à porter pour finir la guerre. Au sein de ces malheurs extrêmes et inouïs, qui semblaient sans remède; au bruit des clameurs et des lamentations de toutes les femmes, lorsqu'en chaque famille on pleurait tous les absents, les vivants comme les morts, Fabius Maximus proposa d'envoyer, sur les voies Appienne et Latine, des cavaliers expéditifs, qui rencontreraient infailliblement des fugitifs dispersés, les interrogeraient, et viendraient faire un rapport. On saurait ainsi ce qu'étaient devenus les consuls et l'armée, quelles ressources les dieux

immortels avaient, par pitié, conservées à la république, où se trouvaient les débris des légions, en quel lieu Annibal s'était établi après la bataille, quels étaient ses préparatifs, ses mouvements, ses desseins. Il fallait, pour prendre ces informations, de jeunes citoyens très-alertes. Ce qu'avaient à faire les pères conscrits, à défaut des magistrats réduits à un trop petit nombre, c'était de dissiper le trouble et l'effroi qui régnaient dans Rome, d'éloigner les femmes de tous les lieux publics, de les obliger à se tenir enfermées dans l'intérieur de leurs maisons, d'interdire les lamentations bruyantes même au sein des familles, d'imposer silence dans les lieux publics, d'adresser aux préteurs tous les messages qui surviendraient, de recueillir chacun dans ses foyers les nouvelles d'un intérêt domestique, de placer des gardes aux portes de la ville pour empêcher de sortir et de chercher le salut ailleurs que dans l'enceinte des murs. On attendrait que le trouble eût cessé, avant de convoquer le sénat et de reprendre la délibération sur les moyens de défense.

Tous se rangent à cet avis; et lorsque par ordre des magistrats la foule s'est retirée du Forum, tandis que les sénateurs vont calmer en divers quartiers l'agitation des esprits, arrive une lettre du consul Varron : elle annonce la mort d'Æmilius et le désastre de l'armée; que Varron lui-même est à Canusium; qu'il y rassemble les débris du naufrage; qu'il a dix mille hommes, mais qui ne forment point un corps régulier; qu'Annibal est encore à Cannes; qu'il y vend des captifs et du butin; qu'il y tient un marché, et qu'on ne reconnaît en lui ni l'activité d'un vainqueur ni la dignité d'un grand capitaine. En même temps, chaque fa-

mille apprit ses propres pertes. Le deuil s'étendit sur la ville entière; on interrompit la fête annuelle de Cérès, interdite par les lois religieuses aux affligés : il n'y avait pas une seule mère de famille qui n'eût des morts à pleurer. Remarquons ici, Messieurs, que, selon Varron et Festus, cette fête de Cérès se célébrait le 19 août romain, qui, en cette année, correspondait au 22 septembre julien, dix-sept jours après la date que nous avons donnée à la bataille. Cette affliction générale aurait suspendu tous les sacrifices publics et privés, continue Tite-Live, si un sénatus-consulte n'avait limité le deuil à trente jours. Le trouble étant apaisé, on rassembla les sénateurs; et des lettres écrites de Sicile par le propréteur Otacilius les informèrent qu'une flotte carthaginoise désolait les États du roi Hiéron; que le propréteur se disposait à y porter les secours réclamés par ce prince; mais qu'une autre flotte africaine se tenait aux îles Égates, bien équipée, et toute prête, dès qu'elle le saurait parti pour protéger la côte de Syracuse, à tomber sur Lilybée et sur les autres possessions romaines; qu'ainsi l'on avait besoin d'une flotte nouvelle, si l'on voulait défendre à la fois, en Sicile, l'allié et les conquêtes de la république.

Après la lecture de ces lettres du consul et du propréteur, on résolut d'envoyer Marcellus, commandant de la flotte d'Ostie, à Canusium, où il se mettrait à la tête des troupes, et de déclarer à Varron qu'on désirait qu'après les avoir remises, il revînt à Rome aussitôt qu'il le pourrait sans compromettre les intérêts publics. A la suite des désastres vinrent les prodiges : c'en était un effrayant que la séduction de deux vestales, Opimia et Floronia, en une année. La première fut enterrée

vive près de la porte Colline, selon l'usage; l'autre se donna la mort. Son complice, greffier du collége sacerdotal, fut battu de verges, dans le Comitium, par le grand pontife, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Les décemvirs reçurent l'ordre de consulter les livres sibyllins; et de plus on envoya Quintus Fabius Pictor à Delphes, pour demander à l'oracle par quelles prières, par quelles expiations, on pourrait apaiser les dieux, et quel serait le terme de tant de calamités. En attendant son retour, on fit quelques sacrifices extraordinaires, prescrits par les livres fatidiques : par exemple, on enterra vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, dans le marché aux bœufs, au lieu qui est resté fermé par une enceinte de pierres, lieu jadis flétri par des pratiques religieuses si peu dignes des Romains. C'est, Messieurs, une réflexion de l'historien; car je crois, pour son honneur, qu'il faut entendre ainsi ses paroles, *Locum... minime romano sacro imbutum*. Quand on se crut quitte envers les dieux, Marcellus envoya d'Ostie à Rome, pour la défense de cette ville, quinze cents soldats enrôlés dans la flotte. Il fit ensuite partir en avance pour la Campanie, sous la conduite de tribuns militaires, une légion qui se trouvait sur ces mêmes vaisseaux; c'était la troisième; et, peu de jours après, ayant remis la flotte à Furius Philus, son collègue, il marcha lui-même à grandes journées vers Canusium. Les pères conscrits voulurent un dictateur; ce fut Junius Péra, qui eut Titus Sempronius pour maître de la cavalerie. On enrôla les jeunes gens depuis l'âge de dix-sept ans; on en prit même au-dessous; et l'on en fit quatre légions et un corps de mille cavaliers. On demanda aux alliés du Latium le contingent

de troupes qu'ils devaient fournir; on se pourvut d'armes, de javelots, d'autres munitions, en se servant des dépouilles jadis enlevées aux ennemis, et maintenant arrachées des temples et des portiques. A défaut d'un nombre suffisant d'hommes libres, il fallut recourir à une nouvelle espèce d'enrôlement, lever huit mille esclaves des plus vigoureux. Après s'être assuré qu'ils consentaient à porter les armes, le gouvernement les acheta de leurs maîtres et les équipa. Il préféra ces recrues, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'en avoir à meilleur compte en rachetant des prisonniers. En effet, Annibal, moins occupé des soins de la guerre que du butin conquis à Cannes, avait fait défiler devant lui tous ses prisonniers, et mis à part les alliés de Rome, pour leur adresser des paroles affectueuses, ainsi qu'il en avait usé auprès de la Trébie et du lac de Trasimène: Il les renvoya sans rançon; et, ce qui ne lui était pas encore arrivé, il tint aux Romains eux-mêmes un assez doux langage : Non, il ne faisait point à Rome une guerre d'extermination; il n'était armé que pour soutenir la dignité et la puissance de sa république. Ses pères avaient cédé à la valeur romaine ; ses efforts ne tendaient qu'à obtenir, à son tour, qu'on cédât à la fortune et à la bravoure de Carthage. Il laissait donc aux prisonniers la faculté de se racheter à raison de quatre cents pièces quadriges par cavalier, de trois cents par piéton, de cent par esclave (deux cents francs, cent cinquante et cinquante). Quoique la rançon des cavaliers fût de cette manière portée plus haut que le terme convenu par leur capitulation, la joie de sortir de captivité les entraînait à souscrire à des conditions quelconques. Il leur plut d'élire et de députer au sénat

dix des leurs, qu'on laissa partir sans exiger d'autre assurance que le serment de revenir. Carthalon, noble africain, les accompagna, chargé de négocier, si les esprits inclinaient à la paix. L'un de ces envoyés, par une ruse peu digne d'un Romain, crut se dégager de sa promesse, en retournant au camp des Carthaginois peu après son départ, sous prétexte d'un oubli : avant la nuit il rejoignit ses compagnons. Dès qu'on sut à Rome qu'ils arrivaient, et Carthalon avec eux, un licteur fut envoyé au-devant de cet officier carthaginois, pour lui enjoindre, au nom du dictateur, de sortir, avant la fin du jour, du térritoire des Romains. Quant aux députés des prisonniers, ils obtinrent du dictateur une audience du sénat; et Tite-Live prête à leur chef, Marcus Junius, une longue oraison tendant à obtenir leur rachat. Ils savent bien que Rome ést avare de la faveur qu'ils sollicitent; mais ils font valoir les motifs particuliers qu'ils auraient de la réclamer comme un acte de justice. Ils n'ont pas rendu leurs armes sur le champ de bataille; ils s'y sont maintenus tout le jour sur des monceaux de cadavres; et, retirés, quand il l'a fallu, dans leur camp, ils ont, malgré leurs fatigues et leurs blessures, défendu leurs retranchements avec le même courage. Le lendemain, investis par une armée victorieuse, qui ne leur laissait pas la faculté d'aller puiser de l'eau, ils ont pensé qu'il suffisait bien que Rome eût perdu cinquante mille guerriers, et qu'un bien moindre nombre pouvait survivre sans déshònneur à ce désastre. Voilà quand et comment ils se sont résignés à capituler, à traiter de leur rançon, et à livrer des armes inutiles entre leurs mains. Junius rappelle ensuite les exemples des Romains rachetés ja-

dis de Brennus et moins anciennement de Pyrrhus, après les journées d'Allia et d'Héraclée. Il prie de considérer qu'une partie des prisonniers de Cannes avait été chargée, par les généraux, de la garde des camps, et qu'elle y a rempli ses devoirs aussi longtemps qu'elle l'a pu faire. Il ne veut plaider sa cause aux dépens d'aucun des guerriers ses compatriotes; mais serait-il juste pourtant de traiter avec plus d'égards ceux qui ont fui à Canusium ou à Venouse, et de décerner un prix à l'agilité des pieds, à la célérité de la course? Il ajoute que, lorsqu'on arme huit mille esclaves, il peut sembler étrange qu'on ne veuille pas recouvrer dix mille citoyens, dont la rançon ne coûterait pas si cher. A-t-on résolu de les abandonner à la merci d'un barbare, d'un Africain, en qui l'avarice le dispute à la cruauté? Ne ressent-on plus de pitié pour des concitoyens enchaînés, réduits à la misère extrême, ni pour leurs parents éplorés, qui attendent aux portes du sénat une réponse déjà trop tardive? Non, quand Annibal voudrait se montrer humain, contre son naturel, la vie n'aurait aucun prix pour ceux que Rome aurait jugés indignes d'être rachetés par elle. Je me borne, Messieurs, à un simple précis de ce discours, qui n'a guère d'autre valeur que celle d'une composition oratoire de l'historien.

Quand Junius eut fini de parler, la place retentit des cris plaintifs de ses compagnons d'infortune, de leurs pères, de leurs frères, de leurs mères et de leurs épouses, de tous leurs proches. Le sénat fit éloigner les assistants, et se mit à délibérer. Les avis étaient partagés. Les uns voulaient que l'État payât les rançons; d'autres, qu'on permît seulement aux captifs de

les payer de leurs propres deniers, sauf à leur faire au besoin des avances prises sur le trésor public, mais sous de bonnes cautions et de sûres hypothèques. Vint le tour de Titus Manlius Torquatus, homme d'une sévérité antique, si ce n'était d'une excessive dureté, ainsi qu'en jugeaient quelques-uns : il dit que, si les députés s'étaient bornés à demander le rachat de tant de prisonniers, il se serait contenté lui-même à opiner, en peu de mots, contre leur demande, sans leur adresser aucun reproche; il aurait simplement retracé la pratique constante des anciens, et montré la nécessité d'un nouvel exemple pour le maintien de la discipline militaire. Mais, puisqu'ils venaient de se vanter en quelque sorte d'avoir capitulé, puisqu'ils se préféraient aux guerriers pris sur le champ de bataille, même aux réfugiés à Venouse et à Canusium, par conséquent au consul Varron lui-même, il est à propos que les pères conscrits sachent bien ce qui s'est passé. « Que ne m'est-il « donné, continue Torquatus, de vous en parler en pré« sence de ce brave Sempronius qu'ils auraient dû sui« vre! Ils pouvaient profiter de la fatigue des ennemis, « de l'ivresse des vainqueurs; ils pouvaient, armés au « nombre de sept mille, se faire jour à travers des trou« pes endormies. Sempronius n'a cessé de les y exhor« ter durant toute une nuit; il allait se mettre à leur « tête; avant le jour il les eût conduits en des lieux sûrs, « en des villes alliées. Nos aïeux ont vu ce qu'a fait « dans le Samnium Publius Décius, simple tribun lé« gionnaire; nous-mêmes, dans notre jeunesse, dans « la première guerre punique, nous avons vu le géné« reux dévouement de Calpurnius Flamma, lorsque, en« traînant trois cents volontaires vers une hauteur envi-

« ronnée d'ennemis, il s'écriait : Mourons, mes amis, et « par notre mort délivrons les légions enfermées de tou« tes parts! Si Sempronius avait eu à vous tenir ce lan« gage, aurait-il regardé comme des hommes, comme « des Romains, ceux qui n'auraient pas suivi ses pas? « Eh bien! avec vous il ne s'agissait pas d'héroïsme et « de gloire: Sempronius ne vous proposait qu'un moyen « de salut; il vous ouvrait le chemin qui vous devait « ramener dans votre patrie, dans vos familles. Que « venez-vous demander aujourd'hui, vous qui vous êtes « rayés de nos rôles, vous qui avez aliéné vos droits de « cité, qui vous êtes constitués esclaves de Carthage? « Sourds à la voix de Sempronius, vous avez, quelques « heures après, écouté celle d'Annibal; et, dociles à ses « conseils, vous lui avez livré votre camp et vos armes. « Mais pourquoi accuser de lâcheté ceux que je puis ac« cuser d'un crime? *Quam ego ignaviam istorum accu« so, quum scelus possim accusare?* Non-seulement ils « ont refusé de suivre Sempronius, mais ils ont voulu le « retenir, ils se sont opposés de toutes leurs forces à son « départ; et ils y auraient réussi, si cette foule de lâches « avait pu résister à une poignée de braves. Il a fallu que « Sempronius et ses six cents compagnons pénétrassent « à travers leurs indignes concitoyens, avant de se faire « jour entre les postes ennemis. Pères conscrits, sans « l'infidélité de ceux qui viennent implorer votre clé« mence, ils osent même dire votre justice, vous auriez « maintenant à Canusium vingt mille soldats intrépides, « et citoyens dévoués. Prétendra-t-on que ces captifs se « sont vaillamment défendus au sein de leur camp; qu'ils « y ont soutenu un siége de plusieurs jours et plusieurs « nuits; qu'épuisés de fatigues et de faim, dénués de

« toutes ressources, ils n'ont cédé qu'à la nécessité ? Non : « l'ennemi s'est approché de leurs tentes au point du « jour ; et, avant la deuxième heure, ils s'étaient déjà ren- « dus, sans avoir tenté la chance d'un combat. Mon avis « est donc qu'il ne faut pas plus les retirer des mains « d'Annibal, que lui livrer les braves qui, en se faisant « jour au milieu de ses troupes, ont su, à force de « vaillance, se conserver à la patrie. » J'ai aussi, Messieurs, abrégé cette harangue véhémente, qui a dans Tite-Live encore plus d'étendue que celle de Junius. Ce sont là, vous le savez, des exercices de rhétorique, plutôt que des morceaux d'histoire.

Quoique la plupart des sénateurs eussent des parents parmi les prisonniers, le sénat craignit les dangers d'une indulgence dont les anciens n'avaient pas donné l'exemple. On considérait surtout la dépense qu'elle exigerait. Fallait-il épuiser le trésor public, à qui l'achat et l'armement des esclaves venaient d'être si coûteux ? Et convenait-il d'enrichir Annibal au moment où, selon le bruit public, son plus grand malaise était de manquer d'argent ? Une si triste réponse, le refus de racheter les captifs, renouvela le deuil public : que de cris, que de plaintes amères lorsqu'on reconduisit les députés à la porte de la ville ! L'un d'eux se retira dans sa maison ; c'était celui qui croyait avoir rempli tous ses engagements par un retour illusoire dans le camp des Carthaginois. Dès que cette fraude fut connue, on en fit un rapport au sénat, où l'on résolut unanimement de l'arrêter, et de le faire ramener au camp d'Annibal. Tite-Live avoue que l'affaire des prisonniers se raconte d'une autre manière : des historiens disent qu'il vint d'abord dix députés, que les sénateurs hésitè-

rent à laisser entrer dans la ville; qu'on ne les y reçut qu'en refusant de les entendre; que ceux qui les avaient envoyés, ne les voyant pas revenir, en dépêchèrent trois autres, Lucius Scribonius, Caius Calpurnius et Lucius Manlius; qu'alors un tribun du peuple, parent de Scribonius, fit un rapport qui tendait au rachat; que le sénat décida le contraire; que les trois nouveaux députés retournèrent auprès d'Annibal; que les dix premiers restèrent, se prétendant quittes de leur serment, parce qu'après leur sortie du camp ennemi ils y étaient rentrés, sous prétexte qu'ils avaient oublié de prendre la liste des captifs; qu'il y eut de grands débats dans le sénat sur la question de savoir si on les livrerait à leur vainqueur; que ceux qui les voulaient renvoyer ainsi succombèrent, mais d'un petit nombre de voix; que du reste, sous les censeurs suivants, ces dix Romains, infidèles à leurs promesses, subirent tous les genres de flétrissure et d'ignominie, en sorte qu'il y en eut qui se donnèrent aussitôt la mort, et que les autres se virent forcés de ne jamais paraître dans le Forum, même de ne plus se montrer dans les lieux publics et en plein jour. On peut s'étonner de ce désaccord entre les auteurs : il serait difficile de discerner quel est, entre ces deux récits, le véritable. Ce qui est trop certain, c'est que ce désastre de Cannes surpassait tous ceux que Rome avait jusqu'alors essuyés : elle en eut la preuve dans la défection de ceux de ses alliés dont le dévouement semblait le plus inaltérable; ils la quittèrent, parce qu'ils désespéraient de sa fortune et de sa puissance. Elle vit passer dans le parti de Carthage les Atellans, les Calatins, les Hirpins, beaucoup d'Apuliens, tous les Samnites excepté les Pentriens, tous

les Bruttiens, les Lucaniens; de plus, les Salentins et presque toute la Grande Grèce, les Tarentins, les Métapontins, les Crotoniates, les Locriens et tous les Gaulois cisalpins. Tant de calamités cependant et la perte de tant d'auxiliaires n'entraînèrent les Romains à parler de paix ni avant l'arrivée du consul dans leurs murs, ni quand son retour renouvela le souvenir de leur défaite. Telle fut la hauteur des sentiments de la cité, que, lorsque Varron revint après des malheurs dont il était la principale cause, tous les ordres de l'État accoururent à sa rencontre, et lui rendirent grâces de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république. S'il eût été général des Carthaginois, on ne lui eût épargné aucun supplice : *Gratiæ actæ quod de republica non desperasset; cui, si Carthaginiensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret.* Ces paroles terminent le vingt-deuxième livre de Tite-Live.

Cet historien nous a montré Fabius rétablissant l'ordre au sein de Rome épouvantée. Ce fut alors, dit Plutarque, que cette lenteur, qu'on avait appelée timidité, parut une sagesse presque divine, une céleste prévoyance. Le peuple mit tout son espoir en Fabius, qui, au milieu de ces lamentations inutiles et de ce trouble périlleux, marchait par la ville d'un pas assuré, d'un air calme et serein, et inspirait le courage par ses exemples. Il rassembla les sénateurs; il fit placer des gardes aux portes de la ville, renferma le deuil dans les maisons, et le limita partout à trente jours. Plutarque dit qu'il fit omettre tout à fait les sacrifices et la procession qui se pratiquaient ordinairement à la fête de Cérès. Selon Tite-Live et Valère-Maxime, cette solennité fut seulement remise après les trente jours de deuil;

Festus dit cent jours, ce qui semble erroné. Les anciens usages accordaient aux femmes un an pour pleurer leurs époux, à ce que rapporte Sénèque : *Annum feminis ad lugendum constituere majores ;* mais ailleurs ce même écrivain réduit ce deuil à dix mois : *Majores decem mensium spatium lugentibus viros dederunt.*

Marcellus, que l'on envoyait à Canusium au mois de septembre 216, avait été consul en 222. Plutarque a aussi écrit sa vie, et peint ses mœurs à la fois douces et guerrières. C'était un des plus illustres citoyens romains de cette époque. Appien dit qu'il conduisit à Téanum dix mille fantassins et deux mille cavaliers, pour observer la marche d'Annibal et le retenir loin de Rome. Nous lisons dans le même auteur que le Fabius Pictor envoyé à Delphes pour consulter l'oracle était celui qui a écrit des annales ; mais, quoi qu'en aient dit par inadvertance plusieurs modernes, j'ai tâché de vous prouver, dans l'une de nos séances précédentes, que ce n'est point celui qui a peint le temple de la Concorde et mérité par là le surnom de Pictor, puisque ces peintures sont de l'an 304 ou 303 avant notre ère, quatre-vingt-sept ans avant le voyage à Delphes dont il est ici question, voyage après lequel Fabius a vécu encore plusieurs années. Plutarque dit seulement qu'il était parent du dictateur. On n'enrôla les huit mille esclaves qu'après leur avoir demandé s'ils y consentaient ; et, comme ils répondaient, Je le veux bien, *volo*, on les qualifia *volones*, volons ou volontaires. Tite-Live emploiera ce terme dans ses livres XXIII et XXIV. Il nous a fait connaître l'un des motifs qui portait Annibal à traiter les prisonniers romains avec quelques ménagements, et à leur proposer de se racheter : il

avait besoin d'argent; mais, selon Polybe, il considérait de plus que les guerriers de Rome, obligés de vaincre, s'ils ne voulaient tomber en servitude, se commandaient les plus violents efforts; que leur courage croissait dans les périls; et qu'ils combattraient avec moins de vaillance, par conséquent avec moins de succès, si, à l'avenir, ils pouvaient espérer de redevenir libres et citoyens après leur défaite et quelques jours de captivité. Voilà pourquoi, dit Condillac d'après l'historien grec, il offrait de rendre les prisonniers qu'il avait faits, et c'est pourquoi aussi le sénat refusait de les racheter. Dans Appien, au lieu de dix députés qui viennent à Rome solliciter ce rachat, il n'y en a que trois, dont le chef est Cnéius Sempronius, et non pas, comme dans Tite-Live, Marcus Junius, parent du dictateur Junius Péra. Cicéron, au troisième livre de son traité *de Officiis*, parle de celui des envoyés qui se croyait dégagé de son serment par une vaine subtilité, et que le sénat fit reconduire enchaîné au camp du vainqueur : *Unum ex decem qui paulo post quam egressus erat e castris, rediisset, quasi aliquid esset oblitus, Romæ remansisse. Reditu enim in castra liberatum se esse jurejurando interpretabatur : non recte; fraus enim adstringit, non dissolvit perjurium. Fuit igitur stulta calliditas, perverse imitata prudentiam. Itaque decrevit senatus ut ille veterator et callidus, vinctus, ad Annibalem duceretur.* La résolution que prit le sénat de ne point payer les rançons des huit mille prisonniers, quelque modiques qu'elles fussent, est fort louée par Cicéron : *Sed illud maximum. Octo hominum millia tenebat Annibal.... eos senatus non censuit redimendos, quum id parva pecunia fieri*

posset, ut esset insitum militibus nostris aut vincere aut mori. Des sentiments si élevés dans les cœurs des vaincus étonnèrent le vainqueur, et affaiblirent sa confiance : *Fractum animum Annibalis, quod senatus populusque romanus rebus afflictis tam excelso animo fuisset.* Cicéron fait mention toutefois de la tradition suivie par Acilius, qui a écrit en grec, et selon laquelle plusieurs de ces prisonniers n'auraient point, en effet, repris leurs fers, et auraient été depuis flétris par les censeurs. Aulu-Gelle écrit que, sur les dix, il y en eut huit qui allèrent se remettre à la disposition des Carthaginois; que les deux autres demeurèrent à Rome, prétendant avoir rempli leur promesse par un premier retour au camp ennemi, et que leur mauvaise foi subit une sévère censure. Cornélius Népos est cité par Aulu-Gelle comme ayant dit, au livre V de son recueil d'exemples, qu'une partie du sénat voulait renvoyer ces parjures au général carthaginois, mais que le plus grand nombre n'adopta point cet avis; que cependant cette infidélité fut couverte de tant d'opprobre, que la vie devint odieuse aux coupables, et qu'ils se donnèrent la mort : *Usque adeo intestabiles invisosque fuisse, ut tædium vitæ ceperint necemque sibi consciverint.* Vous remarquerez, Messieurs, qu'on ne lit rien de pareil dans la notice sur Annibal qui est attribuée, fort mal à propos je crois, à Cornélius Népos. En général, les auteurs modernes ont applaudi à la délibération par laquelle les sénateurs refusaient la rançon si vivement réclamée. Rollin lui-même allègue, pour justifier cette sévérité, l'observation de Polybe. Il avoue cependant qu'en plus d'une occasion Rome avait racheté ses prisonniers de guerre; et il a peine à ne pas taxer d'une

dureté excessive et inhumaine l'inflexible rigueur avec laquelle le sénat rejetait les prières de sept mille malheureux (nous avons lu ailleurs huit mille), dont la cause paraissait bien favorable. Cette rigueur a été portée au plus haut terme, s'il est vrai, comme Appien l'assure, que le sénat ait défendu aux parents de ces captifs de les racheter aux dépens des fortunes privées. C'eût été pure tyrannie; et nous pouvons douter au moins de cet excès, puisque Tite-Live nous a dit expressément que ceux des sénateurs qui ne voulaient point qu'on prodiguât ainsi la fortune publique, laissaient aux prisonniers la faculté de faire cet emploi de leurs propres deniers.

Parmi les peuples italiens qui abandonnèrent la cause des Romains pour se vouer à celle de Carthage, des manuscrits de Tite-Live comptent les *Surrentini*, habitants de Surrentum, aujourd'hui Sorrento; mais on préfère la leçon *Salentini*, les Salentins de l'Iapygie, tenant de plus près que Surrentum aux divers pays qui se détachaient de Rome; il faut noter pourtant que la contrée dont Surrentum faisait partie est comprise par Plutarque au nombre des provinces dont la fidélité s'ébranlait. Cet auteur expose parfaitement l'effet de ces défections. Annibal n'avait auparavant en son pouvoir ni ville-magasin, ni port en Italie; il lui fallait vaincre d'énormes difficultés pour venir à bout de pourvoir tant bien que mal à la subsistance de ses troupes; il les nourrissait au jour le jour de ce qu'il pouvait enlever dans les campagnes; point de convois sûrs, point de provisions; il courait çà et là par les sentiers, à la tête d'une grosse troupe de brigands. Maintenant le voilà maître d'une grande partie de la péninsule; il

est devenu riche de vivres et de fourrages. On a beaucoup admiré l'attitude fière que prirent les Romains vaincus et menacés des derniers malheurs, particulièrement la réception solennelle qu'ils firent à ce Térentius Varron, qu'ils pouvaient accuser de leur défaite, et qu'en d'autres circonstances ils auraient traité avec leur sévérité ordinaire. Le consul, en rentrant à Rome, osait à peine lever la tête, dit Plutarque : il vit arriver à sa rencontre le sénat, les magistrats, Fabius même, jadis son censeur intraitable : tous le remerciaient de n'avoir point désespéré de la république, dont il avait compromis le salut. Le même fait est retracé en divers endroits du recueil qui porte le nom de Valère-Maxime, et par Florus : *Paulum puduit, Varro non desperavit.* « Æmilus Paulus avait eu honte de survivre au désastre, « Varron ne désespéra point. » Leurs noms sont réunis sur une médaille d'argent que Vaillant a publiée, et dont l'authenticité n'est d'ailleurs pas très-certaine. Rollin est persuadé que, si les Romains avaient condamné Varron à Rome, comme il l'avait mérité en causant la perte de plus de cinquante mille citoyens, cet arrêt aurait augmenté la consternation et le désespoir, qui n'allaient déjà que trop loin ; au lieu que l'honorable accueil que le sénat fit au consul laissa entrevoir au peuple que le mal n'était point sans remède, que le gouvernement avait des ressources assurées et déjà tout acquises. On continua de traiter Varron avec les mêmes égards ; on lui prorogea le commandement pendant plusieurs années : seulement on avait la précaution de ne le charger que de commissions peu importantes. La politique conseillait d'honorer sa personne ; la prudence, de ne plus s'exposer aux effets de son impéritie et de sa témérité.

Tite-Live ouvre son vingt-troisième livre par un tableau des marches d'Annibal. Après la victoire de Cannes et le pillage des deux camps ennemis, il s'était transporté de l'Apulie dans le Samnium ; et la promesse que lui faisait Statius Trébius de lui livrer la ville de Compsa l'avait attiré chez les Hirpins. Ce Trébius, l'un des nobles du pays, se voyait opprimé par la faction des Mopsius, famille devenue très-puissante par la faveur des Romains. A la nouvelle de l'affaire de Cannes, et quand Trébius annonça l'arrivée d'Annibal, les Mopsius et leurs partisans désertèrent la ville, qui, livrée sans combat au vainqueur, reçut une garnison carthaginoise. Annibal y déposa son butin, son bagage ; et, divisant son armée, il dépêcha Magon pour recevoir à composition les villes de cette contrée qui se détachaient de Rome, et contraindre à cette défection celles qui s'y refusaient; lui-même il se dirigea par la Campanie vers la mer Inférieure, se proposant de prendre Naples, afin d'avoir une ville maritime. Dès qu'il eut pénétré dans ce territoire, il disposa une partie de ses Numides dans les chemins creux et les enfoncements propres aux embuscades, et ordonna aux autres de s'avancer jusqu'aux portes de Naples, en étalant devant eux le butin recueilli dans les champs. A l'aspect d'une si petite troupe, mal en ordre, les Napolitains font sortir un détachement que les Numides, par une fuite simulée, attirent dans les embuscades, où il est bientôt enveloppé; si bien que pas un homme n'eût échappé, sans la proximité de la mer, et sans le secours des barques de pêcheurs voisines du rivage, et dans lesquelles ceux qui savaient nager trouvèrent un refuge. Toutefois quelques jeunes nobles y furent tués ou pris, entre au-

tres Hégéas, commandant de cavalerie, qui s'était laissé trop entraîner à poursuivre ces Numides dans leur fausse retraite. Du reste, Annibal ne songea plus à prendre la ville, lorsqu'il eut reconnu de ses yeux que les murailles rendraient l'assaut fort difficile. Il se détourna vers Capoue, que les faveurs de la fortune et l'abus de la liberté populaire avaient concouru à corrompre. Là Pacuvius Calavius, homme d'un rang éminent, et jouissant d'une popularité et d'une puissance acquises par des moyens peu honorables, avait mis le sénat sous la dépendance du peuple et sous la sienne propre. En l'année où Rome succombait près de Trasimène, il exerçait la magistrature suprême : persuadé que les plébéiens, ulcérés depuis longtemps contre le sénat, saisiraient l'occasion d'une révolution, et que leur audace criminelle pourrait se porter jusqu'à vouloir égorger les sénateurs et livrer la ville aux Carthaginois, si Annibal s'en approchait à la tête d'une armée victorieuse, ce pervers Pacuvius, qui n'était pourtant pas déterminé aux derniers excès, aimant mieux dominer la cité que de la laisser détruire, et sachant bien qu'on ne maintient pas longtemps un État qui n'a plus de conseil public, imagina un moyen de conserver un sénat qu'il tiendrait asservi à ses volontés et aux caprices de la multitude. Il le convoque ; il déclare qu'ayant épousé une fille d'Appius Claudius, dont il a des enfants, et marié la sienne à Livius, citoyen de Rome, il n'aurait jamais vu avec plaisir qu'on se disposât à trahir la cause de cette république, si ce parti n'était devenu nécessaire. Après ce préambule, il expose qu'on est menacé d'un péril bien plus grave et plus imminent. Ce n'est plus à l'abolition du sénat que le peuple aspire, mais au

massacre des sénateurs, afin de livrer aux Africains et à leur général une cité qui n'aura plus de chefs. Il peut les préserver de ce malheur, si, oubliant leurs anciens débats, ils veulent se confier à lui seul. La crainte leur ayant commandé cette résignation, « Je vais, leur dit-il, « vous enfermer dans cette salle; et, feignant d'être le « complice de ceux qui conspirent contre vous, approu-« vant en apparence leurs desseins, auxquels je m'oppose-« rais vainement, je trouverai le moyen de vous sauver : « je vous offre sur ce point toutes les garanties que vous « pourrez désirer. » On reçut ses serments; il sortit, fit fermer les portes, et laissa des gardes dans le vestibule, afin que personne ne pût entrer ni sortir sans sa permission. Ayant ensuite assemblé le peuple : « Campaniens, « dit-il, vous avez souvent désiré qu'il fût en votre pou-« voir de punir un sénat pervers et détestable. Vous le « pouvez maintenant, et sans attaquer en tumulte, à « vos risques et périls, chacun de ces personnages dans « une maison défendue par des clients et des esclaves : « vous avez un moyen sûr et facile de vous venger. Je « vous les livre tous enfermés dans leur salle, isolés et « désarmés. Point de coups imprévus ou hasardeux à por-« ter. Vous allez prononcer sur le sort de chacun d'eux : « ils subiront l'un après l'autre les peines qu'ils ont mé-« ritées. Mais, en écoutant vos justes ressentiments, vous « songerez davantage encore à votre salut et à vos inté-« rêts; car je crois que vous haïssez ces sénateurs, sans « vouloir pourtant abolir le sénat. Il faut, en effet, ou un « roi, chose abominable à vos yeux, ou un sénat qui « soit le conseil d'une cité libre : *Quippe aut rex* (*quod « abominandum*) *aut quod unum liberæ civitatis con-« silium est, senatus habendus est.* Ainsi deux mesures

« à prendre à la fois : détruire l'ancien sénat, et en créer « un nouveau. Je vais faire comparaître successivement « chaque sénateur devant vous ; je prendrai vos ordres, et « chacun de vos arrêts s'exécutera ; mais, avant le supplice « du coupable, vous aurez à lui donner un successeur « vertueux et digne de vos suffrages. » Ayant ainsi parlé, il s'assied, jette dans une urne les noms de tous les sénateurs, et, au premier nom que le sort amène, il envoie chercher celui qui le porte, pour le traduire devant l'assemblée du peuple. A ce nom, clameur générale : c'est un méchant, un malfaiteur, digne du supplice. « Je vois, « dit Pacuvius, que la sentence de celui-là est portée, il « est condamné : au lieu donc de ce sénateur inique et per« vers, choisissez-en un bon et juste. » D'abord on garda le silence, n'en trouvant pas de meilleur ; puis un opinant moins timide proposa un candidat. A l'instant des cris s'élèvent, plus violents que les premiers : les uns ne connaissent pas ce personnage, les autres lui reprochent ses turpitudes, sa basse extraction, sa pénurie sordide, l'ignoble trafic ou métier qu'il a exercé. L'embarras devint bien plus grand lorsqu'il fut question de remplacer le second sénateur, puis le troisième : on ne voulait point d'eux, on ne savait qui leur substituer. Il était superflu de reparler de ceux qui n'avaient entendu proférer leurs noms que pour les voir couverts d'opprobres ; les autres noms étaient plus vils encore, plus obscurs que ceux qui avaient obtenu les premières mentions. L'assemblée s'écoula ainsi, en disant qu'après tout un mal bien connu était le plus tolérable, et en ordonnant que les sénateurs fussent délivrés de leurs gardes.

Ce récit, Messieurs, n'est pas du nombre de ceux

que j'oserais vous donner pour bien avéré; mais M. Andrieux y a trouvé le sujet de l'un de ses ingénieux contes. En voici les derniers détails :

Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne; et le premier qui sort
Est, aux regards du peuple, amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace :
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel;
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius; le cri public m'atteste
« Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.
« Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
« Quel homme vertueux devra lui succéder.
« Pesez les candidats, tenez bien la balance :
« Voyons, qui nommez-vous? » Il se fit un silence :
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre à cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à l'instant contre lui s'élevèrent.
Pouvait-on présenter un pareil sénateur?
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur.
Le second proposé fut accueilli de même;
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés.
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.

Pour tirer de ce conte la leçon politique et morale qu'il semble contenir, M. Andrieux prête à Pacuvius un discours qu'on ne lit pas dans Tite-Live.

De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
« Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
« D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
« Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
« Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
« Ajournons, citoyens, ce dangereux procès :
« D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
« Éteignons nos débats; que le passé s'oublie;
« Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »

Tite-Live ne peint pas Pacuvius Calavius comme un si bon citoyen, ni comme un si véritable ennemi d'Annibal : il ne lui attribue ici d'autre dessein que de s'attacher les sénateurs. Ils crurent lui devoir la vie : ils lui obéirent encore plus qu'au peuple; et, sans armes, il exerçait une domination que tout le monde lui déférait. Dès lors ces sénateurs, oubliant leur dignité, renonçant à leur liberté, se mirent à flatter les plébéiens, à les saluer, à les attirer par des prévenances, à leur servir des festins magnifiques, à se charger des causes populaires, à les plaider, à se concilier par des complaisances judiciaires la faveur de la multitude. Il ne se faisait plus rien dans le sénat autrement que si c'eût été dans un conseil plébéien. Cette cité, qui toujours avait été disposée à de licencieux plaisirs, par la dépravation des esprits, par l'affluence des voluptés, des délices que la mer et la terre lui prodiguaient, ne mettait point de bornes à ses débauches, à ses dépenses, depuis que les grands ne gardaient plus de mesures dans leur condescendance, ni le peuple dans ses audacieux caprices. A ce mépris des lois, des magistrats, du sénat, la bataille de Cannes ajouta le discrédit de la puissance romaine, dont le nom semblait un dernier frein. L'unique obstacle à une défection soudaine était dans les mariages qui avaient allié aux Romains plusieurs familles illus-

tres et puissantes de Capoue, et dans la crainte de compromettre ceux des citoyens de cette ville qui servaient dans les armées de Rome, surtout trois cents chevaliers issus des plus nobles maisons campaniennes, et maintenant envoyés en garnison en Sicile. Les parents de ces chevaliers n'obtinrent qu'avec peine qu'on chargeât des députés de se rendre auprès de Varron. Ils le trouvèrent, non pas encore à Canusium, mais à Venouse, avec un petit nombre de soldats à demi armés; spectacle qui devait exciter la compassion d'alliés fidèles, le mépris d'hommes insolents et perfides tels qu'étaient les Campaniens. Le consul rendit de plus en plus défavorable l'idée qu'on avait prise de sa situation et de sa personne; car il découvrit et mit à nu tout son désastre. Les députés lui annonçaient que le sénat et le peuple de la Campanie, affligés des adversités de Rome, tiendraient à sa disposition les secours dont elle aurait besoin; il répondit: « C'est le langage ordinaire « des alliés que vous me tenez là; Campaniens, ce « n'est point celui qui convient à notre fortune pré« sente. Vous nous pressez de vous demander ce qui « nous manque pour continuer cette guerre, comme « si la journée de Cannes nous avait laissé quelque débris « qui fût à restaurer par nos alliés! Vous dirai-je qu'il « nous faut de l'infanterie, quand nous n'avons point « de cavalerie? de l'argent, quand nous sommes dé« pourvus de tant d'autres choses? Non, la fortune ne « nous a rien conservé qui soit susceptible de supplé« ments : légions, cavalerie, armes, enseignes, chevaux, « soldats, argent, munitions, tout a péri dans la ba« taille, ou le lendemain, dans les deux camps que nous « avons perdus. Il ne s'agit point de nous aider dans

« une guerre contre Carthage, mais de l'entreprendre « pour nous. Qu'il vous souvienne du temps où vos an- « cêtres éperdus, repoussés dans l'intérieur de leurs « murs, tremblant devant les Samnites, même devant « les Sidicins, ont été si fidèlement défendus par nous « à Satricule; et de cette guerre que nous avons pour « vous entreprise et soutenue durant près de cent an- « nées, au milieu de tant de vicissitudes. Ajoutez que « nous vous avons traités comme des associés, non « comme des sujets; que vos lois ont été maintenues; « qu'enfin, ce qui était avant notre désastre un avan- « tage du plus haut prix, beaucoup d'entre vous ont « partagé avec nous les droits de citoyens romains. « C'est donc à vous, Campaniens, à considérer comme « vous étant communes avec nous, et la défaite que « nous avons essuyée, et la patrie qu'il faut défendre. « Nous n'avons point affaire à des Samnites ou à des « Étrusques; ce que nous raviraient de tels adversaires « demeurerait du moins en Italie. Notre ennemi est un « Carthaginois, qui traîne à sa suite d'autres Africains, « des barbares venus des colonnes d'Hercule, des rives « de l'Océan, n'ayant ni lois, ni mœurs, ni presque de « langage humain. Ces monstres, si cruels de leur na- « ture et par leurs habitudes, leur chef les a rendus « encore plus féroces, en leur enseignant à bâtir des « ponts et des digues avec des monceaux de corps « humains, et, ce qu'on ne peut dire sans horreur, à se « nourrir de la chair des hommes. Contempler et avoir « pour maîtres des brigands nourris de ces mets exécra- « bles, des impies dont le contact même est une souil- « lure; attendre des lois qu'on recevra de Carthage « et de l'Afrique; voir l'Italie devenue une province

« des Numides et des Maures : quel homme, né dans « cette Italie, peut supporter de telles indignités? Il « vous sera glorieux, Campaniens, de soutenir, de re-« lever, par votre fidélité, par vos armes, la puissance « romaine abattue. Je présume que la Campanie peut « fournir trente mille hommes de pied et quatre mille « de cavalerie, sans parler de l'argent et du blé qui « abondent en son sein. Si votre dévouement égale vos « ressources, Annibal se ressentira peu de sa victoire, « et Rome fort peu de sa défaite. »

Vous voyez, Messieurs, que Térentius Varron portait à peu près la même irréflexion dans ses discours que dans ses mouvements militaires. L'effet de sa réponse aux députés de Capoue se manifestera par les récits suivants de Tite-Live, que nous reprendrons dans notre prochaine séance.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 216 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — SUITES DE LA BATAILLE DE CANNES.

Messieurs, les alarmes du peuple romain ont commencé de se calmer : Fabius a le premier rendu l'espoir, et proposé les moyens de réparer des malheurs dont il eût par sa prudence préservé la république, s'il eût continué de commander ses armées. On a reçu des lettres de Varron et d'Otacilius : on sait que toutes les ressources ne sont pas perdues. L'activité renaît; mais la superstition se ranime aussi : on veut à tout prix apaiser Junon, qui, dans un accès de sa divine colère, a sur les bords de l'Aufide livré les Romains au fer des Carthaginois. Une vestale est enterrée vive; une autre échappe à ce supplice en se donnant la mort. Les livres Sibyllins sont consultés.. Fabius Pictor va interroger l'oracle de Delphes. On sacrifie deux Gaulois et deux Grecs. C'est par ces dévotions insensées et criminelles qu'on croit assurer le succès des mesures de salut qui vont être prises. Marcellus va remplacer Varron à Canusium ; Junius Péra est créé dictateur. On enrôle les jeunes gens depuis l'âge de dix-sept ans, et même plusieurs milliers d'esclaves. Cependant Annibal, pressé par le besoin d'argent, se dispose à renvoyer les prisonniers, si Rome consent à lui payer leur rançon. Il en laisse partir dix, accompagnés de Carthalon, chargé de proposer des conditions de paix. Carthalon

reçoit l'injonction de sortir du territoire de la république; des dix députés des captifs, l'un, Marcus Junius, prononce, dans Tite-Live, un long discours; mais Titus Manlius Torquatus y répond par une plus longue harangue, par des accusations véhémentes : il ne veut pas qu'on rachète un seul prisonnier; et le sénat refuse d'employer les deniers publics à un tel usage; décision sévère, qui peut sembler dure, et que plusieurs trouvaient injuste. Quoique le fond de ces récits soit suffisamment attesté, il est permis de révoquer en doute l'authenticité des harangues que Tite-Live y entre-mêle, peut-être même de quelques autres particularités. On dit que l'un des dix députés se croyait dégagé de l'obligation de retourner au camp des Carthaginois, parce qu'aussitôt après en être sorti il y était revenu, sous prétexte d'un oubli; mais que ce misérable subterfuge fut repoussé avec tout le mépris qu'il méritait. Il y a pourtant, comme vous l'avez vu, des variantes et sur le nombre des personnages qui recoururent à cette fraude, et sur le châtiment qu'elle subit. Les anciens auteurs s'accordent mieux à dire que la journée de Cannes détacha de Rome et livra aux Carthaginois beaucoup de peuples italiens; que néanmoins Varron, à qui ces malheurs pouvaient être reprochés, reçut à Rome un accueil honorable, et de solennelles actions de grâces pour n'avoir pas désespéré du salut de la république.

Tite-Live vous a raconté, Messieurs, la prise de Compsa par Annibal, sa tentative sur Naples, et les premiers mouvements qui devaient aboutir à le rendre maître de Capoue. Pacuvius Calavius avait acquis un grand ascendant au sein de cette ville : j'ignore si vous

aurez trouvé assez de vraisemblance dans les démarches qui lui sont attribuées. Les sénateurs se laissent enfermer par lui : il les fait comparaître, l'un après l'autre, devant une populace effrénée, qui néanmoins finit par les maintenir tous dans leurs fonctions, parce qu'elle ne vient pas à bout de leur donner des successeurs qui vaillent mieux. Quoi qu'il en soit, Capoue juge à propos de ne pas se détacher encore, du moins ouvertement, des Romains. Ses envoyés se rendent auprès de Varron, et lui offrent des secours : vous avez entendu la réponse qu'il leur adressa, et qui dévoilait beaucoup trop l'extrême détresse où Rome se sentait réduite. Les députés capouans prirent congé de lui ; et, dans leur voyage pour retourner à leurs foyers, l'un d'eux, Vibius Virrius, déclara que le temps était venu où les Campaniens pouvaient recouvrer leur territoire injustement enlevé par les Romains, et même s'emparer de la domination en Italie ; qu'en effet ils traiteraient avec Annibal aux conditions qui leur plairaient ; et que, sans contredit, ce général, la guerre une fois finie, retournerait victorieux en Afrique, y ramènerait son armée, et laisserait l'empire de l'Italie aux Campaniens. Tous furent de l'avis de Vibius ; et, par le compte qu'ils rendirent de leur députation, ils persuadèrent à leurs compatriotes que le nom romain était aboli. Voilà les esprits du peuple et du sénat tournés aussitôt à la défection. Toutefois, par déférence aux conseils des plus vieux sénateurs, on différa de quelques jours : le plus grand nombre enfin décida que les mêmes députés qui avaient été envoyés au consul se rendraient auprès d'Annibal. Tite-Live trouve, en certaines annales, qu'avant le départ de ces ambassadeurs, avant la

défection définitive, une autre députation campanienne vint demander à Rome que l'un des deux consuls fût pris parmi les Campaniens, si on les voulait avoir pour auxiliaires. Cette proposition indigna; on chassa du sénat ceux qui l'apportaient; un licteur fut expédié pour les conduire hors de la ville, et leur signifier de sortir du territoire dès le jour même. Ceci ressemblant beaucoup trop à la prétention élevée jadis par les Latins, et n'étant d'ailleurs raconté ni par Cœlius Antipater ni par d'autres, Tite-Live ne croit pas devoir s'y arrêter.

L'alliance avec Annibal eut pour conditions que les généraux et les magistrats carthaginois n'exerceraient aucun pouvoir sur les citoyens de la Campanie, ne les assujettiraient malgré eux à aucune milice, à aucun tribut; que Capoue conserverait ses lois, ses magistratures; qu'Annibal mettrait à la disposition des Campaniens trois cents des prisonniers romains à leur choix, pour être échangés contre les trois cents chevaliers de Campanie qui servaient en Sicile. Telles étaient les stipulations expresses; les Campaniens y ajoutèrent d'odieux procédés. Il y avait à Capoue des préfets de provinces alliées, d'autres citoyens romains occupés d'affaires, soit militaires, soit privées : le peuple, les ayant soudainement tous saisis, les fit renfermer, pour plus sûre garde, dans des étuves, où ils périrent misérablement, suffoqués par la chaleur. Un Capouan s'était opposé de toute sa force à ces excès, et même à l'envoi de la députation vers Annibal : c'était Décius Magius, homme auquel il ne manqua, pour obtenir une très-grande autorité, que des concitoyens plus sensés. Dès qu'il apprit qu'Annibal songeait à établir une garnison

dans Capoue, il déconseilla de la recevoir, en citant pour exemples Pyrrhus et les Tarentins, la domination superbe du premier, la déplorable servitude des autres. Quand on eut reçu cette garnison, il osa demander ouvertement et à grands cris qu'on la chassât ou bien qu'on l'égorgeât, et qu'on rentrât sous l'empire des Romains, afin d'expier par une action courageuse et mémorable le crime d'avoir trahi d'anciens alliés et des parents. Ces démarches, qu'il ne cachait point, ayant été dénoncées à Annibal, ce général lui envoya d'abord l'ordre de se rendre au camp; et, sur le refus que fit Magius de comparaître devant un Africain qui n'avait aucun droit sur un citoyen de Capoue, le vainqueur irrité ordonna de saisir le rebelle, de l'enchaîner, et de le lui amener; mais, craignant ensuite que cet acte de violence ne causât du bruit, du tumulte, un combat peut-être, il expédia un message au préteur campanien, Marius Blosius, pour lui annoncer qu'il se transporterait le lendemain à Capoue; et il partit en effet avec un petit corps de troupes. Le préteur assemble le peuple, et publie l'ordre d'aller au-devant d'Annibal, citoyens, femmes et enfants. On s'y porta, non-seulement par obéissance, mais avec zèle, avec un impatient désir de contempler un général illustre par tant de triomphes. Décius Magius n'y alla point; et, pour qu'on ne le soupçonnât d'aucun sentiment de crainte, il ne se tint pas dans sa maison; il se promena tranquillement dans le Forum, accompagné de son fils et de quelques clients, pendant que toute la ville était en mouvement pour recevoir et regarder l'Africain. Celui-ci, entré dans Capoue, demande que les sénateurs se réunissent à l'instant même. Les chefs de la cité le prient de ne point

s'occuper ce jour-là d'affaires sérieuses; c'est un jour de fête, où il doit permettre qu'on célèbre à loisir son arrivée par des réjouissances publiques. Malgré la colère qui l'agite, il ne veut pourtant point débuter par un refus, et passe, en effet, une grande partie de la journée à visiter la ville.

Il logea chez Sténius et Pacuvius, tous deux de la noble et riche famille de Ninnius Céler. Là, ce Pacuvius Calavius, dont nous avons déjà parlé, ce chef de la faction qui avait entraîné Capoue dans les intérêts de Carthage, amena son fils Pérolla, en l'arrachant aux mains de Décius Magius, avec lequel ce jeune homme avait ardemment défendu la cause de Rome, sans se laisser ébranler ni par le mouvement qui livrait ses concitoyens au parti contraire, ni par son respect pour l'autorité paternelle. Les supplications du père, plutôt qu'une véritable apologie de la conduite du fils, fléchirent Annibal à tel point, que, vaincu par les prières et les larmes de Pacuvius, il invita le fils et le père à un souper, où il ne devait admettre aucun Campanien, sinon ses deux hôtes et Jubellius Tauréa, guerrier renommé. Le festin commença vers le milieu du jour, et se passa non comme en Afrique, non avec la sévère frugalité des camps, mais comme au sein d'une ville opulente et d'une maison fastueuse : on y prodigua tous les raffinements de la volupté. Pérolla seul, le fils de Pacuvius, ne cédait ni aux invitations des maîtres du logis, ni à celles qu'y joignait quelquefois Annibal lui-même; il s'excusait sur le mauvais état de sa santé; et le père ajoutait qu'il n'était pas étonnant que ce jeune homme laissât paraître un peu de trouble en présence du vainqueur. Vers le coucher du soleil, Pacuvius sortit de la salle du fes-

tin. Pérolla le suivit dans un jardin, le prit à l'écart, et lui dit : « J'ai à vous offrir, ô mon père, un projet qui « peut nous obtenir de Rome, non-seulement le pardon « de notre défection, mais plus de faveur et de considé- « ration que n'en ont jamais acquis les Campaniens. » Le père, tout surpris, demande quel est ce grand dessein. Pérolla soulève sa toge, montre une épée suspendue à son côté : « C'est du sang d'Annibal, dit-il, que je vais « sceller notre alliance avec les Romains. J'ai voulu vous « en informer d'avance; car peut-être aimerez-vous « mieux être absent quand j'accomplirai ma résolution. » La réponse de Pacuvius a fixé l'attention de Rollin : il a donné, dans son *Traité des études*, une analyse littéraire des trois parties qui, selon lui, la composent. « Par « tous les droits, mon fils, qui attachent les enfants à « leurs pères, je te prie, je te supplie de ne pas vou- « loir, sous les yeux du tien, faire et souffrir tant d'in- « dignités. » Voilà l'exorde : Rollin y admire premièrement une hyperbate ou une hypallage, un arrangement confus de paroles qui représente la vive émotion du vieillard : *Per ego te, fili, quæcumque jura...*; secondement, une division exprimée par les deux mots *facere* et *pati*; d'une part commettre un crime, de l'autre s'exposer aux suites funestes qu'il doit amener. C'est un crime; car la foi des traités sera violée, les droits de l'hospitalité le seront aussi, et l'autorité paternelle sera méconnue; ces trois articles vont composer et sous-diviser le premier point de la harangue. « Il y a bien « peu d'heures qu'attestant tous les dieux, nos mains « s'unissaient à celles d'Annibal : aurons-nous engagé « notre foi, pour que ces mêmes mains, consacrées par « la religion des serments, s'arment soudain contre celui

« avec lequel nous venons de traiter? » C'est, Messieurs, le premier paragraphe; voici le second: « Cette table hos- « pitalière, où il n'admettait avec toi que deux autres « Campaniens » (il fallait dire trois, ce me semble: Sténius, Pacuvius et Jubellius Tauréa), « ne viens-tu de la quit- « ter que pour la souiller du sang de ton hôte? » Enfin c'était Pacuvius qui avait obtenu d'Annibal la grâce de Pérolla : ne pourra-t-il obtenir d'un fils la grâce d'Annibal? *Annibalem pater placare filio meo potui : filium Annibali non possum!* La première partie étant ainsi achevée, une transition la résume, et conduit à la seconde. « Mais qu'il n'y ait rien à respecter, « ni la foi (des traités), ni la religion (de l'hospita- « lité), ni la piété (filiale); osons le crime, pourvu « que le crime ne nous entraîne point à notre perte. » Or Pérolla va voir, dans le second point, à quel péril il s'expose. « Seul tu vas attaquer Annibal! Et cette « foule d'hommes libres et d'esclaves qui t'environnent! « et tous leurs yeux attachés sur lui! et tant de mains « armées pour sa défense! tout va devant toi rester im- « mobile! mais le front même d'Annibal, son regard, « que des légions ne peuvent soutenir dans les combats, « et que le peuple romain redoute, n'aura rien d'im- « posant pour toi! » Tout étant dit sur le crime et sur le danger, une troisième partie exprime la résolution que Pacuvius a prise d'être le défenseur d'Annibal, de le couvrir de son corps. « Et quand tout autre secours « manquerait (c'est encore une transition), il faudra « me frapper moi-même, et pénétrer par mon sein jus- « qu'au sien. » Cela, dit Rollin, passe tout ce qu'on peut imaginer, et c'est pourquoi Pacuvius a réservé ce motif pour le dernier. Aussi n'y a-t-il plus que la

péroraison : « Ah! laisse-toi fléchir en ce moment, plu-
« tôt qu'accabler en celui qui va suivre; et que mes priè-
« res aient sur toi autant de pouvoir qu'elles en ont eu
« aujourd'hui en ta faveur. » Ne pensez-vous pas, Messieurs, que plus, en décomposant ce discours, on y trouvera d'artifices, moins il sera digne de l'histoire? Mais son défaut essentiel est d'être controuvé, de n'appartenir qu'à l'auteur, et d'usurper une place parmi les faits, sans sortir d'aucune des sources où les faits doivent être puisés. Le même travail dont nous saurions gré à un orateur, à un romancier, à un poëte, la raison et toutes les convenances l'interdisent à un historien. Il n'a droit ni de supposer des harangues qui n'ont existé en aucune manière, ni de fabriquer celles dont il ne connaît, dont il ne peut connaître que l'intention et le sujet. Or telle est celle que Tite-Live vient de nous débiter. Mais ne se peut-il pas même que toute cette aventure, ce festin, ce projet d'assassiner Annibal, cet entretien du père et du fils, ne soient que de pures fictions? Quoi qu'il en soit, Pérolla s'attendrit, il pleure; son père, qui voit couler ses larmes, s'élance dans ses bras, le tient étroitement serré, et ne le quitte qu'après avoir obtenu de lui le serment de renoncer à ce dessein criminel. Le fils prononce, à son tour, un discours, mais plus succinct. « Ce pieux dévouement,
« dit-il, que je dois à ma patrie, je m'en acquitterai
« envers mon père. Que je vous plains! vous aurez à
« vous reprocher trois trahisons : d'abord la rupture de
« l'alliance avec les Romains, puis le traité avec Anni-
« bal, enfin l'obstacle que vous apportez à ce que j'allais
« faire pour réparer vos deux premiers torts. O ma patrie!
« ce fer dont je m'étais armé pour toi, pour la défense

« de tes murs, pour la ruine de ton ennemi, puisqu'un « père me l'arrache des mains, c'est à toi de le repren« dre. » Il dit, jette son glaive par-dessus le mur, et, pour éloigner tout soupçon, rentre lui-même dans la salle du festin.

Le lendemain, Annibal est admis dans une nombreuse assemblée de sénateurs : il leur adresse d'abord des paroles flatteuses et amicales; il rend grâce aux Campaniens de ce qu'ils ont préféré son alliance à celle de Rome; et, entre autres promesses magnifiques, il annonce que Capoue sera bientôt la capitale de l'Italie, et que les Romains, comme les autres peuples, y viendront recevoir des lois. Il n'excepte du pacte qui va se conclure que Magius Décius, qui n'est point un Campanien, qui n'en mérite pas le nom. Il demande qu'on le lui livre, et que ce soit là, dès l'instant même, l'objet d'une première délibération du sénat. Tous se rangèrent à cet avis, quoique plusieurs sentissent l'indignité du traitement que subissait un de leurs concitoyens, et la gravité de cette première atteinte à la liberté. Le magistrat (apparemment le préteur) sortit de la salle du sénat, alla s'asseoir sur son tribunal dans le temple, fit empoigner Magius, et, quand on l'eut amené à ses pieds, le somma de se justifier. Magius, conservant toute sa fierté, déclara que le traité même interdisait de pareilles contraintes : le prétendu juge le fit charger de chaînes et conduire au camp par un licteur. Il marcha la tête découverte, adressant d'énergiques discours à la multitude répandue sur son passage : « Voilà « donc votre liberté, Campaniens! Au milieu du Fo« rum, en plein jour, sous vos yeux, un de vos conci« toyens, qui ne le cède à nul autre en patriotisme, est

« enchaîné, traîné à la mort. Quelle violence plus ré-« voltante auriez-vous à craindre, si votre ville était « prise d'assaut? Allez donc au-devant d'Annibal, pa-« rez vos maisons, solennisez le jour de son entrée, et « voyez par quelles iniquités il signale son triomphe! » Le peuple écoutait ces cris; ils paraissaient l'émouvoir. On enveloppa la tête du proscrit; on accéléra sa marche jusqu'à la porte, jusqu'au camp; et tout aussitôt on l'embarqua pour Carthage, de peur que le spectacle de cette iniquité ne provoquât une émeute, et que le sénat ne vînt aussi à se repentir d'avoir sacrifié l'un de ses principaux membres. Le navire sur lequel on l'avait jeté fut porté par une tempête à Cyrène, qui était alors au pouvoir des rois d'Égypte. Magius, en y débarquant, se réfugia aux pieds de la statue de Ptolémée; et, des gardes l'ayant conduit à Alexandrie, il informa le prince qu'Annibal l'avait mis aux fers, contre la foi d'un traité. Ptolémée lui rendit la liberté, en lui permettant de se retirer à Capoue, ou, s'il l'aimait mieux, à Rome. « Point « à Capoue, répondit Magius, car je n'y serais pas en « sûreté. Point non plus à Rome, car j'aurais l'air d'un « transfuge plutôt que d'un hôte, dans une ville qui va « être en guerre avec ma patrie. Je ne serai mieux nulle « part que dans les États de mon libérateur. » Ce sont encore là, Messieurs, des détails tant soit peu romanesques, dont il serait permis de douter, mais qui, s'ils ne sont point assez attestés, ne sont démentis non plus par aucun document positif. Silius Italicus, au livre XI de son poëme, a célébré le courage, versifié les paroles, chanté les aventures de Décius Magius. Il a raconté aussi, fort au long selon sa coutume, l'entretien de Pacuvius avec son fils; et l'on s'aperçoit, par la ressem-

blance des idées et des expressions, qu'il avait sous les yeux l'ouvrage de Tite-Live :

> Per, si quid superest vitæ, per jura parentis,
> Perque tuam nostra potiorem, nate, salutem,
> Absiste inceptis, oro.

On cite comme les quatre meilleurs vers de cette tirade ceux qui se lisent ainsi :

> Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat
> Majestas æterna ducem. Si admoveris ora,
> Cannas et Trebiam ante oculos, Trasimenaque busta,
> Et Paulli stare ingentem miraberis umbram.

Tandis que ces choses se passaient à Capoue, Quintus Fabius Pictor revenait de Delphes, rentrait à Rome, et y lisait la réponse écrite où l'oracle avait indiqué tous les dieux qu'il fallait invoquer, et la forme des supplications qui devaient être adressées à chacun d'eux : « Romains, « continuait l'oracle, si vous accomplissez fidèlement « ces devoirs, *si ita faxitis*, votre fortune va prendre « une face plus belle ; vous ferez mieux et plus faci- « lement vos affaires, tout vous réussira à souhait dans « votre république ; la victoire sera pour vous à la fin de « la guerre, *victoriaque duelli populi romani erit.* Mais, « après vos succès et vos exploits lucratifs, envoyez un « présent à Apollon Pythien : réservez-lui une part ho- « norable du butin, de l'argent, des dépouilles ; et à cela « ne faites faute. Gardez-vous de vous laisser enivrer par « la prospérité. » Ces préceptes étaient écrits en vers grecs : Fabius Pictor les lut traduits en prose latine, et ajouta qu'en sortant du temple fatidique il avait aussitôt offert religieusement de l'encens et du vin à tous les dieux qui lui étaient désignés ; que le grand prêtre, l'*antistes* du temple, lui avait enjoint de conserver la couronne

de laurier avec laquelle il s'était présenté et avait fait ses dévotions devant le sanctuaire de l'oracle, de la porter sur sa tête en se rembarquant, et de ne la déposer que lorsqu'il serait rentré dans Rome. Fabius s'était conformé à ces instructions avec l'exactitude la plus scrupuleuse; il venait de placer sa couronne, au sein de Rome, sur l'autel d'Apollon. Le sénat décréta que les cérémonies prescrites et les supplications commenceraient au premier jour, et seraient toutes bien soigneusement accomplies. Ces particularités, Messieurs, ont de l'importance, en ce qu'elles nous donnent la mesure de la superstition des gouvernés et de la politique des gouvernants.

De l'Italie, Tite-Live nous transporte à Carthage, où arrivait Magon, fils d'Amilcar, apportant la nouvelle de la victoire de Cannes. Annibal, son frère, ne l'avait pas dépêché du champ de bataille : il l'avait retenu quelques jours, pour recevoir la soumission des cités bruttiennes à mesure qu'elles quittaient le parti de Rome. Introduit dans le sénat carthaginois, Magon raconte ce qu'a fait son frère en Italie, ses batailles rangées contre six généraux romains : savoir, quatre consuls, un dictateur, un commandant de la cavalerie, outre six personnages consulaires; deux cent mille ennemis tués, plus de cinquante mille prisonniers; des quatre consuls, deux morts, un troisième blessé, le quatrième en fuite avec cinquante hommes, reste de son armée; le commandant de la cavalerie en déroute; le dictateur n'osant pas courir la chance des combats; les Bruttiens, les Apuliens déclarés pour Carthage, ainsi qu'une partie des Samnites et des Lucaniens; Capoue acquise à la même cause; Capoue qui, depuis la journée de Cannes,

est devenue la capitale de l'Italie entière, et non plus de la Campanie seulement. Telles sont les victoires aussi nombreuses qu'éclatantes dont il faut rendre grâces aux dieux immortels. Pour attester de si prodigieux succès, Magon fait verser dans le vestibule du sénat des anneaux d'or; et il s'en élève un amas, dont la mesure se trouva de plus de trois boisseaux et demi, selon certains auteurs. A s'en tenir à une tradition qui se rapproche plus de la vérité, il n'y en avait pas plus d'un boisseau. Afin de mieux montrer l'étendue énorme du dommage essuyé par les Romains, Magon priait d'observer que cette décoration était réservée aux seuls chevaliers, ou même aux plus distingués d'entre eux. Il concluait que plus on avait lieu d'espérer une fin prochaine et glorieuse de cette guerre, plus il importait d'aider celui qui la conduisait loin de Carthage, en pays ennemi; de considérer combien elle devait épuiser de vivres et d'argent; de songer que, si l'on avait détruit tant de troupes romaines, ce n'était pas sans que l'armée victorieuse essuyât aussi quelque perte : qu'il fallait donc envoyer des renforts, de l'argent, du blé, pour entretenir des guerriers qui avaient si bien mérité du nom carthaginois. Ce discours et l'allégresse générale qu'il excita fournirent à Himilcon, l'un des chefs de la faction Barcine, l'occasion de déclamer contre Hannon. « Eh bien! Hannon, faut-il encore se re-
« pentir d'avoir entrepris la guerre contre les Romains?
« ordonnez donc de leur livrer Annibal; opposez-vous
« aux actions de grâces qu'on veut rendre aux dieux de
« tant de prospérité. Parlez; nous écouterons un sénateur
« romain opinant dans une assemblée carthaginoise. »
Hannon prit en effet la parole : « Pères conscrits, dit-

« il, j'aurais aujourd'hui gardé le silence, j'aurais craint « de vous tenir, au milieu de la joie commune, un lan- « gage moins agréable : mais un sénateur m'interpelle; « il demande si je regrette toujours qu'on ait déclaré « la guerre à Rome. Je ne puis me taire sans paraître « ou trop fier ou trop humble; ce qui serait oublier ou « la dignité d'autrui ou la mienne. Qu'Himilcon sache « donc que je ne mettrai fin à mes regrets et à mes plain- « tes contre l'invincible général que lorsque j'aurai vu « cette guerre terminée à des conditions tolérables; je « ne serai consolé de la rupture de l'ancienne paix que « par une paix nouvelle. Ces succès que Magon vient « de vanter, au grand contentement d'Himilcon et des « autres partisans d'Annibal, me réjouiront à mon tour, « si nous savons en profiter pour traiter avec plus d'a- « vantage. Que si, au contraire, nous laissons échapper « cette occasion d'accorder la paix plutôt que de la re- « cevoir, je crains fort que votre joie d'aujourd'hui ne « soit qu'un enivrement illusoire. Après tout, à quoi se « réduit ce qui vient de vous être dit au nom de votre « général? J'ai exterminé des armées d'ennemis, envoyez- « moi des soldats. Que demanderiez-vous autre chose, « si vous aviez été vaincu? J'ai pris deux camps rem- « plis de butin et de vivres, envoyez-moi du blé et de « l'argent. Que vous faudrait-il de plus, si vous aviez été « dépouillés, privés de toutes vos ressources? Et, pour « que je ne sois pas réduit à n'exprimer que mes sur- « prises, s'il m'est permis, après avoir répondu à Himil- « con, de l'interroger à mon tour, je le prierai, lui ou « Magon, de nommer d'abord celui des peuples de la « confédération latine qui s'est donné à nous, puis « celle des trente-cinq tribus romaines qui a passé dans

« nos rangs, depuis cette journée de Cannes qui a, dit-« on, consommé la ruine de la puissance de Rome, et « entraîné la défection de toute l'Italie. » Magon n'ayant pu satisfaire ni à l'une ni à l'autre de ces questions : « Il nous reste donc, reprit Hannon, beaucoup trop « d'ennemis : je voudrais qu'on m'apprît au moins quel-« les sont les dispositions de leur esprit et leurs espéran-« ces. » Magon avoua qu'il l'ignorait. « Rien pourtant, « répliqua Hannon, ne doit être plus facile à savoir. « Quels députés les Romains ont-ils dépêchés auprès « d'Annibal pour implorer la paix? Quelle proposition « de paix a été, à votre connaissance, déjà faite au sein « de Rome? » Les réponses de Magon étant encore néga-tives, Hannon poursuivit en ces termes : « Nous avons « donc toujours la guerre, tout entière, telle qu'au jour « où Annibal a mis le pied en Italie. Les vicissitudes « de la victoire nous sont trop connues, à nous qui, « pour la plupart, nous souvenons de la première guerre « punique. Jamais nous n'avions paru plus heureux sur « terre et sur mer qu'avant le consulat de Lutatius et « de Posthumius : sous ces consuls, nous avons été vain-« cus, ruinés aux îles Égates. Si maintenant encore, ce « qu'aux dieux ne plaise! l'inconstante fortune nous ré-« serve quelques autres revers, espérez-vous qu'on nous « offrira, quand nous serons abattus, une paix que per-« sonne ne nous accorde quand nous sommes vain-« queurs? Pour moi, si l'on met en délibération des « conditions de paix à proposer aux ennemis, ou pré-« sentées en leur nom, je sais quel sera mon avis. Mais « s'il ne s'agit que des demandes adressées au sénat par « Magon, je pense qu'il n'y a pas lieu d'envoyer des « renforts à des vainqueurs, surtout s'ils nous trompent

« par de faux rapports et par des espérances fantas-« tiques. » Le discours d'Hannon n'entraîna pas beaucoup de suffrages : son animosité connue contre la famille Barcine le rendait suspect, ne lui laissait qu'une faible autorité ; et d'ailleurs les esprits, préoccupés d'heureuses espérances, accueillaient mal des réflexions qui tendaient à tempérer la joie publique. On se persuadait que peu d'efforts suffiraient pour finir bientôt la guerre. Il y eut dans presque tout le sénat un parfait accord pour envoyer au général un supplément de quatre mille Numides, avec quarante éléphants et une somme d'argent considérable. En même temps on fit partir un dictateur avec Magon pour l'Espagne, en le chargeant d'y lever vingt mille hommes d'infanterie et quatre de cavalerie, afin de renforcer les armées qu'on avait en Espagne et en Italie. Ces mesures furent prises avec la nonchalance et la lenteur ordinaires dans la prospérité.

Nous aurons, Messieurs, un petit nombre de remarques à faire sur ces derniers chapitres de Tite-Live. Magon ne compte que six généraux romains vaincus par Annibal, et paraît y comprendre Fabius ; mais on en peut nommer six autres, Publius Scipion, Titus Sempronius, Flaminius, Minucius, Æmilius, et Térentius Varron, parmi lesquels il y a cinq consuls au lieu de quatre. A l'égard des anneaux d'or, Pline l'Ancien suppose qu'Annibal en put envoyer jusqu'à trois muids, parce que tous les citoyens, sans distinction, s'étaient arrogé le droit d'en porter : *Promiscui usus annulorum secundo bello punico ; neque enim aliter potuissent tria modia illa annulorum Carthaginem ab Annibale mitti*. Il se peut cependant que les mots *promiscui usus* signifient seulement que cette décoration était com-

mune aux sénateurs et aux chevaliers. Florus dit deux muids, et qu'on jugea par là du nombre de chevaliers romains occis dans ces batailles : *Modii duo annulorum Carthaginem missi, dignitasque equestris taxata mensura*. Saint Augustin rétablit les trois muids de Pline, et ajoute que, le nombre de ces anneaux étant trop grand pour être compté, on se contenta d'en mesurer la masse : *Unde Hannibal tres modios annulorum aureorum Carthaginem misit, quo intelligerent tantam in illo prælio dignitatem cecidisse romanam, ut facilius eam caperet mensura quam numerus.* Par les mots *in illo prælio*, saint Augustin donnerait à entendre que tous ces anneaux avaient été recueillis dans le seul champ de Cannes ; ce que ne disent pas les écrivains plus anciens. Je ne sais si Tite-Live a composé le discours d'Hannon au sénat de Carthage ; mais, cette fois, ce n'est plus la harangue d'un rhéteur, ce sont les pensées et les paroles d'un homme d'État ; et si les Carthaginois ont réellement entendu de si sages conseils, ils sont inexcusables de ne les avoir pas suivis ; car, Annibal ayant laissé aux Romains abattus le temps de reprendre courage et d'aviser aux moyens de se relever, sa position en Italie devenait de jour en jour plus difficile, malgré les hommages et les tributs éphémères que lui obtenait sa victoire. Il importait à Carthage de saisir ce moment de conclure une paix honorable : elle était parvenue au plus haut degré de sa force, au dernier terme de ses succès ; elle ne devait plus que s'affaiblir et décroître. Il se peut qu'Hannon ne fût inspiré que par les intérêts de sa faction ; il n'en exprimait pas moins ceux de sa république ; et si l'on doit se défier des intentions d'un parti, on s'égare encore plus

en rejetant sans examen tout ce qu'il propose. C'est un genre d'erreurs et d'aveuglement qui a perdu beaucoup de cités libres.

Chez les Romains, l'activité naturelle des esprits était excitée par le malheur, qui ne permettait pas de s'endormir. Le consul Varron ne manquait plus à aucun de ses devoirs; et le dictateur Junius Péra, après s'être acquitté des soins prescrits par la superstition publique, et fait ratifier par le peuple le décret qui l'autorisait à monter à cheval, non content de disposer des deux légions enrôlées par les consuls au commencement de l'année et destinées à garder la ville, des esclaves qu'on avait armés, des cohortes tirées du Picentin et de la Gaule, eut recours à l'une de ces ressources extrêmes auxquelles il faut descendre quand l'état désespéré des affaires conseille de sacrifier l'honorable à l'utile : il proclama que ceux qui, pour crime capital ou pour dettes, avaient été mis en prison par jugement seraient quittes envers la loi et envers leurs créanciers, dès qu'ils auraient pris du service dans l'armée. Il rassembla ainsi six mille hommes, auxquels il donna les armes gauloises qui avaient décoré le triomphe de Flaminius; et, par ce moyen, il sortit de Rome à la tête de vingt-cinq mille soldats. Annibal, maître de Capoue, fit une seconde tentative sur les Napolitains; et, ne les ayant gagnés ni par ses promesses ni par ses menaces, il passa sur le territoire de Nole, où il ne se hâta point de commencer les hostilités, parce qu'il ne désespérait pas d'amener les habitants à se rendre volontairement, résolu d'ailleurs, s'ils le faisaient trop attendre, de ne leur épargner aucun fléau ni aucun péril. Le sénat de Nole et surtout ses chefs demeuraient

fidèles alliés des Romains. Le peuple, comme c'est l'ordinaire, aspirait aux innovations, et appartenait déjà tout entier à Carthage; il songeait d'ailleurs à ce qu'on aurait à craindre en résistant au vainqueur : ravage des campagnes, siége de la ville, détresse extrême au sein d'une place investie. Les promoteurs de la défection ne manquaient pas. Le sénat ne tarda point à craindre qu'une résistance ouverte ne pût pas tenir contre les mouvements de la multitude; il ne trouva que dans la dissimulation le moyen de retarder les malheurs : il fit semblant d'incliner pour Annibal, et de n'hésiter que sur les conditions de cette nouvelle alliance. En gagnant ainsi du temps, il expédia en toute diligence une légation au préteur romain, Claudius Marcellus, qui était avec ses troupes à Casilinum. On l'instruisait de la situation critique de Nole; qu'Annibal et ses Carthaginois en occupaient les environs; que bientôt la ville tomberait en leur puissance, si elle n'était secourue; que le sénat n'avait empêché la défection d'éclater que par des concessions, et en promettant au peuple qu'elle aurait lieu dès qu'il l'ordonnerait. Marcellus loua cette conduite, prescrivit de dissimuler de même, et de traîner l'affaire en longueur jusqu'à son arrivée; de ne rien laisser transpirer de ce qui se concertait avec lui, et de compter sur les secours des Romains. En effet, il part lui-même de Casilinum, se rend à Calatie, passe le Vulturne, traverse les territoires de Saticule et de Trébula; et, par les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Suessula, il arrive à Nole. Vers ce même temps, Annibal quitta les campagnes voisines de cette ville, se rapprocha de la mer, et revint autour de Naples, ayant toujours à cœur de s'emparer d'une place maritime, qui

pût être un sûr asile pour les vaisseaux venant d'Afrique. Cependant, lorsqu'il sut que Naples avait un commandant romain, Marcus Junius Silanus, appelé par les habitants eux-mêmes, il laissa cette ville comme celle de Nole, et se porta sur Nucérie. Après un assez long siége, où tantôt la force, tantôt les sollicitations auprès du peuple, auprès des grands, furent vainement employées, il réduisit la place par famine. Il exigeait d'abord que les habitants sortissent sans armes, et chacun avec un seul vêtement; bientôt, revenant à son premier système de traiter avec douceur tous les Italiens, à l'exception des Romains, il offrit des récompenses et des honneurs à ceux des Nucériens qui resteraient et combattraient avec lui. Cet appât n'en retint aucun; tous se dispersèrent dans les lieux où ils se sentaient entraînés soit par des relations d'hospitalité, soit par quelque impulsion fortuite, mais surtout à Nole et à Naples. Trente sénateurs, les plus distingués peut-être, se présentèrent à Capoue; on ne les y reçut pas, parce qu'ils avaient fermé leurs portes à Annibal; ils se réfugièrent à Cumes. Nucérie fut livrée aux soldats carthaginois, qui la pillèrent et l'incendièrent. Marcellus se maintenait à Nole autant par l'affection des principaux citoyens que par ses propres forces militaires : on craignait le peuple, et, plus que personne, un Bantius, que le souvenir des tentatives de défection qu'il s'était permises et la crainte des vengeances du préteur excitaient à trahir, ou, s'il n'y réussissait point, à passer au service d'Annibal. Jeune encore, et bouillant de courage, Bantius était à peu près le plus renommé des chevaliers fournis par les alliés : trouvé à demi-mort sous un monceau de cadavres à Cannes, il

tius, qu'il appelle Bandius ; il dit que ce guerrier alla de lui-même voir et saluer Marcellus, qui lui demanda son nom, quoiqu'il le connût très-bien. Au nom de Bandius, le préteur s'écria : « Comment! es-tu donc celuy « Bandius duquel on parle tant à Rome, et que l'on « dit qu'il feit si bien son devoir en la journée de Can« nes, et qu'il n'abandonna jamais le consul Paulus « Æmylius, ains receut sur son propre corps plusieurs « coups qui lui estoyent addressez à luy? Bandius respon« dit que c'estoit luy voirement, et luy monstra sur sa « personne plusieurs cicatrices des coups qu'il y avoit « receuz. Et Marcellus luy respliqua : Dea, veu que tu « avois de si evidentes et de si notables marques de la « bonne voulunté et amitié que tu nous portes, com« ment ne t'en venois-tu incontinent vers nous? Pen« ses-tu que nous soyons si lasches et si ingrats que « nous ne vueillions dignement remunérer la vertu de « noz amis...? Après luy avoir usé de ces gracieuses « paroles, et l'avoir embrassé et caressé, il luy feit présent « d'un bon cheval de service pour la guerre, et luy donna « cinq cents drachmes d'argent; et, depuis ce jour-là, ja« mais ce Bandius n'abandonna les costez de Marcellus, « ains luy feit tousjours partout très-loyale et fidèle com« pagnie, se monstrant très-aspre à rechercher, descou« vrir et accuser ceulx qui en sa ville tenoyent party con« traire, lesquelz estoient en grand nombre, et avoyent « conspiré entre eulx que le premier jour que les Ro« mains sortiroyent aux champs pour aller faire quelque « course sur les ennemis, ilz leur clorroient la porte à « la cueue, et saccageroyent tout leur bagage. »

Annibal, après avoir pris Nucérie, était revenu camper devant Nole, ville où le peuple tournait de

nouveau à la défection. Marcellus rentra dans l'intérieur de la place, non qu'il craignît d'être forcé dans son camp, mais pour contenir des mécontents trop nombreux, qui cherchaient une occasion de se livrer aux Africains. Les deux armées se rangent en bataille, celle de Rome sous les murs de Nole, celle de Carthage devant son propre camp. De petits combats se livrent dans l'intervalle; et les succès y sont variables, parce que les chefs ne veulent ni interdire ces défis particuliers, ni donner le signal d'une action générale. Pendant qu'on reste ainsi chaque jour en présence, les principaux habitants annoncent à Marcellus qu'il se tient des conférences nocturnes entre les plébéiens et les Africains; qu'il y a été résolu qu'au moment où toutes les troupes romaines se rangeraient en bataille hors des murs, leurs bagages seraient pillés, les portes fermées, les remparts occupés, et la place mise au pouvoir des Carthaginois. Le préteur remercie les sénateurs de cet avis, et se décide à courir les chances d'une bataille avant tout mouvement dans l'intérieur de la ville. Il divise ses troupes en trois corps, qu'il range derrière chacune des trois portes qui sont en face des ennemis; les bagages sont prêts à suivre; les valets, les vivandiers et les invalides portent les palissades. A la porte du milieu sont les plus robustes légionnaires, avec la cavalerie romaine; aux deux autres, les nouveaux soldats, les troupes légères et la cavalerie des alliés. Défense aux gens de Nole d'approcher des murs et des portes; ordre à un détachement de protéger les bagages, d'empêcher qu'ils ne soient pillés pendant le combat. Annibal se tient sous les armes, comme en chacun des jours précédents; il y reste une grande partie de

la journée, et s'étonne de ne voir ni l'armée du préteur sortir des portes, ni aucun soldat apparaître sur les remparts. Persuadé ensuite qu'on a découvert ses intelligences, il ramène au camp une partie de ses troupes; il ordonne de faire promptement les apprêts d'un assaut, ne doutant pas qu'en attaquant un ennemi qui hésite, il ne provoque un mouvement des plébéiens dans la place. Tandis que, pour lui obéir, de toutes parts on se hâte de se rallier aux enseignes, et qu'on s'avance au pied des murailles, la porte du milieu s'ouvre tout à coup : Marcellus a donné le signal, fait sonner la charge; ses fantassins, puis ses cavaliers, fondent sur l'ennemi avec toute l'impétuosité dont ils sont capables. Déjà cette sortie vigoureuse a répandu la terreur et le désordre dans les rangs carthaginois, quand les lieutenants Valérius Flaccus et Caius Aurélius s'élancent des deux autres portes sur les ailes de l'armée d'Annibal. A ces attaques se joignent les clameurs des vivandiers, des valets, de tous ceux qui gardent les bagages; et les Africains, qui parlaient avec dédain du petit nombre des soldats qu'ils auraient à combattre, sont frappés de l'apparence soudaine d'une multitude de guerriers. Tite-Live n'ose pas affirmer, avec quelques auteurs, qu'Annibal perdit deux mille huit cents hommes, et Marcellus cinq cents au plus. Ces nombres, Messieurs, sont, dans Plutarque, de cinq mille Carthaginois et de cinq cents Romains seulement.

Telle ou moins éclatante, cette victoire fut un très-grand événement, le plus mémorable peut-être de toute cette guerre; car il était alors plus difficile de n'être pas vaincu par Annibal, qu'il ne l'a été depuis de le vaincre. Désespérant de prendre Nole, il se replia sur

Acerra. Marcellus fit fermer les portes de Nole, instruisit dans le Forum le procès des malheureux qui avaient eu des entretiens secrets avec les Carthaginois, et en mit à mort plus de soixante-dix, en confisquant leurs biens au profit du peuple romain. Il est déplorable, Messieurs, qu'un glorieux triomphe soit souillé par des proscriptions si barbares. Dans les démêlés politiques, et particulièrement lorsqu'il s'agit du parti à prendre par une ville tierce entre deux puissances rivales, les mesures sévères peuvent sembler justes avant la bataille, parce qu'elles sont des moyens de défense; après la victoire, elles ne sont que des iniquités. Quand le préteur eut ainsi ensanglanté ses lauriers, il alla camper sur les hauteurs qui dominaient Suessula. Annibal essaya d'amener à une soumission volontaire les habitants d'Acerra : les voyant obstinés, il investit leur ville et prépara un assaut. Ils avaient plus de courage que de forces; l'aspect de la circonvallation leur ôta l'espoir de se défendre. Avant qu'elle fût achevée, ils s'évadèrent, à la faveur de la nuit, par les intervalles et les endroits mal gardés, et s'enfuirent, soit par des sentiers battus, soit à travers champ, selon qu'ils reconnaissaient leur route ou qu'ils s'égaraient, se dirigeant, comme ils pouvaient, vers les cités campaniennes qu'ils savaient soumises encore aux Romains. Le Carthaginois, après avoir saccagé, brûlé Acerra, apprenant que Marcellus a mis en mouvement ses légions, et craignant que leur approche n'occasionne des désordres dans Capoue, conduisit ses troupes à Casilinum. La garnison de cette place consistait alors en cinq cents Prénestins et un petit nombre de réfugiés romains et latins, qui avaient, en une nuit, égorgé les habitants par lesquels ils craignaient

d'être trahis. Rome avait de plus à Casilinum une cohorte pérusienne de quatre cent soixante hommes. Ce n'était en tout qu'environ douze cents soldats : il n'en fallait guère plus pour défendre une petite enceinte, bordée d'un côté par la rivière; et, vu la disette des vivres, on pouvait croire que c'était encore trop. Annibal, qui n'en était plus très-loin, fit prendre les devants à un corps de Gétules commandés par Isalcas, avec ordre de commencer, s'il était possible, par des pourparlers, et d'employer les paroles les plus séduisantes pour obtenir l'ouverture des portes et l'entrée des Carthaginois; mais, dans le cas d'un refus obstiné, on attaquerait, on s'efforcerait de pénétrer par quelque point dans la place. Quand on fut à la portée des murs, un profond silence parut un signe de désertion : Isalcas, persuadé que la peur a mis en fuite la garnison, se dispose à briser les portes; mais à l'instant il les voit s'ouvrir, et donner passage à deux cohortes rangées derrière en bataille, et qui, dans leur brusque sortie, font un horrible carnage. Les Gétules étant ainsi repoussés, Maharbal s'avance avec des forces plus imposantes, et ne soutient pas mieux une nouvelle sortie des cohortes. Enfin Annibal vient lui-même établir son camp sous les murs : il se prépare à déployer contre une petite place, contre une petite garnison, son armée entière. Ses troupes enveloppent les remparts; il perd en dé premières attaques quelques valeureux soldats, atteints des traits qu'on leur lance du haut des murs et des tours. Une fois les assiégés l'attaquèrent à leur tour; il employa ses éléphants pour leur couper la retraite : ils ne rentrèrent dans la ville qu'avec peine et en désordre, ayant perdu beaucoup de monde, pour le petit

nombre qu'ils étaient ; ils auraient été bien plus maltraités, si la nuit n'avait mis fin au combat. Le lendemain, assaut général, avec promesse d'une couronne d'or au Carthaginois qui montera le premier sur les remparts. Annibal reprochait aux vainqueurs de Sagonte, de Trébie, de Trasimène et de Cannes, de montrer tant de mollesse devant de si faibles murs situés au milieu d'une plaine. Il employa les mantelets et les mines; mais les assiégés ne manquaient pas plus d'art que de courage ; ils opposèrent des machines aux mantelets, ils contre-minèrent les mines, repoussèrent les attaques ouvertes, prévinrent les attaques secrètes; ils luttèrent si bien d'obstination, qu'Annibal renonça le premier à la sienne, qu'il trouvait honteuse : il se contenta de fortifier son camp ; il laissa des troupes, pour n'avoir pas l'air d'abandonner son entreprise, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue, où il distribua ses soldats dans les maisons particulières. Là, cette armée, prémunie contre toutes les misères humaines si souvent et si longtemps endurées par elle, ne le fut point contre des délices dont elle n'avait pas fait l'expérience : ces hommes que la force d'aucun mal n'avait pu vaincre, l'excès des biens et des voluptés les perdit ; et l'effet en fut d'autant plus déplorable, que, n'étant point accoutumés à de telles jouissances, ils s'y plongèrent avec plus d'abandon. Le sommeil, le vin, la bonne chère, les courtisanes, les bains, l'oisiveté, habitudes de jour en jour plus séduisantes, énervèrent à un tel point les corps et les âmes, que, depuis, les Carthaginois se soutinrent bien plus par le souvenir de leurs victoires passées que par leurs forces présentes. Cette faute a été reprochée à leur chef par les hom-

mes habiles dans l'art militaire, bien plus encore que celle de n'avoir pas subitement conduit de Cannes à Rome son armée triomphante. Il n'avait fait alors que différer ses succès; maintenant il s'ôtait les forces nécessaires pour en obtenir. Oui, sans doute, après le séjour de Capoue, on pouvait dire que ce n'était plus la même armée. Jamais elle n'a recouvré depuis son ancienne discipline. La plupart en sortaient embarrassés de courtisanes; et lorsqu'il fallut rentrer sous les tentes, reprendre les fatigues des marches et des exercices militaires, les forces et le courage leur manquaient comme à des novices : on les vit, durant la campagne qui suivit, s'absenter en grand nombre sans congé, abandonner leurs enseignes, et, dans leur lâche désertion, se cacher de préférence à Capoue.

Florus exprime en moins de mots la même opinion que Tite-Live sur l'influence des délices de cette ville campanienne : tant il est vrai, s'écrie-t-il, que Capoue a été Cannes pour Annibal! *Adeo ut verum dictum sit Capuam Annibali Cannas fuisse!* Ce mot a été souvent répété. Mais il est une circonstance que Tite-Live et Florus n'énoncent point, et qui nous est rapportée par Valère-Maxime : c'est qu'Annibal lui-même s'abandonna plus qu'aucun de ses soldats aux licencieuses voluptés de Capoue. Ce général, jusqu'alors invincible et vigilant, s'est laissé vaincre, et amollir avec son armée par tous les genres de plaisirs et de débauches : *Campana luxuria... vigilantissimum ducem... dapibus largis, abundanti vino, unguentorum fragrantia, Veneris usu lasciviore, ad somnum et delicias evocavit.* Séplasie et Albana y devinrent ses camps : *Seplasia ei et Albana castra esse cœperunt.* Ces deux noms, Mes-

sieurs, sont ceux de deux places publiques de l'ancienne Capoue, fameuses par les rendez-vous des personnages les plus corrompus. On n'a guère d'autres renseignements sur Albana; mais Cicéron parle de Séplasie, en accusant Pison de s'y être montré en consul campanien plutôt que romain : *Seplasia... te, ut primum aspexit, campanum consulem reputavit.* Quoique l'idée d'attribuer à ce déplorable quartier d'hiver les revers essuyés par les Carthaginois dans les campagnes qui l'ont suivi soit généralement répandue, et qu'elle me paraisse assez bien fondée, je dois dire pourtant qu'elle est écartée ou du moins modifiée par quelques auteurs modernes. Rollin, par exemple, après avoir cité les observations de Tite-Live, ajoute : « Quand on examine avec « soin toutes les circonstances de cette histoire, on a de « la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de « progrès qu'eurent les armes d'Annibal, dans la suite, « au séjour de Capoue. C'en est bien une cause, mais « la moins considérable; et la bravoure avec laquelle « les Carthaginois battirent depuis ce temps-là des con- « suls et des préteurs, prirent des villes à la vue des « Romains, maintinrent leurs conquêtes, et restèrent « encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être « chassés; tout cela porte assez à croire que Tite-Live « exagère les pernicieux effets des délices de Capoue. » Ce qui me paraît constant, Messieurs, c'est que la victoire de Cannes a été le plus haut terme des prospérités d'Annibal, qu'il n'a fait que décliner depuis, et que son séjour et ses désordres chez les Capouans ont été, non sans doute la cause unique, mais l'une des principales causes de ses revers et des calamités de sa patrie.

Avant de poursuivre au delà de l'hiver de 216 à 215

l'histoire de ce général, il importe de ne pas laisser en arrière un fait qui n'est point entré dans les récits de Tite-Live, mais qui nous est rapporté par d'autres écrivains, et spécialement par Appien : il s'agit des mauvais traitements qu'Annibal fit subir aux prisonniers romains, quand il eut perdu l'espoir de se faire payer leur rançon. Il envoya les plus notables à Carthage, où les attendaient la mauvaise foi et la vengeance; il força les autres à se livrer entre eux des combats de gladiateurs; il les exposait en spectacle à ses troupes. On dit même que, par un raffinement de cruauté, il mettait aux prises les parents contre les parents, et voulait qu'ils se portassent mutuellement des coups mortels. Il en vendit plusieurs; il ordonna le supplice d'un grand nombre; on construisait avec leurs cadavres des ponts, sur lesquels il se plaisait à voir défiler son armée. En un mot, pour assouvir la haine qu'il avait dès l'enfance jurée aux Romains, il n'épargnait aucun genre d'atrocités : οὐδὲν ἐκλείπων ὑπεροχίας ὠμῆς. On peut concevoir des doutes sur quelques-uns de ces détails, particulièrement sur la docilité avec laquelle des Romains, unis par des malheurs communs et quelquefois même par les liens du sang, consentaient à se tuer les uns les autres; il semble qu'ils auraient dû préférer tout autre genre de mort : mais peut-être le général carthaginois promettait-il la vie, la liberté, des récompenses aux vainqueurs, ainsi qu'il l'avait déjà pratiqué, près du Tésin, à l'égard des prisonniers gaulois. Il résulte au moins, de ces relations diverses, que cet Annibal, dont on a fait, comme de tant d'autres brigands en chef, un grand homme, un héros, presque un demi-dieu, avait encore plus de méchanceté que d'habileté, et qu'il ne

manquait à peu près d'aucun vice : ambition, tyrannie, perfidie, avarice, ivrognerie, libertinage. Il a pris Sagonte, soumis une partie de l'Espagne, franchi les Pyrénées et les Alpes, battu les Romains au Tésin, à la Trébie, au lac de Trasimène et à Cannes. Mais, sans parler des circonstances fabuleuses ajoutées par ses flatteurs au récit de ses exploits, vous avez vu, Messieurs, qu'il a dû ses plus brillants succès à la témérité, à l'impéritie de plusieurs de ses adversaires, tels que Sempronius, Flaminius, Minucius, Térentius Varron. Il s'en faut qu'il ait été aussi heureux quand il a eu affaire aux Fabius, aux Marcellus, aux Scipions. C'est ce qui s'éclaircira de plus en plus dans nos prochaines séances.

Nous terminerons au commencement de la première l'histoire du consulat de Varron, et nous entamerons celle des événements arrivés sous ses successeurs, Posthumius Albinus et Fabius Maximus.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 216 ET 215 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, la ville de Capoue s'est décidée pour Annibal, et lui a envoyé une députation, la même qu'elle avait adressée au consul Varron. Elle a néanmoins osé proposer en même temps aux Romains, par d'autres députés, un renouvellement d'alliance, dont la condition serait de prendre toujours un Campanien pour l'un des consuls. Cette demande n'ayant paru qu'une insulte, et ceux qui l'apportaient ayant été chassés, les Capouans se sont vengés en faisant subir aux Romains qui se trouvaient dans leurs murs des traitements barbares, auxquels Décius Magius s'était vainement opposé. Vous avez vu comment ce Décius refusa d'assister à l'entrée solennelle d'Annibal dans Capoue, et comment, proscrit pour son énergique fierté, il trouva un asile auprès de Ptolémée, roi d'Égypte; mais nous avons élevé des doutes sur ces aventures un peu romanesques, ainsi que sur l'entretien de Pacuvius avec son fils Pérolla, qui avait conçu le projet de tuer le général carthaginois à la suite d'un festin. Tite-Live a trouvé là l'occasion de composer une harangue, que Rollin a fort admirée. L'historien latin vous a parlé ensuite du retour de Fabius Pictor à Rome, des instructions qu'il rapportait de Delphes, et de la dévotion scrupuleuse avec laquelle on s'y conforma. Cependant Annibal avait dépêché à Carthage son frère Magon, pour raconter ses

victoires, présenter plusieurs muids d'anneaux d'or pris sur les vaincus, et demander un renfort de troupes, de l'argent, des subsistances. Vous avez entendu Hannon se récrier contre ces demandes, si peu d'accord avec les récits qui les avaient précédées, et inviter à négocier la paix : ces conseils d'Hannon, quoique fort sages, n'ont obtenu dans le sénat carthaginois qu'un très-petit nombre d'adhésions. De leur côté, les Romains ont repris courage ; leur dictateur, Junius Péra, est parti à la tête de vingt-cinq mille hommes, y compris six mille qu'il a retirés des prisons, où ils étaient détenus pour crimes ou pour dettes. Annibal travaillait alors à s'emparer par ruse ou par force de Naples, de Nole, de Nucerie, de Casilinum. Je vous ai exposé, Messieurs, comment l'habileté du préteur Marcellus fit échouer presque toutes ces tentatives. A Nole, Marcellus a su rattacher à la cause de Rome un jeune et vaillant guerrier, nommé Bantius, que les Carthaginois avaient attiré dans leur parti. Aux portes de cette même ville, le préteur a remporté une glorieuse et utile victoire; et nous avons regretté de la voir souillée par la proscription de soixante-dix habitants. Ceux d'Acerra s'étant enfuis, Annibal a saccagé, incendié leur ville, et s'est porté de là sur Casilinum, où la bravoure opiniâtre d'une faible garnison, composée au plus de douze cents hommes, l'a forcé de renoncer à cette entreprise. Il est allé prendre ses quartiers d'hiver à Capoue; et nous avons terminé notre dernière séance en recueillant les rapports des anciens auteurs et les réflexions des modernes sur les effets de ce séjour de l'armée carthaginoise au sein d'une population efféminée et corrompue.

Dès que l'hiver (qui n'est pas très-rigoureux à Capoue) ne se fit presque plus sentir, Annibal retira ses troupes de leurs quartiers, et les conduisit à Casilinum, où le blocus avait continué, et réduit la garnison comme les habitants à la dernière détresse. Titus Sempronius, génréal de la cavalerie, commandait l'armée romaine en l'absence du dictateur Péra, qui était allé reprendre les auspices à Rome (étrange soin en un pareil temps), et qui, en partant, avait prescrit de ne rien entreprendre jusqu'à son retour. D'une part, le préteur Marcellus, qui aurait volontiers secouru Casilinum, était arrêté par les débordements du Vulturne et par les prières tant des citoyens de Nole que des fugitifs d'Acerra, qui tous avaient à redouter les Campaniens, si les forces romaines s'éloignaient: de l'autre, Sempronius se voyait enchaîné par les ordres du dictateur. Il savait pourtant que, dans l'enceinte de Casilinum, la patience commençait à s'épuiser; que des soldats, pour échapper aux horreurs de la famine, se précipitaient du haut des murs; que d'autres venaient s'y exposer désarmés et nus aux traits des ennemis. N'osant point risquer une bataille qui lui était interdite, et sans laquelle pourtant il n'y avait pas moyen d'introduire des vivres dans la place, il fit rassembler les blés des champs voisins, en remplit plusieurs tonneaux, et avertit les magistrats de Casilinum de les recevoir à mesure que le courant de la rivière les apporterait. Le blé arriva ainsi dès la nuit suivante, et se partagea entre tous les assiégés. Le même expédient réussit encore le lendemain et le surlendemain : la nuit dérobait cette manœuvre à la vigilance des ennemis. Mais, ensuite, des pluies continuelles donnèrent au courant une rapidité extraordi-

naire, qui détourna les tonneaux vers la rive gardée par les Africains. Ils les aperçurent arrêtés au milieu des saules, et en donnèrent avis à Annibal, qui dès lors prit des précautions si sévères, que rien n'entrait plus dans la place par le Vulturne. Cependant les Romains jetèrent encore, de leur camp dans le fleuve, des noix qu'on en retirait avec des claies; trop faible ressource qui ne retardait pas le progrès de la misère. L'excès en devint tel, qu'on essaya de manger des cuirs et des peaux de boucliers amollies dans l'eau bouillante, puis des rats et d'autres animaux; on arracha toutes les plantes, toutes les racines qui croissaient au pied des remparts; et, lorsque l'ennemi eut fait passer la charrue sur le terrain extérieur, on y jeta de la graine de raves. « Espèrent-ils donc, s'écriait Annibal, me retenir « ici jusqu'à ce qu'elles soient poussées? » Il n'avait auparavant voulu entendre à aucune capitulation : il consentit enfin à traiter du rachat des personnes libres; on convint de sept onces d'or par tête. Les assiégés se vendirent; et, après avoir été retenus aux fers jusqu'au payement de leur rançon, ils furent renvoyés à Cumes. Tite-Live n'admet point la tradition qui disait que la cavalerie africaine les avait poursuivis et massacrés tous : il y oppose un monument, c'est-à-dire une statue qui se voyait, de son temps, dans le forum de Préneste : elle représentait M. Anicius, préteur des Prénestins, auparavant greffier. Il y paraissait vêtu d'une toge, la tête voilée, entouré de trois petites figures; et on lisait sur une tablette de cuivre : « M. Anicius avait « promis solennellement ce don pour les soldats de la « garnison de Casilinum. » La même inscription se retrouvait au bas de trois autres petites statues placées dans

le temple de la Fortune. Il y a donc lieu de croire que M. Anicius avait ramené des Prénestins sains et saufs de Casilinum dans leur patrie. De cinq cent soixante-dix qu'ils étaient à Casilinum, le fer et la faim n'en avaient détruit que la moitié, ou même un peu moins. Annibal remit cette place aux Campaniens, en y laissant une garnison de sept cents de ses soldats, pour empêcher les Romains de la reprendre après son départ. Un décret du sénat de Rome accorda aux guerriers de Préneste une double paye avec exemption de service pour cinq ans, et leur offrit de plus, comme une récompense de leur bravoure, le titre de citoyens romains : ils aimèrent mieux ne pas quitter celui de citoyens de Préneste. Il n'existe à l'égard des Pérusiens, qui avaient aussi soutenu le siége de Casilinum, ni monument, ni décret, ni relation qui puisse nous éclairer sur leur sort. En ce temps, les Pétiliens, qui seuls de tous les Bruttiens avaient persévéré dans leur alliance avec Rome, lui demandèrent des secours contre deux classes d'agresseurs, les Carthaginois maîtres du Bruttium, et les peuples de cette contrée, qui ne pardonnaient pas à celui qui n'avait point partagé leur défection. Les prières et les larmes des députés pétiliens émurent le sénat et le peuple. Manius Pomponius, préteur, mit deux fois leur demande en délibération. Mais, en considérant les forces de la république, les pères conscrits furent obligés d'avouer qu'il n'en restait point assez pour protéger des alliés si lointains ; ils leur conseillèrent de retourner chez eux, et, puisqu'ils avaient rempli tous les devoirs d'une amitié fidèle, de ne plus consulter qu'eux-mêmes sur ce que l'état présent de leurs affaires exigerait. Quand la députation vint faire ce rapport aux

Pétiliens, leur sénat fut à l'instant saisi d'une telle affliction et d'un tel effroi, que plusieurs proposaient de déserter la ville et de s'enfuir où l'on pourrait; d'autres disaient que, puisque leurs anciens alliés les abandonnaient, il fallait se rallier aux autres Bruttiens, et par eux aux Carthaginois. L'avis qui prévalut fut de ne rien précipiter; et, le lendemain, la délibération ayant été reprise avec moins de trouble, on résolut de s'approvisionner, de se fortifier, et de se maintenir dans la ville.

Sur ces récits de Tite-Live, nous remarquerons d'abord, Messieurs, que le dictateur Marcus Junius Péra, quoiqu'il quittât assez mal à propos son armée pour aller accomplir des cérémonies religieuses, quoiqu'en partant il prescrivît une inaction dont l'expérience avait déjà dévoilé les dangers, était pourtant un citoyen fort distingué, qui avait déjà rempli honorablement les fonctions de consul et de censeur. Goltzius et Vaillant ont fait connaître une médaille où se lit le nom de Junius Péra, accompagné des figures de Castor et Pollux, telles qu'elles sont empreintes sur plusieurs médailles consulaires. Les Romains attachaient une haute importance aux auspices, et en distinguaient un très-grand nombre d'espèces. *Auspicium caducum* : c'était, à ce que nous apprend Festus, le présage funeste qui résultait de la chute soit du bonnet d'un flamine, soit de la baguette d'un sacrificateur. *Auspicium ex acuminibus*, auspice tout militaire, dit Cicéron, *quod totum militare est.* Denys d'Halicarnasse et Arnobe en parlent aussi, mais en des termes fort vagues; en sorte qu'on est réduit, sur ce point comme sur bien d'autres, à de pures conjectures. La plus plausible est celle de Turnèbe, qui suppose qu'on observait la pointe des piques et des jave-

lots. Si elles étaient brillantes et non émoussées, signe de victoire ; au contraire, une javeline dont le fer s'était terni par hasard annonçait des revers. *Auspicium clive :* on nommait ainsi les pronostics de difficultés et d'obstacles, parce que, dit Festus, le nom de *clive* s'appliquait aux lieux escarpés, à toutes les choses ardues et pénibles. *Auspicium jugi*, auspice du joug, ou des animaux attelés : *quum junctum jumentum stercus facit*, dit encore Festus. « Quand ces animaux faisaient sous le « joug quelques ordures. » Dans la crainte de cet accident sinistre, on dételait, si nous en croyons Cicéron, toutes les bêtes qu'un magistrat ou un général pouvait rencontrer sur sa route. *Auspicium liquidum :* il paraît qu'on appelait ainsi les auspices qui se prenaient sous un ciel pur et serein : *auspicium majus ;* quand on interrogeait l'avenir au nom d'un personnage éminent, ou pour quelque grande affaire : *auspicium minus*, quand l'objet ou la personne avait moins d'importance. Si deux auspices, l'un *majus*, l'autre *minus*, étaient opposés entre eux, c'était toujours au premier qu'on s'en rapportait. *Auspicium nauticum*, le vol des oiseaux au moment d'un embarquement; *auspicium pedestre*, la rencontre d'un animal à quatre pieds, renard, loup, chien, cheval, ou autre ; *auspicium pestiferum*, le plus menaçant de tous : il avait lieu, selon Festus, lorsque le cœur ou quelque autre partie noble d'une victime disparaissait sous le couteau. *Auspicium piaculare* : c'était un sacrifice dont il fallait réparer, expier les défauts par un autre plus régulier ou plus heureux. Si la victime s'échappait de l'autel, si elle jetait un cri lugubre, ou si elle ne tombait pas dans les formes requises par le cérémonial, on en devait con-

clure que les dieux la réprouvaient, et leur en offrir une plus digne. *Auspicium prætermine*, présage tiré du premier objet que l'on rencontrait aux limites de la république, aux frontières d'un pays étranger. *Auspicium viale:* un Romain concevait de vives alarmes toutes les fois qu'un Éthiopien, un chat, une belette, un serpent, un rat, un loup, d'autres objets impurs, malfaisants ou difformes, se présentaient sur son chemin. Voilà, Messieurs, bien assez d'exemples de ces déplorables superstitions du grand peuple; voilà sur quelles minuties se portait son attention dans les plus graves circonstances de la vie privée et des affaires publiques : naissances, mariages, élections, guerres et alliances. Il tirait aussi beaucoup d'inductions des paroles fortuites, des premières syllabes qu'entendait et que rapportait un esclave envoyé exprès dans la rue; des tressaillements, des tintements d'oreille, des éternuments, des noms que portaient les enfants et les serviteurs employés dans les cérémonies religieuses; des coups de tonnerre, des éclairs, de l'appétit des poulets sacrés, surtout du chant et du vol des oiseaux. Les mauvais présages étaient si nombreux, qu'on avait imaginé des moyens d'en détourner les effets : il suffisait quelquefois de cracher ou de prononcer certaines formules, *quod omen dii avertant*, etc. Il convenait aussi d'accepter expressément les auspices favorables. Si vous ajoutez à tant d'espèces d'annonces prophétiques les interprétations des songes et les réponses des oracles, vous en conclurez que les Romains n'ont manqué d'aucune des illusions et des impostures que peut provoquer l'envie de deviner l'avenir, c'est-à-dire de le prévoir, et de le préparer autrement que

par les observations et les précautions de la prudence humaine. Si les pontifes, les magistrats, les consuls, les dictateurs de cette république partageaient eux-mêmes avec la populace des erreurs si grossières, un tel aveuglement devait amener tôt ou tard des calamités irrémédiables; il était assurément le plus sinistre des présages. Si, n'étant pas dupes de ces prestiges, ils se plaisaient à en perpétuer l'empire, il fallait augurer plus mal encore d'un gouvernement si frauduleux. Je sais, Messieurs, que cette manière trop ordinaire de régir les peuples et de conduire les armées a été souvent recommandée comme un admirable secret de la plus haute politique. On a supposé, par exemple, que le meilleur expédient pour remporter des victoires était de persuader aux soldats que les dieux les avaient promises. Mais, si vous consultez l'histoire, vous reconnaîtrez que ces mensonges ont amené en effet plus de défaites que de triomphes; et que le succès des batailles n'a jamais été dû qu'au nombre et à la valeur des troupes, à l'avantage des positions, et à l'habileté des manœuvres. Ce qui est encore démontré par l'expérience, c'est que les peuples les plus superstitieux deviennent les plus dépravés, les plus accessibles à tous les genres de séductions, ceux au sein desquels les ambitieux et les factieux exercent le plus de ravages. Garantir la tranquillité et la prospérité des États est un problème difficile, qui ne se peut résoudre qu'à force de raison, de lumières et de bonne foi : l'erreur et l'infidélité n'ont jamais contribué qu'à le rendre insoluble. Quoi qu'il en soit, Junius Péra, le dictateur, s'éloigne des légions qu'il commande, et vient prendre à Rome de nouveaux auspices.

Vous avez vu qu'il laissait dans un assez grand embarras son lieutenant, le maître de la cavalerie, Sempronius Gracchus, auquel il avait défendu d'engager aucun combat. Sempronius ne put secourir les Prénestins enfermés dans Casilinum, qu'en leur envoyant, par les eaux du Vulturne, d'abord des tonneaux remplis de blé, puis des noix. Ce second genre de secours peut sembler d'une bien mince valeur; mais le fait est rapporté aussi par Festus, qui nous apprend que les Prénestins étaient grands mangeurs de noix, qu'on les appelait *Nuculæ. Nuculas, Prænestinos antiqui appellabant, quod inclusi a Pœnis Casilini, famem nucibus sustentaverunt, vel quod in eorum regione plurima nux minuta pascitur.* On a conservé un vers de Nævius qui paraît en dire à peu près autant :

Prænestinis nuces in proclivi profundere.

Tite-Live vous a parlé d'un autre peuple, qu'il a placé dans le Bruttium et nommé les Pétiliens. Le nom de Pételie ou Pétilie se lit dans Virgile :

Hic illa ducis Meliboei
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.
Là, commandant en paix à l'humble Pétilie,
Philoctète est content d'un coin de l'Italie;

ou plus exactement : « Là, le roi de Mélibée, Philoctète, « a ceint d'un mur protecteur l'humble Pétilie. » On supposait que Philoctète, forcé par une troupe de séditieux d'abandonner Mélibée, ville de Thessalie, était venu fonder Pétilie dans le Bruttium. C'est ce que nous lisons chez Strabon, qui, en un autre endroit de son ouvrage, fait de Pétilie une ville lucanienne; ce qui vient sans doute de ce que, à certaines époques, les Lucaniens et les Bruttiens ne composaient qu'une seule et même

nation. L'emplacement de Pétilie ne saurait être connu avec précision. Holstenius, d'après un ancien itinéraire, la rapproche du lieu où est aujourd'hui Strongoli en Calabre. Suivant Cluvier, elle existait entre Crotone et Scyllacium, vers l'endroit où est maintenant Belcastro, sur une colline, à six mille pas de la mer, et non loin du promontoire Crimisa, dont le nom moderne est capo dell' Alice.

On reçut à Rome des lettres de Sicile et de Sardaigne : le propréteur Otacilius écrivait de Sicile que le préteur Furius était revenu d'Afrique à Lilybée, grièvement blessé, presque moribond; que les soldats de terre et de mer ne recevaient plus ni paye ni rations quotidiennes; qu'il ne restait aucune ressource pour satisfaire à ces besoins : qu'il conseillait donc instamment d'envoyer de prompts secours; qu'il désirait lui-même d'être remplacé par l'un des nouveaux préteurs. Cornélius Mammula, propréteur en Sardaigne, adressait de cette île des plaintes et des demandes à peu près semblables: on leur répondit, à l'un et l'autre, qu'on n'avait rien à leur envoyer; qu'ils avisassent eux-mêmes aux moyens de pourvoir aux besoins des flottes et des armées. Otacilius eut recours à l'unique allié fidèle du peuple romain, au roi Hiéron, lui dépêcha des députés, et reçut de lui autant d'argent qu'il en fallait pour la solde, et du blé pour six mois. Mammula obtint des villes alliées en Sardaigne de pareils gages de bienveillance. A Rome, l'extrême pénurie inspira au tribun du peuple Minucius l'idée de proposer l'établissement des *triumviri mensarii*, c'est-à-dire trois administrateurs ou banquiers du trésor public. Cette charge fut conférée à Æmilius Papus, qui avait été consul et

censeur; à Marcus Atilius Régulus, auparavant deux fois consul, et à Scribonius Libo, l'un des tribuns du peuple de cette année. On chargea deux membres de la famille Atilia de dédier, en qualité de duumvirs, le temple de la Concorde, voué par le préteur Lucius Manlius. On nomma pontifes Cécilius Métellus, Fabius Maximus et Fulvius Flaccus, en remplacement de Scantinius décédé, d'Æmilius Paulus et Ælius Pætus, tués à Cannes. Quelques auteurs modernes rapportent à cette époque le sacrifice que les patriciens firent d'une partie de leurs richesses, en portant au trésor de l'État tout ce qu'ils possédaient en or, à l'exception de leurs anneaux et des bulles de leurs enfants : mais, à l'égard de cet acte de générosité, il y a incertitude au moins sur la date; Florus ne le fait correspondre qu'au consulat de Marcellus et de Lévinus, qui n'eut lieu que six ans plus tard.

Quand les pères conscrits eurent réparé, autant qu'il était possible à la sagesse humaine, les pertes que la fortune avait fait essuyer à la république, ils tournèrent leurs regards sur eux-mêmes, et s'aperçurent de leur petit nombre, des vides qui existaient dans les rangs des grands conseillers de l'État. En effet, depuis les censeurs Æmilius et Flaminius, il n'avait point été publié de nouveau tableau des sénateurs; et, dans cet intervalle de cinq ans, les malheurs de la guerre et les accidents particuliers en avaient enlevé une quantité considérable. Le préteur Manlius Pomponius fit un rapport sur ce sujet après le départ du dictateur, qui, à la nouvelle de la perte de Casilinum, allait rejoindre son armée : Pomponius exprimait un vœu général. Alors Spurius Carvilius prononça un long discours, où,

après des complaintes sur le trop petit nombre non-seulement des sénateurs, mais des citoyens parmi lesquels on en pourrait choisir de nouveaux, il exposa que le besoin de compléter le sénat, et celui de resserrer l'alliance de Rome avec les peuples latins, conseillaient, si pourtant les pères conscrits le trouvaient bon, de prendre, dans chacun de ces peuples, deux sénateurs qui remplaceraient les défunts. Cette proposition ne fut pas mieux accueillie que ne l'avait été jadis une demande qui tendait à la même fin, et que les peuples du Latium avaient présentée. Toute l'assemblée frémit d'indignation. Manlius surtout déclara qu'il appartenait toujours à la race de celui qui, au Capitole, avait autrefois menacé de tuer de sa main tout Latin qu'il verrait siéger au sénat. Fabius Maximus remontra que cette discussion était la plus inopportune que l'on pût entamer, au moment où la fidélité des alliés semblait s'ébranler; qu'un silence universel devait étouffer une parole téméraire, proférée par un seul homme; qu'il fallait que le plus profond silence couvrît un tel secret, l'ensevelît dans un oubli éternel, et l'anéantît à jamais. Rien en effet ne transpira de la proposition de Carvilius, dit l'historien, qui pourtant la connaît et la révèle. On résolut de nommer pour dictateur le plus ancien des ex-censeurs, et de le charger de composer la liste du sénat. On manda, pour proclamer ce dictateur, le consul Térentius Varron, qui, après avoir pourvu à la défense de l'Apulie, vint à Rome à grandes journées, et, aussitôt après son arrivée, nomma durant la nuit, selon l'usage, Fabius Butéo, dictateur pour six mois, sans commandant de cavalerie. Butéo monte à la tribune, accompagné des licteurs; il déclare qu'il n'ap-

prouve rien de ce qu'on vient de faire : deux dictateurs à la fois, chose sans exemple, un dictateur sans maître de cavalerie, les fonctions censoriales déférées à un seul magistrat, et pour la seconde fois, au même citoyen, une dictature de six mois pour une cause qui n'est pas d'un intérêt si durable; que néanmoins il modifiera ces irrégularités amenées par la fortune, par les circonstances, par la nécessité; qu'il n'exclura aucun des sénateurs proclamés par les derniers censeurs, Æmilius et Flaminius; qu'il récrira et répétera tous leurs noms, afin qu'il ne soit pas dit qu'un seul homme est le juge des mœurs, l'arbitre de la réputation de tous les membres du sénat romain. Il ajoute qu'en remplaçant les morts, il choisira entre les ordres et non entre les personnes. En effet, après avoir nommé tous les sénateurs qu'il trouvait en place, il leur adjoignit d'abord les citoyens qui, ayant été censeurs après Flaminius et Æmilius, n'étaient pas encore sénateurs; puis les anciens édiles, tribuns du peuple et questeurs; enfin, parmi les citoyens qui n'avaient encore exercé aucune magistrature, ceux qui avaient ou rapporté dans leurs maisons les dépouilles des ennemis, ou obtenu des couronnes civiques. Lorsqu'il eut ainsi nommé soixante-dix-sept sénateurs, à la grande satisfaction du public, il abdiqua sur l'heure la dictature, descendit de la tribune, rentra dans sa vie privée, congédia ses licteurs; et, se mêlant dans la foule des gens occupés d'affaires particulières, il y perdit exprès du temps, pour qu'on ne songeât point à le reconduire chez lui; mais ce retard n'amortit point l'enthousiasme général : un nombreux cortége l'accompagna jusqu'en ses foyers. On doit, Messieurs, beaucoup d'hommages à cette

conduite de Fabius Butéo. Voilà un véritable républicain, qui s'empresse d'accomplir les devoirs que la patrie vient de lui imposer; qui renonce au pouvoir aussitôt qu'il en a fait cet honorable usage; qui répare, autant qu'il est en lui, les irrégularités de sa propre nomination, ne l'accepte que pour rétablir à l'instant même l'ordre légal, et ne laisse l'exemple d'aucun abus. Les noms des usurpateurs du pouvoir, d'un Sylla, d'un Jules César, d'un Octave, retentissent avec bien plus d'éclat dans l'histoire que celui de Fabius Butéo. Par un étrange aveuglement, les peuples de tous les pays et de tous les siècles ont exalté, admiré, divinisé ceux qui les ont asservis, et se sont à peine souvenus de ceux qui n'ont songé qu'à maintenir ou rétablir leur liberté.

Le consul Varron, dès la nuit suivante, repartit pour son armée sans en avertir le sénat, de peur qu'on ne le retînt pour présider les comices. Le lendemain, sur la proposition du préteur Pomponius, le sénat décréta qu'on écrirait au dictateur Junius Péra, pour l'inviter à venir, avec son général de la cavalerie Sempronius Gracchus et le préteur Marcellus, tenir les comices consulaires, et en même temps prendre connaissance de l'état et des besoins de la république. Tous trois se rendirent à Rome, en laissant des lieutenants à la tête des légions. Le dictateur parla peu et modestement de ses propres actes, attribuant à Sempronius une grande part des succès, et fixa le jour des comices. On y élut Posthumius, qui, absent et employé dans la Gaule Cisalpine, obtenait pour la troisième fois l'honneur du consulat, et ce Sempronius Gracchus revenu avec le dictateur. Ensuite on fit préteurs Marcus Valérius Lévinus, Appius Claudius Pulcher, Fulvius Flac-

cus, et Mucius Scævola. Ces magistrats étant élus, Junius Péra partit pour rejoindre l'armée qui hivernait à Théanum. Il laissait à Rome son commandant des cavaliers, Sempronius, qui devait, peu de jours après, prendre possession des faisceaux, et en attendant occuper le sénat de la levée et de l'équipement des troupes pour la campagne suivante. Pendant qu'on se livrait à ces soins, on reçut la nouvelle d'une autre défaite; car la fortune accumulait alors les revers de Rome. Posthumius, élu consul, et son armée venaient de perdre une bataille dans la Gaule Cisalpine. Là était une vaste forêt, que les Gaulois nommaient Litana, et par laquelle devaient passer les Romains. Les arbres qui, à droite et à gauche, bordaient le chemin, avaient été coupés par les Gaulois, de telle sorte que les troncs demeuraient debout, et qu'une légère impulsion pouvait les abattre en un clin d'œil. Posthumius avait deux légions romaines; et les alliés levés par lui sur les côtes de la mer Supérieure lui complétaient une armée de vingt-cinq mille hommes, qu'il conduisait sur les terres des ennemis. Les Gaulois, postés autour du passage, saisirent, pour faire tomber les arbres, l'instant où l'armée de Rome s'y était engagée. La chute soudaine de tant d'arbres l'un sur l'autre accabla de toutes parts les hommes, les chevaux, les armures : à peine échappa-t-il dix guerriers. Presque tous étaient frappés à mort par les troncs et les branches; les autres, épouvantés de ce désastre inopiné, tombèrent sous les coups de l'ennemi qui enveloppait le chemin; quelques fuyards, qui tâchaient de gagner un pont voisin, furent arrêtés et faits prisonniers par les Gaulois, qui en gardaient aussi l'entrée. Ce fut là que Posthumius mourut, les

armes à la main, ne voulant pas se laisser prendre. Les Boïens rapportèrent en triomphe les dépouilles et le corps du général; ils les déposèrent dans le plus saint de leurs temples, coupèrent sa tête, la vidèrent; et le crâne, qu'ils garnirent d'or, devint, selon leur coutume, un vase consacré aux libations solennelles, servant aussi de coupe à leurs prêtres et à leurs premiers pontifes. Cette victoire glorieuse valut aux Gaulois une proie non moins précieuse à leurs yeux; car, si la plupart des animaux qui dépendaient de l'armée romaine avaient péri par la chute des arbres, les bagages du moins, dont rien n'était sauvé par la fuite, restaient à côté des morts. L'annonce de ce nouveau malheur causa dans Rome une telle consternation, que les boutiques se fermèrent, et que les rues étaient en plein jour aussi désertes que durant la nuit. Il fallut que le sénat ordonnât aux édiles de parcourir la ville, de faire ouvrir les boutiques, et d'interdire tous les signes d'affliction publique. Cette défaite des Romains par les Gaulois est attestée par Polybe : mais il est fort permis d'élever des doutes sur les circonstances qu'on vient de nous rapporter, et qui se retrouvent dans Frontin et dans Zonaras. Ces arbres coupés au pied sans qu'il y paraisse, et qui n'attendent que l'ébranlement du premier de chaque rangée pour tomber successivement l'un sur l'autre et renverser toute une armée; ces vingt-cinq mille hommes, dont à peine dix échappent au désastre; tous leurs chevaux, tous leurs bestiaux écrasés avec eux, et leurs bagages seulement demeurés intacts : voilà, Messieurs, un tableau qui ressemble plus à une scène d'opéra qu'à un récit historique. Il est indubitable que les Romains ont été vaincus; mais, selon toute

apparence, ils ont jugé à propos d'embellir leur défaite, de l'attribuer à une cause extraordinaire et imprévue, contre laquelle leur courage et leur habileté ne pouvaient les défendre. Zonaras dit que la forêt de Litana était plantée sur un terrain inégal, entre-coupé de rochers et de montagnes. Faut-il la faire correspondre à la Selva Romanesca de la Romagne, ou bien la rapprocher de l'Apennin vers le lieu nommé aujourd'hui Lizano, sur les confins des territoires de Modène, de Bologne et de Pistoie? Nous manquons des documents qui serviraient à résoudre ces questions.

Ainsi s'achevait l'année consulaire la plus fatale aux Romains dans tout le cours de la seconde guerre punique. Sempronius, en déplorant les malheurs de la république, s'efforçait d'offrir à ses concitoyens des consolations et des motifs d'espérance. Non, ceux que n'avait point abattus la désastreuse journée de Cannes ne succomberaient point à de moindres revers. En ce qui concernait les Carthaginois et leur Annibal, Rome devait s'attendre (il osait s'en flatter) à des succès. On pouvait, en toute sûreté, négliger et suspendre la guerre des Gaulois : il serait toujours au pouvoir des dieux et du peuple romain de se venger de cette dernière fraude. Il s'agissait maintenant de délibérer sur les armées et les généraux qu'on opposerait aux Africains. Sempronius lui-même rendit compte de ce qu'il y avait d'infanterie et de cavalerie dans les troupes du dictateur; Marcellus exposa l'état des siennes. Quelles étaient celles de Térentius Varron en Apulie? On le demanda à ceux qui pouvaient en avoir connaissance; on n'avait pourtant pas assez de renseignements pour arrêter le plan d'une campagne si décisive. Malgré le courroux qu'on ressen-

tait contre les Gaulois, on convint de ne pas s'occuper d'eux en cette année. L'armée du dictateur Junius Péra fut confiée au consul Sempronius. On régla que celle de Marcellus, composée des fugitifs de Cannes, passerait en Sicile, et y servirait jusqu'à la cessation des hostilités en Italie; que les plus jeunes et plus faibles soldats des légions du dictateur seraient aussi transportés dans cette île, sans leur fixer aucun autre temps de service que celui qu'exigeait la loi; que le consul qui succéderait à Posthumius prendrait le commandement des deux légions de la ville, et que son élection aurait lieu aussitôt que les auspices le permettraient; que, le plus tôt possible aussi, on retirerait de la Sicile deux légions, dans lesquelles le consul à élire choisirait autant de soldats qu'il faudrait pour les joindre à celles de la ville; que Varron garderait encore durant une année son commandement, sans aucune diminution des troupes qui lui servaient à défendre l'Apulie.

Les quatre chapitres suivants de Tite-Live nous transportent en Espagne, où les deux Scipions, s'étant partagé les troupes de la république, les commandaient avec succès, Cnéius sur terre, Publius sur mer. Asdrubal, général des Carthaginois, se défiait de ses forces sur l'une et sur l'autre, et ne trouvait de sûreté qu'en s'éloignant des Romains : il fit à son sénat des prières si vives et si persévérantes, qu'on lui envoya d'Afrique un renfort de quatre mille cinq cents cavaliers. Reprenant alors plus d'espérance, il rapprocha son camp de celui de ses ennemis, ordonna d'équiper et de préparer une flotte pour protéger les îles et la côte maritime. Au milieu de ces mouvements, arriva la défection des capitaines de ses navires, qui, depuis les

violents reproches qu'il leur avait adressés pour avoir lâchement abandonné sa flotte auprès de l'Èbre, étaient devenus peu fidèles à ses intérêts et à ceux de Carthage. Ces transfuges, en se portant sur le pays des Carpétans ou Tartessiens, avaient détaché de lui quelques villes, et en avaient pris une de vive force. Asdrubal, laissant les Romains pour tourner ses armes de ce côté, attaqua Galbus ou Chalpus, chef des Carpétans, retranché dans un camp avec une armée vigoureuse. Le Carthaginois, pour l'attirer au combat, mit en avant des troupes légères, et envoya une partie de son infanterie ravager la campagne, et surprendre les rebelles qui s'éloigneraient de leurs retranchements. Les Espagnols s'émeuvent, se rallient, reviennent dans leur camp par divers chemins, et se rassurent bientôt à tel point, que, non contents de se défendre, ils entreprennent une attaque. Ils s'élancent, ils bondissent à leur manière, et leur audace soudaine épouvante l'ennemi qui naguère les harcelait. Asdrubal ramène ses troupes sur une colline assez escarpée, défendue par un fleuve, y rappelle ses soldats légèrement armés et ses cavaliers épars : ni le fleuve ni la colline ne le rassurent assez; il se retranche et se fortifie. Dans ces alternatives de crainte et de confiance, il se livra quelques combats, où les cavaliers numides se montrèrent inférieurs aux Espagnols, comme les archers maures aux Carpétans, qui, avec une égale avidité, avaient plus d'énergie et de forces. Les révoltés ne pouvaient cependant ni attirer Asdrubal à une grande bataille, ni forcer son camp : ils s'emparèrent d'Ascua ou Aséna, où l'Africain avait déposé son blé et ses autres provisions, et se rendirent maîtres aussi des campagnes d'alentour. Dès lors il ne fut plus

possible de les maintenir en corps de troupes ni sous leurs tentes. Asdrubal s'aperçut de ce désordre, fruit ordinaire des succès. Il exhorta ses soldats à fondre sur des bandes éparses sans enseignes; et, descendant de sa colline, il marcha en ordre de bataille vers le camp des Espagnols. A la nouvelle de son approche précipitée, les rebelles prennent les armes, mais sans commandement, sans étendard et sans ordre. Déjà les premiers accourus en étaient aux mains et d'autres attroupements les suivaient, quand le reste de leurs compagnons d'armes demeurait encore sous les tentes. Toutefois cette hardiesse commença par effrayer les Africains. Mais peu à peu les Espagnols se virent entamés, enfoncés; et néanmoins, s'obstinant à faire face de tous côtés, ils formèrent différents cercles, se serrèrent étroitement, et par là s'ôtèrent le libre maniement de leurs armes. Enveloppés par les Carthaginois, ils furent taillés en pièces; et ce carnage dura une grande partie du jour. Quelques-uns qui parvinrent à se dégager gagnèrent les bois et les monts : la peuplade entière se soumit le lendemain. Elle ne resta pas longtemps paisible; car, peu de jours après, arriva de Carthage un décret qui chargeait Asdrubal de conduire sans délai son armée en Italie; et cette nouvelle, répandue en Espagne, y disposa bientôt les esprits en faveur des Romains. Asdrubal, sans perdre un instant, envoie un message aux sénateurs de sa république; il leur représente combien la seule annonce de son départ a été déjà dommageable. S'il faut qu'il s'en aille, il n'aura pas plutôt passé l'Èbre, que l'Espagne appartiendra aux Romains. Il n'a, en effet, ni garnison ni commandant à laisser après lui, tandis que Rome a des généraux aux-

quels, avec des forces égales, il ne résistait qu'à peine. Si donc on attache quelque prix à la possession de l'Espagne, il faut que son successeur arrive à la tête d'une forte armée, et s'attende, quelque heureux qu'il puisse être, à trouver de quoi s'exercer. Ces lettres firent d'abord assez d'impression sur le sénat; mais c'était surtout l'Italie qui attirait son attention : il ne changea rien à la destination d'Asdrubal et de ses troupes. Il fit partir Himilcon avec un renfort de soldats et de vaisseaux, qui devait lui suffire pour se maintenir sur terre et sur mer en Espagne. Débarqué avec ces nouvelles forces, Himilcon les mit en lieu sûr; et, avec l'élite de sa cavalerie, il traversa, non sans vigilance, une population malveillante ou suspecte, parvint à joindre Asdrubal, lui fit part des décrets et des instructions du sénat, reçut les siennes sur la manière de conduire la guerre en Espagne, et revint à son camp avec une vitesse à laquelle il dut sa sûreté, sortant de chaque endroit avant qu'on eût pu concerter les moyens d'arrêter sa marche. Asdrubal ne commença la sienne qu'après avoir exigé des tributs en argent de tous les pays soumis à sa domination. Il savait assez qu'Annibal, en plus d'un lieu, avait acheté son passage à prix d'or; qu'il lui avait fallu payer les secours des Gaulois; qu'il n'aurait pas autrement gagné le pied des Alpes. Ces contributions levées, Asdrubal descendit aux bords de l'Èbre. Dès que les Romains furent informés de son prochain départ, les deux Scipions, renonçant à tout autre soin, ne songèrent plus qu'à traverser sa marche, persuadés que, si Annibal était déjà un ennemi formidable en Italie, le jour où les forces de son frère se joindraient aux siennes serait le dernier de la puis-

sance romaine. Ils rassemblent donc toutes leurs troupes aux bords de l'Èbre, passent ce fleuve, et délibèrent s'ils viendront camper près d'Asdrubal, ou si, pour retarder son expédition, ils se contenteront d'attaquer les villes alliées de Carthage. Ils se préparent à faire le siége d'Ibéra, ville ainsi nommée comme voisine du fleuve, et alors la plus opulente de cette contrée. Asdrubal, dès qu'il est instruit de leur dessein, se met lui-même en mouvement, non pour secourir Ibéra, mais pour assiéger une ville qui venait de se donner à Rome. Les Scipions abandonnèrent le siége qu'ils avaient entrepris, et tournèrent leurs armes contre la personne d'Asdrubal. Pendant quelques jours, les deux armées demeurèrent campées à cinq milles de distance l'une de l'autre; il y avait de légères escarmouches, rien n'annonçait une action générale. Enfin, au même jour, et comme si l'on en était convenu, le signal du combat se donna des deux parts, et l'on descendit avec toutes les troupes dans la plaine. L'armée romaine se rangea sur trois lignes, avec une partie des vélites au premier rang, le reste au second, et la cavalerie autour des deux ailes. Asdrubal plaça les Espagnols au milieu, les Carthaginois à l'aile droite, les Africains et des mercenaires à la gauche. Une partie des Numides soutenait l'infanterie carthaginoise, l'autre l'africaine. Ainsi, à l'aile droite, se trouvaient non tous les Numides, mais ceux qui, menant un cheval en laisse, savent au fort de la mêlée, si le cheval qu'ils montent est fatigué, sauter tout armés sur celui qui est encore frais : tant ils sont agiles et leurs coursiers dociles! De part et d'autre, les généraux concevaient à peu près le même espoir : leurs armées ne différaient guère ni en nombre

ni en qualités, mais beaucoup par la disposition des esprits. Les Romains, quoique si loin de leur patrie, avaient appris de leurs généraux qu'ils se battaient pour elle, pour toute l'Italie; que leur retour dans son sein dépendait de cette journée : ils allaient vaincre ou mourir. L'autre armée ne possédait point autant de guerriers résolus; elle renfermait beaucoup d'Espagnols, qui aimaient mieux être vaincus en Espagne que traînés vainqueurs en Italie : aussi vit-on, dès le premier choc, leur corps de bataille lâcher pied, et tourner le dos aux Romains, qui s'élançaient en avant avec une extrême impétuosité. L'action fut vive aux deux ailes. D'un côté les Carthaginois, de l'autre les Africains pressaient et enveloppaient leurs adversaires. Mais l'armée romaine, qui déjà s'était réunie au centre, et qui avait chassé devant elle celui d'Asdrubal, réussit encore à écarter les deux ailes ennemies, en soutenant à la fois deux combats avec tout l'avantage et du nombre et de la force. La victoire ne fut pas incertaine. Il périt une multitude d'ennemis; et, si les Espagnols n'avaient précipité leur fuite dès que la bataille s'était engagée, il n'échappait qu'un bien faible reste des troupes d'Asdrubal. La cavalerie de Rome n'eut point à combattre ce jour-là, parce que les Numides et les Maures, dès qu'ils eurent vu la déroute du centre, s'enfuirent eux-mêmes en désordre, laissant à découvert les deux ailes, et chassant devant eux les éléphants. Asdrubal, lorsqu'il reconnut enfin que l'affaire était décidée, s'échappa du milieu du carnage avec fort peu de soldats : les Romains s'emparèrent de son camp, et le pillèrent. Cet événement ne lui laissait aucun espoir ni de conduire une armée en Italie, ni de se mainte-

nir avec assez de sûreté en Espagne, où les habitants, jusqu'alors indécis, allaient se rallier aux victorieux. Rome, instruite de ce succès par les lettres des Scipions, se réjouit surtout de l'obstacle qu'il apportait au passage d'Asdrubal en Italie.

En reportant ses regards sur cette dernière contrée, Tite-Live n'y trouve pas d'aussi heureux événements à décrire. Pétilie, après quelques mois de siége, est emportée par Himilcon, lieutenant d'Annibal. Les Carthaginois achetaient cette victoire au prix de beaucoup de sang et de blessures : encore la devaient-ils moins à leurs armes qu'à la famine. Les assiégés, après avoir épuisé les aliments qu'ils tiraient de leurs grains et de la chair des quadrupèdes de toute espèce, s'étaient vus réduits à vivre de cuirs, d'herbes, de racines, d'écorces tendres, de feuilles de ronces; ils n'avaient succombé qu'après avoir perdu la force de se tenir debout sur leurs murs et de porter leurs armes. Nous devons, Messieurs, recueillir ici quelques autres détails donnés par Appien. Cet historien grec écrit que les Pétiliens ou Pétilins, quoique peu nombreux, opposèrent une vigoureuse résistance; que, secondés par leurs femmes, leurs émules en bravoure, ils firent de fréquentes sorties livrèrent de violents combats, et brûlèrent les machines des assiégeants. Mais on perdait des soldats, en chacun de ces engagements, et ils souffraient encore plus de la faim. Annibal enveloppa leur ville, et chargea d'en achever le siége un lieutenant qu'Appien nomme Hannon, non Himilcon. Les habitants, dont la détresse augmentait de jour en jour, expulsèrent la foule des consommateurs inutiles, et les virent, d'un œil sec, massacrés par Hannon; c'était périr d'une

mort moins lente et moins cruelle que celle qu'ils auraient subie dans la ville. Peu après, ceux qui restaient dans cette malheureuse enceinte s'élancèrent en désespérés sur les ennemis, et se battirent avec un courage inouï; mais, en retournant vers leurs remparts, ils tombaient épuisés par le jeûne et par la fatigue : les Carthaginois les égorgèrent tous jusqu'au dernier. Apparemment, toute la population n'était pas sortie; car Appien ajoute qu'environ huit cents de ces Pétiliens eurent encore la force de s'enfuir au moment où Hannon entra dans la place; il assure qu'à la fin de la guerre les Romains, pour récompenser la fidélité et le zèle de ces fugitifs, les recherchèrent avec soin, et les rétablirent dans leur patrie.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, nous apprenons, en ouvrant Tite-Live, qu'Annibal, maître de Pétilie, porta ses troupes sur Consentia, place qui, moins vivement défendue, se rendit au bout de quelques jours. Vers le même temps, une armée bruttienne investit Crotone, colonie grecque, jadis puissante par ses armes et sa population, maintenant réduite, par un long cours de calamités, à moins de vingt mille habitants de tout âge. Dépourvue ainsi de défenseurs, elle tombe trop facilement au pouvoir des ennemis. Sa citadelle résiste seule, et reçoit un petit nombre de citoyens échappés au carnage dans les mouvements confus de l'assaut qui emportait la ville. A Locres, le peuple est livré par les nobles aux Bruttiens et aux Carthaginois. Les Rhégiens, seuls dans cette contrée, demeurèrent fidèles aux Romains, et conservèrent leur indépendance. En Sicile même, les esprits s'ébranlèrent, et la défection se glissa jusque dans la famille

d'Hiéron. Son fils aîné, Hiéron, méprisant à la fois l'autorité d'un vieux père et l'alliance d'une république vaincue à Cannes, se déclara pour Carthage; et il aurait opéré une révolution, si sa mort n'eût arrêté subitement le cours de ses intrigues. Cette mort arrivait si à propos, au moment où il armait la populace et agitait les villes alliées, que des soupçons rejaillirent sur le roi lui-même. Tels étaient, en Sicile, en Afrique, en Espagne, en Italie, les résultats de la campagne et du consulat de Varron, quand Fabius Maximus demanda au sénat la permission de faire la dédicace du temple de Vénus Érycine, voué par lui pendant sa dictature. Le sénat décida que Sempronius, dès qu'il aurait pris possession des faisceaux consulaires, proposerait au peuple de conférer à Fabius le titre de duumvir pour accomplir cette cérémonie. Marcus Æmilius Lépidus mourut; il avait été deux fois consul, et de plus augure. On célébra dans le Forum, en son honneur et aux dépens de ses trois fils, des jeux funèbres qui durèrent trois jours, et où l'on offrit au peuple le spectacle de vingt-deux paires de gladiateurs. En même temps les édiles curules, Létorius et Sempronius, celui qui venait d'être élu consul, présidèrent aux jeux romains, qui remplirent aussi trois journées, ainsi que les jeux plébéiens donnés par les édiles du peuple, Cotta et Marcellus. C'étaient beaucoup de jeux à la fin d'une année consulaire qui avait été si malheureuse. Sempronius commença la sienne aux ides de mars, ou 15 mars de l'an de Rome 539, 3 mai de l'an julien 215 avant l'ère vulgaire: les préteurs élus dans les derniers comices entrèrent aussi en fonctions. Le sort assigna la préture urbaine à Fulvius Flaccus, ancien consul et

censeur, la préture des étrangers à Claudius Pulcher, celle de la Sicile à Valérius Lévinus, de la Sardaigne à Mucius Scævola. Le peuple déféra un commandement proconsulaire à Marcus Marcellus, celui de ses généraux qui, depuis la journée de Cannes, avait obtenu le plus de succès en Italie.

Le premier jour que le sénat, présidé par Sempronius, délibéra au Capitole, il doubla l'impôt pour cette année, et décréta que la moitié en serait exigée sans délai, afin d'acquitter sur-le-champ la solde de tous les guerriers, à l'exception pourtant de ceux qui s'étaient trouvés à Cannes. A l'égard des armées, on chargea le consul de fixer, par une proclamation, le jour où les deux légions de la ville se rassembleraient à Calès, pour passer de là dans le camp de Marcellus, au-dessus de Suessula. Celles qui étaient dans ce camp, composées en grande partie des débris de l'armée de Cannes, suivraient le préteur Claudius Pulcher en Sicile; et celles de Sicile reviendraient à Rome. On envoya Marcellus pour y recevoir les légions qui devaient s'y rendre, et pour les conduire ensuite à son camp de Suessula, pendant que Métilius Croto, lieutenant de Claudius Pulcher, irait prendre les anciennes troupes de Marcellus pour les transférer en Sicile. Jusqu'alors on avait attendu en silence le moment où Sempronius convoquerait les comices qui devaient lui donner un collègue; mais, lorsqu'on vit reléguer si loin et comme à dessein Claudius Marcellus, qu'on voulait appeler au consulat en récompense des glorieux exploits de sa préture, il s'éleva des murmures jusque dans le sénat. Dès que Sempronius en eut connaissance : « Pères « conscrits, dit-il, j'ai cru servir les intérêts de la

« république, en chargeant Marcellus de transférer les « armées, et en retardant les comices jusqu'à son re« tour, afin que vous puissiez nommer consul celui « que vos vœux et les besoins de l'État réclament. » En l'attendant, on créa duumvirs Otacilius Crassus pour dédier le temple de la Prudence, et Fabius pour consacrer de même celui de Vénus Érycine, ainsi qu'il a déjà été dit. Ces deux temples sont au Capitole, et séparés seulement par une rigole. On s'occupa des trois cents chevaliers campaniens qui avaient fidèlement servi en Sicile, et qui ensuite étaient venus à Rome. On proposa au peuple de les déclarer Romains à dater de la veille de la défection de Capoue, et de les attacher à la ville de Cumes. Il fallait bien rendre cette justice à de braves guerriers, qui ne savaient plus à quel État ils appartenaient, ayant abandonné leur ancienne patrie, et n'étant pas encore adoptés par celle qu'ils avaient choisie. Cependant Marcellus revint du camp; les comices se tinrent, et tous les suffrages l'appelèrent à remplacer Posthumius. Il devait entrer aussitôt en fonction; mais, en ce moment même, un coup de tonnerre se fit entendre; les augures consultés prononcèrent que l'élection paraissait vicieuse; des patriciens débitaient que les dieux désapprouvaient qu'on eût, pour la première fois, choisi deux consuls plébéiens. Voilà, Messieurs, un nouvel exemple de la puissance des superstitions chez les Romains, et du parti que l'aristocratie en savait tirer. Toutefois, dit Plutarque, les prêtres craignaient le peuple, et n'auraient pu empêcher l'installation de Marcellus, s'il n'avait luimême abdiqué cette magistrature. Apparemment il craignait d'y être poursuivi par la haine et les intrigues

des nobles. On lui substitua Fabius Maximus, qui allait exercer pour la troisième fois les fonctions consulaires. De nouveaux prodiges entretinrent durant cette année la sottise publique : la mer parut couverte de feux; une vache enfanta un poulain auprès de Sinuessa; des gouttes de sang couvrirent les statues du temple de Junon Sospita à Lanuvium, et il plut des pierres autour de ce temple : c'est pourquoi, selon l'usage antique et solennel, on fit une neuvaine sacrée, *novemdiale sacrum*, et l'on ne négligea aucune des pratiques qui devaient détourner l'effet de ces signes de malheur.

Les consuls partagèrent entre eux les armées : Fabius eut celle que le dictateur Junius avait commandée, à l'exception des volons ou volontaires, qui se joignirent aux vingt-cinq mille alliés que Sempronius prenait sous ses ordres. Les légions qui revenaient de Sicile étaient réservées au préteur Lévinus. Marcellus alla commander, en qualité de proconsul, l'armée qui, au-dessus de Suessula, couvrait la ville de Nole. Les préteurs destinés à la Sicile et à la Sardaigne partirent pour ces îles. Un édit des consuls avertit les sénateurs, et ceux qui avaient droit de faire des propositions au sénat, que, toutes les fois qu'ils seraient convoqués, leur assemblée se tiendrait près de la porte Capène. Les préteurs ayant une juridiction établirent leurs tribunaux près de la piscine publique. Les assignations indiquèrent ce lieu-là, et durant l'année on y rendit la justice. Cette piscine était un grand réservoir où les jeunes Romains prenaient des leçons de natation avant de se risquer dans les eaux du Tibre; ils faisaient près d'elle l'apprentissage des exercices de gymnastique. Les uns la placent entre le mont Cœlius et l'Aventin, les

autres entre la porte Capène et le grand cirque : elle n'existait plus au temps de Festus, on n'en retrouvait aucun vestige : *Piscinæ publicæ hodieque nomen manet: ipsa non exstat, ad quam natatum et exercitationis alioqui causa veniebat populus.*

A Carthage, Magon, l'un des frères d'Annibal, se disposait à transporter en Italie douze mille fantassins, quinze cents cavaliers, vingt éléphants, mille talents d'argent, avec une flotte de soixante vaisseaux longs, quand arriva la nouvelle des revers essuyés en Espagne, et de la défection de presque tous les peuples de cette contrée. Quelques-uns proposaient d'envoyer cette flotte, ces troupes et Magon en Espagne, et non en Italie; mais tout à coup on conçut l'espoir de recouvrer la Sardaigne : les Romains n'avaient là que peu de forces; l'ancien préteur Cornélius, bien au fait de cette province, allait en partir; son successeur était attendu, et trouverait les Sardes fatigués de la longue domination de Rome: ce gouvernement venait de se montrer acerbe et avare dans les derniers mois; il avait exigé un tribut énorme, d'excessives quantités de grains; il ne manquait plus qu'un promoteur de la révolte. On tenait ces renseignements d'une députation clandestine envoyée par les principaux habitants de l'île. Hampsicoras conduisait ces intrigues; et il était, par son crédit, par ses richesses, le premier personnage de la Sardaigne. Au milieu du trouble et de l'effervescence qu'excitaient ces diverses nouvelles, on finit par envoyer Magon, ses troupes et sa flotte en Espagne; on fit partir pour la Sardaigne un Asdrubal (celui que distinguait le surnom de Chauve), et on lui confia presque autant de troupes qu'à Magon. A Rome, les consuls,

ayant achevé tout ce qu'ils avaient à régler dans la ville, commençaient leurs mouvements militaires. Sempronius fixa par un édit le jour où ses soldats se rassembleraient à Sinuessa; et Fabius, après avoir consulté le sénat, ordonna aux habitants des campagnes de transporter tous leurs grains dans les villes fortes avant les prochaines kalendes de juin; il dévasterait les terres de ceux qui n'auraient point obéi à cet ordre, vendrait leurs esclaves à l'encan, incendierait leurs maisons. Les préteurs même, créés spécialement pour rendre la justice, ne restèrent point étrangers à l'administration de la guerre. Il fallut que Lévinus allât en Apulie recueillir l'armée de Varron, qu'il employât à la défense de ce pays les légions qui reviendraient de la Sicile, et qu'avec vingt-cinq vaisseaux qu'on lui donnait, il protégeât la côte maritime entre Brindes et Tarente. Pareil nombre de navires fut assigné au préteur urbain Fulvius, pour défendre les rivages voisins de Rome. Otacilius Crassus, quand il eut dédié ce temple de la Prudence, auquel on attachait tant de prix, partit pour la Sicile, afin d'y prendre le commandement de la flotte; enfin le proconsul Varron reçut la mission de lever des soldats dans le Picénum, et de veiller à la sûreté de ce pays.

La confiance que les Romains continuaient de témoigner à ce Varron a paru digne d'être remarquée, après tous les reproches qu'ils avaient à lui faire. D'abord ils l'accusaient d'avoir, étant édile et lorsqu'il donnait les jeux du cirque, remis la garde du temple de Jupiter Capitolin à un jeune histrion, dont la beauté avait attiré ses bonnes grâces. Ce choix semblait un

outrage à la majesté du roi des dieux et à la pudeur de Junon. Depuis, on imagina que cette déesse s'était vengée d'une si coupable irrévérence par le désastre de Cannes, et l'on eut recours à des sacrifices expiatoires : c'est ce que nous lisons dans le recueil qui porte le nom de Valère-Maxime. Quoi qu'il faille penser de ce récit, Varron, par sa conduite à Cannes, n'avait que trop donné aux Romains le droit de se plaindre de lui : vous avez vu, au contraire, avec quelle bienveillance ils l'accueillirent à son retour, et combien ils lui surent gré de n'avoir pas désespéré de la république. Il s'efforça lui-même, si nous en croyons le même recueil historique, de réparer ses fautes par tous les signes du repentir et de l'affliction : il laissait croître sa barbe et ses cheveux, ne se couchait plus sur un lit pour prendre ses repas, et, par sa modestie, expiait le faste des premiers jours de son consulat. Les anciens Romains portaient la barbe longue ; et il n'est pas facile de déterminer l'époque précise, soit antérieure soit postérieure à Varron, où l'usage s'établit chez eux de la raser, et de ne la laisser croître qu'en des temps de calamités. A l'égard des lits de table, quelques savants conjecturent que les premiers modèles n'en ont été apportés à Rome que par Scipion l'Africain revenant de Carthage : Cicéron les appelle *punicani lecti ;* et Isidore de Séville en parle en ces termes : *Punicani lecti parvi et humiles, primum a Carthagine advecti, et inde nominati.* Ces observations pourraient jeter des doutes sur ce que Valère-Maxime et aussi Frontin racontent des pénitences de Térentius Varron. Mais il est certain que, par des moyens quelconques, il sut regagner du crédit :

le peuple aurait voulu le voir dictateur. Le sénat lui conserva son rang, et l'employa comme proconsul.

Dans la prochaine séance, nous continuerons l'histoire du consulat de Sempronius Gracchus et de Fabius Maximus.

CENTIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 215 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, nous avons vu comment se sont achevés la dictature de Junius Péra et le consulat de Térentius Varron. Junius était allé prendre les auspices à Rome; à ce propos je suis entré dans quelques détails sur ce genre de superstitions. Enchaîné par les ordres du dictateur absent, le maître de la cavalerie, Sempronius, ne put secourir Casilinum qu'en y envoyant, par le Vulturne, des tonneaux remplis de blé, et ensuite des noix ou des noisettes, à ce qu'on dit. Annibal entra dans la place; les Prénestins et les Pérusiens qui la défendaient en sortirent. Aussitôt les Carthaginois attaquèrent les Pétiliens, seul peuple bruttien resté fidèle à Rome, qui ne put néanmoins leur porter aucun secours. Elle abandonna aussi à leurs propres moyens Otacilius et Mammula, qui commandaient, le premier en Sicile, le second en Sardaigne, et qui rendaient compte des difficultés de leur position: Otacilius ne fut aidé que par le roi de Syracuse Hiéron, Mammula que par des villes alliées. Le sénat romain était dépeuplé; on créa, pour le renouveler et le compléter, un dictateur sans maître des cavaliers; nomination d'autant plus étrange que la dictature de Junius Péra durait encore. Investi de cette magistrature nouvelle, Fabius Butéo se hâta de l'abdiquer aussitôt qu'il eut proclamé une liste des sénateurs, complétée par d'anciens censeurs,

édiles, tribuns du peuple et questeurs, et par des guerriers qui avaient ou rapporté les dépouilles de l'ennemi, ou obtenu des couronnes civiques. Rollin admire avec raison, dans les paroles et la conduite de Butéo, une modération et une sagesse dont les exemples n'étaient pas très-communs. Varron, qu'on avait fait venir à Rome pour nommer ce dictateur, repartit pour son camp; et ce fut Junius Péra qui vint présider les comices qui devaient élire de nouveaux consuls. Les suffrages se réunirent sur Sempronius et sur Posthumius. Celui-ci faisait alors la guerre aux Gaulois Cisalpins, qui le vainquirent et le tuèrent dans une bataille dont je vous ai rapporté, d'après Tite-Live, Frontin et Zonaras, les circonstances probablement fabuleuses. Sempronius consola de son mieux les Romains, et les invita à régler les dispositions de la prochaine campagne. Le sénat s'occupait de ce soin, lorsqu'il reçut d'Espagne d'heureuses nouvelles : les deux Scipions, Cnéius et Cornélius, avaient remporté une victoire sur Asdrubal, et par là ôté à ce général les moyens de passer en Italie, ainsi que le lui ordonnait un décret du sénat carthaginois. En Italie, Annibal s'emparait de Pétilie, de Crotone et de Locres, tandis que les Romains célébraient des jeux et dédiaient des temples. Cependant le consul Sempronius et les quatre nouveaux préteurs ayant commencé l'exercice de leurs fonctions le 15 mars romain, 3 mai julien de l'an 215 avant notre ère, on envoya Marcellus à Calès, pour présider au rassemblement et à la translation des troupes. A son retour, les comices l'élurent consul en remplacement de Posthumius; mais des intrigues d'augures et de nobles le décidèrent à donner sa démission; et Fabius Maximus, qui lui fut

substitué, se mit à la tête de l'armée que Junius avait commandée. Sempronius eut sous ses ordres les volons et vingt-cinq mille alliés; Marcellus, comme proconsul, les troupes postées au-dessus de Suessula; le préteur Lévinus, les légions qui revenaient de la Sicile; le préteur urbain Fulvius, une flotte destinée à défendre les rivages voisins de Rome. Varron lui-même, si malhabile et si malheureux l'année précédente, fut employé en celle-ci, et chargé de lever des soldats dans le Picénum. Des préteurs partaient aussi pour la Sicile et pour la Sardaigne, où Asdrubal conduisait de nouvelles troupes carthaginoises, afin de profiter des manœuvres par lesquelles Hampsicoras tentait de provoquer une révolte des habitants contre les Romains. Carthage envoyait de plus une armée et une flotte en Espagne, sous le commandement de Magon, l'un des frères d'Annibal. Telle était la situation des affaires civiles et militaires au mois de juin 215.

Cette lutte entre les deux plus puissantes cités de la terre attirait l'attention des rois et des peuples, particulièrement celle de Philippe, roi de Macédoine, plus voisin de l'Italie, dont il n'était séparé que par la mer Ionienne. Dès que la renommée lui eut appris qu'Annibal avait passé les Alpes, il s'était réjoui de voir aux prises Rome et Carthage, sans former de vœu ni prendre parti pour l'une ni pour l'autre. Mais une troisième bataille, une troisième victoire des Carthaginois, l'avait entraîné à se déclarer pour ceux que favorisait la fortune. Nous lisons dans Polybe que Philippe assistait aux jeux Néméens, quand la nouvelle de l'une de ces victoires, sans doute de celle de Cannes, lui parvint. Il n'en fit part qu'à Démétrius de Pharos, ré-

fugié à sa cour depuis que les Romains l'avaient chassé de l'Illyrie. Démétrius ne manqua point d'animer contre eux le roi de Macédoine, en lui représentant qu'aucune conjoncture ne pouvait jamais être plus favorable; qu'il n'avait qu'à joindre ses forces à celles d'Annibal, pour écraser une cité réduite aux abois, conquérir l'Italie, et régner sur l'univers, selon la destinée des héros tels que lui. Il députa, dit Tite-Live, au général carthaginois des ambassadeurs, qui, en évitant les ports de Brindes et de Tarente, gardés par des détachements de la flotte romaine, débarquèrent non loin du temple de Junon Lacinia, voisin de Crotone, de là traversèrent l'Apulie, gagnèrent Capoue, mais tombèrent au milieu des postes romains, et furent menés au préteur Lévinus campé auprès de Lucérie. Xénophane, chef de l'ambassade, eut l'audace de se déclarer envoyé par le roi Philippe pour négocier une alliance avec le peuple romain, son sénat et ses consuls. Lévinus, enchanté de trouver, au milieu de tant de désertions, un allié nouveau dans un monarque illustre, accueillit des ennemis comme des hôtes, leur donna des guides chargés de leur montrer leur chemin, de leur indiquer les lieux, les défilés occupés soit par les Romains, soit par les Carthaginois. En suivant ainsi les postes des Romains, Xénophane arriva dans la Campanie; et, dès qu'il se vit à la proximité du camp d'Annibal, il s'esquiva pour s'y rendre. Il y conclut un traité dont les conditions furent que Philippe, avec une flotte considérable, qu'il semblait pouvoir composer de deux cents vaisseaux, passerait en Italie et en dévasterait la côte; qu'il ferait de son côté la guerre sur terre et sur mer; que, lorsqu'elle serait achevée, l'Italie entière, y

compris Rome et tout le butin, appartiendrait aux Carthaginois; mais que, après la conquête de toute l'Italie, les Carthaginois se porteraient sur la Grèce, y attaqueraient les gouvernements qu'il plairait à Philippe de leur désigner, et l'y laisseraient en possession des cités continentales et des îles qu'il lui conviendrait de réunir à la Macédoine. Tite-Live ne donne que ce sommaire du traité. Polybe le transcrit tout entier; et, comme les pièces de ce genre sont fort rares dans l'antiquité, je vais vous offrir, Messieurs, une traduction littérale de celle-ci (1). « Voici le traité confirmé par serment, et conclu par Annibal général, Magon, Myrcan, Barmocare, tous les sénateurs de Carthage ici présents, et tous les Carthaginois qui sont dans l'armée, avec Xénophane, fils de Cléomaque, cet Athénien que nous a envoyé comme ambassadeur Philippe, roi, fils de Démétrius, pour lui, les Macédoniens et leurs alliés. En présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence de la divinité des Carthaginois, d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence des dieux protecteurs de notre expédition, et du Soleil et de la Lune et de la Terre; en présence des fleuves et des prairies et des eaux; en présence de tous les dieux qui possèdent et régissent Carthage; en présence de tous les dieux qui sont maîtres de la Macédoine et du reste de la Grèce; en présence de tous les dieux qui président à la guerre et qui

(1) M. Daunou a déjà donné, dans ses leçons sur Polybe, la traduction de ce traité; mais cet acte se rattache si étroitement à l'histoire romaine, que nous n'avons pas cru devoir le supprimer ici. Le même motif nous a engagés à ne pas retrancher, dans l'*Histoire romaine*, plusieurs autres passages qui se retrouvent dans Polybe et dans Diodore.

« assistent à la conclusion de ce traité, Annibal, « général, a dit, et comme lui tous les sénateurs qui « sont avec lui, et tous les Carthaginois qui sont dans « son armée ont dit : De votre consentement et « du nôtre soit établie cette alliance d'amitié et de « bienveillance, de telle sorte que nous soyons amis « et associés et frères, et qu'assurance de salut soit « donnée par le roi Philippe et par les Macédoniens, « et par les autres Grecs qui sont leurs alliés, aux sei- « gneurs carthaginois, et à Annibal général, et à ceux « qui sont avec lui, et à ceux qui sont sous la puissance « des Carthaginois et suivent les mêmes lois, et aux habi- « tants d'Utique et à toutes les villes et nations sujettes « des Carthaginois et à nos soldats et alliés, ainsi qu'à tou- « tes les villes et nations qui nous sont unies d'amitié « en Italie, et en Celtique, en Ligurie, et à tous ceux « qui nous seront joints d'amitié et de société dans cette « même contrée. Soient pareillement et le roi Philippe, « et les Macédoniens, et ceux des autres Grecs qui sont « leurs alliés, garantis et conservés par les armées des « Carthaginois, et par les habitants d'Utique, et par « toutes les villes et nations soumises aux Carthaginois, « et par leurs alliés et soldats, et par toutes les nations « et villes qui leur sont associées en Italie, dans la Gaule « et en Ligurie, et par les autres qui deviendront « leurs alliées dans ces mêmes lieux d'Italie. Nous ne « formerons point de desseins secrets les uns contre « les autres; nous ne nous dresserons mutuellement « aucune embûche. Mais, avec toute promptitude et « bienveillance, sans dol et sans ruse, vous serez les « ennemis des ennemis des Carthaginois, à l'excep- « tion des rois et des villes et des ports qui vous sont

« alliés et amis. Nous serons de même, nous, les en-
« nemis des ennemis du roi Philippe, à l'exception
« des rois, des villes et des nations qui nous sont al-
« liés et amis. Vous nous serez associés dans cette guerre
« qui existe entre nous et les Romains, jusqu'à ce que
« les dieux lui donnent une fin heureuse pour nous et
« pour vous. Vous nous porterez secours, selon que
« nous en aurons besoin, et qu'il en aura été convenu
« entre nous. Advenant que les dieux conduisent fa-
« vorablement pour vous et pour nous la guerre con-
« tre les Romains et leurs alliés, et que les Romains
« nous demandent que nous ayons avec eux paix et
« amitié, nous traiterons de telle sorte que cette ami-
« tié ait lieu aussi à votre égard, et à condition qu'il
« ne leur soit jamais permis de vous faire la guerre,
« ni d'être maîtres de Corcyre, ni d'Apollonie, ni
« d'Épidamne, ni de Pharos, ni de Dimalle et du pays
« des Parthins, ni de l'Atintanie; à condition aussi
« qu'ils rendent à Démétrius de Pharos tous ceux des
« siens par eux détenus. Si les Romains entrepren-
« nent une guerre contre vous ou contre nous, nous
« nous porterons réciproquement des secours dans
« cette guerre, selon que nous en aurons respective-
« ment besoin. Il en sera de même contre tout autre
« ennemi, à l'exception des rois et des nations avec
« lesquels nous aurons, les uns ou les autres, contracté
« alliance et amitié. S'il nous plaît de retrancher ou
« d'ajouter quelque chose au présent traité, nous re-
« trancherons ou nous ajouterons, selon que nous y
« aurons consenti à la fois de part et d'autre. » Il est
à présumer, Messieurs, que Polybe a copié ou traduit
exactement toutes ces formules; cependant, quelque

verbeuses qu'elles soient, elles disent moins en effet que le sommaire de Tite-Live, puisqu'elles ne stipulent pas expressément que Philippe de Macédoine fera une descente en Italie avec deux cents vaisseaux ou plus, et que les Carthaginois, après que l'Italie aura été conquise à leur profit, iront porter la guerre en Grèce, et y mettre Philippe en possession de tout ce qui pourra être à sa convenance. Il y a, dans ce texte de Polybe, quelques lignes difficiles et peut-être altérées, surtout celles qui prévoient le cas où les Carthaginois traiteraient avec les Romains. J'ai suivi l'opinion de Reiske et de M. Schweighæuser, qui pensent que ce cas est celui où les dieux auraient fait tourner au profit de Carthage les événements de la guerre. Les traducteurs français, Thuillier, Catrou, Rollin, donnent à ce passage un sens tout contraire, et qui ne me paraît pas le plus naturel.

Le traité conclu, les ambassadeurs macédoniens repartirent accompagnés de trois députés carthaginois, Gisgon, Bostar et Magon. Ils se rendirent au temple de Junon Lacinia; leur vaisseau les attendait, caché dans une anse voisine. Déjà ils étaient en pleine mer, quand la flotte romaine, qui gardait la côte de la Calabre, les aperçut. Valérius Flaccus mit à leur poursuite quelques bâtiments légers, qui les prirent et les ramenèrent au commandant de la flotte. Xénophane usa, si nous en croyons Tite-Live, de l'expédient qui lui avait réussi en Apulie: il mentit, et se donna pour envoyé de Philippe auprès des Romains, ajoutant qu'après avoir parlé à Lévinus, il avait trouvé les passages fermés en Campanie, et renoncé par force à remplir sa mission. Mais il était accompagné de Car-

thaginois dont l'aspect et le costume inspirèrent des soupçons, confirmés bientôt par leur langage. On arrête, on interroge, on fouille tous ces députés; on trouve sur eux la lettre d'Annibal à Philippe, et le traité que ce prince devait ratifier. Cette découverte fit prendre la résolution de les envoyer tous, Carthaginois et Macédoniens, à Rome, au sénat, aux deux consuls. A cet effet, on choisit dans la flotte les cinq bâtiments les plus légers, dont le commandant, Valérius Antias, eut ordre de garder séparément chacun de ces prisonniers, sans qu'ils pussent jamais converser ni communiquer entre eux. C'était en ce temps que Cornélius Valérius Mammula, revenu de Sardaigne à Rome, exposait la situation de cette île, où se préparaient la guerre et la défection. Mucius Scævola, son successeur, n'avait pu résister à l'insalubrité de l'air et des eaux: attaqué, dès son arrivée, d'une maladie qui ne mettait pourtant pas ses jours en péril, il allait être longtemps incapable d'opérations militaires; et d'ailleurs son armée, qui eût suffi au sein d'une province paisible, serait trop faible contre l'insurrection générale qui semblait sur le point d'éclater. Le sénat décréta que Fulvius Flaccus lèverait cinq mille piétons et quatre cents cavaliers; qu'il ferait passer au plus tôt cette légion en Sicile, sous un chef qu'il choisirait à son gré, et qui la commanderait jusqu'à la convalescence de Mucius. Cette mission fut donnée à Manlius Torquatus, qui avait été consul deux fois et censeur, et qui, en l'un de ses consulats, avait soumis les Sardes. Asdrubal le Chauve venait de partir de Carthage à la tête d'une flotte qu'une tempête horrible avait rejetée vers les îles Baléares, en brisant les agrès des vaisseaux et le corps même des

bâtiments. On les retira sur le rivage, et il fallut du temps pour les réparer.

En Italie, les Campaniens entreprirent de soumettre la cité de Cumes; et, n'ayant point réussi par des sollicitations à la détacher des Romains, ils lui dressèrent un piége. Tous les ans, on se rassemblait dans la petite ville de Hames, pour célébrer un sacrifice commun à toute la Campanie. Le sénat de Capoue annonça qu'il ne manquerait pas de s'y trouver, et invita celui de Cumes à s'y rendre, afin qu'on pût se concerter, et n'avoir plus que les mêmes alliés, que les mêmes ennemis. Il ajoutait qu'il y tiendrait toute prête une force armée capable de garantir la fête d'une surprise de la part des Romains ou des Carthaginois. Les gens de Cumes, à qui ces insinuations étaient fort suspectes, ne refusèrent pourtant pas, espérant de mieux cacher leur propre fraude. Le consul Sempronius, arrivé à Sinuessa au jour fixé par lui pour le rassemblement de ses troupes, les avait purifiées par des lustrations; puis il avait traversé le Vulturne et campé autour de Liternum. Là, il occupait par de fréquents exercices les loisirs d'une armée stationnaire, où beaucoup de novices, et surtout de volons, avaient besoin de s'accoutumer à suivre leurs enseignes, à se rallier à leurs compagnies. Ce qu'il avait le plus à cœur, ce qu'il recommandait le plus instamment à ses lieutenants et aux tribuns légionnaires, c'était de veiller au maintien de la concorde, en ne souffrant pas qu'on reprochât à personne son premier état, ni que les vieux soldats se prétendissent supérieurs aux nouveaux, ou ceux qui étaient nés libres aux volons tirés de l'esclavage : il fallait regarder comme des guerriers honorables tous ceux à qui le

peuple romain avait confié ses armes et ses enseignes; la nécessité qui avait exigé ces mesures commandait de les soutenir. Ces sages préceptes furent transmis et observés avec tant de soin, qu'un parfait accord de sentiments effaça le souvenir de l'ancienne condition de chacun. Voilà ce qui occupait Sempronius au moment où des députés de Cumes lui annoncèrent la proposition que leur cité avait reçue des Campaniens, et la réponse qu'elle y avait faite. La fête arrivait dans trois jours : Sempronius prescrivit de ne pas quitter Cumes, et d'y retirer toutes les richesses des campagnes; lui-même, la veille du sacrifice, il leva son camp pour se rapprocher de Cumes, dont Hames n'était éloignée que de trois milles. Déjà s'était formé en ce lieu un nombreux concours de Campaniens; et, non loin de ce lieu, Marius Alfius, le *medixtutique* ou magistrat suprême de la Campanie se tenait campé et caché avec quatorze mille hommes armés, plus occupé des apprêts de la fête et de ceux de son stratagème que de fortifier ses retranchements. Le sacrifice devait se célébrer la nuit, et finir avant qu'elle fût au milieu de son cours. Ce moment parut à Sempronius le plus favorable pour une surprise; il mit des gardes aux portes de Cumes, afin qu'on ne pût donner aucun avis de son entreprise. A la dixième heure du jour, il renvoya ses soldats prendre de la nourriture et du repos, pour être en état de se rassembler dès l'entrée de la nuit. Vers la première veille, il fait lever les enseignes : on marche en silence, on arrive vers minuit à Hames; le camp des Campaniens est négligemment gardé, comme au moment d'une orgie nocturne. Sempronius y entre par toutes les portes; il tue plus de deux mille ennemis, les uns endor-

mis, les autres revenant sans armes du sacrifice; le medixtutique lui-même est égorgé, et trente-quatre enseignes militaires sont enlèvées. Le consul avait perdu moins de cent hommes en s'emparant du camp des Campaniens : il regagna Cumes en diligence, craignant quelque mouvement d'Annibal, alors campé sur le mont Tifate, au-dessus de Capoue. Il ne s'était pas trompé dans cette prévoyance; car, à la nouvelle de l'affaire de Hames, Annibal s'était mis en marche, pressé de tomber sur une armée novice, que la joie d'un succès devait enivrer, et la soif du butin mettre en désordre. Dès qu'il a dépassé Capoue, il rencontre les Campaniens fugitifs, leur donne une escorte jusqu'à la ville, ordonne de transporter les blessés dans des chariots; mais il ne trouve plus d'ennemis au camp de Hames; il n'y voit que les traces d'un récent carnage, qu'un terrain jonché des cadavres de ses alliés. Quelques-uns lui conseillaient d'aller aussitôt assiéger Cumes : il n'eût pas mieux demandé; c'eût toujours été, à défaut de Naples, une ville maritime; mais ses soldats, dans leur marche précipitée, n'avaient emporté que leurs armes; il fallut retourner au camp de Tifate. Le lendemain, cédant aux prières fatigantes des Campaniens, il revient sur Cumes avec tous les moyens d'attaquer une place; et, après avoir dévasté les environs, il campe à mille pas des murs. Sempronius s'y était renfermé, moins en comptant sur ses forces que pour n'avoir pas la honte d'abandonner des alliés fidèles dans un si pressant péril. Son collègue Fabius était campé à Calès, n'osant point traverser le Vulturne, et tout occupé, puisqu'il le faut dire, à reprendre les auspices, à détourner par des cérémonies expiatoires l'effet des prodiges qu'on lui an-

nonçait coup sur coup, et à recommencer des sacrifices où les aruspices trouvaient toujours des irrégularités et des pronostics funestes. On ne peut trop déplorer de pareilles puérilités en des circonstances si sérieuses. Tandis que Fabius passait son temps avec des devins et des pontifes, Sempronius était bloqué dans Cumes. Les Carthaginois avaient élevé et approché des murs une énorme tour de bois : le consul en opposa une plus haute, établie snr un échafaud de grosses poutres, et dressée au-dessus du rempart, déjà par lui-même assez élevé. Des pierres, des planches, d'autres projectiles lancés de cette tour furent les premiers moyens de défense des assiégés. Quand ils virent que celle de l'ennemi, de plus en plus approchée, touchait leurs murailles, ils y jetèrent des torches qui y mirent le feu; et, au moment où cet incendie effrayait les Carthaginois au point qu'ils se précipitaient de leur tour, les Romains firent, par deux portes à la fois, une sortie qui dispersa les postes ennemis, et les força de s'enfuir à leur camp, où Annibal semblait ce jour-là plutôt assiégé qu'assiégeant. Ce combat coûta la vie à treize cents Carthaginois, et la liberté à cinquante-neuf, qui furent enveloppés et faits prisonniers autour des murs et dans leurs postes, où ils ne s'attendaient ni ne se préparaient à être attaqués. Sempronius, avant que les ennemis se remissent de leur effroi, fit sonner la retraite et rentra dans la ville. On supposait que ce succès l'engagerait à risquer une action générale. En conséquence Annibal, dès le lendemain, rangea son armée en bataille entre son camp et la place. Lorsqu'il vit que personne ne se mettait en mouvement, qu'on se bornait à garder la ville comme à l'ordinaire, que l'espérance n'entraî-

nait à aucune démarche téméraire, il prit le parti de retourner à son camp de Tifate, sans avoir rien gagné à le quitter. Aux jours mêmes où Cumes était ainsi délivrée, un autre Sempronius, distingué par le prénom de Tibérius et le surnom de Longus, remportait en Lucanie, près de Grumentum, un avantage sur le Carthaginois Hannon, lui tuait plus de deux mille hommes et n'en perdait que deux cent quatre-vingts, lui enlevait environ quarante et un étendards, le chassait de la Lucanie, l'obligeait à reculer dans le Bruttium. Trois villes des Hirpins, qui s'étaient détachées de Rome, retombaient au pouvoir du préteur Lévinus, qui, après les avoir emportées de vive force, ordonna le supplice, au moins inutile, de deux malheureux, Vercellius et Sicilinus, accusés d'avoir été les promoteurs de la défection. Dans certains manuscrits de Tite-Live, au lieu des noms de ces deux Hirpins, on lit trois noms de villes, Vercellium, Vescellium, et Sicilinum; mais les mots suivants, *auctores defectionis securi percussi*, demeurent toujours, et supposeraient un grand nombre d'exécutions barbares. Le vainqueur Lévinus vendit ensuite à l'encan plus de deux mille prisonniers, abandonna le reste du butin aux soldats, et les reconduisit à Nucérie.

Que devenaient cependant les cinq vaisseaux qui transportaient à Rome les prisonniers macédoniens et carthaginois saisis avec le traité entre Annibal et le roi Philippe? Ils avaient longé les côtes occidentales de l'Italie, et passaient à toutes voiles près de Cumes, lorsque Sempronius y campait : ne sachant s'ils étaient amis ou ennemis, il les envoya reconnaître. Les capitaines, dès qu'ils eurent appris que le consul se trouvait à Cumes, y débarquèrent, et lui amenèrent les pri-

sonniers, qu'il fit conduire à Rome, où il envoya aussi, après en avoir pris connaissance, les écrits dont ils avaient été trouvés porteurs. Le sénat les interrogea, et ne vit pas sans inquiétude que Rome, à peine sûre de résister à Carthage, était menacée de plus par la Macédoine. Toutefois, loin de se laisser abattre, il délibéra sur les moyens de prémunir l'Italie contre tant d'ennemis puissants. Après avoir fait emprisonner ces députés étrangers et vendre à l'encan les gens de leur suite, il décréta qu'on équiperait vingt-cinq nouveaux vaisseaux à joindre aux vingt de Publius Valérius Flaccus. Les cinq qui avaient amené les prisonniers complétèrent un nombre de trente bâtiments, qui firent voile d'Ostie pour Tarente, où Valérius devait embarquer sur ces navires l'armée de Varron, sous le commandement du lieutenant Lucius Apustius. La flotte entière de cinquante vaisseaux protégerait la côte orientale de l'Italie, et surveillerait la Macédoine. Si Apustius découvrait que Philippe eût réellement les desseins qu'annonçaient les écrits interceptés, il en informerait le préteur Lévinus, qui, remettant sa propre armée à Lucius Apustius, irait sans délai rejoindre la flotte à Tarente, et débarquerait le plus tôt possible en Macédoine, afin de retenir le roi dans ses États. On destina aux frais de cette expédition l'argent que Claudius Pulcher devait rembourser en Sicile à Hiéron; et ce généreux créancier fit passer à ses débiteurs cent mille boisseaux d'orge et deux cent mille de froment. Le navire macédonien envoyé à Rome avec les cinq qui portaient les députés prisonniers avait trouvé moyen de s'échapper : Philippe, informé ainsi du sort de ses ambassadeurs, mais ignorant quelles étaient les conditions du traité

saisi entre leurs mains, dépêcha au général carthaginois une légation nouvelle, qui, plus heureuse que la première, rapporta la réponse d'Annibal. Ces nouveaux députés s'appelaient Héraclitus Scotinus, Criton de Bérée et Sosithéus Magnès. Du reste, le roi de Macédoine ne put rien entreprendre encore en cette année.

Le grand Fabius achevait enfin ses dévotions expiatoires, *post expiata tandem prodigia*, dit Tite-Live. Il redevient consul, passe le Vulturne, se joint à son collègue, entreprend avec lui une expédition sur le territoire de Capoue, emporte de vive force Compultérie, Trébula, Saticule, villes qui s'étaient livrées aux Carthaginois, et prend les garnisons qu'y avait laissées Annibal, ainsi qu'un grand nombre de Campaniens. A Nole, les esprits étaient divisés comme en l'année précédente : le sénat pour Rome, le peuple pour Annibal. Une conspiration se tramait dans l'ombre, qui tendait à égorger les chefs et à livrer la place. Fabius en prévint l'effet, en plaçant son armée entre Capoue et le camp d'Annibal à Tifate, et en s'établissant lui-même au-dessus de Suessula, dans le camp de Marcellus. Le proconsul fut envoyé, avec les troupes qu'il avait sous ses ordres, pour contenir la ville de Nole. Cette activité de Fabius et l'excellente combinaison de ses mouvements autoriseraient à supposer que les superstitions auxquelles il s'était longtemps amusé n'étaient que des prétextes qui couvraient sa tactique expectante, son ancien système de temporisation : mais nous n'avons point une connaissance assez précise de toutes les circonstances de cette guerre dans l'Italie méridionale pour décider s'il faisait bien ou mal de retarder ses mouvements; et, dans l'hypothèse la plus favorable,

nous aurions encore à regretter qu'il eût entretenu par de tels artifices la crédulité grossière des peuples.

En Sardaigne, l'arrivée de Manlius Torquatus fit reprendre les opérations que la maladie grave de Mucius avait suspendues. Manlius retira ses vaisseaux dans le port de Carales (ou Cagliari), arma les équipages afin qu'ils servissent sur terre, prit les troupes de Mucius, et disposa ainsi d'une infanterie de vingt-deux mille hommes et de douze cents cavaliers. A la tête de cette armée, il marcha contre Hampsicoras, qui, ayant en ce moment quitté la sienne pour aller chez les Sardes Pellites lever de jeunes soldats, était, jusqu'à son retour avec eux, remplacé par son fils Hiostus. Ce jeune homme, entraîné par l'ardeur de son âge, engagea témérairement une bataille contre Manlius, la perdit, et prit la fuite. Trois mille des siens y avaient péri; huit cents autres étaient prisonniers; le surplus se dispersa dans les champs et les forêts, et finit cependant par se rallier à Hiostus, réfugié vers Cornus (aujourd'hui Sogni). Cette victoire des Romains aurait terminé la guerre de Sardaigne, sans l'arrivée d'Asdrubal et de sa flotte, qu'une tempête avait retenus quelque temps près des îles Baléares. Le débarquement des Carthaginois ranima l'espoir des Sardes révoltés, et força Manlius de se retirer à Carales, ce qui facilita la jonction d'Hampsicoras et d'Asdrubal. Celui-ci mit ses troupes à terre, renvoya sa flotte à Carthage, et, guidé par Hampsicoras, pilla les terres des habitants qui tenaient encore pour Rome. Il eût poussé jusqu'à Carales, mais la rencontre des troupes de Manlius arrêta ce brigandage. Les deux armées, après avoir passé les premiers jours à s'observer à peu de distance l'une de l'autre,

et s'être ensuite essayées dans de légères escarmouches dont les succès se balançaient, se mesurèrent enfin en bataille rangée durant quatre heures. Les Carthaginois la soutinrent longtemps; les Sardes, accoutumés à être vaincus, plièrent, et leur déroute entraîna celle de leurs alliés. L'aile romaine qui avait poussé les Sardes tourna les Carthaginois, qui se virent enfermés de toutes parts. Dès lors ce fut moins un combat qu'un massacre de douze mille soldats, tant sardes qu'africains; le nombre des prisonniers était de trois mille sept cents, de quinze cents seulement selon Eutrope; et les vainqueurs avaient enlevé vingt-sept étendards. Ce qui donne surtout un mémorable éclat à cette journée, c'est la prise de trois nobles carthaginois: d'Asdrubal, général de leur armée en Sardaigne; de Magon, issu de la famille barcine et proche parent d'Annibal (Eutrope dit son troisième frère); d'Hannon, l'auteur de la rébellion des Sardes, et par conséquent de cette guerre. Des généraux sardes, fort distingués aussi, ajoutaient encore leurs revers personnels au triomphe des Romains. Hiostus, fils d'Hampsicoras, restait étendu sur le champ de bataille; Hampsicoras lui-même, échappé avec peu de cavaliers, apprenant, par surcroît au désastre commun, la mort de son propre fils, profita d'une nuit où personne ne viendrait mettre obstacle à sa résolution, et se perça le sein. Les autres vaincus se réfugièrent à Cornus, ville qui recueillait une seconde fois de pareils débris, et dans laquelle Manlius entra peu de jours après, à la tête de ses troupes victorieuses. Les autres cités, qui avaient suivi le parti d'Hampsicoras et de Carthage, livrèrent des otages et se rendirent; et Manlius, lorsqu'il eut tiré d'elles de l'argent et des grains en proportion de leurs moyens

et de leurs torts, ramena son armée à Carales, rembarqua les soldats venus avec lui, fit voile vers Rome, annonça au sénat la réduction complète de la Sardaigne, remit l'argent aux questeurs, les grains aux édiles, les prisonniers au préteur Fulvius.

En ce même temps, Otacilius passait de Lilybée en Afrique avec une flotte de cinquante vaisseaux, et saccageait le territoire de Carthage. Informé qu'Asdrubal s'était transporté des îles Baléares en Sardaigne, il y allait aussi, lorsqu'il rencontra la flotte carthaginoise, qui, après la défaite d'Asdrubal, regagnait la côte africaine. Un combat naval s'engagea, où les Carthaginois perdirent sept vaisseaux et les équipages; l'effroi dispersa le reste. C'était encore l'époque où Bomilcar débarquait, non loin de Locres, les troupes de renfort, les éléphants et les vivres que Carthage envoyait à Annibal. Claudius Pulcher, dans l'espoir de les surprendre et sous prétexte de visiter sa province, conduisit précipitamment son armée à Messine, et profita d'une marée pour passer à Locres. Mais Bomilcar en était déjà parti pour rejoindre Hannon dans le Bruttium; et d'ailleurs les Locriens fermèrent leurs portes aux Romains, en sorte que Claudius, après d'inutiles mouvements, dut retourner à Messine. Pendant cette campagne, Marcellus, établi à Nole, faisait de fréquentes excursions sur les terres des Hirpins et des Samnites Caudiniens, y portait le fer et le feu; et ses ravages leur retraçaient le souvenir de ceux que le Samnium avait jadis essuyés. Des députés samnites et hirpins se rendirent auprès d'Annibal. Tite-Live leur prête un long discours, dont voici les principaux traits, ceux qui tiennent le plus à l'histoire : « Nous avons fait la guerre

« au peuple romain, d'abord seuls, puis avec Pyrrhus; « son départ nous a forcés d'accepter une paix qui a « duré soixante ans (plus exactement cinquante-qua- « tre) jusqu'à ton arrivée en Italie. Tes succès, tes ser- « vices, ta bienveillance nous ont attachés à toi, et dis- « posés à penser que, tant que tu vivrais, nous n'aurions « à redouter ni Rome, ni même le courroux des dieux : « cependant nous voici accablés de tant de fléaux, qu'on « dirait que c'est Marcellus, et non pas Annibal, qui « a triomphé à Cannes. Quoi! tu souffres que ces Ro- « mains te comparent à l'abeille, qui, désarmée de son « aiguillon, après s'en être servie une fois, retombe « engourdie et impuissante! Durant près d'un siècle « (c'était seulement soixante-dix ans), nous leur avons « résisté; et, alors du moins, il leur fallait employer, pour « nous vaincre ou pour nous attaquer, des dictateurs, des « maîtres de cavalerie, deux consuls, deux armées con- « sulaires; et aujourd'hui nous sommes la proie d'un seul « détachement, qui n'était destiné qu'à garder Rome. La « cause en est que tu nous laisses sans défense, et que tu « retiens sous tes enseignes nos jeunes guerriers, qui, s'ils « étaient restés avec nous, auraient déjà repoussé Mar- « cellus. Nous ne te demandons qu'un petit nombre de tes « Numides, qu'un détachement pareil à celui qui nous « saccage. Tu nous as bien jugés dignes de ton alliance : « nous croirais-tu indignes de ta protection, parce que « nous nous sommes livrés à ta foi? » Annibal répondit que venir, en un même instant, indiquer le mal, demander le remède, et se plaindre de ne l'avoir point obtenu, c'était trop de choses à la fois; qu'il ne mènerait ses soldats ni chez les Hirpins, ni chez les Samnites, de peur d'être lui-même à charge à ses alliés;

qu'il se tiendrait près d'eux, sur les terres des alliés de Rome; que si la victoire de la Trébie avait été effacée par celle de Trasimène, et celle-ci par la journée de Cannes, cette journée serait bientôt éclipsée à son tour par une plus grande et plus éclatante. Il joignit à cette réponse d'amples largesses, et, laissant quelques troupes dans son camp de Tifate, marcha droit sur Nole avec toutes les autres. Hannon s'y rendit aussi, amenant du Bruttium le renfort et les éléphants arrivés de Carthage. De son côté, Marcellus se conduisait avec une telle sagesse, qu'il ne donnait prise ni à la fortune ni à l'ennemi. Il n'avait mené ses soldats au pillage qu'après avoir reconnu les lieux, disposé des secours, et ménagé une retraite sûre, avec autant de précautions et de prévoyance que si Annibal eût été présent. Dès qu'il le sut près de Nole, il retint ses troupes dans l'intérieur de la place, en ordonnant aux sénateurs de se promener sur les remparts et d'observer les mouvements des Carthaginois. Hannon s'avança au pied des murs, et proposa une conférence à Hérennius Bassus et à Hérius Pettius. Marcellus leur permit de sortir; et Hannon, par le moyen d'un interprète, leur parla des éminentes qualités et de la haute fortune d'Annibal, de l'abaissement du peuple romain, dont les forces et la majesté vieillissaient de jour en jour. Quand ce peuple serait encore ce qu'il était jadis, n'avait-on pas fait l'expérience et de la dureté du joug qu'il imposait à ses alliés, et de la bienveillance d'Annibal pour les Italiens, même prisonniers? Qui pourrait ne pas préférer l'alliance, l'amitié de Carthage à celle de Rome? En supposant les deux consuls devant Nole avec leurs armées, y seraient-ils plus capables de

se mesurer avec Annibal qu'ils ne l'avaient été à Cannes? Comment donc un seul préteur sauvera-t-il Nole avec une poignée de soldats novices? La question de savoir si cette place serait emportée de force, ou livrée sans combat, intéressait bien plus ses habitants qu'Annibal; car, d'une manière ou de l'autre, il en deviendrait toujours maître, comme il l'était de Capoue et de Nucérie : mais, entre le sort des Capouans et celui des Nucériens, quelle différence! les Nolans, placés au milieu, ne l'ignoraient pas. Hannon ne voulait point présager ce qui arriverait après la prise de la ville; mais il garantissait que, si les Nolans livraient à Carthage Marcellus, sa troupe, et leur cité, ils dicteraient eux-mêmes les conditions du pacte d'alliance et d'amitié. Hérennius Bassus répondit qu'il y avait depuis longues années amitié entre Rome et Nole; que, jusqu'à ce jour, ni l'une ni l'autre n'avaient eu à s'en repentir; que, si Nole avait dû changer avec la fortune, il n'aurait pas attendu si tard; que, résolue de se donner aux Carthaginois, elle se serait abstenue d'appeler les Romains à son secours; que, maintenant qu'ils étaient venus la défendre, tout demeurait commun entre elle et eux, et le serait jusqu'à la fin. Ce colloque ne laissant à Annibal aucun espoir d'acquérir Nole par trahison, il l'investit pour l'attaquer de tous les côtés à la fois. Marcellus, quand il le vit avancé au pied des murailles, rangea ses troupes en bataille derrière la porte, et fit une première sortie, dont la vigueur renversa et tua quelques Africains. On accourut au secours des combattants; les forces devinrent égales; une action violente s'engagea, et elle eût été l'une des plus mémorables, si un terrible orage et des torrents de pluie n'eussent séparé les deux

armées. Les Carthaginois avaient perdu trente hommes, les Romains n'en perdirent pas un seul. Les premiers rentrèrent dans leur camp, les seconds dans la place. La pluie dura toute la nuit, et jusqu'à la troisième heure du jour suivant (neuf heures du matin); chaque parti, quoique brûlant de combattre, resta renfermé. Le troisième jour, Annibal envoya une partie de ses troupes piller la campagne. Marcellus s'en aperçut, et présenta aussitôt la bataille, que le général carthaginois ne refusa point. Il y avait à peu près mille pas entre la ville et le camp; on se battit dans cet espace, tout étant plaine autour de Nole. Les cris de charge rappelèrent les fourrageurs carthaginois, ceux du moins qui s'étaient peu éloignés; ils vinrent prendre part au combat déjà engagé. Les habitants de Nole accoururent pour grossir les forces romaines : Marcellus les loua de leur zèle, les tint en réserve, les chargea d'enlever les blessés, sans se jeter dans la mêlée, à moins qu'ils n'en reçussent le signal. Quoique, de part et d'autre, les soldats fussent acharnés à disputer la victoire, Tite-Live assure que les généraux leur adressaient les plus vives exhortations. Marcellus recommandait aux siens de ne pas craindre des ennemis énervés durant un hiver entier par les délices de Capoue, par le vin, les courtisanes et tous les genres de débauches. Non! ces Africains ne conservaient plus rien, dans leurs corps ni dans leurs âmes, de la vigueur avec laquelle ils avaient franchi les Pyrénées et les Alpes: ils n'étaient que les restes d'eux-mêmes, soutenant à peine leurs armes et leurs membres. Capoue venait d'être Cannes pour Annibal, *Capuam Annibali Cannas fuisse :* là s'étaient éteintes la valeur guerrière, la discipline militaire, la gloire du passé, les espérances de

l'avenir. Dans Plutarque, Marcellus ne pérore point; mais il distribue à ses guerriers des piques ou longues javelines, pareilles à celles dont on use dans les combats sur mer, et il leur enseigne à les darder de loin sans les lâcher; ce qui leur donnait un grand avantage sur les Africains, qui ne savaient combattre que de près avec des épées courtes ou de courts javelots. La harangue d'Annibal à ses soldats consiste en reproches assez amers : il leur dit aussi qu'ils ne sont plus les guerriers de la Trébie, de Trasimène et de Cannes; qu'il est honteux de trembler devant un seul lieutenant, une seule légion, un Marcellus, qui n'a pour armée que des recrues, pour renfort que des Nolans, et qui ose les provoquer une seconde fois. Où est le brave qui trancha la tête au consul Flaminius? où est celui qui tua Æmilius Paulus? Les glaives sont-ils émoussés? les bras sont-ils engourdis? Par quel prodige inconcevable ceux qui jadis étaient invincibles, en petit nombre contre une multitude, ne savent-ils plus résister à peu d'ennemis, lorsqu'ils forment eux-mêmes une armée nombreuse? *An quid prodigii est aliud? Qui pauci plures vincere soliti estis, nunc paucis plures vix restatis!* Ils parlaient naguère de prendre Rome; il n'y avait qu'à les y conduire : n'ont-ils donc de courage que dans la langue? Aujourd'hui on leur demande bien moins : on ne met qu'à une faible épreuve leur force et leur vaillance. Ils n'ont à prendre que Nole, située en plaine rase, sans fleuve, sans mer qui l'environne, ville d'ailleurs opulente qui enrichira ses vainqueurs. Oui! qu'ils y entrent, qu'ils en sortent chargés de ses dépouilles; et leur général les conduira, il les suivra où ils voudront.

Cette éloquence n'empêcha point les Carthaginois

de se laisser vaincre : à mesure qu'ils perdaient du terrain, les Romains redoublaient d'audace, et les repoussaient jusque dans leur camp. Les légionnaires les y auraient poursuivis, s'ils n'avaient été retenus par Marcellus, qui rentra dans Nole au milieu des transports de joie et des félicitations même du peuple, qui jusqu'alors avait incliné pour Carthage. Deux éléphants pris et quatre mis à mort, dix-neuf étendards enlevés, six cents prisonniers et plus de cinq mille ennemis tués, tels étaient les fruits de cette victoire de Marcellus, qui avait perdu moins de mille hommes. Par une sorte de trêve tacite, on passa le lendemain à ensevelir les morts. Marcellus brûla les dépouilles des ennemis, conformément au vœu assez peu sensé qu'il en avait fait à Vulcain. Il reçut dans son armée douze cent soixante-douze cavaliers transfuges, tant numides qu'espagnols, qui n'ont pas cessé depuis de faire estimer leur bravoure et leur fidélité : on les en a récompensés après cette guerre, en leur donnant de riches territoires dans leurs pays, aux uns en Afrique, aux autres en Espagne. Au lieu de douze cent soixante-douze transfuges, Plutarque n'en compte que trois cents; mais il ajoute que cette perte affligea vivement Annibal, qui jusqu'alors avait toujours su retenir et s'attacher les diverses races de barbares qui composaient son armée. Il renvoya dans le Bruttium Hannon et les troupes amenées par le général, se retira lui-même des environs de Nole, et alla prendre des quartiers d'hiver en Apulie, près d'Arpi. Instruit de sa retraite, Fabius fit transporter de Nole et de Naples d'amples provisions pour son camp de Suessula, le fortifia de plus en plus, y laissa un corps de troupes suffisant pour le garder pendant l'hiver, et, se rapprochant

de Capoue, se mit à ravager par le fer et par les flammes les terres des Campaniens. Ceux-ci ne comptaient guère sur leurs propres forces; cependant ils se virent forcés de sortir de leurs foyers, et d'établir, en avant de Capoue et dans un lieu découvert, un camp qu'ils fortifièrent. Ils avaient six mille hommes de mauvaise infanterie; leur cavalerie valait mieux, et en conséquence c'était elle qu'ils employaient à harceler l'ennemi.

Parmi ces nombreux cavaliers ou nobles chevaliers campaniens était Cerrinus Jubellius, surnommé Tauréa, le plus renommé de tous par sa bravoure. Il avait servi chez les Romains, et n'avait trouvé de rival dans leurs escadrons que Claudius Asellus. Tauréa, portant maintenant les armes contre Rome, aspirait à se mesurer avec Asellus; il lui adressa un défi. Asellus, après avoir obtenu du consul la permission de se présenter à ce combat singulier, s'arma, sauta sur son cheval, et vint en avant des postes appeler Jubellius Tauréa. Les Romains accoururent en foule pour assister à ce spectacle; les Campaniens, attirés par la même curiosité, se pressaient sur leurs remparts et autour des palissades. Les deux champions, après les bravades préliminaires, poussent leurs chevaux à toute bride, courent l'un sur l'autre, la lance à la main; mais, ayant le champ libre et sachant éviter tous les coups, ils ne parvenaient à s'en porter aucun. « Ce sera, s'écria le Campanien, un combat de « chevaux et non de cavaliers, à moins que nous ne « quittions la plaine et que nous n'achevions l'affaire « dans ce chemin creux, où, n'ayant plus de place pour « nous esquiver, il faudra bien que nous en venions aux « mains. » A peine Asellus a-t-il entendu ces mots, que déjà il a poussé son cheval dans ce chemin. « Pas du tout,

« s'il vous plaît, reprit Tauréa ; la rosse dans la fosse. » Ces paroles que je traduis ainsi, Messieurs, et que Tite-Live assure être devenues proverbiales chez les campagnards, sont, dans son texte, *Minime sis, cantherium in fossa.* Au lieu de *sis,* on a lu quelquefois *sic,* ainsi : « Qu'il n'en « soit pas du tout ainsi. » Érasme lit *scis,* et joint ce mot à *cantherium in fossa,* « Vous savez comment la rosse est « dans la fosse. » La plupart des manuscrits portent simplement *sis,* qui semble être une abréviation de *si vis,* « si vous voulez, s'il vous plaît. » C'est ainsi qu'on dit *agesis, videsis,* « faites s'il vous plaît, voyez si vous vou- « lez, etc. » Le mot latin *cantherium* a bien quelque rapport avec le mot grec κανθήλιος, qui signifie âne; aussi a-t-on quelquefois traduit ce passage de Tite-Live par « l'âne dans le fossé, » et l'on a supposé, non sans quelque vraisemblance, que Tauréa faisait une allusion maligne au nom de son adversaire, *Asellus* (ânon). Mais *cantherius* est un mot latin qui veut dire cheval hongre, et, par extension, haridelle ou rosse; et Columelle nous apprend que lorsqu'on plantait une vigne dans une fosse, on y attachait un *cantherius,* qui la soutenait et servait d'échalas. C'était peut-être à cette pratique que Tauréa entendait faire allusion. Quant à l'usage proverbial des paroles *cantherium in fossa,* il est probable que les paysans s'en servaient lorsqu'après s'être tirés eux-mêmes de quelque embarras ils y laissaient leurs adversaires. Quoi qu'il en soit, Asellus parcourut le chemin creux ou la fondrière dans toute sa longueur, revint sur la plaine, et, n'y trouvant plus Tauréa, le taxa de couardise, et rentra au camp avec l'honneur de la victoire, félicité par ses joyeux camarades. Certaines annales ajoutent qu'Asellus poursuivit Tauréa jusque

dans Capoue, qu'il entra dans cette ville par une porte et en sortit par une autre, sans que les ennemis, stupéfaits de sa miraculeuse audace, lui portassent un seul coup. Tite-Live dit que ces circonstances sont généralement regardées comme certaines; mais tout ce récit a bien l'air d'un pur conte, imaginé, comme bien d'autres, pour rehausser la gloire des guerriers romains aux dépens de leurs ennemis, ou pour expliquer, tant bien que mal, une expression proverbiale.

Le reste de la campagne se passa en repos. Fabius leva son camp, pour laisser aux Campaniens la faculté d'ensemencer leurs terres; il ne s'y permit d'hostilités que lorsque les blés en herbe furent assez hauts pour donner des fourrages, qu'il fit transporter au camp de Suessula. Il prescrivit au proconsul Marcellus de ne retenir à Nole que les troupes nécessaires à la défense de la place, et de renvoyer le surplus à Rome, pour qu'elles fussent moins onéreuses aux alliés et au trésor public. Sempronius, quand il eut mené ses légions de Cumes à Lucérie, en Apulie, fit partir pour Brindes le préteur Lévinus avec le corps de troupes jusqu'alors campé à Lucérie. De Brindes, Lévinus devait surveiller la côte des Salentins, et pourvoir à ce qui concernerait la guerre de Macédoine.

On reçut des lettres des deux Scipions : elles rendaient compte des succès obtenus en Espagne; mais on y manquait d'argent pour la solde, de vêtements, de blés pour l'armée et pour la flotte. De l'argent, si le trésor public en était pauvre, on trouverait quelque moyen d'en tirer des Espagnols; mais tout le reste devait être envoyé de Rome, sans quoi il ne serait possible de conserver ni l'armée ni le pays. Ces lettres lues, pas une voix ne

s'éleva contre la vérité du rapport ni contre la justice des demandes; mais on songeait à tout ce qu'il fallait déjà entretenir de troupes terrestres et navales, et à la nouvelle flotte qu'il faudrait équiper, si la guerre de Macédoine commençait. La Sicile et la Sardaigne, autrefois tributaires du trésor public, suffisaient à peine à la nourriture des armées qui gardaient ces îles. Partout le nombre des contribuables était diminué depuis les défaites de Trasimène et de Cannes : comment multiplier les impôts, quand il restait moins de monde pour en supporter le poids? La république, si elle n'était soutenue par son crédit, ne le serait plus désormais par ses richesses. Il fallait donc que le préteur Fulvius convoquât une assemblée générale, où il exposerait au peuple les besoins de l'État, et surtout exhorterait ceux qui avaient augmenté leurs patrimoines par des marchés passés avec la république, à lui prêter une partie de leurs gains, et à se charger des fournitures réclamées pour l'Espagne, à la condition d'être remboursés par les premiers deniers qui rentreraient au trésor. A la suite de cette proclamation, le préteur indiqua le jour où il passerait les marchés pour l'habillement et les blés nécessaires à l'armée d'Espagne et à la flotte. Ce jour venu, se présentèrent dix-neuf citoyens, formant trois compagnies disposées à traiter moyennant deux conditions: l'une, qu'ils seraient exempts du service militaire tant que durerait celui qu'ils allaient entreprendre; l'autre, que les pertes occasionnées par les ennemis ou par les tempêtes seraient supportées par l'État. Ayant obtenu ces deux points, ils s'engagèrent, et cette partie de l'administration publique se fit sur des fonds particuliers. Telles

étaient, dit Tite-Live, les mœurs de ce temps : voilà quel amour de la patrie animait tous les ordres de citoyens. Pris avec une honorable générosité, ces engagements furent remplis avec une loyauté parfaite ; et toutes les dépenses se firent aussi régulièrement que si elles avaient été alimentées, comme autrefois, par un riche trésor national. Les convois arrivèrent en Espagne au moment où la ville d'Illiturgi était assiégée par Asdrubal, par Magon, et par Amilcar fils de Bomilcar, parce qu'elle avait quitté le parti de Carthage pour celui de Rome. Entre ces trois camps ennemis, les Scipions, en combattant et taillant en pièces tout ce qui s'opposait à leur passage, pénétrèrent dans la place, et y introduisirent des blés, dont elle manquait ; ils exhortèrent les habitants à défendre leurs murs avec un courage égal à celui dont l'armée venait de leur offrir le spectacle en combattant pour eux. Les Scipions attaquèrent ensuite le plus considérable des trois camps, celui d'Asdrubal ; les deux autres généraux africains et leurs soldats, se voyant tous menacés, se réunirent pour se défendre en commun. Soixante mille hommes sortirent à la fois des trois camps, pour livrer une bataille à seize mille Romains. Je ne sais trop, Messieurs, jusqu'à quel point on peut compter sur l'exactitude du premier de ces nombres ; et je ne garantirais guère plus ceux qu'énonce ensuite l'historien, en exposant les résultats de la victoire que les Scipions remportèrent encore ce jour-là : plus de seize mille ennemis exterminés, trois mille autres faits prisonniers, prise de mille chevaux, de cinquante-neuf enseignes et des trois camps, cinq éléphants tués. Les Carthaginois, si maltraités, et contraints de renoncer à s'emparer d'Il-

liturgi, n'en formèrent pas moins le siége d'une autre place appelée Intibili. Ils avaient recruté des soldats dans les provinces de l'Espagne, pays alors très-peuplé, et dont les habitants se montraient toujours empressés de prendre les armes, pour peu qu'on leur offrît l'appât d'un butin ou d'une solde. Nouveau combat qui se livre sous les murs d'Intibili, et où les Romains prennent quarante-deux étendards et neuf éléphants, font deux mille prisonniers, et taillent en pièces plus de treize mille hommes. Pour le coup, tous les peuples espagnols passèrent dans le parti de Rome, qui, en cette année, avait obtenu en Espagne des succès plus éclatants qu'en Italie. C'est ainsi, Messieurs, que Tite-Live termine son vingt-troisième livre : il achèvera, dans les neuf premiers chapitres du suivant, l'histoire du consulat de Sempronius et de Fabius Maximus.

Quelque mérité que soit l'hommage qu'il vient de rendre aux deux Scipions, Cnéius et Publius, et quoique en effet leurs expéditions en Espagne aient été plus constamment heureuses, peut-être aussi mieux combinées que celles qui se poursuivaient en même temps en d'autres lieux, on doit pourtant dire que, durant cette année, l'honneur des armes romaines a été presque partout dignement soutenu par les généraux de la république et par leurs lieutenants : par Manlius Torquatus en Sardaigne, Otacilius en Sicile, Lévinus, Fulvius Flaccus, le proconsul Marcellus, les consuls Sempronius et Fabius Maximus, dans l'Italie méridionale. Les anciens historiens ont particulièrement distingué Marcellus et Fabius. Plutarque, après avoir cité Posidonius, qui appelait Marcellus l'épée et Fabius le bouclier de Rome, dit que « la fermeté et constance de

« Fabius à faire la guerre seurement, sans commettre « rien à la fortune, meslée avec la véhémence de Mar- « cellus, fut ce qui préserva l'empire : car Hannibal, « rencontrant à toutes heures en son chemin l'un « qui estoit impétueux commé un torrent, trouvoit « que son armée en estoit toute esbranlée, froissée et « harassée ; et l'autre, qui estoit comme une petite ri- « vière qui luy couloit tout doulcement par dessoubz, « sans faire bruit, mais continuellement, l'alloit mi- « nant et consumant petit à petit, jusques à ce que « finablement il se trouvast réduit à tels termes qu'il « estoit las de combattre Marcellus ; et si redoubtoit « Fabius, qui ne combattoit point. » Selon Florus, ce fut le peuple qui nomma Fabius le bouclier de l'empire : *Hinc illud ex populo ut imperii scutum vocaretur* ; et nous lisons dans Silius Italicus qu'on égalait Marcellus au dieu Mars :

Tum Martis adæquant
Marcellum decori.

Les événements que je viens d'exposer nous ont à peu près conduits jusqu'au 1er janvier de l'an julien 214 avant notre ère ; le consulat de Sempronius et de Fabius doit durer encore jusqu'au 23 avril. Vous entendrez dans notre première séance le récit de ce qui s'est passé durant ces quatre mois.

CENT-UNIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 214 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, un nouvel ennemi a menacé Rome : c'est Philippe, roi de Macédoine. Ses envoyés avaient conclu avec Annibal un traité, dont Polybe nous a conservé le texte, et que les Romains interceptèrent. Tite-Live nous a raconté les ruses et les mésaventures, peut-être un peu romanesques, de ces premiers ambassadeurs macédoniens. Philippe en dépêcha d'autres qui furent plus heureux, et qui lui rapportèrent les réponses des Carthaginois; mais, quoique résolu de joindre ses forces aux leurs, il ne jugea point à propos d'entrer encore en campagne. La guerre se rallumait en Sardaigne : les habitants se détachaient de Rome; ils y étaient excités par Hampsicoras, le plus puissant personnage de cette île, et par son fils Hiostus. Pour soutenir et consommer cette défection, Carthage envoyait une flotte et des troupes commandées par Asdrubal le Chauve. Manlius Torquatus vainquit et les insulaires révoltés et leurs auxiliaires africains. En Italie, les Capouans tentèrent d'entraîner les citoyens de Cumes dans le parti d'Annibal; ils les invitèrent à une fête qui devait se célébrer à Hames : vous avez vu comment le consul Sempronius déconcerta cette intrigue, battit les Capouans, et empêcha le général carthaginois de s'emparer de Cumes. Cette ville tenait un rang très-distingué dans la Campanie. Je remarquerai ici, Messieurs, qu'au

temps d'Agathias (sixième siècle de notre ère), on la regardait encore comme une place imprenable, également fortifiée par la nature et par l'art, comme une citadelle qui dominait la mer de Naples. On attribuait sa fondation à une colonie de Chalcidiens conduits par Hippoclès et Mégasthène. Les descendants de ces premiers habitants avaient été chassés par les Campaniens vers l'an 419 avant J. C. Denys d'Halicarnasse dit que la puissance de cette cité, ses richesses, la fertilité de son territoire, excitaient l'envie de tous les peuples voisins. Elle avait sous sa dépendance et en quelque sorte pour arsenal la ville de Pouzzoles. Non loin de là se voit encore l'antre de la Sibylle, creusé dans le roc. Saint Justin parle, comme témoin oculaire, de trois bains établis au milieu de cette grotte, et où se lavait la Sibylle avant de se couvrir d'une tunique de lin, de s'enfoncer dans un lieu plus reculé, et de rendre ses oracles au sein d'un petit temple. Il fait aussi mention d'un tombeau contenant les cendres de la prophétesse. On n'est pourtant pas d'accord sur la position précise de l'ancien antre Sibyllin : quelques-uns l'identifient avec celui que les Italiens appellent *grotta di Pietro di pace*, et dans lequel on avait pratiqué un passage, de Cumes au lac Lucrin. Au sommet de la colline de Cumes s'élevait un magnifique temple d'Apollon, bâti, disait-on, par Dédale, et où Diane avait peut-être aussi un sanctuaire; car cette déesse était spécialement révérée en ce pays, ainsi que paraît l'annoncer une médaille où se lit le mot Κυμαίων à côté d'une figure de Diane armée de son carquois. De trois lacs voisins de Cumes, l'un est appelé par les auteurs latins *palus Acherusia ;* les débordements de la mer l'avaient formé

près du promontoire de Misène. C'est aujourd'hui le *lago di Colluccia*. Le second est le lac Averne, nommé encore aujourd'hui *lago d'Averno*, quelquefois de *Tripergola*. Il ne reste du troisième, c'est-à-dire du lac Lucrin, qu'un marais bourbeux : autrefois il communiquait au lac Averne par un canal étroit, était séparé de la mer par une digue longue de huit stades, et fournissait des huitres et des poissons que les anciens ont fort vantés. Vous savez, Messieurs, comment ces lieux ont inspiré Virgile, et combien il les a rendus célèbres; mais c'étaient les richesses de Cumes et tous les avantages de sa position qui tentaient Annibal et les Capouans. Tandis que Sempronius, bloqué dans cette place, réussissait par des sorties vigoureuses à en éloigner Annibal, l'autre consul, Fabius Maximus, s'occupait de cérémonies religieuses, destinées à détourner l'effet des prodiges qui venaient de se multiplier encore une fois. Quand elles furent enfin terminées, et lorsqu'un autre Sempronius et le préteur Lévinus eurent obtenu des succès sur les Carthaginois, les Bruttiens et les Hirpins, Fabius se mit aussi en mouvement, prit trois villes, et, par des manœuvres sagement combinées, prévint l'effet d'une conspiration qui eût livré Nole à Annibal. Mais c'est Marcellus que Tite-Live vous a représenté comme le principal défenseur de cette ville, d'où cependant il s'élançait quelquefois contre les Samnites. L'historien vous a fait entendre les plaintes et les reproches adressés par ces Samnites au général africain, et sa réponse arrogante. Vous avez assisté de même à un colloque entre son lieutenant Hannon et des citoyens de Nole, qui restèrent sourds aux séductions. Une bataille mémorable, gagnée par Marcellus, délivra Nole.

Après vous avoir exposé les circonstances et les résultats de cette victoire, Tite-Live vous a entretenus d'un combat singulier entre le Campanien Jubellius Tauréa et le chevalier romain Claudius Asellus : j'ai joint à ce récit des observations qui ne tendaient point à le confirmer. En Espagne, les deux Scipions, Cnéius et Publius, soutenaient avec éclat la gloire des armées romaines : ils triomphaient coup sur coup à Illiturgi, à Intibili, taillaient en pièces des milliers d'ennemis, et ralliaient de toutes parts les habitants à leur cause. Rome leur envoyait alors de l'argent et des vivres, dont trois compagnies de négociants faisaient les avances avec une générosité que Tite-Live admire. Ce fait me paraît surtout remarquable en ce qu'il montre que le commerce avait commencé de s'étendre et de prospérer chez les Romains. Il se peut qu'alors ces entreprises de fournitures eussent encore un caractère patriotique : dans la suite, elles en ont pris un tout autre à Rome et ailleurs; le plus souvent elles n'ont été que des spéculations plus ou moins frauduleuses, dont l'unique but était d'obtenir des gains énormes, infiniment supérieurs à ceux que promettent les négoces ordinaires et légitimes. Mais il faudra plusieurs siècles encore pour que Rome soit pleinement corrompue : nous ne sommes parvenus qu'à la fin de l'an 215 avant l'ère vulgaire; et le consulat de Sempronius et de Fabius va se prolonger durant les quatre premiers mois de l'année suivante, 214.

Le vingt-quatrième livre de Tite-Live s'ouvre par un tableau des mouvements de quelques lieutenants d'Annibal dans le midi de l'Italie. Hannon, secondé et guidé par les Bruttiens, fit une tentative sur les cités

grecques leurs ennemies. On commença par Rhégium, et l'on y perdit quelques jours. On s'occupa ensuite des Locriens, qui apparemment étaient rentrés dans le parti des Romains; car l'historien nous a dit, en son vingt-troisième livre, qu'ils s'en étaient détachés, et il y a ici lacune ou contradiction dans ses récits, comme Crévier l'a remarqué. Quoi qu'il en soit, voici que ces Locriens transportent, des champs dans leur ville, leur blé, leur bois, toutes les choses qui leur sont nécessaires; ils réparent leurs murs et leurs portes; ils amassent des armes. Amilcar, qui les voit s'agiter et se répandre dans la campagne, envoie contre eux sa cavalerie pour les empêcher de rentrer dans la place. Monté sur une hauteur d'où il découvre et la ville et les environs, il ordonne à une cohorte bruttienne de s'approcher de Locres, d'inviter les habitants à une conférence, de leur promettre l'amitié d'Annibal s'ils lui ouvrent leurs portes. Ces propositions n'inspirèrent d'abord aucune confiance; mais quand les Locriens virent l'ennemi posté sur les collines, quand ils surent que plusieurs des leurs avaient été pris dans les champs, ils tinrent une assemblée, où prévalurent les esprits inconstants, amoureux de nouveautés : une alliance avec Carthage plut fort à la multitude. Après avoir fait conduire secrètement au port et embarquer pour Rhégium la garnison romaine et son commandant Lucius Atilius, on reçut Amilcar et sa troupe, sous la condition de rédiger sans délai un traité où les intérêts des deux partis seraient garantis également. Peu s'en fallut qu'il n'y eût pas de convention. Amilcar se plaignait de l'évasion des Romains; les Locriens répondaient qu'ils s'étaient enfuis de leur propre mouvement. En vain la cavalerie

se mit à la poursuite des fugitifs, ils avaient trop d'avance. Annibal dicta le traité, où il était dit que les Locriens conserveraient leurs lois et leur liberté; qu'ils resteraient maîtres de leur port; que leur ville serait en tout temps ouverte aux Carthaginois; et qu'en paix comme en guerre, les deux peuples se porteraient de mutuels secours.

Les Africains s'éloignèrent du détroit; leur départ mécontenta les Bruttiens, qui perdaient l'espoir de piller Locres et Rhégium, et qui, aspirant à s'en dédommager par leurs propres forces, levèrent et armèrent quinze mille jeunes soldats pour attaquer Crotone, cité grecque et maritime. C'était un excellent port et une place forte, qui accroîtrait beaucoup leur puissance. Cependant, en n'appelant point les Carthaginois à cette expédition, ils paraîtraient se détacher de leurs alliés; en les y faisant intervenir, ils avaient à craindre que les Africains ne s'arrangeassent avec les Crotoniates comme avec les Locriens. Ils adressèrent donc un message à Annibal, pour obtenir de lui la promesse de leur livrer Crotone dès qu'elle serait prise. Annibal déclara que cela ne pouvait se décider que sur les lieux; et Hannon, auquel il renvoya les députés, ne leur fit pas une réponse plus précise. Les Carthaginois ne voulaient point le saccagement d'une ville si opulente et si riche; ils espéraient qu'attaquée sans qu'ils s'en mêlassent et sans leur consentement, elle se donnerait à eux plus volontiers. A Crotone, comme ailleurs, le sénat tenait pour Rome, et le peuple pour Carthage. Les Bruttiens eurent connaissance de cette division : ils apprirent d'un transfuge qu'Aristomaque était le chef du parti populaire, et qu'ils trouveraient ouverts les passages gardés par des

plébéiens. En effet, les Bruttiens se virent bientôt maîtres de tous les postes : il ne restait que la citadelle, où s'était réfugié le parti sénatorial, et avec lui Aristomaque, qui ne voulait livrer la place qu'aux Carthaginois. Crotone avait eu, avant la guerre de Pyrrhus, douze mille pas de circuit ; il ne lui restait que la moitié de cette étendue ; et le fleuve, qui jadis la divisait en deux parts égales, se trouvait en dehors des habitations ; la citadelle encore plus loin. A une distance de six milles s'élevait le temple si célèbre de Junon Lacinia. Le bois sacré, fermé par une enceinte de sapins d'une hauteur prodigieuse, contenait de riches pâturages, où paissaient, sans être gardés, les troupeaux voués à la déesse ; d'eux-mêmes ils se séparaient tous les soirs en différentes bandes, dont chacune regagnait son étable ; et jamais ils n'essuyaient d'insultes de la part des bêtes féroces, ni même des hommes. Du riche produit qu'on tirait de ces troupeaux, on éleva une colonne d'or massif, dédiée à Junon. Les miracles ne manquaient jamais pour soutenir la haute renommée de ces saints lieux ; les vents respectaient toujours les cendres déposées sur l'autel établi dans le vestibule du temple. Il est superflu d'observer, Messieurs, que c'étaient là des traditions locales, que Tite-Live n'avait certainement pas pris la peine de vérifier. La citadelle de Crotone dominait d'un côté la ville, de l'autre la campagne. Jadis elle n'était fortifiée que par la nature ; elle le fut aussi par l'art, après que Denys, tyran de Sicile, l'eut surprise en escaladant les roches qui l'environnaient par derrière. Le parti sénatorial se croyait là en sûreté contre les attaques du parti populaire et des Bruttiens, qui, désespérant enfin du succès, implorèrent le secours

d'Hannon. Celui-ci proposa aux Crotoniates un accommodement : il leur remontra qu'en recevant une colonie de Bruttiens, ils repeupleraient leur ville; mais ils protestèrent qu'ils périraient plutôt que de consentir à ce mélange impur, qui dénaturerait leur religion, leurs lois, leur langage même. Aristomaque seul soutenait la proposition d'Hannon : ne pouvant la faire accepter, il se retira dans le camp de ce général. Survint une députation de Locriens, que les Carthaginois laissèrent entrer dans la citadelle, et qui persuada aux assiégés de se transférer à Locres, où, en effet, ils arrivèrent par mer. Sempronius hivernait alors à Lucérie, Annibal près d'Arpi; et il y avait assez fréquemment de petits engagements entre leurs troupes.

En Sicile, Hiéron venait de mourir : son petit-fils Hiéronyme, jeune enfant, lui succédait, obsédé par des tuteurs et des favoris qui le pervertissaient. Hiéron l'avait bien prévu : aussi conçut-il, sur ses vieux jours, le dessein de rendre la liberté à Syracuse, et de ne transmettre à personne un sceptre qui se briserait, comme un frêle jouet, entre les mains d'un enfant. Ses filles combattirent ce projet, parce qu'elles savaient qu'Hiéronyme n'aurait que le nom de roi, et que le pouvoir serait exercé par leurs maris, Adranodore et Zoïppe, chefs du conseil de régence. Quelques auteurs donnent à l'aînée de ces princesses le nom de Démarète, à la seconde celui d'Héraclée, et disent que la première seule contribua aux malheurs des Syracusains. Hiéron, nonagénaire, ne put résister aux séductions de sa fille ou de ses filles; par son testament, il établit quinze tuteurs de son petit-fils. En vain recommanda-t-il, en mourant, de ne jamais rompre l'alliance avec Rome;

à peine eut-il fermé les yeux, que les tuteurs entrèrent dans un tout autre système : ils assemblèrent le peuple pour lui lire le testament du feu roi, et lui présenter leur pupille, qui achevait sa quinzième année. Toute la cité pleurait un père; les seuls émissaires de la régence, répandus dans la foule, donnaient le signal d'applaudir au nouveau règne; on n'y répondait que par des témoignages d'affliction. Adranodore ne tarda point à proclamer qu'Hiéronyme n'était plus un enfant, mais en âge de gouverner par lui-même; qu'il ne lui fallait plus de tutelle : il déposa le premier ce genre de pouvoir; ses collègues imitèrent son exemple, et il régna seul sous le nom de l'adolescent. Hiéron, pendant un règne de cinquante-quatre ans, ne s'était distingué des citoyens par aucune sorte de décoration extérieure : Hiéronyme se hâta d'étaler la pourpre, le diadème et l'appareil des satellites. On le vit sortir de son palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs, ainsi qu'avait fait le tyran Denys. Ces signes d'orgueil et de despotisme n'étaient pas trompeurs; les mœurs du jeune roi y correspondaient : mépris pour les hommes, obstination à n'écouter ni plaintes ni conseils, paroles insultantes, débauches inouïes, férocité monstrueuse. Une terreur si profonde pénétra dans tous les esprits, que plusieurs des quinze régents se tuèrent ou s'exilèrent, pour n'avoir plus à craindre les supplices. Trois d'entre eux seulement avaient accès auprès de sa farouche majesté, Adranodore et Zoïppe, époux de ses tantes, et le nommé Thrason (surnommé Carcharus dans Athénée); encore ne les écoutait-il qu'autant qu'il lui plaisait, et sur certains genres d'affaires. Les deux premiers étaient partisans déclarés de Carthage, et le troisième

de Rome : leurs débats attiraient quelquefois l'attention de leur maître. Une conspiration tramée contre sa tyrannie lui fut découverte par un serviteur ou goujat de son âge, *per calonem quemdam æqualem Hieronymi*, admis à sa plus intime familiarité. Cet ignoble dénonciateur (qu'Athénée appelle Osis ou Sosis) ne nomma qu'un seul conjuré, Théodote, qui avait, disait-il, cherché à le séduire, et qui, arrêté à l'instant, livré à Adranodore, et appliqué à la question, s'avoua coupable, et n'indiqua aucun de ses complices. Soumis à des tortures plus violentes et capables de lasser toute patience humaine, il désigna comme impliqués dans la conjuration des personnages qui n'y avaient aucunement trempé, et d'abord Thrason, qu'il désigna comme le chef du complot, et dont le nom, le crédit, la puissance avaient semblé, ajoutait-il, de sûrs garants du succès : il dénonça ensuite d'autres officiers ou satellites du despote, les premiers dont les noms lui vinrent à la bouche, au milieu des cris que lui arrachaient de cruels tourments. Il ne fallut pas d'autres preuves contre Thrason : n'avait-il pas plaidé chaudement la cause des Romains ? Son pupille le livra aux bourreaux avec on ne sait combien d'autres innocents. Aucun des vrais conjurés ne s'enfuit ni se cacha ; ils tenaient pour sûr que Théodote, quelque prolongées, quelque horribles que fussent ses tortures, ne trahirait point leur secret ; et en effet il le garda héroïquement jusqu'à sa mort. Résolus de rompre toute alliance avec Rome, Hiéronyme et ses ministres dépêchèrent des ambassadeurs, que Polybe nomme Polyclète de Cyrène et Philodème d'Argos, à Annibal, qui, de son côté, leur envoya un jeune Carthaginois portant le même nom que lui, et accompagné

de deux autres, Épicyde et Hippocrate, nés d'une Carthaginoise, mais originaires de Syracuse, d'où leur aïeul avait été exilé. Dès que le préteur Appius Claudius eut appris qu'un traité se négociait ainsi, il s'en plaignit par des députés, que le jeune roi accueillit fort mal : ils lui proposaient de renouveler l'alliance à laquelle Hiéron avait été si fidèle. Il leur répondit en leur demandant des nouvelles de la bataille de Cannes, dont les ambassadeurs d'Annibal racontaient, disait-il, des choses incroyables : il voulait savoir la vérité, avant de prendre un parti. Les députés romains, après l'avoir averti, plutôt que prié, de ne pas rompre avec légèreté d'anciens engagements, se retirèrent en déclarant qu'ils reviendraient quand il aurait appris à recevoir décemment des légations. Il en fit lui-même partir une pour Carthage; Polybe la compose de trois personnages, qu'il nomme Agatharque, Onésigène et Hipposthène. Ils étaient chargés d'obtenir la confirmation du traité conclu par lui avec Annibal. Les conditions étaient qu'après que les Romains auraient été chassés de la Sicile, ce qui ne pouvait tarder si Carthage envoyait une flotte et une armée, la rivière d'Himéra, qui divise l'île en deux parties à peu près égales, serait la limite du royaume de Syracuse et des possessions carthaginoises. Bientôt les flatteries gonflèrent à tel point l'orgueil d'Hiéronyme, ses courtisans, et surtout, selon Polybe, Épicyde et Hippocrate, lui rappelèrent si souvent sa qualité de petit-fils de Pyrrhus, qu'il prétendit s'emparer de l'île entière, et signifia aux Carthaginois qu'ils eussent à s'agrandir, s'ils le pouvaient, dans l'Italie continentale. Cette présomption d'un jeune insensé ne les étonna point; ils n'en parurent pas offen-

sés; il leur suffisait, pour le moment, de le détacher des Romains. Nous venons, Messieurs, de nommer Pyrrhus : en effet, ce roi d'Épire avait marié sa fille Néréis à Gélon, fils d'Hiéron et père d'Hiéronyme. D'autres disent que Néréis n'était que petite-fille du roi d'Épire, dont la fille, Lanassa, avait épousé Agathocle; mais, selon cette généalogie, Hiéronyme ne serait plus le petit-fils d'Hiéron. Dans Polybe, une nouvelle députation de Romains provoque une dernière discussion dans le conseil du roi de Syracuse : Aristomaque de Corinthe, Damippe de Lacédémone, Antonus de Thessalie, sont d'avis qu'il maintienne l'ancienne alliance; mais Adranodore et Hippocrate le raffermissent dans la résolution de la rompre. Toutefois il déclare aux Romains qu'il restera leur allié, s'ils lui restituent tout l'argent, tous les vivres, tous les présents qu'ils ont reçus de son aïeul Hiéron, et s'ils lui abandonnent toutes les provinces et cités siciliennes situées en deçà de l'Himéra. Mais ses crimes et ses extravagances précipitèrent sa chute. Ayant envoyé d'avance Épicyde et Hippocrate avec deux mille soldats pour surprendre les villes romaines de la Sicile, il se mit lui-même à la tête de quinze mille hommes tant d'infanterie que de cavalerie, et se rendit à Léontium. Là, ceux qui depuis son avénement conspiraient contre lui s'assurèrent d'une maison non occupée, dans une rue étroite où il devait passer en allant au Forum. Un de leurs complices, Dinomène, officier de la garde royale, s'était chargé d'arrêter la marche de l'escorte au moment où le prince approcherait des portes de cette maison. Pour accomplir ce projet, il feignit de relâcher les liens de sa chaussure, qui lui gênaient trop le pied; et, en s'arrêtant,

il retint toute l'escorte qui le suivait : les gardes du monarque étant ainsi séparés de sa personne, les conjurés se jetèrent sur lui, et le percèrent de coups avant qu'il fût possible de le secourir. Quelques-uns pourtant de ses satellites attaquèrent Dinomène, qui leur échappa et en fut quitte pour deux blessures. Les plus dévoués serviteurs d'Hiéronyme s'enfuirent quand ils le virent mort. Ses meurtriers coururent au Forum, où la multitude se félicitait d'avoir recouvré la liberté. Il y en eut qui se rendirent aussitôt à Syracuse, afin de prévenir les desseins d'Adranodore et des autres partisans du pouvoir absolu. Avant cette catastrophe, Appius Claudius, non content d'informer le sénat des négociations ouvertes entre le gouvernement syracusain et Carthage, avait porté toutes ses forces sur les limites du royaume d'Hiéronyme. Dans ce récit des affaires de Sicile, j'ai principalement suivi Tite-Live, qui en parle avec plus de suite et d'étendue qu'aucun autre ancien auteur, et même que Polybe; car il ne nous reste de cet historien grec, sur cette matière, que des fragments incohérents, que de simples extraits de son septième livre, recueillis ou rédigés par les compilateurs qu'employa Constantin Porphyrogénète. Nous y lisons que les auteurs d'histoires particulières ont exagéré les torts, les vices, les crimes de certains princes, et singulièrement ceux d'Hiéronyme; qu'il a bien pu, durant treize mois (car c'est la durée qu'on y donne à son règne), ordonner une ou deux tortures, et la mort de quelques-uns de ses amis ou ennemis; mais qu'après tout, il n'a pas été plus tyran qu'un autre roi de ces temps. Ces observations mériteraient les plus grands égards, si elles étaient bien authentiquement de Polybe. Mais

il est fort possible qu'elles lui aient été prêtées par des compilateurs byzantins. D'ailleurs, la durée de treize mois que l'un de ces extraits accorde au règne d'Hiéronyme, et qu'on a portée, je ne sais pourquoi, à quinze dans la *Biographie universelle*, serait fort difficile à concilier avec la série et l'ordre des faits arrivés durant les années 215 et 214 avant l'ère vulgaire; car Hiéron vivait encore au milieu de l'an 215, puisqu'après le traité conclu entre Annibal et Philippe de Macédoine, il continuait d'envoyer du froment et de l'orge aux Romains; et vous verrez qu'après le 23 avril 214, sous les consuls Fabius et Marcellus, il ne sera plus question d'Hiéronyme; l'histoire le tiendra pour mort : il n'a donc pu régner qu'environ dix mois.

Tite-Live le suppose déjà tué au moment où, Sempronius étant encore consul, Fabius Maximus, après avoir fortifié Pouzzoles, y avoir établi un marché et laissé une garnison, vient tenir un comice d'élection à Rome au champ de Mars. La centurie d'Anio, *Aniensis*, était appelée par le sort à voter la première, *sors prærogativæ*, et les jeunes citoyens qu'elle comprenait portaient au consulat Otacilius et Régillus. Fabius impose silence, et prononce une harangue un peu longue, que Rollin s'est complu à traduire. Le président des comices recommande à chaque votant de se dire : « J'ai à nommer un consul qui se puisse mesurer « avec le général Annibal : *Annibal imperatori parem « consulem nomino.* » C'est, Messieurs, ce que la tribu *Aniensis* et toutes les autres devaient, ce me semble, assez bien savoir. Fabius retrace ensuite l'aventure chevaleresque de Jubellius Tauréa et de Claudius Asellus; il rappelle, non moins inutilement, d'autres histoires

plus anciennes. Venant enfin au fait, il déclare qu'il ne veut ni de Régillus ni d'Otacilius. Régillus est un flamine qu'il ne faut pas écarter des autels. « Otacilius a épousé, « poursuit le président, la fille de ma sœur, et en a des « enfants. Mais dois-je, parce que vous m'avez comblé « d'honneurs moi et mes ancêtres, sacrifier les intérêts « publics à mes liaisons privées? Otacilius, nous t'avons « essayé en des fonctions moins difficiles; et cette pre« mière épreuve ne nous a point encouragés à prendre « en toi plus de confiance. Tu commandais une flotte « qui devait ravager la côte d'Afrique, protéger celle « d'Italie, intercepter les convois qui passaient de Car« thage à Annibal : Romains, si Otacilius a rendu à « la république un seul des services qu'elle attendait « de lui, nommez-le consul. Mais si, pendant que tu « tenais la mer, rien n'a manqué d'arriver paisiblement « au camp d'Annibal, et si la côte italienne a été plus « infestée que l'africaine, est-ce toi qu'il convient d'op« poser au plus formidable ennemi? Je plaide ta pro« pre cause, en demandant qu'on ne te charge point « d'un fardeau sous lequel tu fléchirais. Héraut, rap« pelez la jeune centurie d'Anio; qu'elle recommence « son scrutin. *Præco, Aniensem juniorum in suffra-* « *gium revoca.* » Otacilius se récriait vivement; il n'entendait point renoncer à sa candidature, ni aux suffrages qu'il avait déjà obtenus. Fabius ordonne à ses licteurs d'approcher, et avertit Otacilius que leurs faisceaux sont armés de haches; ce qui voulait dire apparemment qu'ils allaient lui trancher la tête s'il insistait. L'historien fait observer que les circonstances, les nécessités, le salut de l'État, *tempus*, *necessitas*, *discrimen summæ rerum*, justifiaient ce grand acte

de pouvoir arbitraire; et il joint son hommage à ceux que tous les Romains, si nous l'en croyons, rendirent ce jour-là à la grandeur d'âme, *animi magnitudinem*, que venait de faire éclater Fabius Maximus Verrucosus. Rollin et d'autres modernes en ont parlé dans les mêmes termes. S'il est permis cependant, Messieurs, d'avoir une opinion sur un acte politique qui se détache sans doute de tous les intérêts actuels, puisqu'il en est séparé par un intervalle de deux mille quarante-trois ans, j'avouerai que je n'y puis voir que le plus révoltant abus de l'autorité consulaire. Il me semble impossible que la liberté se maintienne au sein d'une république où les premiers magistrats peuvent exercer impunément ce tyrannique empire sur des élections qu'ils président, exclure nominativement et publiquement des candidats, annuler des scrutins réguliers, menacer de la hache de leurs licteurs quiconque appellera de leurs impérieux arrêts. Voilà comment nous verrons bientôt d'éminents personnages et des familles orgueilleuses envahir la cité, abolir ses institutions antiques, immoler à leur ambition les derniers défenseurs du peuple, les petits-fils de ce Sempronius Gracchus qui vient d'être consul, et poursuivre avec un tel acharnement leur mémoire, qu'elle en pourra rester à demi flétrie dans le cours des âges; préparer enfin, par les intrigues, par les usurpations et les attentats de l'aristocratie, l'établissement du pouvoir absolu, concentré dans les mains d'un empereur. On ose vanter la générosité de Fabius, qui sacrifiait, dit-on, aux besoins de la patrie ses relations domestiques, les prétentions d'Otacilius, l'époux de sa nièce. Mais vous allez voir, Messieurs, que Fabius était lui-même

l'un des candidats : c'est sur lui que vont se reporter les suffrages qu'obtenait Otacilius, et qu'il lui défend d'accepter sous peine de mort. Oui, c'est un intérêt purement personnel qui l'anime, ainsi qu'il arrive toutes les fois que le pur arbitraire éclate. Fabius se permet, sur les opérations militaires de son compétiteur, la plus hautaine et peut-être la plus injuste censure. Otacilius a usé en Sicile de tous les moyens qu'on a mis à sa disposition; et, si nous en jugeons par les récits que nous avons entendus, il a rempli tous ses devoirs. Et quels sont donc, après tout, les succès si mémorables que Fabius Verrucosus a obtenus? Il a temporisé : certes, je ne viens pas rabaisser la renommée de ces lenteurs qu'Ennius et Virgile ont célébrées, et qu'on admire depuis vingt siècles. Mais elles ont été bien persévérantes; il les a prolongées par des pratiques superstitieuses; et, comme je l'ai déjà dit, nous ne sommes point en état de juger, à tant de distance, s'il n'eût pas quelquefois mieux servi son pays par un peu plus d'activité. Je ne conteste ni son habileté ni sa gloire; et s'il était réélu consul par des suffrages pleinement libres, j'applaudirais à ce choix comme à l'un des plus honorables qu'on pût alors faire. Je m'étonne seulement, et, à vrai dire, je m'indigne de l'arrogance avec laquelle il vient le dicter. Le seul moyen que j'aurais de le justifier serait de nier le fait, ou du moins de le révoquer en doute, attendu qu'il n'en est rien dit dans sa vie écrite par Plutarque, et que cette scène scandaleuse ne nous est exposée que par Tite-Live : ce n'est peut-être que l'une des traditions mensongères que l'aristocratie romaine se plaisait à propager. Celle-ci serait encore aujourd'hui fort nuisible,

s'il arrivait qu'on l'invoquât pour altérer une partie importante de la morale publique, celle qui concerne les élections; pour autoriser, soit l'influence illégale et violente qu'un gouvernement voudrait exercer sur elles, soit l'audace turbulente et belliqueuse des candidatures. A différentes époques, on a débité, sur cette matière, des maximes réprouvées par les consciences pures, et condamnées encore plus sévèrement par l'expérience; car elles ont contribué à exciter et à entretenir, au sein des États libres, une agitation malfaisante, et des troubles qui ramenaient infailliblement le despotisme. Sans doute il est utile d'éclairer les suffrages; mais ni la contrainte ni les brigues ne répandent jamais de lumières. Les sollicitations peuvent séduire, elles n'instruisent pas; elles dégradent ceux qui les font, et devraient toujours être repoussées comme des outrages par ceux à qui elles s'adressent. Je ne connais point de théories plus inciviques et plus immorales que celles qui ouvrent un libre cours aux ambitions, en les dispensant de toute pudeur.

Dans Tite-Live, la tribu *Aniensis*, après que Fabius a parlé, ordonné, menacé, recommence son scrutin, *iterum prærogativa suffragium init:* elle nomme, et, à son exemple, toutes les autres tribus élisent Fabius et Marcellus. Le premier devenait consul pour la quatrième fois; et, ce qui est à remarquer comme une violation des règles communes, son quatrième consulat suit immédiatement le troisième sans interstice. Quand une république a de grands hommes qu'elle réinvestit sans cesse du pouvoir suprême, elle n'est pas loin des temps où elle subira l'empire, d'abord d'une classe, puis d'un seul maître. Si l'ingratitude est un égarement fu-

neste dans les républiques, les adorations y sont encore plus pernicieuses. Marcellus était appelé pour la troisième fois à prendre les faisceaux; mais vous vous souvenez, Messieurs, que sa seconde élection, en 215, avait été annulée à cause d'un coup de tonnerre, ou plutôt parce qu'elle déplaisait aux nobles. La première remontait à l'an 222, et nous devons observer qu'en 214 il n'avait point, comme Fabius, quitté l'armée pour venir à Rome assister aux comices et capter les suffrages; il les obtenait absent, et ne les ayant point sollicités. L'un des préteurs, Fulvius Flaccus, fut maintenu dans ses fonctions; les autres eurent pour successeurs cet Otacilius dont Fabius avait tant déprécié les services, un fils de ce même Fabius, Crassus et Lentulus. Ce dernier avait été déjà préteur, et le fils de Fabius venait d'être édile curule. Vous voyez, Messieurs, trois grands magistrats, un consul et deux préteurs, pris à la fois dans une même famille. Un sénatus-consulte assigna, extraordinairement et sans tirer au sort, la préture urbaine à Fulvius Flaccus. Tite-Live rapporte ici qu'en cette année deux débordements du Tibre causèrent de grands dommages aux habitations et aux troupeaux, et la mort de beaucoup d'hommes. Quand les deux consuls s'installèrent le 23 avril (15 mars romain), l'association de ces deux personnages illustres retraça le souvenir de celle de Rullianus et de Décius au temps de la guerre des Gaulois, de Papirius et de Carvilius, au temps de la guerre du Samnium. On prorogea le commandement de Sempronius à Lucérie, de Varron dans le Picénum, de Manius Pomponius dans la Gaule. Crévier remarque avec raison que Tite-Live n'a dit encore nulle part que ce Pomponius fût ainsi employé, et que bientôt il le

placera en Campanie. Mucius et Valérius restèrent comme propréteurs, le premier en Sardaigne, le second près de Brindes, pour observer les mouvements du roi de Macédoine. On assigna la Sicile au préteur Lentulus, et son collègue Otacilius continua de commander la flotte équipée contre les Carthaginois. Maintenant, Messieurs, voici le contingent de prodiges pour cette campagne : des corbeaux qui font leur nid dans le temple de Junon Sospita, à Lanuvium ; un palmier tout vert qui prend feu en Apulie ; un marais ensanglanté près de Mantoue ; une pluie de craie à Calès ; une pluie de sang à Rome ; la foudre qui tombe sur la grande galerie du Capitole, sur une chapelle dans le champ de Vulcain, sur un noyer dans la Sabine, et sur une des portes de Gabies ; la pique de Mars qui d'elle-même se lance en avant à Préneste ; un bœuf qui parle grec et latin en Sicile ; un embryon qui crie *Io triumphe !* dans le ventre de sa mère ; une femme de Spolète subitement métamorphosée en homme ; un autel d'Adria entouré de fantômes revêtus d'habits sacerdotaux ; au cœur de Rome, dans le Forum, un essaim d'abeilles, et une armée fantastique aperçue au Janicule. Vous pensez bien qu'on eut recours aux aruspices pour savoir comment on détournerait l'effet de ces présages. Il fallut immoler de grandes victimes, *hostiis majoribus ;* adresser des supplications à tous les dieux qui avaient à Rome des autels, des niches, ou des lits de parade, *pulvinaria ;* et ce ne fut qu'après avoir assuré le salut de l'État par ces cérémonies solennelles, qu'on régla les opérations militaires, le nombre et la destination des troupes.

On voulut dix-huit légions : deux pour chaque con-

sul; deux pour chacune des trois provinces de Gaule, de Sicile et de Sardaigne; deux en Apulie, sous les ordres du préteur Quintus Fabius; deux à Lucérie, sous les ordres de Sempronius, outre ses volons; une au proconsul Varron dans le Picénum; une à Valérius près de Brindes; et deux enfin destinées à la défense de Rome. Pour compléter ce nombre de dix-huit légions, il en fallait lever six nouvelles. Après que les consuls eurent terminé cet enrôlement, et lancé à l'eau cent nouveaux navires, qui devaient se joindre à la flotte stationnée sur les côtes de la Calabre, Fabius présida les comices où Atilius Régulus et Furius Philus furent nommés censeurs. On manquait de matelots, surtout pour la flotte de Sicile. Un sénatus-consulte ordonna à tout citoyen possesseur d'un fonds valant de cinquante mille à cent mille as de cuivre, de fournir un nautonier et sa paye pour six mois; à quiconque possédait de cent mille as à trois cent mille, de fournir et de payer pendant un an trois matelots; c'étaient cinq de trois cent mille as à un million, et sept au delà; chaque sénateur en fournissait et en payait huit. Tous ces matelots s'embarquèrent, armés et équipés aux frais de leurs maîtres, avec des vivres cuits pour un mois. C'est le premier exemple d'une flotte romaine expédiée aux dépens des particuliers. Ces préparatifs effrayèrent les Campaniens: ils craignirent que les Romains ne commençassent par assiéger Capoue. Ils supplièrent Annibal de se rapprocher de leurs murs: il partit à l'instant d'Arpi, revint à son ancien camp de Tifate, y laissa un corps de Numides et d'Espagnols, et, avec le reste de son armée, s'avança vers le lac Averne, sous le prétexte d'un sacrifice à offrir en ce

lieu, mais réellement pour essayer de s'emparer de Pouzzoles et de la garnison de cette place. Fabius, instruit de ces mouvements, se hâta de rejoindre ses légions, et prescrivit à Sempronius de se porter avec toutes ses forces sur Bénévent. Fabius le fils remplaça Sempronius à Lucérie; les préteurs et les autres commandants se rendirent tous à leurs postes. Annibal, pendant son séjour près du lac Averne, reçut la visite de cinq jeunes Tarentins de familles nobles. Ils avaient été ses prisonniers aux batailles de Trasimène et de Cannes, et, renvoyés par lui avec la générosité dont il usait à l'égard de tous les alliés de Rome, ils venaient lui témoigner leur reconnaissance, et mettre à sa disposition Tarente : il n'avait qu'à se montrer devant ses murs, elle lui ouvrirait ses portes. Il les combla d'éloges, et leur promit d'arriver à temps pour seconder leur entreprise quand ils l'auraient mûrie. Rien ne lui convenait mieux que de se voir en possession de leur opulente cité, place maritime, port voisin de la Macédoine, et où Philippe, quand il passerait en Italie, pourrait débarquer. Il acheva son sacrifice, saccagea le territoire de Cumes jusqu'au promontoire de Misène, et tourna brusquement sur Pouzzoles. La garnison romaine de cette ville était de six mille hommes; la valeur de ces guerriers, le bon état des fortifications et une position heureuse ne permettaient pas d'espérer le succès d'une attaque. Après trois jours de tentatives infructueuses, Annibal partit pour porter ses ravages sur les campagnes de Naples. Son passage près de Nole occasionna des mouvements intérieurs; le peuple reprit l'espoir de se détacher des Romains; et des députés vinrent donner au général carthaginois l'assurance que la place lui serait

livrée. Marcellus accourut, appelé par les chefs du sénat nolan; de Calès à Suessula, il ne mit qu'un jour, quoique le passage du Vulturne l'eût arrêté durant quelques heures; et, dès la nuit suivante, il introduisit dans Nole six mille fantassins et trois cents cavaliers. Son activité sauva encore une fois cette ville. Il est vrai qu'Annibal ne s'était pas pressé de l'attaquer, parce qu'après de vaines entreprises il avait moins de confiance aux paroles des habitants.

Une tentative de Fabius sur Casilinum, que défendait une garnison carthaginoise, paraît n'avoir eu aucun succès. Alors Hannon et Sempronius, comme s'ils se fussent donné le mot, partaient à la fois, le premier du Bruttium, le second de Lucérie, tous deux pour Bénévent. Le consul y entra d'abord; mais, informé qu'à une distance de trois milles, et sur les rives du Calore, Hannon dévastait les campagnes, il vint se poster à un mille de l'ennemi, harangua ses soldats, et promit aux volons ou esclaves un entier affranchissement, s'ils combattaient en cette circonstance avec la bravoure dont ils avaient déjà donné des gages, s'ils rapportaient chacun la tête d'un ennemi. Il menaçait du supplice ceux qui abandonneraient leur poste. Il s'était fait autoriser par le sénat et par le consul à prendre ces engagements. Il lut le sénatus-consulte et les lettres consulaires qui confirmaient ses promesses; les soldats se retirèrent joyeux et pleins d'ardeur, et employèrent le reste de la journée à préparer leurs armes. Le lendemain, au premier signal, ils environnent la tente de leur général, qui, dès le lever du soleil, les range en bataille. L'ennemi approche: il a une infanterie de dix-sept mille hommes, la plupart Bruttiens et Lucaniens;

une cavalerie de douze cents Numides et Maures, avec un petit nombre d'Italiens. L'action s'engage, elle dure quatre heures. Les volons, pour rapporter des têtes, perdaient du temps à les couper et à les tenir à la main. Informé par les tribuns légionnaires que ces soins inutiles ralentissent la victoire, Sempronius ordonne de jeter ce qui embarrasse; il proclame que les braves n'auront pas besoin de ces trophées pour gagner leur liberté. Le combat se ranime; la cavalerie romaine y prend part; les Numides s'avancent à leur rencontre, et la victoire redevient douteuse. De part et d'autre, les généraux recommencent leurs exhortations guerrières. Sempronius déclare que, si l'on ne met tout à l'heure l'ennemi en pleine déroute, il ne faut plus espérer de sortir jamais d'esclavage. A cette menace, tous les Romains jettent de nouveaux cris, et fondent sur l'armée d'Hannon avec une violence irrésistible : ils y jettent l'épouvante et la confusion. Le désordre commence par la première ligne, passe aux enseignes, aux rangs du milieu : l'armée entière est enfoncée; tous se précipitent vers le camp; pas un ne tient ferme aux retranchements ni aux portes. Les Romains y poursuivent les fuyards; ils livrent, dans l'intérieur du camp, une seconde bataille plus sanglante, parce que le champ en est plus resserré. Le carnage s'accroît par l'intervention des prisonniers qu'Hannon a retenus en sa puissance, et qui, ressaisissant leurs armes à la faveur du tumulte, tombent sur les Carthaginois par derrière, et leur coupent la retraite. Des dix-huit mille deux cents soldats armés pour Carthage, il n'en échappe que deux mille, la plupart cavaliers, avec leur chef, *duo millia et major pars equitum;* ce qui suppose que la cavalerie pres-

que entière se sauva, puisqu'elle n'était que de douze cents hommes. Tout le reste périt ou resta prisonnier. Les Romains enlevèrent trente-huit enseignes; ils n'avaient perdu que deux mille hommes. Sempronius abandonna le butin à ses soldats, à l'exception des prisonniers et des bestiaux. Le proconsul distribua des récompenses aux vieux guerriers, et affranchit tous les esclaves. Il y en avait pourtant près de quatre mille qui, n'ayant pas combattu avec autant de vaillance, ni pris part à l'attaque du camp ennemi, s'étaient réfugiés sur une hauteur voisine pour se soustraire au châtiment. Sempronius annonça qu'il se ferait donner leurs noms, et qu'à mesure qu'ils comparaîtraient devant lui, il exigerait d'eux le serment de ne prendre leur repas que debout, tant qu'ils porteraient les armes. Au signal du départ, on se met en marche; les Romains rapportent leur proie, ils chassent devant eux les bestiaux qu'ils ont pris, et reprennent le chemin de Bénévent. A voir leurs jeux et leur allégresse, on dirait qu'ils reviennent d'un festin. Les citoyens de Bénévent accourent en foule à leur rencontre, les félicitent, leur offrent l'hospitalité, des banquets préparés d'avance. Le proconsul permet cette fête, à condition qu'elle serait publique: on dresse aussitôt des tables devant les maisons, on les charge des mets dejà tout apprêtés. Les volons y paraissent la tête couverte du bonnet de laine blanche, signe de leur affranchissement; les uns sont couchés, les autres debout, et servant les autres. Sempronius trouva ce tableau si digne des regards de Rome, qu'à son retour, il en fit peindre les détails dans le temple de la Liberté, que son père avait élevé sur le mont Aventin.

Cependant Annibal, après avoir dévasté les environs de Naples, se reportait sur Nole. Marcellus, dès qu'il apprend ce nouveau mouvement, appelle à lui le propréteur Pomponius avec le corps d'armée campé au-dessus de Suessula, fait sortir, au milieu d'une nuit silencieuse, Claudius Néron, avec l'élite de la cavalerie, par la porte la plus éloignée des Carthaginois, lui ordonne de faire un long circuit, de se rapprocher ensuite pour suivre de près leur marche, et de les attaquer par derrière dès que l'action serait engagée en avant. Néron s'égara dans sa route, ou bien le temps lui manqua : le combat se livra sans lui; et, néanmoins, on assure que les Romains y eurent l'avantage; qu'ils ne perdirent que quatre cents hommes, et tuèrent deux mille ennemis. Marcellus n'en fut pas moins obligé d'ordonner la retraite, n'ayant point assez de cavalerie pour se mettre à la poursuite des vaincus. Néron revint au camp vers le coucher du soleil, sans avoir vu de bataille. Le consul lui reprocha d'avoir seul préservé les Carthaginois d'un désastre pareil à celui de Cannes. Le lendemain, les troupes romaines se présentèrent pour engager une action plus décisive; mais Annibal resta enfermé dans sa tente, aveu tacite de sa défaite, *tacita etiam confessione victus;* et, le jour suivant, renonçant à prendre Nole, il partit de nuit pour Tarente.

Dans l'intérieur de Rome, les censeurs Philus et Atilius Régulus exercèrent leurs fonctions avec une sévérité à laquelle Tite-Live et Valère-Maxime, ou l'auteur du recueil qui porte ce dernier nom, donnent beaucoup d'éloges. Ils étaient disposés à cette rigueur, Philus par son grand âge et par une longue habitude des vertus austères, Régulus par le souvenir de l'héroïque

dévouement de son père, s'il est vrai pourtant que cette tradition, probablement romanesque, se fût déjà établie au sein de la famille Atilia. Les nouveaux censeurs ne pouvaient songer à entreprendre des travaux publics; l'épuisement du trésor de l'État ne leur en laissait pas les moyens : ils s'occupèrent de la réforme des mœurs, de la recherche et de la punition des coupables. En l'année précédente, le tribun du peuple Oppius avait fait porter une loi qui tendait à modérer le luxe des femmes; qui leur défendait d'avoir, en bijoux, plus d'une demi-once d'or; d'employer à leur parure des tissus de diverses couleurs, et de se faire traîner dans des chars, sinon en voyage ou pour assister à des sacrifices. Atilius et Philus exigèrent la plus stricte observation de ces règlements. L'histoire présente, en tous pays et presque à toutes les époques, des exemples de ces lois somptuaires, symptômes de l'ignorance publique bien plus que de la sagesse des mœurs : les vertus sociales n'ont jamais rien gagné aux entraves que le caprice et le pédantisme ont voulu mettre à l'industrie et à la liberté. Mais les censeurs de l'an 214 se plaisaient encore davantage à rechercher les délits ou les torts que leurs prédécesseurs avaient laissés impunis. Ils poursuivirent d'abord Cécilius Métellus, qui, après la journée de Cannes, avait conçu la pensée de déserter Rome et de s'établir en des pays étrangers. Vous avez vu, Messieurs, avec quelle énergie le jeune Scipion déconcerta ce projet au moment même où il se formait : il n'en fut plus question; le zèle de Scipion eut un plein succès, et mérite assurément beaucoup d'éloges. Revenir après deux ans sur une telle affaire; trouver un crime dans une idée sans doute peu raisonnable et peu

généreuse, mais qu'un désastre tout récent ne pouvait que trop inspirer; s'armer du pouvoir censorial contre une simple erreur, abandonnée presque aussitôt qu'éclose, restée sans influence et presque sans vestiges; n'était-ce pas un autre égarement, moins excusable à beaucoup d'égards, surtout si l'on tient compte de l'âge et de la dignité de ceux qui s'y laissèrent entraîner? N'importe; Métellus, quoique élu questeur depuis la bataille de Cannes, est condamné comme un séducteur. Il est dégradé, ainsi que ses complices, du rang de chevaliers romains; chacun d'eux rendra le cheval que la république lui a donné; leurs noms seront effacés du rôle de leurs tribus; ils vivront sans droits, sans honneur, toujours contribuables, mais exclus des comices, et inéligibles à toute fonction. On prononça les mêmes peines, mais avec plus de justice, contre ceux qui, au mépris de leurs serments, avaient refusé de retourner auprès d'Annibal, qui ne s'était déterminé qu'à cette condition à les laisser partir pour Rome. Il eût été plus romain de les lui renvoyer tous à l'instant même : cette punition soudaine de leur infidélité aurait été à la fois plus naturelle, plus noble et plus équitable. Vous vous souvenez, Messieurs, que ces prisonniers se prétendaient dégagés de leurs promesses, parce qu'ils étaient rentrés au camp des Carthaginois en feignant d'y avoir oublié quelque chose; ignoble supercherie, pareille à celles qu'ont imaginées et recommandées certains casuistes modernes, particulièrement ceux de la société de Jésus. Rollin ne manque pas de faire ce rapprochement instructif : « La doctrine « des équivoques, dit-il, n'est pas nouvelle; mais il est « bien remarquable qu'elle était condamnée et punie

« sévèrement, même dans le paganisme. » Philus et Atilius s'employèrent de plus à découvrir tous ceux qui, étant en âge de porter les armes, s'étaient soustraits à ce devoir sans cause légitime, sans congé formel : ils les retranchèrent, au nombre de plus de deux mille, de leurs tribus, les privèrent du droit de suffrages, et ne leur laissèrent de l'état de citoyens que l'obligation de payer les impôts; et l'on doit convenir que ces rigueurs-là étaient méritées. Nous manquons de renseignements sur beaucoup d'autres personnes que les mêmes censeurs notèrent défavorablement, à raison d'une conduite irrégulière. Pour comble de sévérité, le sénat décréta que tous ceux que la censure avait flétris iraient servir en Sicile, et y subiraient le même sort que les fugitifs de Cannes; qu'ils ne pourraient sortir de cette île que lorsque la guerre contre Annibal serait terminée. On assure que ces rigueurs ranimèrent le patriotisme. Comme la pénurie du trésor ne permettait point aux censeurs d'affermer l'entretien des édifices sacrés ni la fourniture des chevaux curules, beaucoup d'entrepreneurs se présentèrent à eux, offrant de traiter à la condition de n'être remboursés de leurs avances et payés de leurs services qu'à la fin de la guerre. Les maîtres des esclaves ou volons que Sempronius venait d'affranchir à Bénévent se rassemblèrent, ayant été convoqués par les triumvirs banquiers pour en recevoir le prix : ils déclarèrent aussi qu'ils ne l'accepteraient qu'à la paix. Les dépositaires de l'argent des mineurs et des veuves le versèrent au trésor public, en sorte que les acquisitions faites pour le compte de ces veuves et de ces pupilles étaient soldées par le questeur ou par son ordre. Cet esprit de désin-

téressement et de générosité passa de la ville dans les camps; pas un avalier, pas un centurion ne voulait accepter de solde; quiconque en recevait était traité de mercenaire, *mercenarium qui accepisset.* Il est à présumer pourtant que la nécessité apportait quelques restrictions ou exceptions à ce magnanime dévouement.

Condillac indique le consulat de Fabius et de Marcellus comme l'époque où commence la décadence d'Annibal : je la ferais plutôt remonter au séjour de Capoue; car, depuis sa victoire de Cannes, il a eu bien plus de revers que de succès. Il est vrai qu'il s'est encore maintenu treize ou quatorze ans en Italie; qu'il eut, comme l'a remarqué Polybe, le bonheur de ne voir s'élever presque aucune sédition dans son armée; qu'elle essuya sans trop de murmures les fatigues auxquelles il continua de la condamner, et qu'il obtint encore de temps en temps quelques avantages. Mais l'Annibal de Sagonte, des Alpes, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes ne se retrouvera plus. « La vraie raison de « sa décadence, dit Condillac, c'est que Rome faisait « tous les jours de plus grands efforts. Elle lève cette « année jusqu'à dix-huit légions; elle emploie ses meil- « leurs généraux, et il s'en était formé de bons. Anni- « bal, au contraire, était sans ressource, parce qu'il ne « recevait presque aucun secours de Carthage; et ce- « pendant son armée se trouvait réduite à vingt-six « mille hommes de pied et à neuf mille chevaux. Avec « si peu de forces, il était difficile de gagner la con- « fiance des peuples. Il fallait pourtant contenir ceux « qui s'étaient déclarés pour lui, conserver ses con- « quêtes, en faire de nouvelles, et tenir la campagne

« contre plusieurs armées qui se renouvelaient tous les « ans. » Il est certain, Messieurs, que ces trente-cinq mille soldats, Carthaginois, Maures, Numides, Espagnols et Gaulois, qui suivaient Annibal, ne se seraient pas maintenus six mois en Italie, surtout au-dessous de la Lombardie, si Rome avait su s'attacher tous les peuples de cette contrée; si son despotisme altier, ses iniquités, ses exactions, ne les avaient pas disposés d'avance à se donner quelque autre maître. Annibal n'a été réellement soutenu que par les défections de plusieurs de ces alliés ou sujets de Rome; que parce qu'elle se voyait souvent réduite à ses propres forces, et que chaque revers, grand ou petit, qu'elle essuyait augmentait aussitôt le nombre de ses ennemis. Cette guerre rallumait ainsi toutes les précédentes, celles de la Gaule, de l'Étrurie, du Latium, des Samnites et des Tarentins. Avec plus d'habileté et de constance dans ses plans, Annibal pouvait tirer un très-grand parti de cette disposition des esprits, et acquérir pour auxiliaire presque toute la population italienne. Il faut dire, à la gloire des Romains, que les malheurs n'ont point ébranlé leur courage, ni les périls déconcerté leur prudence, ni les obstacles rompu leurs desseins; qu'ils ont eu la sagesse de suspendre leurs querelles intestines, et d'employer tous leurs moyens, toutes leurs ressources au salut de leur république. Les occasions n'eussent pas manqué de renouveler d'anciens débats entre les plébéiens et les nobles : les intérêts de parti, les prétentions d'ordre ont été ajournées à d'autres temps. Le peuple, accoutumé dès l'origine à se confondre avec la cité, aspirait avant tout à la voir victorieuse, se figurant que la puissance publique ne pouvait manquer

de lui revenir à lui-même. Les patriciens laissaient arriver des plébéiens à quelques fonctions éminentes; ils s'abstenaient d'attaquer trop ouvertement les prérogatives populaires; et, au prix de ces ménagements, ils acquéraient, sans éclat et sans troubles, un ascendant politique dont nous leur verrons bientôt faire un terrible usage.

Dans la prochaine séance, nous continuerons l'histoire du consulat de Fabius et de Marcellus.

CENT-DEUXIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 214 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — ARCHIMÈDE.

Messieurs, les dix-neuf premiers chapitres du vingt-quatrième livre de Tite-Live ont achevé l'histoire du consulat de Sempronius et de Fabius, et commencé celle du suivant, savoir, de ce même Fabius et de Claudius Marcellus. Nous y avons suivi les mouvements d'Annibal et de ses lieutenants sur Rhégium, Locres, Crotone et d'autres cités grecques. Il aspirait à se donner des alliés en Sicile, et la mort d'Hiéron lui en offrit l'occasion. Le successeur de ce roi de Syracuse était Hiéronyme, qui ne régua que treize mois, ou plutôt même que dix ou onze, mais qui signala cette domination éphémère par un long cours d'extravagances, d'infidélités, de violences, par tous les excès que peut commettre un jeune tyran, sans frein, sans conscience et sans lumières. Un pouvoir absolu et malfaiteur, que presque aucun peuple tant soit peu civilisé ne supportait à cette époque, était le seul qu'Hiéronyme sût exercer. Plusieurs conspirations se tramèrent contre lui; et la dernière délivra Syracuse de ce brigand inhabile et forcené. Mais il s'était détaché des Romains; il avait rompu l'alliance à laquelle son prédécesseur s'était montré si fidèle. A Rome, les comices d'élection se tinrent : Fabius vint les présider; il osa y entraver la liberté des suffrages avec un despotisme qu'on eut la faiblesse de tolérer. Il empêcha de nommer Otacilius, et fut lui-même

réélu consul pour la quatrième fois, l'étant encore pour la troisième. On lui donna pour collègue Marcus Claudius Marcellus : ils prirent ensemble possession des faisceaux le 23 avril 214. Des récits de prodiges et de vaines expiations entretenaient la superstition publique; mais on prenait en même temps, pour le salut de l'État, des mesures plus raisonnables : on levait dix-huit légions; on désignait les généraux et les lieutenants qui les devant commander; une flotte s'équipait aux frais des citoyens. Annibal cependant ravageait les environs de Naples, et négociait avec les Tarentins. Fabius fit sur Casilinum une tentative infructueuse, tandis que l'ex-consul Sempronius remportait à Bénévent une victoire éclatante, et que le consul Marcellus délivrait Nole, menacée par le général carthaginois. Philus et Atilius étaient alors censeurs : leur magistrature est fameuse par l'extrême sévérité de leurs actes, que je vous ai tous exposés. Ils exigèrent la stricte observation de règlements somptuaires qu'il eût été plus sage de laisser tomber en désuétude; ils recherchèrent et punirent, avec une rigueur au moins inutile, d'anciennes fautes dont le souvenir était presque éteint.

En continuant aujourd'hui l'histoire de la campagne de l'an 214, nous retrouverons d'abord Fabius campé sous les murs de Càsilinum, que défendait une garnison de deux mille Campaniens et de sept cents Carthaginois, commandés par Statius Métius. Le premier magistrat de Capoue, Magius Atellanus, avait confié ce poste à Métius, et s'occupait lui-même d'armer des esclaves et des hommes du peuple, qui devaient fondre sur le camp romain. Le consul eut recours à son collègue : il le pria de venir se joindre à lui, se proposant, si

cela n'était pas possible, d'appeler Sempronius, resté à Bénévent. Marcellus laissa dans Nole deux mille soldats, et conduisit le reste de ses troupes à Casilinum, qui se vit ainsi assiégée par les deux armées consulaires. Fabius, malgré ce renfort, essuyait des échecs qui le décourageaient, et l'auraient décidé à lever le siége, si Marcellus ne lui eût représenté que, renoncer à une entreprise formée avec tant de soin et d'éclat, c'était compromettre la réputation et par conséquent le succès des armes romaines. On approcha les mantelets et les autres machines : effrayés de ces préparatifs, les Campaniens supplièrent Fabius de leur permettre de se retirer à Capoue. Quelques-uns avaient déjà profité de cette permission, lorsque Marcellus, qui ne tergiversait point, s'empara de la porte par laquelle ils s'échappaient, et fit main basse sur tout ce qu'il rencontra d'abord dans le voisinage, puis dans la ville, après qu'il l'eut forcée. Environ cinquante Campaniens s'étaient réfugiés auprès de Fabius, qui leur donna une escorte pour les conduire à Capoue. Il se tint une conférence entre les Romains et les Casilins; et, pendant que ceux-ci hésitaient trop longtemps sur les clauses et les termes de la capitulation, leur ville fut prise. Campaniens et Carthaginois, tous les prisonniers furent envoyés à Rome et mis aux fers. On distribua les habitants dans les cités voisines, qui leur tinrent lieu de prison. Au moment où les consuls s'éloignaient de Casilinum, dont ils étaient maîtres, Sempronius, qui avait levé quelques cohortes en Lucanie, les envoyait ravager les campagnes des ennemis, sous la conduite d'un capitaine des alliés. Elles se répandaient sans ordre; Hannon les enveloppa, prit sa revanche de l'affaire de Bénévent, et,

pour échapper à Sempronius, gagna précipitamment le Bruttium. Fabius se porta sur le Samnium, résolu de reprendre les villes qui avaient abandonné le parti des Romains : il dévasta plusieurs territoires, particulièrement ceux qui avoisinaient les Fourches Caudines. Le fer et le feu n'épargnèrent ni hommes, ni bestiaux, ni domaines. Tite-Live nomme, parmi les places emportées d'assaut, *Compulteria*, aujourd'hui Santa-Maria di Convultere dans la Terre de Labour; Télésia au confluent du Vulturne et du Sabatus, Compsa dans le pays des Hirpins, *Melæ* ou Melito, *Fulfulæ* ou Monte-Fusculo, et Orbitanium, dont la position n'est pas connue. On prit de plus en Lucanie *Blandæ*, située sur le Laüs; en Apulie *Æcæ*, devenue Troja, dans la Capitanate. Le nombre d'hommes faits prisonniers ou tués dans ces villes s'élevait à vingt-cinq mille, outre trois cent soixante-dix transfuges, qui, envoyés à Rome par le consul, furent battus de verges et précipités du roc Tarpéien. Fabius termina ces expéditions en fort peu de jours, tandis qu'une maladie retenait Marcellus à Nole et enchaînait son activité. Quintus Fabius, fils du consul, commandait en qualité de préteur un corps de troupes près de Lucérie : il prit d'assaut *Accua*, maintenant appelée Accadia, au voisinage de Santa-Agata, et alla se cantonner, se fortifier auprès d'*Ardona*, nommée alors Ardonea. Durant ces mouvements des Romains, Annibal s'avançait vers Tarente, laissant partout d'affreuses traces de son passage. Il ne mit fin aux hostilités que sur le territoire tarentin. Là, ses soldats marchaient sans s'écarter de la route, et sans se permettre la moindre violence. Il est superflu de dire que cette modération avait pour but de se concilier les habitants. Arrivé

sous les murs de la ville, et voyant que l'aspect de la tête de son armée n'y excitait pas les mouvements sur lesquels il avait compté, il alla camper à une distance de mille pas. Trois jours auparavant, Livius, par ordre du propréteur Valérius, qui commandait la flotte de Brindes, avait enrôlé l'élite des jeunes Tarentins, et distribué des corps de garde aux endroits qui en avaient besoin. Sa vigilance, jour et nuit persévérante, déconcertait les ennemis et les alliés, dont il se défiait. Annibal perdit ainsi plusieurs jours devant Tarente; il ne voyait point reparaître les députés qui étaient venus le trouver au lac Averne; il ne recevait point de leurs nouvelles; il comprit qu'il avait accordé trop de confiance à leurs promesses, et décampa, ménageant toutefois dans sa retraite les campagnes tarentines, afin de se conserver les moyens de renouer, au besoin, ses négociations artificieuses. A Salapia, qui correspond au village actuel de Salpi, il s'arrêta, trouvant ce lieu commode pour y passer l'hiver, qui n'était pas très-éloigné. Il y fit transporter les blés des environs de Métaponte et d'Héraclée; puis il envoya les Numides et les Maures fourrager autour de Salente et au voisinage de l'Apulie. Le butin qu'ils en rapportèrent fut assez modique, à l'exception pourtant des chevaux, dont le nombre était si considérable, qu'on en distribua quatre mille aux cavaliers, qui les dressèrent au service.

Marcellus passa en Sicile, où des troubles avaient éclaté après la mort d'Hiéronyme. Les soldats s'étaient soulevés dans Léontium, et semblaient disposés à immoler les conjurés aux mânes du tyran. Mais on fit retentir à leurs oreilles le nom toujours si doux à entendre de la liberté, *dulce auditu nomen*, dit Tite-Live; on leur

promit une meilleure solde, et le partage des trésors d'Hiéronyme; on leur fit d'affreuses et fidèles peintures des forfaits de ce jeune prince et de ses honteuses débauches. C'était plus qu'il ne fallait pour leur inspirer de tout autres sentiments : ils laissèrent sans sépulture le corps de celui qu'ils venaient de regretter et qu'ils s'étaient apprêtés à venger. A Syracuse, Adranodore songeait à s'emparer du pouvoir. Pour mieux comprendre ses manœuvres et celles de ses adversaires, nous commencerons, Messieurs, par nous former une idée de l'ancienne topographie de cette ville. Cicéron a décrit Syracuse dans l'un de ses discours contre Verrès. C'est, dit-il, la plus grande, la plus belle des cités grecques; elle en a la réputation, et elle la doit à sa position heureuse, à ses fortifications imposantes, à l'admirable aspect qu'elle offre à ceux qui l'abordent, soit par terre soit par mer, à ces deux ports qui touchent à ses murs, et qui, accessibles par des directions diverses, se réunissent à leurs issues. Entre l'un et l'autre est comprise une île, qui, séparée par un étroit canal des autres parties de la ville, y tient par un pont. Cette vaste cité se compose de quatre villes, dont l'une est cette île même que les deux ports embrassent, et dans laquelle Cicéron fait remarquer la maison du roi Hiéron, habitée depuis par les préteurs romains, et plusieurs temples, entre lesquels il distingue celui de Diane et celui de Minerve, richement ornés avant l'arrivée de Verrès. A l'un des bords de cette île est la fontaine Aréthuse, dont les eaux sont douces, et l'étendue assez considérable pour contenir une multitude de poissons. Elle serait couverte par les flots de la mer qui la viennent frapper, sans les digues et les remparts massifs

qui la défendent. La seconde partie de Syracuse s'appelle l'Achradine : on y voit un forum immense, de superbes portiques, un magnifique prytanée, un vaste palais, et le temple célèbre de Jupiter Olympien, *templumque egregium Jovis Olympii*. Comme les autres parties de la ville, l'Achradine est coupée, dans toute sa longueur, par une rue large et droite, à laquelle aboutissent des rues transversales, bordées d'habitations privées. Le troisième quartier, qui est très-peuplé, se nomme Tycha ou Tyché, parce qu'il contient un antique temple de la Fortune (Τύχη en grec). Depuis, on y a élevé plusieurs édifices sacrés et construit un très-grand gymnase. Une quatrième partie a été bâtie après les trois autres, et a pris en conséquence le nom de Néapolis ou nouvelle ville : elle possède un très-vaste théâtre, deux temples dédiés, l'un à Cérès, l'autre à Libera ou Proserpine, et une très-belle, mais colossale, statue d'Apollon Téménite, que Verrès n'eût pas manqué d'enlever, si elle eût été transportable. Cicéron, dans une autre de ses Verrines, dit que l'air est si pur à Syracuse, qu'il n'y a pas dans l'année un seul jour, quelque orageux qu'il puisse être, où le soleil ne se montre : *Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs, hæc natura esse loci cœlique dicitur, ut nullus unquam dies tam magna turbulentaque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderent.*

La description que Cicéron vient de nous offrir mérite assurément beaucoup d'attention et de confiance : elle a pourtant besoin d'être complétée, et quelquefois même rectifiée, par les détails que Strabon et d'autres anciens écrivains nous fournissent. L'île située au midi de Syracuse est souvent désignée par le nom grec νᾶσος,

prononcé ainsi dans le dialecte dorique au lieu de νῆσος, qui veut dire île. Elle y portait aussi le nom propre d'Ortygie, et contenait, outre le palais des rois, une très-forte citadelle. L'Achradine s'étendait, de l'ouest à l'est, depuis le grand port jusqu'à l'extrémité orientale de Tyché. Chaque partie de la ville avait ses remparts particuliers, qui la séparaient des autres quartiers ou régions, et n'y laissaient de communication que par des portes. Tyché commençait au-dessus de l'Achradine, et sa grande rue se dirigeait vers le nord-est. L'une de ses portes, connue sous le nom d'Hexapyle, apparemment parce qu'elle avait six ouvertures, et située à l'est, conduisait à la campagne. La nouvelle ville, ou Néapolis, avait sa base sur la partie la plus occidentale de l'Achradine, et s'élevait du midi au nord le long de Tyché. Cicéron n'a point fait mention d'un cinquième quartier, appelé les Épipoles, qui, situé au delà de Néapolis et de Tyché, se terminait au nord par le fort Euryèle. On remarquait dans les Épipoles la prison nommée *Latomiæ* ou les carrières; et non loin de là, sur le rempart oriental, le fort Labdale. Le grand port s'ouvrait entre Ortygie et le promontoire de Plemmyrium. Il s'élargissait jusqu'au golfe de Dascon. Le fleuve Anape se jetait ensuite dans la partie la plus septentrionale de ce port, qui finissait par côtoyer les remparts occidentaux de l'Achradine et de l'île. L'autre port était resserré entre le côté oriental d'Ortygie et une partie des murs méridionaux de l'Achradine. Il en existait un troisième à l'extrémité, où se touchaient, à l'est, Achradine et Tyché : il portait le nom de Trogile, faubourg situé hors des murs, vis-à-vis la tour Galéagra. Un autre faubourg, nommé Léon, au-dessus de Tro-

gile, regardait l'Hexapyle. Je n'ai plus à vous parler que d'une vaste enceinte située à l'ouest de Néapolis, même au delà du fleuve Anape : elle était entourée de remparts, et s'appelait Olympie, parce qu'elle renfermait le temple de Jupiter Olympien, que Cicéron a placé, mal à propos à ce qu'il semble, dans l'Achradine. Ces légères inexactitudes de la description de Cicéron peuvent vous montrer qu'il n'est pas toujours sûr de s'en rapporter pour de pareils détails aux écrivains qui ne les retracent qu'occasionnellement, et parce qu'ils touchent au sujet qu'ils traitent. Cicéron ne décrit Syracuse que pour accuser Verrès ; et il ne lui importe pas de mettre une précision sévère dans les articles qui doivent être indifférents à cette cause. Mais nous avions besoin d'une topographie aussi exacte qu'il est possible, pour bien comprendre les récits que nous allons entendre.

Adranodore s'était établi dans Ortygie, et s'était assuré de la citadelle en y mettant une forte garnison : il n'avait rien négligé pour la défense de cette île et de ses greniers publics, ceints d'épaisses murailles. Cependant Théodote et Sosis, chefs des conjurés, laissant leurs complices à Léontium pour y contenir les soldats, accoururent à Syracuse, entrèrent de nuit par l'Hexapyle, et dès le point du jour traversèrent Tyché, en montrant au peuple le diadème et la robe sanglante du tyran. La multitude qu'ils appelaient aux armes les suivit dans l'Achradine. On s'émeut, on s'attroupe ; on court au temple de Jupiter Olympien ; on détache des murs de cet édifice les dépouilles des Gaulois et des Illyriens, données par les Romains au roi Hiéron ; on supplie le dieu de permettre que ces armes sacrées ser-

vent à défendre la patrie et la liberté. La jeunesse, qu'Adranodore a chargée de garder la forteresse d'Ortygie, s'en empare, et informe les habitants de l'Achradine que les blés, les greniers sont à leur disposition. Armés ou sans armes, presque tous les Syracusains se rendent en foule autour du palais ou de la salle du sénat. Ce conseil suprême, qui n'avait été ni convoqué ni consulté depuis la mort d'Hiéronyme, s'assemble soudainement. Un de ses membres, Polyænus, monte sur les degrés de l'autel de la Concorde; il déclare que la tyrannie est le plus funeste des fléaux; la servitude, la plus dure des misères humaines; mais qu'on doit redouter aussi les maux que la discorde civile entraîne, et dont on a perdu le souvenir durant le long et honorable règne d'Hiéron; qu'il faut s'armer, mais avant tout sommer Adranodore d'ouvrir les portes de l'île, de renvoyer sa garnison, de reconnaître l'autorité du sénat et du peuple; lui signifier que, s'il persiste à usurper le pouvoir, il sera traité comme Hiéronyme, et avec plus de rigueur encore. Ces paroles que lui portèrent des députés l'ébranlèrent : il allait céder, quand sa femme Démarète, toujours orgueilleuse, le prit à part pour lui remettre en mémoire l'une des maximes de Denys le Tyran : « Qu'on ne descend du trône qu'arraché par les « pieds; jamais tant qu'on est à cheval. » Elle en concluait qu'il fallait gagner du temps, rappeler de Léontium les troupes royales, se les attacher par des promesses, et se servir d'elles pour conquérir la puissance. Adranodore crut que la fourberie serait un moyen plus sûr et d'une plus haute politique. Il chargea les députés d'assurer que le peuple et le sénat pouvaient compter sur lui; qu'il ferait ouvrir les portes de l'île. Le len-

demain, il passe lui-même dans l'Achradine; il monte sur ces mêmes degrés d'où a parlé Polyænus; il proteste qu'il n'a fermé les portes que pour prévenir un carnage qui n'aurait point de terme; il craignait qu'on ne voulût proscrire, après le tyran, sa famille, ses ministres, ses serviteurs. Maintenant il voit bien que les libérateurs de la patrie sont trop sages pour avoir de telles intentions; il félicite Théodote et Sosis du succès de leur entreprise héroïque; ils vont mettre le comble à leur gloire, en empêchant le courage de dégénérer en fureur, et la liberté en licence; il remet donc entre leurs mains tout ce qui a été confié à sa garde. En effet, il dépose les clefs des portes et du trésor.

Une allégresse universelle se répand dans Syracuse : dès le lendemain, on se rassemble pour élire des préteurs, et, par une fatale imprudence, par une confiance non moins aveugle que l'emportement qui l'a précédée, on confère cette magistrature à l'ambitieux Adranodore, en lui adjoignant les meurtriers d'Hiéronyme. C'est un des exemples antiques de ces alliances insensées et fallacieuses, dont les résultats sont toujours lamentables. Sopater et Dinomène, nommés aussi préteurs, étaient encore à Léontium; ils en revinrent, rapportant la caisse royale, qu'ils remirent aux trésoriers qu'on venait de créer. On y ajouta tout ce qui se trouvait de fonds publics dans Ortygie et dans l'Achradine, et l'on abattit la partie de murs qui séparait l'île du reste de la ville. Cependant Épicyde et Hippocrate, émissaires d'Annibal, rentraient aussi à Syracuse : ils ne venaient, disaient-ils, que pour obtenir les moyens de retourner auprès de ce général carthaginois; ils en étaient empêchés par des détachements romains, qui infestaient les

routes et fermaient les passages; ils réclamaient une escorte. On commit la double faute de la leur accorder, et de ne pas les presser d'en profiter. Ils prolongèrent leur séjour au sein de Syracuse, s'insinuèrent dans l'esprit des soldats, des marins, des hommes du peuple, accusèrent de perfidie les meilleurs citoyens, et ranimèrent ainsi les espérances d'Adranodore. Sa femme, impatiente de régner, le conjurait de brusquer l'entreprise, tandis qu'il disposait encore de troupes longtemps entretenues aux frais des rois, et de l'habileté des deux envoyés d'Annibal. A son tour, Adranodore commit une grave imprudence; car les ennemis des cités libres s'égarent comme elles, quoique beaucoup plus rarement. L'époux de Démarète mit dans la confidence de ses projets d'usurpation un acteur tragique, nommé Ariston, homme dont la naissance et la fortune étaient honorables, et dont la profession n'avait point été flétrie chez les Grecs par les vains et injustes préjugés des autres peuples. Il se rencontra qu'Ariston pensait que toutes les affections devaient être sacrifiées aux intérêts de la patrie : il dénonça aux préteurs les desseins de leur collègue. Ces magistrats, après s'être assurés de la vérité du rapport d'Ariston, et concertés avec les plus anciens sénateurs, apostèrent aux portes du sénat des gardes qui tuèrent Adranodore au moment où il y entrait. Ils frappèrent des mêmes coups Thémistus, qui venait d'épouser Harmonia, fille de Gélon. Ces deux assassinats ayant excité de vives rumeurs, les préteurs convoquèrent une assemblée, où ils introduisirent Ariston, qui révéla tout le plan de la conspiration tramée contre la liberté publique. Nouée par le mariage de Thémistus, elle s'était tramée entre

tous les ennemis de l'État; les troupes auxiliaires, espagnoles et africaines, devaient massacrer les préteurs et les principaux citoyens, et en être récompensées par le partage de tous les biens des victimes. Des soldats mercenaires, accoutumés à obéir aux ordres d'Adranodore, allaient occuper de nouveau Ortygie. Ariston n'omit aucun détail sur les complices, sur les rôles assignés à chacun d'eux, sur les mesures prises pour assurer le succès de l'usurpation. Ces détails parurent si précis et le complot si constant, que le sénat trouva la mort des deux chefs aussi juste que l'avait été celle d'Hiéronyme. La multitude, attroupée aux portes de la salle, continuait de faire entendre des cris menaçants et séditieux. On commença par jeter devant elle les cadavres des deux personnages massacrés, et l'effroi que lui inspira ce spectacle disposa les plus mutins à entendre en silence la harangue que vint lui adresser Sopater, l'un des chefs de l'État.

Il ne fit point l'apologie des meurtriers; il accusa ceux qu'ils avaient frappés : il leur imputa tous les crimes, tous les attentats du jeune roi. Parvenu à peine à l'âge de puberté, qu'aurait-il fait de son propre mouvement? Sa tyrannie était celle de ses tuteurs, de ses gouverneurs, qui lui en ont laissé tout l'odieux. Ils auraient dû périr avant lui, ou avec lui du moins. Qu'est-il arrivé? Peu contents d'avoir échappé au supplice qu'ils avaient mérité, ils ont poursuivi le cours de leurs manœuvres criminelles; d'abord ouvertement, lorsque Adranodore fermait les portes de l'île, se déclarait l'héritier du trône, envahissait le royaume, dont l'administration seule lui pouvait appartenir; ensuite par des perfidies secrètes, quand, désavoué par les ha-

bitants d'Ortygie, menacé par les citoyens cantonnés dans l'Achradine, il feignait de céder à leurs vœux, et se liguait avec tous leurs ennemis, ne se laissant désarmer ni par les bienfaits, ni par cet honorable titre de préteur dont il était si peu digne. Tels venaient d'être les derniers fruits de son ambition incorrigible, de celle de Thémistus, et des suggestions de leurs coupables épouses. A ces mots, d'horribles clameurs s'élèvent : on demande la mort des deux princesses ; on veut qu'il ne reste aucun rejeton de la race des tyrans, *nec quemquam superesse tyrannorum stirpis*. Tel est, poursuit Tite-Live, le caractère de la multitude : ou elle sert avec bassesse, ou elle domine avec insolence ; elle ne sait pas saisir la liberté, qui tient le milieu entre ces excès ; et jamais la fureur populaire ne manque de ministres complaisants qui ouvrent et prolongent le cours des vengeances sanguinaires. C'est un crime odieux, et c'est aussi une faute grossière : les préteurs syracusains la commirent. Ils proposèrent une loi qui condamnait à mort toute la famille royale, la firent accepter sans discussion, et l'exécutèrent à l'instant même. Leurs satellites allèrent égorger Démarète et Harmonia. Restait Héraclée, fille d'Hiéron, mariée à Zoïppe, qui, envoyé en ambassade près du roi d'Égypte Ptolémée, y était demeuré comme en exil. Avertie de l'arrivée des assassins, Héraclée se réfugie dans la chapelle de sa maison, aux pieds de ses dieux pénates ; elle y entraîne ses filles, dont la jeunesse, les cheveux épars, et l'aspect lamentable, devaient attendrir les cœurs les plus durs. A ce spectacle, Héraclée joint les supplications ; elle invoque la mémoire si justement révérée de son père, elle fait valoir sa propre

innocence. Quelle part a-t-elle eue aux forfaits d'Hiéronyme, aux complots d'Adranodore, aux intrigues de Démarète? A-t-elle joui de leurs honneurs? Aurait-elle profité de leur triomphe? Quelle crainte pouvait inspirer la femme d'un disgracié, et pour ainsi dire une veuve, occupée, dans une retraite profonde, du soin de ses enfants à demi orphelins? Si pourtant sa présence était importune, ne suffisait-il pas de la reléguer loin de Syracuse, loin de la Sicile, en Égypte, auprès de son époux? Mais elle parlait à des forcenés, qui ne lui répondirent qu'en levant leurs glaives sur elle. Désespérant de les fléchir, elle use des derniers instants pour les conjurer d'épargner au moins ses filles, et de ne pas imiter en tout les tyrans, eux qui prétendaient les punir. Ils ne l'écoutent point; ils l'arrachent de l'autel, l'immolent, et se jettent sur ses jeunes filles qu'ils avaient déjà teintes de son sang. Navrées de douleur, saisies d'effroi, et puisant dans l'excès même de ces affections des forces nouvelles, elles se dérobent à leurs bourreaux. La fureur les transporte; elles s'élancent hors du sanctuaire, et, si elles trouvaient une issue, elles iraient soulever toute la cité. Assez longtemps elles se défendirent dans l'étroit espace de leur maison contre les hommes armés qui les y poursuivaient; mais elles tombèrent enfin percées de coups, et laissant partout des traces de leur sang. Au moment même où elles succombent, arrive l'ordre de respecter leurs jours. Déjà le peuple se repentait de sa violence, et frémissait de rage contre ceux qui l'avaient excitée et secondée: il voulut qu'on procédât sans délai à l'élection de deux préteurs, qui remplaceraient Adranodore et Thémistus.

Voilà, Messieurs, un des mille exemples historiques qui devraient convaincre les hommes d'État, qu'au milieu des troubles civils se venger n'est pas triompher, et qu'on perd tous les fruits des succès qu'on flétrit par des crimes. La preuve en va devenir plus sensible par le récit de l'élection des deux préteurs syracusains. L'assemblée se composait d'hommes du peuple, de soldats, de transfuges qui désiraient des révolutions. Une voix nomme Épicyde, une autre Hippocrate : à l'instant mille voix répètent ces deux noms. Les préteurs dissimulent, ils cherchent à gagner du temps; mais, vaincus par l'opiniâtreté de la multitude et par la crainte d'une sédition, ils proclament qu'Épicyde et Hippocrate, les deux plus mortels ennemis qui leur restent, sont devenus leurs collègues, dès ce moment bien plus populaires qu'eux-mêmes. Ces deux nouveaux magistrats ne se pressèrent pas de dévoiler leurs véritables sentiments. Ils savaient que deux députations avaient été envoyées vers Appius Claudius, l'une pour lui demander une trêve de dix jours, l'autre pour renouveler le traité d'alliance avec Rome. Les Romains tenaient alors en croisière, près de Murgance, une flotte de cent vaisseaux, et observaient de là tout ce qui se passait chez les Syracusains. Ceux-ci traitaient alors avec le consul Marcellus, qui venait d'arriver en Sicile, et à qui Appius avait renvoyé leurs députés. Marcellus, de son côté, avait dépêché à Syracuse des agents qui, revêtus d'un caractère public, négociaient avec les préteurs quand on déféra cette magistrature à Hippocrate et à Épicyde. Informés qu'une flotte carthaginoise abordait au cap Pachynum, les deux émissaires d'Annibal se mirent à décrier leurs collègues, les accusant de vou-

loir livrer la ville aux Romains; et cette accusation parut prendre de la vraisemblance, lorsqu'on vit Appius se présenter à l'entrée du grand port avec ses vaisseaux. Ce mouvement n'avait pour but que d'inspirer du courage au parti qui désirait le renouvellement de l'alliance; on voulut y voir le dessein de s'emparer de la cité : la multitude se précipita vers le rivage, pour s'opposer à la descente, si les Romains la tentaient. Une assemblée se tint : Apollonide, l'un des magistrats, y prononça un discours aussi sage que les circonstances le comportaient. Selon lui, il n'y aurait de péril qu'à se diviser en deux factions, l'une pour les Romains, l'autre pour les Carthaginois : il fallait embrasser unanimement le parti des uns ou des autres. Toutefois, puisque la question n'était point encore résolue, il avouait qu'il inclinait pour Rome; il préférait une alliance dont on avait fait durant cinquante ans, sous Hiéron, une si heureuse épreuve, à celle que l'on contracterait avec une nation moins connue, et dont la bonne foi n'était pas très-renommée. Il ajoutait qu'on pouvait refuser de traiter avec Carthage sans entrer aussitôt en guerre avec elle; au lieu qu'on allait avoir Rome pour ennemie, et à repousser ses agressions, dès l'instant où l'on renoncerait à l'avoir pour alliée. Cet avis entraîna beaucoup de suffrages : on adjoignit aux préteurs et aux chefs du sénat un conseil militaire. Après d'assez longs débats, on reconnut qu'il serait impossible de soutenir une guerre contre les Romains, et on résolut d'envoyer une ambassade à leur consul pour conclure le traité.

Quelques jours après, des députés de Léontium se présentèrent; ils demandaient des troupes pour couvrir

leurs frontières. On saisit cette occasion de se débarrasser d'une multitude séditieuse, et d'éloigner ses chefs. On chargea Hippocrate de conduire chez les Léontins une troupe de transfuges, qui, bientôt grossie par des soldats auxiliaires, forma un corps de quatre mille hommes. Hippocrate accepta cette mission avec autant de plaisir qu'on en éprouvait à la lui donner. Il commença par des courses furtives sur les frontières de la province romaine, fondit ensuite avec toutes ses troupes sur le détachement que Marcellus opposait à ses incursions, et le tailla en pièces. Marcellus se plaignit de cette violation des traités : il demanda aux Syracusains l'expulsion d'Hippocrate et d'Épicyde. Ce dernier prit de lui-même le parti de se retirer à Léontium, où, trouvant les habitants fort aigris contre les Romains, il s'appliqua surtout à les détacher de Syracuse. Il leur disait qu'une principale clause de la nouvelle convention entre cette ville et Rome était d'asservir à la république syracusaine toutes les cités qui avaient été soumises à la domination des rois. Il exhortait les Léontins à déclarer qu'ils voulaient être indépendants, puisque c'était dans leurs murs qu'on avait abattu le tyran et proféré les premiers cris de liberté. Il n'eut pas de peine à persuader : quand les députés de Syracuse arrivèrent, quand ils se plaignirent du massacre d'un détachement romain, quand ils signifièrent l'ordre de chasser de la Sicile Épicyde et Hippocrate, la populace léontine répondit fièrement qu'elle n'avait chargé personne de faire sa paix avec les consuls, et qu'elle ne pouvait se croire liée par un traité conclu sans sa participation. Les Syracusains transmirent cette réponse aux Romains, en ajoutant

que, puisque les Léontins ne reconnaissaient plus de maîtres, Rome ne contreviendrait pas aux traités en prenant les armes contre Léontium; qu'au contraire elle serait secondée par Syracuse elle-même, à condition que les Léontins, une fois subjugués, rentreraient sous la domination à laquelle ils appartenaient selon les conventions anciennes. Le consul marcha donc sur Léontium et l'attaqua d'un côté avec toutes ses troupes, en la faisant assaillir de l'autre par Appius, qu'il avait appelé près de lui. Les soldats romains, impatients de venger leurs camarades égorgés pendant les négociations, combattirent avec une telle ardeur, que, du premier assaut, ils emportèrent la place. Épicyde et Hippocrate se réfugièrent dans la citadelle avec un petit nombre de soldats, s'esquivèrent durant la nuit, et gagnèrent Herbesse, aujourd'hui Pantalica, ou bien Palazzuolo, non loin des bords de l'Alfeo, jadis l'Anape. Il existait en Sicile une autre Herbesse, voisine d'Agrigente.

Déjà huit mille hommes partis de Syracuse sous les ordres des deux préteurs, Dinomène et Sosis, s'avançaient vers Léontium; ils rencontrent, près du fleuve Myla, un courrier, qui leur apprend que la ville est prise, et qui ajoute à ce récit des mensonges dictés peut-être par Hippocrate et Épicyde : il raconte que les vainqueurs ont massacré les habitants et la garnison; qu'ils n'ont épargné que les impubères; qu'ils ont livré la ville au pillage; que les biens des riches ont été la proie des soldats. Il était vrai que Marcellus avait fait battre de verges et décapiter deux mille transfuges, rigueur excessive trop familière aux Romains, et qui eut un funeste effet en cette conjoncture, si réellement elle

servit de prétexte aux dissensions qui suivirent. Du reste, les Romains, après leur entrée dans Léontium, n'y avaient maltraité personne; et les propriétaires n'avaient essuyé d'autre dommage que ceux dont il est impossible de préserver, dans les premiers moments, une ville prise d'assaut. Quoi qu'il en soit, ces fausses nouvelles, affirmées par le courrier, arrêtent la marche des huit mille Syracusains. Ils délibèrent sur le parti à prendre; ils s'indignent, ils se soulèvent; ils ne veulent ni continuer leur route, ni attendre des relations plus sûres. Sosis et Dinomène, effrayés de cette mutinerie, et se flattant qu'elle ne sera pas d'une longue durée, font prendre à l'armée le chemin de Mégare, et se portent eux-mêmes sur Herbesse, à la tête d'un petit corps de cavalerie. J'avouerai, Messieurs, qu'on a droit de s'étonner de ces résolutions précipitées des deux préteurs : à si peu de distance de Léontium, n'avaient-ils pas les moyens de s'instruire assez promptement de ce qui s'y était passé, et de détromper leurs troupes? Pouvait-on accorder tant de confiance aux paroles d'un seul homme, d'un inconnu, quand un délai de quelques heures suffisait pour savoir à quoi s'en tenir, et pour se déterminer, en des circonstances si critiques, d'après une connaissance exacte des faits? Dinomène et Sosis se promettaient de surprendre Herbesse par l'effroi qu'inspirerait une agression soudaine, et à l'aide de quelque intelligence qu'ils s'étaient ménagée dans cette place. Ils n'y réussirent pas; ils virent qu'il fallait employer plus de force, et dès le lendemain ils mirent en mouvement toutes les troupes campées à Mégare. Que font Épicyde et Hippocrate? Ils accourent au-devant de cette armée : c'était un parti

hasardeux; mais ils avaient l'espoir d'être encore bien accueillis par des soldats accoutumés à vivre avec eux, et toujours exaspérés contre Rome par la fausse nouvelle du massacre de leurs camarades au sein de Léontium. Le hasard avait placé à l'avant-garde des deux préteurs six cents Crétois, qui, ayant servi autrefois sous Hippocrate et Épicyde, et conservant de la reconnaissance pour Annibal, qui, après la bataille de Trasimène, où ils servaient comme auxiliaires des Romains, les avait renvoyés sans rançon, ne demandaient pas mieux que de se dévouer aux intérêts de Carthage. A leurs enseignes, à leurs armes, ces Crétois furent bientôt reconnus des deux aventuriers, qui se hâtèrent de leur présenter des branches d'olivier, des bandelettes de suppliants, implorant leur protection, et la grâce de n'être pas livrés aux Syracusains, qui ne manqueraient pas de les mettre au pouvoir de Rome, ce qui serait les envoyer à la mort. On leur répondit par un cri général, qui les exhortait à prendre courage, et qui exprimait la résolution de s'exposer à tous les périls pour les défendre.

Pendant cet entretien, l'avant-garde faisait halte, et arrêtait ainsi la marche de l'armée, sans que les généraux sussent la cause de ce retard. Les noms d'Hippocrate et d'Épicyde couraient de rang en rang; et les frémissements joyeux des soldats annonçaient trop les sentiments qu'inspirait l'arrivée de ces personnages. Les deux préteurs s'élancent à l'avant-garde: ils demandent aux Crétois quelle coutume, quelle permission les autorise à s'entretenir avec les ennemis de l'État, et à les recevoir dans les rangs sans l'aveu des chefs. Ils ordonnent de saisir Hippocrate, et de le charger de fers.

Les Crétois répondent par des clameurs menaçantes, qui, répétées à l'instant par l'armée entière, disent assez qu'il n'y a de péril imminent que pour les préteurs. Ces deux magistrats n'ont plus d'autre ressource que de faire reprendre la route de Mégare, et d'envoyer à Syracuse un exposé de l'état des affaires. De son côté, Hippocrate fait partir des Crétois, qu'il charge de couper les communications, et feint d'avoir intercepté une lettre qu'il a fabriquée, à peu près en ces termes : « Les « préteurs de Syracuse au consul Marcellus, salut. « Vous avez sagement fait de n'épargner qui que ce « soit après votre entrée dans Léontium ; mais tous les « soldats mercenaires méritent le même traitement. Ja« mais le calme ne renaîtra dans Syracuse tant qu'il y « restera des troupes étrangères. Faites donc tous vos « efforts pour vous rendre maîtres de celles qui cam« pent auprès de Mégare ; et que leur supplice assure « le repos des Syracusains ! » Cet artifice, quelque grossier qu'il fût, eut un tel succès, que les préteurs épouvantés eurent à peine le temps de s'échapper à la faveur du tumulte. Ils gagnèrent Syracuse en courant à toute bride. Leur fuite n'apaisa point les mercenaires, que la fureur armait contre les Syracusains, et qui les auraient tous exterminés, si Épicyde et Hippocrate ne s'y étaient opposés, non par des sentiments d'humanité, mais parce que ce carnage aurait compromis leurs intérêts. Il leur convenait d'avoir des otages syracusains, et de s'attacher plusieurs familles par la reconnaissance et par la crainte. L'expérience leur avait appris combien la multitude est inconstante, et comment elle tourne à tout vent. L'une de leurs manœuvres fut de suborner un soldat de la garnison assiégée dans Léon-

tium, et de l'envoyer à Syracuse pour y porter des nouvelles conformes au récit débité par l'inconnu près de la rivière de Myla. Confirmées ainsi par un témoin oculaire, ces impostures s'accréditèrent dans le peuple, au sein même du sénat. Des citoyens, jusqu'alors estimés sages, allaient répétant qu'on devait se tenir heureux que les Romains eussent donné, dans Léontium, la mesure de leur avarice et de leur cruauté; que, s'ils entraient à Syracuse, il fallait s'attendre aux mêmes excès ou à de plus horribles, l'amorce étant plus forte. L'indignation devint générale: on résolut de fermer les portes, de mettre la ville en état de défense. En même temps, Épicyde et Hippocrate s'approchent de l'Hexapyle : l'un des six passages de cette porte leur est ouverte, à la suite de quelques pourparlers. Les préteurs y accourent; ils emploient, pour empêcher l'irruption de la troupe qui accompagne les deux traîtres, tous les moyens qui sont encore en leur puissance, la force, les menaces, les remontrances, les prières. Ils supplient les citoyens de ne pas livrer la patrie à des scélérats, qui, de satellites d'un tyran, sont devenus les corrupteurs de l'armée. La populace, sourde à ces discours, enfonce tous les passages : on travaille aussi ardemment au dedans qu'en dehors à les ouvrir; et la troupe entière des brigands s'élance en pleine sûreté dans Tyché. Les préteurs réfugiés dans l'Achradine avec l'élite de la jeunesse y sont aussitôt assiégés. Tout ce qui existe, dans la ville, de mercenaires, de transfuges, d'anciens serviteurs d'Hiéronyme, grossit la phalange ennemie; l'Achradine est envahie; les magistrats et leurs partisans y sont tous égorgés, hors ceux qui s'échappent au milieu de ce tumulte. La nuit fait cesser enfin le carnage; et,

le lendemain, les malfaiteurs s'empressent de recueillir les fruits de leur victoire : ils affranchissent les esclaves, élargissent les prisonniers, réélisent les préteurs Hippocrate et Épicyde, et les investissent du pouvoir suprême. Voilà comment Syracuse retomba dans l'esclavage dont elle s'était cru délivrée après la mort d'Hiéronyme. Vous avez pu remarquer, Messieurs, toutes les causes d'un si fatal dénoûment. On les peut diviser en trois genres : d'abord celles sur lesquelles il faut toujours compter en de semblables révolutions, les intrigues, les perfidies et les attentats des ennemis de la liberté; en second lieu, l'inconstance et les délires de la multitude, les excès qu'elle ne manque nulle part de commettre, quand l'ignorance et la crédulité la rendent accessible à toutes les séductions; enfin plusieurs fautes capitales des chefs du parti national, tantôt une confiance aveugle, tantôt des rigueurs immodérées et même criminelles, et trop souvent une négligence extrême dans les détails d'administration civile et militaire, qui sont tous, en de si graves conjonctures, de la plus haute importance.

A la nouvelle de ces derniers troubles, l'armée romaine décampe de Léontium et marche vers Syracuse. Il ne restait aucun espoir d'accommodement avec une ville si mal gouvernée, surtout lorsqu'elle eut violé le droit des gens, en s'emparant d'un vaisseau romain qui s'était présenté pacifiquement à l'entrée de l'un des ports, et qui venait d'être détaché par des députés qu'avait envoyés Appius, tandis qu'ils se tenaient en rade sur une quinquérème. Marcellus vint donc camper avec toute son armée près du temple de Jupiter Olympien, que Tite-Live place maintenant à quinze cents pas des murs; position,

à notre avis, beaucoup plus probable que celle que le même historien a paru lui assigner dans l'Achradine, quand il nous a parlé des citoyens rassemblés dans ce quartier, et s'armant des dépouilles militaires appendues au mur du temple. Ces deux textes de Tite-Live, ceux de Cicéron et de Strabon ne se concilieraient qu'en supposant qu'il y avait deux édifices consacrés à Jupiter, l'un au delà de l'Anape, l'autre dans l'intérieur de la ville, ce qui n'est pas très-vraisemblable. Avant de commencer les hostilités, le consul crut à propos d'envoyer une dernière députation. Hippocrate, Épicyde et leurs partisans se portèrent au-devant d'elle, et l'empêchèrent d'entrer. Le chef de ces députés protesta que les Romains ne venaient pas faire la guerre à Syracuse, mais la délivrer de l'oppression, secourir les victimes, tant celles qui, échappées au carnage, avaient trouvé un asile dans le camp du consul, que celles qui, enchaînées par la terreur, subissaient, au sein de leur cité, un esclavage plus odieux que l'exil et que la mort même. Non, Rome ne laisserait pas impuni le massacre de ses alliés. Si on lui livrait les auteurs de ces attentats, si les Syracusains reprenaient leur liberté, s'ils rétablissaient leurs lois, si les citoyens proscrits par des tyrans pouvaient rentrer en pleine sûreté dans leurs foyers, Rome n'aurait pas recours aux armes; mais, si l'on différait de satisfaire à de si justes demandes, elle allait traiter en ennemis ceux qui s'y opposeraient. Épicyde répondit que, selon toute apparence, ce n'était point à lui que s'adressait ce discours; que les députés pourraient revenir quand ceux vers qui on les avait envoyés seraient les maîtres du gouvernement; qu'au surplus, les Romains, s'ils tentaient une agression, apprendraient

quelle différence il y avait entre Léontium et Syracuse. Il dit, tourna le dos aux députés, et leur ferma les portes. Marcellus commença aussitôt le siége de Syracuse, par terre du côté de l'Hexapyle, par mer du côté de l'Achradine; et, comme Léontium avait cédé à la violence d'un premier assaut, il espéra de surprendre par quelque endroit une ville composée de plusieurs quartiers séparés: il fit approcher des murs l'appareil des machines alors employées dans les siéges.

Archimède, le plus célèbre géomètre de l'antiquité, était né vers l'an 287 avant J. C.; il avait soixante-treize ans à l'époque que nous envisageons en ce moment. Quoique parent d'Hiéron, il paraît n'avoir pris aucune part à l'administration publique sous ce monarque, ni aux troubles qui venaient de suivre cet heureux règne. Des études profondes l'absorbaient tout entier. Nous ne pouvons plus apprécier aujourd'hui l'étendue des progrès que lui durent les théories mathématiques, parce que les monuments nous manquent pour acquérir une connaissance précise de l'état où il trouva ces sciences. Mais, parmi les découvertes qui lui sont attribuées, il en est qu'on peut regarder, dit M. Lacroix, comme la base sur laquelle les modernes se sont appuyés pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou des surfaces courbes. Il a démontré le premier qu'un corps plongé dans un fluide perd une partie de son poids égale à celui du volume du fluide qu'il déplace; et il s'est servi de ce principe pour reconnaître et déterminer l'alliage introduit dans une couronne qu'Hiéron avait commandée en or pur. On dit qu'il fut si joyeux d'avoir résolu ce problème, que, sortant aussitôt du bain, il courut tout nu par la ville, en criant: « Je l'ai trouvé! » C'est peut-

être un conte populaire, mais que rendait croyable apparemment la préoccupation qui lui était habituelle, et qu'il portait plus loin, à ce qu'il semble, que ne l'ont fait d'autres géomètres studieux. Des hommes peu instruits disaient qu'aucun nombre, quelque grand qu'il fût, ne suffirait à exprimer la quantité des grains de sable mouillés par la mer. Il daigna combattre cette erreur; il montra qu'en étendant même les bornes de l'univers bien au delà de celles que l'on supposait alors, le cinquantième terme d'une progression décuple croissante excéderait le nombre des grains de sable : c'est l'objet de son livre intitulé Ψαμμίτης, ou l'*Arénaire*, livre qui tendait à mieux faire connaître le système du monde, et dans lequel on remarque une foule de calculs extrêmement rares en un temps où les très-grands nombres n'étaient représentés par aucune notation commode. Ses deux livres sur les centres des graves contiennent des éléments de statique : il y enseigne que deux poids suspendus aux bras inégaux d'une balance doivent, s'ils sont en équilibre, être réciproquement proportionnels à ces bras; principe qui éclaire toute la théorie du levier et des machines qui s'y rapportent. Il s'élève de ce principe à la connaissance du centre général d'effort et de gravité qui existe dans tout assemblage de petits corps, ou dans tout grand corps envisagé comme un tel assemblage; et, appliquant cette théorie à des exemples, il détermine la position du centre de gravité dans le parallélogramme, dans le triangle, dans l'aire de la parabole, et en d'autres surfaces. S'il disait, comme le mathématicien Pappus l'assure, qu'il ne demandait qu'un point d'appui pour mouvoir la terre, c'était une manière d'exprimer l'enthousiasme que lui inspirait la puissance ajoutée

par les machines aux efforts de l'homme; et il en faudrait conclure, selon l'observation de M. Lacroix, que la mécanique pratique était une science bien nouvelle encore. Il se peut qu'Archimède ait été le premier inventeur des mouffles, c'est-à-dire d'une combinaison de poulies au moyen de laquelle on élève de très-lourds fardeaux; c'est l'explication la plus naturelle d'un passage d'Athénée concernant une machine employée par le géomètre syracusain pour mouvoir un immense vaisseau; mais ce qu'on raconte à ce sujet est au moins fort exagéré, ainsi que l'a exposé Montucla. Archimède passe pour avoir inventé la vis sans fin et la vis qui porte son nom, ou la dénomination de vis creuse : l'eau y monte en descendant à chaque instant par son propre poids dans le canal de la vis. On dit qu'il imagina cet ingénieux instrument pendant son séjour en Égypte, et qu'il l'employa d'abord à dessécher des terres inondées. Deux principaux théorèmes sont démontrés dans son traité *De la sphère et du cylindre* : l'un, que la surface de la sphère est égale à la surface convexe du cylindre circonscrit; l'autre, que la solidité du cylindre est à celle de la sphère inscrite comme trois est à deux. Il attachait un tel prix à cette dernière découverte, qu'il voulut qu'on en perpétuât la mémoire par une colonne ou un cylindre élevé sur son tombeau : c'est le monument qui a été retrouvé par Cicéron questeur en Sicile. Dans le traité *Des conoïdes et sphéroïdes*, Archimède explique les propriétés des solides produits par la révolution des sections coniques autour de leurs axes : on y voit, par exemple, que la solidité du paraboloïde n'est que la moitié de celle du cylindre circonscrit. Il y montre aussi que la

surface du cercle est à celle de l'ellipse inscrite comme le grand axe de cette ellipse, lequel est en même temps comme le diamètre du cercle est au petit axe. Le livre *De la quadrature de la parabole* contient deux preuves ingénieuses de cette proposition, que la surface de la parabole est égale aux deux tiers du quadrilatère rectangle circonscrit. On distingue parmi ses écrits un traité *Des spirales*, où il compare la longueur de ces courbes avec des arcs de cercles correspondants, les espaces qu'elles renferment avec des espaces circulaires; recherches que l'analyse infinitésimale a su rendre faciles, mais qui exigeaient, il y a vingt et un siècles, l'enchaînement étroit d'une multitude de propositions. Il s'était auparavant occupé d'un problème fameux par l'inutilité des efforts qu'on a faits pour le résoudre, et qu'on appelle quadrature du cercle. En inscrivant et circonscrivant au cercle deux polygones réguliers, chacun de quatre-vingt-seize côtés, et prenant entre les circonférences de ces deux polygones un terme moyen pour la valeur approximative de la circonférence du cercle, il reconnut que, le diamètre étant représenté par sept, la circonférence devait l'être par un nombre fractionnaire compris entre vingt et un et vingt-deux, mais plus voisin de vingt-deux que de vingt et un. On a poussé plus loin cette approximation, sans espoir d'y substituer jamais un résultat rigoureux. Ce rapport du diamètre à la circonférence est le principal objet du livre d'Archimède qui a pour titre *Mesure du cercle*, Κύκλου μέτρησις.

Je viens d'indiquer huit ouvrages de ce géomètre immortel : ils sont réunis dans les éditions in-folio de ses œuvres, qui ont été publiées à Bâle en 1544, à Paris

en 1615 et 1646, à Palerme en 1685, à Oxford en 1793. Les éditeurs ont joint à ces huit traités *Des lemmes géométriques* et un livre *Sur les miroirs ardents;* mais l'authenticité de ces deux productions est contestée; leurs textes n'existent pas, elles ne sont connues que par des versions arabes et latines. On attribue plus témérairement encore, au Syracusain Archimède, des éléments de mathématiques, une perspective, un second traité du cercle; livres que l'on n'a point non plus en grec, et dont les traductions arabes ou hébraïques sont restées manuscrites. Nous avons à regretter la perte de plusieurs de ses véritables ouvrages, qui jetteraient peut-être quelque lumière sur certaines machines de son invention, qui sont plutôt citées que décrites par les historiens et les autres écrivains de l'antiquité. Il s'en faut que nous ayons des idées précises de sa sphère de verre, de son orgue hydraulique, des instruments de guerre avec lesquels il défendit Syracuse assiégée par les Romains. Les savants ont particulièrement disserté sur les miroirs ardents qu'il employa, dit-on, pour brûler la flotte ennemie; fait sur lequel Polybe, Tite-Live et Plutarque ont gardé le silence, quoiqu'ils eussent bien l'occasion d'en parler, mais que Zonaras et Tzetzès, auteurs du douzième siècle de notre ère, affirment avoir lu en des livres d'Héron, de Pappus, de Diodore de Sicile, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Descartes et d'autres modernes ont fait sentir l'extrême difficulté, soutenu même l'impossibilité d'employer à un tel usage ni verre dioptrique ni miroirs concaves. D'une autre part, Kircher assure, foi de jésuite, qu'il a fait construire, d'après la description de Tzetzès, un miroir composé de plusieurs verres plans, qui, réflé-

chissant la lumière du soleil sur un seul point, y produisaient une forte chaleur. Buffon fit plus en 1747 : au moyen d'un miroir composé de cent soixante-huit glaces planes et mobiles, il embrasa le bois et fondit le plomb à des distances de cent cinquante ou cent quarante pieds, par la réflexion des faibles rayons d'un soleil d'avril. Depuis, on a mis au jour un fragment d'Anthémius, mécanicien du sixième siècle, où la construction et les effets des miroirs ardents d'Archimède sont expliqués comme par l'expérience de Buffon. Ce fragment a été publié, traduit, expliqué par Dupuy, en 1777, au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; et il a fourni à Bossut un dernier argument contre l'opinion de Descartes. Bossut croit qu'en effet Archimède brûlait avec des miroirs la flotte romaine. Nous n'en dirons pas moins, avec M. Lacroix, que ce fait est au moins douteux, et qu'il peut n'être que l'un des contes qu'autorisait la haute réputation d'Archimède. Ce résultat me paraît justifié tant par les raisonnements de Descartes dans le huitième discours de son excellente *Dioptrique*, que par le silence des trois historiens antiques, Polybe, Tite-Live et Plutarque.

De pareilles fables nuisent plus qu'elles ne servent à la renommée des hommes justement célèbres comme le géomètre de Syracuse. Ses écrits ont attiré l'attention des âges suivants, du moins des plus éclairés. Eutocius les a commentés en grec; ils ont été interprétés en latin, après le renouvellement des lettres, par Tartaglia, Maurolico, Commandin, Rivault de Fleurance, Barrow, Wallis, Torelli. Entre les traductions qui en ont été faites en langues modernes, je ne citerai que celle qui a été publiée en français par M. Peyrard en

1807 et 1808, et à laquelle Delambre a joint un mémoire sur l'arithmétique des Grecs. Du reste, je n'ai pu croire qu'il fût hors de propos de jeter quelques regards sur les travaux scientifiques d'Archimède. D'abord cet exposé tient au sujet qui nous occupe, puisque nous verrons cet habile mathématicien appliquer sa science à la défense de sa patrie, et qu'il va devenir le premier officier militaire, ou en quelque sorte le général des assiégés. En second lieu, pour tempérer au moins l'affligeante idée qu'on prendrait de l'espèce humaine, si l'on n'avait à contempler dans l'histoire que des malfaiteurs tels qu'Hiéronyme, des usurpateurs tels qu'Adranodore, de misérables aventuriers tels qu'un Hippocrate et un Épicyde, on est trop heureux d'apercevoir, parmi leurs contemporains et leurs compatriotes, un homme de génie qui, pendant le cours de leurs intrigues et de leurs crimes, agrandit en secret la sphère des plus hautes et des plus utiles connaissances. Je l'avouerai même, je n'hésite point à préférer de beaucoup la gloire des progrès qui lui sont dus à tout l'éclat dont on se plaît à revêtir les armes d'Annibal ou de Marcellus. Il ne subsiste aucun fruit de leurs sanglantes victoires; rien n'est perdu des conquêtes paisibles de la science. Oui, les essais, les succès des études mathématiques sont au nombre des faits les plus mémorables que l'histoire ait à recueillir; et j'ajouterai que ces études sont si précieuses, soit par la direction et les méthodes qu'elles communiquent à toutes les autres, soit par les applications diverses dont elles sont susceptibles, soit enfin par leur nature même et leurs propres caractères, qu'il importe de saisir toutes les occasions de les recommander. C'est un soin qu'il faut

surtout se prescrire aux époques où la philosophie et la littérature prennent un langage mystique, des formes vagues et capricieuses; car, s'il restait quelque moyen de prévenir la décadence que de pareils symptômes annoncent, ce serait à la culture assidue des sciences exactes qu'il faudrait le demander.

Archimède s'était voué aux mathématiques pures; il ne songeait aucunement à les appliquer aux besoins de la société. Il avait contre cet usage de la science les préventions fort injustes que Platon avait propagées au commencement du siècle précédent. Voici comment s'exprimait à ce sujet, dans cette chaire même, l'un de mes prédécesseurs, Pierre-Charles Lévesque : « Tout « occupé de spéculations abstraites, et perdu dans la « région de ce qu'il appelait les idées archétypes, Pla- « ton regardait comme indigne d'un philosophe de ren- « dre la philosophie utile aux arts. Prévenu de la pen- « sée que tout ce qui tombe sous nos sens n'a point « d'existence réelle; que ce qui existe en effet c'est « ce qui échappe à nos sens, ce qui ne peut être at- « teint que par notre conception, en un mot les idées « invariables, éternelles, qui sont le modèle de tout « ce qui est soumis aux sens, de tout ce qui est chan- « geant et périssable, il avait pour les objets matériels « le mépris qu'inspire le néant. Eudoxe et Archytas « avaient les premiers appliqué la géométrie aux pro- « grès de la mécanique : Platon s'éleva contre eux, et « les traita de corrupteurs de la géométrie, indigné de « ce qu'ils l'avaient transportée des choses intellec- « tuelles et incorporelles à des objets aussi vils que les « corps. Égarés par son autorité, qui tant de fois a été « funeste à l'esprit humain, les philosophes méprisè-

« rent longtemps les mécaniques, et abandonnèrent « avec dédain cette science aux ingénieurs militaires. « Archimède ne se mit pas entièrement au-dessus de « ce préjugé, car les meilleurs esprits font toujours « quelques sacrifices aux préventions de leur siècle; « mais, livré tout entier aux mathématiques, il en fit « même l'objet de ses jeux, et ses jeux furent des pro- « diges. »

Il y a, Messieurs, plus de vingt ans que Lévesque présentait ici et faisait ensuite imprimer de si judicieuses observations sur la fatale influence du platonisme. Je les reproduis, parce qu'elles sont devenues beaucoup plus importantes qu'au temps où il les a publiées; car nous avons fait depuis beaucoup de pas dans la route qu'il conseillait de fermer, ou plutôt de ne pas rouvrir. Il ne faudrait pourtant point méconnaître le prix des mathématiques pures : ceux qui ont consacré leurs méditations et leurs veilles à leur donner à la fois plus d'étendue et plus de rigueur, sans s'occuper des usages auxquels on les peut employer, n'en ont pas moins rendu d'éminents services à l'intelligence humaine. C'est à des géomètres de cette classe que ces sciences sont redevables d'une grande partie de leurs plus vastes progrès. Les travers du divin Platon consistaient à réprouver toute application matérielle de la géométrie spéculative, et à vouloir appliquer sa propre métaphysique à toutes choses. A Dieu ne plaise que nous contestions à cette métaphysique sa sublimité! Il ne nous appartient pas de l'examiner en elle-même : qu'elle se donne pour la vraie et unique théorie des substances incorporelles, des facultés intellectuelles et du monde idéal, nous n'avons pas l'intention de nous y opposer;

mais il est de fait que, toutes les fois qu'elle a prétendu, sortant de son propre domaine, régir le monde réel, dominer les sciences physiques et mathématiques, les sciences politiques et morales, la littérature et l'histoire, elle a interrompu les progrès de toutes ces études, égaré les talents, et replongé les sociétés au sein des ténèbres et de la servitude.

On dit que ce fut à la prière du roi Hiéron qu'Archimède consentit à faire quelques applications mécaniques de sa haute géométrie. Il composa des machines, entre lesquelles on distinguait une sphère qui représentait les mouvements des corps célestes, et dont Cicéron et Claudien ont parlé, mais sans la décrire assez bien pour nous en donner une véritable connaissance. Quels qu'aient pu être les instruments inventés ou essayés par lui avant l'année 214, il n'a mis pleinement sa science au service de ses concitoyens qu'à l'époque où Marcellus vint assiéger leur ville. Au fond, les intérêts qu'il allait servir étaient bien moins ceux de sa patrie que ceux des deux oppresseurs ignobles, Épicyde et Hippocrate, dont elle venait de subir le joug. On pouvait douter s'il ne valait pas mieux ouvrir aux Romains les portes de Syracuse, que de laisser cette cité au pouvoir de deux tyrans subalternes, émissaires d'Annibal. Mais vous ne serez pas surpris qu'un mathématicien, étranger jusqu'alors à tous les démêlés politiques, n'ait point approfondi cette question, et qu'il ait pensé que les premiers ennemis à combattre étaient ceux qui se présentaient les armes à la main. C'est, en pareil cas, la plus sûre maxime, et la plus familière aux bons citoyens. Rome se mêlait beaucoup trop des affaires intérieures de ses alliés; et c'était un

sentiment honorable que celui qui entraînait certains peuples à se préserver de son influence despotique. Observons néanmoins qu'en cette circonstance les Romains avaient un motif légitime de s'emparer de Syracuse, puisque, s'ils n'en devenaient pas maîtres, cette ville allait être livrée aux Carthaginois, contre lesquels ils étaient en guerre. J'exposerai, dans la prochaine séance, les détails de ce siége, et ce qu'on sait des moyens employés par Archimède pour la défense de la place.

CENT-TROISIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 214 ET 213 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — SIÉGE DE SYRACUSE.

Messieurs, les deux armées consulaires ont assiégé Casilinum, et cette place est enfin tombée au pouvoir des Romains. La fortune abandonnait de plus en plus les Carthaginois, qui cependant, sous la conduite de Hannon, battirent des cohortes armées par Sempronius, et mal dirigées par un capitaine des alliés. Tandis qu'une maladie enchaînait à Nole l'activité de Marcellus, l'autre consul et son fils Quintus Fabius s'emparaient de plusieurs villes. Annibal s'avança vers Tarente; mais il ne tarda point à s'éloigner des murs de cette cité, voyant bien qu'il ne pouvait compter sur les promesses des habitants que lorsque ses armes redeviendraient ailleurs plus heureuses. Marcellus passa en Sicile, où la mort tragique d'Hiéronyme avait amené des troubles : Syracuse allait devenir le théâtre d'événements mémorables. Nous avons commencé par prendre connaissance de la topographie de cette ancienne ville. Cicéron, Strabon et d'autres écrivains classiques nous ont appris à y distinguer l'île d'Ortygie, et, dans la terre ferme, les quartiers qui portaient les noms d'Achradine, de Tycha, de Néapolis et d'Epipoles. Je vous ai fait remarquer la porte Hexapyle, les faubourgs de Trogile et de Léon, les trois ports, et à l'ouest, au delà du fleuve Anape, l'enceinte qui renfermait le temple de Jupiter

Olympien. Adranodore occupait Ortygie, et sa femme Démarète l'excitait à s'investir du pouvoir suprême. Les Syracusains, impatients de s'affranchir, se rassemblèrent dans l'Achradine : il s'effraya de leurs mouvements, et feignit de céder à leurs vœux. On l'élut au nombre des préteurs ; et bientôt, secondé par deux émissaires d'Annibal, Épicyde et Hippocrate, il renoua les fils de ses intrigues ambitieuses. L'acteur tragique Ariston en dévoila la trame ; Adranodore et son allié Thémistus périrent. La vengeance populaire atteignit Démarète, et après elle des victimes innocentes. On se repentit aussitôt de ces fureurs ; on les expia par une confiance non moins aveugle dans Hippocrate et Épicyde. Ces deux aventuriers entrèrent dans le collége de la préture ; et, par des manœuvres audacieuses, ils empêchèrent le renouvellement de l'alliance avec Rome, firent égorger leurs collègues, s'emparèrent enfin de la toute-puissance. Marcellus entreprit le siége de Syracuse. Cette ville allait avoir pour principal défenseur Archimède, dont le génie méritait de servir une meilleure cause. J'ai terminé la dernière séance par une notice historique de la vie et des ouvrages de ce grand géomètre : nous aurons à recueillir aujourd'hui ce qu'on sait des moyens qu'il employa pour fermer aux Romains l'entrée de la place qu'ils assiégeaient. Il n'envisageait que les périls qui menaçaient immédiatement sa patrie ; et, par une fatalité déplorable, il employait ses talents au profit des deux traîtres dont elle avait subi le joug.

Marcellus confia le commandement des troupes de terre au propréteur Appius, et se réserva celui de la flotte. Les soixante galères qui la composaient étaient à cinq rangs de rames, et contenaient un grand nombre

de soldats armés d'arcs, de dards et de frondes. D'autres navires portaient une quantité considérable de machines diverses employées alors à l'attaque des places. Appius calculait que cinq jours devaient lui suffire pour déployer ce formidable appareil et déconcerter les assiégés. Il se disposait à escalader les murs du côté de l'Hexapyle. Mais ces remparts, établis sur un terrain très-élevé, étaient d'eux-mêmes presque inaccessibles; et Archimède n'avait rien négligé de ce qui pouvait en défendre l'approche, ou du moins les préserver d'une brusque surprise. Marcellus attaquait l'Achradine; et voici comment ses manœuvres sont exposées par Polybe : Le consul, outre ses soixante quinquérèmes, en avait huit, à chacune desquelles il avait ôté les bancs, aux unes à droite, aux autres à gauche. Jointes deux à deux par les côtés où les bancs manquaient, ces galères faisaient arriver près des murailles les machines appelées sambuques, échelles larges de quatre pieds, et si hautes que, lorsqu'elles sont dressées, elles s'élèvent au-dessus des remparts. De chaque côté de l'échelle, règne une balustrade sur laquelle on étend d'amples couvertures. La sambuque, couchée de son long sur les côtés de la double galère, dépasse ses éperons. On la dresse en attachant à ses extrémités les cordes qui descendent des poulies fixées au haut des mâts. A la poupe, sont les gens qui tirent ces cordes; et à la proue, ceux qui par des leviers aident le mouvement de l'échelle. On pousse les galères à terre, et les échelles s'appliquent aux murs. Si les assiégés veulent y mettre obstacle, ils ont affaire à des soldats postés sur un petit plancher qui forme la partie supérieure de chaque sambuque, et qui de trois côtés est bordé de claies. Ces soldats, au

nombre de quatre au haut de chaque échelle, se jettent sur les remparts et y sont suivis du reste des troupes, qui montent par ces échelles si fortement attachées aux doubles galères, qu'elles ne risquent pas de s'en séparer. Elles semblaient faire corps avec le vaisseau, et offrir avec lui une figure pareille à l'instrument de musique appelé sambuque. Tout étant ainsi préparé, les Romains espéraient de se répandre à l'instant même dans les forts et les tours. Mais Archimède s'était ménagé les moyens de lancer des traits aux plus longues distances. Les Romains n'approchaient pas encore de la place, que déjà des balistes et des catapultes d'une grandeur et d'une force inusitée les perçaient de coups inévitables. Si les traits passaient au delà, on employait de plus petites machines; ce qui jetait les assiégeants dans un tel désordre, qu'ils ne pouvaient plus rien entreprendre. Marcellus n'imagina rien de mieux que de profiter des ténèbres d'une nuit pour faire avancer sans bruit ses galères. Aussitôt Archimède invente un nouveau stratagème : il fait percer des trous dans la muraille à hauteur d'homme et de la largeur de la main. Par là se lancent des flèches et de petits scorpions, qui mettent hors de combat une partie de l'armée consulaire. Ainsi, de près comme de loin, les Romains déconcertés voient échouer toutes leurs tentatives, et perdent beaucoup de monde. Commençaient-ils à dresser leurs sambuques? des machines disposées en dedans et au pied des murs s'élevaient tout à coup sur les forts, poussaient leurs becs en avant, jetaient d'énormes pierres du poids de dix talents ou quintaux et des masses de plomb d'une égale pesanteur, brisaient les échelles, et mettaient dans un péril extrême les équipages des vaisseaux. D'autres ma-

chines accablaient de pierres ceux qui, couverts par des claies et se croyant ainsi en sûreté, s'avançaient à l'extrémité des navires : ces pierres tombaient si juste, qu'il fallait se retirer de la proue. Archimède employait de plus une main de fer attachée à une chaîne; formidable instrument qui saisissait un vaisseau par la proue, l'élevait en l'air au moyen d'un contre-poids qui retombait au dedans des murs, dressait le bâtiment sur la poupe, le tenait quelque temps en cette position, puis, par le jeu d'un moulinet ou d'une poulie qui lâchait la chaîne, le laissait se précipiter de tout son poids sur la proue ou sur le côté, et quelquefois le submergeait. Ces inventions désespéraient Marcellus, renversaient tous ses projets, lui enlevaient un grand nombre de soldats, et le dévouaient aux railleries des assiégés. On dit qu'il en plaisantait lui-même, quoique, assurément, il n'y eût là pour lui rien de récréatif : « Ce machiniste, disait-il, se sert de nos navires comme de « cruches pour puiser de l'eau; il soufflette et démonte « nos sambuques, comme indignes de boire avec lui. » Voilà où en était le siége par mer.

Appius, sur terre, essuyait des fléaux non moins graves, qui le forcèrent de renoncer à son entreprise. Quoique son armée fût encore loin des murailles, elle était en butte à des grêles de traits et de pierres, que lançaient avec une vigueur et une justesse inouïes des catapultes et des balistes, pour la construction desquelles Hiéron avait prodigué ses trésors, et Archimède déployé toute la puissance de son génie. Dès que les soldats d'Appius s'approchaient des murs, il partait des meurtrières une nuée de traits qui triomphait de tous leurs efforts. Si, couverts de claies ou de boucliers, ils tentaient

une irruption violente, des poutres et des pierres tombaient sur leurs têtes, et des mains de fer, les enlevant avec leurs armes, les brisaient contre terre ou les précipitaient dans les flots. Les deux généraux Marcellus et Appius, retirés dans leur camp, rassemblèrent leurs officiers, et tinrent un conseil, où il fut résolu de tout tenter pour réduire Syracuse, excepté les attaques violentes. Conformément à cette résolution, les Romains restèrent huit mois devant la place sans risquer un seul assaut, mais usant de tous les genres de stratagèmes et de toutes les ressources d'un courage opiniâtre. Ces huit mois que compte ici Polybe nous conduisent à la fin du consulat de Marcellus, c'est-à-dire au 15 mars 213; car le siége n'avait commencé qu'au milieu de l'année 214; d'où il faut conclure que Tite-Live dérange l'ordre des temps, lorsqu'il semble comprendre sous ce consulat toutes les entreprises des assiégeants jusqu'à leur entrée même dans la ville. Polybe fait remarquer, au contraire, comment leur triomphe fut retardé par la science d'un seul homme; et il saisit cette occasion d'admirer la puissance du génie. Otez de Syracuse un seul vieillard, dit-il, la prise de cette place est immanquable: les Romains ont sur terre et sur mer plus de forces qu'il n'en faut pour s'en rendre bientôt maîtres. La seule présence d'Archimède les oblige à renoncer à leurs projets d'attaque, et ne leur laisse d'espoir que dans la famine, à laquelle ils vont réduire une population très-nombreuse. En conséquence, leurs vaisseaux arrêtent tous les convois qui arrivent par mer, et leur armée de terre coupe les communications par les routes. Pour employer utilement les délais auxquels il fallait se résigner, les deux généraux se partagèrent leurs troupes.

Appius en garda les deux tiers devant Syracuse : Marcellus, à la tête de l'autre tiers, alla dévaster les domaines des Carthaginois alliés aux Siciliens.

Tite-Live, qui donne à peu près, mais plus succinctement, les mêmes détails, en ajoute quelques autres : il dit que Marcellus battait de ses galères les murailles de l'Achradine baignées par les flots, et que, des autres navires, les archers, les frondeurs et les vélites, dont les dards ne pouvaient être renvoyés par l'ennemi, à moins qu'il n'eût appris à se servir de cette arme, lançaient une si prodigieuse quantité de traits, que nul Syracusain ne se montrait impunément au haut des remparts; que ses vaisseaux se tenaient à une assez longue distance des murs, parce que les traits avaient besoin de cette distance pour porter coup; mais que les fortifications construites par Hiéron, les machines d'Archimède et la disposition même des lieux résistaient à tous les efforts des Romains. Le mur de la ville était bâti sur un roc tellement escarpé, que non-seulement les pierrès lancées par les assiégés, mais encore celles qu'ils abandonnaient à leur propre poids, roulaient sur l'ennemi avec une violence extrême; et qu'on ne pouvait, sans vaincre d'énormes difficultés, gravir sur une pente si rapide et y prendre pied. Plutarque raconte les mêmes faits, et voici comment il expose ce qui advint à la sambuque de Marcellus : « Il saillit de « dessus la muraille une grosse pierre du poids de « dix quintaux, puis une seconde après, et puis une « troisième, coup sur coup; lesquelles venans à donner « dedans celle machine avec un tonnerre et une tem« peste merveilleuse, en froisserent toute la base, et « desmembrerent et despecerent la liaison des galeres

« qui la soustenoyent, tellement que Marcellus, ne sa-« chant où il en estoit, fut contraint de se retirer luy « mesme vistement en arriere, et envoyer aussi com-« mander la retraitte à ceulx qui assailloyent du costé « de la terre. » Le propos de Marcellus sur Archimède est rapporté par Plutarque en ces termes, dans la traduction d'Amyot : « Ne voulons-nous point cesser de « faire la guerre à ce Briareus géométrien icy, qui en se « jouant a plongé et enfondré noz navires en la mer, « a rechassé honteusement noz sambuques, et a surpassé « tous les géans à cent mains, dont les fables des poë-« tes font mention, tant il nous a deslasché de traicts, « de pierres et de flesches tout à un coup? »

Si nous renvoyons à l'année consulaire suivante, ainsi qu'il paraît à propos de le faire, la suite du siége de Syracuse et les expéditions de Marcellus sur divers points de la Sicile, il ne nous reste à placer, sous l'année 214 et sous le premier trimestre de 213, qu'un exposé de la situation des affaires militaires et civiles en Grèce, en Espagne, au midi de l'Italie et dans l'intérieur de Rome. Le roi de Macédoine, Philippe, depuis longtemps soupçonné d'intentions hostiles, les dévoilait enfin. Des députés d'Oricum, port de l'Épire, aujourd'hui Orso, vinrent trouver le préteur Valérius Maximus, qui commandait la flotte de Brindes et la croisière sur les côtes de la Calabre : ils lui annoncèrent que Philippe, après avoir remonté le fleuve Aoüs à la tête de cent vingt galères à deux rangs de rames, avait fait une tentative sur Apollonie; que, n'ayant point réussi aussitôt qu'il l'espérait, il s'était, à la faveur de la nuit, approché d'Oricum, et avait emporté, du premier assaut, cette place, située en plaine, mal forti-

fiée, défendue par une très-faible garnison. Le préteur était donc supplié de secourir les habitants, de les protéger, par des forces de terre et de mer, contre un ennemi déclaré du peuple romain, contre un prince qui ne les attaquait que parce que leur ville favorisait le passage en Italie. Valérius, laissant la côte sous la garde de son lieutenant, partit avec sa flotte parfaitement équipée, et des vaisseaux de charge sur lesquels il avait embarqué ceux de ses soldats qui ne trouvaient point de place sur les vaisseaux de guerre; il arriva dès le second jour sous les murs d'Oricum, reprit cette place, et y reçut des députés d'Apollonie, ville assiégée par Philippe, pour n'avoir pas voulu, disait-elle, abandonner le parti de Rome. Si l'on ne se pressait de la secourir, elle ne tiendrait pas longtemps contre les forces de la Macédoine. Le préteur envoya aux Apolloniates deux mille guerriers d'élite, conduits par un capitaine des alliés, Nævius Crista, brave et habile officier. Quand cette troupe eut pris terre, Crista renvoya les vaisseaux qui l'avaient amenée, et qui allèrent rejoindre le gros de la flotte près d'Oricum. Par une route éloignée et que les gens de Philippe ne gardaient pas, les deux mille hommes pénétrèrent dans Apollonie sans être aperçus des assiégeants. On se reposa le lendemain, et Crista profita de cette journée pour passer en revue la jeunesse de la ville, et pour reconnaître les forces dont il pourrait disposer. Satisfait de cette inspection, et informé par ses coureurs de la nonchalante sécurité des ennemis, il sortit sans bruit de la ville, au milieu de la nuit, et entra sans difficulté dans le camp macédonien : plus de mille de ses soldats avaient franchi les retranchements, que personne ne s'en était aperçu. La négligence était portée

à un tel excès, qu'il n'eût tenu qu'à eux de pénétrer au moins jusqu'à la tente du roi, s'il ne leur convenait pas de le tuer. Ils égorgèrent les soldats postés près des portes; ce massacre éveilla les autres et répandit l'alarme. Un tel effroi saisit tous les Macédoniens, que pas un d'eux ne se mit en devoir de s'armer. Le roi lui-même, réveillé en sursaut, s'enfuit à demi nu, dans un état indigne d'un guerrier, à plus forte raison d'un prince : *Militi quoque, nedum regi, vix decoro habitu.* Philippe regagna le fleuve et ses navires : toute son armée se précipita sur ses traces. Trois mille hommes furent ou exterminés ou faits prisonniers dans le camp; il y eut pourtant plus de captifs que de morts. Après le pillage de ce camp, les Apolloniates transportèrent dans leurs murs les catapultes, les balistes, les autres machines préparées pour le siége de leur ville; ils se promettaient de les employer à la défendre, si jamais le même péril la menaçait. Le surplus du butin fut abandonné aux Romains. La nouvelle de ce succès parvint bientôt à Oricum; et, sur-le-champ, Valérius conduisit sa flotte à l'embouchure du fleuve, afin de couper la retraite aux vaisseaux du roi. Ce prince les brûla lui-même ou les fit échouer, désespérant de soutenir un combat soit naval soit terrestre, et reprit par terre le chemin de la Macédoine, suivi de troupes en grande partie désarmées et dépouillées. Le préteur hiverna avec la flotte romaine à Oricum.

Ce récit, Messieurs, nous est fourni par Tite-Live, qui raconte ensuite ce qui se passait en même temps en Espagne. Les Romains y avaient alternativement quelques revers et d'éclatants succès. Avant qu'ils eussent passé l'Èbre, leurs troupes levées en Espagne

venaient d'être, quoique nombreuses, battues par les généraux carthaginois, Asdrubal et Magon; et la défection des provinces situées au delà de ce fleuve était immanquable, si Publius Scipion ne se fût hâté de le traverser, afin de contenir par sa présence des alliés déjà incertains. Son armée campa près de Castel-Haut, *Castrum Altum*, où avait péri Amilcar père d'Annibal: c'est aujourd'hui Cuença dans la Nouvelle-Castille; c'était alors une forteresse qui servait de magasin aux troupes romaines. Les ennemis en infestaient les environs; et les Romains, se voyant harcelés par une cavalerie qui avait taillé en pièces plus de deux mille traîneurs, cherchèrent une position plus sûre, et se retranchèrent auprès du mont de la Victoire, correspondant à une partie de la Sierra Nevada, au royaume de Grenade. Cnéius Scipion s'y porta avec toutes ses forces; Asdrubal y amena une armée régulière. Publius Scipion, campé sur l'autre rive du fleuve Anas (la Guadiana), tenta une reconnaissance à la tête d'un détachement de troupes légères; mais il ne put cacher assez bien sa marche; et il allait être écrasé en plaine, s'il n'eût gagné une hauteur voisine, où encore il se vit bientôt investi; mais son frère Cnéius vint le dégager. Dans ces conjonctures, une ville forte et fameuse, Castulo, où Annibal s'était marié, tant elle était dévouée aux Carthaginois, quitta subitement leur parti pour celui de Rome. Dans l'espoir de compenser cette perte, ils entreprirent le siége d'Illiturgi, où les Romains avaient une garnison, et que déjà la famine forçait à se rendre, quand Cnéius Scipion courut à son secours avec une légion armée à la légère. Il lui fallut, pour se faire jour entre les deux camps des assiégeants, ex-

terminer un grand nombre d'ennemis; il pénétra dans la place; et le lendemain il tenta une sortie avec le même succès. On évalue à dix mille morts, plus de mille prisonniers et trente-six étendards, les pertes que les Carthaginois essuyèrent en ces deux journées. Repoussés ainsi d'Illiturgi, ils attaquèrent Bigerra, autre alliée de Rome. Cnéius y accourut encore, et ce siége fut levé sans combat. L'armée, qui renonçait à le continuer, alla camper à Munda, où les Romains la suivirent : ce lieu s'appelle maintenant Monda la Veja, sur les confins de l'Andalousie. Là, se livra une bataille qui dura près de quatre heures. La victoire se déclarait pour Rome, lorsqu'une javeline perça la cuisse du général. La terreur qu'excita cette blessure, qu'on croyait mortelle, fit sonner la retraite. Nul doute que, sans cet accident, le camp des Carthaginois tombait au pouvoir des Romains. Les éléphants étaient poussés, comme les hommes, au pied des retranchements; trente-neuf de ces animaux tombèrent percés de traits; et Carthage perdit encore dans cette action douze mille soldats tués, trois mille prisonniers, et trente-sept enseignes. Les vaincus se replièrent sur Auringé. Leur effroi invitait les vainqueurs à les poursuivre : Scipion se fit porter en litière, et livra un nouveau combat, dont le succès ne demeura pas incertain ; et, s'il ne périt pas cette fois plus de six mille hommes de l'armée carthaginoise, c'est qu'après les défaites précédentes, il lui restait beaucoup moins à perdre. Cependant, toujours belliqueuse et impatiente de réparer ses revers, elle fut remise sur pied par Magon, qui était particulièrement chargé de faire des levées, et qui osa tenter une troisième fois le sort des armes. Il lui en coûta

huit mille hommes qui périrent dans l'action, mille qui furent faits prisonniers, trois éléphants pris, huit tués, cinquante-huit étendards, et beaucoup de dépouilles gauloises, telles que des colliers d'or et des bracelets. Ce jour fut le dernier de deux chefs gaulois de la plus haute distinction, nommés Mœnicaptus et Civismare. Après tant de succès décisifs, il ne convenait pas aux Romains de laisser plus longtemps au pouvoir de l'ennemi la ville de Sagonte, au sein de laquelle avait commencé la guerre, et qui restait depuis huit ans asservie : ils en chassèrent la garnison africaine, et rendirent la place à ceux des anciens habitants que la fortune avait épargnés. Les Turdétans expièrent le crime d'avoir attiré sur Sagonte les armes de Carthage : on les vendit comme esclaves, et l'on rasa leur ville.

Annibal n'avait point quitté l'Italie méridionale : après avoir lancé quelques vaisseaux en mer, il était rentré dans son quartier d'hiver à Salapia. Il conservait de nombreux partisans chez les Bruttiens, les Campaniens et les Samnites. Dans l'intérieur de Rome, de nouveaux tribuns du peuple étant entrés en charge, l'un d'eux, Lucius Métellus, accusa les censeurs P. Furius et M. Atilius, qui l'avaient dégradé de son rang de chevalier, chassé de sa tribu, et dépouillé du droit de suffrage, quoiqu'il fût alors questeur. Nous avons vu, Messieurs, que le motif de ces rigueurs était le projet conçu par Métellus d'abandonner l'Italie après la bataille de Cannes. Ses neuf collègues du tribunat s'opposèrent à ses desseins, et ne permirent pas qu'on traduisît les censeurs en justice. L'un de ces deux magistrats, Furius, mourut, et l'autre, Atilius, abdiqua,

ainsi que le prescrivait en pareil cas la loi ou l'usage. Le consul Fabius Maximus présida les comices d'élection : son fils Quintus fut appelé par les suffrages publics à la dignité consulaire, avec Sempronius Gracchus. Ils étaient tous deux absents; mais Sempronius avait déjà rempli cette fonction en 215. On nomma quatre préteurs : Sempronius Tuditanus, Fulvius Centumalus, Æmilius Lépidus, tous trois alors édiles curules, et Marcus Atilius. On dit que ces édiles célébrèrent pour la première fois, durant quatre jours, les jeux scéniques. Tuditanus s'était fait remarquer, après la bataille de Cannes, par l'audace avec laquelle il avait traversé les rangs des vainqueurs, quand un effroi mortel arrêtait les autres vaincus. On le fit préteur de la Gaule Cisalpine; Fulvius commanda deux légions aux environs de Suessula; et Lépidus, l'armée campée à Lucérie. Atilius, chargé de la préture de la ville, exerça en même temps celle des étrangers, que l'absence de son collègue Lépidus laissait vacante. Lévinus restait avec ses vaisseaux à Brundusium ou Brindes, pour surveiller les entreprises du roi de Macédoine. On prorogea les commandements militaires de Térentius Varron dans le Picénum, des Scipions en Espagne, de Mucius Scævola en Sardaigne. La flotte de Sicile demeurait sous les ordres d'Otacilius; Marcellus gouvernait, en qualité de proconsul, le royaume d'Hiéron; et le propréteur Cornélius Lentulus, les autres parties de l'île. Appius continuait le blocus de Syracuse. Des deux nouveaux consuls, installés le 12 avril 213 avant J. C., 15 mars de l'an de Rome 541, l'un, Sempronius, était chargé de la direction de la guerre en Lucanie; l'autre, Quintus Fabius, ayant quitté le camp de Lucérie, prenait en

Apulie le commandement général, et y avait pour lieutenant son illustre père.

Cette nouvelle année consulaire commença, selon l'usage, par des prodiges. On racontait que la foudre avait frappé la porte et les murailles de Rome, et, dans Aricie, le temple de Jupiter; qu'à Terracine des vaisseaux de guerre apparaissaient le long du fleuve; que, dans le territoire de Compsa, le temple de Jupiter Vicilin avait retenti d'un cliquetis d'armes; que la rivière d'Amiterne s'était montrée ensanglantée. Le premier soin fut d'expier ces prodiges, et d'en prévenir les effets par des cérémonies religieuses. Cependant il survint un plus véritable malheur. Un incendie, qui dura un jour et deux nuits, consuma un quartier de Rome entre les greniers à sel et la porte Carmentale, l'Æquimélium, c'est-à-dire ce qui environnait les ruines de la maison de Mélius, la rue aux Jougs, savoir, celle où se trouvait le temple de Junon Juga ou déesse des mariages. Les flammes se répandirent hors de la porte, gagnèrent les temples de la Fortune, de Matuta, de l'Espérance, et réduisirent en cendres beaucoup d'édifices profanes et sacrés. Quelques mois après, la mort enleva plusieurs ministres du culte public: le grand pontife Lucius Cornélius Lentulus, qui fut remplacé par Marcus Cornélius Céthégus; le pontife Papirius Maso, qui eut pour successeur Servilius Cæpio; l'augure Publius Furius, auquel Quintius Flamininus succéda; un décemvir des sacrifices, Maso, fils de Lucius, dont un Lentulus occupa la place. Il faut mettre encore au rang des événements sinistres les désordres honteux de quelques dames romaines, qui, accusées par les édiles plébéiens, Villius Tappulus et Fundanius Fundulus, subirent la peine de l'exil. Les

déréglements intérieurs et les revers au dehors concouraient à produire dans les esprits, encore plus que dans les affaires, une de ces révolutions déplorables qui interrompent, à de certaines époques, les progrès des plus grands peuples. Rome, déjà bien assez superstitieuse, le devenait excessivement. Elle empruntait à des nations moins avancées qu'elle de nouvelles idoles, comme on a vu quelquefois ailleurs un peuple éclairé introduire dans son propre sein des doctrines ténébreuses, jusqu'alors reléguées au delà de ses frontières. Tite-Live dit que Rome, envahie par ces superstitions étrangères, n'était plus reconnaissable; c'étaient d'autres dieux, ou c'étaient d'autres hommes : *Tanta religio, et ea magna ex parte externa, civitatem incessit, ut aut homines aut dii repente alii viderentur facti.* On ne se contentait pas de pratiques secrètes, de croyances domestiques; les innovations bizarres se montraient au grand jour, s'étalaient au Forum et au Capitole; des troupes de femmes offraient publiquement à des divinités inconnues des vœux et des sacrifices ignorés de leurs ancêtres. Des prédicants, des inspirés s'emparaient des esprits, et les égaraient par un enthousiasme aveugle; le nombre des fanatiques croissait chaque jour; il se grossissait d'une foule de villageois, que la misère et la peur chassaient des campagnes dévastées par la guerre. Le charlatanisme exploitait, comme de plein droit, l'ignorance commune : *Questus ex alieno errore facilis, quem velut ex concessæ artis usu exercebant.* Les gens de bien s'en indignaient en secret; leurs murmures amenèrent des plaintes. Le sénat réprimanda les édiles et les triumvirs capitaux, qui avaient négligé de s'opposer aux progrès de ces abus. Mais en vain ces

officiers se mirent en devoir d'écarter du Forum la multitude des enthousiastes; peu s'en fallut qu'elle ne les maltraitât. Des magistrats subalternes ne suffisaient plus contre un tel désordre: le sénat chargea le préteur Atilius de le réprimer; ce qu'il fit aussitôt par un édit dont nous ne saurions approuver toutes les dispositions. Non-seulement Atilius défendait d'employer dans les sacrifices publics des cérémonies étrangères, mais il enjoignait, à quiconque posséderait des livres divinatoires ou liturgiques, des formules de prières, de les lui remettre avant les calendes de juin. C'était une violation manifeste de la liberté individuelle et du droit de propriété. Au milieu d'un grand peuple, la libre diffusion des lumières suffit toujours pour dissiper les superstitions. Il n'y a que deux sortes d'erreurs populaires qui soient durables, celles que le pouvoir entretient, et celles qu'il proscrit; il n'a de droits à exercer que sur les établissements publics, jamais sur les actions et les croyances privées. Les prohibitions et les contraintes, en matières d'opinion, sont tyranniques, et ne cessent pas d'être pernicieuses quand elles sont employées au profit d'une bonne cause; car elles ne font que la compromettre.

Voilà, Messieurs, ce qu'on sait de l'état intérieur de Rome durant cette année consulaire: maintenant nous avons à suivre le cours des mouvements et des événements militaires dans l'Italie méridionale, en Espagne et en Sicile. Lorsqu'après avoir entendu le rapport des nouveaux consuls sur la situation des armées et des provinces, et sur les moyens de continuer la guerre, le sénat eut distribué les commandements et les postes entre les généraux, il ajouta aux troupes de la répu-

blique deux légions composées de citoyens de Rome, et permit aux consuls de lever vingt mille hommes chez les alliés. Fabius se rendit au camp de Suessula; et, lorsqu'il apprit que son père était sur le point d'y arriver pour lui servir de lieutenant, il voulut aller à sa rencontre, précédé de ses douze licteurs marchant en file. Le vieillard ne descendit point de cheval, quoique cette marque de déférence fût prescrite à quiconque rencontrait un magistrat suprême de la république. Onze licteurs, par égard pour l'âge et la dignité d'un personnage si éminent, le laissèrent passer; le consul ordonna au douzième de faire son devoir; et Fabius père, ayant reçu ainsi l'injonction de descendre, obéit à l'instant même, en s'écriant : « O mon fils, j'ai voulu éprouver si tu savais « être consul ! » Valère-Maxime rapporte la même aventure, mais en l'attribuant à Fabius Gurgès et à son père Fabius Rullus, plus anciens d'environ soixante-dix ans; et Catrou fait observer que les méprises de cette espèce sont fort ordinaires à Valère-Maxime, ou à l'auteur que l'on prend pour lui. Cette variante pourrait bien aussi inspirer quelques doutes sur la vérité du fait : cependant il n'a rien d'incroyable en lui-même, et il est uniformément rapporté, comme arrivé en 213, par Tite-Live, par Plutarque et par Aulu-Gelle. Ce dernier auteur cite même le texte, *verba ipsa,* de l'ancien historien Claudius Quadrigarius, dont le récit, conforme quant au fond à celui de ses successeurs, se termine ainsi : *Fabius imperio paret, et filium collaudavit quum imperium quod populi esset retineret.* « Fabius « obéit, et loua son fils d'avoir su faire respecter une « autorité qui était celle du peuple. »

Pendant le séjour des deux Fabius à Suessula, un

habitant d'Arpi vint les trouver. Il s'appelait Dasius Altincius, ou Dasius Altinius, ou Cassius Arpinas, il n'importe; seulement il ne convient pas de le qualifier Arpinas, cette dénomination devant être réservée aux citoyens d'Arpinum au pays des Volsques. Arpi était en Apulie, et avait été livrée aux Carthaginois par cet Altincius, bourgeois riche et accrédité, mais inconstant et avare. Dégoûté d'Annibal, il venait offrir sa patrie aux Fabius, moyennant une somme d'argent qu'ils lui payeraient. Cette proposition indigna le jeune consul, qui porta l'affaire au conseil de guerre, et y ouvrit l'avis de mettre à mort le perfide, l'ennemi et l'opprobre de tous les partis. Fabius fils citait l'exemple de Camille punissant la trahison du maître d'école des Falisques, et des magistrats de Rome avertissant Pyrrhus de la déloyauté de son médecin; si toutefois ce n'est pas Tite-Live qui compose ce discours, et y fait usage de ces traditions vulgaires, plus édifiantes qu'avérées. Quoi qu'il en soit, Fabius père, éclairé par une longue expérience, conseilla d'agir avec plus de circonspection. « Faut-il s'étonner, dit-il, qu'au milieu des vicissitudes « d'une guerre, les peuples oublient quelquefois leurs « devoirs, et qu'entre deux partis ils suivent à leur gré « le meilleur ou le pire? Notre intérêt est d'enlever, s'il « se peut, Arpi à Carthage, et d'encourager les alliés qui « reviennent à nous après nous avoir trahis. Je ne vous « invite point à vous fier aux promesses d'Altincius : il « serait imprudent de le traiter comme un ami, mais plus « dangereux de le condamner à mourir. Faites-le garder « à vue dans une ville voisine; qu'il y soit libre, sans pou- « voir cependant vous échapper. Vous saurez, à la fin de « la guerre, s'il mérite que sa première défection lui soit

« pardonnée. » Nous n'avons pas, Messieurs, une connaissance assez précise de tous les détails de cette aventure, pour décider si l'avis du vieux Fabius est digne, en effet, de tous les éloges qu'il a obtenus; mais Tite-Live nous apprend qu'il prévalut. Altincius et ceux qui l'accompagnaient furent chargés de fers et conduits à Calès, où l'on déposa tout l'argent dont il s'était muni. On lui permettait de parcourir la ville durant le jour. Des gardes le suivaient, et le renfermaient pendant les nuits. Ses compatriotes, s'étant aperçus de son absence, commencèrent par le chercher dans leur ville : bientôt le bruit de son évasion se répandit, et l'on s'empressa d'en informer Annibal, qui ne s'en affligea point. Depuis longtemps il le soupçonnait d'infidélité : il saisit cette occasion de confisquer et de faire vendre les riches domaines du transfuge, et feignit pourtant d'être en colère, afin de n'être pas accusé d'avarice. Il porta même au dernier excès les rigueurs contre la famille d'Altincius, manda sa femme et ses enfants, leur fit subir dans le camp d'effroyables tortures pour arracher d'eux l'aveu des intentions du fugitif, et surtout de ce qu'il avait laissé d'argent et d'or en ses foyers. Lorsque Annibal eut tiré d'eux tout ce qu'il voulait apprendre, il ordonna de les brûler vifs. Telle est, Messieurs, la générosité des héros; et voilà aussi le résultat le mieux connu des mesures conseillées par le vieux Fabius.

Appien fait mention de Dasius Altincius comme d'un traître qui, ayant abandonné les Romains vaincus à Cannes, vint, après les revers de leur ennemi, leur offrir de leur livrer Arpi. Dans Appien, Dasius arrive à Rome, et s'y adresse au sénat. Peu s'en faut qu'on ne le tue; on le chasse, et il va errer par le monde, craignant à

la fois Rome et Annibal. Vous voyez, Messieurs, que ce récit n'est pas tout à fait conforme à celui de Tite-Live.

Quant à la sagesse et à la modération de Fabius père, Plutarque en rapporte deux traits fort remarquables. Un soldat, connu pour brave, estimé chez les Marses, ses compatriotes, avait tenu quelques propos séditieux avec ses camarades, et proposé même de passer à l'ennemi. A n'écouter que la loi, il avait mérité la mort. Fabius le fit appeler : « Mon ami, lui dit-il, je vois « qu'on n'a point eu assez d'égards pour tes services ; mes « prédécesseurs t'ont négligé, c'est leur faute : ce sera la « tienne, si tu ne m'apprends pas quels sont tes besoins « et tes droits. » Et, après cet entretien, il lui donna un cheval, l'incorpora dans la cavalerie des alliés, l'honora de récompenses militaires, et en fit l'un des plus fidèles comme l'un des plus vaillants guerriers de l'armée romaine. Pour l'autre récit, j'emprunterai la traduction d'Amyot. « Une autre fois, quelques particuliers capitai- « nes luy rapportèrent qu'il y avoit un de leurs soudards « qui s'escartoit souvent du camp et s'esloignoit de son « enseigne : il leur demanda quel homme il estoit au « demourant; ilz luy respondirent tous unanimement « que c'estoit un fort bon homme de guerre... Et quand « et quand luy récitèrent quelques prouesses notables « et quelques preuves de sa personne que ilz luy avoient « veu faire. Par quoy Fabius feit soigneusement enqué- « rir quelle estoit la cause qui le faisoit ainsi souvent « sortir hors du camp, et trouva qu'il estoit amoureux « d'une jeune femme, et que pour l'aller voir il s'escar- « toit à tous coups de son enseigne, et mettoit sa vie en « grand danger, pour ce qu'il y avoit assez loing. Cela

« entendu, il y envoya quelques gens, sans que le sou-
« dard en sceust rien, et la feit prendre et cacher dedans
« sa tente, puis appella le soudard, qui estoit Lucanien
« de nation, et, le tirant à part, luy dit : J'ai bien sceu
« comme tu as couché plusieurs nuicts hors du camp,
« contre les loix et ordonnances militaires des Romains;
« mais aussi ay-je bien entendu que tu es homme de
« bien au demourant.... Mais doresnavant je te veux
« donner en garde à un aultre qui me rendra compte
« de toy. Et faisant sortir la femme : Ceste cy me
« respondra que cy après tu demoureras au camp avec
« nous; et, au reste, ce sera à toy à nous faire cognois-
« tre par effect que ce n'estoit point pour aultre cause
« meschante que tu te desrobois. »

Les Fabius commencèrent leur campagne par le siége d'Arpi; mais Annibal n'avait plus envie de se mesurer avec eux. Satisfait d'avoir allumé la guerre en Sicile et en Espagne, il savait d'ailleurs qu'Arpi était une place forte, et défendue par une garnison de huit mille hommes, savoir, trois mille bourgeois et cinq mille Carthaginois. Mais toute cette troupe se porta vers la partie des murs qui passait pour la plus faible; et Fabius, au contraire, attaqua le quartier qu'on réputait imprenable. Il mit ses plus braves tribuns militaires à la tête de six cents hommes d'élite; et, vers trois heures du matin, il ordonna d'entreprendre l'escalade. Des trompettes, distribuées d'espace en espace jusqu'au camp romain situé à un mille de distance, devaient avertir des progrès de l'assaut. Une grosse pluie favorisa les assiégeants. Ils trouvèrent déserte la partie du rempart qu'ils attaquaient, et le bruit de leurs manœuvres, se confondant avec celui d'un violent orage, n'a-

larmait ni les habitants ni la garnison. Tous étaient au lit, et ne se pressaient pas d'en sortir si matin. A mesure que l'entreprise des assaillants avançait, leurs coups devenaient moins retentissants, et n'empêchaient pas les assiégés de se rendormir après l'orage qui avait interrompu leur sommeil. Les Romains avaient franchi les murs; et c'était de l'intérieur de la ville qu'ils brisaient les portes à coups de haches. Quand ils les eurent ouvertes, l'armée consulaire, attirée par le son des trompettes, entra dans la place. Il fallut bien alors que la garnison se réveillât : elle se rangea sous ses étendards. Son commandant mit les trois mille bourgeois en première ligne, les cinq mille Carthaginois à la seconde; il se défiait apparemment des premiers. Cependant les Romains s'avançaient comme pour livrer bataille au sein de la ville; ils avaient eu la précaution de s'emparer des maisons voisines du rempart. Le jour ne luisait point encore : on se porta quelques coups dans les ténèbres; mais des pourparlers s'engageaient entre les habitants et les Romains. Est-il possible, disaient ceux-ci, que les citoyens d'Arpi préfèrent des aventuriers à d'anciens alliés, des Maures à des Italiens? Notre commune patrie va-t-elle devenir la proie d'un Africain? Ces paroles et plus encore le péril déterminèrent les bourgeois à faire avancer leur préteur pour traiter avec le consul. Il fut résolu qu'ils tourneraient leurs armes contre les Carthaginois. En même temps, mille Espagnols de la garnison vinrent se donner aux Romains, sous la seule condition que les troupes carthaginoises sortiraient ayant la vie sauve. Fabius leur ouvrit les portes; et ils rejoignirent Annibal, qui, toujours campé à Salapia, avait vu prendre Arpi presque

sous ses yeux. Cette cité rentra sous la domination romaine, sans autre sang versé que celui d'un vieux traître qu'on retrouva parmi les ennemis de Rome. On assura aux mille Espagnols une double paye; et, depuis, la république eut toujours à se féliciter de leurs bons services.

Maîtres d'Arpi, les deux Fabius suivirent et observèrent Annibal : ils le réduisirent à n'oser tenter aucune entreprise éclatante. Il passa tout l'été à chercher les moyens de surprendre Tarente; mais le moment de cette conquête, objet de ses plus ardents désirs, n'était pas encore venu. Il temporisait à son tour, tandis que les armées romaines poursuivaient, en divers lieux, le cours de leurs progrès. Le préteur Fulvius, campé près de Suessula, non loin de Capoue, surveillait cette ville inquiète, dévouée à Carthage : il vit avec surprise arriver à son camp cent douze guerriers capouans, de familles nobles. Ils avaient, sous prétexte d'incursions sur les terres ennemies, obtenu des magistrats la permission de sortir de la ville. Parvenus aux retranchements romains, ils s'adressèrent à la garde avancée pour demander une audience du préteur. Dix d'entre eux furent admis dans le camp, sans armes, et comme chargés de porter la parole au nom de tous les autres. Introduits dans la tente de Fulvius, ils exposèrent l'état des esprits et des affaires au sein de leur cité, en exprimant l'espoir de la voir bientôt rentrer sous la puissance de ses anciens maîtres. Après avoir hautement condamné la défection de leurs compatriotes, ils parlèrent de l'indolence d'Annibal, de l'impossibilité de compter désormais sur lui, et demandèrent pour toute grâce que Rome leur rendît leurs biens quand elle

serait en possession de Capoue. Un changement si notable dans les sentiments de la noblesse capouane montrait assez combien le crédit du général carthaginois avait baissé.

De toutes parts les armes romaines reprenaient leur supériorité. Le préteur Tuditanus forma le siége d'Aterne dans le pays des Marrucins, aujourd'hui Pescara dans l'Abruzze citérieure. Il emporta cette place d'assaut, y fit sept mille prisonniers; et l'argent monnayé qu'il y trouva enrichit le trésor public. Le consul Sempronius n'était pas moins heureux en Lucanie : il prenait des villes et des bourgades; l'avantage lui restait dans tous les combats qu'il livrait; mais ce n'étaient que de petits engagements, les ennemis ne lui laissant aucune occasion de remporter de grandes victoires. Du moins, il étendait peu à peu le domaine de la république, et la remettait en possession de plusieurs cités rebelles. De douze peuples qui, dans le Bruttium, s'étaient livrés aux Carthaginois, deux venaient de se replacer sous les lois de Rome; et c'étaient les deux plus considérables, les *Consentini* et les *Thurini*, situés dans les territoires où sont aujourd'hui Consenza et Nocera. Les autres auraient probablement suivi cet exemple, sans les indignes manœuvres d'un publicain, qui s'était érigé en général d'armée. Cet intrigant, natif de Véies, s'appelait Pomponius; d'homme d'affaires il devint chef ou préfet de quelques troupes alliées, qui, sous sa conduite, se répandirent illégitimement dans le pays des Bruttiens. Pomponius achevait là le cours de ses brigandages : il avait pillé les finances de l'État, il avait fraudé les compagnies dont il était devenu membre ou agent; maintenant il travaillait à s'enrichir par

les armes, et ravageait les territoires déclarés ennemis de Rome, afin de s'enrichir du butin. A la tête d'une armée licencieuse, tumultueux amas de paysans, d'esclaves, d'autres hommes sans aveu, il entrait dans une province disposée à se rallier aux Romains, mais qu'il en détournait par ses attentats. Dès troupes carthaginoises commandées par Hannon marchèrent à la rencontre du publicain, et, dans une seule bataille, exterminèrent ou dispersèrent ces bandes indisciplinées. Pomponius tomba au pouvoir des vainqueurs, qui le firent prisonnier; et Rome ne compta point cette aventure au nombre de ses pertes. C'est pourtant l'unique avantage que les armes de Carthage aient obtenu dans le cours de cette année consulaire. Annibal passa l'été sur le territoire de Tarente; il conservait l'espérance de se rendre maître de cette place par la trahison des habitants. En attendant, il profitait effectivement de la défection de quelques villes peu considérables, qui dépendaient soit des Tarentins, soit des Salentins, et qui lui ouvraient leurs portes. Mais, en revanche, les Consentini et les Thurini, plusieurs cantons, qui deux ans auparavant s'étaient jetés dans son parti, rentraient, comme nous venons de le voir, dans celui des Romains.

Ainsi s'affaiblissaient de jour en jour, dans l'Italie méridionale, la puissance imposante et la renommée si brillante du vainqueur de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Quoi qu'en aient dit, quoi qu'en disent encore ses admirateurs, il n'avait su tirer parti ni de ses forces ni de ses triomphes, ni de l'enthousiasme et de la terreur que ses succès rapides avaient inspirés. Quand il usait de quelque modération, il laissait trop voir que son intérêt seul réprimait les mouvements na-

turels de son orgueil et de sa cruauté. D'ordinaire, son art consistait à se montrer formidable; genre d'habileté qui n'a jamais été rare, et qui a toujours eu besoin d'être secondé par la fortune, ou, ce qui revient au même, par des talents plus réels, moins sujets aux revers ou plus capables de les réparer. Machiavel dit qu'Annibal se comporta en Italie comme un tyran féroce, avare et perfide, et que néanmoins les peuples de cette contrée se révoltaient contre leurs anciens maîtres pour se livrer à lui. La première cause de ce succès était, selon Machiavel, l'amour de la nouveauté; passion qui, dit-il, entraîne ceux qui jouissent d'un sort heureux et paisible, autant que ceux qui vivent dans le malaise et la pénurie. Les hommes se lassent du bien-être, peut-être encore plus que de l'oppression et de la souffrance. Cette disposition des esprits favorise toutes les tentatives, toutes les annonces d'innovations. Est-ce un étranger qui s'avance pour opérer des changements? on court au-devant de lui. Est-ce un nouveau chef de faction ou de secte qui s'élève au sein du pays? on l'écoute, on l'environne; et, quelle que soit sa marche, quelques écarts qu'il se permette, son parti doit se grossir rapidement et ne décroître qu'avec lenteur. Ces réflexions, Messieurs, sont confirmées par l'expérience de tous les siècles. Si même, dans la carrière des sciences et des arts, un peuple se fatigue quelquefois de ses progrès et de sa gloire; s'il peut renoncer au goût pur, aux saines études, aux méthodes exactes auxquelles il est redevable de ses lumières, de sa liberté, de sa prééminence, et se laisser envahir par des ténèbres jusqu'alors extérieures, faut-il s'étonner de l'influence d'un conquérant barbare, qui vient im-

porter à main armée les erreurs, les vices, et les habitudes serviles? Toutefois Machiavel indique une autre cause de l'ascendant qu'Annibal exerça : c'est l'effroi que répand la violence, et dont les effets paraissent à l'auteur italien, comme au général africain, plus sûrs que ceux de l'amour, qu'on peut obtenir par la douceur et la clémence. Qui n'aspire qu'à se faire aimer tombe dans le mépris, pour peu qu'il dévie de la vraie route. C'est ce qui est arrivé à plusieurs capitaines qui ne s'étaient pas fait assez craindre : l'indiscipline des troupes et les émeutes populaires les ont forcés à des rigueurs tardives, et le plus souvent inefficaces. Il s'en faut que la tyrannie d'Annibal ni ses infidélités lui aient été aussi pernicieuses. Cependant Machiavel avoue que Naples et plusieurs autres cités ne demeurèrent fidèles aux Romains que par l'aversion que leur inspirait un conquérant sans frein et sans foi. Le général carthaginois n'avait réellement réussi qu'en un seul point : c'était de contenir dans la plus passive obéissance sa propre armée, composée d'hommes de toutes nations, et condamnés à des expéditions pénibles et déjà malheureuses. La vérité est qu'en 213 il ne savait plus rien faire de ce qu'il fallait pour s'attacher les peuplades italiennes et s'assurer de leur fidélité. Il comptait sur la guerre d'Espagne et sur celle de Sicile : nous verrons, dans notre prochaine séance, que ni l'une ni l'autre ne tournaient à son avantage durant le consulat dont je viens d'entamer l'histoire.

CENT-QUATRIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 213 ET 212 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — COMÉDIES DE PLAUTE.

Messieurs, dans notre dernière séance, nous avons achevé l'histoire du consulat de Quintus Fabius Maximus père, et de Marcus Claudius Marcellus. Ce dernier a continué, avec le propréteur Appius, le siége de Syracuse. J'ai recueilli tout ce que Polybe, Tite-Live et Plutarque racontent des manœuvres de ces deux généraux, et de celles qu'Archimède y sut opposer avec tant de succès, qu'il fallut changer le siége en blocus. En Grèce, le préteur Valérius reprit Oricum, dont Philippe s'était emparé, et délivra les Apolloniates assiégés par ce roi de Macédoine. En Espagne, Publius Scipion et son frère Cnéius remportèrent sur Asdrubal et Magon trois victoires mémorables, et reprirent Sagonte. Annibal restait presque oisif dans l'Italie méridionale, quand s'ouvrit, le 12 avril 213, le consulat de Fabius Maximus fils et de Sempronius Gracchus. Cette nouvelle année consulaire commença, comme tant d'autres, par des prodiges qu'on expia, selon l'usage, par des sacrifices. De nouvelles superstitions s'introduisaient dans Rome; et l'on ne sut prendre, pour les repousser, que des mesures tyranniques. Le consul Fabius se rendit au camp de Suessula, et ne tarda point à y recevoir son père, qui devait lui servir de lieutenant durant cette campagne. La rencontre du

père et du fils vous a été contée avec des circonstances qui tendaient à maintenir la dignité consulaire dans tout son éclat. Un habitant d'Arpi vint leur offrir de leur livrer cette ville; on dit qu'ils s'assurèrent de sa personne, et laissèrent sa famille exposée aux vengeances d'Annibal. J'ai extrait de Plutarque d'autres récits, qui attesteraient mieux que celui-là la sagesse du vieux Fabius. Les Romains s'emparèrent d'Arpi, et réduisirent Annibal à n'oser tenter aucune entreprise. Cent douze nobles capouans se présentèrent au préteur Fulvius, et lui annoncèrent que leurs compatriotes étaient disposés à rentrer sous la domination de Rome. Le consul Sempronius obtenait aussi des avantages en Lucanie. Deux peuples du Bruttium quittaient le parti de Carthage; et cet exemple aurait été suivi par d'autres cités, sans les brigandages d'un Pomponius, qui, de publicain sans foi, s'était fait général sans mission et sans honneur. L'ascendant, les forces, l'activité d'Annibal décroissaient de jour en jour; et l'on aurait pu s'apercevoir qu'on avait pris, d'après les premières campagnes, une idée fort exagérée de ses talents. Nous avons maintenant à suivre le cours des événements militaires en Espagne et en Sicile jusqu'à la fin du consulat de Sempronius et du jeune Fabius.

Encouragés par le cours de leurs prospérités en Espagne, les deux Scipions continuaient d'y ramener au parti de Rome les anciens alliés de la république, et de lui ménager des alliances nouvelles : ils portèrent leurs vues et leurs espérances jusque sur l'Afrique. Le roi des Numides, Syphax, venait de se déclarer tout à coup l'ennemi de Carthage. Les Scipions lui députèrent trois centurions, chargés de lui proposer un traité d'al-

liance, et de lui promettre, s'il persévérait à faire la guerre aux Carthaginois, la reconnaissance et la coopération du sénat et du peuple de Rome, qui saisiraient avidement toutes les occasions de seconder ses généreux desseins. Cette ambassade fut fort du goût de ce prince barbare : il discuta le plan des opérations ; et cet entretien avec d'anciens guerriers lui apprit combien la tactique des Numides était imparfaite, en comparaison de celle des Romains. Il leur demanda, pour premier gage d'amitié, que l'un d'eux restât auprès de lui pour donner des leçons à ses troupes. « Les Numides, di-« sait-il, sont des cavaliers habiles ; mais ils ne sont « point exercés aux manœuvres de l'infanterie. Mes « ancêtres et moi, nous n'avons appris à combattre « qu'à cheval ; et voici que je vais avoir affaire à un « ennemi dont la principale force consiste dans ses fan-« tassins : si je veux être en état de lui tenir tête, il faut « que je mette une infanterie sur pied. Ce ne sont pas « les hommes qui me manquent ; mais les armer, les « équiper, les ranger en bataille, c'est un art que j'i-« gnore, et sans lequel pourtant mes armées ne seront « que des bandes confuses et tumultueuses, rassem-« blées au hasard. » Les trois centurions répondirent qu'ils feraient volontiers ce qu'il désirait ; mais ils exigèrent de lui la promesse de renvoyer sur-le-champ celui d'entre eux qui allait rester en Afrique, si leurs généraux n'approuvaient pas l'arrangement qui venait de se prendre. Le député qui demeura près de Syphax s'appelait Statorius : les deux autres repartirent accompagnés des ambassadeurs que le prince envoyait en Espagne pour recevoir la parole des Scipions, et en même temps pour solliciter la défection des Numides

employés dans les garnisons carthaginoises. Statorius, en Afrique, forma un corps d'infanterie, le divisa en compagnies, leur apprit à marcher en ligne, à suivre les étendards, à garder les rangs, à faire des évolutions aussi précises que celles des légions romaines. Il les rompit si bien aux manœuvres militaires, que bientôt le roi compta sur son infanterie autant que sur ses cavaliers : il eut une armée régulière, qui vainquit les Carthaginois en rase campagne, en bataille rangée. L'arrivée des envoyés de Syphax en Espagne était aussi fort profitable à la république romaine : le seul bruit de leur mission causa la désertion presque générale des Numides qui servaient Carthage. Informés de ces mouvements, les Carthaginois se pressèrent d'envoyer une ambassade à Gala, roi des Massyles, dans la partie orientale de la Numidie. Ce monarque avait un fils nommé Masinissa, qui s'annonçait, quoiqu'il n'eût que dix-sept ans, comme très-capable de laisser un jour à ses successeurs un royaume plus vaste et plus riche que celui qu'il tiendrait de ses ancêtres. Les députés de Carthage dirent à Gala que l'unique but de Syphax, en s'alliant aux Romains, était de se fortifier de leurs secours contre les rois et les peuples de l'Afrique ; qu'il importait donc à ces nations et à ces princes d'associer leurs forces à celles de Carthage, avant le passage de Syphax en Espagne ou des Romains en Afrique, et d'écraser ce Numide infidèle lorsqu'il n'avait encore que le vain titre d'allié de Rome. Gala se laissa persuader d'autant plus facilement, que son fils brûlait de se signaler par de premiers exploits. On mit ce jeune prince à la tête d'une armée qui, s'étant jointe aux troupes carthaginoises, remporta sur Syphax une victoire éclatante. Syphax

s'échappa de la mêlée avec un petit nombre de cavaliers. Il avait perdu trente mille hommes. Il se réfugia chez les Maurusiens, à l'extrémité occidentale de l'Afrique, en face de Cadix. L'affluence des barbares attirés autour de lui par ce qui lui restait de renom lui rendit bientôt une autre armée très-considérable. Mais, avant qu'il pût passer le détroit avec elle, Masinissa survint, suivi de son armée victorieuse, et continua une guerre dont il ne dut les succès glorieux qu'à ses propres forces; car les troupes de Carthage ne renforçaient plus les siennes. Dans l'intérieur de l'Espagne, les Scipions enrôlaient sous leurs enseignes les jeunes guerriers celtibériens, en leur promettant une solde égale à celle que les Carthaginois s'étaient engagés à leur payer. Plus de trois cents Espagnols, de très-noble extraction, passèrent en Italie pour débaucher ceux de leurs compatriotes qui servaient comme auxiliaires dans l'armée d'Annibal. Tite-Live signale cette campagne d'Espagne comme mémorable par l'introduction des Celtibériens dans les troupes romaines : « Jusqu'alors, dit-il, on n'y avait admis aucun mercenaire : « *mercenarium militem neminem antequam, tum Celtiberos Romani habuerunt.* » Cependant, Messieurs, nous avons vu les Romains prendre des Gaulois à leur solde dans la première guerre punique : c'est ce que nous a rapporté Polybe, pour ne rien dire de Zonaras. On rencontre ainsi de temps en temps dans Tite-Live des observations assez mal fondées : peut-être les faut-il attribuer à ses copistes. Celle-ci termine son vingt-quatrième livre; et c'est particulièrement à la fin des livres que des additions de cette espèce ont pu se glisser. Comme Syphax et Masinissa reparaîtront dans

l'histoire, il n'est pas inutile de bien distinguer les deux peuples numides sur lesquels ils régnaient. Les sujets de Syphax portaient le nom de Massésyles, et habitaient la partie occidentale de la Numidie, celle que les Romains ont depuis appelée Mauritanie Césaréenne; c'est aujourd'hui une partie du royaume d'Alger. A l'est des Massésyles étaient situés les Massyles, qui avaient pour roi, comme je l'ai dit, Gala, père de Masinissa.

Appius continuait le blocus de Syracuse, tandis que Marcellus, avec un tiers de l'armée romaine, parcourait la Sicile, et travaillait à reprendre les villes qui avaient profité des troubles pour se dévouer à la cause des Carthaginois. Il en fit rentrer quelques-unes sous la puissance des Romains. Hélore et Herbesse lui ouvrirent leurs portes. Mégare lui résista; il la prit d'assaut, la livra au pillage, la détruisit de fond en comble, voulant par cet exemple inspirer la terreur aux autres cités, et surtout à Syracuse. Cependant le général carthaginois Himilcon, après avoir longtemps croisé à la hauteur du promontoire Pachynum, prit terre auprès d'Héraclée, ville autrement nommée Minoa. Il disposait, en y débarquant, de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, de trois mille cavaliers et de douze éléphants. Ses forces n'avaient pas été d'abord aussi considérables à beaucoup près; mais, en voyant Hippocrate maître de Syracuse, il était aussitôt reparti pour Carthage, où, secondé par des députés de ce personnage, il avait de plus fait valoir des lettres d'Annibal, qui écrivait que le temps était venu de recouvrer glorieusement la Sicile. En donnant de vive voix la même assurance, Himilcon avait facilement persuadé qu'il fallait en-

voyer dans cette île tout ce qu'on pourrait mettre sur pied de soldats et de chevaux. Descendu ainsi à Héraclée, il s'élança peu de jours après sur Agrigente, qu'il reprit soudainement. Ce premier succès ranima le courage des autres villes dévouées à Carthage : elles conçurent l'espoir de chasser les Romains de tous les cantons de l'île. Ceux même qui étaient assiégés dans Syracuse s'enhardirent, au point de penser qu'une partie de leurs forces suffirait à la défense de la place. Épicyde en garda le commandement ; Hippocrate, qui allait se joindre à Himilcon pour combattre Marcellus, sortit au milieu d'une nuit, à la tête de dix mille fantassins et de cinq cents chevaux, passa entre les postes ennemis, et vint camper autour d'Acrilles. Pendant qu'il s'y retranchait, arriva Marcellus, qui se repliait vers ce point, n'ayant pu, malgré la rapidité de sa marche, gagner Agrigente avant Himilcon, qui venait de s'en emparer. Le général romain ne s'attendait pas à trouver près d'Acrilles une armée syracusaine : toutefois, se sentant inférieur en forces, il se tenait sur ses gardes, marchant en bataille et prêt à tout événement. Les précautions qu'il avait prises contre les Carthaginois lui servirent contre les Syracusains. Il trouva la troupe d'Hippocrate occupée du campement, éparse, et en grande partie désarmée ; il enveloppa toute l'infanterie, et mit la cavalerie en fuite : après une faible résistance, elle se sauva du côté d'Acres ; c'est aujourd'hui Santa-Maria d'Arcia, à vingt milles de Syracuse, entre Avola et Noto. Cette victoire n'a rien d'étonnant, puisque c'est un capitaine expérimenté qui la remporte contre un vil intrigant sans courage et sans habileté militaire. Il n'en fallut pas plus pour contenir dans le devoir les

villes dont Rome avait à craindre la défection. Marcellus revint sous les murs de Syracuse; il n'y était que depuis peu de jours, lorsque Himilcon et Hippocrate, ayant opéré leur jonction, vinrent camper sur les bords de l'Anape, à huit milles du camp romain. Presque au même temps, cinquante-cinq galères, commandées par Bomilcar, entrèrent au port de Syracuse, tandis qu'une flotte romaine de trente trirèmes abordait Panorme, et y amenait une légion, celle qui se qualifiait la première. On eût dit que le théâtre de la guerre s'était transporté de l'Italie en Sicile. Himilcon se plaisait à voir dans la légion débarquée à Palerme une proie qui ne pouvait lui échapper; il la manqua pourtant, parce qu'il se trompa de route : il courait à sa rencontre par l'intérieur des terres; elle s'avançait le long des côtes, sans perdre de vue les vaisseaux qui la protégeaient. Elle rejoignit, près du cap Pachynum, Appius, qui était venu au-devant d'elle avec une partie de ses troupes. Bomilcar ne crut pas devoir rester plus longtemps devant Syracuse : il comptait peu sur ses forces maritimes, inférieures de moitié à celles des Romains; il craignait d'aggraver, par un plus long séjour, la disette de ses alliés : il mit donc à la voile, et cingla vers l'Afrique. De son côté, Himilcon, qui avait suivi Marcellus dans l'espoir de l'attaquer avantageusement, n'en avait pas trouvé l'occasion : le général romain s'était mis à l'abri de toute insulte tant par ses retranchements que par le nombre de ses troupes. Himilcon, ne voulant pas demeurer spectateur oisif du siége d'une ville alliée, décampa brusquement, pour se porter partout où l'appellerait l'espoir d'enlever une ville aux Romains, et pour enhardir par sa présence celles qui tenaient

pour Carthage. Les habitants de Murgance lui livrèrent leur ville, dont les Romains avaient fait leur magasin : il y trouva beaucoup de blé et de munitions de toute espèce.

Cette défection donnait le signal de beaucoup d'autres : elle encourageait les infidélités. Partout les garnisons romaines étaient chassées à force ouverte, ou périssaient victimes des trahisons. Enna, imprenable par sa position sur une hauteur escarpée, et d'ailleurs défendue par des cohortes romaines maîtresses de la citadelle, semblait à l'abri de toute entreprise. Pinarius y commandait, officier vigilant, actif, plus défiant encore et plus sévère depuis qu'il apprenait les révoltes de tant de villes, le massacre de tant de garnisons. Jour et nuit, il tenait ses soldats sur pied ; pas un seul ne quittait un instant son poste ou ses armes ; partout des corps de garde et des sentinelles. Cependant les principaux bourgeois d'Enna s'entendaient avec Himilcon ; et, voyant qu'il n'y avait aucun moyen de tromper la vigilance de Pinarius ni de lui tendre des piéges, ils résolurent d'agir avec plus d'éclat. Ils déclarèrent au commandant que, si Rome avait traité avec eux comme avec un peuple libre, si elle n'avait pas prétendu les enchaîner comme des esclaves, il fallait leur rendre les clefs de leurs portes, et, sans user plus longtemps de violence, s'en rapporter à leur bonne foi, unique lien des alliances contractées par un consentement mutuel. Pinarius répondit qu'il ne lui appartenait point de s'engager en de pareilles discussions ; qu'il avait reçu de son général les clefs des portes et l'ordre de garder la citadelle ; qu'il n'en pouvait disposer ni à sa fantaisie, ni au gré des habi-

tants; qu'il devait remplir sa mission tant qu'elle ne serait pas révoquée ou modifiée par celui dont il la tenait; que telle était la discipline des Romains, et qu'il se rendrait coupable d'un crime capital en la violant; qu'au surplus, Marcellus n'était pas loin, et qu'on n'avait qu'à lui adresser, par des députés, des demandes sur lesquelles ce général seul pouvait statuer. On insista; on signifia qu'on ne voulait point recourir à Marcellus, et que si l'on n'obtenait rien par voie de persuasion, on saurait employer d'autres moyens de s'affranchir. Pinarius, par une condescendance assez étrange, proposa de tenir une assemblée générale, afin de s'assurer si c'était la cité entière qui désirait avoir la libre disposition des clefs. L'assemblée eut lieu le lendemain; et Pinarius, après y avoir assisté, convoqua ses guerriers dans la citadelle, pour leur adresser une harangue que Tite-Live rapporte en ces termes : « Je crois, soldats, que vous savez quelles perfidies, « quelles violences les Siciliens commettent depuis « quelques jours, contre les garnisons romaines. Vous « êtes menacés des mêmes attentats : jusqu'ici vous y « avez échappé par la protection des dieux, par votre « propre courage, par votre persévérance à veiller « jour et nuit sous les armes. Que ne pouvons-nous « continuer ici notre séjour sans verser de sang, et « sans risquer le nôtre! Les précautions dont nous « avons usé suffiraient contre des manœuvres cachées; « mais, aujourd'hui, on nous demande ouvertement les « clefs des portes; et nous ne les aurons pas plutôt « rendues, que les Carthaginois, maîtres d'Enna, nous « égorgeront comme la garnison de Murgance, ou « avec encore plus de férocité. J'ai obtenu, non sans

« peine, le délai d'une nuit, sous prétexte de réfléchir « sur la demande qu'on nous fait, mais en effet pour vous « avertir du sort qui vous attend. Demain, au point du « jour, on assemble le peuple, pour m'accuser devant lui « et le soulever contre vous. C'est demain que doit cou- « ler votre sang, ou celui des habitants d'Enna. Pour « vous nul espoir, si l'on prévient vos coups; nul péril, « si vous prévenez ceux qu'on vous prépare. La vic- « toire est à qui tirera le premier l'épée : restez donc « sous les armes, attentifs au signal. Je paraîtrai dans « cette assemblée, j'y prolongerai les débats afin de « gagner du temps; et, quand tout sera prêt, j'élèverai « un pan de ma robe. Répondez à ce signal par un cri « terrible; tombez à coups redoublés sur cette multi- « tude; gardez qu'il n'en échappe un seul dont vous « ayez à redouter la perfidie ou la violence. Et toi « Cérès, mère des humains, et toi Proserpine, vous « dieux du ciel et des enfers, divins habitants de ces « murs, de ces lacs, de ces bois sacrés, favorisez le « dessein que nous inspire la nécessité de défendre no- « tre vie, non le désir d'attenter à celle d'autrui. Sol- « dats, je vous en dirais plus, si vous aviez affaire à « des gens armés; mais ils sont sans armes, mais ils « n'ont pris aucune précaution : vous les immolerez à « satiété, *ad satietatem trucidabitis*. Et songez que le « camp romain est trop près de vous pour que vous « ayez à craindre Himilcon et les Carthaginois. »

Les soldats romains, après avoir entendu ce discours, allèrent prendre de la nourriture et du repos. Le lendemain, ils se pressent d'accomplir les ordres qu'ils ont reçus. Les uns se dispersent dans les rues, et s'y postent comme il convient pour couper le pas-

sage; les autres, en plus grand nombre, se placent au fond du théâtre ou aux environs. On n'en conçut point d'alarme: on était accoutumé à les voir assister aux assemblées. Introduit par les magistrats, Pinarius répète ce qu'il a dit la veille : il ne doit remettre les clefs que de l'aveu du proconsul. Peu à peu toutes les voix s'élèvent, pour lui adresser des injonctions et des menaces. Il se défend, on insiste; il persévère, on éclate; et, lorsqu'on est sur le point de lui faire violence, il donne avec sa robe le signal que ses soldats attendent, les yeux fixés sur lui. A l'instant ils poussent des cris effroyables, et, de leurs rangs élevés, fondent sur la multitude resserrée dans une enceinte dont quelques-uns d'eux gardent les issues. Les Siciliens, atteints par le fer ou embarrassés dans leur fuite, tombent les uns sur les autres, morts, blessés ou encoré intacts. Bientôt le massacre s'étend sur la ville entière : les Romains s'y répandent, portant partout le carnage, acharnés sur des vaincus sans défense, comme sur des ennemis auxquels on livrerait un assaut ou une bataille. Enna fut ainsi maintenue au pouvoir de Rome par une violence, dirons-nous coupable ou nécessaire, *aut malo aut necessario?* Marcellus ne l'improuva point; au contraire, il abandonna le butin aux soldats de Pinarius. Il fallait, selon lui, de tels exemples pour préserver les garnisons romaines des trahisons du peuple sicilien. C'était d'ailleurs une place importante que celle qu'on venait de conserver par un si grand coup. Enna, située au cœur de l'île, jouissait d'une célébrité dont elle était à la fois redevable à ses fortifications naturelles, et aux traditions religieuse squi concernaient Proserpine. Le bruit de son désastre se répandit dans

la Sicile entière presque en un seul jour; et les Carthaginois eurent l'adresse de tourner contre les Romains les superstitions populaires qui s'attachaient au nom de cette ville. En avoir massacré les habitants, ce n'était pas seulement un attentat inhumain; c'était impiété, sacrilége, outrage aux divinités immortelles et tutélaires. Beaucoup de Siciliens, jusqu'alors indécis entre Carthage et Rome, se persuadaient qu'ils ne pouvaient plus s'allier à Marcellus sans offenser les dieux. Ce proconsul, voyant Hippocrate se retirer dans Murgance et Himilcon dans Agrigente, retourna lui-même à Léontium, y laissa quelques troupes, et vint reprendre le siége de Syracuse. Il consentit au départ d'Appius, qui allait briguer à Rome le consulat, lui donna pour successeur dans le commandement de la flotte et du vieux camp Titus Quintius Crispinus, et résolut d'établir son propre quartier d'hiver dans le bourg de Léon, à cinq milles de l'Hexapyle. Voilà, dit Tite-Live, ce qui s'est passé en Sicile jusqu'au commencement de l'hiver : *Hæc in Sicilia usque ad principium hiemis gesta.*

On ne manquerait pas de réflexions à faire sur tout ce récit de l'historien latin. D'abord la conduite de Pinarius, quoique approuvée par Marcellus, peut ne pas sembler irréprochable. N'y avait-il d'autre moyen de contenir les habitants d'Enna que de les massacrer? Ils étaient sans armes, sans forces pour attaquer, pour résister, pour se défendre. Maîtres de leur citadelle et des portes de leur ville, qu'avait donc à redouter le commandant d'une garnison fidèle, nombreuse, aguerrie? Quelles alarmes si vives pouvaient lui être inspirées par les manœuvres et les vaines menaces de quel-

ques chefs mécontents? Selon toute apparence, il ne tenait qu'à lui de contre-balancer leur influence sur le peuple, comme aussi de surveiller et d'empêcher leurs communications avec les Carthaginois. S'il se tient des assemblées, c'est parce qu'il y consent, ou même parce qu'il les provoque. Ne veut-il resserrer tant de malheureux Siciliens dans l'enceinte d'un théâtre que pour les y exterminer avec plus de facilité? Je n'entends point décider ces questions ; il faudrait mieux connaître toutes les circonstances de cette catastrophe. Mais le massacre général de la population d'une cité est en soi une résolution si odieuse, qu'il me paraît impossible de l'absoudre tant qu'on n'a pas des preuves évidentes, péremptoires, irrécusables de sa nécessité, s'il est vrai qu'un tel carnage puisse être jamais nécessaire. Nous pourrions ajouter qu'il était peu prudent ou, comme on dit, peu politique, puisqu'il offensait les superstitions siciliennes. Est-ce Pinarius, est-ce Tite-Live qui insère, dans la harangue que vous avez entendue, une invocation à Cérès ou à Proserpine? Certes, c'était beaucoup compter sur la complaisance de ces déesses, que de leur demander leur consentement au désastre d'une cité qui leur était spécialement vouée, ainsi que Cicéron l'expose dans sa Verrine, *De signis*. Proserpine avait été enlevée par Pluton d'un bois attenant à la ville d'Enna; on y montrait des vestiges de ce rapt miraculeux; et le temple de Cérès était si généralement révéré, que les peuples croyaient y adorer la déesse elle-même en personne : *Tanta erat auctoritas et vetustas illius religionis, ut, quum illuc irent, non ad ædem Cereris, sed ad ipsam Cererem proficisci viderentur.* Aussi le massacre d'Enna contribua-t-il, comme Tite-

Live en convient, à diminuer en Sicile le nombre des amis de Rome.

Je vous ai avertis, Messieurs, d'une erreur chronologique dans laquelle est ici tombé cet historien; il suppose que les mouvements militaires d'Himilcon, de Bomilcar, d'Hippocrate, et la catastrophe d'Enna, ont eu lieu sous le consulat de Marcellus; et, dans cette hypothèse, ce serait l'hiver de 214 à 213 que ce général passerait dans le bourg de Léon, après avoir laissé partir Appius, qui allait briguer et obtenir les faisceaux. Mais, entre le consulat de Marcellus et celui d'Appius, nous avons dû placer, en 213, celui de Fabius fils et de Sempronius Gracchus, sous lesquels Marcellus n'était que proconsul; et c'est à cette année qu'appartiennent les faits qui viennent de vous être exposés. L'histoire n'y place aucune des manœuvres savantes d'Archimède; Syracuse n'était plus que bloquée; l'art de ce grand mécanicien trouvait moins d'occasions de s'exercer. C'est donc l'hiver de 213 à 212 que le proconsul Marcellus passe à Léon; c'est dans le cours des premiers mois de 212 qu'Appius aspire et parvient à la première magistrature. Sempronius, qui était absent et occupé des soins de la guerre, ainsi que son collègue Fabius, nomma un dictateur pour tenir les comices d'élection : ce fut Claudius Centho, lequel choisit Quintus Fulvius Flaccus pour maître de la cavalerie. On élut consuls ce même Flaccus, qui l'avait été déjà deux fois, et Appius Claudius Pulcher. Les fonctions prétoriales furent décernées à Cnéius Fulvius Flaccus, à Claudius Néron, à Julius Silanus, à Cornélius Sulla; l'édilité, à Cornélius Céthégus et à Publius Cornélius Scipion, celui qui mérita depuis le surnom d'Africain.

Il n'avait, en 212, que vingt et un ans. Les tribuns du peuple s'opposèrent à cette élection, disant que les lois exigeaient un âge plus avancé. « Les suffrages des « Romains, si je les obtiens, me donneront cet âge, « répondit le jeune candidat. » Ces paroles plurent tellement aux tribus, que les vœux devinrent unanimes en faveur de celui qui les avait proférées, et que les tribuns se désistèrent de leur opposition. Par reconnaissance pour cette bienveillance publique, les nouveaux édiles firent célébrer les jeux romains pendant deux jours, avec toute la magnificence alors possible, et distribuer en chaque quartier une certaine quantité d'huile. Au lieu de Céthégus, Polybe et Velléius Paterculus donnent ici pour collègue à Publius Scipion, depuis l'Africain, son propre frère Lucius, qui a été surnommé l'Asiatique; et voici ce qu'on lit à ce sujet dans un fragment du dixième livre de Polybe. « Lu-« cius Scipion briguait l'édilité, la plus honorable charge « que de jeunes patriciens puissent demander. Il se « présentait un très-grand nombre de compétiteurs; « et Publius Scipion n'osait solliciter en faveur de son « frère, pour qui le peuple ne semblait pas du tout pen-« cher. Publius, qui au contraire se savait très-aimé, « conçut l'idée de se faire élire lui-même, et d'avoir « Lucius pour collègue. Leur père étant en Espagne, « il ne s'agissait que d'obtenir, pour ce dessein, le con-« sentement de leur mère. Elle passait alors son temps « à visiter tous les temples, et à offrir des sacrifices, « afin de rendre les dieux et les déesses propices à « l'élection de Lucius. Publius eut un entretien avec « elle : il lui dit qu'il avait eu par deux fois le « même songe; il avait rêvé que son frère et lui ve-

« naient d'être nommés édiles ensemble, et de rentrer « chez elle revêtus de cette dignité. Ah! s'écria-t-elle, « suis-je née pour voir jamais un si beau jour? Croyant « que ce n'était là qu'une plaisanterie de jeune homme, « elle consentit à la double brigue. Publius se fait faire « une robe blanche; et un matin, pendant que sa mère « est encore au lit, ne songeant plus à ce qu'il lui « a raconté, il va, revêtu de cet habit, se poster sur « la place publique, parmi les candidats, à côté de « son frère. Le peuple, qui l'estimait et lui voulait du « bien, s'étonna et se réjouit de cette démarche : Pu- « blius obtient aussitôt tous les suffrages; et, avec lui, « par considération pour lui, on élit aussi Lucius. Ils « retournent chez leur mère, qui accourt, ravie de joie, « à leur rencontre; et voilà le songe accompli. Dès « lors on se figura que Publius Scipion avait des entre- « tiens nocturnes et diurnes avec les dieux. Cependant, « poursuit l'auteur grec, les songes n'étaient pour rien « dans cette aventure : Publius devait ce succès à sa « bienfaisance naturelle, à ses largesses magnifiques, « à son affabilité. Comptant sur la faveur populaire, « que des qualités si séduisantes lui avaient conciliée, « il sut prendre habilement son temps et ses mesures « auprès de sa mère et de ses concitoyens : c'est là tout « le mystère; c'est ainsi qu'il devient édile, et qu'il « passe pour inspiré. Si, faute d'esprit, ou d'expérience, « ou d'activité, on ne sait pas reconnaître les causes « et saisir les caractères de chaque événement, on at- « tribue aux dieux et à la fortune des actions qui « sont les fruits de la prévoyance, de la réflexion, de « la sagacité. J'ai dû en avertir mes lecteurs, con- « tinue Polybe, de peur que des préjugés supersti-

« tieux ne les détournent de l'attention qu'ils doivent « à ce qu'il y a de réel, de beau, d'estimable, dans le « caractère de Scipion, je veux dire la dextérité de son « esprit et son application sérieuse aux affaires, λέγω « δὲ τὴν ἐπιδεξιότητα καὶ φιλοπονίαν. » Polybe a eu des relations si intimes avec la famille des Scipions, qu'il semble à propos de s'en tenir à ce qu'il en rapporte. Si le fragment que je viens de traduire est authentique, ainsi qu'il y a lieu de le croire, les deux jeunes Scipions, Lucius et Publius, ont été, en 212, édiles ensemble; et le nom de Céthégus, introduit ici par Tite-Live, sera une erreur de plus de cet auteur latin, qui n'a pas mis une très-grande exactitude dans cette partie de ses récits. Cependant les Fastes consulaires font aussi Céthégus édile avec Publius Scipion.

Les deux nouveaux consuls entrèrent en charge le 15 mars de l'an de Rome 542, 2 avril de l'an 212 avant J.C. Mais je n'entamerai point aujourd'hui les récits qui concernent ce consulat; je n'aurais pas le temps de les conduire assez loin : il vaudra mieux employer les moments qui nous restent à continuer l'histoire littéraire des Romains. Déjà, Messieurs, j'ai mis sous vos yeux tout ce qui subsiste des monuments de l'ancienne littérature latine, les vers des prêtres saliens, le code nommé Papirien, la loi des Douze Tables, les inscriptions de Duilius et de Scipion fils de Barbatus; j'ai recueilli tout ce qu'on sait de l'ancienne langue osque et de ses progrès, des premières représentations scéniques au sein de Rome, des vers fescennins et saturniens, des farces atellanes, des pièces satiriques; j'ai appelé votre attention sur ce qui s'est conservé, soit des poëmes de Livius Andronicus, de Nævius et d'En-

nius, soit des annales en prose de Fabius Pictor et de Cincius Alimentus. Je vais aujourd'hui, pour compléter l'histoire de cette littérature durant la seconde guerre punique, et même jusqu'à l'an 200 avant l'ère vulgaire, vous entretenir de Plaute, le premier auteur latin dont nous ayons des ouvrages complets.

L'opinion de ceux qui fixent à l'an 224 la naissance de ce poëte me paraît fort douteuse; car nous savons qu'on représentait à Rome quelques-unes de ses comédies dès les années 207, 206, 205. Il n'aurait eu que dix-sept ans lorsqu'il écrivait ses premières pièces, que vingt et un ans quand déjà il avait acquis une réputation brillante; ce qui est possible sans doute, mais assez peu vraisemblable; et, d'ailleurs, il nous serait permis de supposer que ses plus anciens débuts avaient précédé l'an 207. Il était né à Sarsine en Ombrie, au plus tard en 224, comme je viens de le dire, et plus probablement dans le cours des dix dernières années antérieures. Ceux qui ne lui donnent que dix-sept ans lorsqu'il entrait et se distinguait dans la carrière des lettres en concluent qu'il avait reçu une très-bonne éducation, et que, par conséquent, il n'était pas né dans l'esclavage, comme d'autres l'ont prétendu. On a lieu de croire que ses premières compositions dramatiques lui furent assez lucratives; mais il se mêla de négoce, y perdit sa fortune, et revint à Rome, où il se mit au service d'un boulanger. Il se vit même, selon Varron cité par Aulu-Gelle, obligé de tourner la meule, et continua, dans son moulin, de composer des comédies. Le surnom d'*Asinius* lui a été quelquefois donné à cause de ce déplorable service, auquel on supposait qu'il avait été réduit. Ce surnom pourrait bien être imaginaire, s'il n'est

pas une altération de *Sarsinas* : à savoir, de Sarsine. Quand Festus, grammairien du quatrième siècle, dit qu'on l'appela *Plotus*, depuis *Plautus*, parce qu'il avait les pieds plats, cette étymologie est aussi très-hasardée : elle n'est indiquée par aucun des écrivains antérieurs à Festus, qui ont parlé de Plaute. Quant à la date de la mort de ce poëte, elle nous est fournie par Cicéron, qui la fixe au consulat de Claudius Pulcher et de Portius, c'est-à-dire à l'an 184. Il n'aurait vécu que quarante ans, s'il n'était né qu'en 224; le nombre de ses productions autorise à lui attribuer une plus longue carrière. On cite comme ayant été composés par lui-même, pour être inscrits sur sa tombe, des vers qui disent que depuis sa mort la Scène est déserte, la Comédie éplorée, la Poésie et la Prose inconsolables. Sans l'autorité de Varron, Aulu-Gelle douterait de l'authenticité de ces vers, desquels nous ne sommes pas très-sûrs d'avoir le véritable texte; car, dans les *Nuits Attiques*, ce sont trois hexamètres, et ailleurs quatre ïambiques. Plaute n'avait pas besoin de se louer si pompeusement lui-même : les auteurs latins des âges suivants lui ont rendu assez d'hommages. Varron répète, après Stolon, que les Muses emprunteraient la voix de ce poëte, si elles voulaient parler latin; éloge au moins exagéré, et qui a fort scandalisé Muret, selon qui le langage de Plaute conviendrait mieux à des courtisanes qu'aux chastes nymphes du Permesse. Cicéron, quoiqu'il n'en dise pas tant que Stolon, trouve de l'urbanité, de l'esprit, de la grâce, dans les plaisanteries de l'auteur comique. Horace, en le jugeant avec plus de rigueur, nous apprend qu'il avait été longtemps admiré. Quintilien ne connaît pas chez les Latins, dans le genre

comique, d'essais plus heureux, plus honorables que ceux de Plaute. Volcatius Sédigitus, qui, dans Aulu-Gelle, distribue à dix poëtes comiques latins les places dues à leurs talents, assigne la première à Cécilius, la seconde à Plaute, et la sixième seulement à Térence. Aulu-Gelle, en son propre nom, comble d'éloges l'auteur de l'*Amphitryon*, de l'*Avare* et des *Ménechmes*; il l'appelle l'honneur de la langue latine. Macrobe l'égale à Cicéron. Saint Jérôme retrouve dans ses comédies le plus piquant atticisme : il avoue qu'il a du plaisir à les lire et à les expliquer aux enfants. Quelques modernes, Érasme, Jules Scaliger, Muret, comme nous venons de le voir, Rapin, et surtout la Harpe, se sont montrés plus difficiles. La Harpe se plaint de l'uniformité des plans, de la monotonie des dialogues, et de l'oubli des convenances théâtrales : il ne voit dans les vingt pièces de Plaute qu'un même canevas dramatique, où reparaissent éternellement, sous divers noms, les mêmes personnages, une jeune courtisane, une vieille femme qui la vend, un jeune homme qui l'achète, un valet fourbe, un vieillard trompé, un soldat fanfaron, un parasite. Marmontel avoue que Plaute a trop souvent consulté le goût du peuple : « Mais il n'y a qu'une « voix, ajoute-t-il, sur la beauté de ses pièces. Chez lui, « tout est plein d'action, de mouvement et de feu; son « génie riche et fécond ne laisse jamais languir le « théâtre. Ses intrigues sont bien nouées, et conformes « à la qualité des acteurs; il a de plus le talent de faire « plus agir que parler. » M. Hoffman, dans un examen du théâtre des Latins, a réfuté les observations critiques qui portaient sur les *a parte*, sur les monologues, sur les apostrophes aux spectateurs : il a montré

que les imperfections de l'art dramatique chez les anciens tenaient à leurs habitudes, à leurs mœurs, et à la construction de leurs théâtres. Ce dernier point a été éclairci, autant qu'il pouvait l'être, dans une dissertation de M. Mazois. Cependant il me paraît difficile d'excuser toujours dans Plaute la monotonie des plans, des personnages, des caractères. Ce qu'il y aurait peut-être de plus plausible à dire en sa faveur, c'est que les sujets de Térence ont encore moins de variété, et ses moyens dramatiques moins de souplesse; qu'un même canevas se reproduit avec encore plus d'uniformité dans les six pièces qui nous restent de ce second écrivain que dans les vingt de son prédécesseur. Celles-ci offrent des jeux de mots trop fréquents pour être toujours ingénieux, et la morale ni le bon goût ne peuvent tolérer ceux qui sont obscènes; mais, entre les saillies de Plaute qui n'ont point ce dernier vice, il en est de fort heureuses. On admire souvent sa dextérité à manier une langue si neuve encore, si peu cultivée, le parti qu'il en sait tirer, les expressions vives et les tours énergiques dont il l'enrichit. D'inutiles prologues, des plans compliqués par de fatigants épisodes, d'interminables *a parte*, le long babil des personnages qui devraient être pressés d'agir : voilà les défauts de ce poëte, ou plutôt voilà l'extrême imperfection où il a trouvé et laissé l'art comique. Les poëtes grecs, Diphile, Démophile, Philémon, et surtout, comme Horace l'a remarqué, Épicharme, lui fournissent les sujets de ses drames. Pouvait-il échapper au danger d'emprunter aussi quelquefois leurs travers? On suppose, il est vrai, que dans les comédies latines qualifiées *togatæ* il y avait des personnages romains; mais aucune de ces pièces ne nous a été conservée; et

il paraît que Quintilien n'en faisait pas un très-grand cas. Plaute et Térence n'exposent jamais, du moins directement, les mœurs de Rome sur les théâtres de Rome : ils ne nous montrent que des Grecs; et leurs allusions aux vices particuliers des Romains ne sont ni très-fréquentes ni très-sensibles. Seulement Plaute, en des pièces où la scène est en Grèce, introduit volontiers des usages, des qualifications, des magistratures, même des localités, qui n'appartiennent qu'à la ville de Rome. C'est ainsi qu'on rencontre chez lui certains documents relatifs aux coutumes de son pays et de son siècle. J'ai eu occasion de vous en citer plusieurs exemples; mais, pour l'ordinaire, il ne se propose point de tracer l'image de la société immédiatement observée : c'eût été là, Messieurs, la véritable comédie. Elle n'a été créée que vingt siècles après, par Molière. Ne comparons point des essais à ses chefs-d'œuvre; il suffit, pour admirer Plaute, de se souvenir que Molière, dans l'*Avare* et dans l'*Amphitryon*, a daigné l'imiter de fort près, et quelquefois le traduire. Plaute avait laissé un très-grand nombre de pièces : on en comptait cent dix ou même cent trente au temps d'Aulu-Gelle; mais la plupart lui étaient mal à propos attribuées. Varron n'en avait reconnu pour bien authentiques que vingt et une, qu'Aulu-Gelle nomme en conséquence *Varroniennes*. On a néanmoins énoncé d'autres nombres : Ælius vingt-cinq, Servius trente et un; et des savants modernes ont rédigé des catalogues où sont ajoutés aux vingt comédies de Plaute qui subsistent, les titres de trente-cinq ou même de quarante qui sont perdues. Entre celles-ci se place la *Bœotia*, que Varron croyait être véritablement de Plaute, quoiqu'on l'attribuât à Aquilius, et de laquelle Aulu-Gelle transcrit neuf vers, qu'il

déclare *plautinissimes*. Aulu-Gelle admet aussi comme authentiques la *Nervolaria*, et la comédie intitulée *Fretum*. Que de plus il en existât une imitée du grec de Diphile, et mise en latin par Plaute sous le titre de *Commorientes*, Térence l'atteste dans le prologue *des Adelphes*. Mais plusieurs productions d'un *Plautius*, autre poëte comique, avaient été nommées *plautianæ*, et, par une erreur qu'Aulu-Gelle remarque, confondues avec celles de *Plautus*. On avait aussi attaché ce dernier nom à des ouvrages d'Aquilius, d'Attilius ou Acuticus. Ainsi, Messieurs, quoique le poëte de Sarsine eût probablement composé plus de vingt-quatre comédies, les quatre intitulées *Commorientes*, *Fretum*, *Nervolaria* et *Bœotia*, sont les seules qu'on puisse compter avec sécurité après les vingt qui nous sont parvenues. Dans ces vingt même, il se rencontre des lacunes que des latinistes modernes ont remplies par des morceaux, et des scènes entières qu'il faut bien se garder de confondre avec le texte de Plaute. La Harpe s'y est laissé tromper : il a critiqué, comme étant de Plaute, l'acte cinquième de l'*Aulularia;* acte qui, à l'exception des vingt premiers vers, appartient à un auteur du quinzième ou du seizième siècle, probablement à Urcéus Codrus. Dans les endroits même où il n'y a point de lacunes, le texte a subi des altérations. La preuve en est dans une soixantaine de vers cités par d'anciens auteurs, comme extraits des comédies de Plaute venues jusqu'à nous, et qui néanmoins ne se lisent dans aucun exemplaire manuscrit ou imprimé de ces mêmes comédies. De toutes ces pièces les plus connues sont l'*Amphitryon*, imité en portugais par Camoëns, en italien par Lodovico Dolce, en anglais par Dryden, en français par Rotrou et par Molière; l'*Aulularia*, où Molière a trouvé

l'*Avare*; les *Ménechmes*, transportés sur la scène italienne par le Trissin, sur l'anglaise par Shakspeare, sur la française par Rotrou, puis par Regnard; et la *Mostellaria* que P. Larrivey a presque traduite dans la comédie des *Esprits*, et de laquelle Regnard a tiré le *Retour imprévu*. On lit peu les *Captifs* de Rotrou, empruntés aussi de Plaute; mais la pièce latine est un modèle que M. Lemercier recommande aux jeunes poëtes. La *Casina*, dont on retrouve quelques traits dans les *Folies amoureuses* de Regnard et même dans le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, avait fourni à Machiavel le sujet de sa *Clizia*. L'une des premières scènes du *Barbier de Séville* en rappelle une du *Curculion*. Le *Mariage interrompu* de Cailhava est en partie emprunté tant de l'*Epidicus* que des *Bacchis*, l'une des plus spirituelles productions du poëte latin. Corneille, en composant le personnage de Matamore dans sa comédie de l'*Illusion*, et en général tous ceux qui ont mis des fanfarons sur la scène, ont profité du *Miles gloriosus*. M. Andrieux dit que trois vers d'Horace et le *Trinummus* de Plaute lui ont suggéré l'idée de sa comédie du *Trésor*. Mais on n'a presque rien tiré du *Pseudolus* ni du *Truculentus*, quoique ces deux comédies (le Trompeur et le Rustre) soient citées par Cicéron comme celles dont Plaute avait raison de s'enorgueillir. La *Cistellaria*, malgré la faiblesse de la composition, offre d'intéressants détails. Dix vers en langue punique et six en langue libyque, qui commencent la première scène de l'acte V du *Pœnulus*, ont exercé la sagacité des érudits. Joseph Scaliger, Samuel Petit, Bochart, Soldanis, MM. Bellermann et Vallancey, ont essayé de les expliquer : c'est un problème philologique qui peut sembler encore insoluble. Les autres pièces qui nous

restent de Plaute sont le *Rudens* (le Cordage ou l'Heureux naufrage), le *Persa*, l'*Asinaria* et le *Stichus* (ou la Fidélité conjugale). Ce dernier drame, que Limiers a pris la peine de traduire en vers, a paru peu digne de Plaute; et quelques hommes de lettres ont soutenu qu'il n'en pouvait être l'auteur. On a peine, en effet, à y reconnaître son esprit, sa gaieté, son style. L'*Asinaria* a été fort maltraitée par les copistes : des lacunes, des interpolations et des déplacements la défigurent. L'intérêt est faible dans le *Persa* et n'est pas très-vif dans le *Rudens*, malgré le caractère romanesque de la composition. A la tête de chacune de ces vingt pièces, se lisent des vers acrostiches qui en indiquent le sujet, et que l'on croit du grammairien Priscien; ils ne sont sûrement pas de Plaute. On a longtemps attribué à ce poëte une vingt et unième comédie, intitulée *Querolus;* pour s'apercevoir qu'elle ne pouvait lui appartenir, il eût suffi d'observer que Cicéron y est cité, et que Plaute lui-même est désigné comme le modèle qu'on a suivi pour la composer. Une première édition de Plaute a paru dès 1472. On distingue parmi les dernières celle de M. Bothe, publiée à Berlin. M. Naudet en dispose une pour la collection classique de M. Lemaire; et il vient de faire paraître à part le *Trinummus*, accompagné de notes succinctes et fort instructives. Lambin et plusieurs autres savants ont commenté ces vingt comédies, qui ont, en effet, souvent besoin d'explications. Elles ont été fort difficiles à traduire dans les langues modernes; il en existe néanmoins en français des versions partielles et même des traductions complètes, savoir celles de Gueudeville, de Limiers, et de M. Levée dans le *Théâtre latin* de MM. Amaury et Alexandre Duval. M. Lemercier a mis

sur la scène Plaute lui-même, dans une pièce où sont retracés, avec certaines circonstances de sa vie, les principaux caractères de son talent. Ce poëte a exercé une grande influence, sinon sur son siècle, au moins sur la littérature des âges suivants ; et je crois qu'il tient encore, au-dessous de Molière, un des premiers rangs dans le genre auquel il s'est voué. On voit par ses ouvrages que, durant la seconde guerre punique, le vocabulaire latin tendait à se compléter; que la syntaxe s'établissait; et que si la langue n'acquérait point encore l'élégance et la noblesse que depuis lui ont données Térence, Cicéron, Virgile, Horace, Tite-Live et Tacite, elle exprimait déjà énergiquement un très-grand nombre d'idées. Aucun des contemporains de Plaute n'a contribué plus que lui à ces progrès; et nous devons ajouter que, malgré l'indépendance et la vivacité quelquefois licencieuse de son génie, il a su observer les règles sévères qui sont les conditions naturelles et nécessaires de l'illusion théâtrale, et par conséquent de l'art dramatique. L'originalité de son talent et la profondeur de ses études l'ont dispensé de recourir aux bizarreries et aux monstruosités.

Je commencerai, Messieurs, notre prochaine séance par quelques réflexions sur l'introduction du romantisme dans l'histoire, et je reprendrai ensuite les annales de Rome à l'installation des consuls Quintus Fulvius Flaccus et Appius Claudius Pulcher, le 2 avril 212.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME DIX-HUITIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

Pages.

HISTOIRE ROMAINE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

